The Library of

Crosby Hall

Presented by

MR A. JAFFÉ

Granted by Ulster King of Arms, 14th Sept., 1900.

KA 0401844 3

Digitized by the Internet Archive
in 2025

https://archive.org/details/lalitteraturefra0000vari_m3o9

840
STA
HT

1389

LA

LITTÉRATURE

FRANÇAISE

SAINT-DENIS. — IMPRIMERIE CH. LAMBERT.

LA

LITTÉRATURE

FRANÇAISE

Depuis la formation de la Langue

JUSQU'A NOS JOURS

LECTURES CHOISIES

PAR

Le Lieutenant-Colonel **STAAFF**

OFFICIER DE LA LÉGION D'HONNEUR ET DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE EN FRANCE

OUVRAGE

DÉSIGNÉ COMME PRIX AUX CONCOURS GÉNÉRAUX DE 1868-1870

HONORÉ DES SOUSCRIPTIONS DE PLUSIEURS MINISTÈRES, ETC., ETC.

CINQUIEME EDITION

TOME II

Auteurs enlevés à la Littérature depuis la Révolution

(1790-1869)

PARIS

DIDIER ET Cie
LIBRAIRIE ACADÉMIQUE
35, QUA DES AUGUSTINS, 35

CH. DELAGRAVE ET Cie
LIBRAIRIE CLASSIQUE ET D'ÉDUCATION
58, RUE DES ÉCOLES, 58

1874

Droits de propriété et de traduction réservés.

840.
3228

571

La littérature, qui est l'expression fidèle de la société, doit former un ensemble qu'il faut parcourir dans son entier pour saisir le caractère particulier des diverses époques d'une langue, et se faire une juste idée de l'esprit, de la mission et de l'influence des écrivains de chaque siècle.

HERRIG ET BURGUY

(Préface de *la France littéraire.*)

658

PRÉFACE

Si jamais un auteur, quelque modeste qu'il soit, a pu se persuader qu'il a fait une œuvre utile, ce sentiment pourrait m'être permis, après tous les témoignages dont m'a honoré la bienveillance de la France; mais je me hâte d'ajouter que si j'ose les énumérer ici, c'est qu'ils constituent, suivant moi, la meilleure garantie que puissent demander les familles et les professeurs au sujet d'un livre destiné à être mis entre les mains de la jeunesse studieuse.

Ainsi ce *Cours de Littérature* a été gracieusement accueilli par S. M. l'Empereur Napoléon III, agréé pour les études de S. A. le Prince Impérial, honoré des souscriptions des Ministres de la Maison de l'Empereur, de la Guerre et de la Marine. S. E. M. le Ministre de l'Instruction publique, qui a bien voulu conférer à l'auteur les palmes universitaires, a désigné ce même ouvrage pour être donné en prix aux Instituteurs de France, dans les Colléges, dans les Lycées, et au Concours général de 1868. La Préfecture de la Seine l'a adopté pour les Ecoles municipales et commu-

nales du département; l'Ecole militaire de Saint-Cyr l'a choisi comme livre de quartier : succès pédagogiques confirmés par les suffrages de plusieurs Recteurs et Inspecteurs d'Académie, et, en outre, par ceux de divers Chefs d'institutions libres, des plus distingués et des plus autorisés en pareille matière.

L'opinion émise par les critiques dans la Presse, et ailleurs, n'a pas semblé moins encourageante pour l'auteur de ce livre; il s'est même permis, ne fût-ce qu'à titre de reconnaissance, de faire réimprimer, en un fascicule, tous ces jugements honorables.

De tels succès obligent. Aussi l'auteur a-t-il tenté de s'en rendre digne par de nouveaux efforts personnels, et, surtout, en s'assurant le concours de quelques esprits d'élite, soit pour une participation directe, soit pour profiter de conseils d'une incontestable utilité.

L'assistance précieuse de M. Auguste Robert n'a pu, à cause d'occupations trop nombreuses, être aussi continue que dans le premier volume, mais ceux qui liront le beau poème que vient de publier cet écrivain [1], ne regretteront pas qu'il y ait employé une si large part des loisirs que lui laissent ses autres travaux.

Si l'on reconnaît dans la disposition de l'ensemble de ce tome, et dans la teneur des notices en général, un surcroît d'intérêt, nous en sommes redevable au concours

[1] *La Parole et l'Epée*, épisodes dramatiques de la Réforme en Allemagne (1521-1525), ouvrage dont nous espérons bien faire apprécier le mérite par quelques extraits dans le prochain volume.

d'un autre littérateur distingué. Poète lui-même autant qu'érudit, M. Thalès Bernard s'est associé à nos travaux avec sa modestie habituelle, mais avec une ardeur toute amicale; il a constamment vu dans cette coopération, une œuvre de patriotisme, de critique libérale et indépendante, une œuvre de rapprochement international.

Ma ferme intention de rendre pleine justice aux littératures des autres pays de langue française, a présenté de graves difficultés, vu l'insuffisance regrettable des matériaux bibliographiques. Mais, heureusement, ces difficultés ont pu être, en ce qui concerne la Suisse, singulièrement aplanies, grâce au concours si précieux et si sympathique de l'éminent Nestor de la littérature de ce pays, M. le professeur Louis Vulliemin, de Lausanne, de MM. Marc-Monnier, Galiffe et Charles Lefort, de Genève, etc.

Je voudrais aussi remercier ici publiquement M. le professeur Emmanuel des Essarts et plusieurs amis des lettres en France et en Belgique, qui ont pris intérêt à cette publication. Mais comme leur utile influence ne paraîtra guère que dans la partie consacrée aux vivants, je me réserve la satisfaction de m'acquitter de cette dette dans le troisième et dernier volume, qui ne tardera pas à suivre celui-ci.

Qu'on me permette maintenant quelques mots sur le plan de l'ouvrage, à partir de la Restauration. Les auteurs qui appartiennent à la période comprise entre la Révolution et cette époque ont pu être contenus dans un même cours; mais en face de l'exubérance de richesses que présente la littérature française depuis 1830 jusqu'à la présente

année, on s'est vu dans l'impossibilité de donner en un seul volume une idée aussi complète de cette littérature que l'exige le plan de l'ouvrage. On s'est, pour cela, décidé à diviser en deux groupes les auteurs de cette dernière catégorie, et la division la plus naturelle a paru de placer dans le présent volume les auteurs morts qui, tombés dès lors dans le domaine de l'histoire, ont pu être classés d'après l'ordre chronologique suivi dans les cours précédents, tandis que les auteurs vivants, rangés alphabétiquement, sont réservés pour le dernier volume.

Enfin, au moment où paraît ce nouveau volume, il convient de fixer l'attention sur une condition qui facilitera l'emploi de ce livre dans l'enseignement, c'est qu'*on peut l'acquérir par parties ou cours séparés*, brochés ou cartonnés au choix. Ainsi se trouve écartée la seule objection qui nous soit parvenue, à savoir qu'un recueil si considérable, et par cela même d'un prix relativement élevé, pourrait ne pas être à la portée de toutes les classes de lecteurs auxquelles nous le destinons.

Paris, Janvier 1869.

F. S.

SECTION TROISIÈME

CONTENANT

LA PÉRIODE COMPRISE
ENTRE LA RÉVOLUTION FRANÇAISE ET L'AVÉNEMENT
DE LOUIS-PHILIPPE.

1790—1830

INTRODUCTION.

I. SUR LA LITTÉRATURE DE LA RÉVOLUTION

PAR VINET [1].

La *Révolution* trouva à l'aurore de leur célébrité de grands talents dont elle s'empara pour les employer, les corrompre ou les briser; d'autres passèrent inaperçus au milieu d'elle, attendant l'ordre et la paix. Déjà Fontanes avait révélé son talent si sage et si pur; Marie-Joseph Chénier, sa verve altière et républicaine; déjà Mirabeau, le puissant orateur, s'était essayé contre la tyrannie. A côté de lui, ou bientôt après, s'élevèrent des hommes diversement éloquents, presque tous fournis par le midi de la France à la tribune, puis à l'exil ou à l'échafaud. D'autres destinées littéraires se préparaient en silence; et l'ouragan de la révolution, en déblayant le sol, préparait la place à une nouvelle littérature.

Mais la révolution politique ne provoque pas immédiatement une révolution littéraire; ce parallélisme, tout naturel qu'il peut paraître, n'a pas toujours lieu. La barbarie des mœurs passa dans quelques écrits; mais la barbarie n'est pas l'originalité, et les convulsions sociales ne remuent pas toujours autant d'idées que de passions. La tribune jeta de beaux éclairs; mais la poésie, qui s'alimente d'émotions plus pures, se montra plus indigente que jamais. Les agitations politiques sont moins fécondes en inspirations que leur souvenir ou leur écho; quand l'ordre eut reparu, on s'aperçut bien qu'en dépit d'une apparente immobilité, le navire de l'esprit humain avait continué sa course, que, pendant la nuit, il avait passé la ligne, et qu'il voguait sous d'autres cieux.

André Chénier, dans sa courte carrière, si tragiquement interrompue, eut le temps de donner un rival à un Bertin, à un Parny. Presque

[1] Voir le Répertoire à la fin de ce tome.

seul dans son siècle, il avait pu comprendre parfaitement l'antiquité. Une étude pleine de sympathie et d'amour la lui avait rendue propre et vraiment consubstantielle. On peut dire de Chénier, que c'est comme un ancien qu'il imita les anciens. Quelques *Iambes* amers, inspirés par les horreurs de la révolution française, et son ode intitulée la *Jeune captive*, le placent très-haut parmi les lyriques. Mais c'est dans l'idylle surtout qu'il a brillé.

Jacques Delille, qui s'était fait un nom par sa traduction des *Georgiques* (1770), l'un des ouvrages les plus originaux du siècle, si l'on en croit Frédéric le Grand, se voua tout entier à ce genre, et contribua à l'accréditer. Harmonieux versificateur, ingénieux écrivain, habile à soumettre à la poésie des détails mécaniques ou des idées abstraites qui semblent devoir lui rester étrangères, curieux de petites circonstances, de petits effets, de petits prestiges, en un mot poète en détail, prosaïque si l'on considère l'ensemble de ses conceptions, tel est Delille, que le XVIII^e^ siècle exalta par-dessus son mérite, et qu'en revanche peut-être nous n'estimons pas assez.

La Harpe traça les règles, et donna quelques beaux exemples de la description poétique dans son *Epître au comte de Schouvaloff*. Fontanes, célèbre auteur d'un bel *Essai sur l'Astronomie*, ramena le genre descriptif à sa vraie mesure, et fit preuve d'un talent plein de pureté dans son poème du *Verger* et dans la *Forêt de Navarre*. Il connut mieux qu'un autre les défauts du genre et les ressources qui lui sont propres.

Vers la fin du siècle, Ducis fit d'heureux emprunts à *Sophocle* et *Shakspeare*. Si, dans ses imitations, le caractéristique, l'idée géniale de son modèle lui a presque toujours échappé, si la structure de ses ouvrages manque de régularité et son style de correction, il excelle à exprimer les affections tendres, il a l'accent tragique, il parle admirablement le langage de la douleur, il a ces cris d'un cœur navré qui percent l'âme comme un glaive.

Il faut prendre note des essais dramatiques de Mercier, esprit amoureux du paradoxe et des innovations de tout genre, écrivain peu correct, peu élégant, mais qui a mis de l'originalité et de la chaleur dans son *Tableau de Paris* et dans ses drames en prose conçus d'après l'idée des *Chroniques* de Shakspeare.

(*Chrestomathie Française, Tome III.*)

II. SUR LA LITTÉRATURE DE L'EMPIRE

PAR VINET [1].

L'*Empire* fut une espèce de rechute en littérature; ses écrivains s'appliquèrent trop à souffler sur les cendres tiédies du siècle précédent; la vieille école de philosophie et de poésie fut continuée avec labeur;

[1] Voir la section IV de l'ouvrage.

mais l'épuisement de cette école se trahissait de plus en plus; les écrivains les plus dévots au XVIII^e^ siècle, en dépit d'eux, appartenaient au XIX^e^; quelque chose de nouveau, qui n'avait pas de nom, qui même à présent n'en a point encore, supplantait peu à peu l'ancienne littérature jusque dans l'esprit de ses plus zélés soutiens. Mais cette action était lente et sourde; les génies novateurs étaient admirés avec crainte, suivis de loin, imités avec défiance; la poésie, comme un fleuve épuisé par les chaleurs de l'été, ne roulait plus dans son lit qu'une onde toujours plus mince; d'immenses événements semblaient l'oppresser plutôt que l'inspirer. Rarement, en effet, la poésie passe immédiatement des faits dans les ouvrages, elle ne peut en même temps se faire et s'écrire; les grands événements la retiennent tout entière; c'est quand l'empire fut tombé, que la poésie qu'il recélait s'exhala comme un parfum d'entre ses ruines fumantes. Mais tant qu'il fut debout, il sembla ne rien inspirer; la littérature s'en tint à des formes pleines d'élégance et de pureté : la sévérité un peu froide introduite dans les arts du dessin avait passé dans tous les autres [1]. Seuls affranchis de ces influences, M^me^ DE STAEL et M. DE CHATEAUBRIAND représentaient, ou plutôt, constituaient à eux seuls une littérature nouvelle, toute vibrante d'une secousse qu'ils paraissaient seuls avoir ressentie.

Nous ne laisserons pas d'avouer que notre époque juge trop sévèrement la période de l'Empire. Une simple nomenclature, même incomplète, des auteurs et des écrits de cette période, ramènerait peut-être à une appréciation plus favorable. Rappelons d'abord que les premières années de ce siècle trouvèrent, les uns debout, les autres encore vigoureux et féconds, plusieurs écrivains que le siècle précédent avait distingués à l'ombre des grands modèles. Si LA HARPE et SAINT-LAMBERT ne firent que saluer d'un regard éteint le siècle nouveau, BERNARDIN DE SAINT-PIERRE, DUCIS, LE BRUN, M.-J. CHÉNIER, PARNY, VOLNEY, MAURY, SUARD, GAILLARD, GARAT, COLLIN D'HARLEVILLE, ANDRIEUX, lui payèrent tous un tribut plus ou moins riche, et son aurore fut le midi de quelques-uns d'entre eux. Des hommes nouveaux entrèrent

[1] Ce qui a manqué à cette littérature, c'est la puissance de créer, c'est-à-dire d'individualiser. On cherchait de belles formes, mais quand on les cherche pour elles-mêmes, et pour elles seules, on ne leur donne pour support, pour substance, que des généralités ou des abstractions; et comme la forme d'une idée est donnée par l'idée, de même que celle d'un vêtement par le corps qui doit le porter, une idée vague ne peut donner qu'une forme sans vie. Car il n'y a que les individualités qui vivent. Une généralité a beau se revêtir d'un nom propre : un nom n'est pas un être; et le personnage qui le porte ne saurait devenir un hôte de notre mémoire, un habitant de notre monde poétique. « La langue académique, dit M. Toepffer, langue de formules élégantes mais froides, pures mais uniformes, cette langue en honneur sous l'empire, est l'image de ce dessin académique (de l'école de David). Elle substitue également le type à l'individualité, les formules consacrées par le bel usage aux expressions qui naissent de l'usage commun. » (*Note de Vinet.*)

dans la lice. La science nous donna de grands écrivains dans la personne de Cabanis, de Cuvier, de Laplace, de Fourier, de Lacépède. Si les affaires d'Etat présentaient à l'admiration publique peu de caractères élevés, elles mettaient en évidence de grands talents littéraires : cette époque est celle des Portalis, des Fontanes et des Regnault de Saint-Jean d'Angély. Le cardinal de Bausset célébrait Bossuet et Fénelon dans un style digne de leur temps. L'abbé Frayssinous ouvrait ses fameuses « conférences. » M. de Bonald, du sein de ses ténèbres, lançait des éclairs très-vifs sur le mystère de la société. Etranger à la France, vivant loin d'elle, mais les yeux tournés sur elle, Joseph de Maistre la contraignait à le classer parmi ses plus habiles écrivains et parmi les agitateurs de la pensée publique. Ainsi que M. de Bonald, c'était vers un monde ancien, vers le monde de l'absolutisme ou du pouvoir paternel en politique et en religion, qu'il cherchait à entraîner son siècle, par l'abus audacieux des plus saintes vérités et par l'éclat d'une éloquence où la colère et l'onction trouvent leur place tour à tour. Deux autres écrivains, vivant comme lui hors de la France, Ch. Villers et M. Ancillon, honoraient la littérature française, et la guidaient, en poésie et en philosophie, vers des sources inconnues. Rameaux de l'arbre condillacien, mais cherchant plus haut que le tronc paternel une partie de leur nourriture, M. de Gérando écrivait l'histoire de la philosophie, M. La Romiguière sondait les éternels mystères de l'esprit humain. M. Destutt-Tracy, fidèle sans réserve aux traditions du maître, en développait, en appliquait les doctrines, en reproduisait dans son style, la clarté froide et la sévère précision. M. Lacretelle racontait avec une élégance animée l'histoire du XVIII^e^ siècle, celle du XVI^e^, et les annales de la révolution à peine endormie dans les bras d'un grand capitaine. M. de Sismondi jetait de bonne heure, par d'importants travaux, les fondements de sa grande réputation d'historien. Renommé déjà comme poète, M. Michaud préparait, avec une laborieuse patience, un historien aux guerres saintes du moyen âge. Les concours d'éloquence académique redisaient souvent le nom de Victorin Fabre, par qui furent célébrés Corneille, Boileau, La Bruyère, le XVIII^e^ siècle, et qu'une retraite prématurée enleva à la gloire. Un nom destiné à la célébrité, celui de M. de Barante, retentissait peu encore, quoiqu'il fût déjà attaché au souvenir du plus beau tableau de la littérature française au XVIII^e^ siècle. La critique littéraire, quoi qu'on puisse dire de sa tendance générale, ne craint pas encore l'oubli pour les noms d'Auger et de Ginguené, de Dussault, d'Hoffmann, de Malte-Brun, et du terrible Geoffroy. La critique savante n'était pas moins élégante que solide dans les écrits de M. Daunou, historien, publiciste, éditeur habile, et sous la plume de Thurot et de M. Boissonade. Moraliste ingénieux et paradoxal, auteur spirituel et fin, le duc de Lévis, intelligent témoin de son siècle, perpétuait les traditions élégantes de l'âge précédent et de l'ancienne monarchie. M. de Jouy tentait de donner à la France un Addison, et

la plus grande faveur encourageait ce dessein hardi. Chénier et M. Lemercier professaient avec éclat la littérature. Le laborieux et savant Ginguené écrivait avec beaucoup de jugement et de goût l'histoire littéraire de l'Italie. Salluste trouvait en M. Mollevaut; Tite-Live, Tacite, et Salluste encore, en Dureau de la Malle, des traducteurs patients et habiles. Le roman s'enrichissait des ouvrages célèbres de Mmes de Genlis, Cottin, de Flahaut (Souza), peut-être surpassés par deux ou trois opuscules de M. Xavier de Maistre. M. Aimé-Martin imitait avec grâce et bonheur l'auteur des Etudes de la nature.

Enfin, se portant en avant de la littérature contemporaine, l'un, par un retour poétique vers le passé, l'autre, par un élan plein d'enthousiasme vers l'avenir, M. de Chateaubriand et Mme de Stael, un esprit élevé, une âme passionnée, créaient dans le même temps, le premier, un monde d'images, l'autre, un monde d'idées.

Une grande entreprise littéraire, la *Biographie universelle*, employait le concours de presque tous les écrivains d'une certaine considération. Malgré tous ses défauts, un ouvrage qui nomme parmi ses principaux collaborateurs des hommes tels que Delambre, Cuvier, Biot, Maine de Biran, Lally-Tollendal, Villers, Suard, Mme de Stael, Stapfer, de Barante, Villemain, ne peut qu'honorer l'époque et la littérature auxquelles il appartient.

La poésie, constamment élégante, ne manqua pas toujours de charme ni de grandeur. Si Lebrun avait déposé sa lyre, Delille faisait admirer encore sa brillante fécondité. Ses succès, et l'esprit du temps, avaient encouragé la traduction en vers et la poésie didactique. Dans le premier de ses deux genres, il faut citer d'abord le traducteur d'Ovide et celui d'Anacréon, Saint-Ange et M. de Saint-Victor; après eux, Daru, ingénieux interprète d'Horace, M. Tissot, traducteur des Bucoliques, et M. Baour-Lormian, dont le vers moëlleux et plein de mélodie rendit quelquefois avec bonheur l'expressive musique du Tasse. La poésie didactique s'honore d'Esménard, auteur du poème de *la Navigation*, de M. Michaud, qui chanta le *Printemps d'un proscrit*, de M. de Saint-Victor, dont les deux poèmes, *l'Espérance* et le *Voyage du poète*, renferment quelques-uns des plus beaux vers du siècle; de Chénedollé, qui trouva, pour célébrer le *Génie de l'homme*, des accents pleins de grandeur; de Legouvé, dont le poème sur le *Mérite des femmes* est resté tout entier dans tant de mémoires; de Millevoye, qui peignit avec bonheur l'amour maternel; de M. de Frénilly, auteur de quelques satires où les bons vers sont en nombre; de Parseval-Grandmaison, habile versificateur, exerçant alors dans des compositions de peu d'étendue un talent qu'il réservait aux hasards de la grande épopée; de M. Soumet, qui n'était pas encore l'auteur de *Clytemnestre* et de ce grand poème où il célèbre avec autant de magnificence que de témérité la réconciliation de l'Antechrist et le rachat de l'enfer; de M. Campenon, qui, après avoir décrit la *Maison des*

Champs, tenta avec succès l'épopée domestique dans son *Enfant prodigue*; de M. Berchoux, auteur spirituel et gai de la *Gastronomie*. Les concours académiques avaient créé une poésie qu'à défaut d'un nom meilleur nous appellerons *épisodique*, et qui, fort encouragée par le public, exerça quelques talents distingués. — Les épîtres de Chénier et les piquantes narrations d'Andrieux sont de cette même époque.

L'élégie, cultivée avec succès par Mmes Dufresnoy et Victoire Babois, recevait de Millevoye un caractère nouveau et des couleurs variées. La carrière se ferma trop tôt devant ce poète, amoureux de la perfection, qui a peu écrit et beaucoup travaillé. C'est lui surtout qui, sans système, mais avec réflexion, faisait doucement dériver la poésie vers des plages nouvelles où prévenu par la mort, lui-même n'aborda pas.

Le tragique Ducis écrivait alors, dans la solitude, ses poésies fugitives pleines de négligence, d'énergie et de grâce. Arnault, Ginguené, M. Le Bailly marquaient leur place parmi les meilleurs fabulistes.

La tragédie, trop assujettie à d'anciennes traditions, n'est pourtant ni stérile ni sans honneur à une époque qui peut réclamer *le Tibère* de Chenier, les *Templiers* de M. de Raynouard, *l'Agamemnon* de M. Lemercier, auteur de ce drame de *Pinto*, dans lequel il anticipait sur les hardiesses d'une époque plus tardive.

La comédie, ramenée par Andrieux et Collin d'Harleville au caractère de vérité franche que lui avait enlevé la manie analytique du XVIIIe siècle, trouva, à côté de ces deux habiles poètes, d'autres soutiens encore. Il suffit de nommer Picard, M. Roger, M. Etienne, auteur *des Deux Gendres*, M. Duval, qui eut des succès dans la comédie de caractère, plus encore dans le drame historique et dans la comédie anecdotique. On ne doit pas négliger de remarquer que la comédie de ce temps fut plus décente et plus morale qu'elle ne l'avait été à aucune autre époque.

Je ne parle pas des talents nouveaux que, dans différents genres, on voyait poindre déjà, et qu'une autre période a vu briller de tout leur éclat. Cette période nouvelle, qui est celle de la *Restauration*, et la période suivante, qui commence avec une autre dynastie, sont en dehors de l'objet de ce discours, et le porteraient bien au-delà des bornes que j'ai dû me prescrire.

Lorsque la chute de l'Empire laissa reprendre haleine à l'esprit humain, il se précipita dans les voies que Châteaubriand et Mme de Staël avaient ouvertes. On ne put cacher plus longtemps la mort de l'ancien système et la vacance du trône. Mais l'héritier manquait. Le *romantisme*, alors, fut proclamé; on se paya de ce mot, et l'on ne vit pas que ce qu'on appelait romantisme n'était pas plus une littérature que l'éclectisme n'est une philosophie, que le protestantisme n'est une

religion. Sous ce nom, beaucoup trop précis, il ne se trouva en réalité qu'une vague idée d'émancipation; faute d'un sol préparé, on retombait, du moins pour un temps, sous le joug des modèles, et l'on n'avait fait, à bien prendre, que changer de servitude. Quelques éléments toutefois se laissaient discerner dans le tourbillon des idées nouvelles; l'un après l'autre, ils descendaient et se posaient dans les esprits, et commençaient la religion de la nouvelle littérature; mais elle n'était pas pour cela constituée, et elle ne l'est point encore.

(*Chrestomathie française, Tome III.*)

III. ESPRIT LITTÉRAIRE DE LA RESTAURATION

PAR DEMOGEOT [1].

Les premières années de la *Restauration* furent aussi peu favorables à la littérature que l'avait été l'époque impériale. Les intérêts politiques, l'établissement du régime constitutionnel absorbaient toutes les forces des intelligences. Rien ne semblait présager à la poésie une régénération prochaine. Les partis politiques, diversés sur tout le reste, ne s'entendaient que dans leur attachement superstitieux aux anciennes formes littéraires. Les royalistes y voyaient une autorité, une tradition; la littérature de Louis XIV leur semblait le complément de sa monarchie. Les libéraux s'y attachaient en souvenir de Voltaire Ils aimaient dans cette littérature l'instrument de leur victoire et le garant de la liberté.

Cependant les circonstances, plus fortes que les préjugés, préparaient un changement dans les lettres. M. DE CHATEAUBRIAND et Mme DE STAEL, continuaient leur glorieuse carrière. Persécutés par Napoléon, leur talent semblait triompher de sa chute. Les salons élégants leur pardonnaient facilement leurs hérésies littéraires, en faveur de leur hostilité contre l'usurpateur et de leurs tendances religieuses. La piété était chez plusieurs un besoin, chez beaucoup une mode. On se fit catholique sous la restauration de Louis XVIII, comme les Anglais s'étaient faits libertins sous celle de Charles II, par réaction politique. La monarchie légitime cherchait des droits dans le passé; la littérature y trouva des inspirations. Les études historiques se réveillèrent. Le moyen âge fut l'objet d'un culte nouveau, qui eut même plus d'une fois sa superstition et ses travers. On fit des maisons de campagne et des meubles gothiques. MARCHANGY croyait marcher sur les traces de Châteaubriand en écrivant *La Gaule poétique* et *Tristan le voyageur*. M. le vicomte D'ARLINCOURT commençait à composer des romans historiques avec un style qui, Dieu merci, n'appartient qu'à lui.

(*Histoire de la Litt. française depuis ses origines jusqu'en* 1830, *Chap. XLV.*)

[1] Voir le Répertoire tome III.

IV. RÉFLEXIONS ET JUGEMENTS LITTÉRAIRES

DE HERRIG ET BURGUY [1].

La fin du XVIII^e^ siècle vit naître un ouvrage qui effaça la réputation de Marmontel comme rhéteur, c'est le *Lycée* ou *Cours de littérature* par le célèbre DE LA HARPE. Il a su le premier introduire l'éloquence dans la critique littéraire; toutefois on l'a flatté en lui donnant le surnom de *Quintilien français*. On peut reprocher à La Harpe le ton dur et tranchant avec lequel il traite certains écrivains, les longs commentaires qu'il prodigue à quelques autres, ses diatribes contre les philosophes qu'il avait encensés jadis, l'ignorance de l'antiquité dont il fait preuve en appréciant les anciens, son orgueilleux mépris pour les littératures étrangères, son attachement étroit pour les règles proclamées au XVII^e^ siècle; mais on doit admirer la supériorité de son jugement et la finesse de son analyse dans l'examen des écrivains du siècle de Louis XIV, l'abondance et la variété qui permettent de le suivre sans fatigue dans sa longue carrière. Disons-le en passant, la jeunesse ferait mieux de lire La Harpe que de le dénigrer sur la foi d'autrui. Les *Eloges académiques*, la plupart couronnés, sont d'une plume habile. Il fit beaucoup de pièces de théâtre, tragédies et drames, dont la plupart eurent peu de succès, cependant on n'a pas tout à fait oublié *Philoctète*, *Coriolan*, *Warwick*, *Mélanie*. Il s'essaya dans tous les genres de poésie, depuis l'ode jusqu'à la chanson; mais sa voix n'a rien de lyrique; ses romances ont du naturel et de la sensibilité.

Le comte DE RIVAROL porta le premier, dit-on, l'improvisation dans la société : homme plus célèbre par sa conversation que par ses ouvrages, mais singulièrement ingénieux; à la fois puriste et novateur; écrivant sur les lettres, la philosophie, la politique, avec un caractère particulier d'expression qui échappait à cette uniformité d'élégance commune au XVIII^e^ siècle. Son *Discours sur l'universalité de la langue française*, partagea le prix proposé par l'Académie de Berlin, son *Discours sur la langue française*, composé à Hambourg, est plein de choses fines, subtiles et profondes. Ce Discours devait servir de préface à un *Dictionnaire* que la mort ne lui permit pas de terminer. De tous ses ouvrages, celui qui eut le plus de succès, fut le *Petit Almanach de nos grands hommes*.

Rousseau, principal esprit religieux du XVIII^e^ siècle, forma un disciple qui, avec moins de force, mais plus d'onction et d'attrait, propagea les mêmes doctrines : c'est BERNARDIN DE SAINT-PIERRE, dont la destinée présente plus d'une analogie avec celle du maître. Leur génie s'était trempé dans une lutte opiniâtre avec le sort et

[1] L. Herrig et C.-F. Burguy, critiques très-estimables, cités souvent dans cet ouvrage. Voir, en outre, le répertoire de ce tome.

contre les hommes. Mais les épreuves de Bernardin de Saint-Pierre avaient été moins rudes, et n'ayant point subi d'humiliations, il n'eut point d'amers ressentiments. Son imagination toujours déçue s'était nourrie de chimères riantes et bienfaisantes, et ses mécomptes ne l'avaient point irrité au point de donner à sa voix l'accent du reproche. Il n'avait pas reçu non plus l'orgueil qui pousse Rousseau au mépris hautain de ce qui le blesse. Mais le maître et le disciple, divers de ton, ne s'en rencontrent pas moins dans leur recours à Dieu et à l'éternelle justice contre les erreurs et les iniquités de l'homme, et ils trouvent tous deux leurs plus douces consolations dans l'amour et la contemplation des beautés de la nature. Ainsi disposés, Rousseau débute par deux réquisitoires contre l'homme, et Bernardin de Saint-Pierre par un pieux hommage au Créateur et par un hymne en l'honneur de la création. En effet, les *Études de la nature* ne sont pas autre chose. Les *Harmonies* ne sont encore que des Études. On devient plus religieux en lisant les pages ravissantes de ces deux ouvrages. Le chef-d'œuvre de Bernardin de Saint-Pierre, et l'un des meilleurs ouvrages de la langue française, est le charmant roman de *Paul et Virginie*. C'est l'alliance du plus ardent amour et de la plus suave pureté, de ce que la nature a de plus touchant et de plus gracieux, une mère et un berceau, des sentiments raffinés de notre civilisation, et des sensations naïves d'une famille primitive et solitaire. Paul et Virginie nous dispose à mieux goûter les joies de la famille et à en remplir les devoirs. Le style enchanteur de ce petit roman se retrouve dans la *Chaumière indienne*, qui, aussi bien que le *Café de Surate*, est un modèle de causticité fine et décente. On doit encore à Bernardin de Saint-Pierre le *Voyage en Silésie* et *l'Arcadie*, écrit inachevé.

Nous sommes arrivés à ce moment du XVIII^e^ siècle où l'esprit, après avoir tout épuisé, après avoir dévoré tous les aliments offerts à l'activité de la pensée, ne put plus se prendre qu'à l'ordre social. On est parvenu au pied de l'édifice qu'il s'agit d'abattre et de reconstruire; et le dernier ouvrage que le talent se propose alors, c'est une révolution sociale. C'est ainsi que va s'élever la tribune politique.

Au nombre des organes publics, des hérauts d'armes de la révolution, il est un homme, qui d'abord domina tous les autres par l'audace comme par le génie; c'est le comte DE MIRABEAU. Son nom, comme celui de Démosthène, est devenu synonyme de l'éloquence; mais Mirabeau n'égale pas toute la perfection de l'orateur grec. Son élocution, toujours forte, entraînante, passionnée, tranchant d'un seul trait les nœuds de la question, est parfois incorrecte et embarrassée. Après Mirabeau viennent ceux qui combattirent ses opinions avec énergie, l'abbé MAURY, CAZALÈS; ceux qui les défendaient avec succès, entre autres BARNAVE, également distingué par la gravité de son style et l'adresse de sa dialectique. N'oublions pas LALLY-TOLLENDAL, dont la sentimentale éloquence rappelait toujours que l'amour filial avait inspiré ses premières paroles.

Les assemblées qui suivirent l'Assemblée nationale n'eurent pas de Mirabeau ; l'éloquence, aigrie par les passions, ne fut le plus souvent qu'un tissu de déclamations délirantes. Quelques hommes cependant méritent d'être distingués dans la foule, ce sont les membres de la Gironde, Gensonné, Guadet, Isnard, Louvet, dont l'éloquence fit souvent pâlir Robespierre et surtout Vergniaud, cet enfant du midi, ardent, mélancolique, impétueux et insouciant, dont les paroles exhalaient un suave parfum d'antiquité.

Chamfort a parfois de la chaleur, de l'âme et de la profondeur. Son *Eloge de Suger* renferme de hautes pensées politiques, rendues avec une mesure rare à cette époque; il y fait preuve de connaissances solides et élevées. Critique ingénieux, ses idées sont fines, sans être alambiquées. La Harpe, plus simple, plus correct, a un goût toujours pur.

Dans les dernières années du XVIII^e^ siècle s'élevèrent enfin des hommes dignes des plus beaux temps de la littérature. Marie-Joseph Chénier et Ducis. Toutes les pièces contenues dans les trois volumes du théâtre de Chénier ne sont pas à la même hauteur, mais toutes sont parfaitement conçues et renferment des beautés de l'ordre le plus élevé; sa diction, énergique et brillante, se rapproche de celle de Voltaire. Chénier débuta sur la scène tragique par *Azémire* 1786). Il donna ensuite *Charles IX* ou *l'Ecole des rois*, dans la quelle les peuples ont pu prendre aussi une grande leçon. Cette pièce excita un transport qui alla jusqu'au délire. *Tibère* offre le tableau effrayant de l'intérieur d'un tyran, masquant ses crimes de l'hypocrisie la plus profonde; *Philippe II*, celui de la tyrannie fondée sur le fanatisme religieux. Le drame de *Fénelon* peint le malheur qui habitait les cloîtres et les rigueurs qu'on y exerça. Le style de cette pièce est moins brillant que celui des autres ouvrages de Chénier; mais la vérité et l'énergie des situations sont dignes de l'auteur de *Charles IX*. *Henri VIII*, *Gracchus*[1], *Timoléon*, *Cyrus*, *Calas*, pourront paraître pâles auprès de ces grandes conceptions, toutefois ils ne sont pas dépourvus de beautés. Il n'a manqué à Ducis, pour monter au premier rang, qu'un style plus châtié et l'art de composer un plan. L'ensemble de ses tragédies, qui renferment toutes d'admirables scènes, est toujours défectueux. Personne ne l'a surpassé dans l'expression des sentiments moraux, et il a peint avec charme l'amour filial, et avec noblesse l'autorité paternelle. Ducis fit connaître en France les chefs-d'œuvre de Shakspeare; versificateur brillant, il pouvait transporter sur la scène française toutes les hardiesses du poète anglais, en les entourant du prestige de son style. Il a préféré resserrer son modèle dans les bornes étroites des anciennes règles dramatiques, lorsqu'en copiant plus servilement, il aurait pu se faire créateur parmi ses compatriotes. La tragédie *d'Abufar* est

[1] Cette tragédie, donnée en 1792, fut proscrite par la tyrannie démocratique, parce que le poète avait osé demander « des lois, et non du sang. »

l'ouvrage qui appartient le plus en propre à Ducis : les mœurs arabes y sont peintes avec l'imagination la plus vive. On ne peut trop regretter, après avoir lu cette pièce, que Ducis ait résisté à son propre talent, qui l'appelait à introduire en France des idées nouvelles, et dont la supériorité lui assurait de nombreux succès dans ce genre.

On sait que Cailhava d'Estandoux fit du théâtre la passion de toute sa vie, en composant un grand nombre de pièces dont plusieurs, *le Tuteur dupé* ou *la Maison à deux portes*, *le Zist et le Zest*, etc., réussirent complétement. Il ne craignit pas de donner à la scène *les Ménechmes grecs*, sujet qui avait été habilement traité par Regnard. Charles Palissot après avoir débuté fort jeune par une comédie satirique contre Rousseau et son premier discours, voulut s'en prendre à l'armée philosophique tout entière. De là, la comédie des *Philosophes*, qui réussit comme un pamphlet piquant. Ecrite avec finesse et pureté, cette pièce manque de plan et de verve. Palissot avait peu d'invention. Il continua ses attaques par la *Dunciade*, poème satirique, publié d'abord en trois chants, puis en dix.

Collin d'Harleville, poète toujours correct, plein de charme, de moëlleux, d'une sensibilité fine et vraie, dota la scène d'un assez grand nombre de comédies, dont les plus remarquables sont *l'Optimiste*, *l'Inconstant*, *les Châteaux en Espagne*, *le vieux Célibataire*, *le Vieillard et les Jeunes gens*.

Sans imagination, mais non sans chaleur et sans verve, incorrect dans son style, gonflé sans être précisément vide, souvent obscur, quelquefois étincelant, Lebrun étonne, frappe par des traits inattendus, par une abondance stérile parfois, mais vivace et persistante; enfin par une richesse d'ornements, de figures, d'images brillantes, de clinquant peut-être, mais toujours éblouissantes. La plus belle des odes de Lebrun est celle sur le *naufrage victorieux du Vengeur*. On lui doit en outre des *Elégies*, des *Epîtres*, des *Poésies diverses*, de bonnes *Epigrammes*, des *Traductions* en vers; et deux poèmes inachevés, le *Poème de la Nature* et celui des *Veillées du Parnasse*.

Les *Elégies* d'Evariste Parny le classèrent de bonne heure au premier rang parmi les poètes, et lui valurent le surnom de *Tibulle français*. Elles sont, en effet, ainsi que ses poésies légères, pleines de finesse et d'élégance; ses vers sont faciles et gracieux; mais on doit dire aussi que ses pensées sont souvent empreintes d'un cynisme repoussant.

Parlons du premier poète didactique de cet âge, de Jacques Delille. Cet écrivain qui dut son immense célébrité, plus à l'harmonie et à l'étonnante flexibilité de son style qu'à son génie, a été sévèrement critiqué par l'école poétique qui s'éleva au commencement de ce siècle. Craignant que sa manière froide et compassée ne trouvât trop d'imitateurs, elle blâma avec raison ses touches plus élégantes qu'animées, ses périphrases mythologiques, ses formules aca-

démiques et son horreur pour le mot propre : mais elle est allée trop loin en le réduisant à l'industrie d'un artisan de paroles, n'ayant d'autre souci ni d'autre talent que d'enchaîner avec adresse des syllabes sonores. Il faut considérer Delille comme traducteur et comme poète original. Traducteur, il resta bien inférieur à ses originaux dans *l'Enéide* et dans le *Paradis perdu*, mais la traduction en vers des *Géorgiques* est le meilleur ouvrage en ce genre que possède la langue française : Delille y est pur, brillant et éminemment fidèle, dans la véritable acception du mot. Poète, il se borne à décrire pompeusement les tableaux variés de la nature, dans ses poèmes des *Jardins* et de *l'Homme des champs ;* il chante même plutôt l'art que la campagne, et l'homme n'est plus dans ses vers qu'un homme élégant. Les poèmes de *la Pitié*, de *l'Imagination*, des *Trois règnes de la nature* sont pleins de narrations animées et de peintures admirables; c'est là qu'il est impossible de méconnaître le talent de Delille. Les *Poésies fugitives* de Delille sont d'agréables bagatelles qui n'approchent en rien du tour vif et galant des chefs-d'œuvre de Voltaire en ce genre

Un rang bien éminent entre les poètes français était réservé à André Chénier, enlevé à la fleur de l'âge. Doué de la plus poétique organisation et d'un sentiment exquis des plus secrètes beautés de l'art, nourri de la lecture d'Homère, d'Hésiode et de Théocrite, il remarqua le faux goût de la poésie raisonneuse et descriptive du XVIII^e^ siècle ; il résolut de la réformer, de la régénérer, en la retrempant aux sources antiques, et il s'efforça de faire revivre dans la langue française les grandes images, les couleurs, la grâce, le naturel, la simplicité, la naïveté de la poésie grecque. Toutes ses innovations n'ont pas été également heureuses : à l'égard de la versification et du style, on lui reproche des combinaisons ambitieuses, des alliances bizarres de mots, des enjambements et quelques témérités que l'âge eût sans doute fait disparaître. Au reste, ses *Elégies*, mélange d'étude et de passion et ses *Idylles* n'ont trouvé que des admirateurs : il y a là une grâce ravissante, une originalité naïve, une élégance harmonieuse et un parfum exquis de l'antiquité. Ce poète qui exprimait avec une merveilleuse douceur les sentiments les plus délicats de l'âme, était aussi capable de l'indignation la plus énergique : il sut, dans ses *Iambes*, « fouetter d'un vers sanglant les bourreaux barbouilleurs de lois » qui dévoraient sa patrie.

La France au XIX^e^ siècle poursuit un double but : d'une part, elle cherche à rétablir sur des bases nouvelles les principes ébranlés par le siècle précédent ; de l'autre, elle veut renverser la dernière autorité qui eût échappé à l'émancipation générale, celle des règles de convention en littérature.

Malgré leur ardeur de réforme, les écrivains du XVIII^e^ siècle avaient

à peine songé à renouveler les conditions de l'art, qui néanmoins doit suivre les modifications de l'état social.

L'avénement d'une société nouvelle, en amenant des idées nouvelles et des goûts nouveaux, devait amener une nouvelle forme littéraire. André Chénier, dans la poésie, Mme DE STAEL et CHATEAUBRIAND, dans la prose, eurent les honneurs de l'innovation.

Voltaire avait soumis la poésie, comme la prose, aux lois du *bon sens;* ses disciples, entraînés par son exemple, négligèrent l'essence même de la poésie, c'est-à-dire l'imagination et le sentiment. Dès lors les poëtes s'occupèrent plus de la forme que du fond, et ils s'attachèrent à vaincre des difficultés plus qu'à rechercher l'originalité, le mouvement et la couleur. Cette poésie fade, languissante et compassée représentait parfaitement les mœurs polies, élégantes jusqu'à l'excès, mais sans naturel, de l'ancienne société; elle était l'expression de son culte superstitieux pour ce qu'on était convenu d'appeler le goût. De là, dans les ouvrages, plus d'esprit que d'invention, peu d'écarts dans le domaine grammatical et littéraire, mais aussi peu d'élan et de verve.

On sait quels furent les mérites d'André Chénier. Châteaubriand créa un monde d'images, en associant le moyen âge chrétien à l'antiquité païenne. Il chercha à réveiller dans l'homme des croyances fortes et généreuses, à le ramener à la religion par la nature et la poésie. Il rattacha la critique à ce qu'il y a de plus intime dans l'homme, et appliqua la couleur locale et l'imagination aux tableaux et aux souvenirs historiques. Il modifia la langue elle-même; il l'enrichit d'expressions, de figures, de formes nouvelles, et donna à la prose un coloris, une richesse, un éclat, une mélodie, inconnus jusqu'alors. Madame de Staël défendit également les principes moraux et religieux qui devaient présider à la régénération sociale; comme Châteaubriand, elle découvrit des régions inconnues : elle initia la France au génie germanique.

Toutefois les réformateurs eurent d'abord peu de disciples. Sous la république et l'empire, les esprits absorbés dans les convulsions politiques et passionnés pour la gloire, avaient peu de loisir pour les travaux de la pensée; aussi la littérature continua de n'être qu'une pâle copie des formes pures et élégantes des deux siècles précédents. Ce fut pendant les paisibles années de la restauration que la littérature rentra dans les voies de la réforme. Si longtemps séparés par la guerre des autres Etats de l'Europe, les Français s'empressèrent alors de renouer avec eux ces relations qui sont la vie des peuples. Ils puisèrent à la source de leurs trésors littéraires, ils apprirent à connaître les richesses anciennes et modernes de l'Allemagne et de l'Angleterre. Ce n'est pas tout; le XVIe siècle devint un objet d'étude, et les productions du moyen âge, si longtemps méconnues, furent tirées de la poussière des bibliothèques. Ainsi préparés, les novateurs, à qui on donna le nom de *romantiques*, entreprirent d'introduire dans la poésie plus

d'imagination, de sentiment et de rêverie, de naturel et de franchise, des métaphores et des images plus vives. Ils abandonnèrent la périphrase, le mot poétique, comme on disait alors, l'épithète métaphysique; ils préférèrent l'expression précise, le mot propre et l'épithète pittoresque. Cependant, comme il arrive toujours quand on brise avec le passé, la révolution dépassa le but, et bientôt elle fut obligée de rentrer dans des limites plus raisonnables pour se faire accepter.

La réforme s'étendit au mécanisme du vers et à la coupe de la strophe. Malherbe, pour rendre le rhythme plus sensible, avait prescrit dans l'alexandrin un double repos, l'un à la sixième syllabe, et l'autre à la fin du vers. Les alexandrins bien faits ont effectivement un repos de sens à la sixième syllabe, dans la plupart d'entre eux; mais il ne fallait pas outrer ce soin, et faire d'une règle large et générale une règle étroite et absolue. C'est pourtant ce que fit Boileau par son précepte célèbre, qu'heureusement il n'a pas pratiqué dans ses alexandrins si supérieurement rhythmés :

> Que *toujours* dans vos vers, le sens coupant les mots,
> Suspende l'hémistiche, en marque le repos [1].

Tous les grammairiens français adoptèrent cette règle, qui, par sa rigueur même, manque de justesse. Les meilleurs poètes ont su ne pas la suivre avec constance : chez eux la place du repos est variable; ils introduisent même plusieurs césures dans leurs vers. Laissant donc Voltaire de côté, qui malheureusement a toujours trop bien observé de marquer un repos à la sixième syllabe, on devra reconnaître que la réforme de l'alexandrin commencée par André Chénier portait, à cet égard, plutôt sur une théorie que sur un usage consacré par d'importantes autorités; mais il avait raison, la règle formulée par Boileau doit être et demeurer abrogée. La question se réduit à ceci : qu'il y ait toujours à la sixième syllabe un accent tonique aussi sensible que ceux du vers qui le sont le plus. On obtient cet accent dominant de diverses manières. La suspension du sens y aide puissamment, mais il faut ménager ce moyen, dont l'emploi constant aboutirait à briser le vers en deux, et à faire de chaque alexandrin deux espèces d'hexasyllabes. C'est ce qu'ont bien senti les poètes dramatiques. Toutefois, en pratiquant l'enjambement et en négligeant souvent l'accent tonique de la sixième syllabe pour arriver à un vers plus souple, plus familier, et à une harmonie moins monotone, ils ont détruit le rhythme de l'alexandrin. Employé avec mesure et à propos, l'enjambement est non-seulement permis, mais il devient une source de beautés; prodigué à l'excès, c'est un défaut que toute la richesse de la rime, dont

[1] Disons en passant que ce précepte est aussi peu juste d'expression que de sens, car couper les mots, ce serait proprement faire la césure à la façon des latins, c'est-à-dire mettre un mot, partie dans un pied, partie dans un autre.

là nouvelle école fait parade, ne saurait racheter. D'ailleurs, il n'est pas rare que cet enjambement soit le résultat d'une faute grave dans laquelle sont tombés souvent les écrivains romantiques. Le poète doit éviter avec soin que le sens ne lie étroitement les sept ou huit premières syllabes de l'alexandrin, parce qu'alors cette première partie forme à elle seule un vers de sept ou huit syllabes : puis les quatre ou cinq syllabes qui suivent s'isolent ou s'accrochent au premier hémistiche du vers suivant, avec lequel elles tendent à faire un vers, et ce second vers est altéré comme le premier.

Malherbe avait aussi proscrit la longue période lyrique, et ordonné aux poètes, sous prétexte de faire mieux sentir la cadence, de terminer le sens avec chaque strophe. André Chénier s'affranchit le premier de cette règle qui gêne le mouvement de la pensée et interrompt le cours de la période lyrique. Les poètes romantiques agirent avec la même liberté, et l'on doit avouer qu'en continuant le sens, d'une strophe à l'autre, ils ont trouvé quelquefois de beaux effets.

Les réformes techniques ne furent pas les seules que tenta l'école romantique. Elle modifia le fond de la poésie lyrique et élégiaque. Tous les sentiments humains, tous les rêves de l'imagination, tous les caprices de la fantaisie, et les idées philosophiques les plus élevées trouvèrent place dans l'ode. Le sentiment chrétien qu'on introduisit dans les élégies, donna à ce genre une hauteur inconnue jusque là. La poésie prêta son charme à ces vagues sentiments de mélancolie, à ces élans d'une imagination ardente et d'une âme trop tendre que Chateaubriand a développés dans *René*.

La poésie dramatique fut surtout l'objet d'une révolution radicale. Les dramatistes s'adressèrent à l'imagination, et au lieu de représenter la réalité humaine ou historique, ils choisirent des personnages imaginaires ou transformèrent les personnages historiques selon leur fantaisie ou les exigences du drame. Ils consultèrent trop peu la raison et le bon sens ; ils ne s'assujettirent pas assez aux conditions de vraisemblance. Le mot d'ordre fut un instant d'imiter la nature, non plus seulement dans ce qu'elle a de noble et de grand, mais dans ce qu'elle a de plus hideux. Impressionner, produire de l'effet par des situations quelles qu'elles fussent, ce fut le but unique de certains auteurs dramatiques. Tous les crimes parurent sur la scène; en un mot, le laid fut le beau. Est-ce à dire que, dans cette révolution dramatique, rien de bon n'ait été fait? Nous croyons au contraire que beaucoup d'idées heureuses se sont fait jour, qui, appliquées avec discernement, pourraient enrichir la littérature française d'un nouveau théâtre aussi beau et peut-être plus vrai que l'ancien.

Instruire en amusant, tel doit être le but de la scène comique. On perdit de vue ce sage précepte, disons-le tout de suite, en introduisant la politique dans les comédies. Les allusions politiques au théâtre sont des platitudes lâches ou des bravades inutiles. Nous allons au théâtre pour nous amuser et nous distraire des soucis de la réalité, et là, nous

n'aimons pas qu'on nous ramène à la réalité actuelle. Le théâtre doit corriger les mœurs par des tableaux de mœurs, mais non corriger les opinions par des appels à l'opinion. Le théâtre a une mission plus fine et plus douce que la discussion; c'est une œuvre de persuasion. Nous y allons chercher une fiction; il faut que cette fiction nous saisisse, et si elle se laisse oublier, si on nous entretient de ce qui agite matériellement notre existence individuelle, nous voilà aussitôt en garde ou en guerre contre la leçon qui aurait pu nous venir, à notre insu, à travers l'émotion ou le rire. Il faut qu'une bonne moralité s'empare des spectateurs sans qu'ils sentent qu'elle s'adresse à leurs vices, à leurs erreurs ou à leurs ridicules.

Plusieurs genres en prose reçurent de profondes modifications.

La philosophie, athée et matérialiste au XVIII^e^ siècle, ne pouvait tout à coup devenir exclusivement spiritualiste au XIX^e^; aussi trouvons-nous encore à cette époque quelques représentants du sensualisme. Madame de Staël et Chateaubriand proclamèrent le spiritualisme comme un sentiment; ils avaient touché le cœur, mais la raison n'était pas convaincue. La science acheva la victoire. L'école catholique attaqua le sensualisme et le matérialisme, tout en anathématisant la raison humaine; elle ne parla que de règle, de devoir et de Dieu aux sectateurs de la philosophie du XVIII^e^ siècle, qui avaient proclamé la liberté sans la règle, le droit sans le devoir et l'homme sans Dieu. Enfin, de puissants adversaires entreprirent de ruiner les doctrines sensualistes et matérialistes, sans sacrifier la raison et la volonté de l'homme. Ce sont les éclectiques. Le système de cette école est de prendre dans toutes les philosophies ce qu'elles semblent avoir de meilleur.

Nommer CUVIER, c'est assez dire quels progrès a faits l'histoire naturelle au XIX^e^ siècle.

La critique littéraire atteignit une hauteur qui jusqu'alors lui était inconnue. Les écrivains furent jugés avec impartialité et talent : la critique ne prononça plus d'après son point de vue propre, mais d'après celui de l'auteur; elle prit en considération le temps où il vivait; elle jugea ses œuvres dans leur ensemble avant d'en attaquer minutieusement les détails; elle ne se réduisit pas, comme autrefois, à recommander l'observation étroite de certaines règles conventionnelles et l'imitation extérieure des modèles. Ce ne furent plus seulement les auteurs de la France moderne que la critique étudia et fit connaître, elle remonta aux sources antiques, elle analysa et apprécia les origines de la langue française et les littératures étrangères, jusqu'alors si dédaignées, et l'art français vit s'ouvrir devant lui l'horizon de toutes les littératures de l'Europe.

(*La France littéraire, V^e^ et VI^e^ Périodes.*)

CHOIX
DE PROSATEURS

CAZOTTE [1].

UN AVERTISSEMENT DU CIEL.

FRAGMENT.

J'arrive à la ville; je touche à la première calle [2]. Je parcours d'un air effaré toutes les rues qui sont sur mon passage, ne m'aperce-

[1] **Jacques CAZOTTE** (1720-1792), né à Dijon, mort sur l'échafaud révolutionnaire. Cet écrivain, sans avoir créé une école particulière, jouit encore d'une réputation qui ne tient pas à son rôle politique. Comme homme politique, il n'eut de saillant que la sincérité des convictions, et il donna sa vie pour elles. Comme homme littéraire, il a beaucoup de grâce et de facilité. On a de lui, des chansons, des fantaisies diverses, des poésies, mais son principal titre à une gloire modeste est son petit roman intitulé *le Diable amoureux*.

Sa facilité était telle qu'il improvisa, dit-on, un opéra en une nuit. La fatalité semble l'avoir poursuivi : il avait été emprisonné avant les massacres de septembre, et sauvé par le dévouement de sa fille, mais il fut traduit devant le tribunal révolutionnaire, et ne put échapper à la mort.

Lord Lovat (1657-1747), qui prit part sous Georges II à des intrigues en faveur des Stuarts, est le seul qui ait été exécuté à un âge plus avancé que le sien, car il avait quatre-vingt-dix ans, lorsqu'il fut décapité. On se rappelle que le célèbre doge, Marino Faliero, fut décapité à quatre-vingt-un ans, à soixante dix-sept, suivant d'autres.

Cazotte avait une tendance mystique, et fut membre de la société des Illuminés. On a utilisé ces circonstances pour produire l'une des plus fortes mystifications qui aient existé. La Harpe, le célèbre critique, raconta que, dans une soirée, quelque temps avant la révolution de 1789, Cazotte, qui se trouvait au milieu d'une société choisie, mélangée de membres de la noblesse et d'hommes littéraires, fut saisi tout à coup d'un accès prophétique, et dépeignant la révolution en traits sinistres, prédit à chacun le sort qui l'attendait. Ce récit eut beaucoup de vogue sous le Directoire et sous le Consulat, et l'on chercha à expliquer de diverses manières les prophéties de Cazotte. Malheureusement pour les amateurs du merveilleux, La Harpe finit par avouer qu'il avait voulu mystifier le public. Quoiqu'il en soit, M. Sainte-Beuve, dans ses *Causeries du Lundi*, cite ce morceau comme un des plus remarquables de l'œuvre de La Harpe.

[2] Mot espagnol qui signifie rue.

vant point qu'un orage affreux va fondre sur moi, et qu'il faut m'inquiéter pour trouver un abri. C'était dans le milieu du mois de juillet. Bientôt je fus chargé par une pluie abondante mêlée de beaucoup de grêle. Je vois une porte ouverte devant moi : c'était celle de l'église du grand couvent des Franciscains; je m'y réfugie. Ma première réflexion fut qu'il avait fallu un semblable accident pour me faire entrer dans une église depuis mon séjour dans les états de Venise; la seconde fut de me rendre justice sur cet entier oubli de mes devoirs. Enfin, voulant m'arracher à mes pensées, je considère les tableaux, et cherche à voir les monuments qui sont dans cette église : c'était une espèce de voyage curieux que je faisais autour de la nef et du chœur.

J'arrive enfin dans une chapelle enfoncée et qui était éclairée par une lampe, le jour extérieur n'y pouvant pénétrer; quelque chose d'éclatant frappe mes regards dans le fond de la chapelle; c'était un monument. Deux génies descendaient dans un tombeau de marbre noir une figure de femme; deux autres génies fondaient en larmes auprès de la tombe.

Toutes les figures étaient de marbre blanc, et leur éclat naturel, rehaussé par le contraste, en réfléchissant vivement la faible lumière de la lampe, semblait les faire briller d'un jour qui leur fût propre, et éclairer lui-même le fond de la chapelle.

J'approche, je considère les figures; elles me paraissent des plus belles proportions, pleines d'expression et de l'exécution la plus finie.

J'attache mes yeux sur la tête de la principale figure. Que devins-je? Je crois voir le portrait de ma mère. Une douleur vive et tendre, un saint respect, me saisissent.

« O ma mère! est-ce pour m'avertir que mon peu de tendresse et le désordre de ma vie vous conduiront au tombeau, que ce froid simulacre emprunte ici votre ressemblance chérie? O la plus digne des femmes! tout égaré qu'il est, votre fils vous a conservé tous vos droits sur son cœur. Avant de s'écarter de l'obéissance qu'il vous doit, il mourrait plutôt mille fois : il en atteste ce marbre insensible. Hélas! Je suis dévoré de la passion la plus tyrannique : il m'est impossible de m'en rendre maître désormais. Vous venez de parler à mes yeux; parlez, ah! parlez, à mon cœur, et si je dois la bannir, enseignez-moi comment je pourrai le faire sans qu'il m'en coûte la vie. »

En prononçant avec force cette pressante invocation, je m'étais prosterné la face contre terre, et j'attendais dans cette attitude la réponse que j'étais presque sûr de recevoir, tant j'étais enthousiasmé.

Je réfléchis maintenant, ce que je n'étais pas en état de faire alors, que dans toutes les occasions où nous avons besoin de secours extraordinaires pour régler notre conduite, si nous les demandons avec force dussions-nous n'être pas exaucés, au moins, en nous recueillant pour les recevoir, nous nous mettons dans le cas d'user de toutes les ressources de notre propre prudence. Je méritais d'être abandonné à la mienne, et voici ce qu'elle me suggéra :

« Tu mettras un devoir à remplir et un espace considérable entre ta passion et toi : les événements t'éclaireront. »

« Allons, dis-je en me relevant avec précipitation, allons ouvrir mon cœur à ma mère, et remettons-nous encore une fois sous ce cher abri. »

Je retourne à mon auberge ordinaire : je cherche une voiture, et, sans m'embarrasser d'équipages, je prends la route de Turin pour me rendre en Espagne par la France.

(*Le Diable amoureux, XII.*)

LINGUET [1].

LES SPECTACLES D'ANGLETERRE AU DIX-HUITIÈME SIÈCLE.

..... Je suis à Londres depuis peu de jours. Je remplis de mon mieux et avec tout le scrupule possible mes fonctions d'Anglais adoptif. Je bois mon thé deux fois par jour, je mange mes *toasts* bien beurrées; je lis dévotement ma gazette tous les matins et tous les soirs...

Avant-hier je lus sur l'affiche : Othello : « Allons, dis-je à ma sœur, il faut voir Othello... » Nous sommes donc arrivés à Covent-Garden; nous avons voulu prendre des billets pour les *boxes* [2], il n'y avait pas de place. Nous avons voulu entrer à la première galerie, tout était plein.

Je proposais de monter à l'*upper gallery* [3]; on m'a observé que ce poste était quelquefois dangereux, que dans certains moments de gaieté, les spectateurs qui l'occupaient se débarrassaient de leurs voisins en les faisant descendre par le vague de l'air dans le *pit* ou parterre, qui est au-dessous. Ma sœur fit un cri de terreur : je la rassurai en lui observant que cet usage de précipiter avait été connu et pratiqué de tous temps chez les peuples libres; que les Romains avaient leur

[1] **Simon-Nicolas-Henri LINGUET** (1736-1794), célèbre avocat et écrivain politique, né à Reims, mort sur l'échafaud.

Doué d'une éloquence brillante, il aurait obtenu au barreau le plus éclatant succès, si l'intempérance de sa verve sarcastique ne l'avait rendu odieux et fait rayer du tableau. Dans ses *Annales politiques, civiles et littéraires du* XVIII[e] *siècle*, qui forment 19 vol. in-8°, il suit pas à pas les événements contemporains, en les jugeant par une analyse rapide, apprécie les publications les plus importantes, et raille quelquefois avec une verve si bouffonne, qu'on pourrait dire qu'il a inventé le style du *Charivari*. Comme il ne respectait rien, il souleva contre lui des haines violentes, qui le firent mettre à la Bastille. L'un des premiers, il osa demander à Louis XVI la démolition de cette forteresse, ce qui ne l'empêcha pas de se quereller avec les chefs du parti révolutionnaire, qui le firent condamner à mort. — *Mémoires judiciaires; Histoire du siècle d'Alexandre*, 1762; *Théorie des droits civils*, 1767; *Théâtre espagnol*, 1770.

[2] Premières loges.

[3] Troisièmes loges.

Capitole et leur roche Tarpéienne où ils se donnaient ce plaisir; que les Juifs, moins puissants, mais non moins célèbres, précipitaient quelquefois leurs prêtres de la terrasse du temple: que Jonas avait été précipité dans la mer; que les Grecs révéraient le rocher de Leucade, d'où les amants malheureux se précipitaient pour se guérir; qu'enfin le saut du haut en bas était un des exercices les plus chers à l'esprit humain, dans l'état d'indépendance, puisque tous ces exemples étaient tirés des républiques; qu'il n'était donc pas étonnant qu'ils se renouvelassent en Angleterre, où on est libre, et surtout au théâtre, où il y a encore plus de liberté qu'ailleurs. Elle me répliqua qu'elle n'était ni amante désolée, ni prophétesse, ni israélite, ni romaine, et qu'assurément elle n'entrerait point à l'*upper gallery*.

Restait donc le *pit*; nous y descendîmes, il n'y avait pas de place. Je consentis à rester debout; un coin de banc découvert, à force de pousser, offrit à ma compagne de quoi s'asseoir à moitié, je la soutins de l'autre côté; la curiosité nous fit passer sur cette position incommode. Tout était brillant; la forme de la salle, carrée, couverte de dorures dans une partie, grise dans l'autre, sans accord, sans objet, n'avait rien d'imposant; mais la foule des spectateurs, la quantité des lumières, l'attention de tous les visages animés de l'intérêt qu'excite une pièce du divin Shakspeare formaient un ensemble très-frappant.

A peine étions-nous établis, qu'un corps léger, mais vigoureusement lancé, me rasa la joue droite; comme un mouvement involontaire m'avait fait détourner le visage, un autre, rejaillissant de dessus le chapeau de ma sœur, m'atteignit le nez du côté gauche : je restai immobile, ne sachant quel parti prendre pour éviter ces traits incommodes qui semblaient me chercher. Un de mes voisins voyant ma surprise, me dit en riant : « Ne vous inquiétez pas; de ce côté-ci vous avez reçu une peau d'orange, et de l'autre il vous est arrivé un cœur de pomme. — Et pourquoi, s'il vous plaît, m'écriai-je, cette pomme et cette orange, à moi qui ne nuis à personne? — Ah! dit-il, vous ne savez pas; un des plus beaux privilèges du peuple anglais, c'est de dire tout ce qu'il lui plaît : or, le bon plaisir de ceux qui ont mangé cette orange et cette pomme ayant été de vous en envoyer les restes au visage, la constitution exige que vous l'enduriez. »

Cet argument ne me semblait pas décisif; j'allais lui répliquer et citer l'exemple des Grecs, des Romains, qui étaient libres, qui avaient des pommes et des oranges aussi, etc., quand je vis sortir des coulisses un homme grave, avec un grand balai à la main...

Je m'aperçus que le *proscenium* (avant-scène) était couvert de ces débris de l'*upper-gallery*, dont j'avais éprouvé quelques échantillons; et mon voisin m'assura que, d'après cet effet de la constitution, le coup de balai était un préliminaire dans toutes les pièces anglaises.

Enfin, la pièce commença : n'ayant pas le bonheur d'entendre la langue, il m'a été impossible de juger du dialogue, je n'ai pu en saisir que ce qui me frappait les yeux.

Je me sentis tout d'un coup froissé, d'un côté, par un de mes voisins, qui, m'appuyant le revers de sa main fermée de toute sa force sur le *sternum*, s'en faisait un point d'appui pour s'élever et admirer de plus près. Je me doutais bien que cela se faisait en vertu de la constitution; mais comme dans toutes les choses humaines le remède est à côté du mal, j'appelai aussi la constitution à mon secours. La vertu m'a doué de deux bras nerveux : j'en plaçai un en arc, j'en fis un angle de quarante-cinq degrés, dont j'appliquai brusquement la pointe sur les reins de mon oppresseur; il s'écria : *God dam!* et me délivra de l'angoisse où sa curiosité m'avait tenu.

Tout alla bien de là jusqu'à la fin du quatrième acte; alors les spectateurs autour de moi parurent partager la démence du nègre furieux; leur respiration était convulsive; ils semblaient répéter son rôle et vouloir s'élancer eux-mêmes sur le théâtre pour le partager. Après quelques mouvements désordonnés, ils commencèrent tout d'un coup à se jeter les uns sur les autres. Trois, grimpés sur les épaules de leurs devanciers, donnèrent l'exemple de monter sur les bancs. Un d'eux, pour s'y élever plus sûrement, me saisit par les cheveux: ma sœur, épouvantée de ces commotions subites, ignorant les ressources et les franchises de la constitution, restait à sa place demi-morte. Un des spectateurs lui appuya la main sur l'épaule, et plaçant un talon sur ses genoux, s'en servit comme de gradin pour s'élancer sur le banc qu'il convoitait. La douleur lui arracha un cri; elle tomba à la renverse. Je la soutenais; le vide que sa chute avait fait fut rempli par la foule, qui ne prenait pas seulement garde à ses gémissements. Je vis l'instant où elle allait être suffoquée avant Desdemona, et d'une manière plus cruelle.

L'effroi me donna des forces; je fis sentir à ceux qui la pressaient de plus près, la vigueur de mes poignets, et le tumulte inséparable de ce choc ayant enfin excité l'attention, j'ai eu le bonheur de l'arracher meurtrie, sanglante, de dessous les pieds des spectateurs qui donnaient tant de larmes aux transports d'Othello. Nous sommes sortis violemment émus et surpris de penser qu'en allant voir une tragédie à Londres, on pouvait tout d'un coup s'en trouver le héros.

(*Extrait des Annales littéraires.*)

DESMOULINS [1].

LE RÈGNE DE LA TERREUR EN FRANCE.

D'APRÈS TACITE.

A cette époque, les propos devinrent des crimes d'état : de là il n'y eut qu'un pas pour changer en crimes les simples regards, la tristesse,

[1] **Benoît-Camille DESMOULINS** (1762—1794), homme politique et littérateur, né à Guise (Aisne), mort sur l'échafaud révolutionnaire. Il attira l'attention sur

la compassion, les soupirs, le silence même. Bientôt ce fut un crime de lèse-majesté ou de contre-révolution à Crémutius Cordus, d'avoir appelé Brutus et Cassius les derniers des Romains; crime de contre-révolution à un descendant de Cassius, d'avoir chez lui un portrait de son bisaïeul; crime de contre-révolution à Mamercus Scaurus, qui avait fait une tragédie où il y avait des vers à qui on pouvait donner deux sens; crime de contre-révolution à Torquatus Silanus, de faire de la dépense; crime de contre-révolution à Pomponius, parce qu'un ami de Séjan était venu chercher un asile dans une de ses maisons de campagne; crime de contre-révolution, de se plaindre des malheurs du temps, car c'était faire le procès du gouvernement; crime de contre-révolution à la mère du consul Fufius Géminus, d'avoir pleuré la mort funeste de son fils.

Il fallait montrer de la joie de la mort de son ami, de son parent, si l'on ne voulait s'exposer à périr soi-même. Sous Néron, plusieurs dont il avait fait mourir les proches, allaient en rendre grâces aux dieux. Du moins il fallait avoir un air de contentement : on avait peur que la peur même ne rendît coupable. Tout donnait de l'ombrage au tyran. Un citoyen avait-il de la popularité? C'était un rival du prince qui pouvait susciter une guerre civile. Suspect. — Fuyait-on au contraire la popularité et se tenait-on au coin de son feu? Cette vie retirée vous avait fait remarquer. Suspect. — Etiez-vous riche? Il y avait un péril imminent que le peuple ne fût corrompu par vos largesses. Suspect. — Etiez-vous pauvre? Il fallait vous surveiller de plus près; il n'y a personne d'entreprenant comme celui qui n'a rien. Suspect. — Etiez-vous d'un caractère sombre, mélancolique et d'un extérieur négligé?

lui, en publiant deux pamphlets virulents, et en donnant aux patriotes assemblés dans le jardin du Palais-Royal, le 12 juillet 1789, le signal de l'insurrection qui eut pour résultat la prise de la Bastille. Il marcha pendant quelque temps avec les Jacobins, et lorsque Danton fut nommé Ministre de la justice, il fut envoyé à la Convention. Après avoir contribué à la défaite des Girondins, il se trouva compromis lui-même dans la chute des Dantonistes, condamné à mort et exécuté.

Il est certain que, comme homme, Camille Desmoulins méritait toutes les sympathies; ce fut comme écrivain politique qu'il se montra d'une grande étourderie et manqua de la prudence nécessaire dans une époque si orageuse. Au fond, c'était un adversaire quand même de tout pouvoir constitué, un polémiste incorrigible, et c'est pourquoi Robespierre l'abandonna. Il avait épousé Lucie Duplessis, une fille naturelle de l'abbé Terray. Contrairement au maintien dédaigneux de la plupart des révolutionnaires, Camille Desmoulins ne fut mis à mort qu'après une lutte frénétique avec le bourreau et ses aides. Sa femme essaya d'exciter un soulèvement en sa faveur, mais ne réussit qu'à se faire condamner aussi.

Œuvres : La Lanterne aux Parisiens; Révolutions de France et de Brabant; le vieux Cordelier.

PENSÉE DÉTACHÉE.

Ce n'est pas la girouette qui change, c'est le vent.

Ce qui vous affligeait, c'est que les affaires publiques allaient bien. Suspect. — Un citoyen se donnait-il du bon temps et des indigestions? C'est parce qu le prince allait mal. Suspect. — Etait-il vertueux, austère dans ses mœurs? Il faisait la censure de la cour. Suspect. — Etait-ce un philosophe, un orateur, un poète? Il lui convenait bien d'avoir plus de renommée que ceux qui gouvernaient. Suspect. — Enfin, s'était-on acquis une réputation à la guerre? On n'en était que plus dangereux par son talent. Il fallait se défaire du général ou l'éloigner promptement de l'armée. Suspect.

La mort naturelle d'un homme célèbre ou seulement en place était si rare que les historiens la transmettaient comme un événement à la mémoire des siècles. La mort de tant de citoyens innocents et recommandables semblait une moindre calamité que l'insolence et la fortune scandaleuse de leurs meurtriers et de leurs dénonciateurs. Chaque jour le délateur sacré et inviolable faisait son entrée triomphale dans le palais des morts, en recueillait quelque riche succession. Tous ces dénonciateurs se paraient des plus beaux noms, se faisaient appeler Cotta, Scipion, Régulus, Sævius, Sévérus. Pour se signaler par un début illustre, le marquis Sérénus intenta une accusation de contre-révolution contre son vieux père déjà exilé, après quoi il se faisait appeler fièrement Brutus. Tels accusateurs, tels juges : les tribunaux, protecteurs de la vie et des propriétés, étaient devenus des boucheries, où ce qui portait le nom de supplice ou de confiscation n'était que vol et assassinat.

(*Histoire secrète de la Révolution.*)

DE GUIGNES[1].

MŒURS DES ANCIENS HUNS.

FRAGMENT.

Les anciens Huns vivaient de la chair de leurs bestiaux; ils prenaient les peaux pour en faire des habits et des étendards; ils cultivaient les terres qui leur étaient échues en partage. Ils n'avaient aucune connaissance de l'art d'écrire, mais leur bonne foi était si connue, que, dans leurs traités, tout barbares que ces peuples nous paraissent, leur parole suffisait. La mort était le supplice de celui qui avait fait un meurtre, ou un vol considérable. Ils apportaient quelques soins à l'éducation de leurs enfants, et les élevaient d'une manière relative à l'inté-

[1] **Joseph DE GUIGNES** (1721—1800), célèbre orientaliste, élève de Fourmont, membre de l'Académie des inscriptions, né à Pontoise. — *Histoire des Huns*, 1756, ouvrage qui fait encore autorité.

Son fils a publié le *Dictionnaire chinois-français-latin* du Père Basile de Glémona.

rêt général de la nation, c'est-à-dire qu'ils les exerçaient à chasser et à faire la guerre. Ces enfants, assis sur des moutons qu'ils regardaient alors comme des chevaux, tiraient sur les oiseaux et sur les souris avec de petits arcs. Devenus plus grands, ils allaient à la chasse des lièvres et des renards qui leur servaient de nourriture; et lorsqu'ils étaient en état de manier des armes plus fortes et plus pesantes, ils prenaient le parti de la guerre. Ainsi, ils n'étaient censés hommes que quand ils en avaient tué, ou qu'ils étaient assez forts et assez habiles pour le faire. La guerre devenait alors leur unique occupation, et le seul moyen d'acquérir l'estime de toute la nation. Les jeunes gens jouissaient de tous les avantages. Les vieillards, dont on avait oublié les services passés, étaient exposés au mépris de cette jeunesse guerrière qui ne croyait pas que le même sort l'attendait.

(*Histoire générale des Huns et des Turcs, etc., avant et depuis J.-C. jusqu'en* 1756.)

DE NOÉ [1].

FRAGMENT DU DISCOURS POUR LA BÉNÉDICTION DES DRAPEAUX.

Tout homme, en naissant, contracte l'obligation d'aimer sa patrie, et en se nourrissant dans son sein, il publie l'engagement de vivre et de mourir pour elle. Mais la patrie, ayant divers besoins, n'exige pas de tous ses enfants les mêmes sacrifices; les uns versent leur sang dans les combats, les autres arrosent nos campagnes de leurs sueurs, d'autres, levant les mains au ciel, prient pour notre prospérité, ou pleurent sur nos crimes, tandis que d'autres, veillant sur le dépôt des Lois, maintiennent parmi les citoyens les droits de l'équité et de la justice. Mais

[1] **Marc-Antoine DE NOÉ** (1724—1802), né à la Grimaudière, près de La Rochelle.

Il fut évêque de Troyes, dans les derniers temps de sa vie, mais c'est surtout comme évêque de Lescar qu'il se rendit célèbre. On a de lui un discours sur l'état futur de l'Église, qui devait être prononcé à l'assemblée du clergé de 1785, mais qui ne le fut pas, parce que l'autorité ecclésiastique sut que ce discours était entaché de millénarisme. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'il renferme des prophéties très-curieuses sur la révolution politique qui se préparait.

Luce de Lancival a composé un discours funèbre sur la mort de ce prélat, qui l'avait hautement protégé.

Quelques écrivains catholiques ont traité sévèrement l'évêque de Lescar, à cause de ses tendances jansénistes, mais il fit toujours preuve d'une charité inépuisable, et dans un moment où une épizootie terrible avait réduit à la misère les paysans qui habitaient son évêché, il ouvrit deux caisses de secours, l'une pour les dons, l'autre pour des prêts temporaires. Il donna trente mille livres pour la première, et en versa cent cinquante mille dans la seconde. Tous voulurent imiter un si bon exemple, l'argent afflua dans les deux caisses, et les malheureux paysans furent sauvés.

si tout à coup, fondant sur nous, un ennemi cruel ravageait nos possessions, enlevait ou égorgeait nos frères, renversait nos temples, nos lois, nos autels, et menaçait l'Etat d'une subversion entière, au premier cri d'effroi et de douleur de la patrie éplorée, descendant de leurs tribunaux, suspendant leurs sacrifices, s'arrachant de leurs cloîtres, accourant de leurs déserts, juges, prélats, cénobites, solitaires viendraient grossir la troupe des guerriers, donner l'exemple du zèle et du courage, et, s'ils ne savaient pas combattre, du moins ils sauraient mourir.

Tout homme naît donc soldat, quoique tout soldat ne porte point les armes. Mais le jour que la patrie, croyant avoir besoin de son bras, appelle un citoyen à son secours, ou que, ce citoyen venant s'offrir de lui-même, elle veut bien agréer ses services, il reçoit le caractère de ministre armé pour sa défense, il devient une victime honorable dévouée à la sûreté publique, et par un engagement solennel, il resserre ses premiers nœuds, il retourne à sa destination originaire. C'est donc le jour que, succédant au trône de leurs pères, nos rois viennent prendre sur l'autel le glaive pour nous protéger et le sceptre pour nous conduire; le jour que, marchant sur les traces de leurs ancêtres, notre jeune noblesse fait les premiers pas dans la carrière, où ils se sont illustrés; le jour que la patrie, sonnant l'alarme, invite le citoyen qui n'a pas fait choix d'une profession, à prendre parti sous ses enseignes, ou qu'arrachant le pâtre à ses troupeaux, le cultivateur à sa charrue, elle lui dit : « Cesse de me nourrir, et viens me défendre. » C'est en ce jour que tous ces enfants de l'Etat passent dans la classe honorable de ses défenseurs. Là, sous les yeux du Dieu des armées, qui fait la revue de ses nouveaux soldats, chacun d'eux, en se revêtant de ses armes, reçoit, comme en dépôt la sûreté de nos campagnes, le repos de nos villes, la vie, la liberté de ses frères; il devient l'épée et le bouclier de celui qui n'en a point, ou dont le bras, trop faible pour les porter, ne saurait en faire usage : et Dieu lui dit, comme à Josué, comme à Gédéon, comme à tous les chefs de son peuple : « Allez, voici mes ordres; soyez vaillants! »

ANQUETIL [1].

FRAGMENTS DE L'HISTOIRE DE FRANCE.

I. EXIL DES JÉSUITES.

Pendant que la France, régie par une main si habile, commençait à jouir du calme après tant d'horribles tempêtes, un démon, jaloux de son bonheur, suscita un nouveau parricide, dont l'affreux attentat

[1] **Louis-Pierre ANQUETIL** (1723-1808), historien, né à Paris, s'est rendu célèbre par son *Histoire de France*, souvent réimprimée, et qui n'en vaut pas mieux, malgré son long succès, car l'auteur y a travesti les premiers siècles de

pensa la replonger dans de nouveaux troubles. Jean Châtel, fils d'un honnête bourgeois de Paris, âgé de dix-neuf ans, fut le monstre que l'enfer arma contre les jours de Henri. Ce jeune homme, livré dès son adolescence à des habitudes de débauche, en éprouvait de temps en temps des remords. Il venait de finir des études brillantes au collége des Jésuites, qui lui montraient de l'amitié, comme à un sujet d'espérance, et qui l'admirent aux exercices spirituels. Dans son interrogatoire, il n'accusa aucun de ses maîtres d'être complice de son crime : mais il dit qu'il avait souvent entendu soutenir au collége qu'il était permis de tuer le roi, parce que c'était un tyran, et que le pape ne le reconnaissait pas; que ce sentiment était celui de la société en général; qu'effrayé par la crainte de sa persévérance dans le crime, il avait résolu d'assassiner le roi, espérant que, s'il devait être condamné à huit degrés de tourments, ils seraient réduits à quatre par une action si utile à l'église.

Dans ce dessein, Jean Châtel trouva moyen de pénétrer jusqu'à la chambre du roi, le 27 décembre, et lui donna un coup qui devait porter à la gorge; mais, comme en cet instant Henri se baissait pour embrasser un seigneur qu'on lui présentait, le couteau le frappa à la bouche et lui cassa une dent, sans faire de blessure profonde. Le scélérat fut pris et condamné au supplice des criminels de lèse-majesté. Il en souffrit les affreuses tortures avec la plus grande constance, en homme qui plie sous la violence, mais sans se repentir ni changer de sentiment.

notre histoire. Le meilleur ouvrage d'Anquetil est son *Histoire civile et politique de la ville de Reims*. On estime aussi son *Esprit de la Ligue*.

Parvenu à un âge très-avancé, sans aucune infirmité, Anquetil dit à ses amis, orsqu'il sentit que la mort venait le saisir : « Venez voir un homme qui meurt plein de vie. » Anquetil a été apprécié avec beaucoup de finesse, par Augustin Thierry, dans sa IV^e^ *lettre sur l'Histoire de France*.

Son frère **ANQUETIL-DUPERRON**, né en 1731, mort en 1805, fut l'un de nos plus savants orientalistes. Au moment où un régiment partait pour les Indes, il s'y engagea, en qualité de simple soldat, afin d'apprendre la langue du pays, et il revint en France, au bout de deux ans, avec 180 manuscrits. Il traduisit plusieurs d'entre eux, notamment le Zend-Avesta et nous fit connaître ainsi les mœurs et la religion des anciens disciples de Zoroastre. C'est au savant Burnouf, qu'il était réservé de retrouver la langue Zend, d'en deviner le sens, et de préparer ainsi une version fidèle des manuscrits qu'Anquetil-Duperron n'avait pas traduits de l'idiome original.

Cet orientaliste n'avait point de fortune et était d'une frugalité plus extrême encore que sa pauvreté. On a de lui une lettre, où il prétend qu'il vit avec quatre sous par jour, se contentant de pain et d'eau, et désirant avec ardeur le moment où il ira rejoindre son Créateur. Il fut ainsi l'un des nombreux martyrs de la science.

Anquetil-Duperron fut pourtant membre de l'Académie des Inscriptions, et publia de nombreux ouvrages. On peut supposer par là qu'il avait de certaines ressources.

On attribua une si étonnante fermeté aux leçons des Jésuites. Ils furent arrêtés dans leur maison, et subirent un interrogatoire rigoureux. On trouva chez eux des écrits séditieux. Sur ce délit, et d'autres enquêtes aggravantes, Jean Guignard, jésuite, fut condamné à être pendu, et les autres furent bannis pour toujours du royaume. Ils sortirent de Paris le 8 janvier. « Voilà, dit le journaliste de Henri IV, comme un simple huissier, avec sa baguette, exécuta ce jour ce que quatre bataillons n'eussent su faire. »

Le roi se montra sensible à cet attentat. « Fallait-il, dit-il douloureusement, que les jésuites fussent convaincus par ma bouche? » Il parut extrêmement triste pendant quelques jours, et se laissa même abattre. Son cœur souffrait de ce que dans un peuple pour lequel il aurait donné, disait-il, mille fois sa vie, il se trouvait encore des monstres capables d'une haine si envenimée. (*Tome IX.*)

II. TABLEAU DE LA PREMIÈRE MOITIÉ DU RÈGNE DE LOUIS XIV.

Monté sur le trône en 1643, on ne doit cependant commencer le règne de Louis XIV, quant à l'administration, qu'à la mort de Mazarin en 1661. C'est dans ces vingt-trois années, jusqu'à 1684, que se place ce qu'il a fait de plus mémorable pour la gloire et l'utilité de son royaume. Le commerce languissait; il le porta jusqu'en Asie et en Amérique, par l'établissement des Compagnies des Indes, et les secours donnés à nos colonies naissantes des Antilles et du Canada; il le fit circuler librement dans l'intérieur du royaume, par les rivières qu'il rendit navigables et les grandes routes qu'il ouvrit; il creusa le canal de Languedoc, qui réunit les deux mers; établit des manufactures en tous genres, enleva à Venise ses glaces, à la Flandre ses tapisseries, à la Turquie ses tapis superbes; créa la marine, rendit sa protection utile au commerce et sa force redoutable aux ennemis; encouragea l'agriculture, procura l'abondance, réforma le droit français, corrigea les lois, en établit de nouvelles; réprima la fureur des duels, et rendit les dignités ecclésiastiques le prix de la capacité et de la vertu.

Les académies de peinture, de sculpture et d'architecture lui doivent leur origine. Il fit venir à grands frais des modèles de Rome, et il y fonda une école où ses sujets, jugés dignes de cette faveur, allaient se perfectionner. De leurs ateliers sortirent des chefs-d'œuvre qu'il payait noblement, et dont il embellissait ses palais et ses jardins. Il favorisa les savants, tant régnicoles qu'étrangers, leur assigna des récompenses, voulut être le protecteur des académies française, des belles-lettres et des sciences. Enfin, l'astronomie lui doit l'Observatoire, le Louvre son péristyle, Paris sa police, les troupes leur discipline, nos côtes des ports sûrs, nos frontières des forteresses, et la nation entière l'hôtel des Invalides, monument d'humanité, où les victimes de la patrie, entretenues dans un repos honorable, bénissent encore aujourd'hui sa mémoire. Colbert, enlevé à la France la même année que la reine (1683), a des

droits sans doute à la louange que méritent tant d'utiles établissements, qui en grande partie furent l'ouvrage de son zèle et de ses méditations; mais la gloire qu'il en doit recueillir, ne saurait ravir celle qui revient au monarque de l'acquiescement ferme et éclairé qu'il y donna, et qui seul pouvait procurer la vie aux spéculations du ministre.

Si on ajoute à ces faits la préséance assurée à la France, et solennellement reconnue par l'Espagne, Alger bombardée, ses corsaires et ceux de Tunis réprimés et punis, le royaume agrandi, des entreprises nobles et hardies couronnées de succès, des alliances utiles obtenues ou exigées, des victoires et des conquêtes éclatantes, on ne sera pas surpris qu'après la paix de Nimègue, l'époque la plus glorieuse de son règne, ses peuples lui aient décerné le nom de *Grand*. Quant aux puissances étrangères, les unes l'adoptèrent et les autres le répétèrent, selon leurs dispositions favorables ou contraires. La postérité l'a confirmé, si c'est le confirmer que de l'employer. (*Tome XII.*)

GAILLARD [1].

HENRI IV ET SULLY.

Une calomnie travaillée de main de courtisan avait sapé les fondements de l'amitié qui régnait entre le roi et son ministre : on avait représenté Sully comme dangereux, comme prêt à s'armer contre son maître; on avait cité les exemples de tant d'ingrats et de traîtres dont ces temps malheureux abondaient. Les avis étaient si multipliés, si détaillés, toutes les circonstances avaient été rassemblées avec tant d'art, qu'elles avaient ébranlé Henri. Déjà son cœur se resserre et s'éloigne; Sully voit le progrès de la calomnie, peut l'arrêter d'un seul mot et ne daigne pas le dire. Henri attend ce mot et ne l'exige point : la douce familiarité, le badinage aimable, la liberté, la confiance avaient fui de leurs entretiens. Henri n'était plus que poli, Sully n'était plus que respectueux : le ministre n'était pas renvoyé, mais l'ami était disgracié. Qu'il est dur et difficile de cesser d'aimer! Henri jette de temps en temps sur celui qu'il aimait encore des regards de tendresse et de regret, et s'il voit sur son visage quelques traces de douleur, s'il croit reconnaître à quelque marque son fidèle Sully, son cœur ne se contient

[1] **Gabriel-Henri GAILLARD** (1726-1806), littérateur et historien, né à Ostel, en Picardie. Pendant quarante ans, l'ami intime de Malesherbes, il figura au nombre des membres de l'Académie des inscriptions et de l'Académie française en 1771. Cet écrivain avait des idées justes, mais un style très-diffus, ce qui explique sans doute l'oubli dans lequel il est tombé.

On a de lui une *Histoire de François Ier*, 1766, 5 vol. in-8°, une *Histoire de Charlemagne*, 1782, 2 vol. in-8°, etc. Il est aussi auteur du *Dictionnaire historique* dans l'*Encyclopédie méthodique*.

plus, ses bras vont s'ouvrir, il va se jeter au cou de son ami. Une mauvaise honte, un reste de défiance, et toujours ce fier silence de Sully, le retiennent encore... Il succombe enfin. « Sully, lui dit-il, n'auriez-vous rien à me dire? Quoi! Sully n'a plus rien à me dire? Eh bien! c'est donc à moi de parler. » Il lui dévoile alors son âme tout entière avec tous les combats qui l'ont agitée, et toutes les douleurs qui l'ont affligée : « Cruel, comment pouviez-vous laisser à votre ami le désespoir de vous croire infidèle? » Sully, pénétré de ce tort, le seul qu'il ait pu avoir, veut tomber aux pieds de Henri... « Que faites-vous, Sully? lui dit le roi; vos ennemis vous voient, ils vont penser que je vous pardonne; ne leur donnez point la satisfaction de vous avoir cru coupable. » (*Mélanges académiques, etc.*)

PALISSOT [1].

JUGEMENTS LITTÉRAIRES

SUR QUELQUES AUTEURS, LA PLUPART DU XVII[e] SIÈCLE,

RANGÉS PAR ORDRE ALPHABÉTIQUE.

J. Amyot. Il y a plus de deux cents ans qu'il a écrit, et cependant on préfère sa traduction de Plutarque à toutes celles qui ont paru jusqu'à nos jours. Cet ouvrage fut une époque pour notre langue. A l'ancienne rudesse, Amyot substitua la douceur, la naïveté, et son style, quoique très-simple, n'est dépourvu, ni d'élégance ni de grâces.

[1] **Charles PALISSOT de Montenoy** (1730—1814), critique et littérateur, né à Nancy.

Palissot commença par être un petit prodige; voici comment il raconte lui-même ses premières armes dans la vie scolaire : « Mon cours d'études fut assez singulier pour que Dom Calmet, dans sa bibliothèque de Lorraine, ait cru devoir me donner un article, et me placer dans la classe des enfants célèbres. Cet article est peu fidèle à bien des égards. Tout ce qu'il devait contenir, puisqu'on avait bien voulu le faire, c'est qu'après avoir pris mes degrés en philosophie à onze ans, je soutins une thèse de théologie à douze ans, et que je pris dans cette même faculté le degré de bachelier à quatorze. »

Pour obéir à la volonté de son père, il entra dans la congrégation de l'Oratoire, mais il n'y resta que deux mois; il se sentait entraîné vers la littérature par une vocation irrésistible. Avant dix-sept ans, il présentait à la comédie française une tragédie qui n'était pas reçue mais lui procurait ses entrées; en 1751, il fit représenter sa tragédie de *Ninus II*, sous le titre de *Zarès*, et trois ans après, il donna sa comédie des *Tuteurs* qui lui valut la protection du comte de Stainville, depuis duc de Choiseul, et probablement aussi la recette générale du tabac d'Avignon. L'œuvre par laquelle le receveur-poète aborda la satire dramatique fut un petit acte en prose intitulé « *le Cercle* » qui fut joué à Nancy par ordre du roi de Pologne. C'est ce qu'on appelle une pièce à tiroirs dans laquelle défilent successivement quelques types de l'époque, un poète, une femme savante, un financier et un philosophe. On crut reconnaître J.-J. Rousseau lui-

II. Antoine Arnauld. On lui donna le nom de *grand* dans le siècle du génie, et il en était d'autant plus digne qu'il fut persécuté. Racine et Boileau lui firent des épitaphes. Ce dernier, surtout, n'en parlait qu'avec enthousiasme, ce qui était une marque de l'élévation de son âme, car il n'ignorait pas que ce docteur célèbre, à la fois comme théologien et comme philosophe, avait encouru la disgrâce de Louis XIV.

III. Aubignac. La pratique qu'il croyait avoir du théâtre ne lui servit qu'à faire une tragédie détestable, et à dire beaucoup d'injures au grand Corneille, qui en faisait de sublimes : tant il y a loin des règles au génie!

IV. Balzac. Le père de l'éloquence française, comme Malherbe le fut de la poésie. Avant lui, Rabelais, Amyot et Montaigne étaient à peu près nos seuls écrivains en prose. Malherbe prédit de Balzac, jeune encore, qu'il serait, à cet égard, le réformateur de la langue, et l'événement justifia sa prédiction. Mais par un sort commun à ceux qui, dans tous les genres, osent tenter les premiers pas, Balzac dépassa le but qu'il voulait atteindre, et la crainte de déshonorer son style par des expressions trop familières, le fit tomber dans l'hyperbole et dans l'en-

même sous les traits de ce dernier personnage, et cette licence qui n'avait pourtant rien d'aristophanesque souleva des plaintes et des récriminations qu'on a peine à s'expliquer, car le prétendu portrait ou plutôt la charge du philosophe de Genève n'était pas assez comique pour égayer beaucoup aux dépens de l'original.

Palissot piqué au jeu par les attaques auxquelles il se vit tout à coup exposé, écrivit en manière de représailles sa comédie des *Philosophes*. On ne niera pas qu'il n'y ait de l'esprit et du trait dans cette pièce qui est calquée sur les *Femmes savantes* de Molière ; mais que peut-on accorder de plus à l'auteur? Pour traduire les encyclopédistes à la barre du parterre, il ne fallait pas moins qu'un autre Aristophane; Palissot le savait mieux que personne, mais il eut le tort de s'imaginer qu'il était lui-même de force à recommencer les *Nuées*. Au lieu d'une œuvre faite pour traverser les siècles, il produisit un pamphlet qui, grâce à la vivacité des impressions contraires avec lesquelles il fut accueilli, obtint un succès de scandale. De bonne foi, il n'est pas possible d'accepter pour les représentants de la philosophie militante du XVIII^e^ siècle ces intrigants et ces charlatans de bas étage qui, sous les noms de Valère, de Dortidius et de Théophraste s'installent en maîtres dans la maison d'une femme de qualité dont ils exploitent à leur profit les prétentions et la vanité littéraires. L'un d'eux, Valère, pousse l'impudence jusqu'à placer en qualité de secrétaire auprès de la nouvelle Philaminte, dont il veut épouser la fille, son laquais qu'il affuble d'une perruque de philosophe et du nom pédantesque de *Carondas*. Où ce Frontin, qui retouche les ouvrages de la dame, a-t-il fait ses humanités et a-t-il appris à citer ses auteurs grecs et latins? C'est ce que Palissot ne nous dit pas ; mais dans ce monde de convention, les soubrettes elles-mêmes sont aussi savantes que leurs maîtres. Nous sommes loin des Martine et des Nicole de Molière! A qui persuadera-t-on que tout l'enseignement du XVIII^e^ siècle se soit résumé dans la doctrine de l'*Intérêt personnel*, et que des hommes tels que D'Alembert, Diderot et Rousseau aient été non-seulement dénués de toute espèce de conviction, mais encore qu'ils aient effrontément érigé en système l'exploitation de la sottise par la fourberie? C'est

flure. Aussi lui-même ne savait-il pas s'il devait prendre pour un éloge, ou pour une raillerie, ces vers mis ou bas de son portrait par le poète Maynard :

« Il n'est pas de mortel qui parle comme lui. »

V. Bayle. Bayle fut compilateur et journaliste; et dans ces deux emplois, si avilis de nos jours, il s'est acquis une gloire immortelle. C'est que par l'assemblage le plus rare, il joignait à l'immensité de ses connaissances un esprit lumineux et même du génie.

pourtant là ce que Palissot a voulu démontrer dans sa comédie. Certes, on peut être à la fois un grand poète comique et un conservateur; on peut, en défendant les vieilles coutumes et les vieilles mœurs, mettre aussi les rieurs de son côté, mais c'est à la condition de rester toujours, quelque soit le point de vue où l'on se place, un observateur juste et profond de la nature humaine. Il n'était pas défendu à Palissot de peindre les passions, les travers, parfois même les contradictions et les petitesses des grands écrivains qu'il regardait comme les perturbateurs de la société; mais comment s'est-il figuré que pour en faire des types comiques, il n'avait qu'à dénaturer leurs intentions, à dénigrer leurs œuvres, à nier leur bonne foi, en un mot, à méconnaître l'impulsion irrésistible qui les emportait, eux et leur siècle, à la recherche de la vérité? Et pourtant, Palissot se fâchait tout rouge quand on le rangeait au nombre des ennemis de la philosophie. Dans son poème moitié satirique, moitié libertin de la *Dunciade* qui lui attira encore plus de haines que ses comédies, il se pose comme un disciple fervent de Voltaire. Tout ce que le patriarche de Ferney a condamné, Palissot le condamne; il persiffle agréablement après son maître, la chevalerie, les croisades, la papauté, l'empire, la scolastique; il confond dans une même admiration la *Henriade* et la *Pucelle* et il déclare même s'être inspiré de ce dernier poème dans la *Dunciade*. Voilà l'homme qui attaquait les philosophes au nom de la morale et défendait contre eux un état social dont les fondements reposaient encore sur les traditions du moyen âge! O inconséquence!

Les comédies de Palissot et son poème de la *Dunciade* étaient de ces œuvres qui devaient être louées ou critiquées sans mesure; il y eut un écrivain fort peu connu, *de La Marche-Courmont* qui, après avoir établi un parallèle entre *les Philosophes* et *les Femmes savantes*, essaya de démontrer que la comédie de Palissot était sur beaucoup de points supérieure à celle de Molière.

Palissot avait trop d'esprit et de goût pour être de cet avis: toutefois, il mit une certaine complaisance à insérer dans ses œuvres l'opuscule de son panégyriste, laissant aux lecteurs présents et à venir le soin de rectifier des conclusions qu'il ne semblait pas trouver lui-même trop hasardeuses.

Palissot a écrit deux autres comédies *l'Homme dangereux* et *les Courtisanes*, qui ne sont pas sans mérite. La seconde surtout qui fut refusée par les comédiens français, sous prétexte qu'elle blessait la morale, renferme des scènes vivement conduites et des tableaux de mœurs pleins de franchise et de trait. Elle n'est pas sans analogie avec le *Demi-Monde*. Mais l'idée de la comédie de M. Dumas fils, n'est absolument qu'en germe dans celle de Palissot. Entre les deux ouvrages comme entre les deux sociétés dont ils sont le produit, il y a d'énormes différences qui résultent autant de la transformation de nos mœurs que des progrès incessants de l'art dramatique depuis un siècle. La démocratie moderne en se substituant à l'ancien régime a multiplié les sujets d'observation et d'analyse pour les auteurs qui veulent utiliser au théâtre les éléments si variés

VI. Benserade. Bel esprit redonté de son temps par le talent qu'il avait de railler avec assez de finesse, quoique la plupart de ses épigrammes ne fussent que des jeux de mots.

VII. Bergerac. Peut être regardé comme un homme vraiment singulier, et qui se fut acquis une réputation distinguée, si une mort prématurée ne l'eût pas enlevé à l'âge de trente-cinq ans. Une bravoure qui tenait du prodige, et qui l'exposa souvent à des affaires périlleuses, une éducation trop négligée, une imagination sans frein, et qu'il ne put jamais régler, furent les principaux obstacles qui l'empêchèrent de

et si complexes de la vie actuelle. Pour ne pas sortir du XVIIIe siècle, disons que Lesage et Duncourt ont été plus loin que Palissot dans leurs peintures et que les types transportés par eux sur la scène sont d'une réalité bien autrement saisissante que les siens. A. R.

Bien que grand admirateur de Voltaire, il n'aimait point du tout les autres philosophes, qu'il critiqua, mais qui le lui rendirent bien. Marmontel ayant eu une querelle avec Palissot, celui-ci nomma son rival dans la *Dunciade*. Marmontel répondit par les bouts rimés suivants, qui sont lus plus souvent que le poème de Palissot :

Le poète franc gaulois,
Gentilhomme vendômois.
La gloire de sa bourgade,
Ronsard, sur son vieux haut-bois,
Entonna la Francia'e.
Sur sa trompette de bois.
Un moderne auteur maussade,
Pour lui faire paroli,
Fredonna la Dunciade
Cet homme avait nom Pali...
On dit d'abord Palis fade,
Puis Palis fou, Palis plat,
Palis froid et Palis fat,
Pour couronner la tirade,
En fin de turlupinade,
On rencontra le vrai mot :
On le nomma *Palis* *sot.*

ENVOI.

M'abaissant jusqu'à toi, je joue avec le mot ;
Réfléchis, si tu peux, mais n'écris *pas... lis, sot !*

C'est à Palissot que l'on doit cette sentence : « Le sublime est le naïf du grand. » L'auteur veut dire sans doute qu'il y a deux sortes de Grand, l'un qui est travaillé, l'autre qui est naturel et identique avec le sublime. Palissot a raison, mais il faut avouer qu'il n'a pas su exprimer sa pensée dans la langue de la Rochefoucauld, ni même dans celle de Joubert, qui est néanmoins souvent affecté.

SENTENCE DÉTACHÉE.

Le fanatisme est à la religion ce que l'hypocrisie est à la vertu.

perfectionner ses talents, mais malgré les vices de son éducation, il savait tout ce qu'on pouvait savoir alors en philosophie. Ses ouvrages, quoique défigurés par des équivoques, en sont la preuve.

VIII. Boileau-Despréaux. Les étrangers ne l'ont appelé longtemps que le poète français, et cette gloire était bien due à l'immortel auteur de *l'Art Poetique* et du *Lutrin*. Ses vers, *devenus proverbes en naissant*, répandaient dans toute l'Europe la honte des Scudéri et la gloire des Corneille. Il eut à la vérité pour ennemis toute la populace des rimeurs, et rien n'était plus naturel; car,

> Si de tout temps et satire et bons mots
> Ont attaqué les méchants et les sots,
> C'est bien raison que nous voyons médire
> Sots et méchants, de bons mots et satire.

IX. Bossuet. Quelle majesté, quelle véhémence de style dans ses *Oraisons funebres!* On le croirait animé d'un enthousiasme divin. Le sublime des pensées, l'énergie des tours, la noble simplicité de l'expression, la rapidité des mouvements, la hardiesse des figures, l'harmonie soutenue et variée sans laquelle il n'est point d'orateurs : tels sont les principaux traits qui caractérisent l'éloquence de cet homme de génie.

X. Boursault. Il n'avait aucunes lettres, et cependant il a fait quelques comédies restées au théâtre, et dont le style est quelquefois du plus grand naturel, et du meilleur goût dramatique, principalement celle d'*Esope à la cour*. Cette pièce ne plaît à tout le monde, que parce que le pathétique en est vrai, simple, momentané, et que d'ailleurs elle n'est amenée par aucun moyen romanesque.

XI. Brueys. La seule comédie du *Grondeur* suffirait pour lui assurer une réputation distinguée. On lui doit encore la petite comédie de *l'Avocat Pathelin*, d'après une ancienne farce française, mais en conservant la gaîté naïve et franche de l'original, il l'a beaucoup embellie.

Il est avéré que Palaprat, avec lequel il vécut longtemps dans la société la plus intime, n'eut aucune part à ses bons ouvrages. On sait que Brueys disait avec cette naïveté qui ne déplaît point dans un vrai talent : « le premier acte du Grondeur est entièrement de moi, il est excellent. Le second a été gâté par quelques scènes de farce de Palaprat, cet acte est médiocre. Le troisième est presque entièrement de lui, il est détestable. »

XII. J.-G. de Campistron. L'ordonnance de sa tragédie de *Virginie* est sage et régulière, le style naturel, mais faible. Ses plus belles scènes n'excitent qu'une émotion douce, elles ne sont pas animées de ce pathétique terrible qui doit être l'âme des tragédies. Il a tâché d'imiter Racine, mais de fort loin, et il n'a presque emprunté que ses négligences.

Campistron donna des preuves de valeur à la bataille de Steinkerque :

il y accompagnait le duc de Vendôme, à qui il eut l'honneur d'être attaché toute sa vie,

XIII. Chapelain. Son poème de la *Pucelle*, trop vanté avant de paraître, détruisit en un moment la considération prématurée qu'il avait eu l'adresse d'usurper. Cependant le nom de Chapelain avait été si imposant, que Racine daigna le consulter sur ses premiers écrits, et qu'il fut choisi par l'Académie pour rédiger la critique du *Cid*.

XIV. Chapelle. Poète facile, naturel, mais négligé. Il est auteur du voyage connu sous son nom, bagatelle agréable qui a été imitée souvent et malheureusement.

XV. Chaulieu. Il fut l'élève et l'ami de Chapelle, négligé comme lui dans son style ; mais supérieur peut-être par la hardiesse, le sentiment et la volupté que ses poésies respirent. M. de Voltaire l'appelle *l'Anacréon du Temple*, parce qu'en effet, à l'exemple du poète grec, et avec les mêmes grâces, il a chanté jusques dans sa vieillesse, les jeux, les amours et le vin ; et parce qu'il logeait au Temple chez M. le duc de Vendôme, qui l'honorait de son amitié.

XVI. Corneille. Le créateur de la tragédie en France sera toujours le plus imposant de nos poètes tragiques. L'admiration qu'il mérite s'est encore fortifiée, si nous l'osons dire, par une admiration de préjugé. Il semble, à notre égard, avoir acquis déjà la majesté d'un antique. L'héroïsme des Romains lui devint si familier en méditant leur histoire, qu'il a l'air de leur appartenir plutôt qu'à nous. Son génie fut sublime comme celui de La Fontaine fut naïf.

Son grand nom fut pour son frère un honneur dangereux. Celui-ci est un des premiers qui aient altéré la simplicité de la tragédie par des intrigues romanesques.

XVII. Dancourt. Les pièces de cet auteur fécond sont remplies de gaîté, et ne sont pas indignes d'être représentées même après les chefs-d'œuvre de Molière, quoique malheureusement elles se ressemblent un peu trop.

XVIII. Descartes. Aucun n'avait été doué de ce génie inventeur qui est, à la fois, la source de ses grandes découvertes et de ses rêveries, aucun enfin n'avait imaginé, comme lui, d'appliquer l'algèbre à la géométrie, et la géométrie à la physique.

XIX. M^me^ Deshoulières. Elle a fait beaucoup de petits vers, dans lesquels il y a de la facilité, du naturel et des grâces. Il faut convenir avec M. de Voltaire que de toutes les dames françaises qui ont paru s'adonner à la poésie, c'est elle qui a le mieux réussi.

XX. Desmahis. Ses pièces sont supérieures à cette foule de bagatelles en vers que l'on nous a données depuis, et qu'il semble que M. Gresset avait prévues, lorsqu'il dit :

> De la joie et du cœur on quitte le langage
> Pour l'absurde talent d'un triste persifflage.

XXI. Dufresny. C'était un homme né avec une aptitude singulière

à presque tous les arts, et qui pourtant n'a rien laissé de fini dans aucun genre.

Son vers est moins facile, mais son style est plus pur que celui de Regnard.

XXII. Fénelon. Le Racine de la prose par son immortel ouvrage de *Télémaque*, qu'il composa pour l'éducation de Mgr le duc de Bourgogne, dont il était précepteur. Jamais homme ne fut plus digne que l'archevêque de Cambrai de présider à l'éducation d'un prince.

Son extrême sensibilité l'entraîna dans cette erreur respectable, si pourtant quelque erreur peut l'être, qu'il fallait aimer Dieu pour lui-même. M. de Bossuet s'éleva avec force contre un sentiment qui lui parut tenir aux chimères du Quiétisme. Mais M. de Cambrai n'opposa à cet emportement que la douceur et la modération. L'un et l'autre étaient dignes de s'estimer. Tous deux, mais dans un genre différent, furent les hommes les plus éloquents de leur siècle. Rien ne les caractérise mieux peut-être que ce mot de la reine de France : « M. de Bossuet, disait-elle, prouve la religion : M. de Fénelon la fait aimer. »

XXIII. Fléchier. Il y a moins d'éloquence et de génie dans ses *Oraisons funèbres* que dans celles de Bossuet; mais il a plus d'esprit et d'élocution.

XXIV. Fontenelle. Le premier qui, dans le siècle de Louis XIV, fit succéder le bel esprit au génie, et en effet l'un des plus beaux esprits qui aient jamais existé. M. de Fontenelle a vécu près de cent ans. Sa longue carrière n'a pas peu contribué à affermir sa réputation. Il eut l'avantage de survivre à tous ses ennemis; et il vit se former sous lui ce siècle de philosophie, dont on peut le regarder en quelque sorte comme le patriarche, et qui, par reconnaissance, n'a pas manqué d'exagérer encore sa juste célébrité.

XXV. Furetière. Les mœurs communes de son temps sont peintes avec assez de naturel et de gaîté dans son *Roman bourgeois*, qui ne vaut cependant pas le *Roman comique* de Scarron.

Il fut exclu de l'Académie pour avoir fait le meilleur de ses ouvrages, son *Dictionnaire universel*.

XXVI. La Bruyère. C'est le philosophe qui, après Molière, a le mieux observé et connu les hommes. Ses *Caractères*, écrits d'un style nerveux, et dont il n'y avait pas de modèle avant lui, sont l'ouvrage le plus précieux sur les mœurs qui ait paru chez aucun peuple. Ce fut en vain que pour lui nuire, ses ennemis publièrent des clefs satiriques de son ouvrage. Ces libelles téméraires sont oubliés, et le livre de La Bruyère est demeuré comme un des plus précieux monuments du beau siècle de Louis XIV.

XXVII. La Fontaine. On peut l'appeler le poète de tous les âges. Il amuse l'enfance, il instruit l'âge mûr, il fait encore les délices de la vieillesse, parce qu'il tient de plus près à la nature que tous nos autres poètes.

A l'exemple de Corrège qui s'écria qu'il était peintre à la vue d'un

tableau de Raphaël, La Fontaine à 22 ans se reconnut poète, en lisant par hasard une ode de Malherbe ; et ceux qui ne verraient en lui que le fabuliste naïf et le conteur agréable, ne connaîtraient qu'une très-faible partie de son mérite.

Il savait que la vérité a besoin d'être ornée, et il disait lui-même :

> Une morale nue apporte de l'ennui.
> Le conte fait passer le précepte avec lui.

Souvent même le précepte dans ses ouvrages ne paraît être que l'expression du sentiment. Tel est cet épilogue intéressant d'une de ses plus belles fables :

> Qu'un ami véritable est une douce chose!
> Il cherche vos besoins au fond de votre cœur :
> Il vous épargne la pudeur
> De les lui découvrir vous-même.
> Un songe, un rien, tout lui fait peur
> Quand il s'agit de ce qu'il aime.

XXVIII. La Fosse. Auteur de la tragédie de *Manlius*. Il est surprenant qu'après avoir fait cette pièce, le même homme ait traduit Anacréon en vers d'une manière si triviale.

XXIX. Lainez. Esprit plein de vivacité et de feu, dont on a conservé quelques vers qui font regretter qu'on n'en ait pas recueilli davantage. La plupart n'étaient que des saillies heureuses, nées dans le plaisir, mais remarquables par un tour d'imagination singulier, qui l'eût rendu bien supérieur à Chapelle, s'il n'avait pas eu la plus grande indifférence pour sa réputation littéraire.

XXX. La Monnoye. Il eut, comme Ménage, la facilité de faire des vers dans presque toutes les langues, mais quelques-uns de ses poèmes français, et, entre autres, celui du *Duel aboli*, qui remporta le premier prix que l'Académie ait distribué, sont très-supérieurs à tous les vers de Ménage.

XXXI. La Rochefoucauld. Son petit livre des *Maximes*, composé de pensées détachées les unes des autres, mais liées entre elles par le rapport qu'elles ont à celle qui domine dans tout l'ouvrage, lui a fait un nom immortel.

XXXII. Malherbe. Il a fixé les lois de la poésie française, et il est resté le modèle de tous ceux qui ont écrit en vers après lui. Il est le premier qui ait élevé le génie de la langue jusqu'au sublime, et personne ne l'a surpassé en harmonie. Le genre de l'Ode est celui dans lequel il s'est le plus distingué.

XXXIII. Malebranche. Le livre de la *Recherche de la Vérité* paraîtra toujours admirable, malgré ses erreurs, à ceux qui seront en état de l'approfondir. L'esprit humain n'a pris nulle part un vol plus élevé. Le style en est noble et pur, sans ornements recherchés, sans faux enthousiasme, sans exclamations d'énergumène.

Ce grand homme d'ailleurs eut, dans sa vie privée, le vrai caractère du génie, l'extrême simplicité.

XXXIV. Massillon. Prédicateur célèbre, et qui est véritablement à Bourdaloue ce que Racine est à Corneille.

Bourdaloue, armé de preuves, et quelquefois les prodiguant trop, semble n'adresser sa morale austère qu'à la raison. Massillon s'adresse principalement au cœur : et il faut convenir que celui qui nous fait aimer nos devoirs, est bien supérieur à celui qui se contente de nous les démontrer.

XXXV. Ménage. C'était un savant très-estimable. Il était bien nécessaire, surtout dans les commencements de la littérature, qu'il y eût de pareils érudits.

La reine Christine honora Ménage de ses bontés pendant le séjour qu'elle fit en France. Cette princesse qui aimait les sciences ne put s'empêcher de distinguer un homme à qui notre langue doit beaucoup, quoiqu'il n'ait pas été de l'Académie française. Le savant La Monnoye n'a pas jugé au-dessous de lui de donner une édition soignée de *Menagiana*, dans lequel on trouve beaucoup de choses curieuses.

XXXVI. Molière. Louis XIV eut la curiosité louable d'apprendre par qui son règne avait été le plus illustré. « Quel est le plus grand génie de mon siècle? demanda un jour ce prince à l'ami de Racine, au célèbre Despréaux. — C'est Molière, » répondit ce judicieux critique; et la postérité a confirmé sa décision.

XXXVII. Nicole. L'un des meilleurs esprits du siècle de Louis XIV, et l'un des plus estimables écrivains de Port-Royal. Il est principalement connu par ses *Essais de morale*, ouvrage utile et plein de solidité et de raison.

XXXVIII. L'abbé d'Olivet. L'un des meilleurs et des plus fameux grammairiens de ce siècle, et l'un des écrivains qui se sont opposés le plus constamment aux ravages du néologisme et du mauvais goût.

XXXIX. Le père d'Orléans. Son *Histoire des Révolutions d'Angleterre*, très-intéressante par le choix du sujet, serait un modèle en son genre, si l'auteur s'était arrêté au règne de Henri VIII. Depuis cette époque, son état ne lui a plus permis d'être impartial, et c'est une nouvelle preuve que l'histoire ne doit pas être écrite par un homme qui ait des préjugés de corps à ménager.

XL. Pascal. L'un des plus illustres écrivains du siècle de Louis XIV. Un prodige de Pascal, plus grand que celui de quelques propositions de mathématiques devinées à douze ans, c'est l'excellent ouvrage *des Lettres Provinciales*, modèle à la fois de la plaisanterie la plus délicate et de l'éloquence la plus véhémente; écrit avec tant de pureté qu'on doit attribuer au seul Pascal l'honneur d'avoir fixé la langue, surtout si l'on considère que ses lettres sont de l'année 1656, et antérieures de huit ans à la première tragédie de Racine.

Les *Pensées* de Pascal *sur la Religion* renferment de grandes beautés.

XLI. Pellisson-Fontanier. Célèbre par le courage et l'éloquence

qu'il déploya, du fond de la Bastille, en faveur de Fouquet, malheureux et prisonnier comme lui. Les *Mémoires* qu'il fit pour la défense de cet illustre infortuné, sont du genre des beaux plaidoyers de Cicéron, comme l'a judicieusement observé M. de Voltaire, et ne méritent pas moins de célébrité.

XLII. Quinault. Personne, en effet, n'a su lier, avec plus d'art que ce poète, des divertissements agréables et variés à des sujets intéressants. Personne n'a porté plus loin cette molle délicatesse, cette douce mélodie de style, qui semble appeler le chant. Personne enfin n'a si bien connu la quantité précise de sentiment qui convenait à ce genre dont il a été le créateur et le modèle.

XLIII. Rabelais. Fut bénédictin, puis médecin, puis curé de Meudon, etc. et, comme écrivain, d'un caractère original, dans lequel on ne sait ce qui doit le plus étonner, ou de la raison profonde qui perce à travers le délire de son imagination bizarre, ou de l'excessive folie sous laquelle il semble avoir pris plaisir de masquer sans cesse sa raison.

XLIV. Jean Racine. On ne s'étendra point sur le mérite de ce grand homme, le plus pur, le plus élégant, le plus harmonieux, le plus tendre, le plus éloquent de tous nos poètes. En lisant ses vers, on croit sentir que sous le règne d'Auguste il eût été Virgile, comme en lisant ceux de Virgile, on est persuadé que dans le siècle de Louis XIV il eût été Racine. Le choix heureux de leurs expressions, la continuité de leur élégance et leur délicieuse harmonie sont cause de l'égale difficulté qu'on éprouve à les bien traduire. Les étrangers reconnaissent cette difficulté à l'égard de Racine comme nous la sentons à l'égard du poète romain.

XLV. Regnard. L'enjoûment, la plaisanterie, la gaîté, dominent principalement dans ses ouvrages; mais dans la comédie du *Joueur* il s'est élevé au-dessus de lui-même, et s'il a défiguré cette pièce par les rôles très-inutiles et très-déplacés de la comtesse et du marquis, il en a peint le principal caractère comme il devait l'être.

XLVI. Regnier. Le précurseur de Boileau dans le genre satirique, qui lui a fait une très-grande réputation. Il eut, comme ce dernier, l'avantage de voir beaucoup de ses vers devenir proverbes en naissant. Son style mérite encore l'étude de tous ceux qui veulent s'adonner au même genre.

XLVII. Retz. Personnage plus inquiet, plus turbulent que dangereux, et, si on l'ose dire, plus fantastique que réel. Ses *Mémoires* sont écrits d'un style imposant, quoique inégal, et ils immortaliseront la ridicule guerre de la Fronde, à peu près comme Boileau a immortalisé son Lutrin. Le plus bel éloge du cardinal de Retz, est d'avoir su mourir en philosophe, après avoir vécu dans les convulsions de l'intrigue.

XLVIII. Rollin. Les jeunes gens ne puiseront jamais des leçons d'une morale plus saine et d'un goût plus épuré que dans les ouvrages de cet estimable écrivain.

Il conservera toujours aux yeux de la postérité le caractère d'un

écrivain sage, rempli de connaissances et de goût, et qui a fait passer jusque dans son style la douceur et l'aménité de ses mœurs. Ce caractère devient aujourd'hui d'autant plus remarquable qu'il est plus rare d'en retrouver un exemple.

XLIX. Rotrou. Il eut assez de mérite pour inspirer de l'estime au grand Corneille, et pour n'être pas jaloux d'un pareil rival. Il fut lui-même assez grand pour refuser au cardinal de Richelieu, dont il était pensionnaire, et qu'il était si dangereux de désobliger, de se joindre aux détracteurs du *Cid*, un Scudéry, un Tristan L'Hermite, etc. Ce trait, la tragédie de *Venceslas*, et l'intrépidité avec laquelle Rotrou remplit ses devoirs dans sa patrie, affligée d'une maladie contagieuse, rendront sa mémoire éternellement recommandable.

L. Sarazin. Elève et imitateur de Voiture, bel esprit très-agréable dans la société et dans ses ouvrages.

Les grands ne savent peut-être pas assez jusqu'où peut aller la sensibilité d'un homme de génie. Sarazin mourut de chagrin pour avoir cru déplaire au prince de Conti, dont il était secrétaire ; et Racine depuis eut le même sort, persuadé qu'il avait eu le malheur d'indisposer Louis XIV contre lui.

LI. Georges de Scudéry [1]. Il osa être jaloux de Corneille, et ce fut lui qui déféra le *Cid* au jugement de l'Académie française. Boileau vengea Corneille en rendant le nom de Scudéry méprisable. Mais le cardinal de Richelieu, qui n'était pas moins jaloux de la gloire du Cid, récompensa Scudéry en lui donnant le gouvernement

« De Notre-Dame de la Garde,
Gouvernement commode et beau,
A qui suffisait, pour sa garde,
Un Suisse avec sa hallebarde,
Peint sur la porte du château. »
(Chapelle.)

LII. Sénecé. Poète et littérateur très-estimable, mais qui n'a pas une célébrité proportionnée à son mérite, ce qui prouve que les réputations ont aussi leur destinée. Nous croyons devoir observer qu'un homme de goût qui rassemblerait avec choix les poésies de Sénecé, celles de Lainez et de quelques autres écrivains qui n'ont fait, comme eux, qu'un petit nombre de pièces agréables, enrichirait, pour ainsi dire, notre littérature d'un bon poète de plus, et que, par ce moyen, on conserverait des ouvrages que leur forme fugitive expose à disparaître et qui sont dignes de rester.

LIII. Mme de Sévigné. Immortelle par ses lettres charmantes, qu'elle écrivit sans prétention et sans prévoir qu'on dût jamais les rendre publiques. Elles ont le double mérite de contenir des anecdotes cu-

[1] **Georges de Scudéry** (1601—1667), de l'Académie française en 1649.

rieuses et d'être écrites avec cette aisance naïve, familière et cependant élégante, qui les rend dignes de servir de modèle dans le genre épistolaire.

LIV. D'Urfé. Aucun livre n'a eu plus de succès que son roman de *l'Astrée*, qui a fourni quelques proverbes à la langue, mais qui est enfin tombé dans un oubli assez général comme tous les ouvrages qui naissent avant que le génie d'une langue et le goût d'une nation soient perfectionnés.

LV. Vaugelas. L'un des grammairiens qui a le plus contribué à polir notre langue, et dont les remarques subsistent encore, et ont servi de base à ceux qui ont eu sur la grammaire des idées bien plus profondes, depuis le docteur Arnauld jusqu'au célèbre Dumarsais.

LVI. Vergier. Imitateur naturel mais faible des contes de La Fontaine et plus libre que son modèle. Le célèbre Rousseau témoigne dans ses lettres beaucoup d'estime pour le naturel, la facilité et la grâce qui règnent dans la plupart de ses saillies.

LVII. Voisenon. Son esprit était plutôt celui que donne l'usage du monde, que l'esprit soigné et cultivé d'un homme de lettres. Des saillies, des gentillesses, des mignardises, un ton grivois et quelquefois précieux, tel était dans la société le mérite essentiel de M. l'abbé de Voisenon.

LVIII. Voiture. Ses lettres étincellent à la vérité de traits d'esprit, mais en général elles sont défigurées par des pointes et des jeux de mots continuels. Boileau avait dit étant jeune :

> ... Qu'à moins d'être au rang d'Horace ou de Voiture
> On rampait dans la fange avec l'abbé de Pure.

Mais dans un âge plus mûr, il caractérisa beaucoup mieux ce bel-esprit par ces vers adressés à l'Equivoque :

> Le lecteur ne sait plus admirer dans Voiture,
> De ton froid jeu de mots l'insipide figure.
> C'est à regret qu'on voit cet auteur si charmant,
> Et pour mille beaux traits vanté si justement,
> Chez toi toujours cherchant quelque finesse aiguë,
> Présenter au lecteur sa pensée ambiguë,
> Et souvent du faux sens d'un proverbe affecté
> Faire de son discours la piquante beauté.
>
> (*Mémoires pour servir à l'Hist. de la Littérature française.*)

DUCIS [1].

LETTRE A Mme VICTOIRE BABOIS, SA NIÈCE.

Paris, le 8 messidor, an 7 (27 janvier 1800.)

Que votre lettre du 28 prairial est aimable et touchante, ma chère nièce! comme votre amitié s'y peint, comme votre caractère s'y fait sentir! Hélas! vous me défendez d'être malheureux, mais empêchez-

[1] **Jean-François DUCIS** (1733-1816), poète et auteur dramatique, né à Versailles. Il écrivit à la fois des tragédies et des poésies détachées. Les premières ne valent pas les secondes, où l'on trouve réellement de la grâce et de la facilité, avec un reflet de la belle âme de l'auteur. Comme poète tragique, Ducis manque d'énergie. Il a prétendu remanier à la française, c'est-à-dire suivant les goûts de son temps, les drames de Shakspeare, et il a récrit *Hamlet*, *Roméo et Juliette*, *Othello*, *Macbeth*, le *roi Lear*, en altérant les créations de l'auteur anglais, en changeant les caractères, en adoucissant le mouvement dramatique, en modifiant même les noms propres, puisque quand *Desdémone* lui déplaît, il la change en *Hédelmone*. La même tentative se retrouve en Espagne, où Léandre Moratin refit aussi l'*Hamlet* de Shakspeare, avec le même insuccès, pour l'accommoder au type classique, et pour fondre ensemble le drame et la tragédie.

Ducis ne fut guère plus heureux lorsqu'il emprunta à Sophocle son *Œdipe chez Admète*, et à son imagination personnelle, sa tragédie d'*Abufar*. Cette dernière a pourtant quelque force, mais on la lit moins que les charmantes strophes de Ducis à ses pénates.

Le malheur de Ducis fut d'avoir dans l'âme, de la bonhomie en même temps que de la grandeur, deux qualités qui ne peuvent guères s'allier, littérairement parlant. On a dit que Ducis aurait été loin s'il n'avait pas été retenu par le goût de ses contemporains, à peu près comme Racine fut retenu par Boileau, à part la différence du génie; mais en lisant la correspondance de Ducis, si l'on se prend à aimer l'homme, on voit qu'il manquait de force dans ses conceptions. Il y a chez lui une timidité qui est un indice de faiblesse.

Ducis passa sa vie dans une noble médiocrité. Il acquit une renommée suffisante pour arriver à l'Académie française, en 1779. Cependant, ses contemporains ne lui épargnèrent pas la satire. On a peine à croire que ce fut pour lui qu'ait été écrite cette épigramme, au moment où il se présentait à l'Acad. française :

Le fauteuil à Ducis? Veut donner son gratis
Eh oui! l'Académie Comme la comédie.

Toutefois, l'ombre de Ducis peut se consoler, car on avait fait sur La Bruyère un quatrain beaucoup plus mordant. Voy. t. I, p. 130. Nous retrouverons Ducis plus loin à sa véritable place, c'est-à-dire parmi les poètes de cette section, et nous espérons donner sur lui une étude plus spéciale due à la plume de notre collaborateur M. Auguste Robert.

PENSÉE DÉTACHÉE.

Notre bonheur n'est qu'un malheur plus ou moins consolé.

moi donc d'être sensible. Ces accès de mélancolie qui vous affligent me surprennent quelquefois, ils m'accablent. Je puis dire alors comme Macbeth :

> Il est des jours d'ennui, d'abattement extrême,
> Où l'homme le plus ferme est à charge à lui-même.

Enfin, en vous exprimant cette mélancolie, je n'ai plus songé à rien de ce monde, et vous y êtes, ma chère nièce, vous respirez pour le bonheur de tout ce qui vous entoure et de tout ce qui vous aime. Je fais amende honorable à l'amitié devant votre image, et je vous entends qui me pardonnez. Ah! ne croyez pas que ce que vous appelez mes tragédies soit ma seule pensée et ma seule affection. Que j'y répands faiblement une âme qui n'a senti que la peine, avec tout ce qu'il fallait pour sentir le bonheur, hélas! avec trop d'ivresse sans doute; et en regardant de loin ce fantôme enchanteur qui vous a aussi trompée, que ne puis-je me détacher de mon imagination! La tragédie la réveille; elle me ramène aux jours brûlants du midi, et me laisse sur des cendres qui ne refroidissent point, mais devant mon tombeau qui me console; car c'est là, ma chère nièce, qu'il en faut revenir. En nous réfugiant dans nous-mêmes, qu'y trouvons-nous? Cela fait pitié. Je me dis ce mot que Bossuet répétait souvent : « Oh que nous ne sommes rien! » Concevez-vous une plus juste et une plus noble exclamation? Cependant, ma chère nièce, je sens surtout par quels motifs et pourquoi je dois bénir plus que tout autre la Providence. Nous prononçons, nous écrivons ces mots, vérité, vertu! Où sont-elles? dans son sein. Nous n'en voyons sortir dans nos petits cachots que quelques étincelles, mais qui nous montrent notre route et le but qui nous révèle notre véritable grandeur. Eh bien! ma chère nièce, j'oublie actuellement que me voilà prédicateur. Pourquoi pas? ne suis-je pas avec ma nièce? ne suis-je pas seul avec elle? est-il un bien dans la nature, dans le présent et dans l'avenir, que je ne doive lui souhaiter? Votre lettre, que je relirai plus d'une fois, m'a fait du bien. Les femmes, en vérité, ont plus de raison que nous! Vous me rappelez, ma chère nièce, à la raison véritable, à la raison active, à la seule bonne.

Je suis charmé que Madame votre amie, si vertueuse et si malheureuse (ces deux choses sont souvent ensemble), soit contente de la lettre que je vous ai envoyée pour le docteur Forlenze. Voilà ce qu'il faut faire : du bien, et puis du bien, pour mériter le bonheur d'en faire sans cesse.

Je souhaiterais à mon voisin *** autant de bonheur que de gloire, si mes vœux pouvaient lui être utiles; mais il est plus facile quelquefois d'être célèbre que d'être heureux.

Nous avons hier, nous autres membres de la ci-devant Académie française, tenu notre première petite assemblée au Louvre, dans la salle des amis des arts, avec la permission du gouvernement; nous nous sommes reconnus avec plaisir; Boufflers m'a sauté au cou avec

grâce et amitié. Nous ne sommes encore rien; car ayant été détruits par une loi, il faut qu'une loi nous ressuscite. Cela souffrira, je crois, quelques difficultés; mais j'ai fait mon devoir en me réunissant à mes anciens confrères, qui l'ont désiré. Je n'ai pas pu oublier que, dans cette compagnie illustre, j'ai eu l'honneur de succéder à Voltaire; je vous dirai où nous en serons. Beaucoup de gens se remuent pour en être. Nous compterons parmi nos confrères, si nous sommes recréés, notre premier-consul, son frère Lucien, et peut-être encore un consul. Nous verrons; je suis fort tranquille sur tout cela. Demain je pars avec mon ami Bernardin de Saint-Pierre, pour passer trois jours à Essonne et assister à une fête en l'honneur de notre grand-père à tous, Homère. Après cela, en respectant beaucoup l'Institut et Académie, j'irai à Versailles. Je vous y verrai, ma chère nièce, je vous y embrasserai avec tout le respect et la tendre affection qui m'attachent à vous pour la vie.

GRAINVILLE [1].

LE DERNIER HOMME.

A ce spectacle de la destruction générale de tous les corps, Omégare lève ses mains reconnaissantes vers le ciel : sa vie, au milieu des débris de l'Univers, lui paraît un prodige. A chaque regard qu'il jette

[1] **Jean-Baptiste-François-Xavier COUSIN DE GRAINVILLE** (1746-1805), beau-frère de Bernardin de Saint-Pierre, qui l'apprécia le premier, naquit au Havre, et mourut à Amiens. Destiné à l'état ecclésiastique, il fut élevé au séminaire de Saint-Sulpice où il compta Siéyès au nombre de ses condisciples. Adversaire déclaré des doctrines philosophiques, il les combattit dans un discours qui fut couronné par l'Académie de Besançon, en 1778. Encouragé par ce succès, il se livra à une polémique qui lui suscita des tracasseries dont il eut beaucoup à souffrir. Il ne paraît pas avoir été pourtant un prêtre rigoriste, car il présenta et fit recevoir au Théâtre Français une comédie en cinq actes et en vers, intitulée le *Jugement de Pâris*. Cet ouvrage ne fut pas joué. Lorsque la Révolution éclata, Grainville renonçant au théâtre, reprit ses fonctions ecclésiastiques et vint les exercer à Amiens. Il crut devoir se soumettre à la constitution civile du clergé, mais comme il était profondément attaché aux dogmes du catholicisme, il ne craignit pas de protester, sous la terreur, contre le culte de la déesse *Raison*. Décrété d'arrestation et sur le point d'être traduit devant le tribunal révolutionnaire, il eut peur de l'échafaud et, pour sauver sa tête, il se résigna, sur le conseil du conventionnel André Dumont, à contracter un simulacre de mariage avec une vieille parente qui devint sa sœur plutôt que sa femme. N'ayant aucune fortune, il se fit instituteur et ouvrit à Amiens, une école, mais la réaction qui s'opéra dans les idées, en faveur de l'ancienne religion, à la suite du concordat, devait être funeste à Grainville. Sans tenir compte au prêtre marié des circonstances terribles sous la pression desquelles sa volonté avait fléchi, on ne lui pardonna point d'avoir transgressé la loi du célibat, et la déconsidération qui s'attacha à lui eut des effets d'autant plus cruels, qu'elle lui enleva tout d'un coup ses moyens d'existence. Il perdit tous ses élèves et se vit

sur les ruines qui l'entourent, il se dit qu'un Dieu l'a couvert de ses ailes. Cette pensée bannit de son âme la terreur qui l'avait comprimée; il commence à croire que cette secousse n'est peut-être qu'un prélude éloigné de la résurrection des morts. Déjà l'espérance, qui revient à ses côtés, le console : il poursuit sa route, et parvient aux lieux où fût la capitale de l'empire français.

C'est là qu'il croyait choisir un asyle pour la nuit, et s'y remettre des peines cruelles qu'il avait éprouvées. Hélas! combien cette espérance était vaine! et que le temps apporte de changement aux choses humaines. Paris n'était plus : la Seine ne coulait point au milieu de ses murs; ses jardins, ses temples, son Louvre ont disparu. D'un si grand nombre d'édifices qui couvraient son sein, il n'y reste pas une chétive cabane où puisse reposer un être vivant. Ce lieu n'est qu'un désert, un vaste champ de poussière, le séjour de la mort et du silence. Omégare jette les yeux sur cette triste étendue, et, n'y voyant que des

en peu de temps réduit à la misère. Ce fut alors qu'il écrivit son poème du *Dernier homme* dont il avait conçu la première idée dès l'âge de seize ans. Poussé au désespoir par la mauvaise foi de son éditeur, et par la malveillance avec laquelle la critique accueillit son livre, il quitta sa maison dans la nuit du 1er février 1805 et se précipita dans le canal de la Somme. Un compatriote de Milton, le chevalier Croft en parlant avec enthousiasme du *Dernier homme*, révéla le premier, en quelque sorte, le nom de Grainville à la France. En 1811, Charles Nodier pénétré d'une sincère admiration et d'une généreuse sympathie pour le malheureux poète, publia une seconde édition de son poème. Beaucoup plus tard, Creuzé de Lesser crut devoir réaliser le vœu de Grainville, en mettant le *Dernier homme* en vers. L'intention pouvait être bonne, mais pour qu'elle produisit de véritables fruits, il aurait fallu que l'exécuteur testamentaire du poète fut au moins l'auteur de la *Chute d'un ange*.

Le poème du *Dernier homme* laisse beaucoup à désirer sous le rapport de l'exécution et de la forme, mais, tel qu'il est, c'est-à-dire à l'état d'ébauche, il reste encore une des conceptions épiques les plus grandioses que nous connaissons. Le chevalier Croft et Charles Nodier n'ont rien exagéré en le mettant sur la même ligne que le *Paradis perdu* et la *Messiade*; nous ne nous étonnerions pas qu'ils l'eussent même trouvé d'un effet plus saisissant, toutes proportions gardées entre des tableaux achevés et une simple esquisse. Les poèmes de Milton et de Klopstock ne sont que la paraphrase poétique des deux plus grands épisodes de la Genèse et du Nouveau Testament; en dehors de la foi qui les a inspirés, ils s'imposent à tous les esprits éclairés par la seule puissance de l'art ou du génie, mais ils n'ont aucune action morale sur les consciences qui n'acceptent pas les dogmes de la foi révélée pour la solution du problème de notre existence. Grainville n'a emprunté à la tradition génésiaque que le personnage d'Adam, et a la symbolique chrétienne que le dogme de la résurrection des morts. L'intérêt de son poème, dégagé de toute préoccupation théologique, repose sur la prévision d'une catastrophe qu'aucune donnée précise de la science n'est encore parvenue à rejeter parmi les rêves de notre imagination; car si nul ne peut raisonnablement assigner de limite ni de fin à la vie universelle, si notre intelligence se refuse à concevoir l'idée du néant dans son sens le plus absolu, il ne faut pas conclure de là que les mondes qui, après tout, ne sont que des atômes dans l'infini, soient indestructibles. Ainsi que tous les êtres vivants qui les peu-

cendres entassées, il dit tout ému : « Sont-ce là les restes de cette ville superbe dont les moindres mouvements agitaient les deux Mondes? Je n'y trouve pas une ruine, une seule pierre sur laquelle je puisse verser des larmes; et moi je craindrais de voir périr la terre, ce tombeau de l'homme et de ses établissements! »

Tandis qu'il marche enseveli dans ces pensées, il découvre au loin une statue échappée à ses regards. Omégare se demande par quel prodige elle survit entière à tant de monuments plus durables qu'elle, et dont les ruines même ont péri. La route qu'il suivait le conduisait à ses pieds; il s'en approche, il la contemple; il juge, aux divers attributs qui la décorent, qu'elle représente un ancien souverain des Français. Sa base est couverte d'inscriptions : il les parcourt, et lit ces mots : « Je suis né sous le ciel de l'Afrique, j'ai voulu voir l'Europe; en passant par ce lieu, j'ai rétabli ce piédestal que le temps avait dégradé. » Omégare lit dans un autre endroit, « Lima fût mon ber-

plent et ne sont pas même pour eux ce que les éphémères sont pour l'homme, ne doivent-ils pas subir la loi commune du renouvellement? S'il est presque démontré par les calculs et les observations de la science que, sur plusieurs des globes qui gravitent comme la terre autour du soleil, la vie n'a pas encore commencé, ne peut-on supposer qu'elle a dû finir sur beaucoup d'autres? C'est là une hypothèse qui ne répugne nullement à la raison et que semble même autoriser la simple inspection d'une carte lunaire. La surface de notre satellite (celle du moins qui est visible à nos yeux), ne présente-t-elle point partout l'image de la désolation et de la mort? Sur ce globe sans atmosphère, où il n'y a plus ni mouvement, ni bruit, où nulle créature vivante ne pourrait vivre, faute d'air, on ne découvre que des gouffres béants, que des mers vides de leurs flots, que des volcans sans flammes. N'est-ce point là un monde d'où la vie s'est retirée? Et si, à travers les conjectures que la science n'a pas le droit de nous interdire, il ne nous reste plus d'autre guide que l'analogie, qui oserait affirmer que la terre n'a pas à redouter la même destinée et qu'aucune grande catastrophe ne viendra supprimer en elle le mouvement et la vie? La crainte de cette mystérieuse et terrible éventualité a survécu à toutes les cosmogonies, et nous croyons que l'homme ne parviendra jamais à s'en affranchir. Notre intelligence, qui se répand d'autant plus volontiers hors de nous-même qu'elle est plus cultivée, ne limite pas au présent sa sphère d'action, elle s'efforce d'embrasser l'avenir, et, par delà les temps où, comme un écho de plus en plus affaibli, viendront mourir le nom et la mémoire des hommes, elle veut suivre les dernières vicissitudes ou plutôt les dernières convulsions du globe qui nous aura nourris et portés, et où le soleil n'éclairera plus un jour que nos poussières et notre néant.

C'est ainsi qu'en cherchant à découvrir à travers des horizons impénétrables l'énigme de notre destinée et en s'oubliant lui-même pour s'identifier avec le dernier représentant de notre race, dont il a pressenti les angoisses et les tortures inénarrables, Grainville conçut le projet d'écrire le dénoûment du drame immense de l'humanité. Il n'eut pas le bonheur et peut-être n'eût-il pas eu la puissance de donner à son œuvre la forme magistrale qui devait l'éterniser, mais l'insuffisance de l'écrivain n'empêche pas de reconnaître tout ce qu'il y a de grand et d'original dans l'idée du poème, et personne ne contestera à Grainville la gloire encore assez rare d'avoir trouvé le plus beau sujet d'épopée qui puisse jamais tenter un poète de génie.

A. R.

ceau ; curieux de connaître la seconde Athènes, j'y trouvai cette statue renversée ; je l'ai relevée, secouru par des amis qui m'ont suivi dans ce voyage. » Enfin, Omégare lit ailleurs : « Je suis un statuaire né sur les rives du Gange, j'ai campé deux mois dans ce désert pour restaurer ce monument tout entier. »

« Il faut, dit Omégare, que le grand homme dont je vois les traits, fût bien cher à la postérité. Quoi ! tant de siècles écoulés, tant de révolutions qui firent oublier jusqu'aux noms des empires qui brillaient sur la terre, n'ont pas eu le pouvoir d'affaiblir l'intérêt que ce prince inspira ! Sa statue, objet du culte et de l'amour des hommes, s'est conservée par leurs soins ; le genre humain l'avait prise sous sa sauvegarde, et tous les étrangers qui passaient par ces lieux, s'étaient fait un devoir sacré de la réparer ! Ah ! je ne sortirai pas d'ici sans connaître le héros qu'elle représente. » Il cherche avidement son nom ; les lettres en étaient presque effacées, il parvient à les lire, et découvre que ce grand homme s'appelait Napoléon Ier. Ce nom était connu d'Omégare, il savait même que ce monarque fut au rang de ses aïeux. Il lève vers lui des mains respectueuses et lui dit : « O mon père ! s'il est vrai que les mânes des morts soient consolées par les hommages qui leur sont accordés sur la terre, reçois encore ce tribut de l'amour et du respect des hommes ; il sera le dernier, mais ton nom ne pouvait pas vivre plus loin dans la mémoire. » En disant ces mots, il arrose de ses pleurs la statue de ce grand homme.

LA HARPE [1].

FRAGMENTS DES ÉLOGES.

I. VIE PRIVÉE DE FÉNELON.

Son humeur était égale, sa politesse affectueuse et simple, sa conversation féconde et animée. Une gaieté douce tempérait en lui la dignité

[1] **Jean-François DE LA HARPE** (1730—1803), né et mort à Paris.

Ses parents originaires de la Savoie s'étaient établis d'abord dans le canton de Vaud, puis ils étaient venus se fixer à Paris. La Harpe avait à peine 9 ans lorsqu'il perdit son père. Admis comme boursier au collége d'Harcourt, il y fit d'excellentes études et y obtint deux ans de suite le prix d'honneur. Les ennemis de La Harpe lui reprochèrent, comme un acte d'ingratitude qui dénotait déjà la sécheresse de son cœur, quelques couplets dirigés contre ses anciens professeurs, et qu'il avait composés en collaboration avec plusieurs de ses condisciples au sortir du collége. Dans tous les cas, on lui fit bien rudement expier cette faute qui ne dépassait peut-être pas les limites d'une espièglerie d'écolier. Enfermé d'abord à Bicêtre, il fut transféré ensuite au For-l'Evêque, où il resta plusieurs mois. Rendu à la liberté, il eut à lutter contre la misère, car il n'avait ni patrimoine ni emploi. Il commença par publier un volume d'*Héroïdes* ; ce n'était pas le meilleur moyen d'arriver à la fortune. Il est vrai qu'il aborda presque en même temps le théâtre et fit représenter en 1763, sa tragédie de

de son ministère, et le zèle de la religion n'eut jamais chez lui ni sécheresse ni amertume. Sa table était ouverte, pendant la guerre, à tous les officiers ennemis ou nationaux que sa réputation attirait en foule à Cambrai. Il trouvait encore des moments à leur donner, au milieu des devoirs et des fatigues de l'épiscopat. Son sommeil était court, ses repas d'une extrême frugalité, ses mœurs d'une pureté irréprochable. Il ne connaissait ni le jeu ni l'ennui : son seul délassement était la promenade; encore trouvait-il le secret de la faire rentrer dans ses exercices de bienfaisance. S'il rencontrait des paysans, il se plaisait à les entretenir. On le voyait assis sur l'herbe au milieu d'eux, comme autrefois saint Louis sous le chêne de Vincennes. Il entrait même dans leurs cabanes, et recevait avec plaisir tout ce que lui offrait leur simplicité hospitalière. Sans doute ceux qu'il honora de semblables visites racontèrent plus d'une fois à la génération qu'ils virent naître, que leur toit rustique avait reçu Fenelon. (*Eloge de Fénelon.*)

Warwick qui, sans être une œuvre remarquable, fut pourtant bien accueillie du public, dont Grimm chercha à refroidir l'enthousiasme par un de ces mots méchamment spirituels qu'il savait si bien lancer. Il semblait, disait-il, que *Warwick* fût le coup d'essai d'un jeune homme de soixante ans. En effet, dans cette composition dramatique comme dans toutes celles que La Harpe donna depuis au théâtre, et parmi lesquelles nous citerons seulement *Timoléon* et *Gustave Wasa*, tout était sagement calculé, correctement écrit, mais le vrai souffle tragique ne s'y faisait point sentir et l'on n'y remarquait rien de vif ni d'original dans la peinture des passions. Cependant, ce fut un drame, *Mélanie ou la Religieuse*, dont la représentation fut interdite par la censure, qui contribua le plus à étendre la réputation de La Harpe. Valait-il mieux que les précédents? Nous avons sur ce point l'avis de Voltaire qui nous dispensera de donner le nôtre : « Cela n'est pas très-bon, écrivait-il à Grimm, à propos de *Mélanie*; cela réussira pourtant. » Pourquoi *cela* devait-il réussir? parce qu'avant tout, *cela* flattait les idées du temps. C'était une thèse en action contre les vœux monastiques, qui pouvait d'autant plus se passer d'être un chef-d'œuvre, que la censure, en lui refusant l'accès du théâtre, l'avait plus particulièrement signalée à la curiosité publique. Ce fut sans doute la popularité du succès de *Mélanie* qui permit à La Harpe de forcer, en 1770, les portes de l'Académie française, au sein de laquelle il s'était déjà fait tant d'ennemis, par sa critique suffisante et hautaine. Trop exposé à des attaques qui l'obligeaient à ne plus prendre la plume que pour se défendre, il cessa d'écrire dans *le Mercure*, et se remit à travailler pour le théâtre. De 1778 à 1786 il fit représenter successivement les *Barmécides*, *Philoctète*, *Jeanne de Naples*, *les Brames*, *Coriolan* et *Virginie*. En 1786, La Harpe inaugura, dans les salons du Lycée, des Conférences qui, réunies et publiées plus tard avec des modifications considérables, devinrent le *Cours de Littérature* où comme critique et comme écrivain, il a donné toute la mesure de son talent. La Harpe avait embrassé la cause de la Révolution; il acclama, dit-on, la République avec enthousiasme, mais il ne paraît pas qu'il ait éprouvé le besoin de protester comme Condorcet et tant d'autres philosophes, contre les proscriptions et l'échafaud. Etait-ce par peur qu'il écrivait à Robespierre une lettre pleine de flagorneries, à l'occasion du discours prononcé par ce dernier en l'honneur de l'Etre-suprême? Nous ne saurions le dire; mais cette précaution n'empêcha pas La Harpe d'être arrêté comme suspect en 1794. Il ne

II. COMPARAISON ENTRE CORNEILLE ET RACINE.

Corneille dut avoir pour lui la voix de son siècle dont il était le créateur; Racine doit avoir celle de la postérité dont il est à jamais le modèle. Les ouvrages de l'un ont dû perdre beaucoup avec le temps, sans que sa gloire personnelle doive en souffrir; le mérite des ouvrages du second doit croître et s'agrandir dans les siècles avec sa renommée et nos lumières.

Peut-être les uns et les autres ne doivent point être mis dans la balance; un mélange de beautés et de défauts ne peut entrer en comparaison avec des productions achevées qui réunissent tous les genres de beautés dans le plus éminent degré, sans autres défauts que ces taches légères qui avertissent que l'auteur était homme.

Quant au mérite personnel, la différence des époques peut le rapprocher malgré la différence des ouvrages; et si l'imagination veut s'amuser à chercher des titres de préférence pour l'un ou pour l'autre, que l'on examine lequel vaut le mieux d'avoir été le premier génie qui

sortit de prison qu'après le 9 thermidor. La captivité avait produit dans ses idées une réaction complète. De libre penseur, il était devenu catholique, et de républicain, monarchiste. Toutefois, l'homme n'avait point changé; il avait conservé ses instincts rancuniers et querelleurs; seulement, il allait prendre pour adversaires ses alliés de la veille et déchirer à belles dents la philosophie et la révolution. Après avoir trempé dans les complots royalistes, il n'échappa à la proscription, le 18 fructidor, qu'en se cachant dans un village, aux environs de Corbeil. Il put rentrer à Paris après le 18 brumaire, et reparaître au Lycée. Sa correspondance avec le grand-duc de Russie, qu'il publia vers cette époque et dans laquelle, selon sa vieille habitude, il ne ménageait guère ses contemporains, lui attira de nouvelles inimitiés qui troublèrent les dernières années de son existence et ne s'apaisèrent pas devant sa tombe. La Harpe fut marié deux fois et ses deux mariages furent rompus par le divorce.

Les critiques (nous parlons de ceux qui ont réduit à l'état de préceptes et formulé comme dans une sorte de code les théories littéraires de leur temps), ne sont pas plus définitifs que les dictionnaires. Dans le champ illimité du progrès il n'y a point de halte possible; chacun doit s'élancer sans relâche vers une découverte ou une conquête. Les moissons de la science de plus en plus abondantes, augmentent et renouvellent dans de telles proportions les richesses intellectuelles de l'humanité, que les jeunes générations se montrent dédaigneuses des acquisitions du passé; puis les transformations du goût, moins encore de la mode, provoquent sans cesse la révision des jugements ou des doctrines dont la société a subi l'influence pendant une certaine période. S'il y a des écrivains particulièrement exposés aux vicissitudes et aux revirements de l'opinion publique, ce sont ceux qui ont jugé, d'après les notions et les principes plus ou moins arbitraires d'une époque ramenant tout à elle-même, des œuvres qui, dans l'ordre historique où elles se sont produites, répondaient à des aspirations et à des tendances dont il fallait se rendre compte avant tout. La Harpe, moins qu'aucun autre, ne pouvait échapper à cet écueil. Il venait à la fin d'un siècle où toutes les formes de l'art semblaient épuisées, où l'on croyait pouvoir enfin promulguer les lois immuables du goût d'après les modèles que

ait brillé après la longue nuit des siècles barbares, ou d'avoir été le plus beau génie du siècle le plus éclairé de tous les siècles.

Le dirai-je ? Corneille me paraît ressembler à ces Titans audacieux qui tombent sous les montagnes qu'ils ont entassées : Racine me paraît le véritable Prométhée qui a ravi le feu des cieux. (*Eloge de Racine.*)

III. CATINAT A L'HÔTEL DES INVALIDES.

L'enclos des Chartreux, qui n'était pas éloigné de sa demeure, était la promenade qu'il préférait d'ordinaire : tout ce qui inspirait le calme et le recueillement semblait lui plaire et l'appeler; et pour un homme qui avait tout fait et tout vu, des hommes qui ont renoncé à tout ne pouvaient pas être un spectacle indifférent. On fut surpris un jour de le voir dans cet enclos, comme autrefois le sage de Phrygie, jouer avec des enfants. Mais n'est-ce pas ce que fait tous les jours le philosophe, quand il vit avec les passions des hommes? La demeure royale de ces guerriers

des génies puissants, mais soumis à la règle, avaient légués à l'admiration de la France et de l'Europe. Il n'y a pas de critique, quelles que soient l'étendue et la variété de ses connaissances, l'ampleur de ses vues, qui puisse se dérober au milieu dans lequel il vit, et le jour où il oublierait qu'il est un des organes obligés de l'opinion littéraire ou philosophique de ses contemporains, sa parole serait sans influence et sans écho; mais si ce critique est doué d'une vaste intelligence, s'il sait tout comprendre et tout admirer, au lieu de rétrécir les horizons de la pensée, il ne cherchera qu'à les élargir et même à les étendre jusqu'à l'infini. La Harpe n'était point fait pour voir de si loin ni pour s'élever si haut. C'était un excellent esprit, bien français, dans le sens de la clarté et de la précision; mais ce n'était pas une grande âme. Il y avait des beautés d'un ordre supérieur qu'il ne comprenait pas, des sentiments et des idées auxquels il était complétement étranger. Les fibres maîtresses du cœur humain ne vibraient pas fortement en lui. Et toutes ces lacunes, ce n'est pas seulement dans ses pièces de théâtre que nous les constatons, c'est surtout dans sa critique. Il suffit d'ouvrir le premier volume du *Cours de Littérature* et de voir en quels termes dédaigneux, presque méprisants, il parle de ces barbares nommés Dante, Shakspeare et Milton, pour se convaincre qu'il ne possédait pas au plus faible degré cette faculté d'intuition qui fait deviner les rayonnements du génie à travers les nuages épais qu'amassent autour de lui l'ignorance et les préventions de la foule encore plus que la nuit des siècles.

On dira que la science historique telle que nous la voyons se développer aujourd'hui était à peine née du temps de La Harpe; soit : mais si l'on rougissait presque de s'occuper alors du moyen âge et du XVI^e^ siècle, à moins que ce ne fût pour y chercher des sujets de poèmes badins tels que *la Pucelle*, ou d'épopées nationales telles que *la Henriade*, on étudiait du moins et on se piquait de bien connaître l'antiquité. Or, La Harpe ayant à parler de *l'Iliade* et de *l'Odyssée* devait être là sur son véritable terrain. Il nous semble pourtant qu'il a jugé bien lestement le second de ces poèmes et, en ne tenant aucun compte, dans son appréciation, des mœurs et des coutumes de la Grèce héroïque, il a montré toute l'insuffisance de son érudition et de sa critique. La manière dont il a imité et adapté

qui ont donné leurs jours à la patrie, et dont elle nourrit la vieillesse, ce prytanée militaire était aussi l'objet de ses fréquentes visites. Un enfant (c'était le fils de son homme d'affaires) qui l'avait entendu parler avec éloge de ce vénérable édifice, vint un jour, avec l'empressement naïf de son âge, prier le maréchal de Catinat de le mener à l'hôtel des Invalides: il y consent, prend l'enfant par la main, le mène avec lui, arrive aux portes. A la vue du maréchal, la garde se range sous les armes, les tambours se font entendre, les cours se remplissent; on répète de tous côtés : *Voilà le père la Pensée!* Ce mouvement, ce bruit, causent à l'enfant quelque frayeur. Catinat le rassure : « Ce sont, dit-il, des marques de l'amitié qu'ont pour moi ces hommes respectables. » Il le conduit partout, lui fait tout voir. L'heure du repas sonne; il entre dans la salle où les soldats s'assemblent; et, avec cette noble simplicité, cette franchise de mœurs guerrières qui rapprochent ceux que les mêmes périls ont rendus égaux : « A la santé, dit-il, de mes anciens camarades! » Il boit et fait boire l'enfant avec lui. Les soldats, debout et découverts, répondent par des acclamations qui le suivent jusqu'aux portes; et il sort, emportant dans son cœur la douce émotion de cette

à la scène française le *Philoctète* de Sophocle, le soin malheureux qu'il a pris de retrancher comme inutiles, les détails les plus caractéristiques et les plus émouvants de l'original, les raisons qu'il a données de ces suppressions maladroites prouvent qu'il n'avait pas non plus un sentiment fort juste de la grandeur et des beautés du théâtre athénien. Nous voudrions pouvoir sur ce sujet laisser la parole à M. Patin qui, dans ses savantes et magistrales études sur les tragiques grecs, a fait ressortir tout ce qu'il y a d'étroit et de superficiel dans les commentaires dont La Harpe a cru devoir appuyer son imitation de Sophocle.

Maintenant, il ne nous en coûtera pas d'avouer que dans l'examen et l'appréciation de notre littérature classique, La Harpe a prouvé qu'il était à la hauteur de sa tâche et qu'il avait assez de foi dans ses principes, assez de fermeté dans ses jugements pour donner à la critique une importance et une autorité qu'elle n'avait pas eues jusqu'alors. Il y aura toujours intérêt et profit à consulter certaines parties du *Cours de Littérature* qui concernent les écrivains français des deux derniers siècles; on aimera à retrouver dans quelques-unes, comme un écho des polémiques ardentes et passionnées qui signalèrent l'avénement de la philosophie dans le monde des lettres. N'oublions pas que La Harpe est, en outre, un des écrivains les plus distingués de l'école de Voltaire. « Il étend, dit M. Sainte-Beuve, il développe et il applique les principes du goût de Voltaire, et sans avoir de son imprévu ni de son piquant, il a quelque chose de son agrément clair, aisé et naturel. Dans l'expression comme dans les idées, il trouve ce qui se présente d'abord et ce qui est à l'usage de tous. Il a l'élégance facile, celle qui jusqu'à un certain point peut s'enseigner; il n'a pas l'élégance exquise et suprême. Il était excellent pour donner aux esprits une première et générale teinture » Que pourrions-nous ajouter à ces lignes qui expliquent avec une merveilleuse justesse de sens et d'expression, le caractère, le tempérament et la physionomie littéraire de La Harpe? Ce simple témoignage de l'un des maîtres illustres de la critique contemporaine devrait protéger contre d'injustes dédains et une indifférence imméritée, l'écrivain qui fut considéré, dans son temps, comme l'arbitre du goût.

A. ROBERT.

scène, trop au-dessus de l'âme d'un enfant, mais dont le récit, conservé dans les mémoires de sa vie, a, pour nous, encore aujourd'hui, quelque chose d'attendrissant et d'auguste. (*Eloge de Catinat.*)

FRAGMENT DU DISCOURS DE RÉCEPTION A L'ACADÉMIE FRANÇAISE.

L'HOMME DE LETTRES.

C'est celui dont la profession principale est de cultiver sa raison pour ajouter à celle des autres. C'est dans ce genre d'ambition, qui lui est particulier, qu'il concentre toute l'activité, tout l'intérêt que les autres hommes dispersent sur les différents objets qui les entraînent tour à tour. Jaloux d'étendre et de multiplier ses idées, il remonte dans les siècles; et s'avance au travers des monuments épars de l'antiquité, pour y recueillir, sur des traces souvent presque effacées, l'âme et la pensée des grands hommes de tous les âges. Il converse avec eux dans leur langue, dont il se sert pour enrichir la sienne. Il parcourt le domaine de la littérature étrangère, dont il remporte des dépouilles honorables au trésor de la littérature nationale.

Doué de ces organes heureux qui font aimer avec passion le beau et le vrai en tout genre, il laisse les esprits étroits et prévenus s'efforcer en vain de plier à une même mesure tous les talents et tous les caractères, et il jouit de la variété féconde et sublime de la nature dans les différents moyens qu'elle a donnés à ses favoris pour charmer les hommes, les éclairer et les servir. C'est pour lui surtout que rien n'est perdu de ce qui se fait de bon et de louable; c'est pour une oreille telle que la sienne que Virgile a mis tant de charme dans l'harmonie de ses vers; c'est pour un juge aussi sensible, que Racine répandit un jour si doux dans les replis des âmes tendres, que Tacite jeta des lueurs affreuses dans les profondeurs de l'âme des tyrans; c'est à lui que s'adressaient Montesquieu quand il plaidait pour l'humanité, Fénélon quand il embellissait la vertu. Pour lui toute vérité est une conquête, tout chef-d'œuvre est une jouissance.

Accoutumé à puiser également dans ses réflexions et dans celles d'autrui, il ne sera ni seul dans la retraite, ni étranger dans la société; enfin, quel que soit le travail où il s'applique, soit qu'il marche à pas mesurés dans le monde intellectuel des spéculations mathématiques, ou qu'il s'égare dans le monde enchanté de la poésie; soit qu'il attendrisse les hommes sur la scène, ou qu'il les instruise dans l'histoire; en portant ses tributs au temple des Arts, il ne cherchera pas à renverser ses concurrents dans sa route, ni à déshonorer leurs offrandes pour révéler le prix de la sienne: il ne détournera pas des triomphes d'autrui son œil consterné; les cris de la renommée ne seront pas pour son âme un bruit importun; et, au lieu que la médiocrité inquiète et jalouse gémit de tous les succès, parce que le champ du génie se rétrécit sans cesse à

ses faibles yeux, le véritable homme de lettres, le parcourant d'un regard plus vaste et plus sûr, y verra toujours un monument à élever, et une place à obtenir.

LA HARPE DANS SA PRISON EN 1794.

J'étais dans ma prison, seul dans une petite chambre et profondément triste. Depuis quelques jours, j'avais lu les Psaumes, l'Evangile et quelques bons livres. Leur effet avait été rapide, quoique gradué. Déjà j'étais rendu à la foi, je voyais une lumière nouvelle, mais elle m'épouvantait et me consternait en me montrant un abîme, celui de quarante années d'égarement. Je voyais tout ce mal et aucun remède. Rien autour de moi qui m'offrit les secours de la religion ! D'un côté, ma vie était devant mes yeux, telle que je la voyais au flambeau de la vérité céleste ; et de l'autre, la mort que j'attendais tous les jours, telle qu'on la recevait alors. Le prêtre ne paraissait plus sur l'échafaud pour consoler celui qui allait mourir : il n'y montait que pour mourir lui-même. Plein de ces désolantes idées, mon cœur était abattu et s'adressait tout bas à Dieu que je venais de retrouver et qu'à peine connaissais-je encore. Je lui disais : Que dois-je faire? que vais-je devenir ? J'avais sur ma table l'Imitation, et l'on m'avait dit que, dans cet excellent livre, je trouverais souvent la réponse à mes pensées. Je l'ouvre au hasard, et je tombe, en l'ouvrant, sur ces paroles : « Me voici, mon fils ! Je viens à vous parce que vous m'avez invoqué. » Je n'en lus pas davantage : l'impression subite que j'éprouvai est au-dessus de toute expression, et il ne m'est pas plus possible de la rendre que de l'oublier. Je tombai la face contre terre, baigné de larmes, étouffé de sanglots, jetant des cris et des paroles entrecoupées. Je sentais mon cœur soulagé et dilaté, mais en même temps comme prêt à se fendre. Assailli d'une foule d'idées et de sentiments, je pleurai assez longtemps sans qu'il me reste d'ailleurs d'autre souvenir de cette situation, si ce n'est que c'est, sans aucune comparaison, ce que mon cœur a jamais senti de plus violent et de plus délicieux, et que ces mots : « Me voici, mon fils! » ne cessaient de retentir dans mon âme et d'en ébranler puissamment toutes les facultés.

BERNARDIN DE SAINT-PIERRE [1].

FRAGMENTS DES ÉTUDES DE LA NATURE.

I. LE FRAISIER OU LE MONDE D'INSECTES SUR UNE PLANTE.

Un jour d'été, pendant que je travaillais à mettre en ordre quelques observations sur les harmonies de ce globe, j'aperçus sur un fraisier,

[1] Jacques-Henri BERNARDIN DE SAINT-PIERRE (1737—1814), célèbre écrivain, membre de l'Institut, en 1795, et de l'Académie française à la réorganisation en 1803, né au Havre.

Disciple de J.-J. Rousseau, Bernardin de Saint-Pierre, eut, comme son

qui était venu par hasard sur ma fenêtre, de petites mouches si jolies, que l'envie me prit de les décrire. Le lendemain, j'y en vis d'une autre sorte, que je décrivis encore. J'en observai, pendant trois semaines, trente-sept espèces toutes différentes; mais il en vint, à la fin, un si grand nombre et d'une si grande variété, que je laissai là cette étude, quoique très-amusante, parce que je manquais de loisir, et, pour dire la vérité, d'expressions.

Les mouches que j'avais observées étaient toutes distinguées les unes des autres par leurs couleurs, leurs formes et leurs allures. Il y en avait de dorées, d'argentées, de bronzées, de tigrées, de rayées, de bleues, de vertes, de rembrunies, de chatoyantes. Les unes avaient la tête arrondie comme un turban; d'autres, allongée en pointe de clou. A quelques-unes elle paraissait obscure comme un point de velours noir; elle étincelait à d'autres comme un rubis. Il n'y avait pas moins de variété dans leurs ailes : quelques-unes en avaient de longues et de brillantes comme une lame de nacre; d'autres, de courtes et de larges, qui ressemblaient à des réseaux de la plus fine gaze. Chacune avait sa manière de les porter et de s'en servir. Les unes les portaient perpendiculairement, les autres horizontalement, et semblaient prendre plaisir à les étendre. Celles-ci volaient en tourbillonnant à la manière des papillons; celles-là s'élevaient en l'air, en se dirigeant contre le vent par un mécanisme à peu près semblable à celui des cerfs-volants de papier,

maître, quelque chose de désordonné dans sa vie. Sorti de l'Ecole des Ponts-et-Chaussées, en qualité d'ingénieur, il ne paraît pas y avoir profité beaucoup dans l'étude des sciences, dont il voulut, plus tard, combattre les vérités les plus incontestables. On le voit successivement parcourir l'Allemagne, où il se bat sous les ordres du comte de Saint-Germain, l'île de Malte, la Hollande, la Russie, la Pologne, la Finlande, l'Autriche, la Prusse, se livrant toujours à des plans chimériques, et rêvant l'établissement d'une colonie où tous les hommes pratiqueraient la vertu. Il rencontra mieux que sa colonie, il rencontra le sujet de *Paul et Virginie*, lorsqu'il se fit envoyer à l'Ile-de-France en qualité d'ingénieur. Revenu à Paris, il essaya quelque temps de la société des philosophes, avec lesquels il ne put s'entendre, et Rousseau fut son seul ami.

On le voit vivre dans une petite chambre de la rue Saint-Etienne-du-Mont, aussi isolé que Rousseau aux Charmettes. C'est en 1784 que Bernardin de Saint-Pierre appela l'attention sur lui, en faisant paraître les *Etudes de la Nature*, où le public salua avec enthousiasme un esprit profondément sensible et religieux, une foi qui avait disparu depuis les livres enfantés par les philosophes, d'éclatants tableaux empruntés à la nature, une poésie toujours riche et animée, dont on avait perdu le secret, ou que, pour mieux dire, la France n'avait jamais connue, car c'est la description des Charmettes, qui introduit dans la littérature moderne cet élément pittoresque, auquel le romantisme doit son succès. Malheureusement, les pages de Bernardin de Saint-Pierre, dans ce livre, comme plus tard dans les *Harmonies*, étaient parsemées de paradoxes si singuliers relatifs aux sciences, que cet ouvrage n'aurait pas suffi pour conserver la réputation de l'auteur. Il lui fallait garder la même poésie et la même sensibilité, en les exprimant dans une œuvre plus parfaite. Bernardin de Saint-

qui s'élèvent en formant, avec l'axe du vent, un angle, je crois, de vingt-deux degrés et demi. Les unes abordaient sur cette plante pour y déposer leurs œufs; d'autres, simplement pour s'y mettre à l'abri du soleil. Mais la plupart y venaient pour des raisons qui m'étaient tout à fait inconnues; car les unes allaient et venaient dans un mouvement perpétuel, tandis que d'autres ne remuaient que la partie postérieure de leur corps. Il y en avait beaucoup d'immobiles, et qui étaient peut-être occupées, comme moi, à observer. Je dédaignai, comme suffisamment connues, toutes les tribus des autres insectes qui étaient attirées sur mon fraisier, telles que les limaçons qui se nichaient sur ses feuilles, les papillons qui voltigeaient autour, les scarabées qui en labouraient les racines, les petits vers qui trouvaient les moyens de vivre dans le parenchyme, c'est-à-dire dans la seule épaisseur d'une feuille, les guêpes et les mouches à miel qui bourdonnaient autour de ses fleurs, les pucerons qui en suçaient les tiges, les fourmis qui léchaient les pucerons; enfin, les araignées qui, pour attraper ces différentes proies, tendaient leurs filets dans le voisinage.

Quelque petits que fussent ces objets, ils étaient dignes de mon attention, puisqu'ils avaient mérité celle de la nature. Je n'eusse pu leur refuser une place dans son histoire générale, lorsqu'elle leur en avait donné une dans l'univers. A plus forte raison, si j'eusse écrit l'histoire de mon fraisier, il eût fallu en tenir compte. Les plantes sont les habi-

Pierre eut ce bonheur, en écrivant *Paul et Virginie*, admirable chef-d'œuvre, dont ni Mme de Staël ni Buffon ne pouvaient sentir la valeur, quand l'auteur le leur communiqua, mais le public, avide d'émotions nouvelles, fut d'un avis différent. L'ouvrage, accueilli avec un succès prodigieux, eut immédiatement plusieurs éditions, et valut à l'auteur une pension du duc d'Orléans. Amoureux de l'indépendance, il voulut vivre dans la retraite comme Ducis. On le voit seulement à la fin de l'année 1794, trois ans après la publication de la *Chaumière indienne*, occuper la chaire de professeur de morale à l'Ecole normale, fondée récemment.

Indépendamment des ouvrages dont nous avons parlé, Bernardin de Saint-Pierre a publié un *Voyage à l'Ile-de-France*, un *Dialogue sur la mort de Socrate*, les *Vœux d'un Solitaire*, une *Théorie de l'Univers*, le *Café de Surate*, et l'*Arcadie*, roman politique non terminé.

La femme de Bernardin de Saint-Pierre était une demoiselle Didot, qui, après la mort du poète, épousa Aimé Martin, auquel on doit une bonne édition des œuvres de l'auteur de *Paul et Virginie*.

SENTENCES DÉTACHÉES.

Le malheur ressemble à la montagne noire de Bember, aux extrémités du royaume brûlant de Lahore : tant que vous la montez, vous ne voyez devant vous que de stériles rochers; mais quand vous êtes au sommet, vous apercevez le ciel sur votre tête, et à vos pieds, le royaume de Cachemire.

La physionomie est par tous pays la première et souvent la dernière lettre de recommandation.

La patience est le courage de la vertu.

tations des insectes, et l'on ne fait point l'histoire d'une ville sans parler de ses habitants. D'ailleurs, mon fraisier n'était point dans son lieu naturel, en pleine campagne, sur la lisière d'un bois, ou sur le bord d'un ruisseau, où il eût été fréquenté par bien d'autres espèces d'animaux. Il était dans un pot de terre, au milieu des fumées de Paris. Je ne l'observais qu'à des moments perdus. Je ne connaissais point les insectes qui le visitaient dans le cours de la journée, encore moins ceux qui ne venaient que la nuit, attirés par de simples émanations, ou peut-être par des lumières phosphoriques qui nous échappent. J'ignorais quels étaient ceux qui le fréquentaient pendant les autres saisons de l'année, et le reste de ses relations avec les reptiles, les amphibies, les poissons, les oiseaux, les quadrupèdes, et les hommes surtout, qui comptent pour rien tout ce qui n'est pas à leur usage.

Mais il ne suffisait pas de l'observer, pour ainsi dire, du haut de ma grandeur; car, dans ce cas, ma science n'eût pas égalé celle d'une des mouches qui l'habitaient. Il n'y en avait pas une seule qui, le considérant avec ses petits yeux sphériques, n'y dût distinguer une infinité d'objets que je ne pouvais apercevoir qu'au microscope, avec des recherches infinies. Leurs yeux même sont très-supérieurs à cet instrument, qui ne nous montre que les objets qui sont à son foyer, c'est-à-dire à quelques lignes de distance; tandis qu'ils aperçoivent, par un mécanisme qui nous échappe, ceux qui sont auprès d'eux et au loin. Ce sont à la fois des microscopes et des télescopes. De plus, par leur disposition circulaire autour de la tête, ils voient en même temps toute la voûte du ciel, dont ceux d'un astronome n'embrassent tout au plus que la moitié. Ainsi mes mouches devaient voir d'un coup d'œil, dans mon fraisier, une distribution et un ensemble de parties que je ne pouvais observer au microscope que séparés les unes des autres, et successivement.

En examinant les feuilles de ce végétal au moyen d'une lentille de verre qui grossissait médiocrement, je les ai trouvées divisées par compartiments hérissés de poils, séparés par des canaux, et parsemés de glandes. Ces compartiments m'ont paru semblables à de grands tapis de verdure; leurs poils, à des végétaux d'un ordre particulier, parmi lesquels il y en avait de droits, d'inclinés, de fourchus, de creusés en tuyaux, de l'extrémité desquels sortaient des gouttes de liqueur; et leurs canaux, ainsi que leurs glandes, me paraissaient remplis d'un fluide brillant. Sur d'autres espèces de plantes, ces poils et ces canaux se présentent avec des formes, des couleurs et des fluides différents. Il y a même des glandes qui ressemblent à des bassins ronds, carrés ou rayonnants. Or la nature n'a rien fait en vain : quand elle dispose un lieu propre à être habité, elle y met des animaux; elle n'est pas bornée par la petitesse de l'espace. Elle en a mis avec des nageoires dans de simples gouttes d'eau, et en si grand nombre, que le physicien Leeuwenhoek y en a compté des milliers. On peut donc croire, par analogie, qu'il y a des animaux qui paissent sur les feuilles des plantes, comme

les bestiaux dans nos prairies; qui se couchent à l'ombre de leurs poils imperceptibles, et qui boivent dans leurs glandes, façonnées en soleils, des liqueurs d'or et d'argent. Chaque partie des fleurs doit leur offrir des spectacles dont nous n'avons point d'idée. Les anthères jaunes des fleurs, suspendues sur des filets blancs, leur présentent de doubles salives d'or en équilibre sur des colonnes plus belles que l'ivoire; les corolles, des voûtes de rubis et de topaze, d'une grandeur incommensurable; les nectaires, des fleuves de sucre; les autres parties de la floraison, des coupes, des urnes, des pavillons, des dômes, que l'architecture et l'orfévrerie des hommes n'ont pas encore imités.

Je ne dis point ceci par conjecture: car un jour, ayant examiné au microscope des fleurs de thym, j'y distinguai, avec la plus grande surprise, de superbes amphores à long col, d'une matière semblable à l'améthyste, du goulot desquelles semblaient sortir des lingots d'or fondu. Je n'ai jamais observé la simple corolle de la plus petite fleur, que je ne l'aie vu composée d'une matière admirable, demi-transparente, parsemée de brillants, et teinte des plus vives couleurs. Les êtres qui vivent sous leurs riches reflets doivent avoir d'autres idées que nous de la lumière et des autres phénomènes de la nature. Une goutte de rosée qui filtre dans les tuyaux capillaires et diaphanes d'une plante leur présente des milliers de jets d'eau, fixée en boule à l'extrémité d'un de ses poils, un océan sans rivage; évaporée dans l'air, une mer aérienne. Ils doivent donc voir les fluides monter au lieu de descendre: se mettre en rond au lieu de se mettre de niveau: s'élever en l'air au lieu de tomber. Leur ignorance doit être aussi merveilleuse que leur science. Comme ils ne connaissent à fond que l'harmonie des plus petits objets, celle des grands doit leur échapper. Ils ignorent sans doute qu'il y a des hommes et parmi les hommes, des savants qui connaissent tout, qui expliquent tout; qui, passagers comme eux, s'élancent dans un infini en grand, où ils ne peuvent atteindre; tandis qu'eux, à la faveur de leur petitesse, en connaissent un autre dans les dernières divisions de la matière et du temps. Parmi ces êtres éphémères, se doivent voir des jeunesses d'un matin, et des décrépitudes d'un jour. S'ils ont des histoires, ils ont des mois, des années, des siècles, des époques, proportionnés à la durée d'une fleur. Ils ont une autre chronologie que la nôtre comme ils ont une autre hydraulique et une autre optique. Ainsi, à mesure que l'homme s'approche des éléments de la nature, les principes de la science s'évanouissent. (*Etude I.*)

II. LE LIS ET LA ROSE.

Pour me montrer le caractère d'une fleur, les botanistes me la font voir sèche, décolorée, et étendue dans un herbier. Est-ce dans cet état que je reconnaîtrai un lis? N'est-ce pas sur le bord d'un ruisseau, élevant au milieu des herbes sa tige auguste, et réfléchissant dans les eaux ses beaux calices plus blancs que l'ivoire, que j'admirerai le roi des

vallées? Sa blancheur incomparable n'est-elle pas encore plus éclatante quand elle est mouchetée, comme de gouttes de corail, par de petits scarabées écarlates, hémisphériques, piquetés de noir, qui y cherchent presque toujours un asile? Qui est-ce qui peut reconnaître dans une rose sèche la reine des fleurs? Pour qu'elle soit à la fois un objet d'amour et de philosophie, il faut la voir lorsque, sortant des fentes d'un rocher humide, elle brille sur sa propre verdure, que le zéphyr la balance sur sa tige hérissée d'épines, que l'aurore l'a couverte de pleurs, et qu'elle appelle par son éclat et par ses parfums la main des amants. Quelquefois une cantharide, nichée dans sa corolle, en relève le carmin par son vert d'émeraude : c'est alors que cette fleur semble nous dire que, symbole du plaisir par ses charmes et par sa rapidité, elle porte, comme lui, le danger autour d'elle, et le repentir dans son sein.

(*Etude I.*)

III. BONHEUR DE L'OBSCURITÉ.

Heureux aujourd'hui celui qui au lieu de parcourir le monde, vit loin des hommes! Heureux celui qui ne connaît rien au delà de son horizon, et pour qui le village voisin même est une terre étrangère! Il n'a point laissé son cœur à des objets aimés qu'il ne reverra plus, ni sa réputation à la discrétion des méchants. Il croit que l'innocence habite dans les hameaux, l'honneur dans les palais, et la vertu dans les temples ; il met sa gloire et sa religion à rendre heureux ce qui l'environne. S'il ne voit dans ses jardins ni les fruits de l'Asie, ni les ombrages de l'Amérique, il cultive les plantes qui font la joie de sa femme et de ses enfants ; il n'a pas besoin des monuments de l'architecture pour ennoblir son paysage ; un arbre à l'ombre duquel un homme vertueux s'est reposé lui donne de sublimes ressouvenirs ; le peuplier, dans les forêts, lui rappelle les combats d'Hercule ; et les feuillages des chênes, les couronnes du Capitole. (*Etude XI.*)

IV. LE SENTIMENT DE LA DIVINITÉ.

Avec le sentiment de la Divinité, tout est grand, noble, beau, invincible dans la vie la plus étroite; sans lui, tout est faible, déplaisant et amer au sein même des grandeurs. Ce fut lui qui donna l'empire à Sparte et à Rome, en montrant à leurs habitants vertueux et pauvres les dieux pour protecteurs et pour concitoyens; ce fut sa destruction qui les livra riches et vicieux à l'esclavage, lorsqu'ils ne virent plus d'autres dieux dans l'univers que l'or et les voluptés. L'homme a beau s'environner des biens de la fortune, dès que ce sentiment disparaît de son cœur, l'ennui s'en empare; si son absence se prolonge, il tombe dans la tristesse, ensuite dans une noire mélancolie, et enfin dans le désespoir; si cet état d'anxiété est constant, il se donne la mort. L'homme est le seul être sensible qui se détruise lui-même dans un

état de liberté : la vie humaine, avec ses pompes et ses délices, cesse de lui paraître une vie, quand elle cesse de lui paraître immortelle et divine. (*Etude XII.*)

FRAGMENTS DES HARMONIES DE LA NATURE.

I. FLORE.

Présidez aux jeux de nos enfants, charmante fille de l'Aurore, aimable Flore; c'est vous qui couvrez de roses les champs du ciel que parcourt votre mère, soit qu'elle s'élève chaque jour sur notre horizon, soit qu'elle s'avance, au printemps, vers le sommet de notre hémisphère, et qu'elle rejette ses rayons d'or et de pourpre sur leurs régions de neige. Pour vous, suspendue au-dessus de nos vertes campagnes, portée par l'arc-en-ciel au sein des nuages pluvieux, vous versez les fleurs à pleine corbeille dans nos vallons et sur nos forêts; le Zéphire amoureux vous suit, haletant après vous, et vous pousse de son haleine chaude et humide. Déjà on aperçoit sur la terre les traces de son passage dans les cieux; à travers les rais lointains de la pluie, les landes apparaissent toutes jaunes de genêts fleuris; les prairies brumeuses, de bassinets dorés; et les corniches des vieilles tours, de giroflées safranées. Au milieu du jour le plus nébuleux, on croirait que les rayons du soleil luisent au loin sur les croupes des collines, au fond des vallées, au sommet des antiques monuments; des lisières de violettes et de primevères parfument les haies, et le lilas couvre de ses grappes pourprées les murs du château lointain. Aimables enfants, sortez dans les campagnes. Flore vous appelle au sein des prairies, tout vous y invite, les bois, les eaux, les rocs arides; chaque site vous présente ses plantes, et chaque plante ses fleurs. Jouissez du mois qui vous les donne : avril est votre frère, il est à l'aurore de l'année comme vous à celle de la vie; connaissez ses dons riants comme votre âge. Les prairies seront votre école, les fleurs vos alphabets, et Flore votre institutrice. (*Livre I.*)

II. UNE TEMPÊTE DANS LA MER DE L'INDE.

Quand nous eûmes doublé le cap de Bonne-Espérance, et que nous vîmes l'entrée du canal de Mozambique, le 23 juin, vers le solstice d'été, nous fûmes assaillis par un vent épouvantable du sud. Le ciel était serein; on n'y voyait que quelques petits nuages cuivrés, semblables à des vapeurs rousses, qui le traversaient avec plus de vitesse que celle des oiseaux. Mais la mer était sillonnée par cinq ou six vagues longues et élevées, semblables à des chaînes de collines espacées entre elles par de larges et profondes vallées. Chacune de ces collines aquatiques était à deux ou trois étages. Le vent détachait de leurs sommets anguleux une espèce de crinière d'écume où se peignaient ça et là les couleurs de l'arc-en-ciel. Il en emportait aussi des tourbillons

d'une poussière blanche, qui se répandait au loin dans leurs vallons, comme celle qu'il élève sur les grands chemins en été. Ce qu'il y avait de plus redoutable, c'est que quelques sommets de ces collines, poussés en avant de leurs bases par la violence du vent, se déferlaient en énormes voûtes, qui se roulaient sur elles-mêmes en mugissant et en écumant, et eussent englouti le plus grand vaisseau s'il se fût trouvé sous leurs ruines. L'état de notre vaisseau concourait avec celui de la mer à rendre notre situation affreuse. Notre grand mât avait été brisé la nuit par la foudre, et le mât de misaine, notre unique voile, avait été emporté le matin par le vent. Le vaisseau, incapable de gouverner, voguait en travers, jouet du vent et des lames. J'étais sur le gaillard d'arrière, me tenant accroché aux haubans du mât d'artimon, tâchant de me familiariser avec ce terrible spectacle. Quand une de ces montagnes approchait de nous, j'en voyais le sommet à la hauteur de nos huniers, c'est-à-dire à plus de cinquante pieds au-dessus de ma tête. Mais la base de cette effroyable digue venant à passer sous notre vaisseau, elle le faisait tellement pencher que ses grandes vergues trempaient à moitié dans la mer qui mouillait le pied de ses mâts, de sorte qu'il était au moment de chavirer. Quand il se trouvait sur sa crête, il se redressait et se renversait tout à coup en sens contraire sur sa pente opposée avec non moins de danger, tandis qu'elle s'écoulait de dessous lui, avec la rapidité d'une écluse, en large nappe d'écume. Nous restâmes ainsi entre la vie et la mort depuis le lever du soleil jusqu'à trois heures après midi.

Il était alors impossible de recevoir quelque consolation d'un ami ou de lui en donner. Le vent était si violent qu'on ne pouvait entendre les paroles mêmes qu'on se disait à l'oreille en criant à tue-tête. L'air emportait la voix, et ne permettait d'ouïr que le sifflement aigu des vergues et des cordages, et les bruits rauques des flots, semblables aux hurlements des bêtes féroces. (*Livre II.*)

III. LES FORÊTS AGITÉES PAR LE VENT.

Qui pourrait décrire les mouvements que l'air communique aux végétaux? Combien de fois, loin des villes, dans le fond d'un vallon solitaire couronné d'une forêt, assis sur le bord d'une prairie agitée des vents, je me suis plu à voir les mélilots dorés, les trèfles empourprés et les vertes graminées former des ondulations semblables à des flots, et présenter à mes yeux une mer agitée de fleurs et de verdure! Cependant les vents balançaient sur ma tête les cimes majestueuses des arbres. Le retroussis de leur feuillage faisait paraître chaque espèce de deux verts différents. Chacun a son mouvement : Le chêne au tronc roide ne courbe que ses branches, l'élastique sapin balance sa haute pyramide, le peuplier robuste agite son feuillage mobile, et le bouleau laisse flotter le sien dans les airs comme une longue chevelure. Ils semblent animés de passions : l'un s'incline profondément auprès de son voisin

comme devant un supérieur, l'autre semble vouloir l'embrasser comme un ami ; un autre s'agite en tous sens comme auprès d'un ennemi. Le respect, l'amitié, la colère semblent passer tour à tour de l'un à l'autre, comme dans le cœur des hommes, et ces passions versatiles ne sont au fond que les jeux des vents. Quelquefois un vieux chêne élève au milieu d'eux ses longs bras dépouillés de feuilles et immobiles. Comme un vieillard, il ne prend plus de part aux agitations qui l'environnent : il a vécu dans un autre siècle. Cependant ces grands corps insensibles font entendre des bruits profonds et mélancoliques. Ce ne sont point des accents distincts; ce sont des murmures confus, comme ceux d'un peuple qui célèbre au loin une fête par des acclamations. Il n'y a point de voix dominantes : ce sont des sons monotones, parmi lesquels se font entendre des bruits sourds et profonds, qui nous jettent dans une tristesse pleine de douceur. Ainsi les murmures d'une forêt accompagnent les accents du rossignol qui, de son nid, adresse des vœux reconnaissants aux Amours. C'est un fond de concert qui fait ressortir les chants éclatants des oiseaux, comme la douce verdure est un fond de couleur sur lequel se détache l'éclat des fleurs et des fruits.

Ce bruissement des prairies, ces gazouillements des bois, ont des charmes que je préfère aux plus brillants accords : mon âme s'y abandonne : elle se berce avec les feuillages ondoyants des arbres; elle s'élève avec leur cime vers les cieux; elle se transporte dans les temps qui les ont vu naître et dans ceux qui les verront mourir; ils étendent dans l'infini mon existence circonscrite et fugitive. Ils me semblent qu'ils me parlent, comme ceux de Dodone, un langage mystérieux; ils me plongent dans d'ineffables rêveries, qui souvent ont fait tomber de mes mains les livres des philosophes. Majestueuses forêts, paisible solitude, qui plus d'une fois avez calmé mes passions, puissent les cris de la guerre ne troubler jamais vos raisonnantes clairières! N'accompagnez de vos religieux murmures que les chants des oiseaux, ou les doux entretiens des amis qui viennent se reposer sous vos ombrages.

(*Livre II.*)

IV. LA ROSE ET LE PAPILLON.

La puissance animale est d'un ordre bien supérieur à la végétale. Le papillon est plus beau et mieux organisé que la rose. Voyez la reine des fleurs, formée de portions sphériques, teinte de la plus riche des couleurs, contrastée par un feuillage du plus beau vert, et balancée par le zéphyr : le papillon la surpasse en harmonie de couleurs, de formes et de mouvements; considérez avec quel art sont composées les quatre ailes dont il vole, la régularité des écailles qui les recouvrent comme des plumes, la variété de leurs teintes brillantes, les six pattes armées de griffes avec lesquelles il résiste aux vents dans son repos, la trompe roulée dont il pompe sa nourriture au sein des fleurs, les antennes, organes exquis du toucher, qui couronnent sa tête, et le réseau admi-

rable d'yeux dont elle est entourée au nombre de plus de douze mille. Mais ce qui le rend bien supérieur à la rose, il a, outre la beauté des formes, les facultés de voir, d'ouïr, d'odorer, de savourer, de sentir, de se mouvoir, de vouloir, enfin une âme douée de passions et d'intelligence. C'est pour le nourrir que la rose entr'ouvre les glandes nectarées de son sein ; c'est pour en protéger les œufs, collés comme un bracelet autour de ses branches, qu'elle est entourée d'épines. La rose ne voit ni n'entend l'enfant qui accourt pour la cueillir ; mais le papillon, posé sur elle, échappe à la main prête à le saisir, s'élève dans les airs, s'abaisse, s'éloigne, se rapproche, et, après s'être joué du chasseur, il prend sa volée, et va chercher sur d'autres fleurs une retraite plus tranquille.

(*Livre V.*)

V. LES HARMONIES DE LA NATURE.

O filles de la sagesse éternelle! harmonies de la nature! tous les hommes sont vos enfants : vous les appelez par leurs besoins aux jouissances, par leur diversité à l'union, par leur faiblesse à l'empire. Ils sont les seuls de tous les êtres qui jouissent de vos travaux, et les seuls qui les imitent; ils ne sont savants que de votre science; ils ne sont sages que de votre sagesse; ils ne sont religieux que de vos inspirations. Sans vous, il n'y a point de beauté dans les corps, d'intelligence dans les esprits, de bonheur sur la terre, et d'espoir dans le ciel.

(*Livre VI.*)

FRAGMENT DE PAUL ET VIRGINIE.

MORT DE VIRGINIE [1].

Tout présageait l'arrivée prochaine d'un ouragan. Les nuages qu'on distinguait au zénith étaient à leur centre d'un noir affreux, et cuivrés sur leurs bords. L'air retentissait des cris des pailles-en-queue, des frégates, des coupeurs d'eau, et d'une multitude d'oiseaux de marine, qui, malgré l'obscurité de l'atmosphère, venaient de tous les points de l'horizon chercher des retraites dans l'île.

Vers les neuf heures du matin, on entendit du côté de la mer des bruits épouvantables, comme si des torrents d'eau, mêlés à des tonnerres, eussent roulé au haut des montagnes. Tout le monde s'écria : « Voilà l'ouragan! » et dans l'instant un tourbillon affreux de vent enleva la brume qui couvrait l'île d'Ambre et son canal. *Le Saint-Géran* parut alors à découvert, avec son pont chargé de monde, ses vergues et ses mâts de hune amenés sur le tillac, son pavillon en

[1] Nous aurions voulu donner la charmante description de l'enfance de Paul et de Virginie, à juste titre devenue si célèbre. L'espace si restreint nous engage à choisir un autre échantillon, plus court, mais offrant, nous l'espérons, un intérêt non moins attachant.

berne, quatre cables sur son avant, et un de retenue sur son arrière; il était mouillé entre l'île d'Ambre et la terre, en deçà de la ceinture de récifs qui entoure l'Ile-de-France, et qu'il avait franchie par un endroit où jamais vaisseau n'avait passé avant lui. Il présentait son avant aux flots qui venaient de la pleine mer, et à chaque lame d'eau qui s'engageait dans le canal, sa proue se soulevait tout entière, de sorte qu'on en voyait la carène en l'air; mais, dans ce mouvement, sa poupe, venant à plonger, disparaissait à la vue jusqu'au couronnement, comme si elle eût été submergée. Dans cette position, où le vent et la mer le jetaient à terre, il lui était également impossible de s'en aller par où il était venu; ou, en coupant ses câbles, d'échouer sur le rivage, dont il était séparé par de hauts-fonds semés de récifs. Chaque lame qui venait briser sur la côte s'avançait en mugissant jusqu'au fond des anses, et y jetait des galets à plus de cinquante pieds dans les terres; puis, venant à se retirer, elle découvrait une grande partie du lit du rivage, dont elle roulait les cailloux avec un bruit rauque et affreux. La mer, soulevée par le vent, grossissait à chaque instant, et tout le canal compris entre cette île et l'île d'Ambre n'était qu'une vaste nappe d'écumes blanches, creusées de vagues noires et profondes. Ces écumes s'amassaient dans le fond des anses, à plus de six pieds de hauteur, et le vent, qui en balayait la surface, les portait par-dessus l'escarpement du rivage à plus d'une demi-lieue dans les terres. A leurs flocons blancs et innombrables, qui étaient chassés horizontalement jusqu'au pied des montagnes, on eût dit d'une neige qui sortait de la mer. L'horizon offrait tous les signes d'une longue tempête; la mer y paraissait confondue avec le ciel. Il s'en détachait sans cesse des nuages d'une forme horrible, qui traversaient le zénith avec la vitesse des oiseaux, tandis que d'autres y paraissaient immobiles comme de grands rochers. On n'apercevait aucune partie azurée du firmament; une lueur olivâtre et blafarde éclairait seule tous les objets de la terre, de la mer et des cieux.

Dans les balancements du vaisseau, ce qu'on craignait arriva. Les câbles de son avant rompirent; et comme il n'était plus retenu que par une seule ansière, il fut jeté sur les rochers, à une demi-encâblure du rivage. Ce ne fut qu'un cri de douleur parmi nous. Paul allait s'élancer à la mer, lorsque je le saisis par le bras. « Mon fils, lui dis-je, voulez-vous périr? — Que j'aille à son secours, s'écria-t-il, ou que je meure! » Comme le désespoir lui ôtait la raison, pour prévenir sa perte, Domingue et moi nous lui attachâmes à la ceinture une longue corde, dont nous saisîmes l'une des extrémités. Paul s'avança vers le *Saint-Géran*, tantôt nageant, tantôt marchant sur les récifs. Quelquefois il avait l'espoir de l'aborder; car la mer, dans ses mouvements irréguliers, laissait le vaisseau presque à sec, de manière qu'on en eût pu faire le tour à pied; mais bientôt après, revenant sur ses pas avec une nouvelle furie, elle le couvrait d'énormes voûtes d'eau qui soulevaient tout l'avant de sa carène, et rejetaient bien loin sur le

rivage le malheureux Paul, les jambes en sang, la poitrine meurtrie, et à demi-noyé. A peine ce jeune homme avait-il repris l'usage de ses sens, qu'il se relevait, et retournait avec une nouvelle ardeur vers le vaisseau, que la mer cependant entr'ouvrait par d'horribles secousses.

Tout l'équipage, désespérant alors de son salut, se précipitait en foule à la mer, sur des vergues, des planches, des cages à poules, des tables et des tonneaux. On vit alors un objet digne d'une éternelle pitié : une jeune demoiselle parut dans la galerie de la poupe du *Saint-Géran*, tendant les bras vers celui qui faisait tant d'efforts pour la joindre. C'était Virginie. Elle avait reconnu son amant à son intrépidité. La vue de cette aimable personne, exposée à un si terrible danger, nous remplit de douleur et de désespoir. Pour Virginie, d'un port noble et assuré, elle nous faisait signe de la main, comme nous disant un éternel adieu. Tous les matelots s'étaient jetés à la mer. Il n'en restait plus qu'un sur le pont, qui était tout nu, et nerveux comme Hercule. Il s'approcha de Virginie avec respect : nous le vîmes se jeter à ses genoux, s'efforcer même de lui ôter ses habits ; mais elle, le repoussant avec dignité, détourna de lui sa vue. On entendit aussitôt ces cris redoublés des spectateurs : « Sauvez-la, sauvez-la ! ne la quittez pas ! » Mais, dans ce moment, une montagne d'eau d'une effroyable grandeur s'engouffra entre l'île d'Ambre et la côte, et s'avança en rugissant vers le vaisseau, qu'elle menaçait de ses flancs noirs et de ses sommets écumants. A cette terrible vue, le matelot s'élança seul à la mer : et Virginie, voyant la mort inévitable, posa une main sur ses habits, l'autre sur son cœur, et, levant en haut des yeux sereins, parut un ange qui prend son vol vers les cieux.

*
* *

Quand nous fûmes à l'entrée du vallon de la rivière des Lataniers, des noirs nous dirent que la mer jetait beaucoup de débris du vaisseau dans la baie vis-à-vis. Nous y descendîmes ; et un des premiers objets que j'aperçus sur le rivage fut le corps de Virginie ; elle était à moitié couverte de sable, dans l'attitude où nous l'avions vue périr : ses traits n'étaient point sensiblement altérés ; ses yeux étaient fermés, mais la sérénité était encore sur son front ; seulement les pâles violettes de la mort se confondaient sur ses joues avec les roses de la pudeur.

LETTRE A SA PREMIÈRE FEMME.

SUR UN VOYAGE A CHANTILLY.

Je m'empresse, amie très-aimée, de vous mander mon arrivée à Chantilly, avec un petit journal de mon voyage.

Nous partîmes hier de Paris, à neuf heures du matin, du Petit-Saint-Martin, rue Saint-Martin. Nous avions loué une voiture pour 12 francs, dans laquelle nous nous embarquâmes au nombre de six : trois per-

sommes du jardin, un marchand d'histoire naturelle, et deux membres de la commission des monuments. On attela à notre voiture deux chevaux très-maigres, et, mon domestique étant monté sur le siége, le cocher, d'un coup de fouet, donna le signal du départ. A ce signal, un de nos coursiers, soit de peur, soit de faiblesse, tomba tout de son long, sans qu'il fût possible au cocher de le faire relever. Cependant tous les voisins qui habitent la vaste cour du Petit-Saint-Martin, s'étant réunis, à force de coups de cordes, de prières et de jurements, vinrent à bout de le remettre sur ses jambes, lorsque la plupart de nos voyageurs étaient descendus et voulaient obliger notre voiturier de leur fournir un autre cheval, ce qui était impossible, car il n'avait que ces deux-là. Nous nous attendions qu'ils nous laisseraient au milieu de la campagne ; mais une fois en train d'aller, ils nous ont amenés tout d'une traite à Ecouen, à quatre lieues de Paris.

Je ne saurais vous peindre la beauté des champs, couverts de pommiers fleuris, de prairies émaillées et d'une verdure naissante; il me suffit de vous dire que la campagne, revêtue comme vous de son printemps, était aimable comme vous.

Pendant qu'on nous préparait notre dîner à Ecouen, nous avons été visiter le château, dont le citoyen M... nous faisait admirer en détail l'architecture et la menuiserie. Pour moi, j'étais peu sensible à la mosaïque de la cour, dont les petits pavés en compartiments noirs et gris étaient tous bordés de tisières de mousse et de saxifrages en fleur.

Ces traces de solitude au milieu d'un grand château, dont plusieurs colonnes ont été renversées, me parlaient la vanité des grandeurs humaines, et surtout celle d'Anne de Montmorency, qui a fait graver partout des anges qui s'agenouillent devant son épée de connétable, ou qui l'embrassent avec ces devises : *ad plumos*, aux cieux, ou *Dieu est mon grand service*, ressemblance orgueilleuse de celle des rois dont il était connétable : *Dieu est mon épée*.

Après avoir grimpé sur la hauteur où est assis le château d'Ecouen, exposé à un vent très-froid, nous sommes redescendus au village, où, après un mauvais dîner fort cher, nous avons continué notre route pour Chantilly, au milieu des ondées de pluie qui se sont succédées toute l'après-midi. Nous nous sommes consolés du mauvais temps par la bonne société, qui a été enjouée et instructive. Pour moi, j'étais assez silencieux, pensant, non aux châteaux, mais aux chaumières, et désirant bientôt habiter la mienne avec celle qui, par sa douceur, sa gaieté, ses grâces, son bon esprit et la foi qu'elle m'a promise, doit être le charme de ma vie. Cependant j'ai observé qu'il n'y avait point encore de temps perdu pour la saison, car les arbres sont beaucoup moins avancés dans les campagnes qu'aux environs de Paris. Les ormes de la route n'ont presque pas de feuilles, et quand nous avons été dans la triste plaine de Chantilly, nous avons trouvé ces bois de chênes comme au milieu de l'hiver, si ce n'est que quelques bouleaux montraient ça et là leur verdure naissante.

Nous sommes arrivés sur les huit heures à Chantilly. On vend tous les effets du château, et nous allons inventorier ceux du cabinet d'histoire naturelle. L'oiseau de Saint-Pierre m'a réveillé à quatre heures et demie du matin par ses chants aigus, et j'espère que l'oiseau de félicité m'en dédommagera ce soir, dans le parc, par ses sons harmonieux. Mille amitiés à vos respectables parents, mon aimable enfant, je vous embrasse de tout mon cœur.

CHAMFORT [1].

MOLIÈRE ET LA FONTAINE

COMPARÉS L'UN A L'AUTRE.

Molière, dans chacune de ses pièces, ramenant la peinture des mœurs à un objet philosophique, donne à la comédie la moralité de l'apologue. La Fontaine, transportant dans ses fables la peinture des mœurs, donne à l'apologue une des grandes beautés de la comédie, les caractères. Doués tous les deux au plus haut degré du génie d'observation, génie dirigé dans l'un par une raison supérieure, guidé dans l'autre par un instinct non moins précieux, ils descendent dans le plus profond de nos travers et de nos faiblesses; mais chacun, selon la double différence de son genre et de son caractère, les exprime différemment.

Le pinceau de Molière doit être plus énergique et plus ferme, celui de La Fontaine plus délicat et plus fin. L'un rend les grands traits avec une force qui le montre comme supérieur aux nuances; l'autre saisit les nuances avec une sagacité qui suppose la science des grands traits. Le poète comique semble s'être plus attaché aux ridicules, et à peint quelquefois les formes passagères de la société. Le fabuliste semble s'adresser d'avantage aux vices, et a peint une nature encore plus

[1] **Sébastien-Roch-Nicolas** dit **CHAMFORT** (1714—1794), né à Clermont. Il fut fort célèbre pendant sa vie, mais moins à cause de ses œuvres dramatiques qui ne sont pas restées au théâtre, que par sa liaison avec Mirabeau, et par le rôle qu'il joua dans la Révolution. C'était un esprit sceptique, blasé, facilement dégoûté de toutes choses, et bien qu'il fût homme du monde et homme de plaisir, il inspirait aux autres la répugnance qu'il ressentait pour lui-même. « Il faudrait, disait-il, avaler un crapaud tous les matins, pour ne trouver plus rien de dégoûtant le reste de la journée, quand on doit la passer dans le monde. »

En 1781, il fut nommé membre de l'Académie française, et il récompensa ce corps illustre de sa bienveillance, en disant que l'Académie ressemblait à ces auberges borgnes où l'on trouve des chevaliers de Saint-Louis attablés à côté de vagabonds et de gens de rien. Il est vrai que Chamfort avait payé un autre tribut à l'Académie par son *Eloge de Suger* et par celui de *Molière*. Parmi ses pièces de théâtre, on peut nommer *Mustapha et Zéangir* et la *Jeune Indienne*.

Lorsque la Révolution éclata, Chamfort s'affilia d'abord aux Jacobins, puis

générale. Le premier me fait plus rire de mon voisin : le second me ramène plus à moi-même. Celui-ci me venge davantage des sottises d'autrui ; celui-là me fait mieux songer aux miennes. L'un semble avoir vu les ridicules comme un défaut de bienséance choquant pour la société ; l'autre avoir vu les vices comme un défaut de raison fâcheux pour nous-mêmes. Après la lecture du premier, je crains l'opinion publique : après la lecture du second, je crains ma conscience.

Enfin, l'homme corrigé par Molière, cessant d'être ridicule, pourrait devenir vicieux ; corrigé par La Fontaine, il ne serait plus ni vicieux, ni ridicule : il serait raisonnable et bon, et nous nous trouverions vertueux, comme La Fontaine était philosophe sans s'en douter.

(*Eloge de La Fontaine.*)

CARACTÈRES ET ANECDOTES.

I. LE VOLEUR ET LE SAVANT.

L'abbé de Molière était un homme simple et pauvre, étranger à tout hors à ses travaux sur le système de Descartes. Il n'avait point de valet, et travaillait dans son lit faute de bois, sa culotte sur sa tête, par-dessus son bonnet, les deux côtés pendant à droite et à gauche. Un matin il entend frapper à sa porte. — « Qui va là ? — Ouvrez ! » Il tire un cordon, et la porte s'ouvre. L'abbé de Molière, ne regardant pas : « Qui êtes-vous ? — Donnez-moi de l'argent. — De l'argent ? — Oui, de l'argent. — Ah ! j'entends, vous êtes un voleur. — Voleur ou

dégoûté d'eux, il eut à supporter diverses persécutions, à la suite desquelles il mourut, bien qu'ayant recouvré sa liberté.

Ce que Chamfort a écrit de mieux, ce sont ses sentences détachées, dont quelques-unes sont encore citées aujourd'hui.

SENTENCES DÉTACHÉES.

On fausse son esprit, sa conscience, sa raison, comme on gâte son estomac.

L'ambition prend aux petites âmes plus facilement qu'aux grandes, comme le feu prend plus aisément à la paille, aux chaumières, qu'aux palais.

La générosité n'est que la pitié des âmes nobles.

Il n'y a point de repos plus doux que celui qui s'achète par le travail.

Dans les grandes choses, les hommes se montrent comme il leur convient de se montrer ; dans les petites, ils se montrent comme ils sont.

Il y a une sorte de plaisir attaché au courage qui se met au-dessus de la fortune : mépriser l'argent, c'est détrôner un usurpateur.

Le plus riche des hommes, c'est l'économe ; le plus pauvre, c'est l'avare.

Un homme indiscret est une lettre décachetée : tout le monde peut la lire.

Il y a des sottises bien habillées comme il y a des sots bien vêtus.

Vivre est une maladie que le sommeil soulage, mais que la mort seule guérit.

Il n'y a point de plaisir que l'on fasse plus volontiers à un ami que celui de lui donner un conseil.

Des qualités trop supérieures rendent souvent un homme moins propre à la société : on ne va pas au marché avec des lingots ; on y va avec de l'argent et de la petite monnaie.

non, il me faut de l'argent. — Vraiment il vous en faut? Eh bien! cherchez là-dedans. » Il tend le cou, présente un des côtés de la culotte; le voleur fouille. — « Eh bien? — Il n'y a point d'argent. — Vraiment non, mais il y a ma clef. — Eh bien! cette clef?... — Cette clef, prenez-là. — Je la tiens. — Allez-vous-en à ce secrétaire, ouvrez. » Le voleur met la clef à un tiroir. — « Laissez donc, ne dérangez pas, ce sont mes papiers; à l'autre tiroir vous trouverez de l'argent. — Le voilà! — Eh bien! prenez; fermez donc le tiroir! » Le voleur s'enfuit. — « Monsieur le voleur! fermez donc la porte... Il laisse la porte ouverte! — Quel chien de voleur!... Il faut que je me lève par le froid qu'il fait, maudit voleur!.... » L'abbé saute à pieds, va fermer la porte, et revient se mettre au travail, sans songer que peut-être il n'avait pas de quoi payer son dîner.

II. LA VOITURE PARTAGÉE.

On se souvient de la ridicule et excessive vanité de l'archevêque de Reims, Le Tellier-Louvois, sur son rang et sa naissance. On sait combien, de son temps, elle était célèbre dans toute la France. Voici une des occasions où elle se montra tout entière le plus plaisamment. Le duc d'A..., absent de la cour depuis plusieurs années, revenu de son gouvernement de Berri, allait à Versailles. Sa voiture versa et se rompit. Il faisait un froid très-aigu. On lui dit qu'il fallait deux heures pour la remettre en état. Il vit un relai et demanda pour qui c'était : on lui dit que c'était pour l'archevêque de Reims qui allait à Versailles. Il envoya ses gens devant lui, n'en réservant qu'un, auquel il recommanda de ne point paraître sans son ordre. L'archevêque arrive. Pendant qu'on attelait, le duc charge un des gens de l'archevêque de lui demander une place pour un honnête homme, dont la voiture vient de se briser, et qui est condamné à attendre deux heures qu'elle soit rétablie. Le domestique va et fait la commission. « Quel homme est-ce? dit l'archevêque. Est-ce quelqu'un comme il faut? — Je le crois, monseigneur; il a un air bien honnête. — Qu'appelles-tu un air bien honnête? Est-il bien mis? — Monseigneur, simplement, mais bien. — A-t-il des gens? — Monseigneur, je l'imagine. — Va-t'en le savoir. » Le domestique va et revient : « Monseigneur, il les a envoyés devant à Versailles. — Ah! c'est quelque chose. Mais ce n'est pas tout. Demande-lui s'il est gentilhomme. » Le laquais va et revient. » Oui, monseigneur, il est gentilhomme. — A la bonne heure, qu'il vienne, nous verrons ce que c'est. » Le duc arrive, salue. L'archevêque fait un signe de tête, se range à peine pour faire une petite place dans sa voiture. Il voit une croix de Saint-Louis. « Monsieur, dit-il au duc, je suis fâché de vous avoir fait attendre, mais je ne pouvais donner une place dans ma voiture à un homme de rien, vous en conviendrez. Je sais que vous êtes gentilhomme. Vous avez servi, à ce que je vois? — Oui, monseigneur. — Et vous allez à Versailles? — Oui, monsei-

gneur. — Dans les bureaux, apparemment? — Non, je n'ai rien à faire dans les bureaux. Je vais remercier. — Qui? M. de Louvois? — Non, monseigneur, le roi. — Le roi! Ici l'archevêque se recule et fait un peu de place.) « Le roi vient donc de vous faire quelque grâce toute récente? — Non, monseigneur, c'est une bonne histoire. — Contez toujours. — C'est qu'il y a deux ans j'ai marié ma fille à un homme peu riche (l'archevêque reprend un peu de l'espace qu'il a cédé dans la voiture), mais d'un très-grand nom (l'archevêque recède la place). Le duc continue. « Sa Majesté avait bien voulu s'intéresser à ce mariage (l'archevêque fait beaucoup de place), et avait même promis à mon gendre le premier gouvernement qui vaquerait. — Comment donc? Un petit gouvernement sans doute! de quelle ville? — Ce n'est pas seulement d'une ville, monseigneur, c'est d'une province! — Ouais! dit l'archevêque en reculant dans l'angle de la voiture, d'une province! — Oui, et il va y en avoir un de vacant. — Lequel donc? — Le mien, celui de Berri, que je veux faire passer à mon gendre. — Quoi! monsieur, vous êtes gouverneur... Vous êtes donc le duc de... » Et il veut descendre de sa voiture. « Mais, monsieur le duc, que ne parliez-vous? Mais cela est incroyable Mais à quoi m'exposez-vous? Pardon de vous avoir fait attendre... Ce maraud de laquais qui ne me dit pas .. Je suis bien heureux encore d'avoir cru sur votre parole que vous étiez gentilhomme . tant de gens le disent sans l'être! et puis ce d'Hozier est un fripon! Ah! monsieur le duc, je suis confus. — Remettez-vous, monseigneur. Pardonnez à votre laquais qui s'est contenté de vous dire que j'étais un honnête homme. Pardonnez à d'Hozier, qui vous exposait à recevoir dans votre voiture un vieux militaire non titré : pardonnez-moi aussi de n'avoir pas commencé par faire mes preuves pour monter dans votre carrosse. »

DE SAUSSURE [1].

LA SOURCE DE L'ARVEYRON.

L'Arveyron est un torrent considérable qui sort de l'extrémité inférieure du glacier des bois par une arche de glace, que les gens du pays nomment l'embouchure de l'Arveyron, quoique au vrai ce soit là

[1] **Horace-Bénédict DE SAUSSURE** (1740—1799), célèbre géologue, né à Genève. Il employa 25 années à parcourir les Alpes, la France, l'Italie et la Sicile. Le 3 août 1787, il parvint le premier à la cime du Mont-Blanc, où il fit de curieuses expériences de physique. Ce savant, également admirable sous le rapport moral, s'occupait avec succès de botanique, de géologie, de minéralogie, de physique; on prétend qu'il avait entrevu la théorie des soulèvements. Il a écrit des *Voyages dans les Alpes*, 4 vol. in-8°, qui sont aussi remarquables pour le style que pour le fond.

La célèbre Madame Necker de Saussure était sa fille.

sa source, ou du moins le premier endroit où il se montre à découvert.

On peut y aller directement en descendant du Montanvert, mais c'est une route si fatigante par sa rapidité, que je ne saurais le conseiller. En y allant au contraire du Prieuré, c'est une promenade charmante d'une petite heure, tout de plain-pied, que l'on peut même faire en voiture, en traversant de belles prairies et une superbe forêt.

La source de l'Arveyron est un des objets les plus dignes de la curiosité des voyageurs. Que l'on se figure une profonde caverne, dont l'entrée est une voûte de glace de plus de cent pieds d'élévation, sur une largeur proportionnée; cette caverne est taillée par la main de la nature, au milieu d'un énorme rocher de glace qui, par le jeu de la lumière paraît, ici, blanche et opaque comme de la neige, là, transparente et verte comme l'aigue-marine. Du fond de cette caverne sort avec impétuosité une rivière blanche d'écume, et qui souvent roule dans ses flots de gros rochers de glace. En élevant les yeux au-dessus de cette voûte, on voit un immense glacier, couronné par des pyramides de glace, du milieu desquelles s'élève sortir l'obélisque du Dru dont la cime va se perdre dans les nues. Enfin tout ce tableau est encadré par les belles forêts du Montanvert et de l'aiguille du Bochard, et ces forêts accompagnent le glacier jusqu'à sa cime, qui se confond avec le ciel.

Le lieu où l'on jouit de ce spectacle est extrêmement sauvage; depuis que les glaces ont beaucoup diminué, il n'est resté que des amas de sable et des blocs déposés par le glacier; on n'y voit aucune verdure; mais il y a sept ou huit ans que le glacier, descendant beaucoup plus bas, cette voûte se trouvait auprès d'une forêt de mélèzes, dont le fond était un beau sable blanc, relevé par des touffes de belles fleurs.

On a quelquefois la curiosité d'entrer dans cette caverne, et on peut en effet s'y enfoncer assez avant, lorsqu'elle est large et que l'Arveyron ne la remplit pas entièrement, mais c'est toujours une témérité, parce qu'il se détache fréquemment de grands fragments de sa voûte. Lorsque nous allâmes la visiter en 1778, nous remarquâmes dans l'arche qui formait l'entrée de la voûte, une grande crevasse presque horizontale, coupée à ses extrémités par des fentes verticales; il était aisé de présumer que toute cette pièce se détacherait bientôt; effectivement, on entendit dans la nuit un bruit semblable à un coup de tonnerre. Cette pièce, qui formait la clef de la voûte, était tombée, et avait entraîné par sa chute celle de toute la partie extérieure de l'arche: cet amas de glace suspendit pendant quelques moments le cours de l'Arveyron, ses eaux s'accumulèrent dans le fond de la caverne, et, rompant ensuite tout à coup cette digue, elles entraînèrent avec violence tous ces grands blocs de glace; les brisèrent contre les rochers dont est parsemé le lit du torrent, et en charrièrent des fragments à de grandes distances. Nous vîmes, le lendemain, avec une espèce d'effroi, la place, où nous nous étions arrêtés la veille, couverte de grands quartiers de ces glaces.

C'est ainsi que cette voûte se détruit, et c'est ainsi qu'elle se forme. En hiver, il n'y en a point du tout; l'Arveyron, alors très-petit, sort en rampant de dessous la glace qui descend en talus jusqu'au niveau du terrain; mais lorsque les chaleurs enflent les eaux de ce torrent, et facilitent la désunion des parties de la glace, il ronge par les côtés les glaces qui gênent sa sortie; alors celles du milieu n'étant plus soutenues tombent dans l'eau qui les entraîne, et il s'en détache ainsi successivement des morceaux, jusqu'à que la partie supérieure ait pris la forme d'une voûte dont les parties se soutiennent mutuellement. Cette voûte change d'un jour à l'autre; quelquefois elle s'écroule en entier, mais il s'en reforme bientôt une nouvelle.

Mme D'ANTREMONT [1].

FRAGMENT D'UNE LETTRE A VOLTAIRE

A QUI ELLE ENVOYAIT QUELQUES OUVRAGES EN VERS.

A Aubenas, le 4 Février 1768.

Monsieur,

Une femme qui n'est pas Madame Desforges-Maillard [2], une femme vraiment femme, et femme dans toute la force du terme, vous prie de lire les pièces renfermées sous cette enveloppe; elle fait des vers parce qu'il faut faire quelque chose, parce qu'il est aussi amusant d'assembler des mots que des nœuds, et qu'il en coûte moins de symétriser des

[1] **Marie-Anne-Henriette Payan de l'Estang, marquise de Ribière D'ANTREMONT** (1746—1802) Elle a écrit des vers agréables, qui lui valurent une réponse de Voltaire. C'est ainsi que son nom a été conservé. Les admirateurs qui composaient son cercle vantaient surtout son *Ode au Silence*.

[2] **Paul DESFORGES-MAILLARD** (1699—1772), avocat et littérateur, né au Croisic. Il se rendit célèbre en publiant, pour mystifier le public, des poésies qu'il envoyait au Mercure de France, sous le pseudonyme de Mlle Malcrais de la Vigne. Voltaire lui-même s'y laissa tromper, mais quand la ruse fut dévoilée, on ne fit plus attention aux vers ni à l'auteur. Piron a tiré parti de cette mystification littéraire dans la *Métromanie*.

Voici la poésie que lui avait adressée Voltaire, en lui envoyant l'*Histoire* de Charles XII :

Toi dont la voix brillante a volé sur nos rives,
Toi qui tiens dans Paris nos muses attentives,
Qui sait si bien associer
Et la science et l'art de plaire,
Et les talents de Deshoulière
Et les études de Dacier,
J'ose envoyer aux pieds de ta Muse divine
Quelques faibles écrits, enfants de mon repos,
Charles fut seulement l'objet de mes travaux,
Henri quatre fut mon héros
Et tu seras mon héroïne.

pensées que des pompons; vous ne vous apercevrez que trop, Monsieur, que ces vers lui ont peu coûté, et vous lui direz que

Des vers faits aisément sont rarement aisés.

Elle se rappelle vos préceptes sur ce sujet, et ceux de Boileau, qui partage avec vous l'art de graver ses écrits dans la mémoire de ses lecteurs, et d'instruire l'esprit sans lui demander des efforts. Vos principes et les siens sont admirables, mais ils ne s'accordent pas avec la légèreté d'une personne de vingt-un ans, qui a beaucoup d'antipathie pour tout ce qui est pénible; heureusement je rime sans prétention, et mes ouvrages restent dans mon portefeuille; s'ils en sortent aujourd'hui, c'est parce qu'il y a longtemps que je désirais d'écrire à l'homme de France que je lis avec le plus de plaisir, et que je me suis imaginé que quelques pièces de vers serviraient de passeport à ma lettre; je n'ai point eu d'autres motifs, Monsieur :

Il est des femmes beaux-esprits :
A Pindare autrefois, dans les jeux Olympiques,
Corinne des succès lyriques
Très-souvent disputa le prix.
Pindare, assurément, ne valait pas Voltaire;
Corinne valait mieux que moi :
Qu'il faudrait être téméraire
Pour entrer en lice avec toi !
Mais je le suis assez pour désirer de plaire
A l'écrivain dont le goût est ma loi.
Si tu daignais sourire à mes ouvrages,
Quel sort égalerait le mien !
Tu réunis tous les suffrages,
Et moi, je n'aspire qu'au tien.

Il serait bien glorieux pour moi, Monsieur, de l'obtenir; n'allez pourtant pas croire que j'ose me flatter de le mériter, mais croyez que rien ne peut égaler les sentiments d'estime et d'admiration avec lesquels j'ai l'honneur d'être, etc. [1].

[1] Voici la réponse de Voltaire :

A Ferney, pays de Gex, le 20 février 1768.

Vous n'êtes point la Desforges-Maillard :
De l'Hélicon ce triste hermaphrodite
Passa pour femme, et ce fut son seul art;
Dès qu'il fut homme, il perdit son mérite.
Vous n'êtes point, et je m'y connais bien,
Cette Corinne et jalouse et bizarre
Qui par ses vers, où l'on n'entendait rien,
En déraison l'emportait sur Pindare.
Sapho, plus sage, en vers doux et charmants,
Chanta l'amour; elle est votre modèle,
Vous possédez son esprit, ses talents;
Chantez, aimez, Phaon sera fidèle.

Voilà, Madame, ce que je dirais, si j'avais l'âge de vingt-un ans, mais j'en

MERCIER [1].

FRAGMENTS DU TABLEAU DE PARIS.

I. NOS GRAND'MÈRES.

Nos grand'mères n'étaient pas si bien vêtues que nos femmes: mais elles apercevaient d'un coup-d'œil tout ce qui pouvait intéresser le bien-être de la famille : elles n'étaient pas aussi répandues : on ne les voyait pas incessamment hors de leurs maisons : contentes d'une royauté domestique, elles regardaient comme très-importantes toutes les parties de cette administration. Telle était la source de leurs plaisirs et le fondement de leur gloire : elles entretenaient le bonheur et l'harmonie dans leurs empires, faisaient le bonheur dans leurs foyers, tandis que leurs filles abusées vont le chercher vainement dans le tumulte du monde. Les détails de la table, du blanchissage, de l'entretien, exerçaient leurs facultés; l'économie soutenait les maisons les plus splendides, qui s'écroulent aujourd'hui. La femme paraissait s'acquitter d'une haute école aux travaux du ménage, en exerçant cette infinité de soins qui regardent l'intérieur. Leurs filles élevées de bonne heure, comptaient à faire régner dans les maisons, les vertus domestiques et aimables de la vie privée; l'homme à marier ne craignait plus de choisir celle qui, née pour imiter sa mère, devait perpétuer la race des femmes soigneuses et attentives.

Que nous sommes loin de ces devoirs si simples, si attachants! Une conduite réglée et uniforme fera le tourment de nos femmes; il leur faut une dissipation perpétuelle, des plaisirs à l'infini, tous les dehors

ai soixante-quatorze passés ; vous avez de beaux yeux sans doute ; cela ne peut être autrement, et j'ai presque perdu la vue ; vous avez le feu brillant de la jeunesse, et le mien n'est plus que de la cendre froide ; vous me ressuscitez, mais ce n'est que pour un moment, et le fait est que je suis mort.

C'est du fond de mon tombeau que je vous souhaite des jours aussi beaux que vos talents.

J'ai l'honneur d'être, etc. De Voltaire.

[1] Louis-Sébastien MERCIER (1740—1814), littérateur et écrivain politique, né à Paris. On a dit de lui que c'était un homme de génie manqué, et assurément l'adjectif est vrai, car cet auteur a quelque chose de brutal, outre son amour du paradoxe, qui lui fit dénigrer les sciences, sans en savoir un mot. Aussi paradoxal que Bernardin de Saint-Pierre, il alla encore plus loin, en prétendant que la terre était plate, et que le soleil tournait tout autour comme un cheval de carosse. Il essaya d'en mener le temps à dénigrer Corneille et Racine. Malgré tant de travers, cet écrivain est quelque valeur. Il prétendait que dans *L'an 2440*, publié en 1771, il avait tout prédit, depuis les crimes de la Révolution jusqu'à l'adoption des chapeaux ronds. Effectivement, cet ouvrage bizarre annonce plusieurs changements qui se sont réalisés depuis.

Mercier avait débuté par un *Essai sur l'art dramatique*, où il censure avec

de la représentation et de la vanité. Elles ne sont jamais bien dans toutes ces courses, parce qu'elles veulent être absolument où la nature ne veut pas qu'elles soient : et tant qu'elles auront perdu le gouvernement de la famille, elles ne jouiront jamais d'un autre empire.

Autre observation : les domestiques faisaient alors partie de la famille, on les traitait moins poliment, mais avec plus d'affection ; ils le voyaient et devenaient sensibles et reconnaissants. Les maîtres étaient mieux servis, et pouvaient compter sur une fidélité bien rare aujourd'hui. On les empêchait à la fois d'être infortunés et vicieux, et pour l'obéissance, on leur accordait en échange bienveillance et protection. Aujourd'hui les domestiques passent de maison en maison, indifférents à quels maîtres ils appartiennent, rencontrant celui qu'ils ont quitté, sans la moindre émotion ; ils ne se rassemblent que pour révéler les secrets qu'ils ont pu découvrir ; ils sont espions, et comme on les paie bien, qu'on les habille bien, qu'on les nourrit bien, mais qu'on les méprise, ils le sentent, et sont devenus nos plus grands ennemis; autrefois leur vie était laborieuse, dure et frugale; mais on les comptait pour quelque chose, et le domestique mourait de vieillesse à côté de son maître.

II. GARE ! GARE !

Gare les voitures! je vois passer dans un carrosse le médecin en habit noir, le maître à danser dans un cabriolet, le maître en fait d'armes dans un diable; et le prince court à six chevaux, ventre à terre, comme s'il était en rase campagne.

L'humble vinaigrette se glisse entre deux carrosses, et échappe comme par miracle ; elle traîne une femme à vapeurs qui s'évanouirait dans la hauteur d'un carosse. Des jeunes gens à cheval cognent impatiemment les remparts, et sont de mauvaise humeur, quand la foule pressée qu'ils éclaboussent, retarde un peu leur marche précipitée. Les voitures et

virulence les poètes classiques. Dans son *Tableau de Paris*, il attaqua à peu près tout le monde et fut contraint de se réfugier en Suisse, d'où il ne revint qu'à la Révolution. Sa rédaction des *Annales patriotiques*, le fit successivement nommer membre de la Convention, du Conseil des Cinq-Cents, de l'Institut et professeur d'histoire à l'Ecole centrale.

On a de lui quatre volumes de théâtre ; *Néologie*, 2 vol. in-8° ; *Histoire de France*, 6 vol. in-8° ; *De l'impossibilité du système de Copernic et de Newton*, Mercier descend de Restif de la Bretonne, et a produit Eugène Sue. S'il n'avait pas été aveuglé par un orgueil extravagant qui lui fit attaquer non-seulement la science, non-seulement la poésie, à laquelle il n'entendit jamais rien, mais encore ses maîtres, Voltaire, Locke et Condillac, il aurait pu écrire quelques bons livres, car il avait des idées originales, et fut l'un des précurseurs du romantisme. Ses contemporains le surnommèrent le *Singe de J.-J. Rousseau*. Ils eurent raison, mais il manqua au disciple deux qualités, le style et la sensibilité.

les cavalcades causent nombre d'accidents, pour lesquels la police témoigne la plus parfaite indifférence.

J'ai vu la catastrophe du 28 mai 1770, occasionnée par la foule des voitures qui obstruèrent la rue, unique passage ouvert à l'affluence prodigieuse du peuple qui se portait en foule à la triste illumination des boulevards. J'ai manqué d'y perdre la vie. Douze à quinze cents personne ont péri, ou le même jour, ou des suites de cette presse effroyable. J'ai été renversé trois fois sur le pavé à différentes époques, et sur le point d'être roué tout vif. J'ai donc un peu le droit d'accuser le luxe barbare des voitures.

Il n'a reçu aucun frein, malgré les réclamations journalières. Les roues menaçantes qui portent orgueilleusement le riche, n'en volent pas moins rapidement sur un pavé teint du sang des malheureuses victimes qui expirent dans d'effroyables tortures, en attendant la réforme qui n'arrivera pas, parce que tous ceux qui participent à l'administration roulent carrosse, et dédaignent conséquemment les plaintes de l'infanterie.

Le défaut de trottoirs rend presque toutes les rues périlleuses : quand un homme qui a un peu de crédit, est malade, on répand du fumier devant sa porte, pour rompre le bruit des carrosses : et c'est alors surtout qu'il faut prendre garde à soi. Jean-Jacques Rousseau, renversé en 1776 par un énorme chien danois qui précédait un équipage, resta sur la place, tandis que le maître de la berline le regardait étendu avec indifférence. Il fut relevé par des paysans, et reconduit chez lui boiteux et souffrant beaucoup. Le maître de l'équipage ayant appris le lendemain quel était l'homme que son chien avoit culbuté, envoya un domestique pour demander au blessé ce qu'il pouvait faire pour lui : « *Tenir désormais son chien à l'attache*, » reprit le philosophe, et il congédia le domestique.

Quand un cocher vous a moulu tout vif, on examine chez le commissaire, si c'est la grande ou la petite roue; le cocher ne répond que de la petite roue, il n'y a point de dédommagements pécuniaires pour vos héritiers. Puis il est un tarif pour les bras, les jambes, les cuisses; et c'est un prix fait d'avance. Que faire? bien écouter quand on crie *gare!* Mais nos jeunes Phaëtons font crier leurs domestiques de derrière leur cabriolet. Le maître vous renverse, puis le valet s'égosille, et se ramasse qui peut.

COUSIN-DESPRÉAUX [1].

BIENFAITS DES VENTS.

FRAGMENT.

Ici, comme dans toutes ses œuvres, le Créateur manifeste sa sagesse et sa bonté. Il règle le mouvement, la force et la durée des vents, et il leur prescrit la carrière qu'ils doivent parcourir. Lorsqu'une longue sécheresse fait languir les animaux et dessécher les plantes, un vent qui vient du côté de la mer, où il s'est chargé de vapeurs bienfaisantes, abreuve les prairies et ranime toute la nature. Cet objet est-il rempli, un vent sec accourt de l'orient, rend à l'air sa sérénité, et ramène le beau temps. Le vent du nord emporte et précipite toutes les vapeurs nuisibles de l'air d'automne. A l'âpre vent du septentrion succède le vent du sud, qui, naissant des contrées méridionales, remplit tout de sa chaleur vivifiante. Ainsi, par ces variations continuelles, la fertilité et la santé sont maintenues sur la terre.

Du sein de l'Océan s'élèvent dans l'atmosphère des fleuves qui vont couler dans les deux mondes. Dieu ordonne aux vents de les distribuer et sur les îles et sur les continents : ces invisibles enfants de l'air les transportent sous mille formes diverses: tantôt ils les étendent dans le ciel comme des voiles d'or et des pavillons de soie ; tantôt ils les roulent en forme d'horribles dragons et de lions rugissants, qui vomissent les feux du tonnerre ; ils les versent sur les montagnes, en rosées, en pluies, en grêle, en neige, en torrents impétueux. Quelque bizarres que paraissent leurs services, chaque partie de la terre en reçoit tous les ans sa portion d'eau, et en éprouve l'influence. Chemin faisant, ils déploient sur les plaines liquides de la mer la variété de leurs caractères : les uns rident à peine la surface de ses flots, les autres les roulent en ondes d'azur ; ceux-ci les bouleversent en mugissant, et couvrent d'écume les plus hauts promontoires. (*Leçons de la Nature.*)

[1] **Louis COUSIN-DESPRÉAUX** (1743-1818), historien et littérateur, né à Dieppe. Il a publié les *Leçons de la Nature*, ouvrage de théologie naturelle, imité de celui de Sturm : *Méditations sur les œuvres de Dieu*, qui fut traduit en français par la reine de Prusse, Elisabeth-Christine. On a encore de Cousin-Despréaux une *Histoire de la Grèce*.

MIRABEAU [1].

CHOIX DE DISCOURS.

I. SUR LA MORT DE FRANKLIN.

Messieurs, Franklin est mort... Il est retourné au sein de la Divinité, le génie qui affranchit l'Amérique et versa sur l'Europe des torrents de lumières.

Le sage que les deux mondes réclament, l'homme que se disputent l'histoire des sciences et l'histoire des empires, tenait sans doute un rang élevé dans l'espèce humaine.

Assez longtemps les cabinets politiques ont notifié la mort de ceux qui ne furent grands que dans leur éloge funèbre; assez longtemps l'étiquette des cours a proclamé des deuils hypocrites. Les nations ne doivent porter le deuil que de leurs bienfaiteurs. Les représentants des nations ne doivent recommander à leur hommage que les héros de l'humanité.

Le Congrès a ordonné dans les quatorze états de la Confédération un deuil de deux mois pour la mort de Franklin, et l'Amérique acquitte en ce moment ce tribut de vénération pour l'un des pères de sa constitution.

Ne serait-il pas digne de nous, Messieurs, de nous unir à cet acte re-

[1] Honoré-Gabriel-Riquetti, comte **DE MIRABEAU** (1749—1791), illustre orateur politique, né à Bignon, dans le Gâtinais. Cet homme remarquable était fils du marquis de Mirabeau, qui se lia avec les économistes, et écrivit une *Théorie de l'impôt*, à la suite de laquelle on le mit à la Bastille. Le marquis de Mirabeau voulut sans doute imiter cet exemple sur son fils et le fit incarcérer plusieurs fois. Il est vrai que Mirabeau le jeune se faisait gloire de ses débauches. Il fut quelque temps détenu à Vincennes pour avoir enlevé la marquise de Monnier, celle-là même pour laquelle il écrivit ses *Lettres à Sophie*, et qui se suicida en 1789, après la mort d'un de ses amis.

Ce fut en 1784 que Mirabeau commença à s'occuper activement de politique. Calonne le chargea d'une mission secrète en Prusse, et Mirabeau envoyé, à son retour, aux Etats généraux de 1789, se fit un nom, tout d'abord, comme député du tiers-état, par ses apostrophes foudroyantes, par ses discours sur la banqueroute, sur la Constitution civile du clergé, sur la sanction royale, sur les biens ecclésiastiques. Il contribua ensuite fortement à l'abolition de tous les priviléges de l'ancien régime. Toutefois, comme il était sincèrement attaché à la royauté, quand il la jugea en danger, il se rapprocha de la cour, pour arrêter le torrent de la Révolution. Il succomba en 1791, au moment où il commençait cette nouvelle phase de sa vie politique. Ses restes furent déposés au Panthéon.

Parmi ses œuvres qui forment 9 volumes in-8°, on remarque un *Essai sur le despotisme*, des *Considérations sur les Lettres de cachet*, un *Traité de la Monarchie prussienne*, ses *Lettres à ses Commettants*, ses *Lettres à Sophie*, son *Courrier de province*, où il analysait les séances de l'Assemblée nationale, etc. — Son fils adoptif, M. Lucas Montigny, a publié ses ***Mémoires***.

ligieux, de participer à cet hommage rendu, à la face de l'univers, et aux droits de l'homme et au philosophe qui a le plus contribué à en propager la conquête sur toute la terre ? L'antiquité eût élevé des autels à ce vaste et puissant génie, qui, au profit des mortels, embrassant dans sa pensée le ciel et la terre, sut dompter la foudre et les tyrans. La France, éclairée et libre, doit du moins un témoignage de souvenir et de regret à l'un des plus grands hommes qui aient jamais servi la philosophie et la liberté.

Je propose qu'il soit décrété que l'Assemblée nationale portera pendant trois jours le deuil de Benjamin Franklin.

II. SUR LA BANQUEROUTE.

Messieurs, au milieu de tant de débats tumultueux, ne pourrai-je donc pas vous ramener à la délibération du jour par un petit nombre de questions bien simples?

Daignez, Messieurs, daignez me répondre.

Le premier ministre des finances ne vous a-t-il pas offert le tableau le plus effrayant de notre situation actuelle?

Avons-nous un plan à substituer à celui qu'il nous propose?

(*Oui !* s'écria quelqu'un dans l'assemblée,) Je conjure celui qui répond *oui*, de considérer que son plan n'est pas connu, qu'il faut du temps pour le développer, l'examiner, le démontrer; que, fût-il immédiatement soumis à notre délibération, son auteur a pu se tromper : que, fût-il exempt de toute erreur, on peut croire qu'il ne l'est pas; que quand tout le monde a tort, tout le monde a raison ; qu'il se pourrait donc que l'auteur de cet autre projet, même en ayant raison, eût tort contre tout le monde, puisque, sans l'assentiment de l'opinion publique, le plus grand talent ne saurait triompher des circonstances... Et moi aussi, je ne crois pas les moyens de M. Necker les meilleurs possibles; mais le ciel me préserve, dans une situation si critique, d'opposer les miens aux siens! Vainement je les tiendrais pour préférables : on ne rivalise pas, en un instant, une popularité prodigieuse, conquise par des services éclatants, une longue expérience, la réputation du premier talent de financier connu ; et, s'il faut tout dire, une destinée telle qu'elle n'échut en partage à aucun autre mortel.

Il faut donc en revenir au plan de M. Necker.

Mais avons-nous le temps de l'examiner, de sonder ses bases, de vérifier ses calculs?... Non, non, mille fois non. D'insignifiantes questions, des conjectures hasardées, des tâtonnements infidèles : voilà tout ce qui, dans ce moment, est en notre pouvoir. Qu'allons-nous donc faire par le renvoi de la délibération? Manquer le moment décisif, acharner notre amour-propre à changer quelque chose à un ensemble que nous n'avons pas même conçu, et diminuer par notre intervention indiscrète l'influence d'un ministre dont le crédit financier est et doit être plus grand que le nôtre... Messieurs, certainement il n'y a là ni

sagesse, ni prévoyance... Mais du moins y a-t-il de la bonne foi?

Oh! si des déclarations moins solennelles ne garantissaient pas notre respect pour la foi publique, notre horreur pour l'infâme mot de *banqueroute*, j'oserais scruter les motifs secrets, et peut-être, hélas! ignorés de nous-mêmes, qui nous font si imprudemment reculer au moment de proclamer l'acte d'un grand dévouement, certainement inefficace s'il n'est pas rapide et vraiment abandonné Je dirais à ceux qui se familiarisent peut-être avec l'idée de manquer aux engagements publics, par la crainte de l'excès des sacrifices, par la terreur de l'impôt... « Qu'est-ce donc que la banqueroute, si ce n'est le plus cruel, le plus inique, le plus inégal, le plus désastreux des impôts?... » Mes amis, écoutez un mot, un seul mot.

Deux siècles de déprédations et de brigandages ont creusé le gouffre où le royaume est près de s'engloutir. Il faut le combler, ce gouffre effroyable. Eh bien! voici la liste des propriétaires français : choisissez parmi les plus riches, afin de sacrifier moins de citoyens. Mais choisissez; car ne faut-il pas qu'un petit nombre périsse pour sauver la masse du peuple? Allons. Ces deux mille notables possèdent de quoi combler le déficit. Ramenez l'ordre dans vos finances, la paix et la prospérité dans le royaume. Frappez, immolez sans pitié ces tristes victimes, précipitez-les dans l'abîme; il va se refermer.... Vous reculez d'horreur... Hommes inconséquents! hommes pusillanimes! Eh! ne voyez-vous donc pas qu'en décrétant la banqueroute, ou, ce qui est plus odieux encore en la rendant inévitable sans la décréter, vous vous souillez d'un acte mille fois plus criminel, et, chose inconcevable! gratuitement criminel! Car enfin, cet horrible sacrifice ferait du moins disparaître le déficit. Mais croyez-vous, parce que vous n'aurez pas payé, que vous ne devrez plus rien? Croyez-vous que les milliers, les millions d'hommes qui perdront en un instant, par l'explosion terrible ou par ses contre-coups, tout ce qui faisait la consolation de leur vie, et peut-être leur unique moyen de la sustenter, vous laisseront paisiblement jouir de votre crime?

Contemplateurs stoïques des maux incalculables que cette catastrophe vomira sur la France, impassibles égoïstes, qui pensez que ces convulsions du désespoir et de la misère passeront comme tant d'autres, et d'autant plus rapidement qu'elles seront plus violentes, êtes-vous bien sûrs que tant d'hommes sans pain vous laisseront tranquillement savourer ces mets dont vous n'aurez voulu diminuer ni le nombre ni la délicatesse?... Non, vous périrez, et dans la conflagration universelle que vous ne frémissez pas d'allumer, la perte de votre honneur ne sauvera pas une seule de vos détestables jouissances.

Voilà où nous marchons... J'entends parler de patriotisme, d'élans du patriotisme, d'invocation du patriotisme... Ah! ne prostituez pas ces mots de patrie et de patriotisme Il est donc bien magnanime, l'effort de donner une portion de son revenu pour sauver tout ce que l'on possède! Eh! Messieurs, ce n'est là que la simple arithmétique; et

celui qui hésitera ne peut désarmer l'indignation que par le mépris que doit inspirer sa stupidité. Oui, Messieurs, c'est la prudence la plus ordinaire, la sagesse la plus triviale, c'est votre intérêt le plus grossier que j'invoque. Je ne vous dis plus, comme autrefois : « Donnerez-vous les premiers aux nations le spectacle d'un peuple assemblé pour manquer à la foi publique ? » Je ne vous dis plus : « Eh ! quels titres avez-vous à la liberté ? Quels moyens vous resteront pour la maintenir, si, dès votre premier pas, vous surpassez les turpitudes des gouvernements les plus corrompus ; si le besoin de votre concours et de votre surveillance n'est pas le garant de votre constitution ?... » Je vous dis : « Vous serez tous entraînés dans la ruine universelle ; et les premiers intéressés au sacrifice que le gouvernement vous demande, c'est vous-mêmes. »

Votez donc ce subside extraordinaire, et puisse-t-il être suffisant ! Votez-le, parce que, si vous avez des doutes sur les moyens (doutes vagues et non éclaircis), vous n'en avez pas sur sa nécessité, et sur notre impuissance à le remplacer, immédiatement du moins. Votez-le, parce que les circonstances publiques ne souffrent aucun retard, et que nous serions comptables de tout délai. Gardez-vous de demander du temps : le malheur n'en accorde jamais... Eh ! Messieurs, à propos d'une ridicule motion du Palais-Royal, d'une risible insurrection qui n'eût jamais d'importance que dans les imaginations faibles, ou les desseins pervers de quelques hommes de mauvaise foi, vous avez entendu naguère ces mots forcenés : « *Catilina est aux portes de Rome, et l'on délibère !* » Et certes, il n'y avait autour de nous ni Catilina, ni périls, ni factions, ni Rome... Mais aujourd'hui la banqueroute, la hideuse banqueroute est là ; elle menace de vous consumer, vous, vos propriétés, votre honneur... et vous délibérez !

III. A SES ACCUSATEURS.

C'est une étrange manie, c'est un déplorable aveuglement que celui qui anime ainsi les uns contre les autres des hommes qu'un même but, un sentiment indestructible, devraient, au milieu des débats les plus acharnés, toujours rapprocher, toujours réunir ; des hommes qui substituent ainsi l'irascibilité de l'amour-propre au culte de la patrie, et se livrent les uns les autres aux préventions populaires ! Et moi aussi, on voulait, il y a peu de jours, me porter en triomphe, et maintenant on crie dans les rues : « *La grande trahison de Mirabeau !* » Je n'avais pas besoin de cette leçon pour savoir qu'il y a peu de distance du Capitole à la roche Tarpéienne. Mais l'homme qui combat pour la raison, pour la patrie, ne se tient pas si aisément pour vaincu. Celui qui a la conscience d'avoir bien mérité de son pays, et surtout de lui être encore utile ; celui que ne rassasie pas une vaine célébrité, et qui dédaigne les succès d'un jour pour la véritable gloire ; celui qui veut dire la vérité, qui veut faire le bien public, indépendamment des mobiles mou-

vements de l'opinion populaire : cet homme porte avec lui la récompense de ses services, le charme de ses peines et le prix de ses dangers. Il ne doit attendre sa moisson, sa destinée, la seule qui l'intéresse, la destinée de son nom, que du temps, ce juge incorruptible qui fait justice à tous. Que ceux qui prophétisaient depuis huit jours mon opinion sans la connaître, qui calomnient en ce moment mon discours sans l'avoir compris, m'accusent d'encenser des idoles impuissantes au moment où elles sont renversées, ou d'être le vil stipendié des hommes que je n'ai cessé de combattre; qu'ils dénoncent comme un ennemi de la révolution celui qui peut-être n'y a pas été inutile, et qui, cette révolution fût-elle étrangère à sa gloire, pourrait là seulement trouver sa sûreté; qu'ils livrent aux fureurs du peuple celui qui, depuis vingt ans, combat toutes les oppressions, et qui parla aux Français de liberté, de constitution, de résistance, lorsque ses vils calomniateurs suçaient le lait des cours et vivaient de tous les préjugés dominants. Que m'importe! ces coups de bas en haut ne m'atteignent pas dans ma carrière. Je leur dirai : « Répondez, si vous pouvez; calomniez ensuite tant que vous voudrez. »

CHOIX DE LETTRES A CHAMFORT.

I.

Londres, le 13 octobre 1784.

Je reçois, mon très-cher ami, une lettre dont l'écriture a fait palpiter mon cœur, comme celle d'une maîtresse lorsque j'avais vingt ans; car la fermeté du caractère et le nombre des pages m'ont appris en un instant que vous vous portez mieux; que vous aviez plus de forces; que votre amitié pour moi était la même; que vous ressentiez toujours le besoin de causer avec moi, enfin que j'avais recouvré la partie la plus réelle de ce qu'il m'est permis de goûter de bonheur, je veux dire le charme et l'assurance de votre amitié. Cette rapidité de sentiment qui, dans une seule émotion, fait trouver mille certitudes et mille jouissances est un des plus grands dons que la nature ait fait aux cœurs aimants : et c'est assez pour compenser tous les maux que produit la sensibilité. Car un être sensible jouit avec abandon; et lorsqu'il souffre dans l'objet aimé, il a encore pour se consoler le sentiment même qui le fait souffrir.

Grâces vous soient rendues, cher ami, de m'avoir tiré de peine sur vous et sur votre affection, non que j'en doutasse; il ne me faut que tâter mon cœur, pour être sûr du vôtre. Mais il est si doux de s'entendre répéter qu'on est aimé de l'homme du monde qu'on aime, estime et respecte le plus! Et puis, l'âme a besoin d'être soignée comme le corps. C'est là sans doute un des plus grands mécomptes de la vanité humaine; mais il est trop vrai que l'amitié a besoin de culture, et que la santé de l'esprit et du cœur est subordonnée au régime et à l'habitude. Le tableau que vous me faites de ce que vous avez souffert m'a

vraiment navré, et surtout, par l'idée que je n'ai pas été votre garde : mais la réflexion soulage un peu mon imagination, en ce que la cruelle épreuve que vous venez de subir est une démonstration irrésistible que vous êtes l'un des êtres les plus vivaces qui existent. Or, la ténuité de votre charpente, la délicatesse de vos traits, et la douceur résignée et même un peu triste de votre physionomie, lorsqu'elle est calme et que votre tête ou votre âme ne sont point en mouvement, calmeront et induiront toujours en erreur vos amis sur votre force. Pour moi, vous m'avez prouvé, non pas tout à fait qu'on ne meurt que par bêtise, mais que les forces vitales sont toujours proportionnées à la trempe de l'âme. Ainsi l'axiome proverbial : « *La lame use le fourreau* » n'est pas vrai pour l'espèce humaine. Comment son feu intérieur ne le consume-t-il pas? se dit-on. Oh! comment le consumerait-il? C'est lui qui le fait vivre. Donnez-lui une autre âme, et sa frêle existence va se dissoudre.

II.

Paris, le 1er janvier 1788.

J'irai vous porter ce matin, mon cher Chamfort, les vœux d'un ami fidèle, affectueux, dévoué, et qui n'aspire aux jouissances d'une fortune indépendante que pour prouver à vous et à un très-petit nombre d'autres mortels, que si jusqu'alors il ne jouissait pas assez du charme de leur société, c'est qu'il ne jouissait pas de lui-même, et que pour disposer de son âme, de ses principes, de ses talents, il s'était vu obligé d'immoler son temps et ses goûts personnels.

III.

Le 5 octobre 1790.

Je suis vivement pressé, mon cher Chamfort, de faire exécuter le joli projet dont je vous ai parlé, celui de recueillir ce que j'appelle des vignettes littéraires et philosophiques pour un catalogue raisonné : il faut donc que je m'en occupe, et que je vous prie de vous en occuper assez vous-même pour vous attacher. Il serait nécessaire, mon bon ami, que je susse quels sont parmi les grands noms vos élus, vos favoris : puis-je compter que les poètes grecs et latins seront de ce nombre? Si vous y joigniez nos grands maîtres français, je serais bien riche ; et si vous aviez le courage d'aller jusqu'à l'élite des auteurs de mémoires et des moralistes, je le serais jusqu'à faire envie. Un mot sur cela, mon bon ami, comme aussi sur notre dessein de nous réunir pour nous préparer à rire civiquement sur les académies. *Vale et me ama!*

MALLET DU PAN[1].

FRAGMENTS DES MÉMOIRES.

LES RELIGIEUX DU MONT SAINT-BERNARD.

A la fin d'avril 1755, j'allais au Piémont par la route du grand Saint-Bernard. Vers les quatre heures de l'après-midi, la petite caravane avec laquelle j'avais gravi ce dangereux passage parvint au sommet de la montagne; elle, après avoir réparé ses forces dans l'hospice élevé au milieu de ce désert, elle se remit en marche, pour coucher le même soir à la vallée d'Aoste. Déjà le soleil avait perdu sa chaleur, et le ciel même sa sérénité : des nuages commençaient à se traîner le long des cimes des rochers, et s'amoncelaient dans les gorges étroites de cette solitude. Au sommet des Alpes, une soirée nébuleuse amollit le courage; je me décidai à passer la nuit avec les religieux hospitaliers qui partageaient mes pressentiments.

Ils ne nous trompèrent point. A six heures, ce plateau glacé fut presque enseveli dans les ténèbres; les nuées, poussées par un vent du nord-ouest avec la rapidité d'une flèche, tourbillonnaient autour de

[1] **Jacques MALLET DU PAN** (1749—1800), littérateur et publiciste, né à Genève.

Après avoir été dans sa jeunesse favorisé par Voltaire, il travailla avec Linguet a la rédaction des *Annales politiques* et fonda le *Journal historique* à Genève en 1783. Pendant la Révolution, il se montra partisan de la monarchie constitutionnelle. Bientôt, contraint de quitter la France, il fut chargé de plusieurs missions par les puissances ennemies. En 1799, il se rendit en Angleterre, et y rédigea le *Mercure britannique*. Outre des articles et des brochures, il a laissé des *Mémoires*, qui ont été publiés et mis en ordre par M. Sayous.

Parmi les pensées de l'auteur, on a quelquefois cité celle-ci : « On ne combat pas une tempête avec des feuilles de papier. » Mais alors pourquoi Mallet du Pan prétendait-il combattre la Révolution française en faisant du journalisme? Nous aimons mieux de lui cette prophétie politique qui se trouve dans ses *Considérations sur la Révolution française* : « Tandis que cette foule de gens d'esprit pour qui la Révolution est encore une émeute, attendent comme le paysan d'Horace, l'écoulement du ruisseau, tandis que les déclamateurs phrasent sur la chute des arts et de l'industrie, peu de gens observent que, par sa nature destructive, la Révolution amène nécessairement la république militaire.

PENSÉES DÉTACHÉES.

Des têtes noyées dans l'océan des sottises imprimées ne sont plus propres à se conduire. N'en attendez ni grandeur ni énergie; ces roseaux polis plieront sous les coups du vent sans jamais se relever.

L'écrivaillerie est le symptome d'un siècle débordé.

l'enceinte de rochers; déjà retentissait le bruit lointain des avalanches, et des atomes de neige serrée, divisée comme la poussière, soit en se détachant des montagnes, soit en tombant du ciel, en interceptaient la faible lumière, et voilaient tous les objets d'alentour.

Tandis qu'auprès d'un bon feu je questionnais le supérieur du couvent sur les suites de l'ouragan, les religieux hospitaliers étaient allés remplir leurs devoirs de circonstance, ou plutôt exercer leurs vertus de tous les jours : chacun avait pris son poste de dévouement dans ces Thermopyles glaciales, non pour y repousser des ennemis, mais pour y tendre une main secourable aux voyageurs perdus, de tout rang, de toute nation, de tout culte, et même aux animaux chargés de leur bagage : Quelques-uns de ces sublimes solitaires gravissaient les pyramides de granit qui bordent leur chemin, pour y découvrir un convoi dans la détresse, et pour répondre aux cris de secours, d'autres frayaient le sentier enseveli sous la neige fraîchement tombée, au risque de se perdre eux-mêmes dans les précipices ; tous bravant le froid, les avalanches, le danger de s'égarer, presque aveuglés par les tourbillons de neige, et prêtant une oreille attentive au moindre bruit qui leur rappelait la voix humaine.

Leur intrépidité égale leur vigilance ; aucun malheureux ne les appelle en vain ; ils le retirent étouffé sous les débris des avalanches ; ils le raniment agonisant de froid et de terreur ; ils le transportent sur les bras, tandis que leurs pieds glissent sur la glace, ou plongent dans les neiges : la nuit, le jour, voilà leur ministère. Leur pieuse sollicitude veille sur l'humanité, dans ces lieux maudits de la nature, où ils présentent le spectacle habituel d'un héroïsme qui ne sera jamais célébré par nos flatteurs.

Depuis une heure entière, cinq religieux et leurs domestiques étaient sur les traces des voyageurs, lorsque l'aboiement des chiens nous annonça leur retour. Compagnons intelligents des courses de leurs maîtres, ces dogues bienfaisants vont à la piste des malheureux ; ils devancent les guides, et le sont eux-mêmes ; à la voix de ces fidèles auxiliaires, le voyageur transi reprend l'espérance, il suit leurs vestiges toujours sûrs. Lorsque les éboulements de neige, aussi prompts que l'éclair, engloutissent un passager, les dogues du Saint-Bernard le découvrent sous l'abîme, et y conduisent les religieux qui retirent le cadavre, et souvent le rendent à la vie.

Bientôt l'hospice s'ouvrit à dix personnes épuisées de froid, de lassitude et de frayeur. Leurs conducteurs oublièrent leurs propres fatigues ; et, depuis le linge le plus blanc jusqu'aux liqueurs les plus restaurantes, tout ce que l'hospitalité la plus attentive peut offrir de secours, tout ce qu'on ne rassemblerait qu'à force d'argent dans les auberges de nos villes, fut prêt dans l'instant, distribué sans distinction, employé avec autant d'adresse que de sensibilité.

MAURY [1].

FRAGMENTS DES PANÉGYRIQUES.

I. DE SAINT-VINCENT DE PAUL.

A la tête de ces protecteurs de l'humanité souffrante, je vois un homme qui a reçu du ciel le don de l'élocution, et la sensibilité la plus profonde, éloquent à force d'âme et de vertu, fécond en pensées du cœur, et par là même également sublime et populaire dans ses discours, doué du plus rare courage d'esprit, de la conception des grandes entreprises et de la patience des plus petits détails, d'une imagination hardie et d'un jugement sage, d'une prudence consommée pour discerner l'à-propos des moments opportuns, saisir le point de maturité des projets utiles, et s'attacher aux établissements durables, enfin d'un zèle ardent et inébranlable, d'un attrait de persuasion qui rallie toutes les opinions à ses sentiments, et du talent plus heureux encore et plus rare, d'embraser les cœurs du feu divin, dont il est consumé lui-même. Cet homme anime tout: propose les bonnes œuvres, discute les moyens, indique les ressources, écarte les obstacles, correspond à la fois avec le gouvernement, avec les riches, avec les malheureux. Son regard embrasse toutes les provinces, il veille sans cesse pour la patrie; il est présent à toutes les calamités; il atteint tous les malheurs par sa bienfaisance; il transporte tous ses auditeurs au milieu des désastres publics; il les entraîne dans ce tourbillon de

[1] **Jean-Siffrein, cardinal MAURY** (1746—1817), orateur politique, littérateur, membre de l'Institut en 1795, et de l'Académie française à sa réorganisation en 1803, né à Valréas.

On le voit figurer avant la Révolution comme prédicateur du roi. En 1789, le clergé de Péronne l'envoya aux États généraux, où il se fit remarquer en combattant Mirabeau qui ne défendait pas alors le parti de la cour. Homme de précaution, il émigra en 1791, pour se rendre à Rome, où il fut nommé archevêque de Nicée. A la diète de Francfort, on le voit, en qualité de nonce du pape, prendre part à l'élection de François II. Sous le Consulat, il fut chargé par le pape de négocier un rapprochement avec Napoléon. Ce dernier l'appela, en 1810, à l'archevêché de Paris, mais lors de la chute de l'empereur, le cardinal Maury retourna à Rome pour y mourir.

C'était un orateur abondant, un logicien habile, et il avait parfois des saillies inattendues qui déconcertaient ses adversaires. On a de lui : *Essai sur l'éloquence de la chaire*; *Éloge de Fénelon*; *Panégyrique de Saint-Louis*. Ses œuvres complètes ont été publiées à Paris en 1827, et forment 5 volumes in-8°.

PENSÉE SUR LA RELIGION.

Qu'est-ce que la religion? Une philosophie sublime qui démontre l'ordre, l'unité de la nature, et explique l'énigme du cœur humain; le plus puissant mobile pour porter l'homme au bien, puisque la foi le met sans cesse sous l'œil de la

charité qui l'environne, les pénètre de terreur, les fait fondre en larmes, les oppresse de sanglots, leur ôte leur âme pour leur donner la sienne, et cet homme de la providence est Vincent de Paul, qui, du milieu de son assemblée de charité semble dire, comme le fils de Dieu, d'une voix qui est entendue jusqu'aux extrémités du royaume. « *Venez à moi, ô vous qui souffrez, et je vous soulagerai.* »

(*Partie II*).

II. DE SAINT LOUIS.

Quand je dis que saint Louis fut juste, je ne parle point de cette justice lente et cruelle dont les délais consument en ruineuses espérances l'infortuné qui l'invoque; de cette justice indolente qui craint d'approfondir ses obligations, et s'enveloppe de l'ignorance pour se soustraire au devoir; de cette justice inexorable qui compte toujours avec les malheureux, jamais avec le besoin, la faiblesse, la pitié, la grandeur d'âme; qui devient barbare en s'interdisant la générosité, consulte la loi dont les oracles ne parlent qu'au citoyen, et n'écoutent jamais le sentiment, le premier législateur de l'homme vertueux. Animé par l'esprit du christianisme, saint Louis fut juste avec courage : il comprit que la faiblesse est toujours la plus aveugle, et par conséquent la plus cruelle des injustices sur le trône, où, en s'environnant sans cesse de victimes, elle n'éveille jamais aucun remords. Ce prince religieux craint de participer aux usurpations de ses ancêtres, il examine leurs titres qu'il confronte avec ses droits, au tribunal de sa conscience, avec autant de bonne foi que ses propres actions. Persuadé que la politique d'un roi de France doit être dans son cœur; que les sou-

Divinité, et qu'elle agit sur la volonté avec autant d'empire que sur la pensée; un supplément de la conscience, qui commande, affermit et perfectionne toutes les vertus, établit de nouveaux rapports de bienfaisance sur de nouveaux liens d'humanité; nous montre dans les pauvres des créanciers et des juges, des frères dans nos ennemis, dans l'être suprême un père; la religion du cœur, la vertu en action, le plus beau de tous les codes de morale, et dont tous les préceptes sont autant de bienfaits du ciel.

Voici ses préceptes

SUR LE PANÉGYRIQUE :

La perfection de l'art consiste, en ce genre, à électriser l'admiration de l'auditeur, en lui présentant, sans aucune réflexion commune, des résumés substantiels, rapides et frappants. Un texte heureux de l'Ecriture est le cadre le plus favorable à l'orateur sacré pour faire ressortir la gloire de son héros, par une suite de tableaux variés et toujours croissants qui rendent oratoire l'énumération la plus simplement historique, et réveillent toujours la pensée, sans la rassasier jamais..... Ces tableaux vrais et ravissants vont produire l'heureux effet oratoire de présenter sans cesse à vos auditeurs le grand homme qu'ils verront agir en l'entendant célébrer. Ils tressailleront de tendresse et de joie devant son image. Ils ne seront occupés que de lui seul durant vos discours; et ce sera le plus beau triomphe de votre éloquence

verains doivent porter comme les autres hommes, et plus que les autres hommes, le joug salutaire des lois évangéliques, il fut chrétien en roi: et il apprit à son siècle qu'on ne pouvait choisir auprès de lui un arbitre plus impartial que lui-même.

Mme DE CHARRIÈRE[1].

PORTRAIT DE L'AUTEUR

PEINT PAR ELLE-MÊME.

Compatissante par tempérament, libérale et généreuse par penchant, Zélinde n'est bonne que par principe. Quand elle est douce et facile, sachez-lui-en gré : c'est un effort. Quand elle est longtemps civile et polie avec des gens dont elle ne se soucie pas, redoublez d'estime : c'est un martyre. Elle a eu de la vanité; mais la connaissance et le mépris des hommes l'ont corrigée. Cependant cette vanité va encore trop loin au gré de Zélinde même; elle pense que la gloire n'est rien au prix du bonheur; mais elle ferait encore bien des pas pour la gloire.

Quand est-ce que les lumières de l'esprit commanderont aux penchants du cœur? Alors elle cessera d'être coquette. Triste contradiction! Zélinde, qui ne voudrait pas sans raison frapper un chien, écraser le plus vil insecte, voudrait peut-être dans de certains moments rendre un homme malheureux, et cela pour s'amuser, pour se procurer une espèce de gloire, qui même ne flatte pas sa raison et ne touche qu'un instant sa vanité! Mais le prestige est court; l'apparence du succès la fait revenir à elle-même. Elle n'a pas plutôt reconnu son intention, qu'elle la méprise, l'abhorre, et veut y renoncer à jamais.

Vous me demanderez peut-être si elle est belle, ou jolie, ou passable. Je ne sais. C'est selon qu'on l'aime ou qu'elle veut se faire aimer. Elle a le teint éclatant, la taille belle; elle le sait, et s'en pare un peu trop au gré de la modestie. Elle n'a pas la main blanche; elle le sait aussi, et en badine; mais elle voudrait bien n'avoir pas sujet d'en badiner. Tendre à l'excès et non moins délicate, elle ne peut être heureuse par l'amour ni sans amour. L'amitié eut-elle jamais un temple plus saint, plus digne d'elle, que le cœur de Zélinde? Se voyant trop sensible pour être heureuse, elle a presque cessé de prétendre au bonheur.

[1] Agnès-Isabelle-Émilie, baronne de Tuyll de Serooskerken, dame SAINT-HYACINTHE DE CHARRIÈRE de Penthaz (1750—1805), femme de lettres, d'origine hollandaise. Elle a écrit quelquefois sous le pseudonyme de l'*Abbé de la Tour*. On lui doit des poésies, des pièces de théâtre, des romans. Quelques-uns de ces derniers ont été traduits en allemand par Herder, dont la correspondance avec Mme de Charrière a été conservée. — *Calliste*, ou lettres écrites de Lausanne, 1786.

Elle s'attache à la vertu; elle fuit les repentirs, et cherche les amusements. Les plaisirs sont rares pour elle, mais ils sont vifs. Elle les saisit et les goûte avec ardeur.

Connaissant la vanité des projets et l'incertitude de l'avenir, elle veut surtout rendre heureux le moment qui s'écoule. L'imagination de Zélinde sait être riante, même quand son cœur est affligé. Des sensations trop vives et trop fortes pour sa machine, une activité excessive qui manque d'objets satisfaisants, voilà la source de tous ses maux. Avec des organes moins sensibles, Zélinde eût eu l'âme d'un grand homme. Avec moins d'esprit et de raison, elle n'eût été qu'une femme faible.

GINGUENÉ [1].

FRAGMENTS DE L'HISTOIRE LITTÉRAIRE DE L'ITALIE.

I. DANTE ALIGHIERI.

Dans la poésie, le Dante s'élève tout à coup comme un géant parmi des pygmées. Non-seulement il efface tout ce qui l'avait précédé, mais il se fait une place qu'aucun de ceux qui lui succèdent ne peut lui ôter. Pétrarque lui-même ne le surpasse point dans le genre gracieux, et n'a rien qui en approche dans le grand et dans le terrible. Sans doute, l'âpreté de son style blesse souvent cet organe superbe que Pétrarque flatte toujours. Mais, dans les tableaux énergiques où il prend son style de maître, il ne conserve de cette âpreté que ce qui est imitatif, et, dans les peintures plus douces, elle fait place à tout ce que la grâce et la fraîcheur du coloris ont de plus suave et de plus délicieux. Le peintre terrible d'Ugolin est aussi le peintre touchant de Françoise de Rimini. Mais, de plus, combien dans toutes les parties

[1] **Pierre-Louis GINGUENÉ** (1748—1815), littérateur et historien, membre de l'Institut en 1795, et de l'Académie française à la réorganisation en 1803, né à Rennes. C'était un homme d'une grande érudition, avec des tendances métaphysiques très-prononcées. Comme poète, on n'a pas oublié sa *Confession de Zulmé*. Comme historien, il a laissé une *Histoire littéraire d'Italie*, qui forme 9 vol. in-8°. Cet ouvrage, devenu assez rare, mériterait les honneurs d'une réimpression. L'auteur y parle en homme qui connaissait bien la langue et la littérature italiennes.

Pendant la Révolution, Ginguené fut inquiété, mais il échappa à la mort, et devint l'un des principaux rédacteurs de la *Décade philosophique*, où il se trouvait en compagnie de Cabanis, de Garat, des frères Chénier, dont l'idéologie un peu vague préparait le spiritualisme de M^me^ de Staël et la renaissance catholique opérée par Châteaubriand.

Doué des plus précieuses qualités morales, il fut vénéré du petit nombre d'amis qu'il recevait dans sa modeste retraite.

de son poème n'admire-t-on pas de comparaisons, d'images, de représentations naïves des objets les plus familiers, et surtout des objets champêtres, où la douceur, l'harmonie, le charme poétique sont au-dessus de tout ce qu'on peut se figurer, si on ne le lit pas dans la langue originale! Et ce qui lui donne encore dans ce genre un grand et précieux avantage, c'est qu'il est toujours simple et vrai : jamais un trait d'esprit ne vient refroidir une expression de sentiment ou un tableau de nature... Pendant un ou deux siècles sa gloire parut s'obscurcir dans sa patrie; on cessa de le tant admirer, de l'étudier, même de le lire; aussi la langue s'affaiblit, la poésie perdit sa force et sa grandeur. On est revenu au grand *père* Alighieri; et les Alfieri, les Parini ont fait vibrer avec une force nouvelle les cordes longtemps amollies et détendues de la lyre toscane.

II. MACHIAVEL.

Machiavel aimait passionnément sa patrie et la liberté. Il est impossible de lui refuser cette justice. Citoyen d'une république dont la constitution était mauvaise, surtout par sa mobilité, mais dont l'esprit était cependant tel que doit être celui des républiques les mieux constituées; à en juger par le nombre des grands hommes et des grands génies qui y brillèrent en peu de temps, il avait vu de près, pendant douze ou quinze ans, le jeu intérieur de cette machine politique; il avait coopéré lui-même à ses mouvements; il en avait vu enfin la décomposition et la ruine. Son esprit méditatif n'avait cessé, au milieu même de sa vie active, de s'interroger sur les causes et sur les suites des événements publics dont il avait été témoin. L'histoire de Tite-Live lui rendit présente, dans le loisir de sa retraite, celle d'une autre république dont les destinées ont fait les destinées de l'univers. La république romaine portait dans sa constitution et dans ses institutions les germes de sa grandeur, et les atteintes qu'elle y porta furent les causes de sa décadence. Machiavel suivit au-delà de l'histoire de Tite-Live ce funeste progrès; il le vit, il le médita dans les Annales et dans l'histoire de Tacite. Il n'y vit pas seulement des faits et des résultats, il y vit une manière et un style qu'il prit pour modèles. Tacite devint son maître dans l'art d'observer et dans l'art d'écrire. Il reporta dans l'étude du premier de ces deux grands historiens ce qu'il avait acquis à l'école du second, et l'on pourrait dire qu'il apprit de Tacite à lire Tite-Live, et à l'expliquer.

Mme DE GENLIS [1].

FRAGMENT DE L'OUVRAGE

DE L'INFLUENCE DES FEMMES SUR LA LITTÉRATURE FRANÇAISE [2].

I. MORT DE MARIE STUART.

Tous les spectateurs furent frappés d'admiration, et saisis d'un profond attendrissement, en voyant cette reine infortunée, dont la beauté parut plus touchante que jamais, s'avancer d'un pas ferme, avec un visage tranquille; elle tenait un crucifix serré contre sa poitrine. L'im-

[1] Stéphanie-Félicité-Ducrest de Saint-Aubin, comtesse DE GENLIS, marquise de Sillery (1746—1830), née à Chancery, près Autun, se qualifiait elle-même d'homme de lettres, et de gouverneur des enfants du duc d'Orléans. Elle a laissé plus de 80 ouvrages, parmi lesquels on n'en trouverait pas facilement un bon, excepté ses *Mémoires*, où l'on rencontre quelque intérêt, malgré la fatuité prétentieuse avec laquelle elle parle de sa personne, et *Mademoiselle de Clermont*, que Jules Janin a qualifié de chef-d'œuvre. En général, son style est correct, mais incolore, quoiqu'elle ait mis quelquefois, dans ses romans, des satires atroces contre les gens qui lui déplaisaient. On sait comment, dans les *Veillées du Château*, elle a arrangé La Harpe, sous le nom de M. de la Palinière. Ses romans historiques ne sont pas meilleurs que ses romans didactiques, et son théâtre est fort médiocre, bien qu'elle prétende à une portée morale.

En réalité, Mme de Genlis, femme très-instruite, était faite pour l'enseignement plutôt que pour la littérature, et, dans tous ses livres, elle apparaît en pédagogue. Son élève le plus célèbre fut le duc de Chartres, qui devint plus tard le roi Louis-Philippe.

« Madame de Genlis, a dit Cérutti, a une mesure qu'elle ne peut outrepasser. Ses vues ne sont pas larges, ses conceptions ne sont pas fortes, son style n'est pas coloré; la monotonie de la médiocrité est le caractère dominant de ses ouvrages. » — *Théâtre des jeunes personnes*, 1779, 7 vol.; *Adèle et Théodore*, 1782, 3 vol.; *les Veillées du Château*, 1784, 3 vol.; *Mademoiselle de Clermont*, nouvelle historique, 1802; *Mémoires*, 1825, 8 vol.; *Souvenirs de Félicie*.

PENSÉE SUR LA MÉLANCOLIE.

Vague mélancolie, es-tu peine ou plaisir?
En me livrant à toi je sens couler mes larmes;
Mais cette douceur a des charmes :
Pleurer n'est pas toujours souffrir.

[2] On trouve dans cet ouvrage des renseignements sur presque toutes les femmes citées dans cette collection. Si nous recommandons ce livre, c'est plutôt pour les dates et les notices historiques que pour les jugements de l'auteur en fait de littérature. Voyez par exemple, tome I, page 146, le passage où elle fait la mention la plus favorable des romans de Mme Riccoboni, et trouve détestables ceux de l'abbé Prévost!

pitoyable comte de Kent lui dit qu'il fallait avoir le Christ non dans les mains, mais dans le cœur. Marie lui répondit avec une douceur angélique, que la vue de cette image ne pouvait que fortifier l'amour dû au Sauveur. Elle monta sur l'échafaud, et fit placer ses femmes derrière elle pour recevoir son corps. Dans ce moment, qui offrait un spectacle si frappant et si terrible de la fragilité des grandeurs humaines, on entendit dans toute la salle un murure confus et général de sanglots et de gémissements! Marie se mit à genoux, en élevant les mains et les yeux vers le ciel; et après une fervente et courte prière, elle tendit sa tête sans donner le moindre signe de frayeur. Elle était dans la quarante-sixième année de son âge. Sa tête ne fut séparée du corps qu'au second coup. (*Tome I.*)

II. MADAME DU BOCCAGE [1].

Mme du Boccage qui, belle et poète, reçut les plus éclatants hommages, n'essuya point de critiques et n'eut point d'ennemis. Ne serait-ce point parce que ses vers n'étaient ni ridicules ni supérieurs?

Fontenelle fit ceux-ci pour son portrait :

Autour de ce portrait consacré pour la gloire,
Je vois voltiger les Amours,
Et le temple de Gnide et celui de Mémoire
Se la disputeront toujours.

Elle alla à Ferney, et Voltaire, en disant qu'il manquait quelque chose à sa coiffure, y plaça une couronne de laurier. (*Tome II.*)

FRAGMENT DES MÉMOIRES.

L'HABILLEMENT SINGULIER.

M. de Louvois avait toujours eu l'esprit un peu léger. Etant à Brest, à dix-huit ans, avec beaucoup de dettes, et sans argent, il écrivit à son père; et, ne recevant point de réponse, il vendit tous ses habits pour fournir aux frais de son voyage, ne gardant pour toute garde-robe qu'un mauvais frac usé; et il partit pour se rendre au château de Louvois, où le marquis de Souvré le reçut très-mal : dans les premiers jours, M. de Louvois n'osa pas lui renouveler sa demande. Un soir, M. de Souvré lui dit que les dames les plus considérables du voisinage devaient dîner chez lui le surlendemain. — J'espère, ajouta-t-il, que vous voudrez bien quitter ce vilain habit de voyage et vous habiller convenablement. M. de Louvois se garda bien de dire qu'il ne lui restait plus que le vêtement qu'il avait sur lui; mais il déclara qu'il n'avait apporté que de vieux habits, et qu'il désirait en faire faire un neuf; et il saisit cette occasion de demander de l'argent. M. de Souvré refusa

[1] Voy. tome I, p. 488-492 et 679.

d'un ton qui ne laissait nulle espérance. M. de Louvois n'insista point; il se contenta de répondre qu'il mettrait un autre habit. Il y avait dans la chambre où il couchait une vieille tapisserie à grands personnages : il en détache un pan qui représentait Armide et Renaud; il envoie chercher le tailleur du village; et, lorsqu'il fut arrivé, il lui ordonna de lui faire un habit complet, habit, veste et culotte avec ce pan de tapisserie, de passer la nuit, et de lui rendre le surlendemain de bonne heure. Le tailleur, pour mettre un peu de régularité dans ce singulier ouvrage, fit les manches avec les deux bras d'Armide, et sur le dos de cet habit il mit la tête de Renaud, ornée d'un beau casque; deux petits visages d'amours et des fragments de bouclier formaient le reste de l'habillement dont M. de Louvois se revêtit avec une joie parfaite. Equipé de la sorte, au mois de juillet, il attendit dans sa chambre, et non sans impatience, l'arrivée de la compagnie. Aussitôt qu'il entendit les voitures dans la cour, il descendit lestement, malgré l'étonnante lourdeur de sa parure, et il s'élança sur le perron afin de donner la main aux dames, ce qu'il fit sérieusement, et de l'air du monde le plus simple et le plus naturel. Comme on s'émerveillait et que l'on questionnait en vain M. de Louvois qui, avec un maintien triomphal, conduisait ces dames dans le salon, M. de Souvré survint. A l'aspect de son fils paré des dépouilles de sa chambre, il recula deux pas en arrière en demandant d'un ton foudroyant raison de cette extravagance.

— Mon père, répondit M. de Louvois, vous m'avez ordonné de mettre un autre habit, et, comme je n'avais à ma disposition que cette étoffe, j'ai été forcé de l'employer pour vous obéir.

Mme ROLAND [1].

FRAGMENT DES MÉMOIRES.

ARRESTATION DE Mme ROLAND.

J'étais assise à peine, que j'entends frapper chez moi; il était environ minuit; une nombreuse députation de la Commune se présente et me demande Roland. « Il n'est pas chez lui. — Mais, me dit le personnage qui portait le hausse-col d'officier, où peut-il être? Quand

[1] **Manon-Jeanne PHILIPPON**, femme de **Jean-Marie ROLAND DE LA PLATIÈRE** (1754—1793), née à Paris, morte sur l'échafaud. Elle était fille d'un graveur médiocre sans fortune, qui lui fit donner cependant de l'éducation, et, par l'ascendant de son caractère et de son esprit, elle devint une femme politique importante, lorsqu'elle eut épousé Roland, qu'on prétend avoir toujours parlé et agi d'après son inspiration. Elle contribua ainsi sans doute à le jeter dans le parti de la Gironde, qu'elle animait de sa parole enthousiaste, pendant qu'elle

reviendra-t-il? — J'ignore, lui répliquai-je, si vos ordres vous autorisent à me faire de semblables questions, mais je sais que rien ne peut m'obliger à y répondre. »

La bande se retira fort mécontente : je m'aperçus qu'elle laissait sentinelle à ma porte, et garde à celle de la maison ; je présumai qu'il n'y avait plus qu'à prendre des forces pour soutenir ce qui pouvait arriver. J'étais accablée de fatigue : je me fis donner à souper ; je finis mon billet, le confiai à ma fidèle bonne et me couchai. Je dormais profondément depuis une heure, lorsque mon domestique entre dans ma chambre pour m'annoncer que des messieurs de la section me priaient de passer au cabinet : « J'entends ce que cela veut dire, répliquai-je ; allez, mon enfant, je ne ferai pas attendre. » Je saute en bas du lit, je m'habille ; ma bonne arrive et s'étonne de ce que je prends la peine de mettre autre chose qu'un peignoir : « C'est qu'il faut être décemment pour sortir, » observai-je. La pauvre fille me fixa avec des yeux qui se remplissaient de pleurs : je passe dans l'appartement. « Nous venons, citoyenne, vous mettre en arrestation et apposer les scellés. — Où sont vos pouvoirs? — Les voici, dit un homme en tirant de sa poche un mandat du comité révolutionnaire, sans motif d'arrestation, pour me conduire à l'Abbaye. — Comment comptez-vous procéder, messieurs? — Nous avons envoyé chercher le juge de paix de la section, et vous voyez un détachement de la force armée. » Le juge de paix arrive ; on passe dans mon salon ; on appose les scellés partout, sur les fenêtres, sur les armoires au linge ; un homme voulait qu'on les mit sur un forte-piano.

restait pure, bien que son cœur appartînt à l'un des principaux Girondins. Lorsque ceux-ci furent vaincus par les Jacobins, Mme Roland fut comprise dans les poursuites dirigées contre eux, et condamnée à mort. Elle mourut avec le plus grand courage. On a d'elle une *Correspondance* et des *Mémoires* qui viennent d'être réimprimés tout récemment.

PENSÉES DÉTACHÉES.

La jeunesse est présomptueuse et la vieillesse est timide : l'une veut vivre, l'autre a vécu.

On ne peut, sans s'avilir, rien accepter de la scélératesse.

Agir sans principes fixes, c'est consulter sa montre, après avoir placé l'aiguille au hasard.

* * *

Son mari **Jean-Roland DE LA PLATIÈRE**, né à Villefranche en 1732, exerçait à Lyon les fonctions d'inspecteur général du commerce, lorsque la Révolution éclata. Il fut envoyé en qualité de député, à l'Assemblée constituante. Les Girondins avec lesquels il s'était lié, le firent nommer ministre de l'intérieur en 1792, mais comme il s'obstinait à lutter contre la Commune, il perdit beaucoup de sa popularité. On l'accusa ensuite d'avoir enlevé de l'armoire de fer tous les papiers qu'il lui convenait de faire disparaître. Bref, proscrit avec les Girondins, il s'échappa, et alla chercher un refuge à Rouen. En apprenant la mort de sa femme, il se suicida.

Il a laissé, outre divers ouvrages scientifiques, des *Lettres* écrites de Suisse et d'Italie, qui forment 6 vol. in-12.

Je demande à sortir les objets composant la garde-robe de ma fille, et je fais pour moi-même un petit paquet de nuit. Cependant cinquante, cent personnes entrent et sortent continuellement, remplissent deux pièces, environnent tout et peuvent cacher les malveillants qui se proposeraient de dérober quelque chose : l'air se charge d'émanations infectes; je suis obligée de passer près de la fenêtre de l'antichambre pour y respirer.

Enfin, à sept heures du matin, je laissai ma fille et mes gens, après les avoir exhortés au calme et à la patience; je sentais leurs pleurs m'honorer plus que l'oppression ne pouvait me consterner. « Vous avez là des personnes qui vous aiment, dit un des commissaires. — Je n'en ai jamais eu d'autres près de moi. » répliquai-je, et je descendis. Je trouvai deux haies d'hommes armés, depuis le bas de l'escalier jusqu'au fiacre arrêté de l'autre côté de la rue, et une foule de curieux; j'avançai gravement à petits pas, considérant cette troupe lâche et abusée. La force armée suivit la voiture sur deux files; ce malheureux peuple, qu'on trompe et qu'on égorge dans la personne de ses vrais amis, attiré par le spectacle, s'arrêtait sur mon passage, et quelques femmes criaient : A la guillotine! « Voulez-vous qu'on lève les portières? me disaient obligeamment les commissaires. — Non, messieurs; l'innocence, tout opprimée qu'elle soit, ne prend jamais l'attitude des coupables; je ne crains les regards de personne, et je ne veux me soustraire à ceux de qui que ce soit. — Vous avez plus de caractère que beaucoup d'hommes; vous attendez paisiblement justice. — Justice! si elle se faisait, je ne serais pas actuellement en votre pouvoir. »

Nous arrivons à l'Abbaye ; cinq ou six lits de camp, occupés par autant d'hommes dans une chambre obscure, furent les premiers objets qui s'offrirent à ma vue; après avoir passé le guichet, on se lève, on s'agite, et mes guides me font monter un escalier étroit et sale. Nous parvenons chez le concierge, dans une espèce de petit salon assez propre, où il m'offre une bergère. — « Où est ma chambre? demandai-je à sa femme, grosse personne d'une bonne figure. — Madame, je ne vous attendais pas, je n'ai rien de préparé; mais vous resterez ici en attendant. » Les commissaires passent dans la pièce voisine, font inscrire leur mandat et donnent leurs ordres verbaux. J'appris par la suite qu'ils étaient très-sévères et qu'ils les firent renouveler plusieurs fois depuis, mais sans oser les donner par écrit. Le concierge savait trop bien son métier pour suivre à la lettre ce qui n'est point obligatoire; c'est un homme honnête, actif, obligeant, qui met dans l'exercice de ses fonctions tout ce que la justice et l'humanité peuvent faire désirer. « Que voulez-vous pour votre déjeuner? — Une bavaroise à l'eau. »

Les commissaires se retirent en me disant que, si Roland n'était point coupable, il n'aurait point dû s'absenter. « Il est trop étrange qu'on puisse soupçonner un tel homme, qui a rendu de si grands services à la liberté; il est trop odieux de voir calomnier et persécuter avec acharnement le ministre dont la conduite est si franche, dont les

comptes sont si clairs, pour qu'il n'ait pas dû se soustraire aux derniers excès de l'envie. Juste comme Aristide, sévère comme Caton, ce sont ses vertus qui lui ont donné des ennemis: la rage de ceux-ci ne connaît pas de mesure; qu'elle s'exerce sur moi, je la brave et me dévoue; lui doit se conserver pour son pays, auquel il peut encore rendre de grands services. » Un salut de confusion fut la réponse de ces messieurs. Ils sont partis; je déjeune, tandis que l'on range à la hâte la chambre à coucher où l'on me fait passer. « Vous pouvez, madame, demeurer ici tout le jour; et, si je ne pouvais vous faire préparer un local ce soir, parce que j'ai beaucoup de monde, on dresserait un lit dans le salon. » La femme du concierge, qui me parlait ainsi, ajoute quelques réflexions obligeantes sur les regrets qu'elle éprouve toute les fois qu'elle voit arriver des personnes de son sexe: « Car, ajoute-t-elle, toutes n'ont pas l'air serein comme Madame. » Je la remercie en souriant; elle m'enferme. Me voilà donc en prison! me dis-je; ici je m'assieds et me recueille profondément. Je ne donnerais pas les moments qui suivirent pour ceux que d'autres estimeraient les plus doux de ma vie; je ne perdrai jamais leur souvenir. Ils m'ont fait goûter, dans une situation critique, avec un avenir orageux, incertain, tout le prix de la force et de l'honnêteté dans la sincérité d'une conscience et d'un grand courage. Jusque-là poussée par les événements, mes actions, dans cette crise, avaient été le résultat d'un vif sentiment qui entraîne. Quelle douleur que d'en justifier tous les effets par la raison! Je rappelai le passé; je calculai les événements futurs, et si je trouvai, en écoutant ce cœur sensible, quelque affection trop puissante, je n'en découvris pas une qui dût me faire rougir, pas une qui ne servît d'aliment à mon courage et qu'il ne sût encore dominer. Je me consacrai, pour ainsi dire, volontairement à ma destinée, quelle qu'elle pût être. Je défiai ses rigueurs et m'établis dans cette disposition où l'on ne cherche plus que le bon emploi du présent, sans inquiétude ultérieure. Mais cette tranquillité pour ce qui m'était personnel, je ne tentai même pas de l'étendre au sort de mon pays et de mes amis; j'attendais le journal du soir et j'écoutais les cris des rues avec une avidité inexprimable.

LETTRE A M. HENRI BANCAL [1].

Au Clos La Platière, le 30 novembre 1790.

Nous attendions de vos nouvelles avec impatience; les premières de Londres nous sont parvenues depuis cinq à six jours, et vous jugez comme elles ont été accueillies. J'ai tardé de vous répondre, non pour avoir plus de choses à vous dire, l'amitié ne redoute jamais court, mais pour en avoir de meilleures à vous apprendre. Le duel de Lameth et de

[1] Henri BANCAL-DES-ISSARTS (1750—1826), député à la Convention nationale. Citoyen vertueux, il remplit d'une manière aussi ferme que modérée le rôle qu'il joua dans le grand drame de la Révolution.

Castries a commencé une sorte de révolution qui doit s'achever par un décret contre ce barbare et féodal usage. Il y avait eu partie faite pour engager les patriotes à se couper la gorge : plusieurs d'entre eux furent insultés par des ferrailleurs dans le même temps qu'un Chovigny provoquait Lameth à se battre : celui-ci refusa deux jours, mais Castries s'étant prévalu de ce noble refus pour le plaisanter et le pousser à bout, il eut la faiblesse de céder! Il fut blessé. Le peuple irrité dévasta l'hôtel de Castries; en exécutant cette vengeance, il développa ce mélange de colère et de modération, de violence et de désintéressement, qui fait rougir ses ennemis et que ses partisans mêmes n'admirent peut-être pas assez. Les meubles, les glaces, les effets les plus précieux étaient mis en pièces et jetés par les fenêtres, et des hommes couverts de haillons déchiraient à pleines mains des assignats en s'écriant : « Autant de gagné pour la nation! » On déchirait de superbes tableaux, et un portrait du roi, fêté et respecté, fut élevé en place apparente, exposé à la vénération de tous. Les terribles exécuteurs se faisaient fouiller en sortant, pour prouver qu'ils n'emportaient rien; ils arrêtèrent eux-mêmes quelques voleurs qu'ils trouvèrent saisissant de l'argenterie. Racontez ces faits à ces braves bretons, qui étaient, dans le temps de Tacite, *domati all'ubidire, ma non all'esser schiavi*, et dont l'âme fière doit se plaire à reconnaître la vigueur et la générosité de leurs voisins trop longtemps ennemis. Les sections de Paris ont député vers Lameth pour lui reprocher sa complaisance et lui remontrer ses devoirs ; des sociétés d'amis de la Constitution ont fait des adresses à l'Assemblée nationale pour obtenir un décret contre les duels.

Cependant les affaires de Lyon prennent une nouvelle tournure, cinq des anciens municipaux, demeurés par la voie du sort, ayant donné leur démission; les premiers notables passent à leur place, notre ami est du nombre. Cependant mille difficultés inventées à plaisir pour diminuer le nombre des votants, ou naissantes des passions diverses, retardent beaucoup les élections; nous avons arrêté d'attendre qu'elles fussent achevées pour nous rendre à Lyon, où notre ami ira remplir ses fonctions, disposé comme tout bon citoyen qui doit pouvoir dire aujourd'hui avec César, mais pour une meilleure cause :

> **Quoi qu'il puisse arriver, mon cœur n'a rien à craindre;**
> **Je vaincrai sans orgueil, ou mourrai sans me plaindre.**

Vous avez fait un charmant voyage avec votre aimable compagne, et vous commencez sans doute à connaître quelques sociétés; j'imagine que vous n'échapperez pas le lord Stanhope non plus que tous les amis de la révolution.

Vous voilà établi dans un quartier duquel nous n'étions pas fort loin, car nous habitions *Creven street in the Strand;* le parc et tout ce qui

y fait suite vous offriraient de charmantes promenades dans une autre saison [1].

VERGNIAUD [2].

SUR LES MASSACRES DE SEPTEMBRE 1792.

La commission extraordinaire et le comité de surveillance se sont déjà concertés : mais il y a un grand nombre de pièces à examiner. Le rapport ne pourra être fait que demain, peut-être même à la séance du soir, et il importe de ne pas retarder les précautions. S'il n'y avait que le peuple à craindre, je dirais qu'il y a tout à espérer; car le peuple est juste, et il abhorre le crime. Mais il y a ici des satellites de Coblentz; il y a des scélérats soudoyés pour semer la discorde, répandre la consternation et nous précipiter dans l'anarchie. Ils ont frémi du serment que les citoyens ont prêté de protéger de toutes leurs forces la sûreté des personnes, les propriétés, et l'exécution de la loi; de la fédération qu'ils ont formée pour donner de l'efficacité à leur serment. Ils ont dit : « On veut faire cesser les proscriptions, on veut nous arracher nos victimes; on ne veut pas que nous puissions les assassiner dans les bras de leurs femmes et de leurs enfants : eh bien! ayons

[1] A cette lettre était jointe une fable qui paraissait en faire partie. La voici :

LE ROSSIGNOL ET LA FAUVETTE.

Privée dès son jeune âge, une fauvette vivait en paix sans rien regretter. Bon maître, agréable volière suffisaient à ses besoins, ou servaient à contenir ses vœux. Un brillant rossignolet, volant, chantant, çà et là, conduit par le hasard, vint un jour près de sa cage. Beaux yeux, bec mignon, gentil corsage, mais surtout jolie voix et accents des plus tendres, attirent, charment tour à tour la prisonnière et le passant. Quand on sent qu'on se ressemble, on ne tarde pas de s'aimer : c'est ce que firent nos oiseaux. Quelle sera leur destinée? La fauvette constante en sa captivité, d'une aile caressante et de son doux ramage doit récompenser les soins du maître qui la chérit; tandis qu'appelé par la gloire, le rossignol ira dans les bois célébrer le printemps, la liberté, l'amour. « Vole, poursuis ta carrière, dit la fauvette attendrie, sois l'honneur de nos forêts, enseigne leurs hôtes sauvages, en chantant le bonheur, tu le feras goûter; sensible à tes succès, je jouirai de tes triomphes. » Grandes promesses, charmant parlage signalèrent leurs adieux; le rossignol part à tire-d'aile. Bientôt pays nouveau, bocages délicieux, oiseaux d'étranges plumages attirent et fixent ses regards : on est curieux chez les moineaux, tout comme parmi les humains : on veut voir, et le temps passe, et l'appétit vient en mangeant.

Adieu fauvette dans sa cage;
La pauvrette à beau compter les moments,
Ils vont vite pour qui voyage (*).

[2] **Pierre-Victurnien VERGNIAUD** (1759—1793), l'un des chefs les plus remarquables du parti de la Gironde, né à Limoges, mort sur l'échafaud. Il était

(*) *Afflictis lentæ, celeres gaudentibus horæ.*

recours aux mandats d'arrêt. Dénonçons, arrêtons, entassons dans les cachots ceux que nous voulons perdre. Nous agiterons ensuite le peuple, nous lâcherons nos sicaires; et dans les prisons nous établirons une boucherie de chair humaine, où nous pourrons à notre gré nous désaltérer du sang. » Et savez-vous, citoyens, comment disposent de la liberté des citoyens, des hommes qui s'imaginent qu'on a fait la révolution pour eux; qui croient follement qu'on a envoyé Louis XVI au Temple pour les introniser eux-mêmes aux Tuileries? Savez-vous comment sont décernés les mandats d'arrêts? La commune de Paris s'en repose à cet égard sur son comité de surveillance. Ce comité de surveillance, par un abus de tous les principes, ou une confiance bien folle, donne à des individus le terrible droit de faire arrêter ceux qui leur paraîtront suspects. Ceux-ci le subdélèguent encore à d'autres affidés dont il faut bien seconder les vengeances, si l'on veut en être secondé soi-même. Voilà de quelle étrange série dépendent la liberté et la vie des citoyens; voilà entre quelles mains repose la sûreté publique! Les Parisiens aveuglés osent se dire libres! Ah! ils ne sont plus esclaves, il est vrai, des tyrans couronnés, mais ils le sont des hommes les plus vils, des plus détestables scélérats. Il est temps de briser ces chaînes honteuses, d'écraser cette nouvelle tyrannie; il est temps que ceux qui ont fait trembler les hommes de bien, tremblent à leur tour Je n'ignore pas qu'ils ont des poignards à leurs ordres. Eh! dans la nuit du 2 septembre, dans cette nuit de proscription, n'a-t-on pas voulu les diriger contre plusieurs députés, et contre moi! Ne nous a-t-on pas dénoncés au peuple comme des traîtres! Heureusement c'était en effet le peuple qui était là : les assassins étaient occupés ailleurs. La voix de la calomnie ne produisit aucun effet, et la mienne peut encore se faire entendre ici : et, je vous l'atteste, elle tonnera de tout ce qu'elle a de force contre le crime et les tyrans. Eh! que m'importent des poignards et des sicaires! Qu'importe la vie aux représentants du peuple, quand il s'agit de son salut! Lorsque Guillaume Tell ajustait la flèche qui devait abattre la pomme fatale qu'un monstre avait placée sur la tête de son fils, il s'écriait : « Périssent mon nom et ma mémoire, pourvu que la Suisse soit libre! »

Et nous aussi nous dirons : « Périsse l'Assemblée nationale et sa mémoire, pourvu que la France soit libre! » (*Les députés se lèvent par un mouvement unanime en criant* : « Oui, oui, périsse notre mémoire, pourvu que la France soit libre! » — *Les tribunes se lèvent en même*

avocat à Bordeaux lorsque la Révolution commença, et fut envoyé à l'Assemblée législative. Comme Mirabeau, il commença par attaquer la cour, mais bientôt inquiet, comme Mirabeau, des progrès du mouvement révolutionnaire, il revint à des convictions monarchiques, qui ne furent pas accueillies avec toute l'ardeur qu'on aurait pu y mettre. De là, il survint plusieurs hésitations dans la conduite de Vergniaud, qui paraît avoir eu autant d'indécision dans le caractère, qu'il y avait de sublimité dans son éloquence. Vergniaud tomba avec les Girondins. Sa mort fut aussi noble qu'avait été sa vie.

temps, et répondent par des applaudissements réitérés au mouvement de l'assemblée.) Périsse l'assemblée nationale et sa mémoire, si elle épargne un crime qui imprimerait une tache au nom français; si sa vigueur apprend aux nations de l'Europe que, malgré les calomnies dont on cherche à flétrir la France, il est encore, et au sein même de l'anarchie momentanée où des brigands nous ont plongés, il est encore dans notre patrie quelques vertus publiques, et qu'on y respecte l'humanité! Périsse l'assemblée nationale et sa mémoire, si, sur nos cendres, nos successeurs plus heureux peuvent établir l'édifice d'une constitution qui assure le bonheur de la France et consolide le règne de la liberté! Je demande que les membres de la commune répondent sur leurs têtes de la sûreté de tous les prisonniers.

RIVAROL [1].

FRAGMENTS DÉTACHÉS.

I. SUR LA LANGUE FRANÇAISE.

Si on ne lui trouve pas les diminutifs et les mignardises de la langue italienne, son allure est plus mâle. Dégagée de tous les protocoles que la bassesse inventa pour la vanité et la faiblesse pour le pouvoir, elle en est plus faite pour la conversation, lien des hommes et charme de tous les âges : et, puisqu'il faut le dire, elle est de toutes les langues

[1] **Antoine, comte DE RIVAROL** (1754—1801), littérateur et écrivain politique, né à Bagnols en Languedoc, mort à Berlin. Il se rendit célèbre comme écrivain politique, tout en menant une existence déréglée, qui ne pouvait lui promettre un âge avancé. Bel esprit de salon, il colportait des satires incisives, où il exhalait ses rancunes politiques et littéraires. L'un de ses pamphlets les plus remarquables est le *Petit Almanach des grands hommes*. Il faut signaler aussi son *Discours sur l'universalité de la langue française*, où il fait preuve d'une profondeur qu'on ne retrouve pas dans ses autres écrits.

Rivarol fut, comme Diderot, assez mauvais économe d'une grande fortune intellectuelle. Il était prodigieux dans la conversation, où ses idées s'évaporaient et pétillaient comme la mousse, mais il sortait rarement de là quelque chose de substantiel. Rivarol se consuma en causant, pour employer une de ces métaphores qu'il aimait. L'un de ses meilleurs mots est celui qu'il adressa à quelqu'un qui le consultait sur un distique : « C'est bien, dit Rivarol, mais il y a des longueurs. »

PENSÉES DÉTACHÉES.

L'envie qui parle et qui crie est toujours maladroite; c'est l'envie qui se tait qu'on doit craindre.

L'indulgence, pour ceux qu'on connaît, est bien plus rare que la pitié pour ceux qu'on ne connaît pas.

La guerre est le tribunal des rois; les victoires ou les défaites sont ses arrêts.

la seule qui ait une probité attachée à son génie. Sûre, sociale, raisonnable, ce n'est plus la langue française, c'est la langue humaine [1]. (*Discours sur l'universalité de la langue française, couronné par l'Académie de Berlin*, 1784.)

II. LA PHILOSOPHIE ET LA RELIGION.

Le vice radical de la philosophie, c'est de ne pouvoir parler au cœur. Or, l'esprit est le côté partiel de l'homme; le cœur est tout... Aussi la religion, même la plus mal conçue, est-elle infiniment plus favorable

On ferait souvent un bon livre de ce qu'on n'a pas dit.

Tout homme qui s'élève s'isole.

L'homme passe sa vie à raisonner sur le passé, à se plaindre du présent, à trembler pour l'avenir.

L'homme qui dort, l'homme ivre, c'est l'homme diminué.

Un sot a beau faire broder son habit, ce n'est toujours que l'habit d'un sot.

Le peuple est un souverain qui ne demande qu'à manger; Sa Majesté est tranquille quand elle digère.

Les idées sont des fonds qui ne portent intérêt qu'entre les mains du talent.

Les idées sont comme les hommes, elles dépendent de l'état et de la place qu'on leur donne.

Quand la fortune nous exempte du travail, la nature nous accable du temps.

La présomption est fille de l'ignorance.

Ceux qui donnent des conseils sans les accompagner d'exemples, ressemblent à ces poteaux de la campagne qui indiquent les chemins sans les parcourir.

Nos aïeux nous empêchent souvent d'être les fils de nos œuvres.

L'espérance est un emprunt fait au bonheur.

Le temps est le rivage de l'esprit; tout passe devant lui, et nous croyons que c'est lui qui passe.

On ne doit combattre l'opinion que par le raisonnement : on ne tire point de coups de fusil aux idées.

L'or est le souverain des souverains.

Les passions sont les orateurs des grandes assemblées.

L'or, semblable au soleil, qui fond la cire et durcit la boue, développe les grandes âmes et rétrécit les mauvais cœurs.

Il y a des gens extrêmement malheureux lorsqu'ils ne peuvent se débarrasser de trois des plus grands biens : de leur temps, de leur pensée, de leur argent.

[1] Citons ici ces belles paroles, où il semble avoir voulu peindre tout spécialement

L'ESPRIT FRANÇAIS.

L'esprit est en général cette faculté qui voit vite, brille et frappe. Je dis vite, car la vivacité est son essence : un trait et un éclair sont ses emblèmes. Observez que je parle de la rapidité de l'idée, et non de celle du temps que peut avoir coûté sa poursuite... Le génie lui-même doit ses plus beaux traits, tantôt à une profonde méditation, et tantôt à des inspirations soudaines. Mais dans le monde, l'esprit est toujours improvisateur; il ne demande ni délai ni rendez-vous pour dire un mot heureux. Il bat plus vite que le simple bon sens : il est en un mot, sentiment prompt et brillant.

à l'ordre politique, et plus conforme à la nature humaine en général, que la philosophie; parce qu'elle ne dit pas à l'homme d'aimer Dieu de *tout son esprit*, mais de *tout son cœur;* elle nous prend par *le côté sensible et vaste* qui est à peu près le même dans tous les individus, et non par *le côté raisonneur, inégal et borné* qu'on appelle esprit.

Que l'histoire vous rappelle que partout où il y a mélange de religion et de barbarie c'est toujours la religion qui triomphe; mais que partout où il y a mélange de barbarie et de philosophie, c'est la barbarie qui l'emporte... En un mot, la philosophie divise les hommes par les opinions, la religion les unit dans les mêmes principes : il y a donc un contrat éternel entre la politique et la religion. Tout Etat, si j'ose le dire, est un vaisseau mystérieux qui a ses ancres dans le ciel.

(*Discours préliminaire d'un dictionnaire de la langue française.*)

III. L'HOMME ET LA NATURE.

Dans l'homme, pour l'homme, autour de l'homme, tout s'use, tout change, tout périt : tout marche du printemps à la décrépitude; les lois, les mœurs, les beaux-arts, les empires, ont leur éclat et leur déclin, leur fraîcheur et leur vétusté, quelquefois même une fin prématurée, et cependant la nature, mère constante de tant de formes fugitives, reste appuyée sur la nécessité, au sein des mouvements, des vicissitudes et des métamorphoses, immobile, invariable, immortelle.

(*Maximes et pensées sur la politique.*)

IV. SUR LE GOUT.

Le jugement se contente d'approuver et de condamner, mais le goût jouit et souffre. Il est au jugement ce que l'honneur est à la probité; ses lois sont délicates, mystérieuses et sacrées. L'honneur est tendre et se blesse de peu : tel est le goût; et, tandis que le jugement se mesure avec son objet, ou le pèse dans la balance, il ne faut au goût qu'un coup d'œil pour décider son suffrage ou sa répugnance, je dirais presque son amour ou sa haine, son enthousiasme ou son indignation, tant il est sensible, exquis et prompt! Aussi les gens de goût sont-ils les hauts justiciers de la littérature. L'esprit de critique est un esprit d'ordre : il connaît des délits contre le goût et les porte au tribunal du ridicule : car le rire est souvent l'expression de sa colère, et ceux qui le blâment ne songent pas assez que l'homme de goût a reçu vingt blessures avant d'en faire une. On dit qu'un homme a l'esprit de critique, lorsqu'il a reçu du ciel non-seulement la faculté de distinguer les beautés et les défauts des productions qu'il juge, mais une âme qui se passionne pour les unes et s'irrite des autres, une âme que le beau ravit, que le sublime transporte, et qui, furieuse contre la médiocrité, la flétrit de ses dédains et l'accable de son ennui.

(*Cité dans l'Etude sur Rivarol, de Sainte-Beuve.*)

V. PARIS.

Paris est-il donc une ville de guerre? n'est-ce pas, au contraire, une ville de luxe et de plaisir? Rendez-vous de la France et de l'Europe, Paris n'est la patrie de personne, et on ne peut que rire d'un homme qui se dit citoyen de Paris. Cette capitale n'est qu'un vaste spectacle qui doit être ouvert en tout temps : Ce n'est point la liberté qu'il lui faut, cet aliment des républiques est trop indigeste pour de frêles sybarites; c'est la sûreté qu'elle exige, et, si une armée la menace, elle doit être désertée en deux jours. Il n'y a qu'un gouvernement doux et respecté qui puisse donner à Paris le repos nécessaire à son opulence et à sa prospérité.

(*Philosophie politique, VIII.*)

LES DEUX DE MAISTRE [1].

JOSEPH DE MAISTRE.

FRAGMENTS DES SOIRÉES DE SAINT-PÉTERSBOURG.

I. UNE NUIT D'ÉTÉ A SAINT-PÉTERSBOURG.

Rien n'est plus rare, mais rien n'est plus enchanteur, qu'une belle nuit d'été à Saint-Pétersbourg, soit que la longueur de l'hiver et la rareté de ses nuits leur donnent, en les rendant plus désirables, un charme particulier, soit que réellement, comme je le crois, elles soient plus douces et plus calmes que dans les plus beaux climats.

Le soleil, qui, dans les zones tempérées, se précipite à l'occident, et ne laisse après lui qu'un crépuscule fugitif, rase ici lentement une terre dont il semble se détacher à regret. Son disque, environné de

[1] **Joseph-Marie**, comte **DE MAISTRE** (**1753-1821**), célèbre philosophe et publiciste, d'origine languedocienne, né à Chambéry. Après avoir rempli plusieurs missions pour le gouvernement sarde, il fut nommé, en 1803, ministre plénipotentiaire du roi de Sardaigne en Russie, mais ayant voulu installer les Jésuites à Saint-Pétersbourg, il fut forcé de quitter cette capitale en 1817, et revint dans sa patrie. Là s'arrête son rôle politique, mais non pas son rôle littéraire. Il avait commencé celui-ci par ses *Considérations sur la France* (1795) où l'on trouve de grands paradoxes et de fausses prophéties, mêlées à de belles vérités que revêt un style coloré et puissant. C'est une théorie complète de l'absolutisme. Dans le livre *Du Pape* (1809) les mêmes idées politiques dominent; on voit de Maistre combattre avec acharnement les philosophes du dernier siècle, entre autres Locke, et prêcher la théocratie. On a encore du comte de Maistre : *De l'Eglise gallicane* (1821), les *Soirées de Saint-Pétersbourg* (1821), dont son frère Xavier a écrit quelques chapitres : *Examen de la philosophie de Bacon* (1826), et une correspondance publiée il y a quelques années.

Lamartine l'a jugé en disant que, chez lui l'écrivain était bien supérieur au

vapeurs rougeâtres, roule, comme un char enflammé, sur les sombres forêts qui couronnent l'horizon, et ses rayons réfléchis par le vitrage des palais, donnent au spectateur l'idée d'un vaste incendie.

Les grands fleuves ont ordinairement un lit profond et des bords escarpés qui leur donnent un aspect sauvage. La Néva coule à pleins bords au sein d'une cité magnifique; ses eaux limpides touchent le gazon des îles qu'elle embrasse, et, dans toute l'étendue de la ville, elle est contenue par deux quais de granit, alignés à perte de vue; espèce de magnificence répétée dans les trois grands canaux qui parcourent la capitale, et dont il n'est pas possible de trouver ailleurs le modèle ni l'imitation.

Mille chaloupes se croisent et sillonnent l'eau en tous sens : on voit de loin les vaisseaux étrangers qui plient leurs voiles et jettent l'ancre. Ils apportent sous le pôle les fruits des zones brûlantes et toutes les productions de l'univers. Les brillants oiseaux d'Amérique voguent sur la Néva avec des bosquets d'orangers : ils retrouvent en arrivant la noix du cocotier, l'ananas, le citron et tous les fruits de leur terre natale. Bientôt le Russe opulent s'empare des richesses qu'on lui présente, et jette l'or, sans compter, à l'avide marchand.

Nous rencontrions de temps en temps d'élégantes chaloupes dont on avait retiré les rames, et qui se laissaient aller doucement au paisible courant de ces belles eaux. Les rameurs chantaient un air national, tandis que leurs maîtres jouissaient en silence de la beauté du spectacle et du calme de la nuit.

Près de nous, une longue barque emportait rapidement une noce de riches négociants. Un baldaquin cramoisi, garni de franges d'or, couvrait le jeune couple et les parents. Une musique russe, resserrée entre deux files de rameurs, envoyait au loin le son de ses bruyants

penseur, et l'homme très-supérieur encore au penseur et à l'écrivain.

PENSÉES DÉTACHÉES.

Nous déclarons coupables et infâmes deux hommes qui se battent avec un fer long de trois pouces; mais si le fer a trois pieds, le combat devient honorable.

Nos enfants porteront la peine de nos fautes; nos pères les ont vengés d'avance.

Tout homme en qualité d'homme, est sujet à tous les malheurs de l'humanité.

*
* *

Xavier, comte DE MAISTRE (1764-1852), littérateur célèbre, né à Chambéry. Il servit d'abord dans l'armée piémontaise en qualité d'officier. Lors de la Révolution, il émigra en Russie, y devint général, et y passa le reste de son existence. Il se fit à lui-même cette épitaphe :

Ci-gît, sous cette pierre grise,
Xavier, qui de tout s'étonnait,
Demandant d'où venait la bise
Et pourquoi Jupiter tonnait.

Ces quatre vers peignent au naturel le caractère de l'auteur, qui, bien différent de son frère, qui vient d'être mentionné, passa sa vie en aimable épicurien. Il n'a écrit que de petites nouvelles, mais elles sont toutes remarquables par la naïveté et la sensibilité du fond, et par l'élégance du style. L'œuvre

cornets. Cette musique n'appartient qu'à la Russie, et c'est peut-être la seule chose particulière à un peuple, qui ne soit pas ancienne.

Une foule d'hommes vivants ont connu l'inventeur, dont le nom réveille constamment dans sa patrie l'idée de l'antique hospitalité, du luxe élégant et des nobles plaisirs. Singulière mélodie! emblème éclatant fait pour occuper l'esprit bien plus que l'oreille! Qu'importe à l'œuvre que les instruments sachent ce qu'ils font? vingt ou trente automates agissant ensemble produisent une pensée étrangère à chacun d'eux : le mécanisme aveugle est dans l'individu; le calcul ingénieux, l'imposante harmonie, sont dans le tout.

La statue équestre de Pierre Ier s'élève sur le bord de la Néva, à l'une des l'extrémités de l'immense place d'Isaac. Son visage sévère regarde le fleuve et semble encore animer cette navigation créée par le génie du fondateur. Tout ce que l'oreille entend, tout ce que l'œil contemple sur ce superbe théâtre, n'existe que par une pensée de la tête puissante qui fit sortir d'un marais tant de monuments pompeux. Sur ces rives désolées, d'où la nature semblait avoir exilé la vie, Pierre assit sa capitale et se créa des sujets. Son bras terrible est encore étendu sur leur postérité qui se presse autour de l'auguste effigie. On regarde, et l'on ne sait si cette main de bronze protège ou menace.

A mesure que notre chaloupe s'éloignait, le chant des bateliers et le bruit confus de la ville s'éteignaient insensiblement. Le soleil était descendu sous l'horizon; des nuages brillants répandaient une clarté douce, un demi-jour doré qu'on ne saurait peindre, et que je n'ai jamais vu ailleurs; la lumière et les ténèbres semblent se mêler et comme s'entendre pour former le voile transparent qui couvre alors ces campagnes [1]. (*Entretien I.*)

principale de l'auteur, le *Voyage autour de ma chambre*, rappelle le génie humoristique de Sterne, sans que Xavier de Maistre puisse être accusé d'imitation. Il a écrit encore *le Lépreux de la cité d'Aoste*, *les Prisonniers du Caucase*, *la Jeune sibérienne*, et les quelques pages des soirées de Saint-Pétersbourg, reconnaissables à leur style particulier.

Xavier de Maistre a composé peu de vers. Plus loin nous en reproduirons quelques-uns, et, à l'article PETIT-SENN, dans le tome III de cet ouvrage, nous citerons deux anecdotes intéressantes pour la biographie de notre auteur :

PENSÉES DÉTACHÉES.

Lorsque les personnes d'un vrai mérite, lorsque les âmes bonnes se rencontrent pour la première fois, elles ne font pas connaissance : on peut dire qu'elles se reconnaissent comme de vieux amis, qui n'étaient séparés que par l'éloignement ou l'inégalité des conditions.

L'étude approfondie du monde rappelle toujours à ceux qui l'ont faite avec fruit, à paraître simples et sans prétentions ; en sorte que l'on travaille quelquefois longtemps pour arriver au point par où l'on aurait dû commencer.

[1] Ce morceau, à en juger par le style, nous semble être l'un de ceux qu'il faut attribuer plutôt à Xavier qu'à Joseph de Maistre.

II. LE BOURREAU.

De cette prérogative redoutable, dont je vous parlais tout à l'heure, résulte l'existence nécessaire d'un homme destiné à infliger aux crimes les châtiments décernés par la justice humaine, et cet homme, en effet, se trouve partout, sans qu'il y ait aucun moyen d'expliquer comment, car la raison ne découvre dans la nature de l'homme aucun motif capable de déterminer le choix de cette profession. Je vous crois trop accoutumés à réfléchir, Messieurs, pour qu'il ne vous soit pas arrivé souvent de méditer sur le bourreau. Qui est-ce donc que cet être inexplicable, qui a préféré à tous les métiers agréables, lucratifs, honnêtes et honorables qui se présentent en foule à la force ou à la dextérité humaine, celui de tourmenter et de mettre à mort ses semblables? Cette tête, ce cœur sont-ils faits comme les nôtres? ne contiennent-ils rien de particulier et d'étranger à notre nature? Pour moi, je n'en sais pas douter. Il est fait comme nous extérieurement; il naît comme nous; mais c'est un être extraordinaire, et pour qu'il existe dans la famille humaine il faut un décret particulier, un *Fiat* de la puissance créatrice. Il est créé comme un monde. Voyez ce qu'il est dans l'opinion des hommes, et comprenez, si vous pouvez, comment il peut ignorer cette opinion ou l'affronter. A peine l'autorité a-t-elle désigné sa demeure, à peine a-t-il pris possession, que les autres habitations reculent jusqu'à ce qu'elles ne voient plus la sienne. C'est au milieu de cette solitude et de cette espèce de vide formé autour de lui, qu'il vit seul avec sa femelle et ses petits, qui lui font connaître la voix de l'homme; sans eux, il n'en connaîtrait que les gémissements. Un signal lugubre est donné, un ministre abject de la justice vient frapper à sa porte et l'avertir qu'on a besoin de lui : il part; il arrive sur une place publique couverte d'une foule pressée et palpitante. On lui jette un empoisonneur, un parricide, un sacrilége, il le saisit, il l'étend, il le lie sur une croix horizontale, il lève le bras : alors il se fait un silence horrible, et l'on n'entend plus que le cri des os qui éclatent sous la barre, et les hurlements de la victime. Il la détache; il la porte sur une roue, les membres fracassés s'enlacent dans les rayons; la tête pend, les cheveux se hérissent, et la bouche, ouverte comme une fournaise, n'envoie plus par intervalle qu'un petit nombre de paroles sanglantes qui appellent la mort. Il a fini, le cœur lui bat, mais c'est de joie; il s'applaudit, il dit dans son cœur : *Nul ne roue mieux que moi.* Il descend : il tend sa main souillée de sang, et la justice y jette de loin quelques pièces d'or qu'il emporte à travers une double haie d'hommes écartés par l'horreur Il se met à table, et il mange, au lit ensuite, et il dort. Et le lendemain, en s'éveillant, il songe à tout autre chose qu'à ce qu'il a fait la veille. Est-ce un homme? Oui : Dieu le reçoit dans ses temples, et lui permet de prier. Il n'est pas criminel, cependant aucune langue ne consent à dire, par exemple, qu'il est ver-

tueux, qu'il est honnête homme, qu'il est estimable, etc. Nul éloge moral ne peut lui convenir; car tous supposent des rapports avec les hommes, et il n'en a point.

Et cependant toute grandeur, toute puissance, toute subordination repose sur l'exécuteur; il est l'horreur et le lien de l'association humaine. Otez du monde cet agent incompréhensible, dans l'instant même l'ordre fait place au chaos, les trônes s'abîment et la société disparaît. Dieu qui est l'auteur de la souveraineté, l'est donc aussi du châtiment. (*Ibidem.*)

III. LA LOI UNIVERSELLE DE LA MORT.

Dans le vaste domaine de la nature vivante, il règne une violence manifeste, une espèce de rage prescrite, qui arme tous les êtres les uns contre les autres *in mutua funera* : dès que vous sortez du règne insensible, vous trouvez le décret de la mort violente écrit sur les frontières mêmes de la vie. Déjà, dans le règne végétal, on commence à sentir la loi : depuis l'immense catalpa jusqu'à la plus humble graminée, combien de plantes meurent et combien sont tuées! Mais, dès que vous entrez dans le règne animal, la loi prend tout à coup une épouvantable évidence. Une force à la fois cachée et palpable se montre continuellement occupée à mettre à découvert le principe de la vie par des moyens violents. Dans chaque grande division de l'espèce animale, elle a choisi un certain nombre d'animaux qu'elle a chargés de dévorer les autres : ainsi, il y a des insectes de proie, des reptiles de proie, des oiseaux de proie, des poissons de proie et des quadrupèdes de proie. Il n'y a pas un instant de la durée où l'être vivant ne soit dévoré par un autre. Au-dessus de ces nombreuses races d'animaux est placé l'homme, dont la main destructrice n'épargne rien de ce qui vit : il tue pour se nourrir, il tue pour se vêtir, il tue pour se parer, il tue pour se défendre, il tue pour attaquer, il tue pour s'instruire, il tue pour s'amuser, il tue pour tuer. Ce roi superbe et terrible, il a besoin de tout, et rien ne lui résiste. Il sait combien la tête du requin ou du cachalot lui fournira de barriques d'huile; son épingle déliée pique, sur le carton des musées, l'élégant papillon qu'il a saisi au vol sur le sommet du Mont-Blanc ou du Chimborazo; il empaille le crocodile, il embaume le colibri; à son ordre, le serpent à sonnettes vient mourir dans la liqueur conservatrice qui doit le montrer intact aux yeux d'une longue suite d'observateurs. Le cheval qui porte son maître à la chasse du tigre se pavane sous la peau de ce même animal. L'homme demande tout à la fois à l'agneau ses entrailles pour faire résonner une harpe, à la baleine ses fanons pour soutenir le corset de la jeune vierge, au loup sa dent la plus meurtrière pour polir les ouvrages les plus légers de l'art, à l'éléphant ses défenses pour façonner le jouet d'un enfant; ses tables sont couvertes de cadavres. Le philosophe peut même découvrir comment le carnage permanent est prévu et ordonné dans le grand

tout. Mais cette loi s'arrêtera-t-elle à l'homme? Non, sans doute. Cependant, quel être exterminera celui qui les extermine tous? Lui : c'est l'homme qui est chargé d'égorger l'homme. (*Entretien II.*)

IV. LE LEVIER D'ARCHIMÈDE.

En partant du principe connu, que les vitesses sont aux deux extrémités d'un levier, réciproquement comme les poids des deux puissances, et les longueurs des bras, directement comme ces mêmes vitesses, Ferguson s'est amusé à calculer que si, au moment où Archimède prononça son mot célèbre : « *Donnez-moi un point d'appui et j'ébranlerai l'univers,* » Dieu l'avait pris au mot en lui fournissant, avec ce point d'appui donné à trois mille lieues du centre de la terre, des matériaux d'une force suffisante, et un contre-poids de deux cents livres, il aurait fallu à ce grand géomètre un levier de douze cents milliards de cent milliards, ou douze quadrillions de mille et une vitesse à l'extrémité du long bras égale à celle d'un boulet de canon, pour élever la terre d'un pouce en vingt-sept centaines de milliards, ou vingt-sept trillions d'années..

N. B. L'expression numérique du second de ces nombres exige quatorze chiffres, et celle du premier vingt-sept.

(*Note sur le V^e^ entretien.*)

FRAGMENT DES CONSIDÉRATIONS SUR LA FRANCE.

PROPHÉTIE SUR LA VILLE DE WASHINGTON.

Non-seulement je ne crois point à la stabilité du gouvernement américain, mais les établissements particuliers de l'Amérique anglaise ne m'inspirent aucune confiance. Les villes, par exemple, animées d'une jalousie très-peu respectable, n'ont pu convenir du lieu où siégerait le Congrès; aucune n'a voulu céder cet honneur à l'autre. En conséquence, on a décidé qu'on bâtirait une ville nouvelle qui serait le siége du gouvernement. On a choisi l'emplacement le plus avantageux sur le bord d'un grand fleuve; on a arrêté que la ville s'appellerait Washington; la place de tous les édifices publics est marquée; on a mis la main à l'œuvre, et le plan de la *Cité-Reine* circule déjà dans toute l'Europe. Essentiellement, il n'y a rien là qui passe les forces du pouvoir humain; on peut bien bâtir une ville; néanmoins, il y a trop de délibération, trop d'*humanité* dans cette affaire; et on pourrait gager mille contre un que la ville ne se bâtira pas, ou qu'elle ne s'appellera pas Washington, ou que le Congrès n'y résidera pas.

(*Chap. VII.*)

XAVIER DE MAISTRE.

FRAGMENT DU VOYAGE AUTOUR DE MA CHAMBRE.

LA PERTE D'UN AMI.

J'en avais un : la mort me l'a ôté; elle l'a saisi au commencement de sa carrière, au moment où son amitié était devenue un besoin pressant pour mon cœur. — Nous nous soutenions mutuellement dans les travaux pénibles de la guerre; nous n'avions qu'une pipe à nous deux; nous buvions dans la même coupe; nous couchions sous la même toile, et, dans les circonstances malheureuses où nous sommes, l'endroit où nous vivions ensemble était pour nous une nouvelle patrie : je l'ai vu en butte à tous les périls de la guerre, et d'une guerre désastreuse.— La mort semblait nous épargner l'un pour l'autre : elle épuisa mille fois ses traits autour de lui sans l'atteindre; mais c'était pour me rendre sa perte plus sensible. Le tumulte des armes, l'enthousiasme qui s'empare de l'âme à l'aspect du danger, auraient peut-être empêché ses cris d'aller jusqu'à mon cœur. — Sa mort eût été utile à son pays et funeste aux ennemis : je l'aurais moins regretté. — Mais le perdre au milieu des délices d'un quartier d'hiver! le voir expirer dans mes bras au moment où il paraissait regorger de santé; au moment où notre liaison se resserrait encore dans le repos et la tranquillité! — Ah! je ne m'en consolerai jamais! Cependant sa mémoire ne vit plus que dans mon cœur; elle n'existe plus parmi ceux qui l'environnaient et qui l'ont remplacé; cette idée me rend plus pénible le sentiment de sa perte. La nature, indifférente de même au sort des individus, remet sa robe brillante du printemps, et se pare de toute sa beauté autour du cimetière où il repose. Les arbres se couvrent de feuilles et entrelacent leurs branches; les oiseaux chantent sous le feuillage; les mouches bourdonnent parmi les fleurs; tout respire la joie et la vie dans le séjour de la mort : — et le soir, tandis que la lune brille dans le ciel, et que je médite près de ce triste lieu, j'entends le grillon poursuivre gaiement son chant infatigable, caché sous l'herbe qui couvre la tombe silencieuse de mon ami. La destruction insensible des êtres et tous les malheurs de l'humanité sont comptés pour rien dans le grand tout. La mort d'un homme sensible qui expire au milieu de ses amis désolés, et celle d'un papillon que l'air froid du matin fait périr dans le calice d'une fleur, sont deux époques semblables dans le cours de la nature. L'homme n'est rien qu'un fantôme, une ombre, une vapeur qui se dissipe dans les airs...

Mais l'aube matinale commence à blanchir le ciel; les noires idées qui m'agitaient s'évanouissent avec la nuit, et l'espérance renaît dans mon cœur. — Non, celui qui inonde ainsi l'orient de lumière ne l'a point fait briller à mes regards pour me plonger bientôt dans la nuit

[1] Pour la notice voir page 104.

du néant. Celui qui étendit cet horizon incommensurable, celui qui éleva ces masses énormes, dont le soleil dore les sommets glacés, est aussi celui qui a ordonné à mon cœur de battre et à mon esprit de penser.

Non, mon ami n'est point entré dans le néant; quelle que soit la barrière qui nous sépare, je le reverrai. — Ce n'est point sur un syllogisme que je fonde mon espérance. — Le vol d'un insecte qui traverse les airs suffit pour me persuader : et souvent l'aspect de la campagne, le parfum des airs, et je ne sais quel charme répandu autour de moi, élèvent tellement mes pensées, qu'une preuve invincible de l'immortalité entre avec violence dans mon âme et l'occupe tout entière.

(*Chap. XXII.*)

FRAGMENTS DE

L'EXPÉDITION NOCTURNE AUTOUR DE MA CHAMBRE.

I. CONTEMPLATION DU CIEL ÉTOILÉ.

Le temps était serein : la voie lactée, comme un léger nuage, partageait le ciel; un doux rayon partait de chaque étoile pour venir jusqu'à moi, et lorsque j'en examinais une attentivement, ses compagnes semblaient sautiller plus vivement pour attirer mes regards.

C'est un charme toujours nouveau pour moi que celui de contempler le ciel étoilé, et je n'ai pas à me reprocher d'avoir fait un seul voyage, ni même une simple promenade nocturne, sans payer le tribut d'admiration que je dois aux merveilles du firmament. Quoique je sente toute l'impuissance de ma pensée dans ces hautes méditation, je trouve un plaisir inexprimable à m'en occuper. J'aime à penser que ce n'est point le hasard qui conduit jusqu'à mes yeux cette émanation des mondes éloignés, et chaque étoile verse avec sa lumière un rayon d'espérance dans mon cœur. Eh quoi! ces merveilles n'auraient-elles d'autres rapports avec moi que celui de briller à mes yeux? Et ma pensée qui s'élève jusqu'à elles, mon cœur qui s'émeut à leur aspect, leur seraient-ils étrangers?.... Spectateur éphémère d'un spectacle éternel, l'homme lève un instant les yeux vers le ciel, et les referme pour toujours; mais, pendant cet instant rapide qui lui est accordé, de tous les points du ciel et depuis les bornes de l'univers, un rayon consolateur part de chaque monde et vient frapper ses regards, pour lui annoncer qu'il existe un rapport entre l'immensité et lui, et qu'il est associé à l'éternité. (*Chap. XIII.*)

II. UN JOUR DE MOINS DANS LA VIE.

L'horloge du clocher de Saint-Philippe sonna lentement minuit. Je comptai l'un après l'autre chaque tintement de la cloche, et le dernier m'arracha un soupir. « Voilà donc, me dis-je, un jour qui vient de se

détacher de ma vie; et quoique les vibrations décroissantes du son de l'airain frémissent encore à mon oreille, la partie de mon voyage qui a précédé minuit est déjà tout aussi loin de moi que le voyage d'Ulysse ou celui de Jason. Dans cet abîme du passé, les instants et les siècles ont la même longueur; et l'avenir a-t-il plus de réalité? » Ce sont deux néants entre lesquels je me trouve en équilibre comme sur le tranchant d'une lame. En vérité, le temps me paraît quelque chose de si inconcevable, que je serais tenté de croire qu'il n'existe réellement pas, et que ce qu'on nomme ainsi n'est autre chose qu'une punition de la pensée.

Je me réjouissais d'avoir trouvé cette définition du temps, aussi ténébreuse que le temps lui-même, lorsqu'une autre horloge sonna minuit, ce qui me donna un sentiment désagréable. Il me reste toujours un fonds d'humeur lorsque je me suis inutilement occupé d'un problème insoluble, et je trouvai fort déplacé ce second avertissement de la cloche à un philosophe comme moi. Mais j'éprouvai décidément un véritable dépit quelques secondes après, lorsque j'entendis de loin une troisième cloche, celle du couvent des Capucins, situé sur l'autre rive du Pô, sonner encore minuit, comme par malice.

Lorsque ma tante appelait une ancienne femme de chambre, un peu revêche, qu'elle affectionnait cependant beaucoup, elle ne se contentait pas, dans son impatience, de sonner une fois, mais elle tirait sans relâche le cordon de la sonnette jusqu'à ce que la suivante parût. « Arrivez donc, mademoiselle Branchet! » Et celle-ci, fâchée de se voir presser ainsi, venait tout doucement, et répondait avec beaucoup d'aigreur, avant d'entrer au salon : « On y va, Madame, on y va. » Tel fut aussi le sentiment d'humeur que j'éprouvai lorsque j'entendis la cloche indiscrète des Capucins sonner minuit pour la troisième fois. « Je le sais, m'écriai-je en étendant les mains du côté de l'horloge; oui, je le sais, je sais qu'il est minuit : je ne le sais que trop. »

C'est, il n'en faut pas douter, par un conseil insidieux de l'esprit malin que les hommes ont chargé cette heure de diviser leurs jours. Renfermés dans leurs habitations, ils dorment ou s'amusent, tandis qu'elle coupe un des fils de leur existence : le lendemain ils se lèvent gaiement, sans se douter le moins du monde qu'ils ont un jour de plus. En vain la voix prophétique de l'airain leur annonce l'approche de l'éternité, en vain elle leur répète tristement chaque heure qui vient de s'écouler; ils n'entendent rien, ou, s'ils entendent, ils ne comprennent pas. O minuit!..... heure terrible!..... Je ne suis pas superstitieux, mais cette heure m'inspira toujours une espèce de crainte, et j'ai le pressentiment que, si jamais je venais à mourir, ce serait à minuit. Je mourrai donc un jour? Comment! je mourrai? Moi qui parle, moi qui me sens et qui me touche, je pourrais mourir? J'ai quelque peine à le croire : car enfin, que les autres meurent, rien n'est plus naturel : on voit cela tous les jours : on les voit passer, on s'y habitue; mais mourir soi-même! mourir en personne! c'est un peu fort. Et vous,

Messieurs, qui prenez ces réflexions pour du galimatias, apprenez que telle est la manière de penser de tout le monde, et la vôtre à vous-mêmes. Personne ne songe qu'il doit mourir. S'il existait une race d'hommes immortels, l'idée de la mort les effrayerait plus que nous.

(*Chap. XXXVII.*)

Mme CAMPAN [1].

FRAGMENT DES MÉMOIRES.

VOYAGE DE VARENNES.

La première fois que je revis Sa Majesté, après la funeste catastrophe du voyage de Varennes, je la trouvai sortant de son lit; ses traits n'étaient pas extrêmement altérés; mais, après les premiers mots de bonté qu'elle m'adressa, elle ôta son bonnet, et me dit de voir l'effet que la douleur avait produit sur ses cheveux. En une seule nuit, ils étaient devenus blancs comme ceux d'une femme de soixante-dix ans. Je ne peindrai point ici les sentiments qui déchirèrent mon cœur. Il serait trop peu convenable de parler de mes peines, quand je retrace une si grande infortune. Sa Majesté me fit voir une bague qu'elle venait de faire monter pour la princesse de Lamballe : c'était une gerbe de ses cheveux blancs avec cette inscription : *blanchis par le malheur.* A l'époque de l'acceptation de la Constitution, la princesse voulut rentrer en France. La reine, qui ne croyait nullement au retour de la tranquillité, s'y opposa : mais l'attachement que lui avait voué Mme de Lamballe lui fit venir chercher la mort.

Lorsque je rentrai à Paris, la plus grande partie des mesures de rigueur était levée; les portes ne restaient pas ouvertes; on donnait plus de témoignages de respect au souverain; on savait que la Constitution, bientôt terminée, serait acceptée, et on espérait un meilleur ordre de choses.

[1] **Jeanne-Louise-Henriette GENEST, Dame CAMPAN** (1752-1822), célèbre institutrice, femme de chambre de Marie-Antoinette, née à Paris. Connue par son caractère énergique, elle s'acquit la faveur de l'empereur Napoléon Ier, qui la nomma directrice de la maison d'Ecouen, au moment où il créait cette institution en faveur des filles des braves tués au champ d'honneur. Dans une lettre spéciale qu'il lui écrit, il lui recommande de faire des croyantes et non des raisonneuses, des femmes d'esprit dont les agréments soient du cœur et non de l'esprit. A sa mort, elle prononça l'une des plus singulières paroles échappées à un mourant. « Elle m'appela, dit le docteur Maigne, auteur d'un *Journal anecdotique* sur elle (1824), d'un son de voix plus élevé que de coutume. J'accourus : se reprochant alors cette espèce de vivacité : « Comme on est impérieux, dit-elle, quand on n'a plus le temps d'être poli ! » Quelques minutes après elle rendait le dernier soupir.

On doit à Mme Campan un *Traité de l'éducation des femmes* et des

Dès le jour de mon arrivée, la reine me fit entrer dans son cabinet pour me dire qu'elle aurait grand besoin de moi pour des relations qu'elle avait établies avec MM. Barnave, Duport et Alexandre Lameth. Elle m'apprit que M. de J*** était son intermédiaire avec ces débris du parti constitutionnel, qui avaient de bonnes intentions malheureusement trop tardives : et me dit que Barnave était un homme digne d'inspirer de l'estime. Je fus étonnée d'entendre prononcer ce nom de Barnave avec tant de bienveillance. Quand j'avais quitté Paris, un grand nombre de personnes n'en parlaient qu'avec horreur. Je lui fis cette remarque, elle ne s'en étonna point, mais elle me dit qu'il était bien changé; que ce jeune homme, plein d'esprit et de sentiments nobles, était de cette classe distinguée par l'éducation et seulement égarée par l'ambition que fait naître un mérite réel. « Un sentiment d'orgueil, que je ne saurais trop blâmer dans un jeune homme du tiers-état, disait la reine en parlant de Barnave, lui a fait applaudir à tout ce qui aplanissait la route des honneurs et de la gloire pour la classe dans laquelle il est né : si jamais la puissance revient dans nos mains, le pardon de Barnave est d'avance écrit dans nos cœurs. » La reine ajoutait qu'il n'en était pas de même à l'égard des nobles qui s'étaient jetés dans le parti de la révolution, eux qui obtenaient toutes les faveurs, et souvent au détriment des gens d'un ordre inférieur, parmi lesquels se trouvaient les plus grands talents : enfin que les nobles, nés pour être les remparts de la monarchie, étaient trop coupables d'avoir trahi sa cause pour mériter leur pardon. La reine m'étonnait de plus en plus par la chaleur avec laquelle elle justifiait l'opinion favorable qu'elle avait conçue de Barnave. Alors elle me dit que sa conduite en route avait été parfaite, tandis que la rudesse républicaine de Pétion avait été outrageante; qu'il mangeait, buvait dans la berline du roi, avec malpropreté, jetant les os de volaille par la portière, au risque de les envoyer jusque sur le visage du roi : haussant son verre sans dire un mot, quand Mme Elisabeth lui versait du vin, pour indiquer qu'il en avait assez; que ce ton offensant était calculé, puisque cet homme avait reçu de l'éducation; que Barnave en avait été révolté. Pressé par la reine de prendre quelque chose : « Madame,

Mémoires sur Marie-Antoinette (1822), trois vol. in-8°, où il règne un intérêt particulier.

Comme curiosité, nous citons les seuls vers connus de Mme Campan :

Vous êtes un peu folle, et c'est vraiment dommage !
Ne me croyez pourtant pas en courroux :
De mon état ici je parle le langage,
Quand, au fond de mon cœur, un souvenir bien doux
M'accuse que j'étais cent fois pire à votre âge;
D'un peu d'étourderie enfin je vous absous.
Je crois que la gaîté peut être vive et sage,
Qu'on n'en médit souvent que lorsqu'on est jaloux,
Et qu'on a plus le charmant avantage
De figurer parmi les fous.

répondit Barnave, les députés de l'Assemblée nationale, dans une circonstance aussi solennelle, ne doivent occuper Vos Majestés que de leur mission, et nullement de leurs besoins. » Enfin ses respectueux égards, ses attentions délicates et toutes ses paroles avaient gagné non-seulement sa bienveillance, mais celle de Mme Elisabeth.

Le roi avait commencé à parler à Pétion sur la situation de la France et sur les motifs de sa conduite, qui étaient fondés sur la nécessité de donner au pouvoir exécutif une force nécessaire à son action pour le bien même de l'acte constitutionnel, puisque la France ne pouvait être république... « Pas encore, à la vérité, lui répondit Pétion, parce que les Français ne sont pas assez mûrs pour cela. » Cette audacieuse et cruelle réponse imposa silence au roi qui le garda jusqu'à son arrrivée à Paris. Pétion tenait sur ses genoux le petit dauphin; il se plaisait à rouler sur ses doigts les beaux cheveux blonds de l'intéressant enfant; et parlant avec action, il tirait ses boucles assez fort pour le faire crier... « Donnez-moi mon fils, lui dit la reine; il est accoutumé à des soins, à des égards qui le disposent peu à tant de familiarités. »

Le chevalier de Dampierre avait été tué près de la voiture du roi, en sortant de Varennes. Un pauvre curé de village, à quelques lieues de l'endroit où ce crime venait d'être commis, eut l'imprudence de s'approcher pour parler au roi; les cannibales qui environnaient la voiture se jettent sur lui. « Tigres, leur cria Barnave, avez-vous cessé d'être Français? Nation de braves, êtes-vous devenus un peuple d'assassins?... » Ces seules paroles sauvèrent d'une mort certaine le curé déjà terrassé. Barnave, en les prononçant, s'était jeté presque hors de la portière, et Mme Elisabeth, touchée de ce noble élan, le retenait par la basque de son habit. La reine disait, en parlant de cet événement, que dans les moments des plus grandes crises, les contrastes bizarres la frappaient toujours; et que, dans cette circonstance, la pieuse Elisabeth, retenant Barnave par le pan de son habit, lui avait paru la chose la plus surprenante. Ce député avait éprouvé un autre genre d'étonnement. Les dissertations de Mme Elisabeth sur la situation de la France, son éloquence douce et persuasive, la noble simplicité avec laquelle elle entretenait Barnave, sans s'écarter en rien de sa dignité, tout lui parut céleste dans cette divine princesse; et son cœur, disposé sans doute à de nobles sentiments, s'il n'eût pas suivi le chemin de l'erreur, fut soumis par la plus touchante admiration. La conduite des deux députés fit connaître à la reine la séparation totale entre le parti républicain et le parti constitutionnel. Dans les auberges où elle descendait, elle eut quelques entretiens particuliers avec Barnave. Celui-ci parla beaucoup des fautes des royalistes dans la révolution, et dit qu'il avait trouvé les intérêts de la cour si faiblement, si mal défendus, qu'il avait été tenté plusieurs fois d'aller lui offrir un athlète courageux qui connût l'esprit du siècle et celui de la nation. La reine lui demanda quels auraient été les moyens qu'il lui aurait conseillé d'employer. « La popularité, Madame. — Et comment pouvais-je en avoir, repartit Sa

Majesté, elle m'était enlevée? — Ah! Madame, il vous était bien plus facile de la reconquérir qu'à moi de l'obtenir. » Cette assertion fournirait matière à commentaire; je me borne à rapporter ce curieux entretien.

La reine attribuait essentiellement à M. de Goguelat l'arrestation à Varennes; elles disait qu'il avait mal calculé le temps que devait durer le voyage. Il avait fait celui de Montmédy à Paris, seul dans une chaise de poste, avant de venir prendre les derniers ordres du roi, et avait établi tous ses calculs sur le temps qu'il avait mis à faire le trajet. On en a fait depuis l'épreuve, et une voiture légère sans courrier a mis près de trois heures de moins qu'une voiture lourde et précédée d'un courrier.

La reine lui reprochait aussi d'avoir quitté la grande route à Pont-de-Sommevelle, où la voiture devait rencontrer les quarante hussards qu'il commandait. Elle pensait qu'il aurait dû fondre sur une très-petite quantité du peuple à Varennes, et ne pas demander aux hussards s'ils étaient pour le roi ou pour la nation; que surtout il devait éviter de prendre les ordres du roi, ayant eu connaissance de la réponse faite à M. d'Inisdal, lorsqu'il fut question d'un enlèvement; que le roi ayant dit à Goguelat . *Si on emploie la force, cela sera-t-il chaud?* il avait répondu : *Très-chaud, Sire;* ce qui suffisait pour que le roi donnât vingt contre-ordres. Comment concevoir qu'on ait aussi négligé d'envoyer un courrier à M. de Bouillé, qui aurait eu le temps d'arriver à Varennes avec une force imposante, et qu'on n'ait pas même pensé à faire arrêter les courriers qui suivraient le roi? Leurs Majestés descendues chez un épicier, maire de Varennes, nommé M. Sauce, le roi lui avait parlé longtemps sur les motifs qui l'éloignaient de Paris, et désirait lui prouver l'utilité de sa démarche, qui, loin d'être hostile, avaient été prescrite par son amour pour ses sujets. Ce maire eût pu sauver le roi. La reine était assise dans la boutique entre deux ballots de chandelles, et parlait à Madame Sauce qui paraissait une femme prépondérante dans son ménage, et que M. Sauce regardait de temps en temps comme pour la consulter ; mais la reine obtenait pour toute réponse : « Que voulez-vous, Madame, votre position est bien fâcheuse; mais, voyez-vous, cela exposerait M. Sauce, on lui couperait la tête. Une femme doit penser pour son mari. — Eh bien! lui répondait la reine, le mien est votre roi; il a fait votre bonheur pendant longtemps, il veut le faire encore. » Madame Sauce reparlait des dangers de son mari : les aides-de-camp arrivèrent dans ce moment, et le retour à Paris fut décidé.

La première femme de chambre du dauphin, jugeant que quelque délai pouvait donner à M. de Bouillé le temps d'amener des forces, se jeta sur un lit, et se mit à crier qu'elle se mourait d'une colique affreuse. La reine s'approcha d'elle, et cette dame lui serra la main pour lui faire juger son motif. Sa Majesté dit qu'elle ne pouvait abandonner dans un semblable état, une femme qui s'était dévouée pour la suivre

dans un voyage dangereux, et qu'elle lui devait des soins; mais on devina probablement cette innocente ruse, et l'on n'accorda pas le moindre délai.

Après tout ce que la reine m'avait dit des fautes commises par M. Goguelat; je le croyais disgracié. Quel fut mon étonnement, lorsque ayant été mis en liberté, après l'amnistie qui suivit l'acceptation de la Constitution, il se présenta chez la reine et fut reçu avec les témoignages de la plus grande bonté! Elle disait qu'il avait fait ce qu'il avait pu, et que le zèle le plus sincère devait faire excuser le reste.

(*Chap. XVIII.*)

LE MOYEN DE PLAIRE.

FRAGMENT.

Monsieur de Moncrif [1] a écrit sur l'art et les moyens de plaire; une de ses phrases vaut tout son livre, et c'est celle-ci : « Le moyen le plus sûr de plaire est l'oubli constant et presque total de soi-même pour ne s'occuper que des autres. »

Les moyens de réussir dans le monde se composent donc d'une bienveillance, d'une indulgence qui dénotent la bonté de l'âme, et d'une attention scrupuleuse à remplir tous les devoirs de la société. Une jeune femme à laquelle on trouve vraiment de l'esprit et de l'instruction sans qu'elle ait cherché à le faire remarquer, de l'agrément dans ses manières sans affectation, du goût dans sa parure sans coquetterie, de la gaîté sans étourderie, du calme sans indolence, des talents sans prétentions, me paraît un être vraiment enchanteur, un modèle auquel on doit essayer de ressembler.

Une jeune femme, bien pénétrée de tous ces principes, en paraissant dans le monde, est presque sûre du succès le plus complet. Qu'elle y joigne surtout un grand respect pour la vieillesse, une attention recherchée pour les femmes âgées, dont le cœur est presque généralement ulcéré d'avoir vu passer si rapidement les brillantes années de la jeunesse, et dont le suffrage est entraînant lorsqu'il est favorable à celles qui les remplacent sur le théâtre du monde. Que les attentions nécessaires pour plaire ne s'adressent jamais aux jeunes gens; qu'une femme ait soin d'éloigner de ses pas la foule de ces dangereux adorateurs; ils l'en admireront davantage, et j'ose assurer la jeune personne qui suivra religieusement ces conseils, que son triomphe sera complet, sera durable, et qu'elle réunira l'estime générale au bonheur de plaire.

(*Essai de Morale.*)

[1] Voir le Répertoire.

DE SÈZE [1].

FRAGMENT DE LA DÉFENSE DE LOUIS XVI.

Citoyens représentants de la nation! Il est donc enfin arrivé ce moment où Louis, accusé au nom du peuple français, peut se faire entendre au milieu de ce peuple lui-même! Il est arrivé ce moment où, entouré des conseils que l'humanité et la loi lui ont donnés, il peut présenter à la nation une défense que son cœur avoue, et développer devant elle les intentions qui l'ont toujours animé! Déjà le silence même qui m'environne m'avertit que le jour de la justice a succédé aux jours de colère et de prévention ; que cet acte solennel n'est point une vaine forme; que le temple de la liberté est aussi celui de l'impartialité que la loi commande, et que l'homme, quel qu'il soit, qui se trouve réduit à la condition humiliante d'accusé, est toujours sûr d'appeler sur lui et l'attention et l'intérêt de ceux mêmes qui le poursuivent.

Je dis l'homme, *quel qu'il soit*, car Louis n'est plus en effet qu'un homme, et un homme accusé. Il n'exerce plus de prestige; il ne peut plus rien; il ne peut plus imprimer de crainte, il ne peut plus offrir d'espérances : c'est donc le moment où vous lui devez, non-seulement le plus de justice, mais j'oserai dire le plus de faveur. Toute la sensibilité que peut faire naître un malheur sans terme, il a le droit de vous l'inspirer; et si, comme l'a dit un républicain célèbre, les infortunes des rois ont, pour ceux qui ont vécu dans des gouvernements monarchiques, quelque chose de bien plus attendrissant et de bien plus sacré que les infortunes des autres hommes, sans doute que la destinée de celui qui a occupé le trône le plus brillant de l'univers, doit exciter un intérêt bien plus vif encore; cet intérêt doit même s'accroître à mesure que la décision que vous allez prononcer sur son sort s'avance. Jusqu'ici vous n'avez entendu que les réponses qu'il vous a faites. Vous l'avez appelé au milieu de vous : il y est venu, il y est venu avec calme, avec courage, avec dignité ; il y est venu plein du sentiment de son innocence, fort de ses intentions, dont aucune puissance humaine ne peut lui ravir le consolant témoignage; et, appuyé en quelque sorte sur sa vie entière, il vous a manifesté son âme; il a voulu que vous connaissiez, et la nation par vous, tout ce qu'il a fait; il vous a révélé jusqu'à ses pensées : mais, en vous répondant ainsi, au moment même où vous l'appeliez ; en discutant sans préparation et sans examen des inculpations qu'il ne prévoyait pas; en improvisant, pour ainsi dire, une justi-

[1] **Romain, comte DE SÈZE** (1750—1828), de l'Académie française en 1816. Il partagea avec Malesherbes et Tronchet la gloire de la défense de Louis XVI, gloire à laquelle Target eut la lâcheté de se refuser.

François-Denis TRONCHET (1726—1806), jurisconsulte célèbre.

Guy-Jean-Baptiste TARGET (1733—1807), de l'Académie française en 1793.

fication qu'il était bien loin même d'imaginer devoir donner, Louis n'a pu que vous dire son innocence; il n'a pas pu vous la démontrer ; il n'a pas pu vous en produire les preuves. Moi, citoyens, je vous les apporte ; je les apporte à ce peuple au nom duquel on l'accuse.

Je voudrais pouvoir être entendu, dans ce moment, de la France entière; je voudrais que cette enceinte pût s'agrandir tout à coup pour la recevoir : je sais qu'en parlant aux représentants de la nation, je parle à la nation elle-même; mais il est permis sans doute à Louis de regretter qu'une multitude immense de citoyens aient reçu l'impression des inculpations dont il est l'objet, et qu'ils ne soient pas aujourd'hui à portée d'apprécier les réponses qui les détruisent. Ce qui lui importe le plus, c'est de prouver qu'il n'est point coupable : c'est là son seul vœu, sa seule pensée. Louis sait bien que l'Europe attend avec inquiétude le jugement que vous allez rendre ; mais il ne s'occupe que de la France. Il sait bien que la postérité recueillera un jour toutes les pièces de cette grande discussion, qui s'est élevée entre une nation et un homme; mais Louis ne songe qu'à ses contemporains ; il n'aspire qu'à les détromper. Nous n'aspirons non plus nous-même qu'à le défendre ; nous ne voulons que le justifier. Nous oublions, comme lui, l'Europe qui nous écoute ; nous oublions la postérité, dont l'opinion déjà se prépare ; nous ne voulons voir que le moment actuel; nous ne sommes occupé que du sort de Louis, et nous croirons avoir rempli toute notre tâche, quand nous aurons démontré qu'il est innocent.

LACÉPÈDE [1].

FRAGMENT DU DISCOURS

SUR LA MANIÈRE D'ÉTUDIER LA PHYSIQUE.

L'ESPRIT ET LE GÉNIE.

Lorsque quelqu'un voudra reconnaître si la nature lui a donné le génie, qu'il lise avec attention les ouvrages qu'une admiration universelle et soutenue a reconnus pour appartenir au génie; qu'il contemple dans les arts les monuments qu'un consentement général a rapportés à ce même génie, et qu'il apporte à cette étude et à cette contemplation les connaissances préliminaires nécessaires. S'il lit froidement et sans enthousiasme, s'il n'est ému ou transporté qu'à demi,

[1] **Bernard-Germain-Etienne de La Ville, comte DE LACÉPÈDE** (1756-1825), célèbre naturaliste, né à Agen. Il fut colonel en Autriche avant la Révolution, député de l'Assemblée législative, professeur au Muséum d'histoire naturelle, membre de l'Institut, puis sénateur et grand-chancelier de la Légion d'honneur, et pair de France sous la Restauration. Buffon, dont il avait été le disciple et

s'il n'est pas ravi, pour ainsi dire, en extase à la vue de l'empreinte sacrée du génie, si un trait sublime l'effleure lorsqu'il devrait le percer, la nature lui a refusé sa céleste lumière : non-seulement il ne possède pas le génie développé, il n'en a seulement pas reçu le plus faible rayon; il ne doit pas s'attendre à dévoiler les grands secrets de la nature; il pourra découvrir des vérités, rendre des services à la science, et l'avancer ; mais il n'aura que de l'esprit : et, s'il élève un monument durable, ce ne sera pas un monument immense.

Mais s'il écoute avec transport la voix du génie qui lui parlera dans les écrits des grands hommes : si cette voix forte et divine grave ses paroles dans son âme en caractères profonds; s'il est hors de lui-même en contemplant les vastes productions et les grands ensembles; si les chefs-d'œuvre des arts, au moins de ceux pour lesquels ses organes sont formés, si ces chefs-d'œuvre le ravissent, s'il les goûte, pour ainsi dire intimement; si ses yeux se remplissent de larmes, si son cœur est oppressé, s'il s'identifie avec l'auteur de l'ouvrage qu'il admire, et s'applique tout entier avec lui à chaque partie de ce même ouvrage, s'il sent naître dans son âme un ardent désir de créer de grandes choses, et si la vue nette de grandes productions lui inspire une certaine confiance de les imiter, la nature a allumé pour lui le flambeau du génie : bientôt tout s'aplanira sous ses pas, les grandes découvertes lui sont réservées, il verra, pour ainsi dire, la nature sans aucun voile, et sera immortel comme elle.

A la vérité, s'il est doué d'une sensibilité profonde, l'esprit seul pourra lui faire éprouver, à la vue des chefs-d'œuvre des arts, toutes les sensations que je viens de décrire. Mais que le jeune physicien qui sentira brûler dans son âme un feu trop vif de sensibilité, et se méfiera de cette faculté ardente dans l'épreuve qu'il voudra faire de ses forces, essaie son âme devant les chefs-d'œuvre des sciences, pour lesquels le génie ne pourra jamais être remplacé par la sensibilité; et s'il ressent l'état d'extase que nous avons tâché de peindre, qu'il soit toujours sûr d'avoir du génie.

FRAGMENTS DE L'HISTOIRE NATURELLE

DES QUADRUPÈDES OVIPARES.

I. DE LA NATURE DANS L'AMÉRIQUE MÉRIDIONALE.

Dans ces contrées de l'Amérique méridionale, où la nature plus active, fait descendre à grands flots, du sommet des hautes Cordillères,

l'ami, le choisit pour continuer son *Histoire naturelle*. Lacépède était de plus bon musicien, et vécut dans l'intimité de Gluck.

On a de Lacépède : *Essai sur l'électricité naturelle et artificielle*, 2 vol. in-8°; *Histoire poétique de la musique*, 2 vol. in-12; *Histoire naturelle des quadrupèdes ovipares*, in-4° ; — *des reptiles*, in-4°; — *des poissons*, 5 vol. in-4°; — *des cétacés*, in-4°.

des fleuves immenses, dont les eaux, s'étendant en liberté, inondent au loin des campagnes nouvelles, et où la main de l'homme n'a jamais opposé aucun obstacle à leur cours; sur les rives limoneuses de ces fleuves rapides, s'élèvent de vastes et antiques forêts. L'humidité chaude et vivifiante qui les abreuve devient la source intarissable d'une verdure toujours nouvelle, pour ces bois touffus, image sans cesse renaissante d'une fécondité sans bornes, et où il semble que la nature, dans toute la vigueur de la jeunesse, se plaît à entasser les germes productifs. Les végétaux ne croissent pas seuls au milieu de ces vastes solitudes; la nature a jeté sur ces grandes productions la variété, le mouvement et la vie. En attendant que l'homme vienne régner au milieu de ces forêts, elles sont le domaine de plusieurs animaux qui, les uns par la beauté de leurs écailles, l'éclat de leurs couleurs, la vivacité de leurs mouvements, l'agilité de leur course, les autres par la fraîcheur de leur plumage, l'agrément de leur parure, la rapidité de leur vol, tous, par la diversité de leurs formes, font, des vastes contrées du Nouveau-Monde, un grand et magnifique tableau, une scène animée, aussi variée qu'immense. D'un côté, des ondes majestueuses roulent avec bruit; de l'autre, des flots écumants se précipitent avec fracas des rochers élevés, et des tourbillons de vapeurs réfléchissent au loin les rayons éblouissants du soleil; ici, l'émail des fleurs se mêle au brillant de la verdure, et est effacé par l'éclat plus brillant encore du plumage varié des oiseaux; là, des couleurs plus vives, parce qu'elles sont renvoyées par des corps plus polis, forment la parure de ces grands quadrupèdes ovipares, de ces gros lézards que l'on est tout étonné de voir décorer le sommet des arbres, et partager la demeure des habitants ailés. (*Tome I. Div. III.*)

II. LE LÉZARD GRIS.

Le lézard gris paraît être le plus doux, le plus innocent, et l'un des plus utiles des lézards. Ce joli petit animal, si commun dans le pays où nous écrivons, et avec lequel tant de personnes ont joué dans leur enfance, n'a pas reçu de la nature un vêtement aussi éclatant que plusieurs autres quadrupèdes ovipares; mais elle lui a donné une parure élégante : sa petite taille est svelte, son mouvement agile, sa course si prompte, qu'il échappe à l'œil aussi rapidement que l'oiseau qui vole. Il aime à recevoir la chaleur du soleil : ayant besoin d'une température douce, il cherche les abris; et lorsque, dans un beau jour de printemps, une lumière pure éclaire vivement un gazon en pente, ou une muraille qui augmente la chaleur en la réfléchissant, on le voit s'étendre sur ce mur, ou sur l'herbe nouvelle, avec une espèce de volupté. Il se pénètre avec délices de cette chaleur bienfaisante, il marque son plaisir par de molles ondulations de sa queue déliée; il fait briller ses yeux vifs et animés; il se précipite comme un trait pour saisir une petite proie, ou pour trouver un abri plus commode. Bien loin de s'enfuir à l'ap-

proche de l'homme, il paraît le regarder avec complaisance; mais au moindre bruit qui l'effraye, à la chute seule d'une feuille, il se roule, tombe, et demeure pendant quelques instants comme étourdi par sa chute; ou bien il s'élance, disparaît, se trouble, revient, se cache de nouveau, reparaît encore, et décrit en un instant plusieurs circuits tortueux que l'œil a de la peine à suivre, se replie plusieurs fois sur lui-même, et se retire enfin dans quelque asile, jusqu'à ce que sa crainte soit dissipée. (*Tome I. Div. III.*)

VOLNEY [1].

FRAGMENT DES RUINES

OU MÉDITATIONS SUR LES RÉVOLUTIONS DES EMPIRES.

LES RUINES DE PALMYRE.

Le soleil venait de se coucher, un bandeau rougeâtre marquait encore sa trace à l'horizon lointain des monts de la Syrie; la pleine lune à l'orient s'élevait sur un fond bleuâtre, aux planes rives de l'Euphrate; le ciel était pur, l'air calme et serein; l'éclat mourant du jour tempérait l'horreur des ténèbres; la fraîcheur naissante de la nuit calmait les feux de la terre embrasée, les pâtres avaient retiré leurs chameaux; l'œil n'apercevait plus aucun mouvement sur la terre monotone et grisâtre; un vaste silence régnait sur le désert; seulement, à de longs intervalles, on entendait les lugubres cris de quelques oiseaux de nuit et de quelques chacals... L'ombre croissait, et déjà, dans le crépuscule, mes regards ne distinguaient plus que les fantômes

[1] **Constantin-François Chassebœuf (Boisgirais)**, comte **DE VOLNEY** (1757—1820), célèbre littérateur et orientaliste, né à Craon en Anjou. Comme Anquetil-Duperron, il se sentit entraîné par un penchant irrésistible vers l'étude des idiomes de l'Orient. En 1782, il partit pour apprendre l'arabe chez les Druses, explora pendant quatre années la Syrie et l'Egypte, et s'étant fait une grande réputation par la publication de son voyage, fut nommé successivement député aux Etats généraux, professeur d'histoire à l'Ecole normale, membre de l'Institut en 1798 et de l'Académie française à la réorganisation en 1803, ainsi que vice-président du Sénat. Napoléon Ier ne l'aimait pas, parce qu'il appartenait à la secte des Idéologues, et Volney montra vis-à-vis de l'Empereur une certaine indépendance, tout en acceptant de lui le titre de comte, à propos duquel il écrivait à un ami : « Je suis toujours le même, un peu comme il va, pas encore bien accoutumé à m'entendre appeler M. le comte, mais cela viendra avec les bons exemples. J'ai pourtant mes armes et mon cachet, dont je vous régale, deux colonnes asiatiques ruinées d'or, bases de ma noblesse, surmontées d'une hirondelle emblématique, l'oiseau voyageur, mais fidèle, qui, chaque année, vient sur ma cheminée chanter printemps et liberté. »

Dès le début de sa carrière littéraire, Volney eut une querelle très-vive avec

blanchâtres des colonnes et des murs... Ces lieux solitaires, cette soirée paisible, cette scène majestueuse, imprimèrent à mon esprit un recueillement religieux. L'aspect d'une grande cité déserte, la mémoire des temps passés, la comparaison de l'état présent, tout éleva mon cœur à de hautes pensées. Je m'assis sur le tronc d'une colonne ; et là, le coude appuyé sur le genou, la tête soutenue sur la main, tantôt portant mes regards sur le désert, tantôt les fixant sur les ruines, je m'abandonnai à une rêverie profonde.

« Ici, me dis-je, ici fleurit jadis une ville opulente ; ici fut le siége d'un empire puissant. Oui, ces lieux, maintenant si déserts, jadis une multitude vivante animait leur enceinte ; une foule active circulait dans ces routes aujourd'hui solitaires. En ces murs, où règne un morne silence, retentissaient sans cesse le bruit des armes et les cris d'allégresse et de fête : ces marbres amoncelés formaient des palais réguliers ; ces colonnes abattues ornaient la majesté des temples ; ces galeries écroulées dessinaient les places publiques. Là, pour les devoirs respectables de son culte, pour les soins touchants de sa subsistance, affluait un peuple nombreux ; là, une industrie créatrice de jouissances appelait les richesses de tous les climats, et l'on voyait s'échanger la pourpre de Tyr pour le fil précieux de la Sérique, les tissus moelleux de Cachemire pour les tapis fastueux de la Lydie, l'ambre de la Baltique pour les perles et les parfums arabes, l'or d'Ophir pour l'étain de Thulé.

« Et maintenant, voilà ce qui subsiste de cette ville puissante, un lugubre squelette ! Voilà tout ce qui reste d'une vaste domination, un souvenir obscur et vain ! Au concours bruyant qui se pressait sous ces portiques, a succédé une solitude de mort. Le silence des tombeaux s'est substitué au murmure des places publiques. L'opulence d'une cité de commerce s'est changée en une pauvreté hideuse. Les palais

le traducteur d'Hérodote, Larcher, qui le plaisanta sur son nom de Chassebœuf, qu'en effet son père avait remplacé par celui de Boisgirais. En 1791, il publia les *Ruines*, en 1793, la *Loi naturelle*, mais il ne fit preuve, dans ces deux ouvrages, d'aucune originalité : pour lui la religion n'est qu'une institution politique, et les prêtres ne sont que des imposteurs. Le tout est écrit dans un style déclamatoire qui, aujourd'hui, a fait son temps.

Comme philologue, Volney s'est acquis une gloire plus certaine. Il se préoccupa surtout de simplifier l'étude des langues orientales, et l'Institut décerne encore maintenant un prix fondé par lui, dans le but de créer un alphabet unique, en caractères européens, applicable, pour la typographie, aux différentes langues de l'Asie.

De concert avec Chénier, Guinguené, Garat, Destutt de Tracy, etc., Volney appartenait, comme nous venons de le dire, aux adeptes de l'école philosophique, connus du temps de l'empire sous le nom d'*Idéologues*, et que l'on peut considérer comme descendant en ligne droite de l'encyclopédisme prérévolutionnaire. Leurs théories politiques et sociales leur avaient attiré l'animadversion de Napoléon Ier. Nous donnerons, à leur place, les renseignements nécessaires sur chacun d'eux.

des rois sont devenus le repaire des bêtes fauves : les troupeaux parquent au seuil des temples, et les reptiles immondes habitent les sanctuaires des dieux!... Ah! comment s'est éclipsée tant de gloire? Comment se sont anéantis tant de travaux?... Ainsi donc périssent les ouvrages des hommes! Ainsi s'évanouissent les empires et les nations! » (*Chap. II.*)

FRAGMENT DES VOYAGES EN SYRIE ET EN ÉGYPTE.

LES PYRAMIDES.

La main du temps, et plus encore celle des hommes, qui ont ravagé tous les monuments de l'antiquité, n'ont rien pu jusqu'ici contre les pyramides. La solidité de leur construction, et l'énormité de leur masse les ont garanties de toute atteinte, et semblent leur assurer une durée éternelle. Les voyageurs en parlent tous avec enthousiasme, et cet enthousiasme n'est point exagéré. L'on commence à voir ces montagnes factices dix lieues avant d'y arriver. Elles semblent s'éloigner à mesure qu'on s'en approche; on en est encore à une lieue, et déjà elles dominent tellement sur la tête qu'on croit être à leur pied; enfin, l'on y touche, et rien ne peut exprimer la variété des sensations qu'on y éprouve; la hauteur de leur sommet, la rapidité de leur pente, l'ampleur de leur surface, le poids de leur assiette, la mémoire des temps qu'elles rappellent, le calcul du travail qu'elles ont coûté, l'idée que ces immenses rochers sont l'ouvrage de l'homme, si petit et si faible, qui rampe à leur pied, tout saisit à la fois le cœur et l'esprit d'étonnement, de terreur, d'humiliation, d'admiration, de respect. Mais, il faut l'avouer, un autre sentiment succède à ce premier transport; après avoir pris une si grande opinion de la puissance de l'homme, quand on vient à méditer l'objet de son emploi, on ne jette plus qu'un œil de regret sur son ouvrage; on s'afflige de penser que pour construire un vain tombeau, il a fallu tourmenter vingt ans une nation entière, on gémit sur la foule d'injustices et de vexations qu'ont dû coûter les corvées onéreuses et du transport, et de la coupe, et de l'entassement de tant de matériaux.

On s'indigne contre l'extravagance des despotes qui ont commandé ces barbares ouvrages : ce sentiment revient plus d'une fois en parcourant les monuments de l'Égypte; ces labyrinthes, ces temples, ces pyramides, dans leur massive structure, attestent bien moins le génie d'un peuple opulent et ami des arts, que la servitude d'une nation tourmentée par le caprice de ses maîtres. Alors on pardonne à l'avarice qui, violant leurs tombeaux, a frustré leur espoir . on accorde moins de pitié à ces ruines; et, tandis que l'amateur des arts s'indigne, dans Alexandrie, de voir scier les colonnes des palais pour en faire des meules de moulin, le philosophe, après cette première émotion que cause la perte de toute belle chose, ne peut s'empêcher de sourire à la justice secrète du sort, qui rend au peuple ce qui lui coûta tant de

peines, et qui soumet aux plus humbles de ses besoins l'orgueil d'un luxe inutile. *Partie II, Chap. XIX.*

FONTANES [1].

WASHINGTON.

FRAGMENT.

Quatre ans s'étaient écoulés à peine depuis qu'il avait quitté l'administration. Cet homme qui longtemps conduisit des armées, qui fut le chef de treize Etats, vivait sans ambition dans le calme des champs, au milieu de vastes domaines cultivés par ses mains, et de nombreux troupeaux que ses soins avaient multipliés dans les solitudes d'un nouveau monde. Il marquait la fin de sa vie par toutes les vertus domestiques et patriarcales, après l'avoir illustrée par toutes les vertus guerrières et politiques. L'Amérique jetait un œil respectueux sur la retraite habitée par son père; et, de cette retraite, où s'était renfermée tant de gloire, sortaient souvent de sages conseils, qui n'avaient pas moins de force que dans les jours de son autorité : ses compatriotes se promettaient encore de l'écouter longtemps; mais la mort l'a tout à coup enlevé au milieu des occupations les plus douces et les plus dignes de la vieillesse.

[1] **Louis-Marcellin DE FONTANES** (1761—1821), célèbre littérateur et homme politique, né à Niort.

Proscrit comme royaliste au 18 fructidor, alors qu'il était déjà membre de l'Institut depuis 1795 (il fut de l'Académie française à sa réorganisation en 1803), il alla chercher un refuge en Angleterre. A son retour, Napoléon l'apprécia et le nomma sénateur et grand-maître de l'Université. Louis XVIII le fit, en 1815, pair de France et ministre d'Etat.

Poète élégant et pur, il a cultivé le genre descriptif et a publié les *Jours des Morts*, les *Tombeaux de Saint-Denis*, et une traduction de l'*Essai sur l'homme* de Pope; mais son principal mérite consiste moins dans ses productions littéraires que dans l'appui qu'il accordait aux jeunes auteurs. Ce fut lui qui devina Châteaubriand, qui lui indiqua sa véritable valeur, en le tirant de la philosophie sceptique, pour lui faire écrire le *Génie du christianisme*. Ce point est aujourd'hui hors de doute. Quelques personnes se sont étonnées en apprenant que Châteaubriand avait refait son manuscrit d'après les indications de Fontanes, mais on ne peut tirer de là aucune induction contre l'illustre auteur des *Martyrs*, car on n'écrit pas, toute sa vie, dans un sens différent de sa vocation morale et intellectuelle. Châteaubriand se croyait sceptique, tandis qu'il était né avec un instinct profondément religieux, et Fontanes l'aida à voir clair dans sa propre intelligence : c'est pourquoi Châteaubriand a toujours parlé de lui avec la plus grande reconnaissance.

On a accusé Fontanes de versatilité politique, mais, du moins, il n'était pas ingrat. Joubert lui ayant fait faire un riche mariage, il le fit nommer, dès qu'il en trouva l'occasion, inspecteur général de l'instruction publique. On possède

Un cri de douleur s'est fait entendre au fond de l'Amérique qu'il avait délivrée. Il appartenait à la France de répondre la première à ce cri funèbre, qui doit retentir dans toutes les grandes âmes. Ces voûtes augustes ont été dignement choisies pour l'apothéose d'un héros. L'ombre de Washington, en descendant sur ce dôme majestueux, y trouvera celles de Turenne, de Catinat et du grand Condé, qui se plaisent à l'habiter encore. Si ces guerriers illustres n'ont pas servi la même cause pendant leur vie, la même renommée les réunit quand ils ne sont plus. Les opinions, sujettes aux caprices des peuples et des temps, les opinions, partie faible et changeante de notre nature, disparaissent avec nous dans le tombeau; mais la gloire et la vertu restent éternellement. C'est par là que les grands hommes de tous les temps et de tous les lieux deviennent, en quelque sorte, compatriotes et contemporains. Ils ne forment qu'une seule famille, dont les exemples se transmettent et se renouvellent de successeur en successeur. Ainsi, dans cette enceinte guerrière, la valeur de Washington mérite les regards de Condé; sa modération appelle ceux de Turenne; sa philosophie le rapproche encore plus de Catinat...

Mais les accents belliqueux que ces murs répètent de toutes parts doivent plaire surtout au défenseur de l'Amérique. Pourrait-il ne pas aimer ces soldats qui repoussèrent, à son exemple, les ennemis de la patrie? Il s'approche avec plaisir de ces vétérans dont les nobles cicatrices sont les premiers ornements de cette fête, et dont quelques-uns ont peut-être combattu avec lui près des fleuves et dans les forêts de la

encore la lettre dans laquelle Joubert fait le plus grand éloge de Fontanes en le proposant à quelqu'un pour gendre.

Son fils naturel qui passait pour son neveu, **SAINT-MARCELLIN** (1791—1819), officier supérieur, dont la curieuse biographie mérite de trouver place ici, semblait voué à une mort perpétuelle, et en même temps destiné à y échapper toujours. A la bataille de Borodino, les Russes lui fendent le crâne de trois coups de sabre : on le porte à un hôpital encombré de 4,000 malades, il n'y trouve point de place et est dirigé sur Moscou où il guérit. En 1815, il se bat en duel avec un officier et en est quitte pour une blessure. Chargé d'une mission par Louis XVIII, pendant les Cent-Jours, il est arrêté et confié à deux gendarmes, qui devaient le conduire à l'armée de la Loire pour y être fusillé. A Angoulême, il s'évade. A Orléans, il est de nouveau blessé en duel. Enfin, dans un troisième duel, il est blessé à mort. Le soir même, M. de Fontanes donnait un bal, et ce fut au milieu d'une fête qu'on vint déposer chez lui le corps de son fils. L'agonie de Saint-Marcellin dura du 1er au 3 février 1819. On raconte, dit Rabbe, qu'au milieu de la dernière nuit, une jeune fille vêtue de blanc et couverte d'un voile vert, s'approcha du mourant et recueillit son dernier soupir. Après avoir dit d'une voix déchirante : « Il est mort, » elle sortit de la chambre en silence. Elle ne parut pas au convoi, mais le lendemain on la trouva étendue sur la pierre du tombeau. On approcha... elle était morte.

Wallace, opéra; *la Conjuration de Fiesque*, drame.

PENSÉE DÉTACHÉE.

Le rêve du bonheur est un bonheur réel.

Caroline et de la Virginie. Il se promène avec joie au milieu de ces drapeaux enlevés sur les barbares de l'Asie et de l'Afrique, étonnés de notre audace. Les dépouilles de la barbarie décorent noblement les funérailles d'un capitaine qui aima les lumières et la liberté.

Mais il est encore un hommage plus digne de lui : c'est l'union de la France et de l'Amérique ; c'est le bonheur de l'une et de l'autre ; c'est la pacification de deux mondes. Il me semble que, des hauteurs de ce magnifique dôme, Washington crie à toute la France : « Peuple magnanime, qui sais si bien honorer la gloire, j'ai vaincu pour l'indépendance ; mais le bonheur de ma patrie fut le prix de cette victoire. Ne te contente pas d'imiter la première moitié de ma vie, c'est la seconde qui me recommande aux éloges de la postérité. »

(*Eloge de Washington, Péroraison.*)

BOILEAU-DESPRÉAUX.

FRAGMENT.

Quand il parut, la poésie retrouva ce style qu'elle avait perdu depuis les beaux jours de Rome ; ce style toujours clair, toujours exact, qui n'exagère ni n'affaiblit, n'omet rien de nécessaire, n'ajoute rien de superflu, va droit à l'effet qu'il veut produire, ne s'embellit que d'ornements accessoires puisés dans le sujet, sacrifie l'éclat à la véritable richesse, joint l'art au naturel, et le travail à la facilité ; qui, pour plaire toujours davantage, s'allie toujours de plus près au bon sens, et s'occupe moins de surprendre les applaudissement que de les justifier ; qui fait sentir enfin, et prouve, à chaque instant, cet axiome éternel : *Rien n'est beau que le vrai.*

(*Discours préliminaire de l'Essai sur l'homme.*)

LE CARDINAL DE RICHELIEU.

FRAGMENT.

Si l'on s'obstine à admirer Louis XI pour avoir abattu les grands vassaux et étendu les prérogatives de la royauté, je répondrai qu'il est un homme dont la gloire en ce genre a fait disparaître celle de Louis XI. Cet homme est Richelieu. En effet, l'orgueil des seigneurs féodaux ne fut pas tellement humilié par Louis XI, qu'il ne troublât longtemps la France après lui. Richelieu seul affermit le trône sur les débris de l'anarchie féodale. Mais que sa marche est plus grande et plus imposante ! Comme ses moyens sont plus hardis, ses ressources plus fécondes, et ses coups plus assurés ! il ne craint point d'annoncer sa vengeance avant de frapper ses victimes. Ses artifices même ont quelque chose de grand qui suppose le courage.

D'ailleurs Richelieu, qu'un seul coup d'œil peut précipiter au fond des

cachots où il plonge ses ennemis, nous intéresse comme un homme fort et courageux qui se livre à tous les dangers, et se confie à sa fortune. Sa vie est un combat éternel; toutes les scènes en sont animées, et tous les tableaux en contraste. Il est forcé de combattre à la fois la puissance de ses nombreux ennemis et la faiblesse de son maître : toujours près de sa chute en préparant celle des autres, il a besoin d'être courtisan, même quand il est roi.

Ce mélange de souplesse et d'audace, ces dangers qu'il éprouve, et cette terreur qu'il inspire sans jamais la ressentir, l'énergie de son âme qui résiste aux souffrances d'un corps usé par les maladies, cette ambition qui ne trouve aucune gloire ni au-dessus ni au-dessous d'elle-même; tout dans Richelieu imprime l'étonnement ou commande l'admiration. Un tel caractère est précisément l'opposé de celui de Louis XI.

RAMOND [1].

LE HAUT-VALAIS EN SUISSE.

FRAGMENT.

Au-dessus de Brieg, la vallée se transforme en un étroit et inabordable précipice dont le Rhône occupe et ravage le fond. La route s'élève sur les montagnes septentrionales, et l'on s'enfonce dans la plus sauvage des solitudes; les Alpes n'offrent rien de plus lugubre. On marche deux heures sans rencontrer la moindre trace d'habitation, le long d'un sentier dangereux, ombragé par de sombres forêts, et suspendu sur un précipice dont la vue ne saurait pénétrer l'obscure profondeur. Ce passage est célèbre par des meurtres, et plusieurs têtes exposées sur des piques étaient, lorsque je le traversai, la digne décoration de son affreux paysage. On atteint enfin le village de Lax, situé dans le lieu le plus désert et le plus écarté de cette contrée. Le sol sur lequel il est bâti penche rapidement vers le précipice, du fond duquel s'élève le sourd mugissement du Rhône. Sur l'autre bord de cet abîme on voit un hameau dans une situation pareille : les deux églises opposées l'une à l'autre; et, du cimetière de l'une, j'entendais successivement les chants des deux paroisses, qui semblaient se répondre.

[1] **Le Baron Louis-François-Elisabeth RAMOND DE CARBONNIÈRES** (1755-1827), savant voyageur, membre de l'Institut, né à Strasbourg. Il est célèbre pour avoir découvert l'un des principaux sites des Pyrénées. Il a publié : *Observations faites dans les Pyrénées*, 2 vol. in-8°. Cet ouvrage, qui n'est pas écrit dans le style technique des savants, contient des pages d'une grande poésie, mais il n'en est pas moins remarquable pour l'exactitude de l'observation, et il fut même imprimé avec une autorisation spéciale de l'Académie des sciences.

Que ceux qui connaissent la triste et grave harmonie des cantiques allemands, les imaginent chantés dans ce lieu, accompagnés par le murmure éloigné du torrent et le frémissement des sapins.

(*Trad. des Lettres sur la Suisse, de William Coxe, tome II, Note du traducteur*).

LA VALLÉE DE CAMPAN.

Deux vallons, dont le premier descend du Tourmalet, et l'autre des montagnes de la vallée d'Aure, se perdent, au bourg de Sainte-Marie, dans la vallée de Campan. Chacun de ces vallons y apporte le tribut de son torrent; et l'Adour, formé de leurs eaux confondues, après avoir baigné les riches prairies de cette vallée, rencontrant à Bagnères les plaines du Bigorre, comme charmé des contrées qu'il abandonne et de celles qu'il va parcourir, semble lutter par ses longs circuits contre la commune destinée des fleuves, lorsque, rencontrant le Gave à Bayonne, né à côté de lui, il s'engloutit avec lui dans les gouffres de l'Océan.

Je ne peindrai point cette belle vallée qui le voit naître; cette vallée si connue, si célébrée, si digne de l'être, ces maisons si jolies et si propres; chacune entourée de sa prairie, accompagnée de son jardin, ombragée de sa touffe d'arbre; les méandres de l'Adour, plus vif qu'impétueux, impatient de ses rives, mais en respectant la verdure; les molles inflexions du sol, ondé comme des vagues qui se balancent sous un vent doux et léger; la gaîté des troupeaux et la richesse des bergers, ces bourgs opulents, formés comme fortuitement là où les habitations répandues dans la vallée ont redoublé de proximité; Bagnères, séjour délicieux, placé entre les champs du Bigorre et les prairies de Campan, comme entre la richesse et le bonheur; ce cadre enfin, digne de la magnificence du tableau; cette fière enceinte, où la nature oppose le sauvage au champêtre; ces cavernes, ces cascades, visitées par tout ce que la France a de plus aimable et de plus illustre; ces roches, trop verticales peut-être, dont l'aridité contraste avec la parure de ces heureuses vallées : ce Pic du Midi suspendu sur leurs tranquilles retraites, comme l'épée du tyran sur la tête de Damoclès... Menaçants boulevards qui me font trembler pour l'Elysée qu'ils renferment.

Mais, remontant aux causes de la fertilité de la vallée de Campan, c'est sur la crête du Tourmalet, c'est entre les rochers hérissés de la vallée de Bastan et les rochers émoussés de l'Escalette, que je transporterai l'observateur. D'un côté, je lui montrerai le Gave roulant les débris des monts : de l'autre l'Adour respectant un brin d'herbe. Nous suivrons son cours vif, mais bienfaisant. Nous verrons ses bords dessinés par le gazon, et les rochers qui le divisent couverts de mousse. Nous le verrons à Tramesaigues, tomber en une superbe cascade, entre des rochers tout couronnés de fleurs. Bientôt les sapins

accompagneront, en touffes vigoureuses et pittoresques, ses sauts hardis mais innocents. La végétation s'approche de lui avec confiance, car il a depuis longtemps oublié ses anciennes fureurs; les montagnes se sont écroulées; il en a nivelé les débris; les pentes se sont adoucies; tout favorise sa tendance; rien ne l'irrite; et pour quiconque n'a point encore observé de torrent ainsi en paix avec la nature qui l'environne, le tumulte apparent de ses eaux forme un contraste étrange avec le repos de ses rivages.

C'est à l'adoucissement de ces pentes que la vallée de Campan doit l'avantage d'être la plus délicieuse retraite de la vie pastorale. Elle fut d'abord un profond ravin, creusé entre les racines du Pic du Midi et les rochers calcaires qui s'y appuyaient, par ces torrents anciens dont l'impétuosité était proportionnée à la raideur des pentes primitives, et dont la fureur était irritée par l'aspérité des formes qu'avait ébauchées le vieux océan : mais les débris des sommets qui la dominaient sont venus rehausser le fond de ces précipices; les eaux ont tendu sans cesse à égaliser le sol qu'elles parcouraient : les éboulements se sont étendus; le repos a succédé à de longues convulsions; et la végétation a couvert ces amas de ruines, désormais propres à la recevoir.

La vallée de Campan est donc une apparition anticipée du monde futur. Elle présente cet état de calme si bien annoncé et si bien décrit par un physicien philosophe, digne de prévoir tout ce que l'humanité peut attendre de la perfectibilité de la terre. Telles seront toutes les vallées des Pyrénées et des Alpes, du Caucase, de l'Atlas et des Andes, quand les forces qui tendent à produire seront en équilibre avec celles qui tendent à détruire; quand les sommets auront cessé de descendre vers les bases, et les bases de s'élever vers les sommets: quand les pentes auront ce degré d'inclinaison où il n'y a plus d'éboulement possible; quand l'active végétation, si prompte à s'emparer des surfaces qui jouissent d'un moment de repos, si souvent repoussée du flanc des montagnes par les dernières agitations de ces géants expiants, s'asseoira en paix sur leurs cadavres.

Mais si la vallée de Campan n'en était pas encore à cet état de calme permanent! Si des révolutions la menaçaient encore!... que de hauteurs je vois autour d'elle, qui ont à rabaisser leur orgueil au niveau de ses collines! Là, c'est le Pic d'Espade, suspendu sur les sources de sa rivière; ici, le marbre caverneux que renferment ses grottes : plus loin, mais plus haut, ce Pic du Midi, qui n'en est pas encore assez loin au gré de mes craintes, puisque entre lui et ces heureux vallons, je ne vois que pentes prêtes à y rouler ses ruines... Les changements de forme sont lents aujourd'hui, mais s'ils devenaient subits... quel bouleversement et que de débris!

Alors, et pour longtemps, plus de prés et plus de bergers; plus de ces cabanes si élégantes et si paisibles. Des rocs amoncelés, des eaux furieuses, quelques gazons isolés, broutés par la brebis et la chèvre : voilà ce que notre postérité verrait dans la vallée de Campan : et le

souvenir de cette seconde Arcadie, devenue le domaine de la fiction, revêtirait peut-être les couleurs fantastiques de la première.

*
* *

La nuit tombait, et les étoiles perçaient successivement et par ordre de grandeur le ciel obscurci. Je quittai le torrent et le fracas de ses flots pour aller respirer encore l'air de la vallée et son parfum délicieux. Je remontais lentement le chemin que j'avais descendu, et je cherchais à me rendre compte de la part que mon âme avait dans la sensation douce et voluptueuse que j'éprouvais. Il y a je ne sais quoi dans les parfums, qui réveille puissamment le souvenir du passé. Rien ne rappelle à ce point des lieux chéris, des sensations regrettées, de ces minutes dont le passage laisse d'aussi profondes traces dans le cœur qu'elles en laissent peu dans la mémoire. L'odeur d'une violette rend à l'âme les jouissances de plusieurs printemps. Je ne sais de quels instants les plus doux de ma vie le ciel en fleurs fut témoin; mais je sentais vivement qu'il ébranlait des fibres depuis longtemps tranquilles, qu'il excitait d'un profond sommeil, des réminiscences liées à de beaux jours; je trouvais entre mon cœur et ma pensée un voile qu'il m'aurait été doux peut-être... triste peut-être .. de soulever; je me plaisais dans cette rêverie vague et voisine de la tristesse qu'excitent les images du passé; j'étendais sur la nature l'illusion qu'elle avait fait naître en lui alliant, par un mouvement involontaire, les temps et les faits dont elle suscitait la mémoire : je cessais d'être isolé dans ces sauvages lieux; une secrète et indéfinissable intelligence s'établit entre eux et moi; et, seul sur les bords du torrent de Gedre, seul, mais sous ce ciel qui voit s'écouler tous les âges et qui enserre tous les climats, je me livrais avec attendrissement à cette sécurité si douce, à ce profond sentiment de co-existence qu'inspirent les champs de la patrie... Invisible main, qui répands quelques doux moments dans la vie comme des fleurs dans un désert, sois bénie pour ces heures passagères où l'inquiet esprit se repose, où le cœur s'entend avec la nature, et jouit; car jouir est à nous, êtres frêles et sensibles que nous sommes; et connaître est à Celui qui, en livrant la terre à nos partages et l'univers à nos disputes, étendit entre la création et nous, entre nous et nous-mêmes, la sainte obscurité qui le couvre.

(*Observations faites dans les Pyrénées.*)

GARAT [1].

FRAGMENT DE L'ÉLOGE DE SUGER.

SAINT BERNARD.

Alors vivait dans un cloître un homme dont les dépositaires du pouvoir suprême devaient ambitionner les suffrages autant que ceux

[1] **Dominique-Joseph**, comte **GARAT** (1749—1833), historien, homme d'Etat,

d'un sénat ou d'un peuple législateur. A ce trait seul on doit reconnaître cet abbé de Clairvaux, devenu si célèbre sous le nom de saint Bernard.

Nul homme n'a exercé sur son siècle un empire aussi extraordinaire : entraîné vers la vie solitaire et religieuse par un de ces sentiments impérieux qui n'en laissent pas d'autres dans l'âme, il alla prendre sur l'autel toute la puissance de la religion. Lorsque, sortant de son désert, il paraissait au milieu des peuples et des cours, les austérités de sa vie, empreintes sur des traits où la nature avait répandu la grâce et la beauté, remplissaient toutes les âmes d'amour et de respect. Eloquent dans un siècle où le pouvoir et le charme de la parole étaient absolument inconnus, il triomphait de toutes les hérésies dans les conciles; il faisait fondre en larmes les peuples au milieu des campagnes et des places publiques. Son éloquence paraissait un des miracles de la religion qu'il prêchait; enfin, l'Eglise, dont il était la lumière, semblait recevoir les volontés divines par son entremise. Les rois et leurs ministres, à qui il ne pardonnait jamais ni un vice, ni un malheur public, s'humiliaient sous sa réprimande comme sous la main de Dieu même; et les peuples, dans leurs calamités, allaient se ranger autour de lui, comme ils vont se jeter au pied des autels.

Egaré par l'enthousiasme même de son zèle, il donna à ses erreurs l'autorité de ses vertus et de son caractère, et entraîna l'Europe dans de grands malheurs. Mais gardons-nous de croire qu'il ait jamais voulu tromper, ni qu'il ait eu d'autre ambition que celle d'agrandir l'empire de Dieu. C'est parce qu'il s'était trompé lui-même qu'il était toujours si puissant; il eût perdu son ascendant avec sa bonne foi. L'Eglise, malgré les erreurs qu'elle lui a reconnues, l'a mis au rang des saints; le philosophe, malgré les reproches qu'il peut lui faire, doit l'élever au rang des grands hommes.

L.-P. DE SÉGUR [1].

FRAGMENT

DE L'HISTOIRE DU RÈGNE DE FRÉDÉRIC-GUILLAUME II.

TABLEAU DE LA SITUATION POLITIQUE DE L'EUROPE
A L'ÉPOQUE OU CE MONARQUE MONTA SUR LE TRÔNE DE PRUSSE.

Jamais l'Europe ne fut plus tranquille qu'au moment où Frédéric-Guillaume II prit d'une main faible les rênes du gouvernement, que

ministre sous la Révolution, membre du Sénat et de l'Institut en 1795, né à Bayonne.

Il fut expulsé de l'Académie française, au retour des Bourbons. — *Mémoires sur la Révolution*, sur *M. Suard*, etc.

[1] **Louis-Philippe, comte DE SÉGUR** (1753—1833), célèbre historien. Il des-

son oncle avait si vigoureusement tenues et si brillamment agitées. L'empereur, découragé, avait renoncé à reconquérir la Silésie, et s'était vu forcé d'ajourner ses projets sur la Bavière. La Pologne se résignait aux pertes honteuses qu'elle avait faites, et n'osait exhaler le ressentiment qu'elle en conservait. La France, gouvernée par un roi pacifique, et fière d'avoir enlevé treize provinces à la Grande-Bretagne, était garantie de toute crainte d'attaque par son alliance avec les Espagnols et les Autrichiens, et jouissait, dans la mollesse et dans l'incurie, d'un éclat trompeur et d'une prospérité apparente, que le désordre de ses finances et la faiblesse de son monarque devaient bientôt faire évanouir. L'Angleterre, fatiguée d'une guerre de cinq ans et humiliée par la perte de ses colonies, attendait l'occasion de se venger, et se préparait en silence à regagner dans l'Inde ce qu'elle avait perdu en Amérique.

La Russie, embarrassée dans ses projets ambitieux, en suspendait l'exécution. Catherine II avait d'ailleurs suffisamment agrandi ses Etats par le premier partage de la Pologne et par l'envahissement de la Crimée. L'Italie était loin de craindre les désastres qui la menaçaient. Et depuis longtemps à peine entendait-on de loin, dans ce pays voluptueux, le bruit des orages qui avaient agité l'Europe! La politique habile de Venise, concentrée dans son étroit territoire, ne s'occupait qu'à maintenir l'autorité non disputée d'un sénat tyrannique et méfiant. La superbe Gênes soutenait la fierté de la noblesse par la

cendait d'une ancienne famille de Guyenne. Son père fut ministre de la guerre avant Brienne. Pour lui, il eut une existence fort agitée quoique brillante. Voici comment il parle de lui-même : « Le hasard a voulu, dit-il, que je fusse successivement colonel, officier-général, voyageur, navigateur, courtisan, ambassadeur, négociateur, prisonnier, cultivateur, soldat, électeur, poète, auteur dramatique, collaborateur de journaux, publiciste, historien, député, conseiller d'Etat, sénateur, académicien et pair de France. »

Il suivit d'abord Lafayette en Amérique et devint, sous l'Empire, grand-maître des cérémonies. L'acceptation de cette place étant regardée comme une conversion politique par son frère Alexandre, celui-ci affectait souvent de signer : Ségur *sans cérémonie*.

On a du comte de Ségur : *Mémoires*, *Histoire universelle*, *la Décade historique*, *Galerie morale et politique*, *Contes*.

Un épisode intéressant que nous aurions bien voulu citer, en faveur de notre ouvrage, c'est sa rencontre avec le vieux Voltaire, alors au déclin de sa longue et brillante carrière. La place manquant, nous nous bornons à renvoyer le lecteur au premier tome des *Mémoires*.

SENTENCES DÉTACHÉES.

Dans l'enfance, tout le monde se donne à nous; dans la jeunesse, nous nous donnons aux autres; dans la vieillesse nous nous reployons sur nous-mêmes.

La finesse est la petite monnaie de la fausseté.

Un conquérant est un joueur déterminé qui prend un million d'hommes pour jetons et le monde entier pour tapis.

richesse de ses industrieux commerçants; la protection de la France mettait ces deux républiques à l'abri de toutes craintes. Le roi de Sardaigne, dont les prédécesseurs avaient eu tant de peine à maintenir leur existence lorsque l'Autriche et la France se faisaient la guerre, n'avait plus à employer cette politique astucieuse qui les avait si souvent fait changer de parti. L'alliance des cours de Vienne et de Versailles assurait sa tranquillité. Le gouvernement de Naples s'endormait au sein des voluptés, et voyait avec insouciance la diminution de son agriculture, la chute de son commerce, la désorganisation de ses troupes, l'anéantissement de sa marine et la corruption de ses sujets. Le duc de Toscane, Léopold, haï par les grands, aimé par le peuple, estimé par les savants, se préparait, en faisant le bonheur d'un petit Etat, à gouverner habilement un grand empire. La capitale du monde chrétien, devenue celle des vices, ne brillait plus que par l'éclat de son nom; le voyageur n'y cherchait que de vieux monuments et de grands souvenirs : les tributs de la crédulité cessaient presque partout d'alimenter sa puissance; aucune couronne ne redoutait la tiare; on baisait encore les pieds des papes, mais leurs mains n'osaient plus lancer la foudre.

Les Portugais et les Espagnols même, en recevant encore avec respect les bulles de Rome, ne soumettaient plus leur politique aux ordres du chef de l'Eglise, et le successeur de saint Pierre, encore placé à la tête des princes, avait cessé d'être compté au nombre des puissances influentes de l'Europe. Le Portugal s'était rendu tributaire et dépendant de l'Angleterre, et se consolait orgueilleusement de sa pauvreté par la

Les héros sont comme les grands fleuves : leur source est petite; ils grandissent en marchant.

Un goût fin et délicat est à l'esprit ce que la grâce est au corps.

Voulez-vous connaître les qualités qui manquent à un homme, examinez celles dont il se vante.

Une naissance illustre est un pesant fardeau qu'on traîne avec honte quand on ne le porte pas avec gloire.

Il serait difficile de donner ce qu'on n'a pas; eh bien! l'ennui fait exception à cette règle : un sot le donne à tout le monde sans le connaître.

L'autorité qu'on méprise est bientôt bravée.

La colère est à la fois le plus aveugle, le plus violent et le plus vil des conseillers.

Pour composer notre bonheur, il faut y faire entrer celui d'autrui.

L'infidèle mémoire trace au crayon les bienfaits et burine les injures.

Discutons souvent, ne disputons jamais.

Les rigueurs des princes faibles tuent quelques conspirateurs; la clémence des grands caractères tue les conspirations.

La bravoure évite plus de périls que la peur.

Joseph-Alexandre, vicomte DE SÉGUR (1756-1805), frère du précédent, littérateur et auteur dramatique. On lui doit la publication des *Mémoires* de Besenval; *les Femmes*, avec un supplément par Ch. Nodier, 1825, 3 vol.

Pour Philippe-Paul, comte actuel de Ségur, voyez section V.

beauté de son climat et la sécurité dont la faiblesse de ses voisins le laissait jouir. La Suisse était loin de prévoir, dans son heureuse sagesse, que les hommes libres viendraient ensanglanter l'antique temple de la liberté. Le Danemark, gouverné par un ministre sage, profitait d'une paix que, dans tous les cas, il était décidé à conserver par une habile neutralité, pour étendre son commerce et augmenter sa prospérité. Le roi de Suède, condamné momentanément au repos par le système général de l'Europe, s'enivrait de la gloire d'une révolution qui avait mis l'autorité du prince au-dessus de celle du sénat. Il venait de parcourir l'Europe, pour en redire partout les détails et jouir de sa célébrité, mais comme son esprit était aussi ardent que sa puissance était faible, il attendait avec impatience que quelque embrasement nouveau troublant la tranquillité universelle, lui donnât l'occasion de réaliser ses projets de conquêtes, soit contre le Danemark, soit contre la Russie. L'électeur de Saxe réparait sagement les malheurs dont la guerre avait accablé son pays. Le duc de Brunswick, jouissant de la réputation du premier général de l'Europe, attendait peut-être impatiemment des événements qui devaient accroître sa gloire, et qui, contre ses espérances, en ont depuis pâli l'éclat. Le landgrave de Hesse, riche des soldats qu'il avait vendus, ne s'occupant que de l'espoir d'être électeur. L'électeur de Bavière, assoupi sur son trône et gouverné par l'Autriche, lui aurait cédé ses Etats, si le duc de Deux-Ponts, qui devait lui succéder, refusant l'offre trompeuse de la possession des Pays-Bas et d'une couronne illusoire, ne s'était pas énivré de la crainte d'un échange forcé, par la protection de la Prusse. La Hollande avait renoncé à être belliqueuse depuis qu'elle était devenue uniquement commerçante. Elle avait sacrifié la gloire à la richesse : elle pouvait payer toutes les armées de l'Europe et n'était en état de résister à aucune. L'empereur, par quelques prétentions sur la navigation de l'Escaut, avait menacé de troubler son repos, et elle venait d'acheter la paix par un honteux sacrifice d'argent que la France avait conseillé et partagé. D'illustres souvenirs lui laissaient cependant quelques illusions qu'entretenait la politique rivale de l'Angleterre et de la France : elle croyait que ces deux nations se disputaient son alliance, tandis qu'il ne s'agissait que de décider par laquelle des deux elle serait dominée.

Ce tableau rapide, mais fidèle, suffit pour prouver que jamais une époque plus orageuse ne fût précédée par un calme plus universel. Et le politique le plus prévoyant pouvait à peine alors discerner quelques-unes des faibles étincelles qui, peu de temps après, allumèrent un embrasement si terrible.

(*Décade historique, ou Tableau politique de l'Europe* [1]. *Tome I, chap. I.*

[1] Nouveau titre de l'ouvrage. L'auteur explique le motif de ce changemen dans un avis au lecteur qui précède une des dernières éditions de l'ouvrage.

FRAGMENT

DES MÉMOIRES, SOUVENIRS ET ANECDOTES.

LA JEUNE NOBLESSE FRANÇAISE.

Pour nous, jeune noblesse française, sans regret pour le passé, sans inquiétude pour l'avenir, nous marchions gaiement sur un tapis de fleurs qui nous cachait un abîme...

Consacrant tout notre temps à la société, aux fêtes, aux plaisirs, aux devoirs peu assujétissants de la cour et des garnisons, nous jouissions à la fois avec incurie et des avantages que nous avaient transmis les anciennes institutions, et de la liberté que nous apportaient les nouvelles mœurs : ainsi ces deux régimes flattaient également, l'un notre vanité, l'autre nos penchants pour les plaisirs. Retrouvant dans nos châteaux, avec nos paysans, nos gardes et nos baillis, quelques vestiges de notre ancien pouvoir féodal, jouissant à la cour et à la ville des distinctions de la naissance, élevés par notre nom seul aux grades supérieurs dans les camps, et libres désormais de nous mêler sans faste et sans entraves à tous nos concitoyens pour goûter les douceurs de l'égalité plébéienne, nous voyions s'écouler ces courtes années de notre printemps dans un cercle d'illusions et dans une sorte de bonheurs qui, je crois, en aucun temps n'avaient été destinés qu'à nous. Liberté, royauté, aristocratie, démocratie, préjugés, raison, nouveauté, philosophie, tout se réunissait pour rendre nos jours heureux, et jamais réveil plus terrible ne fut précédé par un sommeil plus doux et par des songes plus séduisants. (*Tome I.*)

FRAGMENT DE L'HISTOIRE DE FRANCE.

SAINT LOUIS PREND LA CROIX (1244).

Le pape Innocent IV convoqua un concile à Lyon, et écrivit à tous les princes de l'Europe pour les conjurer de s'armer et de marcher au secours des chrétiens dans la Palestine. — Dans le même temps Louis tombe gravement malade; le bruit de son danger se répand. Toute la France gémit et s'alarme; jamais on n'avait vu l'affection publique se manifester avec plus d'éclat; partout le peuple, d'un commun accord, lui décernait l'honorable nom de *Prince de paix et de justice;* mais le ciel paraît sourd au vœu général; l'art des médecins cède au mal; le danger s'accroît; Louis reçoit les sacrements et tombe en léthargie. — Toutes les églises sont remplies d'une foule consternée, invoquant Dieu pour le salut du père de la patrie. Des contrées les plus éloignées, on accourt au palais du monarque, qui retentit de cris et de sanglots. Déjà une des femmes de la reine croit voir sur le visage du roi l'empreinte de la mort; elle jette le drap sur sa tête; mais si son corps était glacé, son imagination pieuse était encore brûlante. Soudain il s'agite,

soupire et dit : « La lumière de l'Orient s'est répandue du ciel sur moi par la grâce du Seigneur; Dieu me rappelle du séjour des morts. »

Après ce peu de paroles, le roi, tournant ses regards sur l'évêque de Paris, lui demanda la croix, et la reçut de ses mains. Bientôt sa fièvre cessa, ses forces se rétablirent, et le peuple de Paris, regardant sa guérison comme miraculeuse, l'attribua aux reliques de Saint-Denis, qu'on avait portées plusieurs jours en procession dans le palais, et à un morceau de la vraie croix placée sur le lit du malade par les ordres de sa mère. (*Tome V, Chap. III.*)

FRAGMENT DE L'HISTOIRE ROMAINE.

MORT DE CÉSAR.

Cependant le jour qui devait terminer sa destinée étant arrivé, sa femme Calpurnie, troublée par un songe dans lequel elle avait cru le voir assassiné entre ses bras, se jette à ses pieds, et le conjure de ne pas sortir de sa maison, dans un moment que tant de présages devaient lui faire regarder comme funeste.

La grande âme de César, touchée par les craintes de l'amour, fut un moment ébranlée. Cédant aux larmes de Calpurnie, il se décide à contremander l'Assemblée du sénat. Un des conjurés, Décimus Brutus, qui entrait alors chez lui, prévoyant que ce délai pouvait renverser tous leurs desseins, lui représenta vivement l'injure qu'il ferait au sénat en refusant d'y venir, lorsqu'il l'attendait pour le couronner, et la tache dont il couvrirait sa gloire, si un songe de Calpurnie le décidait à faire une telle insulte au premier corps de l'Etat. César sortit, et la fortune sembla vouloir encore sur sa route le détourner du précipice où il allait tomber.

Ayant rencontré l'augure Spurina, qui lui avait annoncé son malheur : « Tu le vois, lui dit-il, voilà cependant les ides de mars venues. — Oui, lui répondit le devin, mais elles ne sont pas encore passées. »

Un esclave voulait l'avertir du péril qui le menaçait, il ne put percer la foule dont il était environné.

Artémidore, philosophe grec, lié avec les principaux conjurés, avait pénétré leur secret : se mêlant au grand nombre de ceux qui présentaient des placets à César, il lui remit un mémoire qui contenait tous les détails de la conjuration, et lui dit : « Lisez promptement; ceci est pour vous d'un intérêt urgent. » César, obsédé, n'eut pas le temps de lire cet écrit, qu'il tenait encore lorsqu'il entra dans le sénat.

Les conspirateurs, qui l'y attendaient, cachaient sous un calme profond les mouvements divers dont ils étaient agités. L'œil le plus pénétrant n'aurait pu deviner à leur maintien le coup terrible qu'ils méditaient.....

Dès qu'on vit paraître le dictateur, la plupart des conjurés, comme

ils en étaient convenus, allèrent au-devant de lui, et l'accompagnèrent jusqu'à sa chaise curule, tandis que d'autres éloignaient de lui Antoine, son ami et son collègue au consulat, en prétextant la nécessité de lui parler d'une affaire importante.

Pendant que César s'avançait, un sénateur, Popilius Léna, qu'on savait instruit de la conjuration, s'approche de lui, et lui parle quelque temps à l'oreille : une consternation soudaine saisit alors tous les conjurés, qui, se croyant trahis, portent déjà leurs mains sur leurs poignards, décidés à se tuer pour éviter le supplice. Brutus, seul jugeant au maintien de Popilius qu'il était plutôt suppliant qu'accusateur, rassure d'un coup d'œil ses complices.

Dès que César est assis, Cimber se jette à ses pieds, lui demandant le rappel de son frère qu'il avait exilé. Les autres conjurés entourent César pour appuyer cette demande : le dictateur refuse; trop pressé par leurs instances, il veut se lever; Cimber le retient par sa robe. C'était le signal convenu. César s'écrie : « Ce ne sont plus des prières, c'est de la violence. » Casca, placé derrière son siége, le frappe à l'épaule, mais faiblement, car la crainte d'un coup si hardi rendait sa main tremblante et son poignard incertain. « Misérable? que fais-tu? » dit César en se retournant; en même temps il perce le bras de Casca avec un poinçon qu'il tenait dans sa main. Casca appelle son frère à son secours; tous les conspirateurs tirent leurs poignards; César s'élance sur eux; il écarte les uns, renverse les autres; il reçoit enfin un coup de poignard dans la poitrine. Le sang qu'il perd, les glaives qu'on présente à ses yeux n'effraient pas son courage; il se défend de tous côtés, quoique sans armes, comme un lion furieux et blessé; mais au moment où il aperçoit Brutus qui lui enfonce son poignard dans le flanc; il prononce en gémissant ces paroles : « Et toi, Brutus, aussi! » Alors il cesse toute résistance, s'enveloppe la tête, baisse sa robe pour mourir encore avec décence, reçoit sans se plaindre tous les coups qu'on lui porte, et, par un sort étrange, tombe et meurt aux pieds de la statue de Pompée. (*Tome II, Chap. IX.*)

FRAGMENT DE LA GALERIE MORALE ET POLITIQUE,

A L'USAGE DE LA JEUNESSE.

LE TEMPS.

Le temps est la seule propriété qui soit entièrement à nous, tout le reste est incertain; le temps est, comme on l'a dit, *l'étoffe dont notre vie est faite* : c'est le bien dont nous devrions être le plus économes, et c'est pourtant celui que nous dépensons le plus follement, que nous perdons avec le moins de regret, que nous nous laissons voler le plus facilement. Tous les moralistes s'accordent pour nous recommander un sage emploi du temps; mais ces conseils ont peu de succès, et nous pouvons répéter aux hommes de nos jours ce que Sénèque disait aux

hommes de son temps : « Une partie de la vie se passe à mal faire, la plus grande partie à ne rien faire, la presque totalité à faire autre chose que ce qu'on devrait. »

Le présent est la seule partie du temps sur laquelle notre action soit immédiate. Nous abandonnons trop souvent la jouissance du présent pour nous occuper de regrets inutiles ou de projets chimériques. Un philosophe nous reproche avec raison de passer notre vie à chercher les moyens de vivre. Si vous perdez l'occasion présente de faire du bien, qui vous dit qu'elle reviendra? pensez comme César, et croyez n'avoir rien fait si vous avez remis au lendemain ce que vous pouviez faire aujourd'hui.

La nature nous accorde un petit nombre d'années; elle retranche à peu près la moitié de ce temps, que vous passez dans le sommeil, véritable portrait de la mort. Les jours de l'enfance ressemblent peu à la vie; les années de décrépitude en diffèrent encore davantage : vous devez compter aussi les temps de maladies, de chagrins, d'ennuis forcés et indépendants de votre volonté. Voyez, d'après cela, combien vous avez peu de jours pour jouir de l'existence, et quelle perte vous faites lorsque vous perdez une seule journée!

Le présent dépend du passé et de l'avenir, et nous sommes la plupart du temps troublés par des souvenirs, agités par des espérances, tourmentés par des craintes, qui font que le présent nous pèse ou nous échappe.

Je veux que l'homme jouisse du présent, mais avec sagesse; ce présent sera bientôt le passé. Il faut que le plaisir du moment ne laisse point de remords de l'avoir perdu, qu'il donne au contraire de doux souvenirs, car un doux souvenir est encore un bonheur.

Nous avons vu combien il est nécessaire de saisir le temps et d'en jouir, de sorte qu'il ne devienne pas une cause de regrets ou de repentirs. Voilà la moitié de ce que veut la raison. Mais la prudence nous demande encore un travail sur nous-mêmes, tout aussi important : il concerne l'avenir.

Si, emportés par nos passions, nous nous livrons au bonheur qu'elles nous offrent pour le moment, sans songer aux peines qu'elles nous préparent, nous employons le plaisir à bâtir notre malheur, et, pour une ombre de jouissance, nous nous préparons un demi-siècle de tourments; nous jouons enfin notre vie contre une minute.

C'est ainsi que la folie des hommes les pousse à la prodigalité, sans prévoir la ruine; à la cruauté, sans craindre la vengeance; à l'ambition, sans penser aux chutes; aux excès sans songer aux infirmités; à l'égoïsme, sans prévoir l'isolement qui le suit.

On se préserverait de tous les dangers de l'erreur et du vice, si, avant d'écouter la voix impérieuse du désir, on voulait consulter le passé et lire un peu dans l'avenir.

En consultant l'avenir, regardons-le avec les yeux de la raison, et non avec ceux de la crainte; que notre prudence ne dégénère pas en timi-

dité; qui ne risque rien n'obtient rien; la devise des *preux* est bonne : *Fais ce que dois, advienne que pourra.*

En somme, voulons-nous maîtriser le temps et rendre sa marche douce et légère, modérons nos désirs et nos craintes, jouissons du présent, non-seulement sans nuire à autrui, mais en lui faisant tout le bien qui dépend de nous. Le vrai sage est celui qui mérite, par l'emploi de son temps, qu'on puisse lui appliquer ces vers de Delille :

> Mais heureux, trop heureux, dans sa noble carrière,
> Celui qui rejetant ses regards en arrière,
> Y retrouve partout des vices combattus,
> Les traces du travail et celles des vertus.

Ce conseil n'est pas nouveau, chacun se le donne souvent à lui-même; pourquoi voit-on si peu de gens en profiter? C'est qu'il n'est pas facile de le suivre! (*Tome I.*)

LEVAILLANT [1].

FRAGMENT DES VOYAGES.

LA CHASSE AUX TOURACOS.

Je m'étais instruit par moi-même, que le bois contre lequel j'avais appuyé mon camp, me fournirait des touracos. Je ne connaissais point cet oiseau et ne l'avais jamais vu; je me mis en quête; j'en découvris quelques-uns. Je marchai longtemps à leur poursuite, mais vainement; cet oiseau, qui se perche toujours à l'extrémité des plus hautes branches, ne se trouvait jamais à la portée de mon fusil; un après-dîner, cependant, j'en poursuivis un avec plus d'acharnement. Sautillant de branche en branche et s'éloignant fort peu, il se moqua de moi pendant plus d'une heure, et me conduisit fort loin. Impatienté de son

[1] **François LEVAILLANT** (1753—1824), célèbre naturaliste et voyageur, né à Paramaribo, dans la Guyane hollandaise. Il était fils d'un consul de France, originaire de Metz, et s'embarqua, en 1780, pour le cap de Bonne-Espérance, avec le dessein de visiter l'intérieur de l'Afrique, mais il ne put explorer que la Cafrerie. Son *Voyage dans l'intérieur de l'Afrique*, publié en 1790, est un livre très-attachant, qui fait bien connaître les mœurs des Hottentots. Levaillant, dont on avait suspecté longtemps la véracité, mais qui est aujourd'hui justifié, n'écrivit pas ses relations lui-même, son éducation première ayant été trop négligée. Il en confia la révision à la plume de Varon [1].

C'est Levaillant qui fit connaître en France la girafe, en ramenant d'Afrique la première qu'on eût vue au cabinet du roi. — *Oiseaux d'Afrique*, 1796-1812, 6 vol.; *Perroquets*, 1801-1805, 2 vol.; *Oiseaux de Paradis, Rolliers, Promerops, Toucans* et *Barbus*, 1801-1806, 2 vol.; *Cotingas* et *Todiers*, 1804; *Calaos*, magnifiques publications.

[1] Casimir Varon (1764-1796).

manége, et ne pouvant réussir à l'approcher, je lui lâchai mon coup hors de portée. J'eus la satisfaction de le voir tomber. Ma joie fut inexprimable; mais le plus fort n'était pas fait; il me fallait m'emparer de ma proie; j'avais bien remarqué l'endroit de sa chute; je courus à travers les broussailles et les épines pour le ramasser. Mes jambes et mes mains étaient déchirées et tout en sang. Arrivé sur la place, je ne vis rien; j'eus beau fureter tour à tour les environs, aller, revenir battre vingt fois les mêmes endroits, examiner scrupuleusement les moindres trous, les plus petit enfoncements, mes peines furent inutiles; je ne trouvai point mon touraco; toutes mes recherches, toutes mes réflexions me conduisirent à penser que je n'avais fait que lui casser une aile, ce qui ne l'avait pas empêché de s'éloigner de l'endroit de sa chute. Je m'éloignai donc aussi et me mis à rôder de nouveau dans tous les environs pendant plus d'une demi-heure. Point de touraco. J'étais au désespoir; et les broussailles épaisses et les buissons d'épines qui m'ensanglantaient jusqu'au visage m'avaient réellement agité de transports difficiles à décrire. Pour assouvir ma colère, je sens qu'il ne m'eût fallu rien moins dans un pareil moment qu'un lion ou quelque tigre à poursuivre. Un chétif oiseau qu'après tant de peines et de désirs, je venais enfin d'abattre, échapper et disparaître ainsi à mes yeux! je frappais la terre de mes pieds et de mon fusil. Tout à coup la terre s'enfonce; je disparais moi-même et tombe avec mes armes dans une fosse de douze pieds de profondeur. L'étonnement et la douleur de la chute prirent la place de mes emportements. Je me vis au fond d'un de ces pièges recouverts que les Hottentots tendent aux bêtes féroces et particulièrement aux éléphants. Revenu à moi, je songeai au moyen de me tirer d'embarras, trop heureux de ne m'être point empalé sur le pieu très-aigu qu'ils plantent au fond du trou, plus heureux encore de n'y avoir point trouvé compagnie. Mais il pouvait à tout moment en arriver, surtout si j'étais contraint d'y passer la nuit; son approche commençait à m'inspirer beaucoup de terreur, en contrariant et retardant la seule ressource que j'imaginais pour me sauver du puits fatal sans secours étrangers : c'était d'ébouler la terre à l'un des côtés avec un sabre et mes mains, et d'y faire des espèces de degrés; mais cette opération pouvait traîner en longueur : dans la cruelle perplexité où j'étais, je pris le parti plus sage de ramasser et de charger mon fusil. Je tirai coup sur coup : il était possible que je fusse entendu de mon camp; je prêtais de temps en temps l'oreille avec une impatience et des palpitations mortelles; j'entendis enfin deux coups qui me causèrent la joie la plus vive. Alors je continuai mon feu par intervalles pour attirer à moi ceux qui m'avaient répondu; ils arrivèrent tous armés jusqu'aux dents et pleins d'inquiétude et de trouble. Ils m'avaient cru poursuivi par quelque bête féroce; ils me virent au contraire dans la plus piteuse situation, et pris sottement comme un renard. L'alarme fut bientôt dissipée. On coupa sur-le-champ une longue perche qu'on me descendit, et au moyen de laquelle je me hissai

comme je pus et regagnai le bord. Ce petit accident ne me fit pas oublier mon touraco. Avec mes chiens, qui avaient suivi la bande, je comptais bien le déterrer en quelque lieu qu'il se fut caché; je les conduisis sur la voie; ils le trouvèrent blotti sous une touffe de broussailles; je mis la main dessus, et le plaisir de posséder enfin ce charmant animal me fit bientôt oublier ce qu'il m'avait coûté d'embarras et de dangers....

Cet oiseau, agréable autant par sa forme que par ses couleurs et ses accents bien prononcés, réunit la souplesse à l'élégance; tous ses mouvements sont séduisants, ses attitudes pleines de grâces. Sa couleur est d'un beau vert-pré; une belle huppe de la même couleur, bordée de blanc, orne sa tête; ses yeux, d'un rouge vif, sont couronnés par un sourcil d'une blancheur éclatante, ses ailes sont du plus beau pourpre changeant en violet, suivant les attitudes qu'il prend, ou le point de jour sous lequel on l'admire.

JOUBERT [1].

LA PLUIE.

Il y a, pendant la pluie, une certaine obscurité qui allonge tous les objets. Elle cause, d'ailleurs, par la disposition où elle oblige notre corps à se placer, une sorte de recueillement qui rend l'âme plus sensible. Le bruit qu'elle produit, en occupant continuellement l'oreille, éveille l'attention et la tient en haleine. L'espèce de teinte brune qu'elle

[1] **Joseph JOUBERT** (1754—1824), moraliste distingué, né à Montignac (Périgord).

Cet homme singulier qui ne publia rien de son vivant, tant il tenait peu à la gloire, ne fit à proprement parler, que rédiger, pendant toute sa vie, le journal de ses pensées, sans savoir s'il serait porté ou non à la connaissance du public. Après avoir fait ses études à Toulouse, dans un collége dirigé par les pères de la Doctrine chrétienne, il vint à Paris, vers l'âge de 22 ans, sans pouvoir s'y entendre avec les philosophes, qu'il fréquenta d'abord. En 1788, il maria son ami Fontanes. Cinq ans plus tard, il se maria lui-même avantageusement, et se trouvant dans une position de fortune indépendante, il lia des relations avec Pasquier, Molé, Châteaubriand, Chênedollé, M^me^ de Duras, M^me^ de Krudner.

Nommé en 1809, inspecteur de l'Université, Joubert ne fit rien autre chose, littérairement parlant, que de travailler à son journal, écrivant, raturant, ajoutant, retranchant, et n'en finissant jamais. « Le ciel, dit-il, en parlant de lui-même, n'a mis dans mon intelligence que des rayons, et ne m'a donné pour éloquence que de beaux mots. » Ce qui a rendu surtout Joubert célèbre, c'est son influence sur Châteaubriand, lorsqu'il aida Fontanes à ramener cet esprit vers le christianisme.

Voici comment Châteaubriand a peint Joubert :

« Plein de manies et d'originalité, M. Joubert manquera éternellement à ceux qui l'ont connu. Il avait une prise extraordinaire sur l'esprit et sur le cœur, et quand il s'était emparé de vous, son image était là comme un fait, comme une pensée fixe, comme une obsession qu'on ne pouvait plus chasser Sa

donne aux murailles aux arbres, aux rochers, ajoute encore à l'impression causée par ces objets. Enfin, la solitude et le silence qu'elle étale autour du voyageur, en obligeant les animaux et les hommes à se taire et à se tenir à l'abri, achèvent de rendre pour lui les sensations plus distinctes. Enveloppé dans son manteau, la tête recouverte, et cheminant dans des sentiers déserts, il est frappé de tout, et tout est agrandi devant son imagination ou ses yeux. Les ruisseaux sont enflés, les herbes plus épaisses, les minéraux plus apparents; le ciel est plus près de la terre, et tous les objets, renfermés dans un horizon plus étroit, semblent avoir plus de place et plus d'importance.

PORTRAIT DE CHATEAUBRIAND.

Châteaubriand aime mieux les erreurs que les vérités dont son livre est rempli, parce que ses erreurs sont plus siennes; il en est l'auteur.

Il manque à cet égard d'une sincérité qu'on n'a et qu'on ne peut avoir que lorsqu'on vit beaucoup avec soi-même, qu'on se consulte, qu'on s'écoute, et que le sens interne est devenu très-vif par l'exercice qu'on lui donne et l'usage que l'on en fait. Il a, pour ainsi dire, toutes ses facultés en dehors, et ne les tourne point en dedans.

Il ne se parle point, il ne s'écoute guère, il ne s'interroge jamais, à moins que ce ne soit pour savoir si la partie extérieure de son âme, je veux dire son goût et son imagination, sont contents, si sa pensée

grande prétention était au calme, et personne n'était aussi troublé que lui; il se surveillait pour arrêter ces émotions de l'âme qu'il croyait nuisibles à sa santé, et toujours ses amis venaient déranger les précautions qu'il avait prises pour se bien porter, car il ne pouvait s'empêcher d'être ému de leur tristesse ou de leur joie; c'était un égoïste qui ne s'occupait que des autres. Afin de retrouver des forces, il se croyait souvent obligé de fermer les yeux et de ne point parler pendant des heures entières. Dieu sait quel bruit et quel mouvement se passaient intérieurement pendant ce silence et ce repos qu'il s'ordonnait! M. Joubert changeait à chaque moment de diète et de régime; vivant un jour de lait, un autre jour de viande hachée, se faisant cahoter au grand trot sur les chemins les plus rudes, ou traîner au petit pas dans les allées les plus unies. Quand il lisait, il déchirait de ses livres les feuilles qui lui déplaisaient, ayant de la sorte une bibliothèque à son usage, composée d'ouvrages évidés renfermés dans des couvertures trop larges. »

A la mort de Joubert, on chercha son journal, dont on connaissait l'existence, et l'on trouva dans une malle, quelques centaines de pages griffonnées renfermant des réflexions, des maximes, des analyses littéraires, des portraits. Le tout fut publié en 1840 par Châteaubriand, sous le titre de *Pensées*. En 1852, on en a donné une nouvelle édition, à laquelle on a joint la correspondance de l'auteur.

SENTENCES DÉTACHÉES.

Quand on a trouvé ce qu'on cherchait, on n'a pas le temps de le dire : il faut mourir!

est arrondie, si ses phrases sont bien sonnantes, si ses images sont bien peintes, etc., observant peu si tout cela est bon; c'est le moindre de ses soucis.

Il parle aux autres, c'est pour eux seuls et non pas pour lui qu'il écrit; aussi c'est leur suffrage plus que le sien qu'il ambitionne, et de là vient que son talent ne le rendra jamais heureux, car le fondement de la satisfaction qu'il pourrait en recevoir est hors de lui, loin de lui, varié, mobile et inconnu.

Sa vie est autre chose. Il la compose, ou pour mieux dire, il la laisse s'arranger d'une tout autre manière. Il n'écrit que pour les autres et ne vit que pour lui. Il ne songe point à être approuvé, mais à se contenter. Il ignore même profondément ce qui est approuvé dans le monde ou ce qui ne l'est pas.

Il n'y a songé de sa vie, et ne veut point le savoir. Il y a plus : comme il ne s'occupe jamais à juger personne, il suppose aussi que personne ne s'occupe à le juger. Dans cette permission, il fait avec une pleine et entière sécurité ce qui lui passe par la tête, sans s'approuver ni se blâmer le moins du monde.

Un fonds d'ennui, qui semble avoir pour réservoir l'espace immense qui est vacant entre lui-même et ses pensées, exige perpétuellement de lui des distractions qu'aucune société ne lui fourniront jamais à son gré, et auxquelles aucune fortune ne pourrait suffire s'il ne devenait tôt ou tard sage et réglé. Tel est en lui ce qu'on pourrait appeler l'homme natif. Voici celui de l'éducation.

Il paraît qu'il se proposa ou qu'on lui proposa de bonne heure, pour dernier terme d'ambition, l'honneur d'être un homme de cœur. Si

Des yeux levés au ciel sont toujours beaux, quels qu'ils soient.

Il ne faut pas montrer une chaleur qui ne sera pas partagée; rien n'est plus froid que ce qui n'est pas communiqué.

Le son du tambour dissipe les pensées; c'est par cela même que cet instrument est éminemment militaire.

La tulipe est une fleur sans âme; mais il semble que la rose et le lis en ait une.

Les lieux meurent comme les hommes, quoiqu'ils paraissent subsister.

Nos jardins à Paris sentent le renfermé.

La lie même de la littérature des Grecs, dans sa vieillesse, offre un résidu délicat.

On a rompu les chemins qui menaient au ciel et que tout le monde suivait; il faut se faire des échelles.

La science confond tout; elle donne aux fleurs un appétit animal, elle ôte aux plantes même leur chasteté.

Comme on donne un piédestal à une statue, il faut en donner un à un édifice, et surtout aux temples, qui doivent pour ainsi dire être placés sur un autel.

Il faut non-seulement cultiver ses amis, mais cultiver en soi ses amitiés, les conserver avec soin, les soigner, les arroser pour ainsi dire.

Regnard est plaisant comme le valet, et Molière comique comme le maître

La politesse aplanit les rides.

vous y prenez garde, la seule qualité acquise qui ait été imprimée en lui avec force, et qu'il ait invariablement retenue, est celle qui rendrait propre à ce métier, une grande circonspection. Tout transparent qu'il est par nature, il est boutonné par système. Il ne contredit point, il fait très-volontiers des mystères de tout. Avec une âme ouverte, il garde non-seulement les secrets d'autrui (ce que tout le monde doit faire), mais les siens. Je crois que de sa vie il ne les a bien dits à personne. Tout entre là et rien n'en sort. Il pousse les ménagements et la pratique de la discrétion jusqu'à laisser immoler à ses yeux la vérité, et peut-être quelquefois la vertu sans la défendre. Il prêterait volontiers sa plume, mais non sa langue, à la plus belle cause du monde. Enfin, dans les épanchements et l'abandon même de la société intime, il ne contrarie ses amis qu'avec une répugnance où l'on sent la résistance à l'habitude. Voilà le Châteaubriand social.

Ajoutez à cela quelques manies de grand seigneur, l'amour de ce qui est cher, le dédain de l'épargne, l'inattention à ses dépenses, l'indifférence aux maux qu'elles peuvent causer, même aux malheureux; l'impuissance de résister à ses fantaisies, fortifiée par l'insouciance des suites qu'elles peuvent avoir, en un mot, l'inconduite des jeunes gens très-généreux dans un âge où elle n'est plus pardonnable, et avec un caractère qui ne l'excuse pas assez, car, né prodigue, il n'est point du tout né généreux. Cette vertu suppose un esprit de réflexion pratique, d'attention à autrui, d'occupation du sort des autres et de détachement de soi, qu'il n'a pas reçu, ce me semble, infus avec la vie, et qu'il a encore moins songé à se donner. (*Correspondance.*)

ÉMERIC-DAVID [1].

L'APOLLON DU BELVÉDÈRE.

Le génie, dans l'art statuaire, en particulier, choisit de nobles sujets, agrandit, élève, anime tous ceux qu'il traite; il distingue dans une action le moment, les pensées, les mouvements de l'âme, les plus capables de produire de grands effets; il exprime beaucoup avec peu de figures; il apprécie toutes les convenances; il allie la richesse avec la simplicité, l'énergie de l'expression avec la beauté des formes. Ce n'est

[1] **Toussaint-Bernard ÉMERIC-DAVID** (1755—1839), archéologue et membre de l'Institut, né à Aix. Tous ses ouvrages sont très-importants pour l'étude de l'art antique. — *Introduction à l'étude de la Mythologie; Jupiter,* 2 vol. in-8°; *Vulcain; Neptune; Histoire de la peinture moderne.*

Ne pas le confondre avec

Jacques-Louis DAVID (1748—1827), l'illustre peintre, ni avec **Pierre-Jean DAVID** (1789-1856), célèbre statuaire, dit David d'Angers.

pas tout : le génie saisit avec la plus exacte justesse la forme des corps telle qu'elle est; il sent vivement tous les contours, tous les reliefs, toutes les demi-teintes, et reporte le tout sur son ouvrage aussi vivement qu'il l'a saisi. Il peut choisir avec sûreté, parce qu'il voit tout; il voit tout, parce qu'un amour toujours renaissant attache ses yeux sur son modèle. Ni la fatigue, ni même ses erreurs ne le rebutent dans l'exécution. Sa passion va redoublant depuis le commencement de l'ouvrage jusqu'au poli. Honteux de se trouver inférieur à la nature, il brise sa figure et la recommence, et, forcé enfin de la laisser échapper de ses mains, il lui dit encore : « Tu n'es qu'une méprisable argile. »

Représentons-nous l'âme, le feu du poète sublime qui a modelé l'Apollon. Elévation de pensées, égale à la hauteur de son sujet, chaleur la plus soutenue, la plus active qui puisse embraser un artiste; amour passionné du beau qui cherchait sans cesse la perfection et qui dirigeait dans chaque mouvement une main obéissante et refléchie; goût épuré qui, parmi les formes parfaites, savait choisir les plus convenables au dieu toujours jeune, toujours radieux, dont l'artiste formait l'image : telles étaient les facultés, les lumières de cet homme divin. Nous n'avons rien à lui pardonner, parce que sa propre critique ne lui pardonnait rien. Il s'est montré l'égal de lui-même dans les détails élégants et dans le noble ensemble de sa statue. D'après des modèles humains, il ne pouvait représenter qu'un homme, mais cet homme est si beau, qu'il paraît une divinité. Par un effet de sa pose majestueuse, et par l'opposition de son léger manteau, le dieu est resplendissant de lumière. Il est nu, et n'inspire que le respect. Il marche sur la terre, et semble pouvoir la quitter. On voit à son mouvement ce qu'il vient de faire; on reconnaît la pensée qui coule dans son esprit. L'ignorant qui le regarde s'émeut, trouve en soi, pour l'admirer, un sens qu'il ne se connaissait point. L'homme savant dans les arts, chaque fois qu'il le considère, reconnaît avec étonnement qu'il n'en avait point encore senti toute la perfection; plus il a de connaissances, plus il y découvre de vérité, de finesse, de grandeur, de beautés toujours nouvelles. Prodigieux effet et de la sublimité de la pensée, et de la fidélité de l'imitation dans l'art statuaire, voilà le génie ! (*Recherches sur l'art statuaire.*)

BRILLAT-SAVARIN [1].

FRAGMENTS DE LA PHYSIOLOGIE DU GOUT.

I. LES SOLÉCISMES.

J'allai un matin faire visite au général Bouvier Deséclats, mon ami et mon compatriote.

[1] **Anthelme BRILLAT-SAVARIN** (1754—1826), magistrat et célèbre gastronome, né à Belley. Il fut membre de l'Assemblée constituante, et persécuté sous

Je le trouvai parcourant son appartement d'un air agité, et froissant dans ses mains un écrit que je pris pour une pièce de vers.

— « Prenez, dit-il, en me le présentant, et dites-moi votre avis; vous vous y connaissez. »

Je reçus le papier, et, l'ayant parcouru, je fus fort étonné de voir que c'était une note de médicaments fournis; de sorte que ce n'était pas en ma qualité de poète que j'étais requis, mais comme pharmacopole.

« Ma foi, mon ami, lui dis-je, en lui rendant son papier, vous connaissez l'habitude de la composition que vous avez mise en œuvre; les limites ont peut-être été outrepassées: mais pourquoi avez-vous mis un habit brodé, trois ordres, un chapeau à graines d'épinards? Voilà trois circonstances aggravantes, et vous vous en tirerez mal.

— Taisez-vous donc, me dit-il avec humeur, cette note est épouvantable; au reste, vous allez voir mon écorcheur, je l'ai fait appeler; il va venir, et vous me soutiendrez.

Il parlait encore quand la porte s'ouvrit, nous vîmes un homme d'environ cinquante ans, vêtu avec soin: il avait la taille haute, la démarche grave, et toute sa physionomie aurait eu une teinte uniforme de sévérité, si le rapport de sa bouche à ses yeux n'y avait introduit quelque chose de sardonique.

Il s'approcha de la cheminée, refusa de s'asseoir; et je fus témoin et auditeur du dialogue suivant, que j'ai fidèlement retenu :

Le général. — Monsieur, la note que vous m'avez envoyée est un véritable compte d'apothicaire, et...

L'homme noir. — Monsieur, je ne suis point apothicaire.

Le général. — Et qu'êtes-vous donc, monsieur?

L'homme noir. — Monsieur, je suis pharmacien.

Le général. — Eh bien! monsieur le pharmacien, votre garçon a dû vous dire...

la Terreur, mais il paraît que les proscriptions ne lui enlevèrent ni son appétit, ni la jovialité de son caractère, car il a laissé un livre, la *Physiologie du goût*, 1825, qui est un modèle de fine plaisanterie.

C'est l'auteur de la *Physiologie du goût*, qui a inventé les gâteaux appelés, d'après lui, *savarins*.

Voici quelques axiomes extraits de ce code culinaire, qui fait le pendant de la *Gastronomie* de Berchoux :

Les animaux se repaissent ; l'homme mange, l'homme d'esprit seul sait manger.

La découverte d'un mets nouveau fait plus pour le bonheur du genre humain que la découverte d'une étoile [1].

On devient cuisinier, mais on naît rôtisseur.

Un dessert sans fromage est une belle à qui il manque un œil.

Voici quelques gastronomes dont les noms ne sont pas non plus étrangers à la littérature.

[1] Evidemment, l'auteur fait ici allusion à la ressemblance des deux mots *astronomie*, *gastronomie*.

L'HOMME NOIR. — Monsieur, je n'ai point de garçon.

LE GÉNÉRAL. — Qu'était donc ce jeune homme?

L'HOMME NOIR. — Monsieur, c'est un élève.

LE GÉNÉRAL. — Je voulais vous dire, monsieur, que vos drogues...

L'HOMME NOIR. — Monsieur, je ne vends point de drogues.

LE GÉNÉRAL. — Que vendez-vous donc, monsieur?

L'HOMME NOIR. — Monsieur, je vends des médicaments.

Là finit la discussion; le général, honteux d'avoir fait tant de solécismes, et d'être si peu avancé dans la connaissance de la langue pharmaceutique, se troubla, oublia ce qu'il avait à dire, et paya tout ce qu'on voulut.

II. LE GOURMAND PRIS AU PIÉGE.

Lyon est une ville de bonne chère; sa position y fait abonder, avec une égale facilité, les vins de Bordeaux, ceux de l'Ermitage et ceux de Bourgogne; le gibier des coteaux voisins est excellent; on tire des lacs de Genève et du Bourget les meilleurs poissons du monde, et les amateurs se pâment à la vue des poulardes de Bresse dont cette ville est l'entrepôt.

Le chevalier de Langeac avait sa place marquée aux meilleures tables de la ville; mais celle où il se plaisait spécialement était celle de M. A..., banquier fort riche et amateur distingué. Le chevalier mettait cette préférence sur le compte de la liaison qu'ils avaient contractée en faisant ensemble leurs études. Les malins (car il y en a partout) l'attribuaient à ce que M. A. . avait pour cuisinier le meilleur élève de Ramier, traiteur habile qui florissait dans ces temps reculés.

Quoi qu'il en soit, vers la fin de l'hiver de 1780, le chevalier de Langeac reçut un billet par lequel M. A... l'invitait à souper à dix jours de

Le Marquis d'AIGREFEUILLE (1745—1818), gastronome célèbre, commensa de Cambacérès, à la mort duquel on fit cette épigramme :

D'Aigrefeuille de Monseigneur,
Ne pouvant plus piquer l'assiette,
Pour en témoigner sa douleur,
A mis un crêpe à sa fourchette.

Il y a aussi de ce nom **Charles d'AIGREFEUILLE**, chanoine de la cathédrale de Montpellier, au XVIII^e^ siècle. — *Histoire de Montpellier*, 1737, 2 vol.

André-Balthazar-Laurent GRIMOD DE LA REYNIÈRE (1758—1838), célèbre littérateur et gastronome, né à Paris. Ce gourmand illustre avait apporté en naissant un défaut de conformation, qui l'obligeait à se servir de doigts postiches. Il n'en découpait pas moins à table avec une adresse merveilleuse, ce qui prouve qu'il ne faut désespérer de rien. — *Almanach des gourmands*, 1803 et suiv.; *Manuel des amphitryons*, 1818. — Rivarol a imprimé sous son nom le *Songe d'Athalie*.

Le Marquis de CUSSY, mort en 1837, auteur de l'*Art culinaire*.

là (car on soupait alors), et mes mémoires secrets assurent qu'il tressaillit de joie en pensant qu'une citation à si longs jours indiquait une séance solennelle et une festivité de premier ordre.

Il se rendit au jour et à l'heure fixés, et trouva les convives rassemblés au nombre de dix, tous amis de la joie et de la bonne chère; le mot gastronome n'avait pas encore été tiré du grec, ou du moins n'était pas usuel comme aujourd'hui.

Bientôt un repas substantiel leur fut servi; on y voyait, entre autres, un énorme aloyau dans son jus, une fricassée de poulets bien garnie, une tranche de veau de la plus belle apparence, et une très-belle carpe farcie.

Tout cela était beau et bon, mais ne répondait pas, aux yeux du chevalier, à l'espoir qu'il avait conçu d'après une invitation ultra-décadaire.

Une autre singularité le frappait : les convives, tous gens de bon appétit, ou ne mangeaient pas, ou ne mangeaient que du bout des lèvres; l'un avait la migraine, l'autre se sentait un frisson, un troisième avait dîné tard, ainsi des autres. Le chevalier s'étonnait du hasard qui avait accumulé sur cette soirée des dispositions aussi anti-conviviales, attaquait hardiment, tranchait avec précision, et mettait en action un grand pouvoir d'intus-susception.

Le second service ne fut pas assis sur des bases moins solides : un énorme dindon de Crémieux faisait face à un très-beau brochet au bleu, le tout flanqué de six entremets obligés (salade non comprise), parmi lesquels se distinguait un ample macaroni au parmesan.

A cette apparition, le chevalier sentit se ranimer sa valeur expirante, tandis que les autres avaient l'air de rendre les derniers soupirs. Exalté par le changement de vins, il triomphait de leur impuissance, et toastait leur santé de nombreuses rasades dont il arrosait un tronçon considérable du brochet qui avait suivi l'entrecuisse du dindon.

Les entremets furent fêtés à leur tour, et il fournit glorieusement sa carrière, ne se réservant, pour le dessert, qu'un morceau de fromage et un verre de vin de Malaga, car les sucreries n'entraient jamais dans son budget.

On a vu qu'il avait déjà eu deux étonnements dans la soirée : le premier, de voir une chère par trop solide; l'autre, de trouver des convives trop mal disposés; il devait en éprouver un troisième bien autrement motivé.

Effectivement, au lieu de servir le dessert, les domestiques enlevèrent tout ce qui couvrait la table, argenterie et linge, en donnèrent d'autres aux convives, et y posèrent quatre entrées nouvelles, dont le fumet s'éleva jusqu'aux cieux.

C'étaient des ris de veau au coulis d'écrevisses, des laitances aux truffes, un brochet piqué et farci, et des ailes de bartavelles à la purée de champignons.

Semblable au vieillard magicien dont parle Aristote, le chevalier fut

atterré à la vue de tant de bonnes choses qu'il ne pouvait plus fêter, et commença à soupçonner qu'on avait eu de méchantes intentions.

Par un effet contraire, tous les autres convives se sentirent ranimés; l'appétit revint, les migraines disparurent, un écartement ironique semblait agrandir les bouches; et ce fut leur tour de boire à la santé du chevalier, dont les pouvoirs étaient finis.

Il faisait cependant bonne contenance, et semblait vouloir faire tête à l'orage; mais à la troisième bouchée, la nature se révolta, et son estomac menaça de le trahir. Il fut donc forcé de rester inactif, et, comme on dit en musique, il compta les pauses.

Que ne ressentit-il pas au troisième changement, quand il vit arriver par douzaines des bécassines, blanches de graisse, dormant sur des rôties officielles; un faisan, oiseau très-rare alors et arrivé des bords de la Seine; un thon frais et tout ce que la cuisine du temps et le petit four présentaient de plus élégant en entremets!

Il délibera, et fut sur le point de rester, de continuer, et de mourir bravement sur le champ de bataille : ce fut le premier cri de l'honneur bien ou mal entendu. Mais bientôt l'égoïsme vint à son secours, et l'amena à des idées plus modérées.

Il réfléchit qu'en pareil cas la prudence n'est pas lâcheté, qu'une mort par indigestion prête toujours au ridicule, et que l'avenir lui gardait sans doute bien des compensations pour ce désappointement; il prit donc son parti, et jetant sa serviette : « Monsieur, dit-il au financier, on n'expose pas ainsi ses amis; il y a perfidie de votre part, et je ne vous reverrai de ma vie. » Il dit et disparut.

Son départ ne fit pas une très-grande sensation; il annonçait le succès d'une conspiration qui avait pour but de le mettre en face d'un bon repas dont il ne pourrait pas profiter, et tout le monde était dans le secret.

Cependant le chevalier bouda plus longtemps qu'on ne l'aurait cru; il fallut quelques prévenances pour l'apaiser; enfin il revint avec les becfigues, et il n'y pensait plus à l'apparition des truffes.

BONALD [1].

FRAGMENT DE LA LÉGISLATION PRIMITIVE.

CHARLES XII.

Arrêtons-nous un moment devant ce Charles XII, comme on s'arrête devant ces pyramides du désert, dont l'œil étonné contemple les énormes proportions, avant que la raison se demande quelle est leur utilité.

[1] **Louis-Gabriel-Ambroise, vicomte de BONALD** (1753—1840), homme politique et philosophe, né à Monna, dans le Rouergue.

Il émigra en 1791, devint député en 1815, après avoir fait sa réputation par

On aime à voir, dans cet homme extraordinaire, l'alliance si rare des vertus privées et des qualités héroïques, même avec cette exagération, qui a fait de ce prince le phénomène des siècles civilisés. On admire et ce profond mépris des voluptés et de la vie, et cette soif démesurée de la gloire, et cette extrême simplicité de mœurs, et cette étonnante intrépidité, et sa familiarité, et sa bonté même envers les siens, et sa sé-

sa *Théorie du pouvoir politique et religieux*. Il fut ensuite membre de l'Académie française en 1816, et pair de France. Ses autres ouvrages sont les suivants : *Recherches philosophiques sur les premiers objets des connaissances morales*, 2 vol. in-8, 1818; *du Divorce; Législation primitive*, 3 vol. in-8, 1820. *La Théorie du pouvoir civil et religieux* fut mise au pilon par le Directoire en 1796, et jamais réimprimée.

Bonald est, ainsi que de Maistre, avec moins de rudesse, le représentant du pouvoir absolu, basé sur la théocratie. Dans ses écrits comme dans ses discours, Bonald défend toujours le droit divin, en même temps que l'omniscience et l'omnipotence de l'autorité religieuse. Naturellement, Bonald a émis bien des paradoxes, dans un style dont la forme sévère est ordinairement pour dominer l'opinion. Il semble que Bonald se soit caractérisé lui-même avec justesse en appelant son système un rêve politique qui demande à prendre place parmi tant de fictions et de romans moins innocents.

Du reste, Bonald a toujours combattu le sensualisme avec une grande éloquence, et on lui doit plus d'une idée remarquable sur divers sujets, notamment sur l'origine du langage. Suivant lui, celui-ci n'est pas une invention humaine qu'on aurait calculée longuement pour donner aux mots des désinences, et un caractère régulier à la syntaxe : le langage a été donné à l'homme par Dieu lui-même, et se transmet d'âge en âge comme la tradition divine.

Parmi les pensées de M. de Bonald, on peut remarquer celles qui suivent :

SENTENCES DÉTACHÉES.

Rapprocher les hommes n'est pas le plus sûr moyen de les réunir.

Le beau est toujours sévère.

Les faibles se passionnent pour les hommes et les forts pour les choses.

Il faut croire au bien pour le pouvoir faire.

Les présomptueux se présentent, les hommes d'un vrai mérite aiment à être requis.

La pire des corruptions n'est pas celle qui brave les lois, mais celle qui s'en fait à elle-même.

La raison est le flambeau de l'amitié; le jugement en est le guide; la tendresse en est l'aliment.

Les grandes découvertes, dans les sciences, ne sont pas des idées complètes, mais des idées fécondes.

Des sottises faites par des gens habiles, des extravagances dites par des gens d'esprit, des crimes commis par d'honnêtes gens : — Voilà les révolutions.

L'auteur d'un ouvrage sérieux a complétement échoué si l'on ne loue que son esprit.

L'homme est une intelligence servie par des organes.

Le repentir est une seconde innocence.

L'ordre va avec poids et mesure; le désordre est toujours pressé.

Il y a beaucoup de gens qui ne savent pas perdre leur temps tout seuls; ils sont les fléaux des gens occupés.

vérité sur lui-même, et ses expéditions fabuleuses entreprises avec tant d'audace, et cette défaite de Pultawa soutenue avec tant de fermeté, et cette prison de Bender où il montra tant de hauteur, et ce roi qui commande le respect à des barbares, lorsqu'ils n'ont plus rien à en craindre, l'amour à ses sujets, lorsqu'ils ne peuvent plus rien en attendre, et, quoique absent, l'obéissance dans ces mêmes états, où ses successeurs présents n'ont pas toujours pu l'obtenir; et, à la vue de cette combinaison unique de qualités et d'événements, on est tenté d'appliquer à ce prince ce mot du père Daniel, en parlant de notre saint Louis : *Un des plus grands hommes, et des plus singuliers qui aient été.*

(*Tome III.*)

ANDRIEUX [1].

SUR LA MANIE DE PARLER TOUS ENSEMBLE.

Un des défauts que je remarque chez les Parisiens, c'est la manie de vouloir converser ensemble, sans s'écouter, sans se répondre, et de parler plusieurs à la fois. J'ai déjà été invité à dîner dans plusieurs maisons : pour peu qu'il y ait dix à douze personnes à table, il s'établit vers la fin du repas, au moins trois ou quatre conversations, ou plutôt chacun fait la sienne; ce qu'il y a de pis, c'est qu'il n'est pas un convive qui ne parle très-haut, comme s'il avait la prétention d'être seul entendu; c'est un bruit à devenir sourd. Il en est de même dans les assemblées, dans les cercles : vient-on à citer un fait, chacun le raconte aux autres; à élever une question, chacun en dit son avis, chacun veut montrer de l'esprit et occuper de soi les auditeurs.

Jugez quel effet désagréable doit produire ce tapage sur un homme accoutumé aux assemblées silencieuses des amis; aussi, me faisant en moi-même une retraite, je me livre souvent à la méditation au milieu

[1] **François-Guillaume-Jean-Stanislas ANDRIEUX** (1759—1833), célèbre littérateur, secrétaire perpétuel de l'Académie française, et professeur de littérature au collége de France, né à Strasbourg.

Cet écrivain, qui a laissé une réputation impérissable de bienveillance et de bonhomie, vint de bonne heure faire ses études à Paris. Il s'est plu à retracer lui-même les plaisirs économiques de son adolescence, alors qu'il travaillait chez un procureur au Châtelet, et qu'il fréquentait l'hôtel Notre-Dame, dont le souvenir l'attendrissait encore dans sa vieillesse. C'est là qu'il fit la connaissance de Colin-d'Harleville, qui resta toujours son ami et qui s'est plu à dépeindre, comme on le verra plus loin, par les vers cités dans le texte, leur existence en commun.

Il vint un moment néanmoins où Andrieux voulut entrer dans la vie sérieuse. Il remplit différentes fonctions administratives, où il se fit remarquer par son extrême probité, devint en 1798 membre du Conseil des Cinq-Cents, et, deux

de ces cohues, ce qui m'est d'autant plus facile, que chacun ne songeant qu'à ce qu'il dit, fait fort peu d'attention à son voisin. Je me rappelle alors avec une douce émotion nos soirées charmantes, quand, rassemblés autour de la table à thé, nous restions souvent un quart d'heure sans dire un seul mot. Personne parmi nous n'est empressé de prendre la parole; on ne parle que quand on a quelque chose à dire; aussi la conversation est-elle toujours intéressante, souvent instructive, quelquefois gaie, jamais bruyante; c'est que les amis sont gens de beaucoup de réflexion, et de peu de mots : mais à Paris, comme l'a dit un homme d'esprit, *le parler gâte la conversation.*

Je suis surpris que chez un peuple qui se pique de politesse, on manque à ce point de savoir-vivre : car, enfin, qu'y a-t-il de plus incivil que de ne point écouter celui qui parle, de l'interrompre sans cesse, de couvrir sa voix impitoyablement? N'est-ce pas comme si on lui disait : « Taisez-vous; je ne fais pas le moindre cas de vos discours; il n'y a que moi qui mérite d'être écouté. »

Ils ne savent pas de quels avantages ils se privent; écouter est de toutes les manières d'apprendre celle qui donne le moins de peine. Tel serait bientôt moins ignorant, s'il daignait prêter l'oreille aux gens instruits. Les hommes habiles s'éclaireraient entre eux; le génie s'échauffe dans une conversation soutenue; il s'anime par la discussion et produit des beautés soudaines : mais ne parler que pour faire mouvoir sa langue! quel misérable emploi du don de la parole, de ce bel attribut de l'homme, et que Dieu n'a donné qu'à lui seul entre ses créatures!

Combien de déterminations d'une haute importance ont été prises au milieu des cris et du tumulte? N'est-il pas déplorable de penser que les destinées de tout un peuple ont pu être décidées dans un assaut de poitrine, et par un combat de poumons? Cela fait frémir, surtout quand on pense que souvent la nature n'accorde le bon sens, la réflexion ni le jugement, qu'en raison inverse de la force physique; souvent aussi

ans plus tard, membre du Tribunat, d'où il fut éliminé en 1802, à cause de son attachement aux idées de liberté.

Comme professeur, bien que sa voix fût faible, il charmait tout son auditoire, par son élégance et son urbanité.

On a de lui des tragédies médiocres, des comédies où l'on trouve de la gaité, *les Etourdis*, *le Trésor*, *le Manteau*, et des contes spirituels. le *Meunier Sans-Souci* et la *Promenade de Fénelon;* ses contes sont ce qu'il a fait de mieux, parce qu'il pouvait y faire briller toutes ses qualités, sans laisser apercevoir ce qui lui manquait sous le rapport de l'énergie et de la profondeur.

SENTENCES DÉTACHÉES.

Défiez-vous des gens qui disent qu'il faut renouveler la langue; c'est qu'ils cherchent à produire avec des mots des effets qu'ils ne savent pas produire avec des idées.

Se recopier est pour un auteur un excellent moyen de se corriger.

On ne s'appuie que sur ce qui résiste.

le sot fait grand bruit, tandis que le sage se tait, ou, si celui-ci essaie de parler, sa voix douce et modérée est bientôt couverte par les clameurs de l'extravagance menaçante et furieuse. Des Français m'ont dit que telle révolution qui a changé la face de leur gouvernement, et les a accablés de malheurs sans nombre, n'a peut-être tenu qu'au bruit qui a étouffé une opinion sage, qu'au tumulte qui a empêché d'entendre et de suivre un bon avis.

Ce soir même, je viens d'empêcher deux honnêtes Parisiens d'avoir ensemble une affaire sérieuse, et peut-être de se casser la tête ou de se couper la gorge. Ils se contredisaient avec aigreur; une repartie n'attendait pas l'autre; je m'aperçus qu'ils étaient si échauffés et s'écoutaient si peu réciproquement, que, dans des termes différents, ils soutenaient tous deux la même opinion : je me suis éloigné d'eux un moment; j'ai déchiré deux feuilles de mes tablettes, et, après y avoir écrit quelques mots, j'en ai présenté une à chacun des deux adversaires. — « Ami, ai-je demandé, n'est-ce pas là ta proposition? — C'est ce que je veux, et ce qu'il ne veut pas, a dit l'un. — C'est ce que j'entends, et ce qu'il me conteste, » a répondu l'autre. Je les ai priés alors de rapprocher les deux feuilles de papier : ils ont vu avec surprise que toutes deux contenaient précisément la même chose, et que par conséquent ils étaient parfaitement d'accord sans s'en douter. Ils n'ont pu s'empêcher de rire; je les ai fait s'embrasser, et je suis revenu chez moi écrire dans mon journal ces réflexions sur la manie de parler plusieurs à la fois, et le danger de ne point écouter.

(*Mélanges en prose*).

QU'EST-CE QUE LA VERTU?

FRAGMENT.

Qu'est-ce que la vertu? Un ancien philosophe va nous répondre : « La vertu remarquable, éclatante, est celle qui supporte des peines et des travaux, ou qui s'expose à des dangers pour être utile aux autres, et cela sans attendre ni vouloir aucune récompense. »

Il a bien raison de dire que c'est là une vertu remarquable, éclatante; peut-être même est-elle au-dessus de l'humanité : observons seulement que les deux principaux caractères de cette vertu, c'est d'être utile à autrui, et de l'être d'une manière désintéressée.

Laissons l'antiquité païenne, ouvrons l'Evangile, et cherchons-y une réponse à la question que nous nous sommes proposée. Voici ce que nous lisons dans le saint livre :

« Aimez Dieu par-dessus toutes choses, et votre prochain comme vous-mêmes : la loi et les prophètes sont contenus dans ces deux préceptes. »

Ainsi celui qui aura suivi ces deux préceptes sera vertueux; il aura accompli toute la loi.

Or qu'est-ce qu'aimer Dieu? Comment peut-on prouver qu'on l'aime?

C'est en se conformant à sa volonté, en faisant ce qu'il ordonne : et la première chose qu'il nous commande, après l'amour que nous lui devons, c'est d'aimer notre prochain comme nous-mêmes; et notre prochain, ce sont tous les hommes sans distinction ni exception, comme nous l'apprend aussi l'Evangile du Samaritain.

Ce commandement qu Dieu nous donne, il a voulu lui-même nous en rendre l'exécution facile et agréable; car il a mis dans nos âmes, pour ainsi dire dès notre naissance, l'amour du prochain, une disposition naturelle à aimer nos semblables, à nous affliger de leurs peines : cette sympathie, cette compassion, ce sentiment si doux que la religion appelle *charité*, se trouve dans tous les cœurs qui ne sont pas pervertis et corrompus : il s'y trouve, mais il n'y est pas également développé, également énergique.

Nous sentons tous que nous nous devons les uns aux autres non seulement justice, mais secours, mais aide, autant que nous le pouvons.

« *Fais pour autrui ce que tu voudrais qu'autrui fît pour toi.*

« *Ne fais pas à autrui ce que tu ne veux pas qu'autrui te fasse;*

Voilà des règles bien simples, que les enfants mêmes comprennent et reconnaissent pour équitables et nécessaires; elles sont le fondement de toute morale, pourquoi ne sont-elles pas toujours suivies?

C'est qu'on est aveuglé par ses passions, par ses penchants, par ses intérêts.

Nous disions tout à l'heure que Dieu avait mis en nous l'amour de nos semblables, mais il nous a donné aussi, pour notre propre conservation, l'amour de nous-mêmes; ce sentiment ne nous est pas moins naturel que l'autre; il n'est pas coupable, puisqu'il nous est nécessaire; il nous enseigne même plusieurs vertus, comme la tempérance qui entretient la santé, la prudence qui nous fait éviter les dangers, et le courage qui nous donne les moyens d'en sortir. Dieu nous dit d'aimer notre prochain comme nous-mêmes, c'est nous dire de nous aimer; mais quand ce sentiment de l'amour de soi devient excessif, il s'appelle du nom odieux d'égoïsme : s'il nous pousse à sacrifier tous les autres à nous, à vouloir nous enrichir de leurs pertes, à le compter pour rien dès qu'il s'agit de nous satisfaire, alors il devient très-coupable, puisqu'il nous fait commettre des injustices et des crimes.

Il est triste et sot de s'aimer tout seul; si l'on ne fait jamais rien pour les autres, on ne doit attendre d'eux ni reconnaissance, ni amitié, ni secours.

C'est n'être bon à rien de n'être bon qu'à soi.

L'homme qui étouffe en lui la compassion, et qui n'obéit qu'à l'amour de soi-même, à l'égoïsme, est un être dangereux pour la société, qui doit le réprouver et le punir au moins de son mépris.

On pourrait dire que presque tout le mal que nous faisons, nous le faisons par égoïsme, tandis que la plupart de nos bonnes actions nous sont inspirées par l'amour de nos semblables.

Aussi le meilleur système d'éducation serait-il celui qui nous appren-

drait à diriger et à restreindre dans de justes bornes l'amour de nous-mêmes, qui tendrait en même temps à développer en nous et à augmenter l'amour des autres, le désir de leur être utile et de leur faire du bien.

(*Discours sur le prix de la vertu.*)

NOTICE SUR COLLIN D'HARLEVILLE.

FRAGMENT.

En ce temps-là (1778), il y avait dans la petite rue des Anglais, près la rue des Noyers, une maison garnie, qu'on appelait l'hôtel Notre-Dame, où des jeunes gens, étudiants en droit, en médecine, louaient, à bon compte, des chambres tant bien que mal meublées. La vie n'y était pas chère; car on y dînait pour quatorze sous, et l'on y soupait pour dix, encore pouvait-on économiser trois sous sur chaque repas en ne prenant pas de vin. Les habitants de la maison y mangeaient presque toujours ensemble, et à la même heure. Il y venait quelques habitués du dehors, mais en petit nombre.

Voilà une misérable auberge, dira quelqu'un en lisant ceci, et de pauvres jeunes gens qui faisaient maigre chère... Ne vous pressez pas trop de les plaindre, lecteur dédaigneux. Il vous est peut-être arrivé, comme à moi, de dîner à de bonnes et grandes tables; ces repas magnifiques vous ont-ils beaucoup amusé? Pour moi, j'avoue que je ne me souviens pas d'y avoir jamais entendu une conversation aussi gaie, aussi spirituelle, aussi animée, je puis ajouter même aussi solide et aussi sensée que celle qui se faisait presque tous les jours dans la salle à manger de l'hôtel Notre-Dame.

Cet humble hôtel était la demeure de jeunes gens remarquables par d'heureuses dispositions naturelles, par l'amour du travail, par une bonne conduite, je puis le dire sans qu'on m'accuse d'orgueil, puisque je n'y ai jamais demeuré...

Je ne suis pas étonné que Collin ait conservé, comme moi, le souvenir d'une si aimable demeure, ni qu'il ait consacré ce souvenir dans des vers composés dix ans après cette époque :

Oui, je regrette, amis, mon obscure retraite,
L'humble hôtel dont trois ans j'occupai le plus haut,
Que je serais fâché d'avoir quitté plus tôt.
Je regrette surtout ma respectable hôtesse,
Sa longue patience et sa délicatesse;
Je n'oublierai jamais sa constante amitié,
Je la payais fort mal, étant fort mal payé;
Eh bien! elle attendait, et je lui dois peut-être
Et mon premier ouvrage et ceux qui pourront naître;
C'est là que j'ai trouvé quelques amis bien chers,
Possédés, comme moi, de ce démon des vers;
Bons fils, mais sourds de même à la voix de leurs pères,
Réunis par nos goûts, nous nous aimions en frères.

Vous souvient-il, amis, de nos petits repas?
Bien petits en effet, si l'on comptait les plats,
Mais joyeux, mais charmants, mais cent fois préférables,
Au luxe, au vain apprêt de ces superbes tables!
Nous n'avions pas le sou, mais nous étions contents;
Nous étions malheureux, c'était là le bon temps.

Ce dernier vers est, comme le dit Collin, dans une note faite exprès, une saillie empruntée à une femme autrefois célèbre par ses bons mots. Celui-ci est spirituel et gai, mais c'est très-sérieusement sans doute que Collin a dit en parlant pour lui-même : « C'était là le bon temps! » Eh! quel meilleur temps en effet a-t-il jamais pu avoir que celui qu'il a passé avec de bons amis dans d'agréables entretiens, dans des plaisirs honnêtes, ou dans des travaux de son choix et de son goût. Je ne doute pas non plus que ces trois années de séjour à l'hôtel Notre-Dame, en lui faisant sentir à combien peu de frais on pouvait être très-heureux, n'aient contribué à fortifier en lui l'amour de la simplicité, l'insouciance de la fortune, le désintéressement, vertu si rare et si nécessaire, et qu'il a porté toute sa vie au plus haut degré.....

*
* *

On vient de voir comment se trouvait dans un des plus chétifs hôtels de Paris une réunion de plusieurs jeunes gens qui avaient fait de bonnes études, qui aimaient les lettres, et se plaisaient à la lecture des bons auteurs. Ils se communiquaient leurs réflexions, ils vivaient entre eux simplement, gaiement, n'allant point dans le monde, ils n'étaient gâtés ni par le bel air, ni par le faux bel esprit; modestes et très-éloignés de s'en faire accroire, ils usaient pourtant du droit d'examiner et de juger par eux-mêmes : comme ils aimaient, par dessus tout, la vérité et le naturel dont ils avaient pris le goût dans l'étude des anciens et dans la lecture des classiques français, ils étaient choqués de tout ce qui s'écartait de la nature et du vrai.

LA ROMIGUIÈRE [1].

L'HOMME OU LE CORPS ET L'ESPRIT.

Les êtres, qu'une volonté toute puissante fit sortir du néant, forment comme deux mondes opposés dans un seul univers, le monde des corps et le monde des esprits.

L'un s'ignore, l'autre se connaît. L'un est soumis à des lois qui lui

[1] **Pierre LA ROMIGUIÈRE** (1756-1837), l'un des chefs de l'éclectisme, professeur de philosophie à la Faculté des lettres de Paris, né à Lévignac (Rouergue). Après avoir été membre du Tribunat, il abandonna la politique, pour se con-

sont imposées, et qu'il ne peut transgresser; l'autre s'impose à lui-même des lois; il se régit par des volontés libres.

La terre que nous habitons, les astres qui nous éclairent, furent reçus dans le vaste sein d'une étendue que rien ne peut mesurer.

Les destinées des esprits, au contraire, s'accomplissent hors de toutes les étendues et de tous les espaces.

Cependant, rien n'est isolé : tout se lie par des rapports, tout se tient. L'œil des intelligences pénètre dans les profondeurs de l'espace; il admire les merveilles dont elles sont le théâtre, il s'élève jusqu'à celui qui ordonna qu'elles fussent.

Qu'eût été l'univers privé de tout témoin? Tant de beautés, tant de magnificence devaient-elles être éternellement ignorées? Et si toutes les créatures avaient été insensibles, à qui les cieux auraient-ils raconté la gloire de leur auteur?

« Quand l'univers l'écraserait, l'homme, dit Pascal, serait encore plus noble que ce qui le tue, parce qu'il sait qu'il meurt; et l'avantage que l'univers à sur lui, l'univers n'en sait rien. »

La dignité du sentiment qui respire dans cette pensée, la manière sublime dont elle est rendue, auraient dû faire taire toutes les critiques. Comment a-t-on pu dire que la raison était blessée de ce rapprochement entre une telle infinie grandeur et une telle infinie petitesse?

La raison dit impérieusement que celui qui meurt, mais qui sait qu'il meurt, appartient à un ordre plus élevé que l'être qui existe sans connaître son existence, l'un fût-il un atome, l'autre un monde tout entier, l'un dût-il ne vivre qu'un instant, l'autre durer toujours.

La raison dit que, après la vertu, le savoir est la source et la mesure de toute noblesse, et que le plus intelligent des êtres en est aussi le plus noble.

C'est donc parce qu'il pense, qu'il connaît, et qu'il se connaît, que l'homme tient le premier rang. Par son corps, il était sans doute une des œuvres les plus admirables de la Divinité; par son intelligence, il en est devenu l'image. (*Leçons de philosophie*, t. II).

sacrer à la philosophie, qu'il prétendit réformer, et qu'il eut du moins l'avantage d'exposer avec une parole facile et dans un style clair. Il chercha à rester indépendant de toutes les sectes, mais ses efforts ne furent pas très-heureux lorsqu'il prétendit rattacher la sensation de Condillac au sentiment, et il se rapprocha plus souvent du sensualisme de Locke que de l'idéalisme de Descartes.

Appelé à l'Institut, il en fut exclu en 1803 par Napoléon, et y rentra après 1830.

On a de La Romiguière les ouvrages suivants : *Eléments de métaphysique*, 1793, 2 vol. in-8°; *Paradoxes de Condillac ou réflexions sur la langue des calculs*, 1805, in-8°; *Leçons de philosophie*, 1826, 2 vol. in-8°.

On nous permettra de citer quelques pensées extraites de cette dernière publication, le chef-d'œuvre de La Romiguière. On y remarquera un style d'une élégance achevée, qui était une des principales qualités de l'auteur. Les philosophes n'ont pas tous cet avantage.

DESTUTT. DE TRACY [1].

L'ÉDUCATION MORALE DES ENFANTS.

Elle est déjà faite, si leurs parents ont de bonnes habitudes, et sont pour ainsi dire moulés par de sages institutions; elle est impossible, si la société est livrée aux préjugés, au vice, au désordre. J'en appelle à l'expérience de chacun. Est-ce jamais sur ce qu'il a entendu dans les classes, dans les sermons, dans les exhortations publiques, que se sont formés les sentiments et les inclinations de son enfance? N'est-ce pas bien plutôt sur ce qui l'entourait, sur ce qu'il a vu, senti, éprouvé dans tous les instants où on ne s'occupait pas de l'endoctriner? Si les pères sont imbus de mauvais principes, ou les maîtres les partageront, ce qui est le plus vraisemblable, et ils leur prêteront une nouvelle force; ou ils les combattront, et alors ils ne seront ni écoutés, ni crus, ni suivis, mais complétement inutiles. J'ai donc eu raison d'avancer que l'éducation morale des enfants ne pouvait jamais être que la conséquence de celle des hommes; et quelle qu'elle soit, elle sera bientôt réformée ou détruite par les circonstances qui les environneront et les institutions qui pèseront sur eux, à l'âge où ils prendront leur rang dans la société. D'ailleurs, on peut bien dépraver par mille sottises le bon sens naturel d'un enfant; mais il est physiquement impossible de donner aucun vrai principe de conduite autre que l'habitude, à qui n'a encore l'expérience d'aucune passion ni d'aucun événement.

Indépendamment de ces considérations qui sont particulières à l'enseignement moral des enfants, toutes les réflexions que j'ai faites sur l'éducation des hommes s'appliquent à toutes les autres parties de l'instruction des enfants. Voulez-vous accroître leurs connaissances, ce n'est pas seulement une profusion de leçons qu'il faut leur offrir; il faut donner à leurs parents la disposition, le moyen et l'intérêt de les en faire profiter. Cela est vrai surtout des classes les moins aisées, c'est-à-dire de celles qui composent les neuf dixièmes de la société. Le moindre dégrèvement d'impôt augmentera plus le nombre des hommes sachant lire et écrire, qu'une légion de maîtres d'école. Un degré de plus d'aisance dans les cultivateurs accroîtra plus les produits de la terre et le bon sens national, que toutes les sociétés d'agriculture et tous les

[1] **Antoine-Louis-Claude DESTUTT DE TRACY** (1754—1836), idéologue; membre de l'Institut, pair de France, né dans le Bourbonnais. Disciple de Condillac. Il appliqua sa doctrine à la morale et à la politique. — *Eléments d'idéologie*, 1801–1805; *Traité de la volonté et de ses effets*, 1815,

On a parlé récemment des *Lettres et Pensées* de Mme Destutt de Tracy, publiées en 1832, après sa mort. Ce recueil n'a pas reçu une grande publicité, mais il renferme plus d'un morceau remarquable.

professeurs de logique de l'Europe ne pourraient le faire. Ce n'est pas que je ne sente tout le prix des recherches des compagnies savantes et des travaux des sociétés d'enseignement. J'ai fait ma profession de foi sur ce point, et j'ai dit ci-dessus ce que je crois utile à faire en ce genre : mais je regarde ces estimables établissements comme des conséquences nécessaires du bon ordre social, et comme infructueux sans lui pour créer la morale publique. Quand je compare leur pouvoir à cet égard à celui des institutions politiques, j'y trouve les mêmes proportions qu'entre les forces de l'art et celles de la nature. Celles-là ne peuvent rien contre celles-ci, et ne sauraient les modifier qu'en les faisant servir elles-mêmes à leurs desseins. Je suis partout pénétré d'un principe : c'est que quand il est question d'agir sur des êtres animés, rien de ce qu'on veut opérer directement ne réussit. Disposez les circonstances favorables, et ce que vous désirez arrive sans que vous ayez l'air de vous en mêler. Je pense que ce n'est qu'ainsi que peut s'effectuer le projet de rendre les hommes raisonnables et vertueux.

BERCHOUX [1].

LE DÎNER DE L'ABBÉ COSSON.

ANECDOTE.

M. Delille, en avril 1786, étant à dîner chez Marmontel, son confrère, raconta ce qu'on va lire, au sujet des usages qui s'observaient à table dans la bonne compagnie. On parlait de la multitude de petites choses qu'un honnête homme est obligé de savoir dans le monde pour ne pas courir le risque d'y être bafoué. « Elles sont innombrables, dit M. Delille, et ce qu'il y a de fâcheux, c'est que tout l'esprit du monde ne suffirait pas pour faire deviner ces importantes vétilles. Dernièrement, ajouta-t-il, l'abbé Cosson, professeur de belles-lettres au collége Mazarin, me parla d'un dîner où il s'était trouvé, quelques jours auparavant, avec des gens de cour, des cordons bleus, des maréchaux de France, chez l'abbé de Radonvilliers à Versailles : « Je parie, lui dis-je, que vous y avez commis cent incongruités — Comment donc? reprit vivement l'abbé Cosson fort inquiet. Il me semble que j'ai fait la même

[1] **Joseph BERCHOUX** (1765—1839), littérateur et poète, né à Saint-Symphorien-de-Lay (Bresse). Il s'est rendu célèbre, comme Brillat-Savarin, par son enthousiasme pour la cuisine, qu'il traita en vers, comme son émule la traita plus tard en prose. Effectivement, la cuisine est un art tout français. Les anciens, qui égrugeaient des pierres précieuses dans leurs sauces, ne sont pas à notre hauteur, nous qui comptons parmi nos cuisiniers un martyr, le célèbre Vatel, qui se tua en 1671, pendant une fête que le prince de Condé donnait au roi à Chantilly. Il se perça de son épée parce que la marée n'arrivait pas à temps. Berchoux prit la cuisine française, la caractérisa, la raffina, et la représenta sous

chose que tout le monde. — Quelle présomption! Je gage que vous n'avez fait rien comme personne. Mais voyons, je me bornerai au dîner. D'abord que fîtes-vous de votre serviette en vous mettant à table? — De ma serviette? Je fis comme tout le monde : je la déployai, je l'étendis sur moi, et je l'attachai par un coin à ma boutonnière. — Eh bien! mon cher, vous êtes le seul qui ayez fait cela; on n'étale point sa serviette, on la laisse sur ses genoux. Et comment fîtes-vous pour manger votre soupe? — Comme tout le monde, je pense : je pris ma cuiller d'une main et ma fourchette de l'autre... — Votre fourchette, bon Dieu! personne ne prend de fourchette pour manger sa soupe : mais poursuivons. Après votre soupe, que mangeâtes-vous?— Un œuf frais. — Et que fîtes-vous de la coquille? — Comme tout le monde, je la laissai au laquais qui me servait. — Sans la casser? — Sans la casser. — Eh bien, mon cher, on ne mange jamais un œuf sans briser la coquille. Et après votre œuf?—Je demandai du bouilli.— *Du bouilli!* Personne ne se sert de cette expression; on demande du bœuf et point du bouilli; et après cet aliment? — Je priai l'abbé de Radonvilliers de m'envoyer d'une très-bonne volaille. — Malheureux! de la *volaille!* On demande du poulet, du chapon, de la poularde; on ne parle de volaille qu'à la basse-cour. Mais vous ne dîtes rien de votre manière de demander à boire. — J'ai, comme tout le monde demandé du champagne, du bordeaux, aux personnes qui en avaient devant elles. — Sachez donc qu'on demande du *vin de Champagne*, du *vin de Bordeaux*, continua M. Delille.... Mais dites-moi quelque chose de la manière dont vous mangeâtes votre pain. — Certainement à la manière de tout le monde : je le coupai proprement avec mon couteau. — Eh! on rompt son pain, on ne le coupe pas par tronçons. Le café, comment le prîtes-vous? — Eh! pour le coup, comme tout le monde, : il était brûlant, je le versai par petites parties de ma tasse dans ma soucoupe. — Eh bien! vous fîtes comme ne fit sûrement personne : tout le monde boit son café dans sa tasse, et jamais dans sa soucoupe. Vous voyez donc, mon cher Cosson, que vous n'avez pas dit un mot, pas fait un mouvement, qui ne fût contre l'usage. » — L'abbé Cosson était confondu, continue M. Delille. Pendant six semaines, il s'informait à toutes les personnes qu'il rencontrait, de quelques-uns des usages sur lesquels je l'avais critiqué. »

(*Notes du chant II de la Gastronomie.*)

un aspect poétique, qui ne diffère guère de la réalité. Il faut voir chez lui une tendance romantique, bien exprimée par ce vers :

Qui nous délivrera des Grecs et des Romains,

ou il rompait avec la tradition antique, s'embarrassant aussi peu du brouet des Spartiates, que des plats composés de foies de rossignols.

Après Berchoux, M. Bouilhet et M. Monselet sont les seuls poètes français, qui aient rimé convenablement la cuisine.

On a de Berchoux : *Epître sur les Grecs et les Romains*; *la Gastronomie*, 1800, poème; *le Philosophe de Charenton*, roman satirique.

Mme DE STAËL [1].

FRAGMENT DE L'ESSAI SUR LES FICTIONS.

Il n'est point de faculté plus précieuse à l'homme que son imagination; la vie humaine semble si peu calculée pour le bonheur, que ce n'est qu'à l'aide de quelques créations, de quelques images, du choix heureux de nos souvenirs, qu'on peut rassembler des plaisirs épars sur la terre, et lutter, non par la force philosophique, mais par la puissance plus efficace des distractions, contre les peines de toutes les destinées. On a beaucoup parlé des dangers de l'imagination, et il est inutile de rechercher ce que l'impuissance de la médiocrité, ou la sévérité de la raison, ont répété à cet égard : les hommes ne renonceront point à être intéressés, et ceux qui possèdent le talent d'émouvoir, renonceront encore moins aux succès qu'il peut leur promettre. Le petit nombre des vérités nécessaires et évidentes ne suffira jamais à l'esprit ni au cœur de l'homme. La première gloire appartient, sans doute, à ceux qui découvrent de telles vérités : mais ils ont aussi travaillé utilement

[1] **Anne-Louise-Germaine NECKER, baronne DE STAËL-HOLSTEIN** (1766-1817), née et morte à Paris. Son père, le fameux Necker, était d'origine genevoise, et, avant d'être ministre du roi Louis XVI, il avait été associé aux frères Thélusson, banquiers. Mme de Necker était une femme de vertu et de savoir; protestante rigide, elle déposa sans doute dans le cœur de sa fille le germe des principes qui la mirent plus tard en garde contre les entraînements de son imagination, mais, en comprimant outre mesure les libres mouvements d'une âme vive et ardente, elle faillit annuler tous les dons exceptionnels que l'enfant avait reçus de la nature. Heureusement que cette éducation trouva son correctif dans la douceur et l'indulgence de Necker qui, bien loin de contrarier les instincts littéraires de sa fille, les voyait avec plaisir se développer au contact des écrivains illustres qu'il recevait dans ses salons et parmi lesquels on remarquait Raynal, Thomas, Marmontel, Buffon, Saint-Lambert, Grimm, Hume, Gibbon, Franklin, etc. Dans un tel milieu, Mlle Necker dut nécessairement embrasser la cause de la Révolution, sans prévoir qu'elle aurait plus tard à en désavouer les excès et les crimes. En 1786, elle épousa par la médiation de Marie-Antoinette, le baron de Staël-Holstein, ambassadeur de Suède à la cour de France. En 1793, n'étant plus en sûreté à Paris où elle avait essayé d'arracher à la mort des défenseurs de la royauté, Mme de Staël se réfugia dans le château paternel de Coppet, au bord du lac Léman. Elle rentra en France en 1796, et chercha à obtenir du premier Consul l'indépendance de la Suisse et surtout du territoire de Genève qui venait d'être incorporé à la France. Cette démarche extra-officielle resta sans effet. Le premier Consul n'aimait pas que les femmes s'occupassent de politique. Mme de Staël de son côté voyait avec défiance tous les pouvoirs publics se concentrer dans les mains du grand capitaine qui présidait alors aux destinées de la France, et elle ne dissimulait pas, soit dans les cercles dont elle était l'âme, soit dans ses écrits, les appréhensions que lui causaient le despotisme militaire. Aussi le gouvernement impérial qui la considérait comme une

pour le genre humain, les auteurs de ces ouvrages qui produisent des émotions, ou des illusions douces. Cependant, le seul avantage des fictions n'est pas le plaisir qu'elles procurent. Quand elles ne parlent qu'aux yeux, elles ne peuvent qu'amuser : mais elles ont une grande influence sur toutes les idées morales lorsqu'elles émeuvent le cœur; et ce talent est peut-être le moyen le plus puissant de diriger ou d'éclairer. Il n'y a dans l'homme que deux facultés distinctes, la raison et l'imagination; toutes les autres, le sentiment même, n'en sont que des dépendances ou des composés. L'empire des fictions, comme celui de l'imagination, est donc très-étendu : elles s'aident des passions, loin de les avoir pour obstacles; la philosophie doit être la puissance invisible qui dirige leurs effets : mais si elle se montrait la première, elle en détruirait le prestige. (*Recueil de morceaux détachés.*)

FRAGMENT DE CORINNE OU L'ITALIE.

IMPROVISATION DE CORINNE AU CAPITOLE.

Le prince Castel-Forte prit la parole, et ce qu'il dit sur Corinne attira l'attention de toute l'assemblée. Corinne se leva lorsque le prince

ennemie ne la ménagea point, et elle reçut l'ordre de se tenir à quarante lieues de distance de Paris. Ce fut en 1803 que Mme de Staël fit le voyage qui la mit en rapport avec les plus grands écrivains de l'Allemagne et que, pendant son séjour à Weimar et à Berlin, elle rassembla les matériaux du plus remarquable de ses ouvrages. On sait que le livre de *l'Allemagne* publié en France, six ans plus tard, fut saisi dès son apparition, et l'on connaît l'étrange lettre que le duc de Rovigo, ministre de la police, écrivit à l'auteur pour lui notifier cette mesure et l'inviter en même temps à sortir de France dans les quarante-huit heures. Mme de Staël fut internée dans son château de Coppet où il lui était même défendu de recevoir ses meilleurs amis! Après la chute de l'empire, elle s'empressa de rentrer à Paris où Napoléon la retrouva pendant les Cent Jours. Comme elle avait l'âme éminemment française, elle dut gémir sur les événements politiques qui, tout en mettant fin à son exil, étaient si désastreux pour l'honneur de la patrie!

Devenue veuve de son premier mari, Mme de Staël avait épousé en secondes noces un officier sarde, nommé Rocca, mais elle voulut que ce mariage demeurât secret jusqu'à sa mort.

Trois grands écrivains, sous l'influence de J.-J. Rousseau qui fut leur maître, ont commencé dès les premières années du XIXe siècle la révolution littéraire qui devait aboutir au triomphe du romantisme Ce sont Bernardin de Saint-Pierre, Mme de Staël et Châteaubriand. On peut dire qu'à eux trois, ils renouvelèrent comme par enchantement l'atmosphère intellectuelle et morale de la France. Ils n'agirent point de concert, mais leur point de départ fut le même. Ils éprouvaient le besoin de réagir par le sentiment et l'enthousiasme contre les excès de l'esprit et surtout contre la philosophie négative qui avait tari la dernière source de l'inspiration dans la littérature française. Ils aimaient avec passion la nature et ils avaient reconnu quels vides profonds elle peut combler dans le cœur de l'homme; ils la mirent de moitié dans leur œuvre de rénovation. On

Castel-Forte eut cessé de parler; elle le remercia par une inclination de tête si noble et si douce, qu'on y sentait tout à la fois et la modestie, et la joie bien naturelle d'avoir été louée selon son cœur. Il était d'usage que le poète couronné au Capitole improvisât ou récitât une pièce de vers avant que l'on posât sur sa tête les lauriers qui lui étaient destinés. Corinne se fit apporter sa lyre, instrument de son choix, qui ressemblait beaucoup à la harpe, mais était cependant plus antique par la forme, et plus simple dans les sons. En l'accordant, elle éprouva d'abord un grand sentiment de timidité, et ce fut avec une voix tremblante qu'elle demanda le sujet qui lui était imposé. — « *La gloire et le bonheur de l'Italie!* s'écria-t-on autour d'elle, d'une voix unanime. — Eh bien! oui, reprit-elle, déjà saisie, déjà soutenue par son talent, *la gloire et le bonheur de l'Italie!* » Et, se sentant animée par l'amour de son pays, elle se fit entendre dans des vers pleins de charme, dont la prose ne peut donner qu'une idée bien imparfaite :

*
* *

« Italie, empire du Soleil! Italie, maîtresse du monde! Italie, berceau des lettres! je te salue. Combien de fois la race humaine te fut soumise, tributaire de tes armes, de tes beaux-arts et de ton ciel!

ne sait à quel instinct mystérieux obéirent ces hydroscopes d'un nouveau genre, lorsqu'ils allèrent chercher sur des points si différents le flot limpide et pur qui devait jaillir sous leur baguette divinatoire, et renouveler les sources de l'idéal et de la poésie. D'une île de l'Océan indien, Bernardin de Saint-Pierre rapporta son incomparable poème, non moins gracieux, non moins naïf que les plus belles idylles de l'antiquité, mais plus chaste et plus touchant qu'aucune d'elles. Epouvanté des drames de la civilisation, Châteaubriand était allé chercher dans les solitudes de l'Amérique, au milieu d'une peuplade sauvage, des types de tendresse et d'amour, et surtout des tableaux et une langue dont la prodigieuse nouveauté renversait toutes les traditions littéraires de l'ancienne France. Pour trouver le renouvellement et la vie, Mme de Staël n'alla pas si loin; elle n'eut qu'à franchir le Rhin, et du vieux sol germanique où nos armées avaient déjà laissé tant de traces de leur passage, elle fit surgir tout un monde que nous ne connaissions pas et qui était pourtant, ce nous semble, bien digne de notre intérêt et de notre curiosité. Là, dans toutes les branches du savoir humain, des écrivains originaux et puissants ouvraient à l'art et à la littérature des voies nouvelles. Nous pensions que nos poètes, nos philosophes, nos historiens et nos critiques avaient fait indéfiniment la conquête intellectuelle de l'Europe, et voici qu'à nos portes, une grande école littéraire qui s'était formée en dehors de nos enseignements et de notre influence, produisait à son tour un foyer de lumière autour duquel allaient bientôt graviter toutes les intelligences. Nous assistions à l'épanouissement le plus libre et le plus inattendu de la pensée allemande. Mme de Staël, nous montrait escortés de leurs créations radieuses, les maîtres du théâtre et de la poésie : Goethe, Schiller, Klopstock, Werner, Wieland, etc. Avec cette faculté de tout sentir et de tout comprendre qu'elle possédait au plus haut degré, elle nous signalait des grandeurs et des beautés qui n'étaient point classées dans nos poétiques, mais que nous n'étions pas moins forcés d'admirer. Elle nous apprenait ou plutôt elle popularisait chez nous les

« Un dieu quitta l'Olympe pour se réfugier en Ausonie; l'aspect de ce pays fit rêver les vertus de l'âge d'or, et l'homme y parut trop heureux pour l'y supposer coupable.

« Rome conquit l'univers par son génie, et fut reine par la liberté. Le caractère romain s'imprima sur le monde, et l'invasion des barbares, en détruisant l'Italie, obscurcit l'univers entier.

« L'Italie reparut avec les divins trésors que les Grecs fugitifs rapportèrent dans son sein; le ciel lui révéla ses lois; l'audace de ses enfants découvrit un nouvel hémisphère : elle fut reine encore par le sceptre de la pensée, mais ce sceptre de lauriers ne fit que des ingrats.

« L'imagination lui rendit l'univers qu'elle avait perdu. Les peintres, les poètes, enfantèrent pour elle une terre, un Olympe, des enfers et des cieux; et le feu qui l'anime, mieux gardé par son génie que par le dieu des païens, ne trouva point dans l'Europe un Prométhée qui le ravît.

« Pourquoi suis-je au Capitole? pourquoi mon humble front va-t-il recevoir la couronne que Pétrarque a portée, et qui reste suspendue au cyprès funèbre du Tasse? pourquoi... si vous n'aimiez assez la gloire, ô mes concitoyens! pour récompenser son culte autant que ses succès!

noms de Kant, Jacobi, Fichte, Schelling, et, en nous expliquant avec autant de clarté que d'éloquence, les théories ou les systèmes de ces philosophes illustres, elle nous faisait mesurer les hauteurs presque vertigineuses d'où leur génie aimait à sonder les abîmes de l'Univers et s'efforçait d'élargir jusqu'à l'infini les bornes de l'entendement humain. Il serait injuste de prétendre qu'en France, la pensée philosophique s'était en quelque sorte figée dans le *Traité des sensations*. Des penseurs qui n'avaient pas moins d'indépendance que d'élévation protestaient déjà contre l'esprit et les doctrines du dernier siècle; mais il n'en était pas moins opportun de parler un peu d'un ouvrage tel que la *Critique de la raison pure* aux disciples attardés de Condillac.

En révélant l'Allemagne littéraire et philosophique à la France, Mme de Staël accomplit une de ces grandes missions internationales qui laissent d'ineffaçables traces dans l'histoire de la civilisation. La France a parfois le malheur de croire qu'elle n'est plus elle-même lorsqu'elle devient sérieuse. Cependant, elle n'a rien perdu de son prestige ni de sa force à écouter la voix de ses penseurs et de ses poètes les plus austères. Descartes, Pascal et Corneille n'ont pas inauguré pour elle une ère de décadence et d'abaissement. Il est vrai que le plus populaire de ses écrivains est celui qui fit du rire une arme si redoutable. Mais la France vit par le cœur aussi bien que par l'esprit, et elle n'a jamais désavoué les grandes intelligences qui lui rappellent de temps en temps que le persiflage n'inspire pas plus les hautes pensées qu'il ne pousse aux actions héroïques. A cette dangereuse tendance de notre caractère national, Mme de Staël opposa l'enthousiasme, et sur la terre classique du bel esprit, elle essaya d'acclimater le sentiment de l'idéal. Par le succès de son livre, qui fut immense, elle contribua d'une manière puissante à la révolution littéraire qui a rendu à notre pays son ascendant intellectuel. Si jamais livre a gagné à être écrit par une femme, c'est assurément celui de *l'Allemagne*. Qui pouvait dans une œuvre de conciliation et de rapprochement apporter plus de souplesse et de vivacité d'esprit, plus de

« Eh bien! si vous l'aimez, cette gloire qui choisit trop souvent ses victimes parmi les vainqueurs qu'elle a couronnés, pensez avec orgueil à ces siècles qui virent la renaissance des arts! Le Dante, l'Homère des temps modernes, poète sacré de nos mystères religieux, héros de la pensée, plongea son génie dans le Styx pour aborder à l'enfer, et son âme fut profonde comme les abîmes qu'il a décrits.

« L'Italie, au temps de sa puissance, revit tout entière dans le Dante. Animé par l'esprit des républiques, guerrier aussi bien que poète, il souffle la flamme des actions parmi les morts, et ses ombres ont une vie plus forte que les vivants d'aujourd'hui.

« Les souvenirs de la terre les poursuivent encore; leurs passions sans but s'acharnent à leur cœur; elles s'agitent sur le passé, qui leur semble encore moins irrévocable que leur éternel avenir.

« On dirait que le Dante, banni de son pays, a transporté dans les régions imaginaires les peines qui le dévoraient. Ses ombres demandent sans cesse des nouvelles de l'existence, comme le poète lui-même s'informe de sa patrie, et l'enfer s'offre à lui sous les couleurs de l'exil.

« Tout, à ses yeux se revêt du costume de Florence. Les morts qu'il évoque semblent renaître aussi Toscans que lui; ce ne sont point les

grâce et de délicatesse que la fille de Necker, élevée dans un salon où son père réunissait habituellement les personnages les plus distingués de la France et de l'Europe, et où elle avait senti passer sur son jeune front le premier souffle des temps nouveaux? Nous ne doutons pas que le duc de Rovigo qui, en sa qualité de ministre de la police, faisait saisir le livre de *l'Allemagne* en 1810, n'ait eu ses raisons pour déclarer que cet ouvrage n'était point français. Préoccupé de l'exécution de son mandat, le général ne songeait guère à se demander si l'opinion publique ratifierait son jugement. On sait aujourd'hui ce qu'on doit penser de la nationalité d'un livre que la France a mis depuis longtemps au nombre de ceux dont elle a retiré le plus de profit et d'honneur. A. R.

L'influence que Mme de Staël a exercée nous paraît assez grande pour nous autoriser à donner la liste de ses principaux ouvrages :

1786 (Paris) *Sophie*, Comédie.
1789 (Paris) *Lettres sur les écrits et le caractère de J.-J. Rousseau.*
1790 (Paris) *Jane Grey*, tragédie.
1793 (Paris) *Réflexions sur le procès de la reine.*
1794 (Paris) *Réflexions sur la paix* (adressées à M. Pitt et aux Français).
1795 (Lausanne) *Recueil de morceaux détachés.*
1795 (Paris) *Réflexions sur la paix intérieure et la paix extérieure.*
1797 (Lausanne) *De l'influence des passions sur le bonheur des individus et des nations.*
1800 (Paris) *De la littérature considérée dans ses rapports avec les institutions sociales.*
1802 (Paris) *Delphine.*
1805 (Paris) *Epître sur Naples.*
— (Paris) *Manuscrits de M. Necker*, publiés par sa fille.
1807 (Paris) *Corinne ou l'Italie.*

bornes de son esprit, c'est la force de son âme qui fait entrer l'univers dans le cercle de sa pensée.

« Un enchaînement mystique de cercles et de sphères le conduit de l'enfer au purgatoire, au paradis; historien fidèle de sa vision, il inonde de clarté les régions les plus obscures, et le monde qu'il crée dans son triple poème est complet, animé, brillant comme une planète nouvelle, aperçue dans le firmament.

» A sa voix, tout sur la terre se change en poésie : les objets, les idées, les lois, les phénomènes, semblent un nouvel Olympe, de nouvelles divinités; mais cette mythologie de l'imagination s'anéantit comme le paganisme à l'aspect du paradis, de cet océan de lumière, étincelant de rayons d'étoiles, de vertus et d'amour.

« Les magiques paroles de notre plus grand poète sont le prisme de l'univers; toutes ses merveilles s'y réfléchissent, s'y divisent, s'y recomposent! les sons imitent les couleurs, les couleurs se fondent en harmonie; la rime, sonore ou bizarre, rapide ou prolongée, est inspirée par cette divination poétique, beauté suprême de l'art, triomphe du génie, qui découvre dans la nature tous les secrets en relation avec le cœur de l'homme.

» Le Dante espérait de son poème la fin de son exil : il comptait sur la renommée pour médiatrice; mais il mourut trop tôt pour recueillir les palmes de la patrie. Souvent la vie passagère de l'homme s'use dans les revers; et si la gloire triomphe, si l'on aborde enfin sur une plage plus heureuse, la tombe s'ouvre derrière le port, et le destin a mille

1810 (Paris) *De l'Allemagne*. L'introduction est de Charles de Villers.
1813 (Londres) *De l'Allemagne*, et *Réflexions sur le Suicide*.
1814 (Paris) *Appel aux souverains, pour l'abolition de la traite des Nègres*.
1817 (Paris) *Considérations sur la Révolution française* (œuvre posthume).
1822 (Leipzig) *Dix années d'exil* (œuvre posthume).

Consulter pour étudier cet auteur :

Palissot. *Mémoires pour servir à l'histoire de la littérature française*
Benjamin Constant. *Livre des Cent-et-un*, t. VII.
Ancillon. *Zur Vermittlung der Extrême in den Meinungen*.
Regnault de Varin. *Esprit de Mme de Staël*.
Bonald. Observations sur les « *Considérations*, etc. » de Mme de Staël.
Jacques-Chrétien Bailleul. Examen critique du même ouvrage.
Mme Necker de Saussure. *Notice sur Mme de Staël*.
Mlle Hortense Allard *Lettres sur les ouvrages de Mme de Staël*.
Sainte-Beuve. *Critiques et portraits littéraires*, t. III.

PENSÉES DÉTACHÉES.

La gloire ne saurait être pour une femme qu'un deuil éclatant du bonheur. Faire une belle ode, c'est rêver l'héroïsme.

Le spectacle de la mer fait sur tout homme une impression profonde, elle est l'image de cet infini qui attire sans cesse la pensée, et dans lequel sans cesse elle va se perdre.

formes annonce souvent la fin de la vie par le retour du bonheur.

» Ainsi le Tasse infortuné, que vos hommages, Romains, devaient consoler de tant d'injustices, beau, sensible, chevaleresque, rêvant les exploits, éprouvant l'amour qu'il chantait, s'approcha de ces murs, comme ses héros de Jérusalem, avec respect et reconnaissance. Mais la veille du jour choisi pour le couronner, la mort l'a réclamé pour sa terrible fête : le ciel est jaloux de la terre, et rappelle ses favoris des rives trompeuses du temps.

» Dans un siècle plus fier et plus libre que celui du Tasse, Pétrarque fut aussi, comme le Dante, le poète valeureux de l'indépendance italienne. Ailleurs on ne connait de lui que ses amours; ici des souvenirs plus sévères honorent à jamais son nom; et la patrie l'inspira mieux que Laure elle-même.

» Il ranima l'antiquité par ses veilles, et, loin que son imagination mît obstacle aux études les plus profondes, cette puissance créatrice, en lui soumettant l'avenir, lui révéla les secret des siècles passés. Il éprouva que connaître sert beaucoup pour inventer, et son génie fut d'autant plus original, que, semblable aux forces éternelles, il fut présent à tous les temps.

» Notre air serein, notre climat riant, ont inspiré l'Arioste. C'est l'arc-en-ciel qui parut après nos longues guerres : brillant et varié comme ce messager du beau temps, il semble se jouer familièrement avec la vie, et sa gaîté légère et douce est le sourire de la nature, et non pas l'ironie de l'homme.

La force se passe du temps et brise la volonté, mais, par cela même, elle ne peut rien fonder parmi les hommes.

Il y a dans l'hypocrisie autant de folie que de vice : il est aussi facile d'être honnête homme que de le paraître.

On fait toujours la théorie de son talent.

Si l'on osait donner des conseils au génie, dont la nature veut être le seul guide, ce ne serait pas des conseils purement littéraires qu'on devrait lui adresser : il faudrait parler aux poètes comme à des citoyens, comme à des héros. Il faudrait leur dire : Soyez vertueux, soyez croyants, soyez libres, respectez ce que vous aimez, cherchez l'immortalité dans l'amour et la divinité, dans la nature; enfin, sanctifiez votre âme comme un temple, et l'ange des nobles pensées ne dédaignera pas d'y paraître.

Ce n'est point assez de pardonner, il faut aussi oublier.

Les chevaux, la chasse, les festins, qui conviendraient comme délassement, abrutissent comme occupation.

Quand l'exagération est aperçue, on ne tient même pas compte du vrai.

N'attendez aucune pitié de celui qui ne s'apitoie pas sur lui-même.

Les arrogants sont comme les ballons; une piqûre de la satire ou de la douleur les aplatit.

La musique qui plaît à la mélancolie, fait un véritable mal, quand les chagrins réels nous oppressent.

Le seul acte de la vie de l'homme qui atteigne toujours son but, c'est l'accomplissement de son devoir.

« Michel-Ange, Raphaël, Pergolèse, Galilée, et vous, intrépides voyageurs, avides de nouvelles contrées, bien que leur nature ne pût vous offrir rien de plus beau que la vôtre, joignez aussi votre gloire à celle des poètes! Artistes, savants, philosophes, vous êtes comme eux enfants de ce soleil qui, tour à tour, développe l'imagination, anime la pensée, excite le courage, endort dans le bonheur, et semble tout promettre ou tout faire oublier.

« Connaissez vous cette terre où les orangers fleurissent, que les rayons des cieux fécondent avec amour? Avez-vous entendu les sons mélodieux qui célèbrent la douceur des nuits? avez-vous respiré ces parfums, luxe de l'air déjà si pur et si doux? Répondez, étrangers, la nature est-elle chez vous belle et bienfaisante?

« Ailleurs, quand les calamités sociales affligent un pays, les peuples doivent s'y croire abandonnés par la divinité; mais ici nous sentons toujours la protection du ciel, nous voyons qu'il s'intéresse à l'homme, et qu'il a daigné le traiter comme une noble créature.

« Ce n'est pas seulement de pampres et d'épis que notre nature est parée : mais elle prodigue sous les pas de l'homme, comme à la fête d'un souverain, une abondance de fleurs et de plantes inutiles, qui, destinées à plaire, ne s'abaissent point à servir.

« Les plaisirs délicats, soignés par la nature, sont goûtés par une nation digne de les sentir : les mets les plus simples lui suffisent; elle ne s'enivre point aux fontaines de vin que l'abondance lui prépare : elle aime son soleil, ses beaux-arts, ses monuments, sa contrée tout à la fois antique et printanière; les plaisirs raffinés d'une société brillante, les plaisirs grossiers d'un peuple avide, ne sont pas faits pour elle.

« Ici, les sensations se confondent avec les idées, la vie se puise tout entière à la même source, et l'âme, comme l'air, occupe les confins de la terre et du ciel. Ici le génie se sent à l'aise, parce que la rêverie y est douce; s'il s'agite, elle calme; s'il regrette un but, elle lui fait don de mille chimères; si les hommes l'oppriment, la nature est pour l'accueillir.

« Ainsi toujours elle répare, et sa main secourable guérit toutes les blessures. Ici l'on se console des peines même du cœur, en admirant un Dieu de bonté, en pénétrant le secret de son amour; les revers passagers de notre vie éphémère se perdent dans le sein fécond et majestueux de l'immortel univers. » (*Partie I, Livre II, Chap. III.*)

FRAGMENTS DE L'OUVRAGE DE L'ALLEMAGNE.

I. DE L'ASPECT DE L'ALLEMAGNE.

La multitude et l'étendue des forêts indiquent une civilisation encore nouvelle : le vieux sol du midi ne conserve presque plus d'arbres, et le soleil tombe à plomb sur la terre dépouillée par les hommes. L'Alle-

magne offre encore quelques traces d'une nature non habitée. Depuis les Alpes jusqu'à la mer, entre le Rhin et le Danube, vous voyez un pays couvert de chênes et de sapins, traversé par des fleuves d'une imposante beauté, et coupé par des montagnes dont l'aspect est très-pittoresque: mais de vastes bruyères, des sables, des routes souvent négligées, un climat sévère, remplissent d'abord l'âme de tristesse; et ce n'est qu'à la longue qu'on découvre ce qui peut attacher à ce séjour.

Le midi de l'Allemagne est très-bien cultivé; cependant il y a toujours dans les plus belles contrées de ce pays quelque chose de sérieux, qui fait plutôt penser au travail qu'aux plaisirs, aux vertus des habitants qu'aux charmes de la nature.

Les débris des châteaux forts qu'on aperçoit sur le haut des montagnes, les maisons bâties de terre, les fenêtres étroites, les neiges qui, pendant l'hiver, couvrent des plaines à perte de vue, causent une impression pénible. Je ne sais quoi de silencieux, dans la nature et dans les hommes, resserre d'abord le cœur. Il semble que le temps marche là plus lentement qu'ailleurs, que la végétation ne se presse pas plus dans le sol que les idées dans la tête des hommes, et que les sillons réguliers du laboureur y sont tracés sur une terre pesante.

Néanmoins quand on a surmonté ces sensations irréfléchies, le pays et les habitants offrent à l'observation quelque chose d'intéressant et de poétique : vous sentez que des âmes et des imaginations douces ont embelli ces campagnes. Les grands chemins sont plantés d'arbres fruitiers, placés là pour rafraîchir le voyageur. Les paysages dont le Rhin est entouré sont superbes presque partout; on dirait que ce fleuve est le génie tutélaire de l'Allemagne ; ses flots sont purs, rapides et majestueux comme la vie d'un ancien héros ; le Danube se divise en plusieurs branches; les ondes de l'Elbe et de la Sprée se troublent facilement par l'orage; le Rhin seul est presque inaltérable. Les contrées qu'il traverse paraissent tout à la fois si sérieuses et variées, si fertiles et si solitaires, qu'on serait tenté de croire que c'est lui-même qui les a cultivées, et que les hommes d'à présent n'y sont pour rien. Ce fleuve raconte en passant les hauts faits des temps jadis, et l'ombre d'Arminius semble errer encore sur ces rivages escarpés.

Les monuments gothiques sont les seuls remarquables en Allemagne; ces monuments rappellent les siècles de la chevalerie; dans presque toutes les villes les musées publics conservent des restes de ces temps-là. On dirait que les habitants du Nord, vainqueurs du monde, en partant de la Germanie, y ont laissé leurs souvenirs sous diverses formes, et que le pays tout entier ressemble au séjour d'un grand peuple, qui depuis longtemps l'a quitté. Il y a dans la plupart des arsenaux des villes allemandes, des figures de chevaliers en bois peint, revêtus de leur armure; le casque, le bouclier, les cuissarts, les éperons, tout est selon l'ancien usage, et l'on se promène au milieu de ces morts debout, dont les bras semblent prêts à frapper leurs adversaires, qui tiennent aussi de même leurs lances en arrêt. Cette image immobile d'actions

jadis si vives, cause une impression pénible. C'est ainsi qu'après les tremblements de terre, on a retrouvé des hommes engloutis qui avaient gardé pendant longtemps encore le dernier geste de leur dernière pensée.

L'architecture moderne en Allemagne n'offre rien qui mérite d'être cité; mais les villes sont en général bien bâties, et les propriétaires les embellissent avec une sorte de soin plein de bonhomie. Les maisons dans plusieurs villes sont peintes en dehors de diverses couleurs; on y voit des figures de singes, des ornements de tout genre, dont le goût n'est assurément pas parfait, mais qui varient l'aspect des habitations et semblent indiquer un désir bienveillant de plaire à ses concitoyens et aux étrangers. L'éclat et la splendeur d'un palais servent à l'amour-propre de celui qui le possède, mais la décoration soignée, la parure et la bonne intention des petites demeures ont quelque chose d'hospitalier.

Les jardins sont presque aussi beaux dans quelques parties de l'Allemagne qu'en Angleterre; le luxe des jardins suppose toujours qu'on aime la nature. En Angleterre, des maisons très-simples sont bâties au milieu des parcs les plus magnifiques; le propriétaire néglige sa demeure, et pare avec soin la campagne. Cette magnificence et cette simplicité réunies n'existent sûrement pas au même degré en Allemagne; cependant à travers le manque de fortune et l'orgueil féodal, on aperçoit en tout un certain air de beau qui, tôt ou tard, doit donner du goût et de la grâce puisqu'il en est la véritable source. Souvent, au milieu des superbes jardins des princes allemands, l'on place des harpes éoliennes près de grottes entourées de fleurs, afin que le vent transporte dans les airs des sons et des parfums tout ensemble. L'imagination des habitants du Nord tâche de se composer une nature d'Italie; et pendant les jours brillants d'un été rapide, l'on parvient quelquefois à s'y tromper.

(*Tom. I, Chap I.*)

II. DE LA POÉSIE ALLEMANDE.

Les poésies allemandes détachées sont, ce me semble, plus remarquables encore que les poèmes, et c'est surtout dans ce genre que le cachet de l'originalité est empreint : il est vrai aussi que les auteurs les plus cités à cet égard, Goëthe, Schiller, Burger, etc., sont de l'école moderne, qui seule porte un caractère vraiment national. Goëthe a plus d'imagination, Schiller plus de sensibilité, et Burger est de tous celui qui possède le talent le plus populaire. En examinant successivement quelques poésies de ces trois hommes, on se fera mieux l'idée de ce qui les distingue. Schiller a de l'analogie avec le goût français; toutefois on ne trouve dans ses poésies détachées rien qui ressemble aux poésies fugitives de Voltaire; cette élégance de conversation et presque de manières, transportée dans la poésie, n'appartenait qu'à la France, et Voltaire, en fait de grâce, était le premier des écrivains français. Il

serait intéressant de comparer les stances de Schiller sur la perte de la jeunesse, intitulées *l'Idéal*, avec celles de Voltaire :

> Si vous voulez que j'aime encore,
> Rendez-moi l'âge des amours, etc.

On voit dans le poète français l'expression d'un regret aimable, dont l'amour et les joies de la vie sont l'objet; le poète allemand pleure la perte de l'enthousiasme et de l'innocente pureté des pensées du premier âge ; et c'est par la poésie et la pensée qu'il se flatte d'embellir encore le déclin de ses ans. Il n'y a pas dans les stances de Schiller cette clarté facile et brillante que permet un genre d'esprit à la portée de tout le monde; mais on y peut puiser des consolations qui agissent sur l'âme intérieurement. Schiller ne présente jamais les réflexions les plus profondes que revêtues de nobles images : il parle à l'homme comme la nature elle-même; car la nature est tout à la fois penseur et poète. Pour peindre l'idée du temps, elle fait passer devant nous les flots d'un fleuve inépuisable; et pour que sa jeunesse éternelle nous fasse songer à notre existence passagère, elle se revêt de fleurs qui doivent périr, elle fait tomber en automne les feuilles des arbres que le printemps a vues dans tout leur éclat : la poésie doit être le miroir terrestre de la Divinité, et réfléchir par les couleurs, les sons et les rhythmes, toutes les beautés de l'univers.

(*Tome II, Chap. XIII.*)

III. FÊTE D'INTERLAKEN.

Pour aller à la fête, il fallait s'embarquer sur l'un de ces lacs dans lesquels les beautés de la nature se réfléchissent, et qui semblent placés aux pieds des Alpes pour en multiplier les ravissants aspects. Un temps orageux nous dérobait la vue distincte des montagnes ; mais, confondues avec les nuages, elles n'en étaient que plus redoutables. La tempête grossissait, et bien qu'un sentiment de terreur s'emparât de mon âme, j'aimais cette foudre du ciel qui confond l'orgueil de l'homme. Nous nous reposâmes un moment dans une espèce de grotte avant de nous hasarder à traverser la partie du lac de Thun qui est entourée de rochers inabordables. C'est dans un lieu pareil que Guillaume Tell sut braver les abîmes et s'attacher à des écueils pour échapper à ses tyrans. Nous aperçûmes alors dans le lointain cette montagne qui porte le nom de Vierge (*Jungfrau*); aucun voyageur n'a jamais pu gravir jusqu'à son sommet; elle est moins haute que le Mont-Blanc, et cependant elle inspire plus de respect, parce qu'on la sait inaccessible [1].

Nous arrivâmes à Unterseen, et le bruit de l'Aar, qui tombe en cascades autour de cette petite ville, disposait l'âme à des impressions rêveuses. Les étrangers, en grand nombre, étaient logés dans des mai-

[1] La Jungfrau fut escaladée, pour la première fois en 1841, par les naturalistes suisses Agassiz, Desor, etc. (*Note de l'auteur du livre.*)

sons de paysans, fort propres, mais rustiques. Il était assez piquant de voir se promener dans la rue d'Unterseen de jeunes Parisiens tout à coup transportés dans les vallées de la Suisse; ils n'entendaient plus que le bruit des torrents, ils ne voyaient plus que des montagnes, et cherchaient si dans ces lieux solitaires ils pourraient s'ennuyer assez pour retourner avec plus de plaisir encore dans le monde.

Le soir qui précéda la fête, on alluma des feux sur les montagnes; c'est ainsi que jadis les libérateurs de la Suisse donnèrent le signal de leur sainte conspiration. Ces feux, placés sur les sommets, ressemblaient à la lune, lorsqu'elle se lève derrière les montagnes, et qu'elle se montre à la fois ardente et paisible. On eût dit que des astres nouveaux venaient assister au plus touchant spectacle que notre monde puisse encore offrir. L'un de ces signaux enflammés semblait placé dans le ciel, d'où il éclairait les ruines du château d'Unspunnen, autrefois possédé par Berthold, le fondateur de Berne, en mémoire de qui se donnait la fête. Des ténèbres profondes environnaient ce point lumineux; et les montagnes, qui pendant la nuit ressemblent à de grands fantômes, apparaissaient comme l'ombre gigantesque des morts qu'on voulait célébrer.

Le jour de la fête, le temps était doux, mais nébuleux: il fallait que la nature répondît à l'attendrissement de tous les cœurs. L'enceinte choisie pour les jeux est entourée de collines parsemées d'arbres, et des montagnes à perte de vue sont derrière ces collines. Tous les spectateurs, au nombre de près de six mille, s'assirent sur les hauteurs en pente, et les couleurs variées des habillements ressemblaient dans l'éloignement à des fleurs répandues sur la prairie. Jamais un aspect plus riant ne put annoncer une fête; mais quand les regards s'élevaient, des rochers suspendus semblaient, comme la destinée, menacer les humains au milieu de leurs plaisirs.

Lorsque la foule des spectateurs fut réunie, on entendit venir de loin la procession de la fête, procession solennelle en effet, puisqu'elle était consacrée au culte du passé. Une musique agréable l'accompagnait; les magistrats paraissaient à la tête des paysans; les jeunes paysannes étaient vêtues selon le costume ancien et pittoresque de chaque canton; les hallebardes et les bannières de chaque vallée étaient portées en avant de la marche par des hommes à cheveux blancs, habillés précisément comme on l'était il y a cinq siècles, lors de la conjuration du Grütli. Une émotion profonde s'emparait de l'âme en voyant ces drapeaux si paciliques qui avaient pour gardiens des vieillards. Le vieux temps était représenté par ces hommes, âgés pour nous, mais si jeunes en présence des siècles! Je ne sais quel air de confiance, dans tous ces êtres faibles, touchait profondément, parce que cette confiance ne leur était inspirée que par la loyauté de leur âme. Les yeux se remplissaient de larmes au milieu de la fête, comme dans ces jours heureux et mélancoliques où l'on célèbre la convalescence de ce qu'on aime.

Enfin les jeux commencèrent; et les hommes de la vallée et les hommes de la montagne montrèrent, en soulevant d'énormes poids, en luttant les uns contre les autres, une agilité et une force de corps très-remarquables. Cette force rendait autrefois les nations plus militaires; aujourd'hui que la tactique et l'artillerie disposent du sort des armées, on ne voit dans ces exercices que des jeux agricoles. La terre est mieux cultivée par des hommes aussi robustes : mais la guerre ne se fait qu'à l'aide de la discipline et du nombre, et les mouvements mêmes de l'âme ont moins d'empire sur la destinée humaine depuis que les individus ont disparu dans les masses, et que le genre humain semble dirigé comme la nature inanimée par des lois mécaniques.

Après que les jeux furent terminés, et que le bon bailli du lieu eut distribué les prix aux vainqueurs, on dîna sous des tentes, et l'on chanta des vers en l'honneur de la tranquille félicité des Suisses. On faisait passer à la ronde, pendant le repas, des coupes en bois, sur lesquelles étaient sculptés Guillaume Tell et les trois fondateurs de la liberté helvétique. On buvait avec transport au repos, à l'ordre, à l'indépendance, et le patriotisme du bonheur s'exprimait avec une cordialité qui pénétrait toutes les âmes :

« Les prairies sont aussi fleuries que jadis, les montagnes aussi verdoyantes; quand toute la nature sourit, le cœur seul de l'homme pourrait-il n'être qu'un désert? »

Non, sans doute, il ne l'était pas; il s'épanouissait avec confiance au milieu de cette belle contrée, en présence de ces hommes respectables, animés tous par les sentiments les plus purs. Un pays pauvre, d'une étendue très-bornée, sans luxe, sans éclat, sans puissance, est chéri par ses habitants comme un ami qui cache ses vertus dans l'ombre et les consacre toutes au bonheur de ceux qui l'aiment. Depuis cinq siècles que dure la prospérité de la Suisse, on compte plutôt de sages générations que de grands hommes. Il n'y a point de place pour l'exception quand l'ensemble est aussi heureux. On dirait que les ancêtres de cette nation règnent encore au milieu d'elle : toujours elle les respecte, les imite, et les recommence. La simplicité des mœurs et l'attachement aux anciennes coutumes; la sagesse et l'uniformité dans la manière de vivre, rapprochent de nous le passé et nous rendent l'avenir présent. Une histoire toujours la même ne semble qu'un seul moment dont la durée est de plusieurs siècles.

La vie coule dans ces vallées comme les rivières qui les traversent; ce sont des ondes nouvelles, mais qui suivent le même cours : puisse-t-il n'être point interrompu! puisse la même fête être souvent célébrée au pied de ces mêmes montagnes! L'étranger les admire comme une merveille, l'Helvétien les chérit comme un asile où les magistrats et les pères soignent ensemble les citoyens et les enfants.

(*Tome I, Chap. XX.*)

FRAGMENT DE DIX ANS D'EXIL.

MOSCOU.

Des coupoles dorées annoncent de loin Moscou ; cependant, comme le pays environnant n'est qu'une plaine, ainsi que toute la Russie, on peut arriver dans la grande ville sans être frappé de son étendue. Quelqu'un disait avec raison que Moscou était plutôt une province qu'une ville. En effet, l'on y voit des cabanes, des maisons, des palais, un bazar comme en Orient, des églises, des établissements publics, des pièces d'eau, des bois, des parcs. La diversité des mœurs et des nations qui composent la Russie, se montrait dans ce vaste séjour. Voulez-vous, me disait-on, acheter des châles de Cachemire dans le quartier des Tartares! Avez-vous vu la ville chinoise? L'Asie et l'Europe se trouvaient réunies dans cette immense cité.

Quelques-uns des palais de Moscou sont en bois, afin qu'ils puissent être bâtis plus vite, et que l'inconstance naturelle à la nation, dans tout ce qui n'est pas la religion et la patrie, se satisfasse en changeant facilement de demeure. Plusieurs de ces beaux édifices ont été construits pour une fête, on les destinait à l'éclat d'un jour, et les richesses dont on les a décorés les ont fait durer jusqu'à cette époque de destruction universelle. Un grand nombre de maisons sont colorées en vert, en jaune, en rose, et sculptées en détail comme des ornements de dessert.

Le Kremlin, cette citadelle où les empereurs de Russie se sont défendus contre les Tartares, est entouré d'une haute muraille crénelée et flanquée de tourelles qui, par leurs formes bizarres, rappellent plutôt un minaret de Turquie qu'une forteresse comme la plupart de celles de l'Occident. Mais quoique le caractère extérieur des édifices de la ville soit oriental, l'impression du christianisme se retrouvait dans cette multitude d'églises si vénérées qui attiraient les regards à chaque pas. On se rappelait Rome en voyant Moscou; non assurément que les monuments y fussent du même style, mais parce que le mélange de la campagne solitaire et des palais magnifiques, la grandeur de la ville et le nombre infini des temples, donnent à la Rome asiatique quelques rapports avec la Rome européenne.

LETTRE A NAPOLÉON I.

Avril 1812.

Sire, je prends la liberté de présenter à Votre Majesté mon ouvrage sur l'Allemagne. Si elle daigne le lire, il me semble qu'elle y trouvera la preuve d'un esprit capable de quelques réflexions et que le temps a mûri. Sire, il y a douze ans que je n'ai vu Votre Majesté et que je suis exilée. Douze ans de malheurs modifient tous les caractères, et le destin enseigne la résignation à ceux qui souffrent. Prête à m'embarquer, je

supplie Votre Majesté de m'accorder une demi-heure d'entretien. Je crois avoir des choses à lui dire qui pourront l'intéresser, et c'est à ce titre que je la supplie de m'accorder la faveur de lui parler avant mon départ. Je me permettrai seulement une chose dans cette lettre : c'est l'explication des motifs qui me forcent à quitter le continent, si je n'obtiens pas de Votre Majesté la permission de vivre dans une campagne assez près de Paris pour que mes enfants y puissent demeurer. La disgrâce de Votre Majesté jette sur les personnes qui en sont l'objet une telle défaveur en Europe, que je ne puis faire un pas sans en rencontrer les effets. Les uns craignent de se compromettre en me voyant, les autres se croient des Romains en triomphant de cette crainte. Les plus simples rapports de la société deviennent des services qu'une âme fière ne peut supporter. Parmi mes amis, il en est qui se sont associés à mon sort avec une admirable générosité; mais j'ai vu les sentiments les plus intimes se briser contre la nécessité de vivre avec moi dans la solitude, et j'ai passé ma vie depuis huit ans entre la crainte de ne pas obtenir de sacrifices, et la douleur d'en être l'objet. Il est peut-être ridicule d'entrer ainsi dans le détail de ces impressions avec le souverain du monde; mais ce qui vous a donné le monde, Sire, c'est un souverain génie. Et en fait d'observation sur le cœur humain, Votre Majesté comprend depuis les plus vastes ressorts jusqu'aux plus délicats. Mes fils n'ont point de carrière; ma fille a treize ans : dans peu d'années il faudra l'établir; il y aurait de l'égoïsme à la forcer de vivre dans les insipides séjours où je suis condamnée. Il faudrait donc aussi me séparer d'elle! Cette vie n'est pas tolérable et je n'y sais aucun remède sur le continent. Quelle ville puis-je choisir où la disgrâce de Votre Majesté ne mette pas un obstacle invincible à l'établissement de mes enfants comme à mon repos personnel? Votre Majesté ne sait peut-être pas elle-même la peur que les exilés font à la plupart des autorités de tous les pays, et j'aurais dans ce genre des choses à lui raconter qui dépassent sûrement ce qu'elle aurait ordonné. On a dit à Votre Majesté que je regrettais Paris à cause du Musée et de Talma : c'est une agréable plaisanterie sur l'exil, c'est-à-dire sur le malheur que Cicéron et Bolingbroke ont déclaré le plus insupportable de tous; mais quand j'aimerais les chefs-d'œuvre des arts que la France doit aux conquêtes de Votre Majesté, quand j'aimerais ces belles tragédies, images de l'héroïsme, serait-ce à vous, Sire, à m'en blâmer? Le bonheur de chaque individu ne se compose-t-il pas de la nature de ses facultés? et si le Ciel m'a donné du talent, n'ai-je pas l'imagination qui rend les jouissances des arts et de l'esprit nécessaires? Tant de gens demandent à Votre Majesté des avantages réels de toute espèce! pourquoi rougirais-je de lui demander l'amitié, la poésie, la musique, les tableaux, toute cette existence idéale dont je puis jouir sans m'écarter de la soumission que je dois au monarque de la France?

DARU [1]

FRAGMENTS
DE L'HISTOIRE DE LA RÉPUBLIQUE DE VENISE.

I. ORIGINE DE VENISE.

Il n'est pas rare de voir de grandes émigrations de peuples inonder un pays, en changer la face, et ouvrir pour l'histoire une ère nouvelle; mais qu'une poignée de fugitifs, jetée sur un banc de sable de quelques cent toises de largeur, y fonde un État sans territoire; qu'une nombreuse population, attirée par un attrait irrésistible, vienne couvrir cette plage mouvante, où il ne se trouve ni végétation, ni eau potable, ni matériaux, ni même de l'espace pour bâtir; que de l'industrie nécessaire pour subsister, et pour affermir le sol sous leurs pas, ils arrivent jusqu'à présenter aux nations modernes le premier exemple d'un gouvernement régulier; jusqu'à faire sortir d'un marais des flottes sans cesse renaissantes pour aller renverser un grand empire, et recueillir les richesses de l'Orient; qu'on voie ces fugitifs tenir la balance politique de l'Italie, dominer sur les mers, réduire toutes les nations à la condition de tributaires, enfin rendre impuissants tous les efforts de l'Europe liguée contre eux : c'est là sans doute un développement de l'intelligence humaine qui mérite d'être observé; et si l'intérêt qu'il inspire fait désirer de connaître quelle fut la part de gloire, de liberté, de bonheur, dévolue à cette nation, on jettera peut-être les yeux sur le tableau de ses progrès et de ses disgrâces. (*Livre I.*)

II. CONJURATION DE MARINO FALIÉRI.

Après avoir occupé les principales dignités de la république, Marin Falier, déjà presque octogénaire, fut élu successeur du doge André Dandolo. Son élévation au trône paraissait terminer glorieusement une longue carrière. Venise ne devait pas s'attendre à voir son prince à la tête d'une conjuration...

[1] **Pierre-Antoine-Noël-Bruno, comte Daru** (1767—1829), homme d'État et historien, membre de l'Académie française en 1808, né à Montpellier. Sous la Révolution, il fut commissaire des guerres. En 1806, Napoléon Ier l'envoya à Berlin, en qualité de ministre plénipotentiaire. En 1811, comme il occupait la place de ministre secrétaire d'État, il s'opposa à la guerre de Russie, dans les conseils de l'empereur. Après la Restauration, il fut nommé pair de France, mais il se rangea toujours du côté des libéraux. Voici comment l'a jugé Napoléon : « C'était un homme d'une extrême probité, sûr, et grand travailleur. A la retraite de Moscou, la fermeté de M. Daru s'était fait particulièrement remarquer : Au travail du bœuf, il joignait le courage du lion. »

Il a écrit une *Traduction* en vers des œuvres d'Horace; l'*Histoire de la république de Venise*, 8 vol. in-8°; *Histoire de Bretagne*, 3 vol. in-8°

Le nouveau doge donnait un bal le jeudi gras à l'occasion d'une solennité. Un jeune patricien, nommé Michel Steno, membre de la quarantie criminelle, s'y permit auprès d'une des dames qui accompagnaient la dogaresse, quelques légèretés que la gaîté du bal et le mystère du masque rendaient peut-être excusables. Le doge, soit qu'il fût jaloux plus qu'il n'est permis de l'être à un vieillard, soit qu'il fût offensé de cet oubli du respect dû à sa cour, ordonna qu'on fît sortir l'insolent qui lui avait manqué. Falier était d'un caractère naturellement violent.

Le jeune homme, en se retirant, le cœur ulcéré de cet affront, passa par la salle du conseil et écrivit sur le siége du doge quelques mots injurieux pour la dogaresse et pour son époux. Le lendemain cette affiche fut un grand sujet de scandale. On informa contre l'auteur, et on eut peu de peine à le découvrir. Steno arrêté avoua sa faute avec une ingénuité qui ne désarma point le prince ni surtout l'époux offensé. Falier s'oublia jusqu'à manifester un ressentiment qui ne convenait ni à la supériorité de son rang, ni à son âge. Il ne demandait rien moins que de voir renvoyer cette affaire au conseil des Dix, comme un crime d'Etat; mais on jugea autrement de son importance; on eut égard à l'âge du coupable, aux circonstances qui atténuaient sa faute, et on le condamna à deux mois de prison que devait suivre un an d'exil.

Une satisfaction si ménagée parut au doge une nouvelle injure. Il éclata en plaintes qui furent inutiles. Malheureusement, le jour même, il vit venir à son audience le chef des patrons de l'arsenal, qui, furieux et le visage ensanglanté, venait demander justice d'un patricien qui s'était oublié jusqu'à le frapper. « Comment veux-tu que je te fasse justice? lui répondit le doge, je ne puis pas l'obtenir pour moi-même! — Ah! dit le patron dans sa colère, il ne tiendrait qu'à nous de punir ces insolents. » Le doge, loin de réprimander le plébéien qui se permettait une telle menace, le questionna à l'écart, lui témoigna de l'intérêt, de la bienveillance même, enfin l'encouragea à tel point que cet homme, attroupant quelques-uns de ses matelots, se montra dans les rues avec des armes, annonçant hautement la résolution de se venger du noble qui l'avait offensé.

Celui-ci se tint renfermé chez lui et écrivit au doge, pour réclamer la sûreté qui lui était due. Le patron fut mandé devant la seigneurie, le prince le réprimanda sévèrement, le menaça de le faire pendre, s'il s'avisait d'attrouper la multitude ou de se permettre des invectives contre un patricien, et le renvoya en lui ordonnant, s'il avait quelques plaintes à former, de les porter devant les tribunaux.

La nuit étant venue, un émissaire alla trouver cet homme, qui se nommait Israël Bertuccio, l'amena au palais et l'introduisit mystérieusement dans un cabinet où était le prince, avec son neveu Bertuce Falier. Là, l'irascible vieillard écouta avec complaisance tous les emportements et tous les projets de vengeance du patron, lui demanda ce qu'il pensait des dispositions des hommes de sa classe, quelle était son influence sur eux, combien il pourrait en ameuter, quels étaient ceux

dont on espérait se servir le plus utilement. Bertuccio indiqua un sculpteur, d'autres disent un ouvrier de l'arsenal, nommé Philippe Calendaro; on le fit venir à l'instant même, ce qui prouve à quel excès d'imprudence la colère peut entraîner. Un doge de quatre-vingts ans passa une partie de la nuit en conférence avec deux hommes du peuple, qu'il ne connaissait pas la veille, discutant les moyens d'exterminer la noblesse vénitienne.

Il était difficile qu'on soupçonnât un pareil complot : les conférences pouvaient se multiplier sans être remarquées; cependant il n'y en eut pas un grand nombre; car les conjurés se jugèrent au bout de quelques jours en état de mettre à exécution cette grande entreprise. Il fut convenu qu'on choisirait seize chefs parmi les populaires les plus accrédités; qu'on les engagerait à prêter main-forte pour un coup de main d'où dépendait le salut de la république : qu'ils se distribueraient les différents quartiers de la ville, et que chacun s'assurerait de soixante hommes intrépides et bien armés. Ainsi c'était un millier d'hommes qui devaient renverser le gouvernement d'une ville si puissante : cela prouve qu'il n'y avait pas alors de forces dans Venise. On arrêta que le signal serait donné au point du jour par la cloche de Saint-Marc; à ce signal les conjurés devaient se réunir, en criant que la flotte génoise arrivait à la vue de Venise, courir sur la place du palais et massacrer tous les nobles à mesure qu'ils arrivaient au conseil. Quand tous les préparatifs furent terminés, on arrêta que l'exécution aurait lieu le 15 Avril (1355).

La plupart de ceux qu'on avait engagés dans cette affaire, ignoraient quel en était l'objet, le plan, le chef, et quelle en devait être l'issue. On avait été forcé d'initier plus avant ceux qui devaient diriger les autres. Un Bergamasque, nommé Bertrand, pelletier de sa profession, voulut préserver un noble, à qui il était dévoué, du sort réservé à tous ses pareils, il alla trouver, le 14 Avril au soir, le patricien Nicolas Lioni, et le conjura de ne pas sortir de chez lui le lendemain, quelque chose qui pût arriver. Ce gentilhomme, averti par cette sorte de révélation d'un danger qui devait menacer beaucoup d'autres personnes, pressa le conjuré de questions, et n'en obtint que des réponses mystérieuses, accompagnées de la prière de garder le plus profond silence. Alors Lioni se détermina à se rendre maître de Bertrand jusqu'à ce qu'il eût dit son secret; il le fit retenir, et lui déclara que la liberté ne lui serait rendue qu'après qu'il aurait pleinement expliqué le motif du conseil qu'il lui avait donné. Le conjuré, qu'une bonne intention avait conduit auprès du patricien, sentit qu'il ne lui restait plus qu'à se faire un mérite d'une révélation entière. Il ne savait probablement pas tout, mais ce qu'il révéla suffit pour faire voir à Lioni qu'il n'y avait pas un moment à perdre.

Celui-ci courut chez le doge pour lui communiquer sa découverte et ses craintes. Falier feignit d'abord de l'étonnement, mais il voulut paraître avoir déjà connaissance de cette conspiration, et la juger peu

digne de l'importance qu'on y attachait. Ces contradictions étonnèrent Lioni; il alla consulter un autre patricien, Jean Gradenigo; tous deux se transportèrent ensuite chez Marc Gonaro; et enfin ils vinrent ensemble interroger Bertrand, qui était toujours retenu dans la maison de Lioni. Bertrand ne pouvait dire jusqu'où s'étendaient les liaisons et les projets des conjurés; mais il ne pouvait ignorer que le patron Bertuccio et Philippe Calendaro y avaient une part considérable, puisque c'était par eux qu'il avait été entraîné dans le complot.

Les trois patriciens que je viens de nommer, convoquèrent aussitôt, non dans le palais ducal, mais au couvent du Saint-Sauveur, les conseillers de la seigneurie, les membres du conseil des Dix, les avogadors, les chefs de la quarantie criminelle, les seigneurs de nuit, les chefs des six quartiers de la ville, et les cinq juges de paix. Cette assemblée envoya sur-le-champ arrêter Bertuccio et Calendaro. Ils furent appliqués l'un et l'autre à la torture. A mesure qu'ils nommaient quelque complice, on donnait des ordres pour s'assurer de sa personne. Lorsqu'ils révélèrent que la cloche de Saint-Marc devait donner le signal, on envoya une garde dans le clocher pour empêcher de sonner. Il était naturel que les coupables cherchassent à atténuer leurs fautes, en nommant leur chef : on apprit avec étonnement que le doge était à la tête de la conjuration.

Cette nuit même Bertuccio et Calendaro furent pendus devant les fenêtres du palais; des gardes furent placées à toutes les issues de l'appartement du doge. Huit des conjurés qui s'étaient échappés vers Chiozza, furent arrêtés et exécutés après leur interrogatoire.

La journée du 15 fut employée à l'instruction du procès du doge. Le conseil des Dix, dont une pareille cause relevait si haut l'importance, demanda que vingt patriciens lui fussent adjoints pour le jugement d'un aussi grand coupable. Cette assemblée, qu'on nomma la *Giunta*, fit comparaître le doge, qui, revêtu des marques de sa dignité, vint, dans la nuit du 15 au 16 Avril, subir son interrogatoire et sa confrontation. Il avoua tout.

Le 16, on procéda à son jugement; toutes les voix se réunirent pour son supplice. Le 17, à la pointe du jour, les portes du palais furent fermées; on amena Marin Falier au haut de l'escalier des géants où les doges reçoivent la couronne; on lui ôta le bonnet ducal en présence du conseil des Dix. Un moment après, le chef de ce conseil parut sur le grand balcon du palais, tenant à la main une épée sanglante et s'écriant : « Justice a été faite du traître! » Les portes furent ouvertes, et le peuple, en se précipitant dans le palais, trouva la tête du prince roulant sur les degrés.

Dans la salle du grand-conseil, où sont tous les portraits des doges, un cadre voilé d'un crêpe fut mis à l'endroit que devait occuper celui-ci, avec l'inscription : « *Place de Marin Falier décapité.* »

(*Livre VIII.*)

III. COMMERCE DES ESCLAVES CHEZ LES VÉNITIENS.

Ce commerce des hommes fut longtemps en usage chez les Vénitiens, malgré les défenses de l'Eglise. On cite l'humanité du pape Saint-Zacharie, pour avoir racheté beaucoup d'esclaves qu'ils se disposaient à vendre aux Mahométans. Dès le neuvième siècle, la législation tendit à faire cesser cet odieux commerce : mais dans le principe, on ne le considérait que dans l'intérêt de la religion. Ce n'était pas le trafic des hommes qui indignait le législateur ; et comme on trafiquait des chrétiens aussi bien que des païens, c'était la vente des esclaves chrétiens aux infidèles que l'on s'efforçait de réprimer.

Vers l'an 840, l'empereur Lothaire promit d'empêcher ses sujets de faire des esclaves dans le duché de Venise, pour les garder ou pour les vendre aux païens. Sous le dogat d'Urse Participiato, c'est-à-dire vers l'an 880, ce genre de commerce fut interdit sous des peines sévères, mais avec les infidèles seulement, et cette prohibition fut peu respectée. On en a la certitude par les autres lois rendues postérieurement sur le même objet. Celle de 944 attribue les disgrâces de la république au mépris qu'on avait fait de cette défense. On fut obligé de la renouveler dans le quatorzième et même dans le quinzième siècle, et les actes publics attestent que les Vénitiens ont eu des esclaves à leur service jusqu'au temps dont je viens de parler. Ces esclaves ne pouvaient pas être Vénitiens, mais on pouvait les acheter dans les colonies, c'est-à-dire en Istrie, en Dalmatie, etc.

Parmi les impôts que la guerre de Chiozza rendit nécessaires, il y en a un de trois livres d'argent par mois pour chaque esclave que posséderont les citoyens. En 1323, le célèbre voyageur Marc-Pol donna par son testament la liberté à un de ses esclaves.

On rapporte un contrat de 1423 pour la vente d'une fille russe de trente-trois ans, au prix de soixante sequins. Une loi de 1446 porte défense de vendre des esclaves aux Ragusais et aux Dalmates, par la raison qu'ils les vendaient aux musulmans. Dans tous les livres qui parlent de leur commerce, l'achat et la vente des esclaves sont indiqués comme l'un des objets des spéculations des Vénitiens. Il est donc certain qu'ils en achetaient et en vendaient dans l'Orient et dans l'Afrique, qu'ils en avaient chez eux, et que seulement il leur était interdit de vendre les chrétiens à des musulmans.

Il était naturel que les Vénitiens contractassent quelque chose des usages des peuples qu'ils fréquentaient. L'esclavage existait d'ailleurs sous une autre dénomination et sous d'autres rapports dans presque toute l'Europe. Si les autres nations ne faisaient pas ce commerce, c'était parce qu'elles n'étaient pas commerçantes.

Les esclaves se vengèrent de leurs maîtres en les corrompant. Ils contribuèrent au moins autant que la fréquentation des Orientaux, à introduire dans Venise cette dépravation de mœurs, qui fut constamment un des caractères distinctifs de cette capitale. (*Livre XIX.*)

BENJAMIN CONSTANT [1].

RÊVERIE NOCTURNE.

Le jour s'affaiblissait : le ciel était serein ; la campagne devenait déserte; les travaux des hommes avaient cessé; ils abandonnaient la nature à elle-même. Mes pensées prirent graduellement une teinte plus grave et plus imposante. Les ombres de la nuit qui s'épaississaient à chaque instant, le vaste silence qui m'environnait et qui n'était interrompu que par des bruits rares et lointains, firent succéder à mon imagination un sentiment plus calme et plus solennel. Je promenais mes regards sur l'horizon grisâtre dont je n'apercevais plus les limites, et qui, par-là même, me donnait en quelque sorte la sensation de l'immensité. Je n'avais rien éprouvé de pareil depuis longtemps; sans cesse absorbé dans des réflexions toujours personnelles, la vue toujours fixée sur ma situation, j'étais devenu étranger à toute idée générale; je ne m'occupais que d'Ellénore et de moi; d'Ellénore qui ne m'inspirait qu'une pitié mêlée de fatigue; de moi, pour qui je n'avais plus aucune estime. Je m'étais rapetissé, pour ainsi dire, dans un nouveau genre d'égoïsme, dans un égoïsme sans courage, mécontent et humilié; je me sus bon gré de renaître à des pensées d'un autre ordre, et de me retrouver la faculté de m'oublier moi-même pour me livrer à des méditations désintéressées; mon âme semblait se relever d'une dégradation longue et honteuse.

[1] **Henri-Benjamin CONSTANT DE REBECQUE** (1767—1830), célèbre orateur et écrivain, né à Lausanne, d'une famille de réfugiés français. Il vint à Paris de bonne heure, commença par se faire reconnaître citoyen français en sa qualité de fils de religionnaire, et figura avec avantage dans le club de Salm. Appelé au tribunat, il en fut évincé avec Chénier, Andrieux, etc. Il fut même exilé en 1802, par Napoléon, sous prétexte qu'il appartenait à la secte des Idéologues, mais la vérité est qu'il s'était déjà rendu célèbre en publiant plusieurs brochures où il exaltait le protestantisme et l'esprit de liberté. Il était, du reste, l'un des membres les plus assidus du cercle de Mme de Staël, en compagnie de laquelle il parcourut l'Allemagne, où il conversa avec les plus illustres écrivains du temps. A la fin de son exil, il fit à Hanovre la connaissance de Bernadotte, alors prince royal de Suède, qui lui conféra l'ordre de l'Etoile polaire. Rentré en France à la Restauration, il y publia son *Traité de la Doctrine politique*, et il fit une guerre ardente aux Bourbons, autant par ses articles de journaux, que par ses brillants discours à la Chambre des députés, dont il fut nommé membre en 1819.

A la révolution de 1830, il reçut du nouveau roi une somme de 100,000 francs, sans croire aliéner ainsi son indépendance, mais il mourut au mois de décembre de la même année.

Comme homme politique, Benjamin Constant est libéral dans toute la force de l'expression : son idéal, c'est la liberté constitutionnelle. En religion, il n'a pas une grande originalité, mais il s'élève au-dessus du philosophisme, en rendant

La nuit presque entière s'écoula ainsi. Je marchais au hasard; je parcourus des champs, des bois, des hameaux, où tout était immobile. De temps en temps, j'apercevais dans quelque habitation éloignée une pâle lumière qui perçait l'obscurité. Là, me disais-je, là peut-être quelque infortuné s'agite sous la douleur, ou lutte contre la mort; contre la mort, mystère inexplicable, dont une expérience journalière paraît n'avoir pas encore convaincu les hommes; terme assuré qui ne nous console ni ne nous apaise, objet d'une insouciance habituelle et d'un effroi passager! Et moi aussi, poursuivais-je, je me livre à cette inconséquence insensée! Je me révolte contre la vie, comme si la vie ne devait pas finir! Je répands du malheur autour de moi, pour reconquérir quelques années misérables que le temps viendra bientôt m'arracher! Ah! renonçons à ces efforts inutiles; jouissons de voir ce temps s'écouler, mes jours se précipiter les uns sur les autres, demeurons immobile, spectateur indifférent d'une existence à demi-passée; qu'on s'en empare, qu'on la déchire : on n'en prolongera pas la durée! Vaut-il la peine de la disputer? (*Adolphe, Chapitre VI.*)

LES RÉVOLUTIONS DU GLOBE.

FRAGMENT.

Toutes les parties de notre globe ont, à différentes époques, éprouvé de violentes secousses. Partout la terre porte l'empreinte des déchirements qui tant de fois ont interrompu le grand ouvrage de la civilisation. Nous habitons sur des volcans, nous marchons sur des abîmes : la mer nous entoure et nous menace. Pendant que chaque jour la mort choisit à loisir ses victimes au milieu de nous, la nature impatiente prépare silencieusement des destructions plus vastes, et dans son travail implacable, quoique inaperçu, elle voit en mépris nos espérances hardies, nos accumulations précaires et la suite de nos vains efforts. Elle peut en effet, d'un seul mouvement, par une inclinaison du globe, étouffer l'avenir en effaçant le passé.

Le sentiment religieux aime à se plonger dans la contemplation de

justice à la religion chrétienne et en cherchant, pour ainsi dire, à concilier les idées religieuses avec celles des libres penseurs.

De ses productions littéraires, la seule qui reste aujourd'hui, la seule qui se réimprime encore, est son roman intitulé *Adolphe*, où l'auteur raconte une époque de sa vie, sous un nom supposé. Ce livre, qui ne manque pas d'une certaine sécheresse, a frayé le chemin au roman intime, et est remarquable par un style d'une rare élégance. Dans sa description de la mort d'Ellénore, l'héroïne du roman, Benjamin Constant a retracé la vérité en termes un peu vifs, et pourrait ainsi être accusé de réalisme; il est, en effet, dans la nature des spectacles navrants, qu'il faut adoucir, lorsqu'on veut les représenter.

Mentionnons aussi comme un essai d'importation du drame étranger sur notre théâtre, la tragédie de *Walstein*, dont Benjamin Constant a emprunté le sujet et les principales dispositions à la fameuse trilogie de Schiller.

ces grandes catastrophes, soit que, fort de sa nature immortelle, il se plaise à planer sur les débris du monde et à braver une destruction qui ne peut l'atteindre, soit qu'il voie avec un plaisir secret le renversement de tous les obstacles qui le séparent de l'Etre infini, et le signal de sa réunion avec cet Etre vers lequel il s'élève, bien qu'enchaîné par la matière morte et rebelle qui l'enveloppe et le circonscrit de toutes parts. Même aujourd'hui que toutes nos habitudes nous détournent des méditations vagues, et nous proposent pour but de la vie l'intérêt du jour, nous restons silencieux et absorbés lorsque nous apprenons de nos physiciens modernes à reconnaître, dans les couches accumulées de ce globe, les dépouilles de mille générations anéanties qui semblent appeler la nôtre et lui tracer la route qu'elle suivra.

(*De la Religion dans sa source, ses formes et ses développements.*)

CHOIX DE PORTRAITS HISTORIQUES.

ŒUVRES POSTHUMES

I. M. DE TALLEYRAND.

Ce qui a décidé du caractère de M. de Talleyrand, ce sont ses pieds. Ses parents le voyant boiteux, décidèrent qu'il entrerait dans l'état ecclésiastique, et que son frère serait le chef de la famille. Blessé, mais résigné, M. de Talleyrand, prit le petit collet comme une armure, et se jeta dans sa carrière, pour en tirer un parti quelconque.

Jusqu'à la révolution il n'eut que la réputation d'un homme d'esprit et d'un homme à bonnes fortunes. Entré dans l'Assemblée constituante, il se réunit tout de suite à la minorité de la noblesse, et prit sa place entre Sièyes et Mirabeau. Il était peut-être de bonne foi, car tout le monde a été de bonne foi à une époque quelconque. D'ailleurs, dans ce temps-là, on pouvait être de bonne foi et réussir, parce que les opinions et les intérêts étaient d'accord.

Pour briller dans l'Assemblée, il aurait fallu travailler; or M. de Talleyrand était essentiellement paresseux : mais il avait je ne sais quel talent de grand seigneur pour faire travailler les autres.

Benjamin Constant était également célèbre pour la justesse et la profondeur de ses pensées. C'est à lui que l'on doit cette réflexion passablement sceptique : « Les faits sont des soldats que chacun range en bataille à sa guise. » (*Rapporté par Béranger.*)

Cormenin a jugé ainsi les *discours* de Benjamin Constant :

« La plupart sont des chef-d'œuvre de dialectique vive et serrée, qui n'on eu depuis rien de semblable et qui sont les délices des connaisseurs. Quelle richesse! quelle abondance! quelle flexibilité de ton! quelle variété de sujets! quelle suavité de langage! quel art merveilleux dans la disposition et la déduction enchaînées de raisonnements! comme cette trame est finement tissue! comme toutes les couleurs s'y nuancent et s'y fondent avec harmonie!... Peut-être même ces discours sont-ils trop finis, trop perlés, trop ingénieux pour la tribune. »

Je l'ai vu à son retour d'Amérique, quand il n'avait aucune fortune, qu'il était mal vu de l'autorité, et qu'il boitait dans les rues, en allnat faire sa cour d'un salon dans l'autre. Il avait, malgré cela, tous les matins, quarante personnes dans son antichambre, et son lever ressemblait à celui d'un prince.

Il ne s'était jeté dans la révolution que par intérêt. Il fut fort étonné quand il vit que le résultat de la révolution était sa proscription, et la nécessité de fuir la France. Embarqué pour passer en Angleterre, il jeta les yeux sur les côtes qu'il venait de quitter, et il s'écria : « On ne m'y reprendra plus à faire une révolution pour les autres! »

Il a tenu parole!

Chassé d'Angleterre fort injustement, il se réfugia en Amérique, et s'y ennuya trois ans. Son compagnon d'exil et d'infortune était un autre membre de l'Assemblée constituante, un marquis de Blacous, homme d'esprit, joueur forcené, et qui s'est brûlé la cervelle de fatigue de la vie et de ses créanciers, à son retour à Paris. M. de Talleyrand parcourut avec lui toutes les villes d'Amérique, appuyé sur son bras, parce qu'il ne savait pas marcher seul.

Quand il a été ministre, M de Blacous, revenu en France, invité par lui, a demandé une place de 600 livres de rente : M. de Talleyrand ne lui a pas répondu, ne l'a pas reçu, et Blacous s'est tué. Un de leurs amis communs, ému de cette mort, dit à M. de Talleyrand : « Vous êtes pourtant cause de la mort de Blacous, » et lui en fit de vifs reproches. M. de Talleyrand l'écouta paisiblement, appuyé contre la cheminée, et lui répondit en bâillant : « Pauvre Blacous! »

Pendant qu'il était en Amérique, il apprit que Madame de Staël était rentrée en France, et il chargea ses amis de lui monter la tête pour son retour. Cela ne fut pas difficile. Madame de Staël est de toutes les femmes celle qui aime le plus à rendre des services. Elle croit qu'on ne peut pas les refuser, comme s'il y avait quelque chose qu'on ne pût pas refuser dans ce monde. Elle s'employa pour M. de Talleyrand avec un zèle admirable. Grâce à ses soins, Chénier le présenta à la Convention comme un des républicains les plus purs, comme un ennemi de la monarchie dans tous les temps, etc. La Convention, qui à cette époque votait également d'enthousiasme la proscription de ses membres et le rappel de ses ennemis, vota la rentrée de M. de Talleyrand.

Une fois rentré, il fallait arriver au ministère, et Madame de Staël ut encore son moyen. (*Livre des Cent-et-un, Chap. VII.*)

II. Mme DE STAEL.

La vue de cette femme célèbre remplit d'abord d'une excessive timidité. La figure de Madame de Staël a été fort discutée. Mais un superbe regard, un sourire doux, une expression habituelle de bienveillance, l'absence de toute affectation minutieuse et de toute réserve

gênante, des mots flatteurs, des louanges un peu directes, mais qui semblent échapper à l'enthousiasme, une variété inépuisable de conversation, étonnent, attirent, et lui concilient presque tous ceux qui l'approchent. Je ne connais aucune femme et même aucun homme qui soit plus convaincu de son immense supériorité sur tout le monde, et qui fasse moins peser cette supériorité. (*Ibidem.*)

NAPOLÉON I[1].

PROCLAMATIONS A L'ARMÉE.

I. APRÈS LA BATAILLE DE MONDOVI.

Le 21 Avril 1796.

Soldats!

Vous avez remporté, en quinze jours, six victoires, pris vingt et un drapeaux, cinquante-cinq pièces de canon, plusieurs places fortes, et conquis la partie la plus riche du Piémont. Vous avez fait quinze mille prisonniers, tué ou blessé plus de dix mille hommes. Vous vous étiez jusqu'ici battus pour des rochers stériles, illustrés par votre courage, mais inutiles à la patrie. Vous égalez aujourd'hui, par vos services, l'armée de Hollande et celle du Rhin. Dénués de tout, vous avez suppléé à tout. Vous avez gagné des batailles, sans canons, passé des rivières, sans ponts, fait des marches forcées, sans souliers, bivouaqué sans eau-de-vie et quelquefois sans pain. Les phalanges républicaines, les soldats de la liberté étaient seuls capables de souffrir ce que vous avez souffert. Grâces vous en soient rendues, soldats! La patrie reconnaissante vous devra sa prospérité; et si, vainqueurs de Toulon, vous présageâtes l'immortelle campagne de 93, vos victoires actuelles en présagent une plus belle encore.

Les deux armées qui naguère vous attaquaient avec audace fuient

[1] **NAPOLÉON BONAPARTE** (1769—1821), empereur des Français. La vie de cet illustre conquérant est trop connue pour que nous ayons besoin de la rapporter ici. Nous nous contenterons donc de donner la liste de ses productions historiques et littéraires. *Lettre de M. Buonaparte à Mattéo Buttafuoco*, député de Corse à l'Assemblée nationale, 1790, in-8°; le *Souper de Beaucaire*, Avignon, 1795, in-8°; collection de *lettres, proclamations, discours*, 1808 et 1813, 2 vol. in-8°; *Correspondance inédite*, 1818, 7 vol. in-8°; *Œuvres*, 1821-22, 5 vol. in-8°. — On publie en ce moment la correspondance complète de Napoléon Ier, sous le haut patronage du prince Napoléon et sous la direction de M. Rapetti. Il en a déjà paru 25 volumes.

On peut considérer encore comme appartenant à Napoléon, puisqu'il contient une grande partie de ses opinions, le *Mémorial de Sainte-Hélène*, par le comte de Las-Cases, 1823, 8 vol. in-8°. Indépendamment de l'intérêt personnel qu'il offre, cet ouvrage, souvent réimprimé, sera toujours recherché, à cause de la

épouvantées devant vous. Les hommes pervers qui riaient de votre misère et se réjouissaient, dans leur pensée, du triomphe de vos ennemis, sont confondus et tremblants. Mais, soldats, il ne faut pas vous le dissimuler, vous n'avez rien fait, puisqu'il vous reste encore tant à faire : ni Turin ni Milan ne sont à vous; les cendres des vainqueurs des Tarquins sont encore foulées par les assassins de Basseville!

Vous étiez dénués de tout au commencement de la campagne, vous êtes aujourd'hui abondamment pourvus : les magasins pris à vos ennemis sont nombreux; l'artillerie de siége et de campagne est arrivée. Soldats, la patrie a droit d'attendre de vous de grandes choses : justifierez-vous son attente? Les plus grands obstacles sont franchis, sans doute; mais vous avez encore des combats à livrer, des villes à prendre, des rivières à passer. En est-il d'entre vous dont le courage s'amollisse? En est-il qui préféreraient de retourner sur les sommets de l'Apennin et des Alpes, essuyer patiemment les injures de cette soldatesque esclave? Non, il n'en est pas parmi les vainqueurs de Montenotte, de Millesimo, de Dégo et de Mondovi : tous brûlent de porter au loin la gloire du peuple français; tous veulent humilier ces rois orgueilleux qui osaient méditer de vous donner des fers; tous veulent dicter une paix glorieuse, et qui indemnise la patrie des sacrifices immenses qu'elle a faits; tous veulent, en rentrant dans leurs villages, pouvoir dire avec fierté : « J'étais de l'armée conquérante de l'Italie. »

II. AVANT LA BATAILLE DES PYRAMIDES.

Le 21 Juillet 1798.

Soldats!

Vous allez combattre aujourd'hui les dominateurs de l'Egypte. Songez que du haut de ces monuments quarante siècles vous contemplent!

précision des jugements sur les hommes d'autrefois et sur les contemporains : « Alexandre, dit Napoléon, à peine au sortir de l'enfance, conquiert avec une poignée de monde une partie du globe; mais fut-ce de sa part une simple irruption, une façon de déluge? Non; tout est calculé avec profondeur, exécuté avec audace, conduit avec sagesse. Alexandre se montre à la fois grand guerrier, grand politique, grand législateur. Malheureusement, quand il atteint le zénith de la gloire et du succès, la tête lui tourne ou le cœur se gâte : il avait débuté avec l'âme de Trajan, il finit avec le cœur de Néron et les mœurs d'Héliogabale. » — « Talleyrand, dit-il encore, était toujours en état de trahison; mais c'était de complicité avec la fortune. Sa circonspection était extrême; se conduisant avec ses amis, comme s'ils devaient être ses ennemis, avec ses ennemis, comme s'ils pouvaient devenir ses amis. »

On s'étonnera peut-être de retrouver ce nom austère parmi ceux des poètes de la section.

SENTENCES DÉTACHÉES.

Avec de l'audace on peut tout entreprendre, on ne peut pas tout faire.

Les vieillards qui conservent les goûts du jeune âge, perdent en considération ce qu'ils gagnent en ridicule.

III. LA VEILLE DE LA BATAILLE D'AUSTERLITZ.

Le 1er Décembre 1805.

Soldats!

L'armée russe se présente devant vous pour venger l'armée autrichienne d'Ulm. Ce sont ces mêmes bataillons que vous avez battus à Hollabrunn, et que depuis vous avez constamment poursuivis jusqu'ici.

Les positions que nous occupons sont formidables; et pendant qu'ils marcheront pour tourner ma droite, ils me présenteront le flanc.

Soldats, je dirigerai moi-même vos bataillons. Je me tiendrai loin du feu, si, avec votre bravoure accoutumée, vous portez le désordre et la confusion dans les rangs ennemis. Mais si la victoire était un moment incertaine, vous verriez votre empereur s'exposer aux premiers coups; car la victoire ne saurait hésiter, dans cette journée surtout où il s'agit de l'honneur de l'infanterie française, qui importe tant à l'honneur de toute la nation.

Que, sous prétexte d'emmener les blessés, on ne dégarnisse pas les rangs, et que chacun soit bien pénétré de cette pensée, qu'il faut vaincre ces stipendiés de l'Angleterre, qui sont animés d'une si grande haine contre notre nation.

Cette victoire finira la campagne, et nous pourrons reprendre nos quartiers d'hiver, où nous serons joints par les nouvelles armées qui se forment en France, et alors, la paix que je ferai sera digne de mon peuple, de vous et de moi.

IV. APRÈS LA BATAILLE D'AUSTERLITZ.

Le 3 Décembre 1805.

Soldats!

Je suis content de vous; vous avez, à la journée d'Austerlitz, justifié ce que j'attendais de votre intrépidité; vous avez décoré vos aigles d'une immortelle gloire : une armée de cent mille hommes, commandée par les empereurs de Russie et d'Autriche, a été, en moins de quatre

Il y a autant de vrai courage à souffrir avec constance les peines de l'âme, qu'à rester ferme sous la mitraille d'une batterie.

Les peuples se relèvent de tous les revers, excepté de celui de consentir à leur opprobre.

La première des vertus est le dévouement à la patrie.

Le cœur d'un homme d'Etat doit être dans sa tête.

On peut s'arrêter quand on monte, jamais quand on descend.

Quand on veut étudier les causes des succès des grands capitaines, on est étonné de voir qu'ils avaient tout fait pour les obtenir.

Une belle femme plaît aux yeux, une bonne femme plaît au cœur : l'une est un bijou, l'autre est un trésor.

Il y a des gens qui obligent comme d'autres insultent; il faut y prendre garde; car on serait forcé de leur demander raison de leurs bienfaits.

heures, ou coupée, ou dispersée; ce qui a échappé à votre fer s'est noyé dans les lacs.

Quarante drapeaux, les étendards de la garde impériale de Russie, cent-vingt pièces de canon, vingt généraux, plus de trente mille prisonniers sont le résultat de cette journée à jamais célèbre. Cette infanterie tant vantée et en nombre supérieur n'a pu résister à votre choc, et désormais vous n'avez plus de rivaux à redouter. Ainsi, en deux mois, cette troisième coalition a été vaincue et dissoute. La paix ne peut être éloignée; mais, comme je l'ai promis avant de passer le Rhin, je ne ferai qu'une paix qui nous donne des garanties et assure des récompenses à nos alliés.

Soldats, lorsque le peuple français plaça sur ma tête la couronne impériale, je me confiai à vous pour la maintenir toujours dans ce haut éclat de gloire, qui seul pouvait lui donner du prix à mes yeux; mais dans le même moment, nos ennemis pensaient à la détruire et à l'avilir; et cette couronne de fer conquise par le sang de tant de Français, ils voulaient m'obliger de la placer sur la tête de nos plus cruels ennemis : projets téméraires et insensés, que le jour même de l'anniversaire du couronnement de votre empereur, vous avez anéantis et confondus. Vous leur avez appris qu'il est plus facile de nous braver et de nous menacer que de nous vaincre.

Soldats, lorsque tout ce qui est nécessaire pour assurer le bonheur et la prospérité de notre patrie sera accompli, je vous ramènerai en France. Là, vous serez l'objet de mes plus tendres sollicitudes. Mon peuple vous reverra avec joie, et il vous suffira de dire : J'étais à la bataille d'Austerlitz, pour que l'on réponde : Voilà un brave !

V. A LA GRANDE ARMÉE.

Au quartier impérial de Bamberg, le 6 Octobre 1806.

Soldats!

L'ordre pour votre rentrée en France était parti; vous vous en étiez déjà rapprochés de plusieurs marches. Des fêtes triomphales vous atten-

Les seules conquêtes utiles, celles qui ne laissent aucun regret, sont celles qu'on fait sur l'ignorance.

Les grands hommes sont comme des météores qui brillent et se consument pour éclairer la terre.

Ceux qui cherchent le bonheur dans le faste et la dissipation, ressemblent à ces gens qui préfèrent l'éclat des bougies à la lumière du soleil.

Pour qu'il y eût un vrai peuple libre, il faudrait que les gouvernés fussent des sages et que les gouvernants fussent des dieux.

Quand on jette les honneurs à pleines mains, beaucoup d'indignes en ramassent et le mérite se tient à l'écart.

La loi doit être claire, précise, uniforme; l'interpréter, c'est la corrompre.

Il ne faut point passer sur cette terre sans laisser de traces qui recommandent notre mémoire à la postérité.

daient, et les préparatifs pour vous recevoir étaient commencés dans la capitale.

Mais lorsque nous nous abandonnions à cette trop confiante sécurité, de nouvelles trames s'ourdissaient sous le masque de l'amitié et de l'alliance. Des cris de guerre se sont fait entendre à Berlin; depuis deux mois nous sommes provoqués avec une audace qui demande vengeance.

La même faction, ce même esprit de vertige qui, à la faveur de nos divisions intestines, conduisit, il y a quatorze ans, les Prussiens au milieu des plaines de la Champagne, domine encore dans leurs conseils. Si ce n'est plus Paris qu'ils veulent brûler et renverser jusque dans ses fondements, c'est, aujourd'hui, leurs drapeaux qu'ils se vantent de planter dans la capitale de nos alliés : c'est la Saxe qu'ils veulent obliger à renoncer, par une transaction honteuse, à son indépendance, en la rangeant au nombre de leurs provinces; c'est enfin vos lauriers qu'ils veulent arracher de votre front. Ils veulent que nous évacuions l'Allemagne à l'aspect de leur armée, les insensés! Qu'ils sachent donc qu'il serait mille fois plus facile de détruire la grande capitale que de flétrir l'honneur des enfants du grand peuple et de ses alliés. Leurs projets furent confondus alors : ils trouvèrent dans les plaines de la Champagne, la défaite, la mort et la honte; mais les leçons de l'expérience s'effacent, et il est des hommes chez lesquels le sentiment de la haine et de la jalousie ne meurt jamais.

Soldats, il n'est aucun de vous qui veuille retourner en France par un autre chemin que celui de l'honneur. Nous ne devons y rentrer que sous des arcs de triomphe.

Eh quoi! aurions-nous donc bravé les saisons, les mers, les déserts; vaincu l'Europe plusieurs fois coalisée contre nous; porté notre gloire de l'Orient à l'Occident, pour retourner aujourd'hui dans notre patrie comme des transfuges, après avoir abandonné nos alliés, et pour entendre dire que l'aigle française a fui épouvantée à l'aspect des armées prussiennes...? Mais, déjà ils sont arrivés sur nos avant-postes... Marchons donc, pour les faire sortir de cette étonnante ivresse. Que l'armée prussienne éprouve le même sort qu'elle éprouva il y a quatorze ans! Qu'ils apprennent que, s'il est facile d'acquérir un accroissement de domaines et de puissance avec l'amitié du grand peuple, son inimitié (qu'on ne peut provoquer que par l'abandon de tout esprit de sagesse et de raison), est plus terrible que les tempêtes de l'Océan.

VI. AVANT LA BATAILLE DE MOSCOU.

Borodino, le 7 Septembre 1812.

Soldats!

Voilà la bataille que vous avez tant désirée! Désormais la victoire dépend de vous; elle nous est nécessaire; elle nous donnera l'abondance, de bons quartiers d'hiver, et un prompt retour dans la patrie! Condui-

sez-vous comme à Austerlitz, à Friedland, à Witepsk, à Smolensk, et que la postérité la plus reculée cite avec orgueil votre conduite dans cette journée ; que l'on dise de vous. Il était à cette grande bataille sous les murs de Moscou! C'est un brave!

FRAGMENT DU MÉMORIAL DE SAINTE-HÉLÈNE [1].

LA FRANCE EN 1799.

Lorsqu'une déplorable faiblesse et une versatilité sans fin se manifestent dans les conseils du pouvoir; lorsque, cédant tour à tour à l'influence des partis contraires, et vivant au jour le jour, sans plan fixe, sans marche assurée, il a donné la mesure de son insuffisance, et que les citoyens les plus modérés sont forcés de convenir que l'État n'est plus gouverné; lorsque enfin, à sa nullité au dedans, l'administration joint le tort le plus grave qu'elle puisse avoir aux yeux d'un peuple fier, je veux dire l'avilissement au dehors, alors une inquiétude vague se répand dans la société, le besoin de sa conservation l'agite ; et, promenant sur elle même ses regards, elle semble chercher un homme qui puisse la sauver.

Ce génie tutélaire, une nation nombreuse le renferme toujours dans son sein; mais quelquefois il tarde à paraître. En effet, il ne suffit pas

[1] Voici finalement deux lettres très-caractéristiques de Napoléon. Elles appartiennent à sa correspondance familière :

I

A JOSÉPHINE.

Iéna, le 15 Octobre 1806, à deux heures du matin.

Mon amie, j'ai fait de belles manœuvres contre les Prussiens. J'ai remporté hier une grande victoire. Ils étaient 150,000 hommes; j'ai fait 20,000 prisonniers, pris 100 pièces de canon et des drapeaux. J'étais en présence et près du roi de Prusse ; j'ai manqué de le prendre, ainsi que la reine. Je bivouaque depuis deux jours. Je me porte à merveille. Adieu, mon amie; porte-toi bien et aime-moi.

Si Hortense est à Mayence, donne-lui un baiser, ainsi qu'à Napoléon et au petit.

Napoléon.

II

A LA REINE DE HOLLANDE.

Finkenstein, ce 20 Mai 1807.

Ma fille, tout ce qui me revient de La Haye m'apprend que vous n'êtes pas raisonnable : quelque légitime que soit votre douleur, elle doit avoir des bornes; n'altérez point votre santé; prenez des distractions, et sachez que la vie est semée de tant d'écueils et peut être la source de tant de maux, que la mort n'est pas le plus grand de tous.

Votre affectionné père.

Napoléon.

qu'il existe; il faut qu'il soit connu, il faut qu'il se connaisse lui-même. Jusque-là toutes les tentatives sont vaines, toutes les menées sont impuissantes; l'inertie du grand nombre protége le gouvernement nominal; et, malgré son impéritie et sa faiblesse, les efforts de son ennemi ne prévalent point contre lui. Mais que ce souvenir impatiemment attendu donne tout à coup un signe d'existence, l'instinct national le devine et l'appelle, les obstacles s'aplanissent devant lui, et tout un grand peuple, volant sur son passage, semble dire : « Le voilà! »

Telle était la situation des esprits en France en l'année 1798, lorsque, le 9 octobre, les frégates *la Muiron*, *la Carrère*, les chebecs *la Revanche* et *la Fortune* vinrent, à la pointe du jour, mouiller dans le golfe de Fréjus. (*Tome I.*)

PICARD [1].

FRAGMENT DES OISIFS.

SCÈNES XIV-XX [2].

LEFFILÉ. — Bonjour, mon cher Flamand.

FLAMAND. — Ah! c'est vous, M. Leffilé, mais d'où venez-vous donc? Voilà bientôt deux mois qu'on ne vous a vu.

[1] **Louis-Benoit PICARD** (1769—1828), auteur dramatique et romancier, membre de l'Académie française en 1807, né à Paris.

Comme Molière, il fut à la fois auteur, acteur et directeur de théâtre, et profita de sa facilité extrême pour écrire une centaine de comédies, de vaudevilles, d'opéras. Sans doute, toutes ses compositions n'ont pas le même mérite, mais Picard excelle dans la comédie bourgeoise, où il montre de la gaieté et du naturel. Quand il raille les travers de la province il pétille d'esprit : *La Petite ville* est peut-être un chef-d'œuvre en ce genre. Dans *M. Musard*, il a peint l'homme qui aime à perdre son temps. Signalons encore les *Provinciaux à Paris; les Amis de collége; Médiocre et Rampant.* Il a écrit aussi le *Gil Blas de la Révolution*, 1825, 3 vol. in-12.

Picard était lié avec Andrieux et Collin-d'Harleville, et comme eux il abandonna l'étude de la procédure pour la littérature dramatique, mais il eut de plus qu'Andrieux beaucoup d'abondance et une certaine puissance d'invention. Il partage, d'ailleurs, avec ses deux amis, ce précieux avantage de faire rire ses auditeurs sans jamais perdre de vue le but moral.

PENSÉE DÉTACHÉE.

Quand on veut tout savoir, que peut-on savoir bien?
Qui se croit propre à tout, souvent n'est bon à rien.

[2] Un jeune homme, nommé Déricour, occupé d'une affaire pressante d'où sa fortune et son bonheur dépendent, est interrompu à tout moment par des visites d'oisifs. Il a donné ordre à son domestique de renvoyer tout le monde : mais tout le monde pénètre dans son cabinet. Voici l'entrée d'un de ces importuns, M. Leffilé, qui ne trouve d'abord que le domestique de Déricour.

LEFFILÉ. — Eh! mon ami, est-ce que vous ne savez pas que j'ai été bien malade?

FLAMAND. — Vous, Monsieur! on ne le dirait pas; vous n'êtes pas plus maigre qu'auparavant. Je me disais aussi : Mais d'où vient donc que M. Leffilé ne nous fait plus sa petite visite une fois par semaine au moins?

LEFFILÉ. — Est-ce que votre maître n'a pas été inquiet de ma santé?

FLAMAND. — Pardonnez-moi, Monsieur; il m'en demandait des nouvelles... de temps en temps.

LEFFILÉ. — Annoncez-moi, je vous en prie, mon ami.

FLAMAND. — Oh! comme Monsieur sera fâché! Il n'y est pas.

LEFFILÉ. — Eh bien, je verrai Monsieur son oncle en l'attendant.

FLAMAND. — Il vient de sortir, Monsieur.

LEFFILÉ. — Monsieur Durmont aussi? Je reviendrai. Attendez, faites-moi le plaisir de remettre cette carte à M. Déricour. Attendez donc, et celle-ci à M. Durmont.

FLAMAND. — Je n'y manquerai pas, Monsieur.

LEFFILÉ. — Cela me contrarie; je ne sais trop que devenir d'ici à l'heure de la parade. Vous savez qu'il y a aujourd'hui une revue magnifique. Permettez que je me repose un instant : je suis si faible encore.

FLAMAND. — Comment donc, Monsieur, avec le plus grand plaisir. (*A part.*) Il ne s'en ira pas!

LEFFILÉ (*s'asseyant*). Savez-vous que le Louvre avance, je suis une espèce d'inspecteur des travaux publics : les ouvriers m'ont reconnu.

DÉRICOUR (*sortant de chez son oncle*). — Oui, mon oncle, toutes les sommes en chiffres.

LEFFILÉ. — Eh! le voilà, ce cher Déricour!

DÉRICOUR (*à Flamand*). — Encore!

FLAMAND. — Demandez à Monsieur si je ne lui ai pas dit que vous étiez sorti?

DÉRICOUR (*à Flamand*). — Veux-tu bien te taire?

LEFFILÉ. — Ne le grondez pas. C'est vrai, il me l'avait dit; et il y a mieux, je ne saurais vous en vouloir : n'est-il pas naturel qu'on se fasse céler quand on est occupé? D'ailleurs, si vous aviez su que c'était moi... Au surplus, j'y suis fait. Moi qui n'ai d'autre métier que de rendre des visites quand je me porte bien, je monte, je descends les escaliers, je parle aux portiers, aux femmes de chambre, et j'ai le bonheur de ne pas dîner sans avoir des nouvelles de presque tous mes amis.

DÉRICOUR (*à Flamand*). — Allons, sors.

LEFFILÉ. — Embrassons-nous, mon cher Déricour; y a-t-il assez longtemps que nous nous sommes vus? Eh bien, mon ami, me voilà sauvé.

DÉRICOUR. — De quoi donc?

LEFFILÉ. — De ma maladie. Je l'ai échappé belle : c'est aujourd'hui

ma première visite. Je me suis dit ce matin : il fait un peu froid, mais sec; c'est le temps que mon médecin m'a ordonné; j'irai à pied, tout en me promenant, le long des quais, et me voilà.

DÉRICOUR. — Voulez-vous permettre que j'écrive...

LEFFILÉ. — Ecrivez, écrivez; je vous parlerai quand vous aurez fini.

DÉRICOUR. — Quand j'aurai fini, il faudra que je sorte.

LEFFILÉ. — Ah! vous sortirez? Comme je vous disais, l'air est un peu vif. Il faut prendre garde aux rhumes; ma maladie m'a trop appris combien la santé est précieuse. Une jaunisse affreuse! Cela m'est venu d'une colère... contre mon gendre. Je voyais tout jaune; enfin je rêvais jaune. J'ai envoyé chercher mon docteur : il m'a ordonné je ne sais quelle potion composée de je ne sais quelles drogues : cela m'a fait un bien! j'étais tout gaillard.

DÉRICOUR (*s'est assis et écrit*). — Et vous fûtes guéri?

LEFFILÉ (*allant reprendre son fauteuil et s'approchant de Déricour*). Oh! que non pas. Nous n'en sommes pas là; n'allons pas si vite. Il me survint une crise le lendemain... non, le surlendemain... Je disais bien, le lendemain, un mardi : cela devint très-compliqué. J'ai été six semaines au lit; on m'a mis les sangsues; j'ai eu les ventouses aux jambes; on m'a saigné deux fois, j'ai pris trois fois l'émétique.

DÉRICOUR (*à part*). — Allons, il ne me fera pas grâce d'un verre de tisane.

LEFFILÉ. — Enfin, il y a huit jours, mon médecin m'écrit une ordonnance, l'apothicaire se trompe, m'envoie le contraire précisément.

DÉRICOUR. — Ah! grand Dieu!

LEFFILÉ. — Ne vous effrayez pas. Méprise heureuse, cela m'a sauvé; mon médecin en était tout fier.

DÉRICOUR. — Il y avait de quoi. (*On entend un cor de chasse.*) Qu'est-ce que c'est que cela?

LEFFILÉ. — Un cor de chasse, quelque voisin qui s'amuse. Cela me transporte dans les bois. Ce que vous aurez peine à croire, c'est que ma maladie n'a pas été sans quelque agrément pour moi; cela m'a occupé. (*On entend le cor de chasse.*)

DÉRICOURT. — Encore! mais ce n'est pas un voisin. Flamand! (*Le cor continue.*)

LEFFILÉ. — Voilà un homme qui a une bonne poitrine.

DÉRICOURT. — Flamand! Flamand!

FLAMAND (*un cor de chasse à la main*). — Monsieur?

DÉRICOUR. — Comment, malheureux, c'est toi qui fais ce tintamarre?

FLAMAND. — Oui, monsieur; je prends ma leçon.

DÉRICOUR. — Si tu pouvais la prendre plus loin.

FLAMAND. — Ne vous fâchez pas, je vais dans ma chambre. (*Il sort.*)

DÉRICOUR. — Ce drôle là!

LEFFILÉ. — Il aime à s'instruire : cela ne vaut-il pas mieux que de dormir ou de jouer aux cartes dans une antichambre? Comme je vous

disais, je suis méthodique, sans passions. Ce que j'ai fait hier, je le fais aujourd'hui, et je le ferai demain, je ne manque pas une cérémonie, une revue.

DÉRICOUR. — Vous devez bien regretter les processions.

LEFFILÉ. — Beaucoup.

(*Une nouvelle visite coupe en deux celle de M. Leffilé. Après une longue et sotte conversation, ces nouveaux venus se retirent, et M. Leffilé, qui s'est endormi, se trouve à son réveil maître du champ de bataille.*)

DÉRICOUR. — Comme il dort! Au moins celui-là ne me gênera pas. Respectons son sommeil, et travaillons. (*Il va pour s'asseoir.*)

LEFFILÉ (*s'éveillant*). — Eh bien, ils sont partis!

DÉRICOUR. — Allons!

LEFFILÉ. — Je m'étais endormi. Je vous dirai que ce qui m'est resté de ma maladie, c'est une perpétuelle envie de dormir; je m'endors au bruit d'une dispute, d'une conversation, mais quand je me trouve seul avec quelqu'un, je me réveille sur-le-champ.

DÉRICOUR. — Comme c'est agréable!

LEFFILÉ. — Ce que c'est que l'imagination! Il me vient des idées en dormant... Je rêvais que j'étais chef des Arabes.

DÉRICOUR. — Peste!

LEFFILÉ. — Attendez donc! Qu'est-ce que j'entends là? les tambours! Eh vraiment! la revue! Là, vous me faites perdre mon temps; autant rester à présent. Mais non, je vais courir. Voici votre oncle: je ne vous laisse pas seul. Je vous souhaite le bonjour.

COLNET [1].

PLAIDOYER EN FAVEUR DES CHIENS ET DES CHATS.

..... Venez, famille désolée.
Venez, pauvres enfants qu'on veut rendre orphelins;
Venez faire parler vos esprits enfantins.

RACINE. — *Les Plaideurs.*

Exorde. — Depuis que j'habite notre petite planète, je n'entends parler que d'abus à réformer. Dans ma jeunesse, on en voulait aux moines. Ils étaient accusés de priver la population d'une partie de ce qui devait lui revenir, et, quoique cette accusation fût assez mal fondée, on les supprima, car c'était ainsi qu'on réformait à cette épo-

[1] **Charles-Joseph-Auguste-Maximilien COLNET, dit RAVEL** (1768—1832), littérateur, journaliste et libraire, né à Mondrepuis (Aisne).

Il se fit un nom par quelques vers bien tournés, et par l'amabilité de son esprit, mais on doit lui reprocher une certaine négligence dans le style. — *L'art*

que. Bientôt tout fut abus et réformé comme tel. J'ai même vu le moment où les procureurs...

Proposition. — Mais voici bien un autre scandale : nos chiens et nos chats sont en danger! Un philanthrope veut nous enlever les animaux domestiques que nous chérissons le plus; il prêche, au dix-neuvième siècle, une croisade contre d'innocentes victimes qui ont des droits sacrés à notre reconnaissance; et c'est de l'amour du bien public qu'il prétend colorer cet attentat! C'est l'humanité qu'il invoque pour colorer un projet sanguinaire! Il faut convenir que la philanthropie est bien barbare, et qu'à force d'humanité, nous sommes devenus bien inhumains! Quoi qu'il en soit, les victimes ne seront pas égorgées sans réclamation : une voix faible, mais courageuse, va s'élever en leur faveur. . . . . .

Division. — Je plaide pour les chiens et les chats défendeurs, aboyant, miaulant, d'une part, contre M. Alexandre Roger, chevalier de la Légion d'honneur, demandeur, d'autre part.

Confirmation et réfutation. — Défense du chien : Messieurs, dans un procès de cette nature, la moralité des accusés devant nécessairement influer sur la décision des juges, il conviendrait de rappeler ici les heureuses qualités dont la nature a doué la moitié la plus intéressante de nos clients; mais si je disais tout ce que valent les chiens, nous aurions trop à rougir. Qui, d'ailleurs, ne connaît pas leur douceur, leur fidélité, leur inébranlable attachement? Et à qui pourrais-je apprendre que, rapprochés de nous par un sentiment que notre férocité même ne peut anéantir, ils s'associent à nos peines comme à nos plaisirs, devinent et partagent toutes nos affections, nous protégent dans le danger, combattent et meurent en nous défendant! Ce ne sont point, messieurs, de ces faux amis du jour, esclaves de la fortune, et toujours prêts à nous abandonner dans l'adversité : martyrs généreux de l'amitié, on les voit s'échapper de l'asile doré de l'opulence, où l'on veut les retenir captifs, et où, comme tant de parasites qui sont loin de les valoir, ils seraient traités magnifiquement, pour retourner dans l'humble galetas du pauvre, auquel ils sont attachés par un lien que l'amitié rend indissoluble. Et ce pauvre, que lui restera-t-il si vous lui enlevez son chien? Le malheureux est pestiféré : tout s'éloigne de lui, tout le fuit avec une sorte d'horreur; son chien est le seul être qui, dans la nature entière, se montre sensible à sa misère, l'en console par ses caresses, et l'adoucisse en la partageant. Qui l'aimera, si vous lui arrachez ce compagnon de son infortune? Mais jamais un jugement

de dîner en ville, poème spirituel, souvent réimprimé; *Mon apologie; l'Ermite de Belleville*, 1834, 2 vol. in-8°, publication posthume.

On regrette d'avoir à ajouter qu'il fut l'éditeur des œuvres immorales du marquis de Sade, ce qui, après 1815, ne l'empêcha pas de devenir rédacteur de la *Gazette de France*, et conservateur des archives judiciaires déposées à la Sainte-Chapelle, archives qu'il ne visita jamais, pendant les quinze années que dura sa gestion.

inique n'ordonnera cette cruelle séparation : je me suis adressé à des cœurs sensibles, les chiens gagneront leur cause.

Défense du chat. — La cause des chats est, je l'avoue, Messieurs, plus difficile à défendre. On a généralement mauvaise opinion de leur caractère, et leurs griffes leur ont fait beaucoup d'ennemis ; mais il faudrait aussi leur rendre justice. Si les chats sont méchants, nous ne sommes pas très-bons. On les accuse d'égoïsme, et c'est nous qui leur faisons ce reproche! Ils sont fripons; qui sait si de mauvais exemples ne les ont pas gâtés? Ils flattent par intérêt; mais connaissez-vous beaucoup de flatteurs désintéressés? Cependant, vous aimez, vous provoquez l'adulation. Pourquoi donc faire un crime aux chats de ce qui, dans la société, est à vos yeux le plus grand de tous les mérites? Je ne parlerai point ici de leur grâce ni de leur gentillesse; je ne vous peindrai point ces minauderies enfantines, ce dos en voûte, cette queue ondoyante, et tant d'agréments divers, à l'aide desquels ils savent si bien nous intéresser à leur conservation. Des motifs plus puissants militent en leur faveur.

Si vous détruisez les chats, qui mangera les souris? Ce ne sera pas assurément l'auteur du projet qui vous est présenté. On vous parle de souricières!... Des souricières, Messieurs! Eh! qui n'en connaît pas l'influence? Des souricières! c'est un piége qu'on vous tend, gardez-vous bien de vous y laisser prendre. Depuis longtemps les souris, trop bien avisées, savent s'en garantir. Attendez-vous donc à voir au premier jour la gent trotte-menu ronger impunément tous les livres de vos bibliothèques. On s'en consolerait, si elles n'attaquaient que ces poèmes fades et ennuyeux dont nous sommes affligés depuis quelques années! mais leur goût n'est pas très-sûr, elles rongeront Racine aussi bien que Pradon. Que dis-je? nos feuilletons eux-mêmes et nos plaidoyers si beaux et si longs ne seront pas épargnés. D'où je conclus que détruire les chats, c'est rétablir le vandalisme.

Mais je consens que vous fermiez les yeux sur les souris. Songez au moins qu'un ennemi cent fois plus terrible vous menace... Les rats à qui les chats imposent encore, les rats, Messieurs, sont aux aguets; ils n'attendent que le moment où vous aurez prononcé l'arrêt fatal que mon adversaire sollicite, pour entrer en campagne et venir s'établir dans vos habitations, que vous serez forcés, oui, Messieurs, que vous serez forcés de leur abandonner.

Péroraison. — Et vous pouvez hésiter encore! Catilina est à vos portes, et vous délibérez! Je vous prie, Messieurs, d'excuser cette véhémence; il est difficile de conserver son sang-froid quand on parle des rats.

CUVIER [1].

PROGRÈS DES SCIENCES.

FRAGMENT.

Jeté faible et nu à la surface du globe, l'homme paraissait créé pour une destruction inévitable : les maux l'assaillaient de toute part; les remèdes lui restaient cachés, mais il avait reçu le génie pour les découvrir.

Les premiers sauvages cueillirent dans les forêts quelques fruits nourriciers, quelques racines salutaires, et subvinrent ainsi à leurs plus pressants besoins; les premiers pâtres s'aperçurent que les astres suivent une marche réglée, et s'en servirent pour diriger leurs courses à travers les plaines du désert : telle fut l'origine des sciences mathématiques et celle des sciences physiques.

Une fois assuré qu'il pouvait combattre la nature par elle-même, le génie ne se reposa plus : il l'épia sans relâche; sans cesse il fit sur elle de nouvelles conquêtes, toutes marquées par quelque amélioration dans l'état des peuples.

Se succédant dès lors sans interruption, des esprits méditatifs, dépositaires fidèles des doctrines acquises, constamment occupés de les lier, de les vivifier les unes par les autres, nous ont conduits, en moins

[1] **Georges-Léopold-Chrétien-Frédéric-Dagobert, baron CUVIER** (1769-1832), l'un des plus grands naturalistes des temps modernes, né à Montbéliard. Il commença par remplir les fonctions de précepteur en Normandie, et montra de bonne heure de singulières dispositions pour l'histoire naturelle. Geoffroy de Saint-Hilaire l'appela à Paris en 1795, où il ne tarda pas à acquérir une réputation qui le conduisit à tous les honneurs. Successeur de Daubenton au collége de France, il devint membre de l'Institut, secrétaire-perpétuel de l'Académie des sciences, membre de l'Académie française en 1818, et pair de France.

Voici les principaux ouvrages de Cuvier : *Leçons d'anatomie comparée*, 5 vol. in-8°, 1800-1805; *le règne animal distribué d'après son organisation*, 4 vol. in-8°, 1816; *Discours sur les révolutions du Globe* et *Recherches sur les ossements fossiles*, 5 vol. in-8°, 1821-1824; *Histoire naturelle des poissons*, 2 vol. in-8°, 1828; *Rapport sur les progrès des sciences naturelles depuis* 1789 *jusqu'en* 1808; *Recueil des Eloges historiques lus à l'Institut.*

Cuvier s'est surtout occupé de la classification, de l'anatomie comparée, et de la paléontologie, et ce qui a fait sa gloire, c'est d'avoir pu rétablir et classer méthodiquement, d'après quelques débris, des espèces d'animaux et de végétaux qui n'existent plus aujourd'hui sur notre globe. La géologie lui a dû également de grands progrès, car c'est lui qui imagina de considérer la nature des débris renfermés dans les couches terrestres, pour déterminer l'ancienneté de celles-ci.

Cuvier ne réussit point à faire passer toutes ses idées sans opposition, et il eut de grandes querelles scientifiques avec plusieurs de ses contemporains, notam-

de quarante siècles, des premiers essais de ces observateurs agrestes, aux profonds calculs des Newton et des Laplace, aux énumérations savantes des Linnæus et des Jussieu.

Il est vrai que, longtemps, ceux même qui eurent le bonheur de révéler quelques vérités importantes, n'aperçurent pas dans leur entier les grands rapports qui les unissent toutes, ni les conséquences infinies qui peuvent découler de chacune.

Il n'aurait pas été naturel que ces matelots phéniciens qui virent le sable des rivages de la Bétique se transformer au feu en verre transparent, pressentissent aussitôt que cette matière nouvelle pourrait prolonger pour les vieillards les jouissances de la vue; qu'elle aiderait l'astronome à pénétrer dans les profondeurs des cieux et à nombrer les étoiles de la voie lactée; qu'elle découvrirait au naturaliste un petit monde aussi peuplé, aussi riche en merveilles que celui qui semblait seul avoir été offert à ses sens et à son étude; qu'enfin son usage le plus simple, le plus immédiat, procurerait un jour aux riverains de la mer Baltique la possibilité de se construire des palais plus magnifiques que ceux de Tyr et de Memphis, et de cultiver, presque sous les glaces du cercle polaire, les fruits les plus délicieux de la zone torride.

Lorsqu'un bon religieux, du fond d'un cloître d'Allemagne, enflamma pour la première fois un mélange de soufre et de salpêtre, quel mortel aurait pu lui prédire tout ce qui allait naître de son expérience? Changer l'art de la guerre; soustraire le courage à la supériorité de la force physique; rétablir en Occident l'autorité des rois; empêcher que

ment avec Geoffroy de Saint-Hilaire, à propos de l'unité de composition dans la création. M. Flourens a bien résumé cette querelle dans son *Histoire des idées et des travaux de Cuvier*.

Cuvier ne s'intéressait pas seulement à la science, il étudiait la littérature de tous les pays. C'était un écrivain remarquable, ce qui le fit choisir pour répondre à M. de Lamartine, quand l'illustre poète prononça son discours de réception à l'Académie française.

On a reproché à Cuvier de manquer de l'esprit de généralisation, mais les lignes suivantes extraites de son *Rapport historique*, montrent qu'il entendait bien le problème d'une science générale : « Nous pouvons nous représenter la nature et les sciences comme deux vastes tableaux, dont l'un devrait être la copie de l'autre. Tous deux sont divisés en une infinité de compartiments que les divers ordres de savants semblent s'être partagés, et qui n'en composent pas moins un seul et même système. Mais, dans celui qu'a formé la nature, tout est plein, tout est lié; dans celui que les hommes ont essayé de faire, une grande partie des cases est encore absolument vide, une autre n'est remplie que d'images incorrectes, et qui n'ont avec l'original qu'une ressemblance grossière; enfin, il faut l'avouer, tous les efforts de ceux qui ont cultivé les sciences, ne sont encore parvenus à reproduire avec fidélité qu'un bien petit nombre des traits de l'immense et sublime ensemble des êtres naturels. »

Son frère, **Frédéric CUVIER** (1773—1838), naturaliste, membre de l'Institut était un savant modeste, qui se fit à lui-même cette épitaphe : **Frédéric Cuvier, frère de Georges Cuvier.**

jamais les pays civilisés ne pussent de nouveau être la proie des nations barbares; devenir enfin l'une des grandes causes de la propagation des lumières, en contraignant à s'instruire les peuples conquérants qui jusqu'alors avaient été presque partout les fléaux de l'instruction : telle était la destination de l'une des plus simples compositions de la chimie.

Ces conséquences frappent maintenant tous les yeux; mais la vue la plus perçante n'aurait pu les saisir dans ces commencements où chacun se bornait à suivre le sentier que le hasard lui avait ouvert : c'était presque sans le savoir que les premiers observateurs devenaient les bienfaiteurs de leurs semblables.

Le principal et l'immense avantage de la marche actuelle des sciences consiste dans la cessation de cet isolement.

Les divers chemins se sont rencontrés; ceux qui les parcouraient se sont créé un langage commun; leurs doctrines particulières, à force de s'étendre, sont parvenues à se toucher; et, se prêtant un mutuel appui, marchant sur une grande ligne, elles embrassent les existences dans toute leur généralité.

En s'élevant ainsi au-dessus de tout, la science à tout atteint de ses regards, tous les arts lui ont été soumis; l'industrie l'a reconnue pour sa régulatrice; elle a servi et protégé l'homme dans tous ses états, et elle s'est entrelacée de la manière la plus intime et la plus sensible à tous les rapports de la société.

Un botaniste, dont à peine on sait le nom, apporta le tabac du Nouveau-Monde en Europe, vers le temps de la Ligue. Aujourd'hui, cette plante donne à la France seule la matière d'un impôt de cinquante millions; les autres pays de l'Europe en tirent des ressources proportionnées : jusque dans le fond de la Turquie et de la Perse, elle est devenue un grand article de commerce et d'agriculture.

Un autre botaniste, à l'époque de la Régence, fit passer à la Martinique un pied de café, de cet arbuste d'Arabie qui lui-même n'avait commencé d'être connu en Europe que dans les premières années de Louis XIV. Ce pied unique a donné tous ceux de nos îles; il a enrichi les colons. L'usage de cette plante est devenu vulgaire; et certainement elle a été plus efficace que toute l'éloquence des moralistes pour détruire l'abus du vin dans les classes supérieures de la société.

Qui pourrait répondre qu'aujourd'hui même nos jardins de botanique ne recèlent pas quelque herbe méprisée, destinée à produire, dans nos mœurs ou dans notre économie politique, de tout aussi grandes révolutions ?

Et ce qui place dans une catégorie bien distincte les révolutions que les sciences occasionnent, c'est qu'elles sont toujours heureuses. Elles combattent les autres; c'est l'opposition des deux principes : la guerre d'Oromaze contre Arimane.

Quand une funeste insouciance livrait nos forêts à la destruction, la physique améliorait nos foyers; quand la jalousie des peuples nous

privait des produits étrangers, la chimie les faisait éclore de notre sol. Les nations de l'Europe n'ont jamais paru travailler avec plus d'ardeur que depuis vingt ans pour anéantir leurs subsistances. Combien de famines n'eussent pas produites autrefois les dévastations dont nous avons été les témoins ! La botanique y avait pourvu : elle était allée chercher au delà des mers quelques nouvelles plantes nourricières ; elle avait profité de chaque mauvaise année pour en recommander la propagation, et était parvenue à rendre toute famine impossible.

(*Extrait du Rapport à l'Institut sur le développement des sciences.*)

BUFFON ET LINNÆUS.

FRAGMENT.

L'histoire naturelle ne serait peut-être pas arrivée sitôt à la brillante destinée que ces sages préceptes lui préparaient, si deux des plus grands hommes qui aient illustré le dernier siècle, n'avaient concouru, malgré l'opposition de leurs vues et de leur caractère, ou plutôt à cause de cette opposition même, à lui donner des accroissements aussi subits qu'étendus.

Linnæus et Buffon semblent en effet avoir possédé, chacun dans son genre, des qualités telles qu'il était impossible que le même homme les réunît, et dont l'ensemble était cependant nécessaire pour donner à l'étude de la nature une impulsion aussi rapide.

Tous deux passionnés pour leur science et pour la gloire, tous deux infatigables dans le travail, tous deux d'une sensibilité vive, d'une imagination forte, d'un esprit transcendant, ils arrivèrent tous deux dans la carrière armés des ressources d'une érudition profonde ; mais chacun s'y traça une route différente, suivant la direction particulière de son génie. Linnæus saisissait avec finesse les traits distinctifs des êtres ; Buffon en embrassait d'un coup d'œil les rapports les plus éloignés. Linnæus, exact et précis, se créait une langue à part pour rendre ses idées dans toute leur vigueur ; Buffon, abondant et fécond, usait de toutes les ressources de la sienne pour développer l'étendue de ses conceptions. Personne mieux que Linnæus ne fit jamais sentir les beautés de détail dont le Créateur enrichit avec profusion tout ce qu'il a fait naître ; personne mieux que Buffon ne peignit jamais la majesté de la création, et la grandeur imposante des lois auxquelles elle est assujettie. Le premier, effrayé du chaos où l'incurie de ses prédécesseurs avait laissé l'histoire de la nature, sut, par des méthodes simples et par des définitions courtes et claires, mettre de l'ordre dans cet immense labyrinthe, et rendre facile la connaissance des êtres particuliers ; le second, rebuté de la sécheresse d'écrivains qui, pour la plupart, s'étaient contentés d'être exacts, sut nous intéresser à ces êtres particuliers par les prestiges de son langage harmonieux et poétique. Quelquefois, fatigué de l'étude pénible de Linnæus, on vient se reposer

avec Buffon; mais toujours, lorsqu'on a été délicieusement ému par ses tableaux enchanteurs, on veut revenir à Linnæus pour classer avec ordre ces charmantes images dont on craint de ne conserver qu'un souvenir confus; et ce n'est pas sans doute le moindre mérite de ces deux écrivains que d'inspirer continuellement le désir de revenir de l'un à l'autre, quoique cette alternative semble prouver et prouve en effet qu'il leur manque quelque chose à chacun.

(*Prospectus du Dictionnaire des sciences naturelles* [1].)

LES OISEAUX ET LES POISSONS.

Jusque dans les derniers détails, l'économie tout entière des poissons contraste avec celle des oiseaux. L'être aérien découvre nettement un horizon immense; son ouïe subtile apprécie tous les sons, toutes les intonations; sa voix les reproduit : si son bec est dur, si son corps a dû être enveloppé d'un duvet qui le préservât du froid des hautes régions qu'il visite, il retrouve dans ses pattes toute la perfection du toucher le plus délicat. Il jouit de toutes les douceurs de l'amour conjugal et paternel; il en remplit les devoirs avec courage : les époux se défendent, défendent leur progéniture. Un art surprenant préside à la construction de leur demeure; quand le temps est venu, ils y travaillent ensemble et sans relâche : pendant que la mère couve ses œufs avec une constance si admirable, le père charme par ses chants les ennuis de sa compagne. Dans l'esclavage même, l'oiseau s'attache à son maître; il se soumet à lui et exécute sous ses ordres les actes les plus adroits, les plus délicats : il chasse pour lui comme le chien, il revient à sa voix du plus haut des airs : il imite jusqu'à son langage, et ce n'est qu'avec peine que l'on se décide à lui refuser une espèce de raison.

L'habitant des eaux, au contraire, ne s'attache point; il n'a point de langage, point d'affection; il ne sait ce que c'est que d'être époux et père, ni que de se préparer un abri : dans le danger, il se cache sous les rochers de la mer, ou se précipite dans la profondeur des eaux; sa vie est silencieuse et monotone; sa voracité seule l'occupe, et ce n'est que par elle qu'on peut enseigner à diriger ses mouvements par des si-

[1] Nous empruntons au *Rapport sur les progrès des sciences naturelles*, ces lignes magnifiques sur

L'OBJET DES SCIENCES.

Conduire l'esprit humain à sa noble destination, la connaissance de la vérité ; répandre des idées saines jusque dans les classes les moins élevées du peuple; soustraire les hommes à l'empire des préjugés et des passions; faire de la raison l'arbitre et le guide suprême de l'opinion publique : voilà l'objet essentiel des sciences, voilà comment elles concourent à avancer la civilisation, et ce qui doit leur mériter la protection des gouvernements qui veulent rendre leur puissance inébranlable en la fondant sur le bien-être commun.

gnes venus du dehors. Et cependant ces êtres, à qui il a été ménagé si peu de jouissances, ont été ornés par la nature de tous les genres de beauté : variété dans les formes, élégance dans les proportions, diversité et vivacité de couleurs, rien ne leur manque pour attirer l'attention de l'homme, et il semble que ce soit cette attention qu'en effet la nature ait eu le dessein d'exciter : l'éclat de tous les métaux, de toutes les pierres précieuses dont ils resplendissent, les couleurs de l'iris qui se brisent, se reflètent en bandes, en taches, en lignes onduleuses, anguleuses, et toujours régulières, toujours symétriques, de nuances admirablement assorties ou contrastées ; pour qui auraient-ils reçu tous ces dons, eux qui ne peuvent au plus que s'entrevoir dans ces profondeurs où la lumière a peine à pénétrer ; et, quand ils se verraient, quel genre de plaisir pourraient réveiller en eux de pareils rapports ?

(*Histoire des Poissons, Liv. II, Chap. I.*)

LA SUISSE VUE DU HAUT DU JURA.

Comme le voyageur est ravi d'admiration, lorsque dans un beau jour d'été, après avoir péniblement traversé les sommets du Jura, il arrive à cette gorge où se déploie subitement devant lui l'immense bassin de Genève; qu'il voit d'un coup d'œil ce beau lac dont les eaux réfléchissent le bleu du ciel, mais plus pur et plus profond; cette vaste campagne, si bien cultivée, peuplée d'habitations si riantes ; ces coteaux qui s'élèvent par degrés et que revêt une si riche végétation ; ces montagnes couvertes de forêts toujours vertes; la crête sourcilleuse des hautes Alpes, ceignant ce superbe amphithéâtre, et le mont Blanc, ce géant des montagnes européennes, le couronnant de cet immense groupe de neige où la disposition des masses et l'opposition des lumières et des ombres produisent un effet qu'aucune expression ne peut faire concevoir à celui qui ne l'a pas vu !

Et ce beau pays, si propre à frapper l'imagination, à nourrir le talent du poète ou de l'artiste, l'est peut-être encore davantage à réveiller la curiosité du philosophe, à exciter les recherches du physicien. C'est vraiment là que la nature semble vouloir se montrer par un plus grand nombre de faces.

Les plantes les plus rares, depuis celles des pays tempérés jusqu'à celles de la zone glaciale, n'y coûtent que quelques pas au botaniste; le zoologiste peut y poursuivre des insectes aussi variés que la végétation qui les nourrit : le lac y forme pour le physicien une sorte de mer, par sa profondeur, par son étendue et même par la violence de ses mouvements; le géologiste, qui ne voit ailleurs que l'écorce extérieure du globe, en trouve là les masses centrales relevées et perçant de toutes parts leurs enveloppes pour se montrer à ses yeux; enfin, le météorologiste y peut à chaque instant observer la formation des nuages, pénétrer dans leur intérieur ou s'élever au-dessus d'eux.

DES ALLUVIONS.

Des eaux qui tombent sur les crêtes et les sommets des montagnes, ou les vapeurs qui s'y condensent, ou les neiges qui s'y liquéfient, descendent par une infinité de filets le long de leurs pentes: elles en enlèvent quelques parcelles, et y marquent leur passage par des sillons légers. Bientôt ces filets se réunissent dans les creux plus marqués, dont la surface des montagnes est labourée; ils s'écoulent par les vallées profondes qui en entament le pied, et vont former ainsi les rivières et les fleuves qui reportent à la mer les eaux que la mer avait données à l'atmosphère. A la fonte des neiges, ou lorsqu'il survient un orage, le volume de ces eaux des montagnes, subitement augmenté, se précipite avec une vitesse proportionnée aux pentes; elles vont heurter avec violence le pied de ces groupes de débris qui couvrent les flancs de toutes les hautes vallées; elles entraînent avec elles les fragments déjà arrondis qui les composent; elles les émoussent, les polissent encore par le frottement; mais à mesure qu'elles arrivent à des vallées plus unies, où leur chute diminue, ou dans des bassins plus larges où il leur est permis de s'épandre, elles jettent sur la plage les plus grosses de ces pierres, qu'elles roulaient; les débris plus petits sont déposés plus bas, et il n'arrive guère au grand canal de la rivière que les parcelles les plus menues, ou le limon le plus imperceptible. Souvent même le cours de ces eaux, avant de former le grand fleuve inférieur, est obligé de traverser un lac vaste et profond, où leur limon se dépose, et d'où elles ressortent limpides. Mais les fleuves inférieurs et tous les ruisseaux qui naissent des montagnes plus basses, ou des collines, produisent aussi, dans les terrains qu'ils parcourent, des effets plus ou moins analogues à ceux des torrents des hautes montagnes. Lorsqu'ils sont gonflés par de grandes pluies, ils attaquent le pied des collines terreuses ou sablonneuses qu'ils rencontrent dans leur cours, et en portent les débris sur les terrains bas qu'ils inondent, et que chaque inondation élève d'une quantité quelconque; enfin, lorsque les fleuves arrivent aux grands lacs, ou à la mer, et que cette rapidité qui entraîne les parcelles de limon vient à cesser tout à fait, ces parcelles se déposent aux côtés de l'embouchure; elles finissent par y former des terrains qui prolongent la côte, et si cette côte est telle que la mer y jette de son côté du sable et contribue à cet accroissement, il se crée ainsi des provinces, des royaumes entiers, ordinairement les plus fertiles, et bientôt les plus riches du monde, si les gouvernements laissent l'industrie s'y exercer en paix.

CHÊNEDOLLÉ [1].

LA CONVERSATION DE RIVAROL.

Rivarol venait d'arriver de Londres à Hambourg, où je me trouvais alors. J'avais tant entendu vanter son esprit et le charme irrésistible de sa conversation par quelques personnes avec lesquelles je vivais, que je brûlais du désir de faire sa connaissance. Je l'avais aperçu deux ou trois fois dans les salons d'un restaurateur français nommé Gérard, alors fort en vogue à Hambourg, chez lequel je m'étais trouvé à table assez près de lui, et ce que j'avais pu saisir au vol de cette conversation prodigieuse, de cet esprit rapide et brillant, qui rayonnait en tous sens et s'échappait en continuels éclairs, m'avait jeté dans une sorte d'enivrement sérieux dont je ne pouvais revenir. Je ne voyais que Rivarol, je ne pensais, je ne rêvais qu'à Rivarol : c'était une vraie frénésie qui m'ôtait jusqu'au sommeil.

Six semaines se passèrent ainsi. Après avoir fait bien des tentatives inutiles pour pénétrer jusqu'à mon idole, un de mes meilleurs amis arriva fort à propos d'Osnabrück à Hambourg pour me tirer de cet état violent qui, s'il eût duré, m'eût rendu fou. C'était le marquis de La Tresne, homme d'esprit et de talent, traducteur habile de Virgile et de Klopstock ; il était lié avec Rivarol : il voulut bien se charger de me présenter au *grand homme* et me servir d'introducteur auprès de ce roi de la conversation. Nous prenons jour, et nous nous mettons en route pour aller trouver Rivarol, qui alors habitait à Ham, village à une demi-lieue de Hambourg, dans une maison de campagne fort agréable. C'était le 5 septembre 1795, jour que je n'oublierai jamais. Il faisait un temps superbe, calme et chaud, et tout disposait l'âme aux idées les plus exaltées, aux émotions les plus vives et les plus passionnées. Je ne puis dire quelles sensations j'éprouvai quand je me trouvai à la porte de la maison : j'étais ému, tremblant, palpitant... Mille sentiments confus m'oppressaient à la fois : le désir violent d'entendre Rivarol, de

[1] **Charles-Pioult DE CHÊNEDOLLÉ** (1769—1833), littérateur et poète, né à Vire.

Il émigra à la Révolution, et se mit à parcourir l'Allemagne, où il fit la connaissance de Klopstock, auquel il a dédié un poème *sur l'Invention*. De retour en France, il vécut dans le cercle de Fontanes et de Châteaubriand, et mit souvent en vers des pages entières de ce dernier. Aussi, l'auteur des *Martyrs* disait-il de lui : « Il va à la maraude dans mes œuvres. » — *Le Génie de l'homme*, poème; *Esprit de Rivarol; Etudes poétiques*. En 1865, on a donné une nouvelle édition des œuvres de Chênedollé.

PENSÉE DÉTACHÉE.

Heureux qui rencontre un ami !
Sans cet autre soi-même on ne vit qu'à demi.

m'enivrer de sa parole, la crainte de me trouver en butte à quelques-unes de ces épigrammes qu'il lançait si bien et si volontiers, la peur de ne pas répondre à la bonne opinion que quelques personnes avaient cherché à lui donner de moi, tout m'agitait, me bouleversait, me jetait dans un trouble inexprimable. J'éprouvais au plus haut degré cette fascination de la crainte, quand enfin la porte s'ouvrit. On nous introduisit auprès de Rivarol, qui, en ce moment, était à table avec quelques amis. Il nous reçut avec une affabilité caressante, mêlée toutefois d'une assez forte teinte de cette fatuité de bon ton qui distinguait alors les hommes du grand monde. (Rivarol, comme on sait, avait la prétention d'être un homme de qualité). Toutefois il me mit bientôt à mon aise en me disant un mot aimable sur mon ode à Klopstock, que j'avais fait paraître depuis peu. « J'ai lu votre ode, me dit-il, elle est bien : il y a de la verve, du mouvement, de l'élan... J'espère que nous ferons quelque chose de vous : venez me voir, nous mettrons votre esprit *en serre chaude*, et tout ira bien. Pour commencer, nous allons faire aujourd'hui une débauche de poésie. »

Il commença en effet, et se lança dans un de ces monologues où il était vraiment prodigieux...

Au sortir de table, nous fûmes nous asseoir dans le jardin, à l'ombre d'un petit bosquet formé de pins, de tilleuls et de sycomores panachés, dont les jeunes et hauts ombrages flottaient au-dessus de nous. Rivarol compara d'abord, en plaisantant, le lieu où nous étions aux jardins d'Académe, où Platon se rendait avec ses disciples pour converser sur la philosophie. Et, à vrai dire, il y avait bien quelques points de ressemblance entre les deux scènes, qui pouvaient favoriser l'illusion. Les arbres qui nous couvraient, aussi beaux que les platanes d'Athènes, se faisaient remarquer par la vigueur et le luxe extraordinaire de leur végétation. Le soleil, qui s'inclinait déjà à l'occident, pénétrait jusqu'à nous, malgré l'opulente épaisseur des ombrages, et son disque d'or et de feu, descendant comme un incendie derrière un vaste groupe de nuages, leur prêtait des teintes si chaudes et si animées, qu'on eût pu se croire sous un ciel de la Grèce... Rivarol, après avoir admiré quelques instants ce radieux spectacle et nous avoir jeté à l'imagination deux ou trois de ces belles expressions poétiques qu'il semblait créer en se jouant, se remit à causer littérature.

Il passa en revue presque tous les principaux personnages littéraires du dix-huitième siècle, et les jugea d'une manière âpre, tranchante et sévère. Il parla d'abord de Voltaire, contre lequel il poussait fort loin la jalousie ; il lui en voulait d'avoir su s'attribuer le monopole universel de l'esprit. C'était pour lui une sorte d'ennemi personnel. Il ne lui pardonnait pas d'être venu le premier et d'avoir pris sa place.

Il lui refusait le talent de la grande, de la haute poésie, même de la poésie dramatique. Il ne le trouvait supérieur que dans la poésie fugitive, et là seulement Voltaire avait pu dompter l'admiration de Rivarol et la rendre obéissante. « Sa *Henriade*, disait-il, n'est qu'un maigre

croquis, un squelette épique où manquent les muscles, les chairs et les couleurs. »

Enhardi par l'accueil aimable que Rivarol me faisait, je me hasardai à lui demander ce qu'il pensait de Buffon, alors l'écrivain pour moi par excellence. — « Son style a de la pompe et de l'ampleur, me répondit-il, mais il est diffus et pâteux. On y voit toujours flotter les plis de la robe d'Apollon, mais souvent le dieu n'y est pas... »

« Mais un écrivain bien supérieur à Buffon, poursuivait Rivarol sans s'interrompre, c'est Montesquieu. J'avoue que je ne fais plus cas que de celui-là et de Pascal toutefois!), depuis que j'écris sur la politique; et sur quoi pourrait-on écrire aujourd'hui? Quand une révolution inouïe ébranle les colonnes du monde, comment s'occuper d'autre chose? La politique est tout; elle envahit tout, remplit tout, attire tout : il n'y a plus de pensée, d'intérêt et de passion que là.

— Et Rousseau, Monsieur de Rivarol?

— Oh! pour celui-là, c'est une autre affaire. C'est un maître sophiste qui ne pense pas un mot de ce qu'il dit ou de ce qu'il écrit, c'est le paradoxe incarné. »

Le reste de la conversation se passa en un feu roulant d'épigrammes lancées avec une verve intarissable sur d'autres renommées politiques et littéraires. Jamais Rivarol ne justifia mieux son surnom de *Saint-Georges de l'épigramme*. Pas un n'échappait à l'habileté désespérante de sa pointe. Là passèrent tour à tour, transpercés coup sur coup, et l'abbé Delille, « qui n'est qu'un rossignol qui a reçu son cerveau en gosier, » et Chamfort, « qui, en entrant à l'Académie, ne fut qu'une branche de muguet entée sur des pavots; » et Roucher, « qui est en poésie le plus beau naufrage du siècle; » et Chabanon, « qui a traduit Théocrite et Pindare de toute sa haine contre le grec;... » et Mercier avec son *Tableau de Paris*, « ouvrage pensé dans la rue et écrit sur la borne; » et l'abbé Millot, « qui n'a fait que des commissions dans l'histoire; » et Palissot, « qui a toujours un chat devant les yeux pour modèle : c'est pour lui le torse antique, » et Condorcet, « qui écrit avec de l'opium sur des feuilles de plomb; » et Target, « qui s'est noyé dans son talent. » Chaque mot était une épigramme condensée qui portait coup et perçait son homme. Mirabeau obtint les honneurs d'une épigramme plus détaillée :

« La tête de Mirabeau, disait-il, n'était qu'une grosse éponge toujours gonflée des idées d'autrui. Il n'a eu quelque réputation que parce qu'il a toujours écrit sur des matières palpitantes de l'intérêt du moment. Ses brochures sont des brûlots lâchés au milieu d'une flotte; ils y mettent le feu, mais ils s'y consument. »

Trois heures s'écoulèrent dans ces curieux et piquants entretiens, et me parurent à peine quelques instants. Le soleil cependant avait disparu de l'horizon, et la nuit qui tombait nous avertit qu'il était temps de nous retirer.

Nous reprîmes la route de Hambourg, M. de La Tresne et moi, confondus, terrassés, éblouis par les miracles de cette parole presque fabuleuse. Le jour avait tout à fait disparu; il faisait une de ces belles nuits si communes en cette saison dans les climats du nord, et qui ont un éclat et une pureté qu'on ne voit point ailleurs. Une lune d'automne brillait dans un ciel d'un bleu magnifique, et sa lumière, brisée en réseaux de diamant, étincelait dans les hautes cimes des vieux ormes qui bordent la route, en projetant devant nous de longues ombres. L'oreille et la tête encore pleines de la conversation de Rivarol, nous marchions silencieusement sous cette magique clarté, et le profond silence n'était interrompu que par ces exclamations répétées vingt fois : « Il faut convenir que Rivarol est un causeur bien extraordinaire! » De tout ce soir-là, il nous fut impossible de trouver d'autres paroles.

Si j'avais moins longuement cité, on n'aurait pas une idée aussi complète, ce me semble, de ce que fut réellement Rivarol, le grand improvisateur, le *dieu de la conversation*, à cette fin d'un siècle où la conversation était le suprême plaisir et la suprême gloire. On n'avait qu'à le toucher sur un point, qu'à lui donner la note, et le merveilleux clavier répondait à l'instant par toute une sonate.

(*Œuvres de Rivarol.*)

FRAYSSINOUS [1].

NAPOLÉON I.

Un homme a passé au milieu de nous, qui, né, ce semble, avec le pr sentiment secret de son élévation future, est arrivé, par une suite d'événements inouïs, jusqu'au faîte de la grandeur et de la puissance. Jamais peut-être la Providence n'a montré dans un plus grand jour tout ce qu'elle peut, soit pour élever un faible mortel, soit pour le perdre et le précipiter, malgré tous ses efforts afin d'échapper à sa ruine. Pour mieux faire éclater son action toute divine, elle va prendre un homme obscur, au sein d'une famille ignorée, au milieu d'une des régions les plus incultes de l'Europe : et voilà qu'il est donné à cet homme de se signaler entre tous les capitaines de son temps par vingt années de victoires incroyables, de fouler à son gré les peuples et les rois, de s'asseoir lui-même sur le plus beau des trônes, et de s'allier enfin au sang le plus auguste de la terre. Sa vie politique et guerrière développa

[1] Denis **FRAYSSINOUS** (1765—1841), théologien et controversiste, évêque d'Hermopolis, membre de l'Académie française en 1821, né à Curières (Aveyron). Il se fit remarquer par la violence avec laquelle il combattait les idées libérales. — *Les vrais principes de l'Eglise gallicane*, 1818, in-8°; *Défense du Christianisme*, 1825, 3 vol. in-8°.

Frayssinous fut aussi ministre de l'Instruction publique et des Cultes.

en lui des qualités extraordinaires, qui jettent dans l'étonnement plutôt qu'elles n'excitent l'admiration, mais qui ont toujours l'infaillible et malheureux pouvoir de subjuguer l'esprit des peuples. S'il manque de cette magnanimité sans laquelle on ne saurait être un grand homme, on est forcé de reconnaître qu'il eut éminemment tout ce qu'il fallait pour devenir un des hommes les plus célèbres de l'univers, une vigueur de santé que rien n'altère, une inflexibilité de pensée que rien ne fait mollir, une passion de dominer que rien ne rassasie : tout cela contribue à faire de lui un des instruments les plus terribles dont la Providence se soit servie pour châtier les peuples et les rois. Il faut que tout soit pris dans les piéges de sa politique, ou tombe sous les coups de ses mains victorieuses. Par lui, les sceptres sont brisés, les rois sont captifs, les générations exterminées, les peuples asservis, la religion et ses ministres opprimés et l'Europe, muette en sa présence, demeure immobile de saisissement et d'épouvante,

---

DAUNOU [1].

L'IMPRIMERIE ET LES ENTRAVES APPORTÉES A SES RÉSULTATS.

Il y a trois siècles et demi qu'un nouvel art est venu s'associer à celui-là (l'art d'écrire), pour en disséminer indéfiniment les productions : il a couvert l'Europe de livres, et introduit les lumières dans toutes les habitations, quelquefois même dans les cabanes, et jusque dans les palais. Durant les quarante premières années de l'industrie typographique, on ne songea point à l'entraver; à peine prenait-on les précautions nécessaires pour assurer aux auteurs, éditeurs et imprimeurs, la propriété de leurs travaux. Mais, en 1501, un pape, qui s'appelait Alexandre VI, institua la censure des livres, défendit d'en publier aucun sans l'aveu des prélats, ordonna de saisir et brûler tout ouvrage

[1] **Pierre-Claude-François DAUNOU** (1761—1840), oratorien, historien et érudit, né à Boulogne. Membre de la Convention, du conseil des Cinq-Cents et du Tribunat, ainsi que de l'Institut, il fut de plus, bibliothécaire du Panthéon, archiviste de l'empire, professeur au collége de France, député et pair. C'était un homme d'un caractère indépendant qui ne craignait pas de montrer quelquefois de l'intrépidité, même vis-à-vis de l'empereur. Celui-ci, dont sa fermeté avait provoqué la colère, lui dit un jour : Je ne vous aime point; je n'aime personne. — Moi, j'aime la patrie, répliqua Daunou.

Son principal travail est sa collaboration à l'*Histoire littéraire de la France*. Dans son *Cours d'études historiques*, qui est très-étendu, il montre plus d'érudition que de profondeur, et s'oppose, avec toute la rigueur d'un esprit positif, à l'explication symbolique des mythes de l'antiquité.

Rendu dépositaire, par M.-J. Chénier, des manuscrits de son frère, il n'y voyait que d'ébauches informes, dit M. Biré, dans les *Lauréats de l'Académie française*, et ses conseils timorés faisaient hésiter la famille.

qui n'aurait point obtenu ou qui cesserait d'obtenir cette approbation. Ce bref d'un pape, dont la mémoire est restée à jamais flétrie à bien d'autres titres, a servi et sert encore de prototype à tous les actes arbitraires, législatifs et administratifs, dirigés contre l'art d'imprimer. Ce n'est point ici le lieu de tracer une histoire détaillée de cette tyrannie; mais voici, sans distinction de pays ni d'époque, le tableau général de ses entreprises : le plus qu'elle a pu, elle a exigé que les manuscrits à livrer à l'impression fussent soumis à une censure préalable, qu'ils fussent officiellement lus, paraphés et mutilés par des censeurs à ses gages; elle y trouvait, entre autres avantages, celui de faire payer des permissions d'imprimer, ou, comme elle disait des priviléges, et d'ailleurs elle se réservait la faculté de proscrire au besoin, par des sentences subséquentes, les livres mêmes dont elle avait formellement permis la publication, à étendre l'anathème sur les censeurs qui les avaient approuvés...

*
* *

Depuis trois cents ans qu'on use de ces diverses pratiques, quel succès en a-t-on obtenu! on a ruiné des imprimeurs et des libraires; on a tourmenté, proscrit, immolé des écrivains; on a fait expier au talent et au génie les bienfaits qu'ils s'efforçaient de verser sur l'espèce humaine, on a brûlé des livres, des auteurs et des lecteurs : le public en a-t-il vu moins clair? A-t-on triomphé des progrès de la raison? A-t-on empêché l'essor de la pensée? A-t-on désarmé la vérité? Il n'y a pas d'apparence, puisqu'on y travaille encore. Qui ne sait que dans le cours de ces trois siècles, et surtout durant le dernier, les connaissances n'ont cessé de s'étendre et de s'épurer, l'opinion publique de s'éclairer et de s'enhardir? En frappant d'excellents ouvrages et quelques mauvais livres, les censures ont recommandé les uns et les autres : elles seraient oubliées si elles n'étaient des titres de célébrité littéraire. C'est qu'en effet il est naturel de penser que l'autorité ne proscrit que ce qu'elle désespère de réfuter. En s'efforçant d'imposer des opinions, en ne souffrant pas qu'on les contredise, elle fait soupçonner qu'elle renonce à les établir par les voies légitimes de l'instruction. Ah! l'examen ne met point la vérité en péril : les doctrines qui sont en effet certaines ou raisonnables, le paraissent davantage après qu'on les a discutées; leur crédit n'est compromis que du moment où aucune objection contre elles n'est permise. En général, l'esprit humain ne s'assure que des choses dont il a douté, et qu'il a librement éclaircies. Des erreurs que la raison n'a point dissipées, le sont moins encore quand une sentence les condamne : nous forcer à les dissimuler, n'est point du tout nous en guérir; c'est nous en rendre plus malades. Il en est de fort graves qui n'ont fait de progrès que parce qu'on les a juridiquement déclarées capables d'en faire. Le faible éclat qui reste à quelques livres pernicieux, n'est que la dernière lueur des bûchers jadis allumés pour les détruire.

Ainsi, toutes ces prohibitions et condamnations, impuissantes contre

la vérité, inutiles à l'imposture qui les prononce, n'accréditent d'autres erreurs que celles qu'il leur arrive par hasard de menacer ou de frapper. C'est donc bien gratuitement qu'on s'obstinerait à maintenir ce régime contre des garanties sacrées, contre le plus bienfaisant des arts, contre la plus précieuse des industries. Qui suivra l'histoire des entraves imposées à la presse depuis 1501, reconnaîtra qu'elles n'ont été imaginées que pour soutenir le caduc empire du mensonge, et pour enchaîner la raison humaine : c'est un but honteux; mais un autre opprobre est de n'avoir pu l'atteindre en sacrifiant tant de victimes. Toutes les vérités, hormis celles qui seraient des injures personnelles, sont bonnes à dire : la maxime triviale qui dit le contraire, est vide de sens, ou ce qui revient au même, elle signifie qu'il y a des ténèbres lumineuses, et des sottises raisonnables. N'est-ce point à la sagesse, au bien-être, au bonheur, que nous devons tendre? et pouvons-nous y être conduits autrement que par la vérité, éclairant autant qu'il se peut tous les pas de notre route, tous les détails de notre vie, les éléments de toutes nos connaissances, et surtout de celles dont l'ordre social est l'objet? Hélas! il n'y a que trop de vérités qui échapperont longtemps à nos regards : nous n'en sommes assurément pas assez riches pour renoncer de gaîté de cœur à aucune de celles que nous aurions découvertes, ou que nous pourrions découvrir.

(*Essai sur les garanties individuelles.*)

BOUILLY [1].

LE COCHER DE PLACE.

On s'expose à de graves erreurs, à d'étranges mécomptes, en jugeant et en traitant les gens d'après leurs dehors et la profession qu'ils exercent. Il est dans la vie de ces coups du sort, de ces revers de fortune qui nous font descendre aux fonctions pour lesquelles nous n'étions pas nés, mais qui deviennent une ressource indispensable au soutien d'une famille nombreuse; quelquefois même une nécessité de se confondre

[1] **Jean-Nicolas BOUILLY** (1763—1842), homme de lettres, né à Tours. Après s'être fait recevoir avocat, il exerça diverses fonctions administratives, mais sa vocation était toute littéraire, comme il le prouva par ses pièces de théâtre et ses livres de morale, consacrés à la jeunesse. On a de lui : *l'Abbé de l'Epée*, drame; *Madame de Sévigné*, comédie; *les Deux journées; une Folie: Fanchon la vielleuse*, opéras-comiques; *Contes à ma fille; Conseils à ma fille; les Jeunes femmes; Mes récapitulations*, 3 vol., mémoires sur sa vie. Les ouvrages de Bouilly eurent du succès dans leur temps, et on ne peut qu'en louer la tendance, puisqu'ils sont toujours parfaitement moraux, mais leur valeur littéraire est nulle, car le défaut de fonds s'y marie à un style faible et prétentieux, sans parler de l'extravagance des conceptions

parmi le peuple, où jamais on ne déroge tant qu'on sait y garder de nobles sentiments, y tenir une conduite irréprochable. Il est donc nécessaire d'étudier ceux qu'on ne connaît pas, afin de prendre le ton qui leur convient et de les mesurer avec soi-même. La dignité de l'âme se couvre si souvent d'une enveloppe commune, et la petitesse d'esprit se gourme quelquefois sous un si brillant étalage! N'oublions donc jamais de voir notre semblable dans celui-là même que le sort réduit à nous servir; et vous, gens du peuple, dont on voudrait méconnaître les droits à l'estime publique, ne vous laissez jamais humilier, et rappelez-vous ces paroles d'un écrivain moraliste qui s'occupa de votre bonheur :

« La modeste vertu qu'on cite et qu'on renomme,
Vaut à mes yeux l'éclat du plus haut rang :
La casquette de cuir peut couvrir un digne homme
Aussi bien que le plumet blanc. »

Parmi les nombreux cochers de place dans Paris, ceux qui conduisent des cabriolets se font remarquer par une tournure leste et gracieuse; ils ont une certaine aisance dans les manières, dans les paroles, qui semble les distinguer de la foule commune. Leur costume, devenu l'uniforme de rigueur, est composé d'une veste et d'un pantalon bleus, d'une casquette de drap de même couleur, à visière de cuir; ce qui leur donne une tournure de jockey, tout à fait en harmonie avec leur profession. On est quelquefois surpris de les entendre parler correctement leur langue et faire aux demandes qu'on leur adresse des réponses pleines d'esprit et de sens. Il en est même qui prouvent des connaissances dans l'économie politique, l'art militaire et le mouvement du commerce. J'en ai rencontré plusieurs qui n'étaient pas étrangers à la littérature, et savaient employer leurs instants de repos à lire nos meilleurs auteurs, nos poètes les plus célèbres. Combien de fois, en m'asseyant auprès d'eux, n'ai-je pas remarqué un volume de Corneille, de Molière, de Voltaire et de Buffon ! Le bon La Fontaine y tenait aussi très-souvent sa place; et jusqu'à Montaigne essayait d'y propager sa morale naïve et son aimable philosophie. Ce qu'on rencontre le plus communément parmi ces hommes, la plupart très-remarquables, ce sont des militaires, entre autres ceux qui ont servi dans la cavalerie. L'habitude du cheval et d'une austère discipline les rend fort adroits, et surtout d'une grande exactitude dans leur service. Mais autant ils sont serviables, respectueux même pour la personne qui leur témoigne quelques égards, autant ils deviennent difficiles, exigeants et bourrus pour celui qui leur commande avec dédain et leur fait sentir la distance qui les en sépare. On dirait qu'alors le cheval s'entend avec son conducteur; et que partageant la souffrance qu'éprouve son maître, il ralentit sa marche, afin de le venger du sot orgueilleux ou du fat opulent qui l'humilie. (*Contes populaires, Tome II.*)

MANUEL [1].

FRAGMENT DE SON DISCOURS APOLOGÉTIQUE.

L'on s'enhardit aujourd'hui, et l'on veut trouver dans ma conduite des motifs d'exclusion. Cette conduite, messieurs, est à l'abri de votre critique; elle en est à l'abri, parce que toute espèce de juridiction à mon égard étant épuisée lorsque j'ai pu paraître en faute aux yeux d'une majorité prévenue, j'ai été rappelé à l'ordre. Je n'examinerai point si c'est à tort ou à raison, mais enfin la juridiction a été remplie; et lorsque, malgré des clameurs, M. le président a gardé le silence, c'est qu'il n'avait plus rien à dire...

Quoi! j'ai pu prêcher le régicide au moment où je vous dissuadais de faire ce qui pouvait l'amener! Quoi! je prêchais le régicide en vous exhortant à le prévenir!...

Eh! messieurs, la doctrine du régicide est aussi loin de mon cœur que du vôtre. Avez-vous oublié que, par mon âge, j'ai dû rester plus étranger que vous aux événements de la révolution? J'étais alors aux armées, où vous prétendez que l'honneur français s'était réfugié. Non, assurément, que j'accepte pour elles un hommage qu'on leur rend aux dépens de la nation. L'honneur français était partout; et à quelques excès que la révolution se soit portée, nous n'oublierons jamais qu'appelée par les vœux de la France, défendue par elle au prix de son sang et d'immenses sacrifices, elle lui a laissé en échange une gloire impérissable et d'immortels bienfaits. Nous n'oublierons jamais que nous existons, et vous-mêmes avec nous, en vertu des résultats qu'elle a produits, résultats sacrés, reconnus, soit volontairement, soit parce qu'il ne dépendait pas de vous de les affaiblir.

Ainsi donc, je le répète, je n'entends pas reporter à l'armée seule le glorieux titre acquis à cette grande, à cette généreuse nation tout entière; mais du moins est-il vrai de dire que, pendant le cours d'une sanglante révolution, l'armée n'a versé d'autre sang que le sien et celui de l'ennemi.

[1] Jacques-Antoine **MANUEL** (1775—1827), éloquent orateur, député sous la Restauration, né à Barcelonnette (Basses-Alpes). Il se rendit célèbre par son attachement au parti libéral, mais il est surtout connu pour avoir été l'ami particulier de Béranger, qui, à sa mort, a été déposé dans sa tombe.

Il est curieux de remarquer que, malgré l'énergie qu'il déploya pendant l'année 1823, où le président de la Chambre ordonna aux gendarmes de l'empoigner et de l'expulser, il ne fut pas réélu, ce qui lui causa un chagrin qui ne fut pas étranger à sa mort.

ROYER-COLLARD [1].

FAUT-IL QUE L'ÉGLISE AIT RECOURS A LA FORCE?

Il s'agit du crime de sacrilége. Qu'est-ce que le sacrilége? C'est, selon le projet de loi, la profanation des vases sacrés et des hosties consacrées. Qu'est-ce que la profanation? C'est toute voie de fait commise volontairement, et par haine ou mépris de la religion. Là s'arrêtent les définitions du projet de loi; il n'a pas voulu ou n'a pas osé les pousser plus loin, mais il devait poursuivre. Qu'est-ce que les hosties consacrées? Nous croyons, nous catholiques, nous savons par la foi, que les hosties consacrées ne sont plus les hosties que nous voyons, mais Jésus-Christ, le saint des saints, Dieu et homme tout ensemble, invisible et présent dans le plus auguste de nos mystères. Ainsi la voie de fait se commet sur Jésus-Christ lui-même. L'irrévérence de ce langage est choquante, car la religion a aussi sa pudeur, mais c'est celui de la loi. Le sacrilége consiste donc, j'en prends la loi à témoin, dans une voie de fait commise sur Jésus-Christ. Je n'ai point parlé des voies de fait commises sur les vases sacrés, parce que cette espèce de sacrilége dérive de l'autre.

En substituant Jésus-Christ, fils de Dieu, vrai Dieu, aux hosties consacrées, qu'ai-je voulu, Messieurs, si ce n'est établir par le témoignage irrécusable de la loi, d'une part, que le crime qu'elle punit sous le nom de sacrilége, est l'outrage direct à la majesté divine, c'est-à-dire, selon les anciennes ordonnances, le crime de lèse-majesté divine, et, d'une autre part, que ce crime sort tout entier du dogme catholique de la présence réelle, tellement que si votre pensée sépare des hosties

[1] **Pierre-Paul ROYER-COLLARD** (1763—1845), philosophe et orateur, membre de l'Académie française, né à Sompuis (Marne).

Reçu avocat, il accueillit d'abord favorablement le mouvement révolutionnaire, et devint secrétaire de la commune de Paris, mais il abandonna bientôt cette fonction, et ne reparut qu'au conseil des Cinq-Cents, pour y défendre les prêtres et les émigrés, pendant qu'il entretenait de secrètes relations avec les royalistes. Sous l'Empire, il ne s'occupa que de philosophie, et s'acquit une grande réputation en exposant, avec une remarquable éloquence, les doctrines de l'école écossaise. La Restauration lui confia plusieurs postes importants, entr'autres celui de président du Conseil royal de l'Université. A la Chambre, Royer-Collard se distingua par un libéralisme éclairé, qui lui valut une immense popularité. L'Académie française l'appela dans son sein en 1827.

Malgré sa réputation, Royer-Collard n'a laissé que quelques fragments philosophiques. C'était surtout un orateur politique, qui contribua à fonder le régime constitutionnel, et qui, par une contradiction étrange, quand celui-ci triompha absolument en 1830, tomba dans le mutisme.

Le principal mérite de Royer-Collard, est d'avoir eu pour disciples Jouffroy et M. Victor Cousin.

la présence de Jésus-Christ et sa divinité, le sacrilége disparaît avec la peine qui lui est infligée : c'est le dogme qui fait le crime, et c'est encore le dogme qui le qualifie.

Sans doute, Messieurs, je le reconnais, et j'ai hâte de le dire, l'outrage à Dieu est aussi, en certaines circonstances, un outrage aux hommes, et non-seulement aux âmes pieuses blessées dans leurs croyances, mais à la société entière qui a besoin de la religion, parce qu'elle a besoin de la morale, et que la morale n'a de sanction positive et dogmatique que dans la religion. Mais l'outrage à Dieu, et l'outrage aux hommes, ce sont deux choses si prodigieusement différentes qu'elles restent toujours distinctes, alors même qu'elles semblent se confondre dans le même acte. Il y a, de l'une à l'autre, la distance du ciel à la terre. De laquelle s'agit-il? Relisons le projet de loi. Quel est le crime défini et puni? Est-ce l'offense à la société qui se renouvelle dans l'outrage à Dieu, c'est-à-dire dans le sacrilége, ou bien est-ce le sacrilége lui-même? C'est le sacrilége seul, le sacrilége simple. Est-il possible que la société soit comprise avec Dieu dans le sacrilége? Non; Dieu seul est saint et sacré.

Les sociétés humaines naissent, vivent et meurent sur la terre : là s'accomplissent leurs destinées, là se termine leur justice imparfaite et fautive, qui n'est fondée que sur le besoin et le droit qu'elles ont de se conserver. Mais elle ne contiennent pas l'homme tout entier. Après qu'il s'est engagé à la société, il lui reste la plus noble partie de lui-même, ces hautes facultés par lesquelles il s'élève à Dieu, à une vie future, à des biens inconnus dans un monde invisible. Ce sont les croyances religieuses, grandeur de l'homme, charme de la faiblesse et du malheur, recours inviolable contre les tyrannies d'ici-bas. Reléguée à jamais aux choses de la terre, la loi humaine ne participe point aux croyances religieuses : dans sa capacité temporelle, elle ne les connaît ni ne les comprend : au-delà des intérêts de cette vie, elle est frappée d'ignorance et d'impuissance. Comme la religion n'est pas de ce monde, la loi humaine n'est pas du monde invisible; ces deux mondes, qui se touchent, ne sauraient jamais se confondre : le tombeau est leur limite.

On ne se joue pas avec la religion comme avec les hommes; on ne lui fait point sa part, on ne lui dit pas avec empire qu'elle ira jusque-là, et pas plus loin. Le sacrilége résultant de la profanation des hosties consacrées est entré dans votre loi; pourquoi celui-là seul, quand il y en a autant que de manières d'outrager Dieu?

Nous avons l'autorité décisive d'un fait immense, qui ferme à jamais la bouche aux apologistes de la force, aux défenseurs des religions légales; c'est l'établissement du christianisme, dont l'histoire est présente à vos esprits. Aussi longtemps qu'il a contre lui la force, il triomphe, et il répand, avec ses doctrines, des vertus jusque-là inconnues à tous les peuples de la terre. Dès qu'il s'est assis sur le trône, il décline, la pureté de sa discipline toute céleste s'altère, et les mœurs

se corrompent; les saints docteurs gémissent, et redemandent éloquemment la rigueur des premiers temps. Ecoutez ces paroles que Saint-Hilaire (de Poitiers) adresse à des évêques qui avaient eu recours aux empereurs, c'est-à-dire à la force :

« Il faut gémir de la misère et de l'erreur de notre temps, où l'on croit que Dieu a besoin de la protection des hommes, et où l'on recherche la puissance du siècle pour défendre l'Eglise de Jésus-Christ. Je vous prie, vous qui croyez être évêques, de quel appui se sont servis les apôtres pour prêcher l'évangile? Quelles puissances leur ont aidé à annoncer Jésus-Christ, et à faire passer presque toutes les nations de l'idolâtrie au culte de Dieu? Saint-Paul formait-il l'Eglise de Jésus-Christ par des édits de l'empereur? Se soutenait-il par la protection de Néron, de Vespasien ou de Décius, dont la haine a relevé le lustre de la doctrine céleste?... Maintenant, hélas! les avantages humains rendent recommandable la foi divine, et, cherchant à autoriser le nom de Jésus-Christ, on fait croire qu'il est faible par lui-même. L'Eglise menace d'exils et de prisons, et veut se faire croire par force, elle qui s'est fortifiée dans les exils et les prisons! Elle se glorifie d'être favorisée du monde, elle qui n'a pu être à Jésus sans être haïe du monde... Voilà l'Eglise, en comparaison de celle qui nous avait été confiée, et que nous laissons perdre maintenant [1]. »

Ainsi parlait Saint-Hilaire au quatrième siècle. Mais peut-être que la politique de la religion suit les temps comme la nôtre, et qu'elle doit s'appuyer aujourd'hui sur d'autres maximes. Voici ce qu'au commencement du dix-huitième siècle le pieux et savant Fleury pensait à ce sujet :

« La vraie religion doit se conserver et s'étendre par les mêmes moyens qui l'ont établie : la prédication accompagnée de discrétion et de prudence, la pratique de toutes les vertus, et surtout d'une patience sans bornes. »

Maintenant, Messieurs, élevons-nous plus haut, et remontons à la source divine de cet esprit de douceur et de charité qui animait les saints évêques des premiers siècles, non-seulement envers les hérétiques et les excommuniés, mais envers les criminels quels qu'ils fussent, et qui rendait, comme le dit encore Fleury, l'Eglise aimable même aux païens.

Un bourg des Samaritains ayant refusé de recevoir Jésus, Jacques et Jean, ses disciples, lui dirent : « Seigneur, voulez-vous que nous commandions que le feu descende du ciel et qu'il les dévore? » Mais, se retournant, il leur fit réprimande et leur dit : « Vous ne savez pas à quel esprit vous êtes appelés. *Nescitis cujus spiritus estis.* Le fils de l'homme n'est pas venu pour perdre les hommes, mais pour les sauver.»

Voilà, Messieurs, la vocation de l'Eglise; elle a été appelée par Jésus-Christ à sauver les hommes et non à les dévorer par le feu du ciel.

(*Disc. sur le projet de loi relatif au sacrilége.*)

[1] *Histoire ecclésiastique de Fleury*, liv. 16.

SAY [1].

DES CONSOMMATIONS PRIVÉES.

Les consommations privées, par opposition aux consommations publiques, sont celles qui se font pour satisfaire aux besoins des particuliers et des familles. Ces besoins ont principalement rapport à leur nourriture, à leurs vêtements, à leur logement, à leurs plaisirs. Les revenus de chacun, soit qu'ils viennent de ses talents industriels, ou de ses capitaux, ou de ses terres, pourvoient aux diverses consommations qu'exige la satisfaction de ses besoins. La famille accroît ses richesses, ou les perd, ou reste stationnaire, suivant que ses consommations restent en arrière de ses revenus, ou les égalent. La somme de toutes les consommations privées, jointe à celle que fait le gouvernement pour le service de l'Etat, forme la consommation générale de la nation.

De ce que chaque famille, de même que la nation prise en masse, peut, sans s'appauvrir, consommer la totalité de ses revenus, il ne s'ensuit pas qu'elle doive le faire. La prévoyance prescrit de faire la part des événements. Qui peut répondre de conserver toujours sa fortune tout entière? Quelle est la fortune qui ne dépend en rien de l'injustice, de la mauvaise foi ou de la violence des hommes? N'y a-t-il jamais eu de terres confisquées? Aucun vaisseau n'a-t-il jamais fait naufrage! Peut-on répondre de n'avoir point de procès? ou peut-on répondre de les gagner toujours? Aucun négociant n'a-t-il jamais été victime d'une faillite ou d'une fausse spéculation? Si chaque année on dépense tout son revenu, le fonds peut décroître sans cesse ; il le doit même, suivant toutes les probabilités.

Mais dût-il rester toujours le même, suffit-il de l'entretenir? Une fortune fût-elle considérable, demeure-t-elle considérable lorsqu'elle vient à être partagée entre plusieurs enfants? Et quand même elle ne devrait pas être partagée, quel mal y a-t-il à l'augmenter, pourvu que ce soit par de bonnes voies? N'est-ce pas le désir qu'ont les particuliers d'ajouter à leur bien-être, qui, en augmentant les capitaux par l'épargne, favorise l'industrie, rend les nations opulentes et civilisées? Si nos pères n'avaient pas eu ce désir, nous serions encore sauvages. Nous ne savons pas encore bien à quel point on peut être civilisé par les progrès

[1] **Jean-Baptiste SAY** (1767—1832), économiste, né à Lyon. — *Traité d'économie politique*, 1803; *Cours complet d'économie politique pratique*, 1829, 6 vol. in-8°, qui n'est guère qu'une traduction de l'ouvrage d'Adam Smith : *Recherches sur la nature et la cause de la richesse des nations*.

PENSÉES DÉTACHÉES.

Il est de la plaisanterie comme de la musique : un peu fait plaisir quand elle est bonne; davantage, fatigue; et ces deux divertissements, trop prolongés, excèdent.

Le bonheur est de posséder des facultés et de les exercer avec bonheur.

de l'opulence. Il ne me semble pas du tout prouvé qu'il faille nécessairement que les neuf dixièmes des habitants de la plupart des pays de l'Europe croupissent dans un état voisin de la barbarie, ainsi qu'il est de fait encore à présent.

L'économie privée nous enseigne à régler convenablement les consommations de la famille, c'est-à-dire à comparer judicieusement en toute occasion le sacrifice de la valeur consommée avec la satisfaction qu'en retire la famille. Chaque homme en particulier est seul capable d'apprécier ce sacrifice et cette satisfaction avec justesse ; car tout est relatif à sa fortune, au rang qu'il occupe dans la société, à ses besoins, à ceux de sa famille, et même à ses goûts personnels. Une consommation trop réservée le prive des douceurs dont la fortune lui permet de jouir ; une consommation déréglée le prive des ressources que la prudence lui conseille de se ménager.

Les consommations des particuliers sont perpétuellement en rapport avec le caractère et les passions des hommes. Les plus nobles, les plus vils penchants y influent tour à tour, elles sont excitées par l'amour des plaisirs sensuels, par la vanité, la générosité, la vengeance, la cupidité elle-même. Elles sont réprimées par une sage prévoyance, par des craintes chimériques, par la défiance, par l'égoïsme. De ces affections différentes, ce sont tantôt les unes, tantôt les autres, qui prédominent, et qui dirigent les particuliers dans l'usage qu'ils font des richesses. La ligne tracée par la sagesse est ici, comme dans tout le reste, la plus difficile à suivre. Leur faiblesse dévie tantôt d'un côté, tantôt d'un autre, et les précipite trop souvent dans l'excès.

Relativement à la consommation, les excès sont la prodigalité et l'avarice. L'une et l'autre se privent des avantages que procurent les richesses : la prodigalité, en épuisant ses moyens ; l'avarice, en se défendant d'y toucher. La prodigalité est plus aimable, et s'allie à plusieurs qualités sociales ; elle obtient grâce plus aisément, parce qu'elle invite à partager ses plaisirs. Toutefois, elle est, plus que l'avarice, fatale à la société : elle dissipe, elle ôte à l'industrie les capitaux qui la maintiennent ; en détruisant un des grands agents de la production, elle met les autres dans l'impossibilité de se développer. Ceux qui disent que l'argent n'est bon qu'à être dépensé, et que les produits sont faits pour être consommés, se trompent beaucoup, s'ils entendent seulement la dépense et la consommation consacrées à nous procurer des plaisirs. L'argent est bon encore à être occupé reproductivement : il ne l'est jamais sans qu'il en résulte un très-grand bien ; et toutes les fois qu'un fonds placé se dissipe, il y a dans quelque coin du monde une quantité équivalente d'industrie qui s'éteint. Le prodigue qui mange une partie de son fonds, prive en même temps un homme industrieux de ses profits.

L'avare, qui ne fait pas valoir son trésor dans la crainte de l'exposer, à la vérité ne favorise pas l'industrie, mais du moins il ne lui ravit aucun de ses moyens. Ce trésor amassé l'a été aux dépens de ses propres

jouissances, et non, comme le vulgaire est porté à l'imaginer, aux dépens du public. Il n'a pas été retiré d'un emploi productif; et à la mort de l'avare, du moins, il se place et court animer l'industrie, s'il n'est pas dissipé par ses successeurs, ou s'il n'a pas été tellement caché, qu'on ne puisse le découvrir.

Les prodigues ont grand tort de se glorifier de leurs dissipations : elles ne sont pas moins indignes de la noblesse de notre nature que les lésineries de l'avare. Il n'y a aucun mérite à consommer tout ce qu'on peut, et à se passer des choses quand on ne les a plus. C'est ce que font les bêtes; et encore les plus intelligentes sont-elles mieux avisées. Ce qui doit caractériser les procédés de toute créature douée de prévoyance et de raison, c'est, dans chaque circonstance, de ne faire aucune consommation sans un but raisonnable : tel est le conseil que donne l'économie.

Une maison où l'ordre ne règne pas, devient la proie de tout le monde; elle se ruine, même avec des agents; elle se ruine, même avec de la parcimonie. Elle est exposée à une foule de petites pertes qui se renouvellent à chaque instant sous toutes les formes, et pour les causes les plus méprisables [1].

[1] Je me souviens qu'étant à la campagne, j'eus un exemple de ces petites pertes qu'un ménage est exposé à supporter par sa négligence. Faute d'un loquet de peu de valeur, la porte d'une basse-cour qui donnait sur les champs se trouvait souvent ouverte. Chaque personne qui sortait tirait la porte; mais n'ayant aucun moyen extérieur de la fermer, la porte restait battante : plusieurs animaux de basse-cour avaient été perdus de cette manière. Un jour, un jeune et beau porc s'échappa, et gagna les bois. Voilà tous les gens en campagne : le jardinier, la cuisinière, la fille de basse-cour, sortirent, chacun de leur côté, en quête de l'animal fugitif. Le jardinier fut le premier qui l'aperçut, et, en sautant un fossé pour lui barrer le passage, il se fit une dangereuse foulure, qui le retint plus de quinze jours dans son lit. La cuisinière trouva brûlé du linge qu'elle avait abandonné près du feu pour le faire sécher; et la fille de basse-cour ayant quitté l'étable sans se donner le temps d'attacher les bestiaux, une des vaches, en son absence, cassa la jambe d'un poulain qu'on élevait dans la même écurie. Les journées perdues du jardinier valaient bien 60 fr., le linge et le poulain en valaient bien autant : voilà donc, en peu d'instants, faute d'une fermeture de quelques sous, une perte de 120 fr., supportée par des gens qui avaient besoin de la plus stricte économie, sans parler ni des souffrances causées par la maladie, ni de l'inquiétude et des autres inconvénients étrangers à la dépense. Ce n'étaient pas de grands malheurs ni de grosses pertes; cependant, quand on saura que le défaut de soin renouvelait de pareils accidents tous les jours, et qu'il entraîna finalement la ruine d'une famille honnête, on conviendra qu'il valait la peine d'y faire attention.

Mme NECKER DE SAUSSURE [1].

SUR LE SENTIMENT RELIGIEUX.

Le sentiment qui nous est le plus naturel ne se déclare que lorsque l'objet fait pour l'exciter nous est présenté; autrement ce n'est qu'un désir vague, un besoin non satisfait. Même dans cet état équivoque, un penchant qui n'a pas trouvé à s'appliquer donne pourtant quelques signes d'existence. Il tourmente d'un certain malaise celui qui l'éprouve, et nuit au développement harmonieux de ses facultés. L'âme qui n'exerce pas toutes ses forces subit un appauvrissement partiel, sans pouvoir se figurer ce qui lui manque. Un jeune cygne élevé loin de l'eau n'aurait pas l'idée distincte de l'eau, mais il languirait; tour à tour agité, inquiet, ou livré à l'abattement, sa tristesse, sa maigreur, la teinte jaune de son plumage indiqueraient assez que sa destination n'est pas remplie. A l'aspect d'une mare infecte, il pourrait s'y précipiter, et ce noble oiseau nageant dans la vase ne paraîtrait qu'un être vil, rebut et honte de la création. Mais donnez-lui la source vive; que l'onde pure du grand fleuve vienne à restaurer sa vigueur, et vous verrez ce qu'est le cygne. En peu de jours, sa blancheur éclatante, la grâce, la majesté, la rapidité de ses mouvements vous montreront quelle était sa nature, quel élément avait manqué à son développement.

Telle est notre âme; elle peut vivre sans adorer Dieu, mais languissante et desséchée; elle peut donner le change à ses désirs et se plonger dans la superstition. C'est là ce qu'on voit sur les bords du Gange; mais sur ceux de la Tamise, mais sur les rives de l'Atlantique, où s'élève un monde nouveau, on apprend quel est l'essor que la religion donne à l'âme. (*Education progressive, Tome I.*)

[1] **Albertine-Adrienne de Saussure, Mme NECKER** (1765—1841), littérateur remarquable, née à Genève. On a d'elle, outre le livre très-estimé de *l'Education progressive*, 3 vol. in-8°, une *Notice* sur sa parente, Mme de Staël.

Elle était femme de **Jacques NECKER**, professeur à Genève, mort en 1825, et fille du célèbre géologue de Saussure.

SENTENCES DÉTACHÉES.

On ne doit pas s'étonner si l'intelligence des femmes est précoce, et si les progrès des hommes sont tardifs : on ne parle aux unes que du présent et aux autres que de l'avenir.

M. de Fontenelle disait : « De mémoire de rose on n'a point vu mourir de jardinier; » jolie leçon pour les jeunes personnes qui ne veulent pas se soumettre aux leçons de l'expérience.

L'humeur des autres ne doit jamais nous en donner; c'est comme si l'on se noircissait le teint, parce qu'on rencontre un nègre.

Ce qui prouve en faveur des femmes, c'est qu'elles ont tout contre elles, et les lois et la force, et que cependant elles se laissent rarement dominer.

JORDAN [1].

DISCOURS SUR LA LIBERTÉ DES CULTES

PRONONCÉ AU CONSEIL DES CINQ-CENTS, LE 17 JUIN 1797.

Je vous en prends à témoin, qu'avez-vous vu dans le sein des familles? Qu'avez-vous entendu dans les assemblées primaires et électorales? Quelles recommandations se mêlaient aux touchantes acclamations dont vous fûtes environnés? Partout vos concitoyens réclament le libre exercice de tous les cultes; partout ces hommes simples et bons qui couvrent nos campagnes et les fécondent par leurs utiles travaux, tendent leurs mains suppliantes vers les pères du peuple, en leur demandant qu'il leur soit enfin permis de suivre en paix la religion de leur cœur, d'en choisir à leur gré les ministres, et de se reposer, au sein de leurs plus douces habitudes, de tous les maux qu'ils ont soufferts!

Oh! ne vous étonnez pas de l'intérêt singulier qu'attachent aux idées religieuses tous ces hommes habitués à s'en nourrir! Ce sont elles qui leur assurent des jouissances indépendantes du pouvoir des hommes et des coups du sort; ce sont elles qui tempèrent à leurs yeux cette inégalité des conditions nécessaires à l'existence des sociétés humaines. Leur besoin est senti surtout par les peuples en révolution : alors il faut aux malheureux l'espérance; elles en font luire les rayons dans l'asile de la douleur; elles éclairent la nuit même du tombeau; elles ouvrent devant l'homme mortel et fini d'immenses et magnifiques perspectives. Législateurs, que sont vos autres bienfaits auprès de ce

L'enfance est un état plutôt qu'un âge, et l'on y retombe toujours quand la volonté est désordonnée, violente à la fois, et dépourvue de raison.

La lecture est inutile à certaines personnes; les idées passent debout dans leur tête.

La probité reconnue est le plus sûr de tous les serments.

Il y a des gens si sensibles qu'ils nous affligent de nos propres douleurs.

L'esprit est le zéro qui ajoute aux qualités morales, mais qui seul ne représente que le néant.

Les gens qui nous blâment, et qui, d'ailleurs, ont avec nous des rapports d'utilité et de convenances, doivent être regardés comme des instruments qui nous piquent, mais qui nous servent.

On ne fait jamais le sacrifice de son caractère, qu'on ne s'en applaudisse ensuite.

Un bienfait reçu est la plus sacrée de toutes les dettes.

---

[1] Camille JORDAN (1771—1821), homme politique et littérateur, né à Lyon. On a de lui quelques écrits politiques et de courtes études sur la littérature allemande.

grand bien? Vous plaignez l'indigent, les religions le consolent; vous réclamez ses droits, elles assurent ses jouissances. Ah! nous avons parlé souvent de notre amour pour le peuple, de notre respect pour ses volontés. Si ce langage ne fut pas vain dans nos bouches, respectons avant tout les institutions si chères à la multitude. De quelque nom que notre haute philosophie se plaise à les désigner, quelles que soient les jouissances plus exquises auxquelles nous pensons qu'elle nous admet, c'est là que le peuple a arrêté ses volontés, c'est là qu'il a fixé ses affections : il nous suffit, et tous nos systèmes doivent s'abaisser devant sa volonté souveraine...

*
* *

Que la liberté que vous accordez à tous les cultes ne soit donc point en vous l'effet d'une égale indifférence, encore moins d'un égal mépris, comme cette tolérance dont se parèrent longtemps de dangereux sophistes; mais qu'elle soit le fruit d'une sincère affection. Vous ne devez pas seulement les souffrir, vous devez les protéger tous, parce que tous entretiennent la morale, parce que tous sont utiles aux hommes. Il y eut des législateurs qui, touchés de cette salutaire influence des idées religieuses, crurent devoir lier le culte aux lois, et prêter à la religion tous les secours de l'autorité civile, pour s'assurer en retour tout l'appui de la religion. Vous n'avez pas adopté leur système : que du moins une liberté générale supplée à une protection spéciale; que la force des religions, si elle n'est pas accrue par vos institutions, ne soit jamais contrariée par elles.

THUROT [1].

LE SENTIMENT DE L'ÉGALITÉ.

La sympathie, en apprenant à chacun de nous a se considérer, en quelque sorte, lui-même dans les autres hommes, à voir en eux des êtres qui sont non-seulement ses semblables, mais ses égaux à bien des égards, lui apprend en même temps, et par la même raison, à concevoir qu'ils peuvent et qu'ils doivent même, à leur tour se considérer en lui, voir en lui leur semblable et leur égal sous bien des rapports. Or, tel est le fondement ou la cause du sentiment que chacun de nous acquiert très-promptement de l'existence d'une sorte d'*égalité* entre les

[1] **Jean-François THUROT** (1768—1832), helléniste, professeur au collége de France, membre de l'Institut, né à Issoudun. — Traduction de la *Morale* et de la *Politique* d'Aristote; *De l'entendement et de la raison*, 1830, 2 vol. in-8°; *Vie de Reid*.

Son frère

Alexandre-Pierre (1786—1847), traducteur. Il a traduit le *Manuel de l'Histoire ancienne* de Heeren, 1823.

hommes, sentiments qui donne presque immédiatement naissance à ceux de *droit* et de *devoir*.

Sans doute il n'y a point, à parler rigoureusement, d'égalité possible entre deux individus de l'espèce humaine, soit sous le rapport des forces physiques, soit sous celui des facultés morales ou intellectuelles : leurs degrés varient à l'infini d'un individu à un autre; mais leur nature est la même dans tous. Or, cette égalité de nature, je dis que le sentiment ne saurait jamais s'en effacer entièrement, même lorsque l'abus de la force nous contraint à le dissimuler, même chez ces hommes parvenus au dernier degré d'abjection, qui, de leur propre mouvement, de leur plein consentement, semblent s'être voués à une servitude ignominieuse.

Mais ce sentiment de l'égalité n'existe pas moins dans l'homme violent et emporté par ses passions égoïstes et fougueuses, que dans celui qu'il outrage, et dont il opprime la faiblesse. Car il ne dépend pas de nous d'étouffer entièrement un sentiment dont le Créateur a voulu faire l'une des conditions de notre existence. On peut l'affaiblir ou l'obscurcir; on peut le surmonter ou le vaincre : on ne saurait jamais l'anéantir. La sympathie ainsi modifiée, telle est donc la voix qui crie au fond du cœur de l'homme injuste ou cruel : « En violant dans ton semblable la loi sacrée de l'égalité, c'est toi-même que tu outrages; en méconnaissant ses droits, tu détruis, autant qu'il est en toi, tes propres droits. » Telle est, en un mot, l'origine ou la cause de ce qu'en morale on appelle reproches ou *remords* de la conscience; ce n'est en effet que la peine naturelle de la sympathie violée.

MICHAUD [1].

FRAGMENT DE L'HISTOIRE DES CROISADES.

PRISE DE JÉRUSALEM.

L'histoire a remarqué que les chrétiens étaient entrés dans Jérusalem un vendredi, à trois heures du soir; c'était le jour et l'heure où Jésus-Christ expira pour le salut des hommes. Cette époque mémorable aurait dû rappeler leurs cœurs à des sentiments de miséricorde; mais, irrités

[1] **Joseph MICHAUD** (1767-1839) poète, littérateur et journaliste, né à Bourg-en-Bresse. Il était d'une bonne famille de Franche-Comté, qui posséda parmi ses membres un général de l'armée du Rhin et de l'armée d'Italie, sous Brune. Attaché aux principes royalistes, il fut persécuté par la Révolution, et se réfugia dans les montagnes du Jura, où il composa le *Printemps d'un proscrit*, en suivant la méthode de poésie descriptive inaugurée par Delille.

Il revint bientôt à Paris et fut appelé, en 1812, à l'Institut par l'Empereur, auquel il avait adressé des vers de circonstance. Sous la Restauration, il devint

par les menaces et les longues insultes des Sarrasins, aigris par les maux qu'ils avaient soufferts pendant le siége, et par la résistance qu'ils avaient trouvée jusque dans la ville, ils remplirent de sang et de deuil cette Jérusalem qu'ils venaient délivrer et qu'ils regardaient comme leur future patrie. Bientôt le carnage devint général; ceux qui échappaient au fer des soldats de Godefroy et de Tancrède, couraient au-devant des Provençaux également altérés de leur sang. Les Sarrasins étaient massacrés dans les rues, dans les maisons; Jérusalem n'avait point d'asile pour les vaincus. Quelques-uns purent échapper à la mort en se précipitant des remparts; les autres couraient en foule se réfugier dans les palais, dans les tours, et surtout dans les mosquées où ils ne purent se dérober à la poursuite des chrétiens.

Les croisés, maîtres de la mosquée d'Omar, où les Sarrasins s'étaient défendus quelque temps, y renouvelèrent les scènes déplorables qui souillèrent la conquête de Titus. Les fantassins et les cavaliers y entrèrent pêle-mêle avec les vaincus. Au milieu du plus horrible tumulte, on n'entendait que des gémissements et des cris de mort; les vainqueurs marchaient sur des monceaux de cadavres pour poursuivre ceux qui cherchaient vainement à fuir. Raymond d'Agiles, témoin oculaire, dit que, sous le portique et le parvis de la mosquée, le sang s'élevait jusqu'aux genoux et jusqu'au frein des chevaux. Pour peindre ce terrible spectacle que la guerre a présenté deux fois dans le même lieu, il nous suffira de dire, en empruntant les paroles de l'historien Josèphe, que le nombre des victimes immolées par le glaive surpassait de beaucoup celui des vainqueurs accourus de toutes parts pour se livrer au carnage, et que les montagnes voisines du Jourdain répétèrent en gémissant l'effroyable cri qu'on entendait dans le temple.

L'imagination se détourne avec effroi de ces scènes de désolation, et peut à peine, au milieu du carnage, contempler l'image touchante des chrétiens de Jérusalem dont les croisés venaient de briser les fers. A peine la ville venait-elle d'être conquise, qu'on les vit accourir au-devant des vainqueurs; ils partageaient avec eux les vivres qu'ils avaient pu dérober aux Sarrasins; tous remerciaient ensemble le Dieu qui avait fait triompher les armes des soldats de la croix. L'ermite Pierre qui, cinq ans auparavant, avait promis d'armer l'Occident pour la délivrance des fidèles de Jérusalem, dut jouir alors du spectacle de leur reconnais-

censeur des journaux, membre de l'Académie française en 1816, et directeur-propriétaire de la *Quotidienne*.

Il a publié une *Histoire des Croisades* et une *Histoire de l'empire de Mysore*, mais il est surtout connu comme éditeur, pour avoir publié avec Poujoulat, les *Mémoires pour servir à l'histoire de France* (33 vol. in-8°), et pour avoir fondé, avec son frère,

Louis-Gabriel MICHAUD (1769—1839), la *Biographie universelle*, 1811—1828, 52 vol., ouvrage considérable, réédité depuis lors, et auquel collaborèrent toutes les célébrités de l'époque. On y remarque l'article de Biot sur Newton, celui de Villemain sur Byron, celui de Michelet sur Zénobie, etc.

sance et de leur joie. Les chrétiens de la ville sainte, au milieu de la foule des croisés, semblaient ne chercher, ne voir que le cénobite pieux qui les avait visités dans leurs souffrances, et dont les promesses venaient d'être accomplies. Ils se pressaient en foule autour de l'ermite vénérable ; c'est à lui qu'ils adressaient leurs cantiques ; c'est lui qu'ils proclamaient leur libérateur ; ils lui racontaient les maux qu'ils avaient soufferts pendant son absence ; ils pouvaient à peine croire ce qui se passait sous leurs yeux ; et, dans leur enthousiasme, ils s'étonnaient que Dieu se fût servi d'un tel homme pour soulever tant de nations et pour opérer tant de prodiges. (*Tome I.*)

JOUY [1].

FRAGMENT DE L'ERMITE EN PROVINCE.

MORT DU MARÉCHAL BRUNE.

Vers la fin de juillet 1815, le maréchal Brune, après avoir fait sa soumission au gouvernement royal, remit le commandement de Marseille et de la huitième division militaire à M. le marquis de Rivière, qui lui délivra un passeport pour retourner à Paris.

Un de ces pressentiments auxquels les hommes d'un grand caractère mettent peut-être trop d'orgueil à ne pas céder, avait déterminé le maréchal à s'embarquer à Toulon, pour gagner un port de la Bretagne,

[1] **Victor-Joseph ÉTIENNE**, dit **JOUY** (1764—1846), littérateur et auteur dramatique, né à Jouy, près Versailles. Sa jeunesse fut excessivement romanesque, et marquée par des combats et des voyages en Amérique et aux Indes, où il servit en qualité d'officier d'artillerie, et où il reçut, pour un trait d'audace, de la main même de Tippou-Saïb, un collier de filigrane en or, fait par ce prince. Plus tard, Jouy, mêlé aux événements et aux guerres de la Révolution, courut quelques dangers qu'il surmonta avec une intrépidité chevaleresque, et délivra M^me^ Adélaïde, sœur du duc de Chartres, qui se trouvait en péril sous les murs de Tournay. On aurait cru qu'un tel caractère devait produire un Byron ou un Lenau dans la littérature. Il n'en fut rien. Une fois sorti des camps, Jouy devint un écrivain paisible, produisant beaucoup, mais sans trop de feu ni d'entrain, et surtout peu attentif, car dans ses *Ermites en province*, il confond Marie de Médicis avec la sanglante Catherine, il fait massacrer les Guises en 1577 au lieu de 1588, il voit les statues grecques de Mansard au château de Blois, qui n'en eût jamais, il appelle antique le pont de Blois, ouvrage du règne de Louis XV, bévues moins fortes pourtant que celle qu'il commit un jour, en plein Institut, lorsqu'il affirma que le mot *agréable* vient du latin *agreabilis*. Malgré tout, Jouy, qui écrivait avec facilité et coloris, eut beaucoup de succès lorsqu'il fit paraître son *Ermite de la Chaussée-d'Antin*, satire des mœurs de Paris. Une fois en possession de son Ermite, il le transporta partout, en province, en Guyane, en prison. Aujourd'hui tout cela est oublié, mais on se souvient encore que Jouy a fait les paroles de la *Vestale*, le bel opéra de Spontini 1807. — *Œuvres complètes*, 1823-1828, 27 vol., où l'on trouve une tragédie de *Velléda*.

d'où il se serait rendu à Paris. Déjà ses effets étaient transportés à bord du navire, ainsi que ceux du chef de son état-major. Une fausse honte, la crainte de laisser un témoignage de faiblesse dans l'esprit de ceux qui s'efforçaient de prouver au maréchal que le chemin de terre ne présentait aucun danger, finit par changer sa résolution. Il prit sa route à travers la Provence, escorté par un escadron de chasseurs ; ses aides-de-camp le suivirent ; le chef d'état-major s'embarqua seul ; l'événement a trop justifié sa prévoyance.

Arrivé sur les bords de la Durance, le maréchal, poussé par une fatalité (je n'ose dire aveugle), congédia son escorte ; et, le mardi 2 août 1815, vers dix heures du matin, il entre dans Avignon pour n'en plus sortir vivant, et descendit de cette auberge du *Palais-Royal*, où on lui servit à déjeuner avec ses aides-de-camp, dans cette même chambre où je vous raconte en ce moment sa fin déplorable.

Une heure, une heure fatale s'était écoulée ; le maréchal en remontant en voiture fut reconnu et nommé par un militaire, qui se trouvait avec quelques autres personnes sur la porte du café du *Midi*, situé en face de la poste aux chevaux. L'aspect du guerrier excita parmi les spectateurs le mouvement d'une curiosité respectueuse, à laquelle un seul mot fit changer de motif : « Admirez, s'écrie un homme en se mêlant au groupe du peuple assemblé plus près de la voiture, admirez l'assassin de la princesse de Lamballe. »

On eût dit qu'à cet affreux mot d'ordre, des légions de bandits étaient sortis de dessous terre : des huées se font entendre ; la voiture part ; mais elle est arrêtée à la porte de l'*Oule*, par un poste de gardes nationaux tout fiers d'examiner le passe-port d'un maréchal de France. L'officier de service exige que ce passeport, écrit tout entier de la main de M. le marquis de Rivière, soit visé par le major Lambot, commandant provisoire du département de Vaucluse. Chaque minute de délai accroît le péril ; une populace ivre de fureur ferme tous les passages : une grêle de pierres est lancée contre la voiture, qui avait franchi la porte, lorsque les forcenés saisissent la bride des chevaux, et ramènent le maréchal à l'hôtel qu'il venait de quitter : on en ferme aussitôt les portes.

Le guerrier, inaccessible à la crainte, encourage ses aides de camp qui ne tremblent que pour lui ; on les sépare, et il remonte seul dans cette chambre, où il attend avec une contenance héroïque l'événement dont il prévoit l'issue.

La ville entière est réunie sur la place, l'atroce calomnie vole de bouche en bouche, répétée, commentée par MM.... que l'on voit errer à travers les groupes.

Déjà s'élèvent contre un vieux guerrier, dont le sang a tant de fois coulé pour la France, des cris de mort dont on n'entend que les horribles échos. Il est juste de dire qu'une partie des officiers de la garde nationale firent tous leurs efforts pour empêcher cette sanglante catastrophe.

Dans les premiers moments de l'émeute, le maréchal écrivit, sur le chapeau d'un officier, au général autrichien Nugent, qui se trouvait en ce moment à Aix, un billet conçu en ces termes : « Vous savez nos conventions : je suis arrêté à Avignon ; je compte que vous viendrez me délivrer. » Que devint cette lettre ? c'est ce qu'on ignore.

Le nouveau préfet de Vaucluse, M. de Saint-Chamans, arrivé pendant la nuit, se trouvait incognito dans cette même auberge ; éveillé par cet affreux tumulte, il se présente au peuple ; son autorité est méconnue, et l'un des chefs de l'émeute ne craint pas de déclarer qu'il est lui-même investi des fonctions de préfet. On bat la générale : le maire, le courageux et respectable M. Puy, à la tête d'une compagnie de gardes nationaux et de quelques gendarmes, écarte un moment ces furieux. Le préfet se rend auprès du maréchal, et cherche vainement à favoriser sa fuite ; il harangue de nouveau une populace frénétique, elle répond en s'efforçant d'enfoncer la garde, qui lui résiste avec toute l'intrépidité que le maire lui communique : « Misérables, lui crie ce digne magistrat du peuple, vous n'arriverez au maréchal qu'en passant sur mon corps » ; et il se place au milieu des baïonnettes qu'il fait croiser devant la porte de l'hôtel.

Pendant ce temps, d'autres bandits escaladent les murailles, et pénètrent par les derrières de l'hôtel. Le maréchal, qui les entend approcher, demande aux factionnaires placés à la porte de sa chambre, ses armes qu'on lui a enlevées ; on les lui refuse : il offre vainement à l'un d'eux une bourse d'or pour son fusil.

Quelques assassins ont pénétré dans la chambre ; le maréchal, debout auprès de cette cheminée, découvre sa poitrine sans proférer un seul mot. Une voix abominable répète en sa présence l'infâme accusation qui sert de prétexte à la rage d'une odieuse canaille.

« Mon sang a coulé pour la patrie, répond-il à ses bourreaux, j'ai vieilli sous les drapeaux de l'honneur, et j'étais à soixante lieues de Paris à l'époque où fut commis le crime affreux dont on ose m'accuser. — Tu mourras, interrompit un scélérat. — J'ai appris à braver la mort, répond le général, et je puis vous épargner un crime ; donnez-moi une arme, et accordez-moi cinq minutes pour écrire mes dernières volontés. — La mort ! s'écria l'assassin en tirant sur le guerrier un premier coup de pistolet qui effleura son front et lui enleva une touffe de cheveux. L'intrépide Brune croise ses bras, et attend un second coup : le pistolet fait long feu.

« Tu l'as manqué, dit alors un autre brigand ; ôte-toi de là, c'est mon tour » ; et d'un coup de carabine un portefaix étend à ses pieds un maréchal de France, fameux par vingt combats et couvert des lauriers du Mincio, de Vérone et de Tavernelle.

Il était deux heures... Les infâmes brigands se précipitent dans la chambre, et mettent au pillage les effets de leur victime, parmi lesquels se trouvait un sabre de grand prix, que le maréchal avait reçu en présent du Grand-Seigneur.

Le meurtre consommé, un des assassins se montre au balcon, le front paré des plumes blanches qui décoraient le chapeau du général français.

La meute de cannibales, assemblée sous les fenêtres, pousse des hurlements féroces, et demande qu'on lui jette sa proie.

Je crois vous avoir dit, en commençant cet horrible récit, que le corps inanimé du maréchal fut jeté par la fenêtre ; ce fait n'est pas exact; les restes du héros furent placés sur un brancard pour être portés au cimetière ; mais la rage des bourreaux n'était pas assouvie ; à vingt-cinq pas de l'hôtel, les monstres s'en emparèrent, et le traînèrent par les pieds au bruit du tambour, qui battait la farandole, jusqu'à la neuvième arche du pont, d'où ils le précipitèrent dans le Rhône, après avoir déchargé toutes leurs armes sur un cadavre que de nouvelles horreurs attendaient au rivage où il fut jeté par les flots...

Les aides de camp du maréchal décidés à mourir avec lui, étaient détenus dans un salle basse, où ils auraient infailliblement partagé le sort de leur général, si un jeune homme, de concert avec le maître de l'auberge, ne les eût soustraits à la rage des assassins et recueillis dans sa maison, où il les tint cachés pendant quelques jours. J'insiste d'autant plus volontiers sur ce fait incontestable, qu'il peut servir à détruire ou à confirmer une terrible inculpation.

Les contemporains des hommes de la Glacière et du 2 septembre n'auront pas de peine à croire qu'à la suite de cette scène d'horreur, dont j'ai passé sous silence les plus affreux détails, des femmes, qui toutes n'appartenaient pas à la dernière classe du peuple, dansèrent la farandole sur la place encore teinte d'un sang généreux ; qu'un homme, au milieu de ces mégères, improvisa des couplets patois, qu'il fit imprimer depuis, et dans lesquels on disait :

« Qu'un ange subtil
Avait placé dans le fusil
L'excellente prune
Qui tua le maréchal Brune. »

Et cependant il est vrai qu'il existe un procès-verbal constatant que le maréchal Brune s'est tué lui-même.

Si l'un des principaux meurtriers n'insultait pas encore à la douleur et à la justice publiques, on pourrait croire que la Providence s'est chargée de leur punition : en proie aux angoisses du remords, aux terreurs de sa conscience, le principal auteur du crime est mort peu de temps après dans les convulsions du désespoir.

Le corps du héros, précipité dans le Rhône, fut poussé sur la grève entre Tarascon et Arles; et tel était l'effroi que les assassins d'Avignon avaient répandu dans la contrée, que personne n'osa recouvrir d'un peu de terre un cadavre informe, devenu un objet d'épouvante et d'horreur : ces restes déplorables étaient depuis plusieurs jours en proie aux animaux carnassiers, lorsqu'ils furent enlevés pendant la

nuit par des mains pieuses, et déposés quelques heures dans la chaux vive.

Un citoyen, qui avait entrepris un long et périlleux voyage pour arracher aux vautours les dépouilles sanglantes d'un des chefs de la vieille armée française, recueillit ses ossements avec un soin religieux, et revint à Paris en faire à sa famille un douloureux hommage.

Je ne me permettrai qu'une réflexion sur ce triste sujet : c'est que l'état des choses et des esprits dens ce département est tel encore, que j'aurais craint, en le nommant, de compromettre l'homme généreux qui rendit les derniers honneurs au maréchal, et de me compromettre moi-même en vous faisant connaître, par leurs noms, des misérables qui peut-être échapperaient par la preuve légale à la notoriété publique et à leurs propres aveux. (*Tome III.*)

CHATEAUBRIAND [1].

FRAGMENTS DES MARTYRS.

I. ROME ANTIQUE.

J'errais sans cesse du Forum au Capitole, du quartier des Carènes au Champ-de-Mars; je courais au théâtre de Germanicus, au môle d'Adrien, au cirque de Néron, au Panthéon d'Agrippa... Je ne pouvais me lasser de voir le mouvement d'un peuple composé de tous les peuples de la terre, et la marche de ces troupes romaines, gauloises, germaniques, grecques, africaines, chacune différemment armée et vêtue. Un vieux Sabin passait avec ses sandales d'écorce de bouleau auprès d'un sénateur couvert de pourpre; la litière d'un consulaire était arrêtée par le char d'une courtisane; les grands bœufs du Clitumne traînaient au Forum l'antique chariot du Volsque; l'équipage de chasse

[1] **François-Auguste-René, vicomte DE CHATEAUBRIAND** (1769—1848), illustre chef de l'école romantique, né au château de Combourg, près de Saint-Malo.

Sa famille le destina d'abord au service de l'Eglise, et l'on prétend même qu'il reçut la tonsure, ce qui expliquerait son amour pour les choses religieuses; cependant, au fond, son caractère était républicain. Nommé sous-lieutenant au régiment de Navarre, il émigra à la Révolution, en formant le projet d'aller chercher le passage aux Indes par le nord-ouest de l'Amérique. Au printemps de 1791, il s'embarque à Saint-Malo, arrive dans le Nouveau-Monde, rend visite à Washington, qui l'accueille favorablement, et s'enfonce dans un pays nouveau, s'enivrant de l'air de la liberté, et du majestueux silence de la solitude. Il ne rencontra point le passage qu'il cherchait, mais, comme Bernardin de Saint-Pierre, il puisa, dans des paysages inconnus à l'Europe, le sujet du roman qui devait faire sa réputation.

A son retour d'Amérique, il se joignit à l'armée de Condé et fut blessé au

d'un chevalier romain embarrassait la Voie Sacrée; des prêtres couraient encenser leurs dieux, et des rhéteurs ouvrir leurs écoles.

Que de fois j'ai visité ces thermes ornés de bibliothèques; ces palais, les uns déjà croulants, les autres à moitié démolis pour servir à construire d'autres édifices! La grandeur de l'horizon romain se mariant aux grandes lignes de l'architecture romaine; ces aqueducs qui, comme des rayons aboutissants à un même centre, mènent les eaux au peuple-roi sur des arcs de triomphe; le bruit sans fin des fontaines; ces innombrables statues qui ressemblent à un peuple immobile au milieu d'un peuple agité; ces monuments de tous les âges et de tous les pays, ces travaux des rois, des consuls, des Césars, ces obélisques ravis à l'Egypte, ces tombeaux enlevés à la Grèce; je ne sais quelle beauté dans la lumière, les vapeurs et le dessin des montagnes; la rudesse même du cours du Tibre; les troupeaux de cavales demi-sauvages qui viennent s'abreuver dans ses eaux: cette campagne que le citoyen de Rome dédaigne maintenant de cultiver, se réservant à déclarer chaque année aux nations esclaves quelle partie de la terre aura l'honneur de le nourrir : que vous dirai-je enfin? tout porte à Rome l'empreinte de la domination et de la durée : j'ai vu la carte de la ville éternelle tracée sur des rochers de marbre au Capitole, afin que son image même ne pût s'effacer. (*Livre IV.*)

II. LES CATACOMBES DE ROME.

Un jour j'étais allé visiter la fontaine Egérie. La nuit me surprit : pour regagner la voie Appienne, je me dirigeai vers le tombeau de Cécilia Métella, chef-d'œuvre de grandeur et d'élégance. En traversant des champs abandonnés, j'aperçus plusieurs personnes qui se glissaient dans l'ombre, et qui toutes, s'arrêtant au même endroit, disparaissaient subitement. Poussé par la curiosité, je m'avance et j'entre hardiment dans la caverne où s'étaient plongés les mystérieux fantômes : je vis s'allonger

siége de Thionville. Ce fut dans les dispositions les plus misanthropiques, malade de corps et d'esprit, sceptique jusqu'à l'athéisme, qu'il gagna Londres, où il vécut difficilement, et où il se trouva même en danger de mourir de faim. C'est là qu'il publia son *Essai sur les Révolutions*, ouvrage rempli d'incohérence, mais qui annonçait déjà le génie de l'auteur.

C'est là aussi, qu'en réfléchissant sur toutes choses, il commença à revenir au christianisme. La société de Fontanes et de Joubert devait le convertir tout à fait à son retour à Paris, mais il y eut surtout une impulsion du cœur dans sa transformation intellectuelle et morale : « Ma mère, dit-il, après avoir été jetée à soixante-douze ans dans les cachots, expira sur un grabat, où ses malheurs l'avaient reléguée; le souvenir de mes égarements répandit sur ses derniers jours une grande amertume. Elle chargea en mourant une de mes sœurs de me rappeler à cette religion dans laquelle j'avais été élevé; quand la lettre de ma sœur parvint au delà des mers, elle-même n'existait plus : elle était morte aussi, des suites de son emprisonnement. Ces deux voix sorties du tom-

devant moi des galeries souterraines, qu'à peine éclairaient de loin en loin quelques lampes suspendues. Les murs des corridors funèbres étaient bordés d'un triple rang de cercueils, placés les uns au-dessus des autres. La lumière lugubre des lampes, rampant sur les parois des voûtes, et se mouvant avec lenteur le long des sépulcres, répandait une mobilité effrayante sur ces objets éternellement immobiles. En vain, prêtant une oreille attentive, je cherche à saisir quelques sons pour me diriger à travers un abîme de silence, je n'entends que le battement de mon cœur dans le repos absolu de ces lieux. Je voulus retourner en arrière, mais il n'était plus temps : je pris une fausse route, et, au lieu de sortir du dédale, je m'y enfonçai. De nouvelles avenues, qui s'ouvrent et se croisent de toutes parts, augmentent à chaque instant mes perplexités. Plus je m'efforce de trouver un chemin, plus je m'égare; tantôt je m'avance avec lenteur, tantôt je passe avec vitesse : alors, par un effet des échos qui répétaient le bruit de mes pas, je croyais entendre marcher précipitamment derrière moi.

Il y avait déjà longtemps que j'errais ainsi; mes forces commençaient à s'épuiser : je m'assis à un carrefour solitaire de la cité des morts. Je regardais avec inquiétude la lumière des lampes presque consumées qui menaçait de s'éteindre. Tout à coup une harmonie, semblable au chœur lointain des esprits célestes, sort du fond de ces demeures sépulcrales : ces divins accents expiraient et renaissaient tour à tour; ils semblaient s'adoucir encore en s'égarant dans les routes tortueuses du

beau m'ont frappé : Je suis devenu chrétien : je n'ai point cédé, j'en conviens, à de grandes lumières surnaturelles; ma conviction est sortie du cœur; j'ai pleuré et j'ai cru. »

Châteaubriand a dit de lui-même, en 1822 : « Je suis républicain par inclination, bourbonnien par devoir, et monarchiste par raison. » Vingt-cinq ans auparavant, on aurait pu dire aussi bien qu'il était catholique d'instinct, mais sans le savoir. Ce furent Fontanes, Joubert et toutes les personnes de leur cercle, qui se chargèrent de transformer Châteaubriand, ou plutôt de lui rendre sa véritable forme. « Il faut, disait Joubert, le débarbouiller de Rousseau, d'Ossian, des vapeurs de la Tamise, des révolutions anciennes et modernes, et lui laisser la croix, les missions, les couchers de soleil en plein océan, et les savanes de l'Amérique; et vous verrez quel poète nous allons avoir pour nous purifier des restes du Directoire, comme Épiménide, avec ses rites sacrés et ses vers, purifia jadis Athènes de la peste. »

Ainsi dirigé, Châteaubriand perdit bientôt cet esprit de scepticisme, qui avait marqué sa première œuvre. La publication d'*Atala* souleva un cri d'admiration. On y retrouvait bien quelque chose de Rousseau et de Bernardin de Saint-Pierre, pour les descriptions de la nature, mais doué d'une instruction historique plus forte que l'auteur de *Paul et Virginie*, il le dépassait encore par la vigueur de l'imagination, et par la profondeur de la personnalité. S'il y avait dans *Atala*, quelques phrases contournées, quelques détails presque ridicules, Châteaubriand prouva bientôt la grandeur de son âme dans *René*, qui a des analogies avec *Werther*, mais où l'on ne rencontre pas cette raillerie froide, ce mépris de l'humanité qui formaient le fond du caractère de Gœthe. Au contraire, dans l'œuvre de Châteaubriand, nous voyons l'effort d'un esprit vigoureux qui ne cherche pas,

souterrain. Je me lève, et je m'avance vers les lieux d'où s'échappent les magiques concerts; je découvre une salle illuminée. Sur un tombeau paré de fleurs, Marcellin célébrait le mystère des chrétiens : de jeunes filles, couvertes de voiles blancs, chantaient au pied de l'autel; une nombreuse assemblée assistait au sacrifice. Je reconnais les Catacombes !

(*Livre V.*)

III. RÉVEIL D'UN CAMP.

Il y avait pourtant un charme à ce réveil du guerrier échappé aux périls de la nuit. Je n'ai jamais entendu sans une certaine joie belliqueuse la fanfare du clairon, répétée par l'écho des rochers, et les premiers hennissements des chevaux qui saluaient l'aurore. J'aimais à voir le camp plongé dans le sommeil, les tentes encore fermées d'où sortaient quelques soldats à moitié vêtus, le centurion qui se promenait devant les faisceaux d'armes en balançant son cep de vigne, la sentinelle immobile qui, pour résister au sommeil, tenait un doigt levé dans l'attitude du silence, le cavalier qui traversait le fleuve coloré des feux du matin, le victimaire qui puisait l'eau du sacrifice, et souvent un berger appuyé sur sa houlette, qui regardait boire son troupeau.

(*Livre VI.*)

à opposer la nature à l'homme, pour le faire anéantir par celle-ci, mais qui tente d'accorder la nature et le monde moral, et qui démontre que le sentiment religieux est le suprême consolateur.

Le *Génie du christianisme* fut la théorie des sentiments de l'auteur. Ce livre, où il y a quelquefois une mise en scène plus éclatante que vraiment philosophique, releva l'Eglise ébranlée par Voltaire et la Révolution. Le premier Consul, jaloux de s'attacher un homme de génie, qui répondait à ses idées personnelles sur la régénération religieuse de la société française, le Premier Consul, disons-nous, chargea Châteaubriand de fonctions diplomatiques à Rome et en Suisse. La mort du duc d'Enghien obligea l'auteur du christianisme à donner sa démission, et il alla en Orient chercher le sujet d'un grand poème où il voulait représenter le christianisme aux prises avec le paganisme expirant. Il visita ainsi la Grèce, Constantinople, la Palestine, les ruines de Carthage, l'Espagne, d'où il rapporta, outre le *Dernier Abencerage*, l'*Itinéraire de Paris à Jérusalem*, son meilleur livre peut-être, et les *Martyrs*, épopée en prose, dont l'action se passe sous Dioclétien. Eudore, Cymodocée, Velléda, sont des figures touchantes qui ont pris rang parmi les types auxquels est promise l'immortalité.

En 1814, Châteaubriand publia une brochure virulente, *Bonaparte et les Bourbons*, qui ne fut pas inutile à la Restauration. Louis XVIII ne s'en montra pas moins hostile envers lui, et après l'avoir nommé pair de France, ambassadeur et ministre des affaires étrangères, il lui envoya brusquement sa démission. Châteaubriand passa alors dans les rangs de l'opposition, et fit beaucoup de mal au pouvoir, par ses articles de journaux. Aussi, en 1830, fût-il salué et porté en triomphe à la Chambre des pairs, par le peuple, qui voyait en lui le défenseur intrépide des droits de la presse.

Châteaubriand refusa de prêter serment à Louis-Philippe. Il fut donc exclu

IV. LES FRANCS.

Parés de la dépouille des ours, des veaux marins, des urochs et des sangliers, les Francs se montraient de loin comme un troupeau de bêtes féroces. Une tunique courte et serrée laissait voir toute la hauteur de leur taille, et ne leur cachait pas le genou. Les yeux de ces barbares ont la couleur d'une mer orageuse; leur chevelure blonde, ramenée en avant sur leur poitrine et teinte d'une liqueur rouge, est semblable à du sang et à du feu. La plupart ne laissent croître leur barbe qu'au-dessus de la bouche, afin de donner à leurs lèvres plus de ressemblance avec le mufle des dogues et des loups. Les uns chargent leur main droite d'une longue framée, et leur main gauche d'un bouclier qu'ils tournent comme une roue rapide; d'autres, au lieu de ce bouclier, tiennent une espèce de javelot nommé angon, où s'enfoncent deux fers recourbés; mais tous ont à la ceinture la redoutable francisque, espèce de hache à deux tranchants, dont le manche est recouvert d'un dur acier; arme funeste que le Franc jette en poussant un cri de mort, et qui manque rarement de frapper le but qu'un œil intrépide a marqué.

Ces barbares, fidèles aux usages des anciens Germains, s'étaient formés en coin, leur ordre accoutumé de bataille. Le formidable triangle, où l'on ne distinguait qu'une forêt de framées, des peaux de bêtes et

de la Chambre des pairs, et vécut désormais dans la retraite, auprès de son amie, Mme Récamier. C'est là qu'il rédigeait ses *Mémoires d'Outre-Tombe*, qui répondirent peu à l'attente du public, sans doute parce que le goût de la poésie n'existe presque plus dans notre société industrielle.

Châteaubriand avait encore publié : *Les Natchez*, tableau de la vie sauvage, qui manque de passion dramatique; les *Etudes historiques*, très-remarquables sous tous les rapports; la traduction française du *Paradis perdu de Milton*. Du reste, nous donnons plus bas la liste complète de tous ses ouvrages, avec la date de leur publication.

Châteaubriand a écrit peu de vers.

On a de lui une jolie romance que tout le monde sait par cœur, mais lorsqu'il voulut aborder un genre plus grave, et écrire sa tragédie de *Moïse*, il échoua complétement.

Châteaubriand avait été reçu en 1811 à l'Académie française, où il devait remplacer Marie-Joseph Chénier, mais comme son discours contenait des allusions politiques, Napoléon exila l'illustre écrivain, pour lequel les portes de l'Académie ne s'ouvrirent officiellement qu'en 1816. **Th. B.**

LISTE DES OUVRAGES DE CHATEAUBRIAND.

Essai sur les Révolutions anciennes et modernes, considérées dans leurs rapports avec la Révolution française, Londres, 1797.

Atala, ou les amours de deux sauvages dans le désert, Paris, 1801.

Génie du christianisme, ou beautés de la religion chrétienne, Paris, 1802.

René, suite d'Atala, ou les effets des passions, Mexique, 1802.

Les Martyrs, ou le triomphe de la religion chrétienne, Paris, 1809.

des corps demi-nus, s'avançait avec impétuosité, mais d'un mouvement égal, pour percer la ligne romaine. A la pointe de ce triangle étaient placés des braves qui conservaient une barbe longue et hérissée, et qu portaient au bras un anneau de fer. Ils avaient juré de ne quitter ces marques de servitude qu'après avoir sacrifié un Romain. Chaque chef dans ce vaste corps était environné des guerriers de sa famille, afin que plus ferme dans le choc, il remportât la victoire ou mourût avec ses amis. Chaque tribu se ralliait sous un symbole : la plus noble d'entre elles se distinguait par des abeilles ou trois fers de lance. Le vieux roi des Sicambres, Pharamond, conduisait l'armée entière, et laissait une partie du commandement à son petit fils Mérovée. Les cavaliers francs, en face de la cavalerie romaine, couvraient les deux côtés de leur infanterie : à leurs casques en forme de gueules ouvertes, ombragés de deux ailes de vautour, à leurs corselets de fer, à leurs boucliers blancs, on les eût pris pour des fantômes ou pour ces figures bizarres que l'on aperçoit au milieu des nuages pendant une tempête. Clodion, fils de Pharamond et père de Mérovée, brillait à la tête de ces cavaliers menaçants. Sur une grève, derrière cet essaim d'ennemis, on apercevait leur camp, semblable à un marché de laboureurs et de pêcheurs; il était rempli de femmes et d'enfants, et retranché avec des bateaux de cuirs et des chariots attelés de grands bœufs. Non loin de ce camp champêtre, trois sorcières en lambeaux faisaient sortir de

Les Natchez, Paris, 1810.

Itinéraire de Paris à Jérusalem, Paris, 1811.

De Bonaparte et des Bourbons, ou de la nécessité de se rallier à nos princes légitimes pour le bonheur de la France et de l'Europe, Paris, 1814.

Souvenirs d'Italie, d'Angleterre et d'Amérique, Londres, 1815.

De la Monarchie selon la Charte, Paris, 1816.

Mélanges politiques, Paris, 1816.

Mémoires authentiques touchant la vie et la mort du duc de Berry, Paris, 1820.

Le roi est mort! Vive le roi! Paris, 1824.

Aventures du dernier Abencérage, Paris, 1827.

Etudes historiques, Paris, 1831.

Congrès de Véronne, Paris, 1832.

Histoire de la Littérature anglaise, Paris, 1836.

Traduction du Paradis perdu de Milton, Paris, 1837.

Mémoires sur la captivité de Mme la duchesse de Berry, Paris, 1838.

Vie de Rancé, Paris, 1844.

Mémoires d'Outre-Tombe, Paris, 1851, œuvre posthume.

Malgré des attaques récentes dirigées contre Châteaubriand, attaques qui ont leur source dans un dédain pour la grande poésie, on ne peut nier que Châteaubriand ne soit le chef du romantisme. Par la publication de l'*Itinéraire*, il nous a rendu Homère et la Bible, que les philosophes du XVIIIe siècle nous avaient fait oublier : Cymodocée a toute la grâce de Nausicaa. Mais si Châteaubriand a bien vu les deux mondes antiques, le sacré et le profane, il a vu aussi le monde moderne, en décrivant l'Espagne, et les peuples barbares qui se jettent sur l'empire romain. Victor Hugo et Lamartine sortent de lui, dans leur pre-

jeunes poulains d'un bois sacré, afin de découvrir par leur course à quel parti Tuiston promettait la victoire. La mer d'un côté, des forêts de l'autre, formaient le cadre de ce grand tableau.

Le soleil du matin, s'échappant des replis d'un nuage d'or, verse tout à coup sa lumière sur les bois, l'Océan et les armées. La terre paraît embrasée du feu des casques et des lances, les instruments guerriers sonnent l'air antique de Jules César partant pour les Gaules. La rage s'empare de tous les cœurs, les yeux roulent du sang, la main frémit sur l'épée. Les chevaux se cabrent, creusent l'arène, secouent leur crinière, frappent de leur bouche écumante leur poitrine enflammée, ou lèvent vers le ciel leurs naseaux brûlants, pour respirer les sons belliqueux. (*Livre VI.*)

V. LA MORT.

Un fantôme s'élance sur le seuil des portes inexorables: c'est la Mort. Elle se montre comme une tache obscure sur les flammes des cachots qui brûlent derrière elle; son squelette laisse passer les rayons livides de la lumière infernale entre les creux de ses ossements. Sa tête est ornée d'une couronne changeante, dont elle dérobe les joyaux aux peuples et aux rois de la terre. Quelquefois elle se pare des lambeaux de la pourpre ou de la bure, dont elle a dépouillé le riche et l'indigent.

mière période, et l'auteur des *Orientales*, a reconnu cette glorieuse filiation, dans un hymne adressé à son maître. Augustin Thierry est également un disciple de Châteaubriand; sans les *Martyrs*, nous n'aurions jamais eu l'*Histoire de la conquête d'Angleterre*. Ce n'est pas que les ouvrages de Châteaubriand soient sans reproche, mais leur illustre auteur a été surtout un homme d'influence, et il domine le XIX^e^ siècle au point de vue littéraire, comme Napoléon le domine au point de vue guerrier.

PENSÉES DÉTACHÉES.

Les fièvres de l'âme sont semblables à celles du corps; pour les guérir, il faut surtout changer de lieux.

Un ton poli rend les bonnes raisons meilleures et fait passer les mauvaises.

On peut se prosterner dans la poussière quand on a commis une faute, mais il n'est pas bien d'y rester.

La justice est le pain du peuple; il en est toujours affamé.

Les autres nous semblent toujours plus heureux que nous; et pourtant, ce qu'il y a d'étrange, c'est que l'homme qui changerait volontiers sa position, ne consentirait presque jamais à changer sa personne.

Rien de plus vain que la gloire au-delà du tombeau, à moins qu'elle n'ait fait vivre l'amitié, qu'elle n'ait été utile à la vertu, secourable au malheur, et qu'il ne nous soit donné de jouir dans le ciel d'une idée consolante, généreuse, libératrice, laissée par nous sur la terre.

Laissons là les théories pour ce qu'elles valent. En histoire comme en physique, ne prononçons que d'après les faits.

Les poètes sont des oiseaux; tout bruit les fait chanter.

Tantôt elle vole, tantôt elle se traîne; elle prend toutes les formes, même celles de la beauté. On la croirait sourde, et toutefois elle entend le plus petit bruit qui décèle la vie; elle paraît aveugle, et pourtant elle découvre le moindre insecte rampant sous l'herbe. D'une main elle tient une faux comme un moissonneur : de l'autre elle cache la seule blessure qu'elle ait jamais reçue, et que le Christ vainqueur lui porta dans le sein, au sommet du Golgotha.

C'est le Crime qui ouvre les portes de l'enfer, et c'est la Mort qui les referme. (*Livre VIII.*)

VI. JÉRUSALEM.

Entre la vallée du Jourdain et les plaines de l'Idumée s'étend une chaîne de montagnes qui commence aux champs fertiles de la Galilée, et va se perdre dans les sables de l'Yémen. Au centre de ces montagnes se trouve un bassin aride, fermé de toutes parts par des sommets jaunes et rocailleux; ces sommets ne s'entr'ouvrent qu'au levant, pour laisser voir le gouffre de la Mer Morte et les montagnes lointaines de l'Arabie. Au milieu de ce paysage de pierres, sur un terrain inégal et penchant, dans l'enceinte d'un mur jadis ébranlé sous les coups du bélier, et fortifié par des tours qui tombent, on aperçoit de vastes débris; des cyprès épars, des buissons d'aloès et de nopals, quelques masures arabes, pareilles à des sépulcres blanchis, recouvrent cet amas de ruines : c'est la triste Jérusalem.

Au premier aspect de cette région désolée, un grand ennui saisit le cœur. Mais lorsque, passant de solitude en solitude, l'espace s'étend sans bornes devant vous, peu à peu l'ennui se dissipe; le voyageur éprouve une terreur secrète qui, loin d'abaisser l'âme, donne du courage et élève le génie. Des aspects extraordinaires décèlent de toutes parts une terre travaillée par des miracles : le soleil brûlant, l'aigle impétueux, l'humble hysope, le cèdre superbe, le figuier stérile, toute la poésie, tous les tableaux de l'Ecriture sont là : chaque nom renferme un mystère, chaque grotte déclare l'avenir, chaque sommet retentit des accents d'un prophète. Dieu même a parlé sur ces bords : les torrents desséchés, les rochers fendus, les tombeaux entr'ouverts attestent le prodige; le désert paraît encore muet de terreur, et l'on dirait qu'il n'a osé rompre le silence depuis qu'il a entendu la voix de l'Eternel. (*Livre XII.*)

VII. L'ESPÉRANCE.

Il est dans le ciel une puissance divine, compagne assidue de la religion et de la vertu; elle nous aide à supporter la vie, s'embarque avec nous pour nous montrer le port dans les tempêtes, également douce et secourable aux voyageurs célèbres, aux passagers inconnus. Quoique ses yeux soient couverts d'un bandeau, ses regards pénètrent l'avenir;

quelquefois elle tient des fleurs naissantes dans sa main, quelquefois une coupe pleine d'une liqueur enchanteresse; rien n'approche du charme de sa voix, de la grâce de son sourire; plus on avance vers le tombeau, plus elle se montre pure et brillante aux mortels consolés; la Foi et la Charité lui disent : Ma sœur! et elle se nomme l'Espérance.

(*Livre XXIII.*)

FRAGMENTS DU GÉNIE DU CHRISTIANISME [1].

I. LE CHANT DES OISEAUX.

La nature a ses temps de solennité pour lesquels elle convoque des musiciens de différentes régions du globe.

On voit accourir de savants artistes avec des sonates merveilleuses, de vagabonds troubadours qui ne savent chanter que des ballades à refrain, des pèlerins qui répètent mille fois les couplets de leurs longs cantiques.

Le loriot siffle, l'hirondelle gazouille, le pigeon ramier gémit : le premier, perché sur la plus haute branche d'un ormeau, défie notre merle, qui ne le cède en rien à cet étranger; — la seconde, sous un toit hospitalier, fait entendre son ramage confus; — le troisième, caché sous le feuillage d'un chêne, prolonge ses doux roucoulements, semblables aux sons onduleux d'un cor dans les bois; — enfin, le rouge-gorge repète sa petite chanson sur la porte de la grange où il a placé son gros nid de mousse.

Mais le rossignol dédaigne de perdre sa voix au milieu de cette symphonie : il attend l'heure du recueillement et du repos, et se charge de cette partie de la fête qui se doit célébrer dans les ombres.

Lorsque les premiers silences de la nuit et les derniers murmures du jour luttent sur les coteaux, au bord du fleuve, dans les bois et dans les vallées; lorsque les forêts se taisent par degrés, que pas une feuille, pas une mousse ne soupire, que la lune est dans le ciel, que l'oreille de l'homme est attentive, le rossignol, premier chantre de la Création, entonne ses hymnes à l'Éternel.

D'abord il frappe l'écho des brillants éclats du plaisir; le désordre est dans ses chants : il saute du grave à l'aigu, du doux au fort; il fait

[1] De toutes les religions qui ont jamais existé, la religion chrétienne est la plus poétique, la plus humaine, la plus favorable à la liberté, aux arts et aux lettres; le monde moderne lui doit tout depuis l'agriculture jusqu'aux sciences abstraites, depuis les hospices pour les malheureux jusqu'aux temples bâtis par Michel-Ange et décorés par Raphaël. — Il n'y a rien de plus divin, de plus pur que sa morale, rien de plus aimable, de plus pompeux que ses dogmes, sa doctrine et son culte; elle favorise le génie, épure le goût, développe les passions vertueuses, donne de la vigueur à la pensée, offre des formes nobles à l'écrivain et des moules parfaits à l'artiste. (*Pensée de l'auteur.*)

des pauses : il est lent, il est vif : c'est un cœur que la joie enivre. Mais tout à coup la voix tombe, l'oiseau se tait.

Il recommence. Que ses accents sont changés ! quelle tendre mélodie ! Tantôt ce sont des ondulations languissantes, quoique variées; tantôt c'est un air un peu monotone, comme celui de ces vieilles romances françaises, chefs-d'œuvre de simplicité et de mélancolie.

Le chant est aussi souvent la marque de la tristesse que de la joie : l'oiseau qui a perdu ses petits chante encore; c'est encore l'air du temps du bonheur qu'il redit, car il n'en sait qu'un : mais, par un coup de son art, le musicien n'a fait que changer la clef, et la cantate du plaisir est devenue la complainte de la douleur.

Ceux qui cherchent à déshériter l'homme, à lui arracher l'empire de la nature, voudraient bien prouver que rien n'est fait pour nous. Or, le chant des oiseaux, par exemple, est tellement commandé pour notre oreille, qu'on a beau persécuter les hôtes des bois, ravir leurs nids, les poursuivre, les blesser avec des armes et des piéges ; on peut les remplir de douleur, mais on ne peut les forcer au silence. En dépit de nous, il faut qu'ils accomplissent l'ordre de la Providence.

(*Livre V, Chap. V.*)

II. LE SERPENT.

Tout est mystérieux, caché, étonnant dans cet incompréhensible reptile. Ses mouvements diffèrent de ceux de tous les autres animaux; on ne saurait dire où gît le principe de son déplacement; car il n'a ni nageoires, ni pieds, ni ailes, et cependant il fuit comme une ombre, il s'évanouit magiquement, il reparaît et disparaît encore, semblable à une petite fumée d'azur, et aux éclairs d'un glaive dans les ténèbres. Tantôt il se forme en cercle, et darde une langue de feu; tantôt, debout sur l'extrémité de sa queue, il marche dans une attitude perpendiculaire, comme par enchantement. Il se jette en orbe, monte et s'abaisse en spirale, roule ses anneaux comme une onde, circule sur les branches des arbres, glisse sous l'herbe des prairies, ou sur la surface des eaux. Ses couleurs sont aussi peu déterminées que sa marche : elles changent aux divers aspects de la lumière, et, comme ses mouvements, elles ont le faux brillant et les variétés trompeuses de la séduction.

Plus étonnant encore dans le reste de ses mœurs, il sait, ainsi qu'un homme souillé de meurtre, jeter à l'écart sa robe tachée de sang, dans la crainte d'être reconnu... Il sommeille des mois entiers, fréquente des tombeaux, habite des lieux inconnus, compose des poisons qui glacent, brûlent ou tachent le corps de sa victime des couleurs dont il est lui-même marqué. Là, il lève deux têtes menaçantes, ici, il fait entendre une sonnette; il siffle comme un aigle de montagne; il mugit comme un taureau. Il s'associe naturellement aux idées morales ou religieuses, comme par une suite de l'influence qu'il eut sur nos destinées : objet d'horreur ou d'adoration, les hommes ont pour lui une haine

implacable, ou tombent devant son génie; le mensonge l'appelle, la prudence le réclame, l'envie le porte dans son cœur, et l'éloquence à son caducée. Aux enfers, il arme le fouet des furies; au ciel, l'éternité en fait son symbole. Il possède encore l'art de séduire l'innocence; ses regards enchantent les oiseaux dans les airs; et sous la fougère de la crèche, la brebis lui abandonne son lait,

(*Partie I, Livre III, Chap. II.*)

III. LA FLEUR.

La fleur donne le miel : elle est la fille du matin, le charme du printemps, la source des parfums, la grâce des vierges, l'amour des poètes. Elle passe vite comme l'homme, mais elle rend doucement ses feuilles à la terre. Chez les anciens, elle couronnait la coupe du banquet et les cheveux blancs du sage; les premiers chrétiens en couvraient les martyrs et l'autel des catacombes : aujourd'hui, et en mémoire de ces antiques jours, nous la mettons dans nos temples. Dans le monde, nous attribuons nos affections à ses couleurs : l'espérance à sa verdure, l'innocence à sa blancheur, la pudeur à ses teintes de rose; il y a des nations entières où elle est l'interprète des sentiments : livre charmant qui ne renferme aucune erreur dangereuse, et ne garde que l'histoire fugitive des révolutions du cœur!

(*Partie I, Livre V, Chap. XI.*)

IV. DEUX PERSPECTIVES DE LA NATURE.

PRIÈRE AU BORD D'UN VAISSEAU.

Je ne suis rien; je ne suis qu'un simple solitaire; j'ai souvent entendu les savants disputer sur le premier Etre, et je ne les ai point compris : mais j'ai toujours remarqué que c'est à la vue des grandes scènes de la nature que cet Etre inconnu se manifeste au cœur de l'homme. Un soir (il faisait un profond calme), nous nous trouvions dans ces belles mers qui baignent les rivages de la Virginie; toutes les voiles étaient pliées; j'étais occupé sous le pont, lorsque j'entendis la cloche qui appelait l'équipage à la prière : je me hâtai d'aller mêler mes vœux à ceux de mes compagnons de voyage. Les officiers étaient sur le château de poupe avec les passagers; l'aumônier, un livre à la main, se tenait un peu en avant d'eux : les matelots étaient répandus pêle-mêle sur le tillac; nous étions tous debout, le visage tourné vers la proue du vaisseau, qui regardait l'occident.

Le globe du soleil prêt à se plonger dans les flots apparaissait entre les cordages du navire, au milieu des espaces sans bornes. On eût dit, par les balancements de la poupe, que l'astre radieux changeait à chaque instant d'horizon. Quelques nuages étaient jetés sans ordre dans l'orient, où la lune montait avec lenteur; le reste du ciel était

pur : vers le nord, formant un glorieux triangle avec l'astre du jour et celui de la nuit, une trombe, brillante des couleurs du prisme, s'élevait de la mer comme un pilier de cristal supportant la voûte du ciel.

Il eût été bien à plaindre, celui qui, dans ce spectacle n'eût point reconnu la beauté de Dieu. Des larmes coulèrent malgré moi de mes paupières, lorsque mes compagnons, ôtant leurs chapeaux goudronnés, vinrent à entonner d'une voix rauque leur simple cantique à *Notre-Dame de Bon-Secours*, patronne des mariniers. Qu'elle était touchante, la prière de ces hommes qui, sur une planche fragile, au milieu de l'Océan, contemplaient le soleil couchant sur les flots! Comme elle allait à l'âme, cette invocation du pauvre matelot à la mère de douleur! La conscience de notre petitesse à la vue de l'infini, nos chants s'étendant au loin sur les vagues, la nuit s'approchant avec ses embûches, la merveille de notre vaisseau au milieu de tant de merveilles, un équipage religieux saisi d'admiration et de crainte, un prêtre auguste en prière, Dieu penché sur l'abîme, d'une main retenant le soleil aux portes de l'occident, de l'autre élevant la lune dans l'orient, et prêtant, à travers l'immensité, une oreille attentive à la voix de sa créature : voilà ce qu'on ne saurait peindre, et ce que tout le cœur de l'homme suffit à peine pour sentir. (*Partie I, Livre V, Chap. XII.*)

UNE NUIT DANS LE DÉSERT DU NOUVEAU MONDE.

Un soir je m'étais égaré dans une forêt, à quelque distance de la cataracte du Niagara ; bientôt je vis le jour s'éteindre autour de moi, et je goûtai, dans toute sa solitude, le beau spectacle d'une nuit dans les déserts du nouveau monde.

Une heure après le coucher du soleil, la lune se montra au-dessus des arbres à l'horizon opposé. Une brise embaumée, que cette reine des nuits amenait de l'orient avec elle, semblait la précéder dans les forêts comme sa fraîche haleine. L'astre solitaire monta peu à peu dans le ciel : tantôt il suivait paisiblement sa course azurée : tantôt il reposait sur des groupes de nues qui ressemblaient à la cime de hautes montagnes couronnées de neige. Ces nues, ployant et déployant leurs voiles, se déroulaient en zones diaphanes de satin blanc, se dispersaient en légers flocons d'écume, ou formaient dans les cieux des bancs d'une ouate éblouissante, si doux à l'œil, qu'on croyait ressentir leur mollesse et leur élasticité.

La scène sur la terre n'était pas moins ravissante : le jour bleuâtre et velouté de la lune descendait dans les intervalles des arbres, et poussait des gerbes de lumière jusque dans l'épaisseur des plus profondes ténèbres. La rivière qui coulait à mes pieds, tour à tour se perdait dans le bois, tour à tour reparaissait brillante des constellations de la nuit, qu'elle répétait dans son sein. Dans une savane, de l'autre côté de la rivière, la clarté de la lune dormait sans mouvement sur les gazons : des bouleaux agités par les brises et dispersés çà et là, formaient des îles d'om-

bres flottantes sur cette mer immobile de lumière. Auprès, tout aurait été silence et repos, sans la chute de quelques feuilles, le passage d'un vent subit, le gémissement de la hulotte, au loin, par intervalles, on entendait les sourds mugissements de la cataracte de Niagara, qui, dans le calme de la nuit, se prolongeaient de désert en désert, et expiraient à travers les forêts solitaires.

La grandeur, l'étonnante mélancolie de ce tableau, ne sauraient s'exprimer dans les langues humaines: les plus belles nuits en Europe ne peuvent en donner une idée. En vain dans nos champs cultivés l'imagination cherche à s'étendre; elle rencontre de toutes parts les habitations des hommes: mais dans ces régions sauvages l'âme se plaît à s'enfoncer dans un océan de forêts, à planer sur le gouffre des cataractes, à méditer au bord des lacs et des fleuves, et, pour ainsi dire, à se trouver seule devant Dieu. (*Idem.*)

FRAGMENT D'ATALA.

LA CHUTE DU NIAGARA.

Nous arrivâmes bientôt au bord de la cataracte, qui s'annonçait par d'affreux mugissements. Elle est formée par la rivière Niagara, qui sort du lac Erié, et se jette dans le lac Ontario; sa hauteur perpendiculaire est de cent quarante-quatre pieds. Depuis le lac Erié jusqu'au saut, le fleuve accourt par une pente rapide, et, au moment de la chute, c'est moins un fleuve qu'une mer, dont les torrents se pressent à la bouche béante d'un gouffre. La cataracte se divise en deux branches, et se courbe en fer à cheval. Entre les deux chutes s'avance une île creusée en dessous, qui pend avec tous ses arbres sur le chaos des ondes. La masse du fleuve, qui se précipite au midi, s'arrondit en un vaste cylindre, puis se déroule en nappe de neige, et brille au soleil de toutes les couleurs. Celle qui tombe au levant descend dans une ombre effrayante; on dirait une colonne d'eau du déluge. Mille arcs-en-ciel se courbent et se croisent sur l'abîme. Frappant le roc ébranlé, l'eau rejaillit en tourbillons d'écume, qui s'élèvent au-dessus des forêts, comme les fumées d'un vaste embrasement. Des pins, des noyers sauvages, des rochers taillés en forme de fantômes, décorent la scène. Des aigles entraînés par le courant d'air, descendent en tournoyant au fond du gouffre; et des vautours se suspendent par leurs griffes flexibles au bout d'une branche saillie, pour saisir dans l'abîme les cadavres brisés des élans et des ours.

FRAGMENT DE L'ITINÉRAIRE DE PARIS A JÉRUSALEM.

ASPECT DE CONSTANTINOPLE.

Constantinople, et surtout la côte d'Asie, étaient noyées dans le brouillard: les cyprès et les minarets que j'apercevais à travers cette vapeur,

présentaient l'aspect d'une forêt dépouillée. Comme nous approchions de la pointe du sérail, le vent du nord se leva, et balaya en moins de quelques minutes la brume répandue sur le tableau; je me trouvai subitement au milieu du palais du commandeur des croyants : ce fut le coup de baguette d'un génie. Devant moi le canal de la mer Noire serpentait entre des collines riantes, ainsi qu'un fleuve superbe : j'avais à droite la terre d'Asie et la ville de Scutari; la terre d'Europe était à ma gauche; elle formait, en se creusant, une large baie pleine de grands navires à l'ancre, et traversée par d'innombrables petits bateaux. Cette baie, renfermée entre deux coteaux, présentait en regard et en amphithéâtre Constantinople et Galata. L'immensité de ces trois villes étagées, Galata, Constantinople et Scutari; les cyprès, les minarets, les mâts des vaisseaux qui s'élevaient et se confondaient de toutes parts; la verdure des arbres, les couleurs des maisons blanches et rouges; la mer qui étendait sous ces objets sa nappe bleue, et le ciel qui déroulait au-dessus un autre champ d'azur : voilà ce que j'admirais. On n'exagère point quand on dit que Constantinople offre le plus beau point de vue de l'univers.

Nous abordâmes à Galata : je remarquai sur-le-champ le mouvement des quais, et la foule des porteurs, des marchands et des mariniers; ceux-ci annonçaient par la couleur diverse de leurs visages, par la différence de leurs langages, de leurs habits, de leurs robes, de leurs chapeaux, de leurs bonnets, de leurs turbans, qu'ils étaient venus de toutes les parties de l'Europe et de l'Asie habiter cette frontière des deux mondes. L'absence presque totale des femmes, le manque de voitures à roues, et les meutes de chiens sans maîtres, furent les trois caractères distinctifs qui me frappèrent d'abord dans l'intérieur de cette ville extraordinaire. Comme on ne marche guère qu'en babouches, qu'on n'entend point de bruits de carrosses et de charrettes, qu'il n'y a point de cloches, ni presque point de métiers à marteau, le silence est continuel. Vous voyez autour de vous une foule muette qui semble vouloir passer sans être aperçue, et qui a toujours l'air de se dérober aux regards du maître. Vous arrivez sans cesse d'un bazar à un cimetière, comme si les Turcs n'étaient là que pour acheter, vendre et mourir. Les cimetières, sans murs et placés au milieu des rues, sont des bois magnifiques de cyprès : les colombes font leurs nids dans ces cyprès et partagent la paix des morts. On découvre çà et là quelques monuments antiques qui n'ont de rapport ni avec les hommes modernes, ni avec les monuments nouveaux dont ils sont environnés : on dirait qu'ils ont été transportés dans cette ville orientale par l'effet d'un talisman. Aucun signe de joie, aucune apparence de bonheur ne se montre à vos yeux : ce qu'on voit n'est pas un peuple, mais un troupeau qu'un iman conduit et qu'un janissaire égorge. Il n'y a d'autre plaisir que la débauche, d'autre peine que la mort... Au milieu des prisons et des bagnes s'élève un sérail, capitole de la servitude : c'est là qu'un gardien sacré conserve soigneusement les germes de la peste et les lois primitives de la

tyrannie. De pâles adorateurs rôdent sans cesse autour du temple, et viennent apporter leurs têtes à l'idole. Rien ne peut les soustraire au sacrifice; ils sont entraînés par un pouvoir fatal : les yeux du despote attirent les esclaves, comme les regards du serpent fascinent les oiseaux dont il fait sa proie. (*Partie II.*)

FRAGMENT DES MÉMOIRES D'OUTRE-TOMBE [1].

LE CHATEAU DE COMBOURG [2].

En arrivant de Saint-Malo, nous aperçûmes, non loin d'un étang, le clocher de l'église d'une bourgade; à l'extrémité de cette bourgade, les tours d'un château féodal montaient dans les arbres d'une futaie éclairée par le soleil couchant.

J'ai été obligé de m'arrêter après ces lignes; mon cœur battait à agiter ma main, et à repousser la table sur laquelle j'écris. Les souvenirs qui se réveillent dans ma mémoire m'accablent de leur force et de leur multitude; mais n'interrompons pas mon récit : à chaque souffrance son ordre et sa place.

Descendus de la colline, nous gagnâmes un ruisseau; après avoir cheminé une demi-heure, nous quittâmes la grande route, et la voiture roula au bord d'un quinconce, dans une allée de charmilles, dont les cimes s'entrelaçoient au-dessus de nos têtes : je me souviens encore du moment où j'entrai sous cet ombrage, et de la joie effrayée que j'éprouvai.

En sortant de l'obscurité du bois, nous franchîmes une avant-cour plantée de noyers, attenant au jardin et à la maison du régisseur; de là

[1] Si un homme, placé au premier rang dans l'opinion des hommes par son génie poétique, sa haute carrière, et les actes et les orages de sa vie; si un écrivain qui a remué les plus anciens sentiments et les plus nouvelles idées dans le plus pur et le plus hardi langage; si un ministre qui a porté dans la politique la courtoisie du gentilhomme et la loyauté chevaleresque, noble diplomatie, fort habile pourtant, parce qu'on s'en méfie moins; si cet homme, déchu tantôt de la fortune, tantôt de la puissance, jamais de la gloire, fait annoncer un jour qu'il s'occupe de ses Mémoires, l'attention de tous les publics ne sera plus elle-même occupée que des Mémoires de M. de Châteaubriand. (*Émile Deschamps.*)

[2] Voici une description du château de Combourg, due à la plume sympathique du poète breton La Morvonnais :

Voilà cette fenêtre où, dans les jours de pleurs
Qui suivirent la mort de leur père, Amélie
Et René regardaient fuir la nue obscurcie
Sous un ciel de décembre, et disaient : « Emportez,
« Emportez-nous au loin, sur des bords écartés,
« Nuages voyageurs, loin des regards des hommes!
« Qui prendra soin de nous? frêles nefs que nous sommes,
« Ne nous sépare pas, ciel, car nous n'avons plus
« Rien qui nous aime, hélas! nous voyageons perdus
« Sur les flots ignorés d'une mer en furie;
« Pleurs, abandon, voilà ce qu'est pour nous la vie. »

nous débouchâmes, par une porte bâtie, dans une cour de gazon, appelée la *Cour-Verte*. A droite, étaient de longues écuries et un bosquet de marronniers ; à gauche, un autre bosquet de marronniers. Au fond de la cour, dont le terrain s'élevait insensiblement, le château se montrait entre les deux groupes d'arbres.

Sa triste et sévère façade présentait une courtine portant une galerie à mâchecoulis, denticulée et couverte. Cette courtine liait ensemble deux tours inégales en âge, en matériaux, en hauteur et en grosseur, lesquelles tours se terminaient par des créneaux surmontés d'un toit pointu, comme un bonnet posé sur une couronne gothique. Quelques fenêtres grillées, d'un goût mauresque, apparaissaient ça et là sur la nudité des murs. Un large perron raide et droit, de vingt-neuf marches, sans rampes, sans garde-fous, remplaçait sur les fossés comblés l'ancien pont-levis ; il atteignait la porte du château, percée au milieu de la courtine : au-dessus de cette porte étaient les armes des seigneurs de Combourg, sculptées dans la pierre, et les ouvertures à travers lesquelles sortaient jadis les bras et chaînes du pont-levis.

La voiture s'arrêta au pied du perron : mon père vint au devant de nous. La réunion de la famille dans le lieu de son choix adoucit si fort son humeur pour le moment, qu'il nous fit la mine la plus gracieuse. Nous montâmes le perron, nous pénétrâmes dans un vestibule sonore à voûte en ogive, et de ce vestibule dans une petite cour intérieure. Cette cour était formée par le corps de logis d'entrée, par un autre corps de logis parallèle, qui réunissait également deux tours plus petites que les premières, et par deux autres courtines qui rattachaient la grande et la grosse tour aux deux petites tours. Le château entier avait la figure d'un char à quatre roues.

Dans la petite cour on remarquait un puits d'une profondeur immense, et, en face, une tourelle, cage d'un escalier de granit en spirale.

Montons au front des tours. Voici le cabinet
Solitaire, battu des noirs vents, dont tonnait
La voix dans les créneaux, quand, dans les nuits funèbres
Que la lune éclairait, René, par les ténèbres,
Promenait ses regards sur les rameaux des bois,
Sur l'étang, écoutant gémir la lente voix
De l'oiseau de la tombe, et passer la volée
Des sauvages canards sous la nue ébranlée ;
Il les voyait s'abattre auprès des glaïeuls verts,
Sur les flots de l'étang ; et leurs cris aux déserts
S'élevaient saluant la demeure de l'homme,

Un jour comme eux errant, il visitera Rome ;
Il s'en ira comme eux longeant les rocs marins,
Pèlerin, promener le poids de ses chagrins
Aux rives de la Grèce, aux huttes du sauvage,
Au sépulcre du Christ, aux débris de Carthage...
J'aime ce cabinet, les gothiques piliers
De son foyer construit du temps des chevaliers !

De la cour intérieure, passant dans le bâtiment jointif des deux petites tours, nous nous trouvâmes de plain-pied dans une galerie, jadis appelée la salle des gardes. Une fenêtre s'ouvrait à chacune de ses extrémités, deux autres coupaient la ligne latérale. Pour agrandir ces quatre fenêtres, il avait fallu excaver des murs de huit à dix pieds d'épaisseur. Deux corridors à plan incliné, comme le corridor de la grande pyramide, partaient des deux angles extérieurs de la salle et conduisaient aux deux petites tours; un escalier serpentant dans l'une de ces tours, établissait des relations entre la salle des gardes et l'étage supérieur : tel était ce corps de logis.

Celui de la façade de la grande et de la grosse tour, du côté de la Cour-Verte, se composait d'une espèce de dortoir carré et sombre servant de cuisine, du vestibule, du perron et d'une chapelle. Au-dessus de ces pièces, se déployait le salon des *archives*, ou des *armoiries*, ou des *chevaliers*, ainsi nommé d'un plafond semé d'écussons coloriés. Les embrasures des fenêtres étroites et trèfles étaient si profondes, qu'elles formaient des espèces de cabinets autour desquels régnait un banc de granit. Mêlez à cela, dans les diverses parties de l'édifice, des passages et des escaliers secrets, des cachots et des donjons, un labyrinthe de galeries couvertes et découvertes, des souterrains murés, dont les ramifications étaient inconnues, et partout silence, obscurité et visage de pierre : voilà le château de Combourg.

Un repas copieux, pris dans la salle des gardes, où je mangeai sans contrainte, termina pour moi la première journée heureuse de ma vie : le vrai bonheur coûte peu; quand il est cher, il n'est pas de bonne espèce.

A peine fus-je éveillé le lendemain, que j'allai visiter les dehors du château et célébrer mon avénement à la solitude. Le perron faisant face au nord et à l'ouest, quand on était assis sur le diazome de ce perron, on avait devant soi la Cour-Verte, et au delà de cette cour un potager étendu entre deux futaies; l'une à droite (le quinconce par lequel nous étions arrivés), s'appelait le *Petit-Mail*, l'autre à gauche, le *Grand-Mail* : celle-ci était un bois de chênes, de hêtres, de sycomores, d'ormes et de châtaigniers. Mme de Sévigné vantait, de son temps, ces vieux ombrages. Depuis cette époque, cent-quarante années avaient été ajoutées à leur beauté.

Du côté opposé, au midi et à l'est, le paysage offrait un tout autre tableau. Par les fenêtres de la grande salle, on aperçevait les maisons confuses de Combourg, un étang, la chaussée de cet étang sur laquelle passait le grand chemin de Rennes, un moulin à eau, une prairie couverte de troupeaux de vaches, et séparée de l'étang par la chaussée; le long de cette prairie, un hameau dépendant d'un prieuré, fondé en 1149 par Rivallon, seigneur de Combourg, et où l'on voyait sa statue mortuaire, couchée sur le dos, en armure de chevalier. Depuis l'étang, le terrain, s'élevant par degrés, formait un amphithéâtre d'arbres d'où sortaient des campaniles de village et des tourelles gentilhommières.

Sur un dernier plan de l'horizon, entre le couchant et le midi, se profilaient les hauteurs de Bécherel; une terrasse, bordée de grands bois taillés, circulait au pied du château de ce côté, passait derrière les écuries, et allait à divers replis rejoindre le jardin des bains qui communiquait au Grand-Mail.

Si, d'après cette description, un peintre prenait son crayon, produirait-il une esquisse ressemblante au vieux château? Je ne le crois pas. Et cependant ma mémoire voit l'objet comme s'il était sous mes yeux. Telle est dans les choses matérielles l'impuissance de la parole et la puissance du souvenir. En commençant à parler de Combourg, je chante les premiers couplets d'une complainte qui ne charmera que moi, et dans laquelle rien ne sera oublié. Demandez au pâtre du Tyrol pourquoi il se plaît aux trois ou quatre notes qu'il répète du matin au soir à ses chèvres. Le sait-il? Non. Ce sont notes de montagnes jetées d'écho en écho, pour retentir d'une roche à l'autre; du bord d'un torrent au bord opposé. (*Tome I.*)

NORVINS [1].

FRAGMENTS DE L'HISTOIRE DE NAPOLÉON.

BATAILLE DES PYRAMIDES.

Le 21 juillet, l'armée, partie d'Omdinar pendant la nuit, arrive sur les deux heures après midi à une demi-lieue d'Embabeh, et voit le corps des mameluks se déployer en avant du village. Bonaparte fait faire halte; l'excès de la fatigue et de la chaleur accablait les troupes : un repos d'une heure seulement est le besoin du soldat; mais les mouvements de l'ennemi leur en commandent le sacrifice, et l'ordre de bataille devient un besoin plus impérieux.

[1] **Jacques-Marquet de Montbreton, baron DE NORVINS** (1769—1854), historien et homme politique, né à Paris.

Destiné d'abord à la magistrature, il fut compromis dans l'affaire de Favras et émigra. Comme il avait pris du service en Autriche, il faillit passer, à son retour en France, devant une commission militaire. Mme de Staël le sauva. Il remplit successivement diverses fonctions administratives et diplomatiques. On doit remarquer qu'à partir de 1814, il se livra exclusivement aux lettres. — *L'immortalité de l'âme* ou *les Quatre âges religieux*, poème en quatre chants, 1822; *Portefeuille de* 1813, 1825, 2 vol.; *Histoire de Napoléon*, 1827.

Norvins appartient à l'école historique dont les Ségur ont été les représentants les plus distingués, mais en accordant à cette école beaucoup d'élégance dans le style et beaucoup d'habileté dans l'art de composer un livre, on est forcé de reconnaître qu'elle manque de profondeur, et qu'elle substitue trop souvent une phrase fleurie à la vigueur de la pensée.

Tout est nouveau pour les Français. En arrière de la gauche de l'ennemi s'élevaient les Pyramides, ces immobiles témoins des plus grandes fortunes et des plus grandes adversités du monde. En arrière de la droite coulait majestueusement le vieux Nil, brillaient les trois cents minarets du Caire, et s'étendaient les plaines jadis si fertiles de l'antique et populeuse Memphis. Le costume magnifique, l'éclat des armes, la beauté des chevaux de la cavalerie des beys, contrastaient singulièrement avec l'uniforme sévère des bataillons français dont le général se confond avec eux par la simplicité. C'est Léonidas luttant avec ses Spartiates contre la fastueuse armée des satrapes; mais il n'y eut pas de Thermopyles. Les Pyramides furent heureuses aux Français. « *Soldats*, s'écrie Bonaparte, *songez que, du haut de ces monuments, quarante siècles vous contemplent !* »

Mourad-Bey appuie sa droite au Nil, vers lequel il a construit à la hâte un camp retranché, garni de quarante pièces de canons et défendu par une vingtaine de mille hommes, janissaires et spahis; sa gauche, qui se prolonge vers les Pyramides, comprend dix mille mameluks, servis, chacun, par trois fellahs, et trois mille Arabes. Bonaparte dispose son armée comme à Chébreiss, mais de manière à présenter plus de feu aux ennemis. Desaix occupe notre droite; Vial, notre gauche; Dugua, le centre. La reconnaissance du camp retranché nous apprend que son artillerie n'est point sur des affûts de campagne, et ne pourra sortir, non plus que l'infanterie, qui n'oserait le faire sans canons. Aussitôt Bonaparte ordonne un mouvement de toute son armée sur sa droite, en passant hors de la portée des pièces du camp : dès lors l'artillerie et l'infanterie deviennent presque inutiles à l'ennemi, et nous n'aurons affaire qu'aux mameluks.

Né avec l'instinct de la guerre et doué d'un coup d'œil pénétrant, Mourad sent que le succès de la journée dépend de ce mouvement, et qu'il faut l'empêcher à tout prix. Il part avec six à sept mille chevaux, et vient fondre sur la colonne du général Desaix. Attaquée en marche, cette colonne paraît ébranlée et même en désordre un moment; mais les carrés se forment et reçoivent avec sang-froid la charge des mameluks dont la tête seule avait commencé le choc. Reynier flanque notre gauche. Bonaparte, qui se tenait dans le carré du général Dugua, avance aussitôt sur le gros des mameluks et se place entre le Nil et Reynier. Les mameluks font des efforts inouïs pour nous entamer; ils périssent foudroyés par le feu de nos carrés, comme sous les murs d'autant de forteresses. Ces remparts vivants font croire à l'ennemi que nos soldats sont attachés les uns aux autres. Alors les plus braves acculent leurs chevaux contre les baïonnettes de nos grenadiers, et les renversent sur eux; ils succombèrent tous. La masse tourne autour de nos carrés en cherchant à pénétrer dans les intervalles. Dès lors leur but est manqué : au milieu de la mitraille et des boulets, une partie rentre dans le camp; Mourad, suivi de ses plus habiles officiers, se dirige sur Gizeh, et se trouve ainsi séparé de son armée. Cependant la

division Bon se porte sur le camp retranché, tandis que le général Rampon vole occuper une espèce de défilé entre Gizeh et le camp, où régne la plus horrible confusion. La cavalerie se jette sur l'infanterie, qui, voyant la défaite des mameluks, s'enfuit vers la gauche d'Embabeh; un bon nombre parvient à se sauver à la nage ou avec des bateaux, mais beaucoup sont précipités dans le Nil par le général Vial. Les autres divisions françaises gagnent du terrain; pris entre leur feu et celui des carrés, les mameluks essaient de se faire jour, et tombent en désespérés sur la petite colonne du général Rampon; tout leur courage échoue contre ce nouvel obstacle : ils tournent bride, mais un bataillon de carabiniers, devant lequel ils sont obligés de passer à cinq pas, en fait une effroyable boucherie : tout le reste périt ou se noie. Mourad-Bey n'emmène dans sa retraite que deux mille cinq cents mameluks sauvés comme lui du carnage. Le camp des ennemis enlevé à la baïonnette, les cinquante pièces de canons qui le défendaient, quatre cents chameaux, les vivres, les trésors, les bagages de cette noble milice d'esclaves, l'élite de la cavalerie de l'Orient, et la possession du Caire, furent les trophées de la victoire d'Embabeh.

Bonaparte qui connaissait toute la puissance des anciens souvenirs, et aspirait sans cesse à semer sa vie de glorieuses comparaisons avec les grandes choses, voulut donner à cette brillante journée le nom de *bataille des Pyramides.* (*Tome I.*)

Mme COTTIN [1].

FRAGMENT D'ÉLISABETH, OU LES EXILÉS DE SIBÉRIE.

LA SIBÉRIE.

La ville de Tobolsk, capitale de la Sibérie, est située sur les rives de l'Irtish; au nord, elle est entourée d'immenses forêts qui s'étendent jusqu'à la mer Glaciale Dans cet espace de onze cent verstes, on rencontre des montagnes arides, rocailleuses et couvertes de neiges éternelles; des plaines incultes, dépouillées, où, dans les jours les plus chauds de l'année, la terre ne dégèle pas à un pied; de tristes et larges fleuves dont les eaux glacées n'ont jamais arrosé une prairie, ni vu épa-

[1] **Marie-Sophie-Joséphine Ristaud, Mme COTTIN** (1773—1807), célèbre femme auteur, née à Tonneins, dans l'Agénois. Mariée toute jeune à un riche banquier, elle le perdit dès l'âge de vingt ans, et, n'ayant plus alors aucune fortune, se mit à écrire pour se créer des ressources dont elle faisait libéralement part à l'infortune Douée du plus noble caractère et d'une sensibilité maladive, elle eut, pendant longtemps, un grand succès avec ses livres, qui ont, malheureusement, beaucoup vieilli, et dont le style ampoulé et plein d'exagération étonne de la part d'une femme aussi simple dans ses habitudes que dans ses goûts. Les plus

noir une fleur. En avançant davantage vers le pôle, les cèdres, les sapins, tous les grands arbres disparaissent; des broussailles de mélèzes rampants et de bouleaux nains deviennent le seul ornement de ces misérables contrées : enfin des marais chargés de mousse se montrent comme le dernier effort d'une nature expirante ; après quoi toute trace de végétation disparaît. Néanmoins c'est là qu'au milieu des horreurs d'un éternel hiver, la nature a encore des pompes magnifiques ; c'est là que les aurores boréales sont fréquentes et majestueuses, et qu'embrassant l'horizon en forme d'arc très-clair d'où partent des colonnes de lumière mobile, elles donnent à ces régions hyperborées des spectacles dont les merveilles sont inconnues aux peuples du Midi. Au sud de Tobolsk s'étend le cercle d'Ischim ; des landes, parsemées de tombeaux et entrecoupées de lacs amers, le séparent des Kirguis, peuple nomade et idolâtre. A gauche, il est borné par l'Irtish, qui va se perdre, après de nombreux détours, sur les frontières de la Chine, et à droite par le Tobol. Les rives de ce fleuve sont nues et stériles; elles ne présentent à l'œil que des fragments de roes brisés, entassés les uns sur les autres, et surmontés de quelques sapins; à leur pied, dans un angle du Tobol, on trouve le village domanial de Sainka; sa distance de Tobolsk est de plus de six cents verstes. Glacé jusqu'à la dernière limite du cercle, au milieu d'un pays désert, tout ce qui l'entoure est sombre comme son soleil, et triste comme son climat.

Cependant le cercle d'Ischim est surnommé l'Italie de la Sibérie, parce qu'il y a quelques jours d'été, et que l'hiver n'y dure que huit mois : mais il y est d'une rigueur extrême Le vent du nord qui souffle alors continuellement, arrive chargé des glaces des déserts arctiques, et en apporte un froid si pénétrant et si vif, que, dès le mois de septembre, le Tobol charrie des glaces. Une neige épaisse tombe sur la terre, et ne la quitte plus qu'à la fin de mai. Il est vrai qu'alors, quand le soleil commence à la fondre, c'est une chose merveilleuse que la promp-

célèbres de ses romans sont *Claire d'Albe*, *Mathilde*, *Malvina*. Le meilleur est *Elisabeth*, mais il a été complétement effacé par le charmant récit de Xavier de Maistre sur le même sujet.

De même que Mme de Sévigné, Mme Cottin ne savait pas l'orthographe. « Dépourvue de beauté, dit lady Morgan, n'ayant aucune de ces grâces qui en tiennent lieu, Mme Cottin inspira deux passions fatales : son jeune parent, M. D..., se tua d'un coup de pistolet dans son jardin, et son rival sexagénaire et non plus heureux, M. M..., s'empoisonna, de honte, dit-on, d'éprouver une passion sans espérance et trop peu en harmonie avec son âge. »

Contrairement à l'habitude des femmes de lettres, Mme Cottin n'a jamais donné prise à aucun blâme. Liée d'amitié avec un pasteur protestant, M. Mestrésat, qui mourut avant elle, elle exprima le désir de reposer, auprès de lui, dans sa tombe.

On a remarqué que, bien qu'elle fût protestante, elle avait fait toutes les héroïnes de ses romans, catholiques, sans doute parce qu'elle jugeait les croyances de cette religion plus favorables à l'expression des mouvements de l'âme.

titude avec laquelle les arbres se couvrent de feuilles et les champs de verdure; deux ou trois jours suffisent à la nature pour faire épanouir toutes ses fleurs. On croirait presque entendre le bruit de la végétation : les chatons des bouleaux exhalent une odeur de rose ; le cytise velu s'empare de tous les endroits humides; des troupes de cigognes, de canards tigrés, d'oies du nord, se jouent à la surface des lacs; la grue blanche s'enfonce dans les roseaux des marais solitaires, pour y faire son nid qu'elle natte industrieusement avec de petits joncs; et dans les bois, l'écureuil volant, sautant d'un arbre à l'autre, et fendant l'air à l'aide de ses pattes et de sa queue chargée de laine, va ronger les bourgeons des pins et le tendre feuillage des bouleaux. Ainsi, pour les êtres animés qui peuplent ces froides contrées, il est encore d'heureux jours : mais pour les exilés qui les habitent, il n'en est point.

(*Introduction*).

SÉNANCOUR [1].

I. RÊVERIE DANS LES MONTAGNES.

Je ne saurais vous donner une idée juste de ce monde nouveau; ni vous exprimer la permanence des monts, dans une langue des plaines. Les heures m'y semblaient à la fois et plus tranquilles et plus fécondes : et comme si le roulement des astres eût été ralenti dans le calme universel, je trouvais dans la lenteur et l'énergie de ma pensée, une succession que rien ne précipitait et qui, pourtant, devançait son cours habituel. Quand je voulus estimer sa durée, je vis que le soleil ne l'avait pas suivie; et je jugeai que le sentiment de l'existence est réellement plus pesant et plus stérile dans l'agitation des terres humaines. Je vis que malgré la lenteur des mouvements apparents, c'est dans les montagnes,

[1] **Étienne-Pivert DE SÉNANCOUR** (1770—1846), littérateur, né à Paris. Il était fils d'un contrôleur des rentes. Son père, ayant voulu l'enfermer au séminaire de Saint-Sulpice, sans doute parce qu'il était contrefait, il se sauva en Suisse, obéissant ainsi à une crainte vaine peut-être, puisque les canons ne permettent pas de conférer les ordres à un homme affligé d'une difformité physique. A la Révolution, Sénancour perdit sa fortune. Ces circonstances expliquent sa haine contre le christianisme et la tournure morose de son esprit, qui a plus d'une analogie avec celui de Rousseau, mais avec la différence qui sépare le disciple du maître.

Les ouvrages qu'il a publiés sont entachés de scepticisme. Le plus important, celui que le public lettré lit encore, c'est *Obermann*, qui tient à la fois de Werther et de René, sans la grandeur religieuse de l'un, sans l'élan extatique de l'autre. On trouve une pesante monotonie dans cette série de pages qui attaquent le christianisme. Le héros du roman, ne sachant où porter ses pas, ignorant quel livre pourrait l'intéresser encore, ne possédant ni foi ni amour,

sur leurs cimes paisibles, que la pensée, moins pressée, est plus véritablement active : l'homme des vallées consume, sans en jouir, sa durée inquiète et irritable; semblable à ces insectes toujours mobiles qui perdent leurs efforts en vaines oscillations, et que d'autres, aussi faibles, mais plus tranquilles, laissent derrière eux, dans leur marche directe et toujours soutenue.

La journée était ardente, l'horizon fumeux, et les vallées vaporeuses. L'éclat des glaces remplissait l'atmosphère inférieure de leurs reflets lumineux; mais une pureté inconnue semblait essentielle à l'air que je respirais. A cette hauteur, nulle exhalaison des lieux bas, nul accident de lumière ne troublait, ne divisait la vague et sombre profondeur des cieux. Leur couleur apparente n'était plus ce bleu pâle et éclairé, doux revêtement des plaines, agréable et délicat mélange qui forme à la terre habitée une enceinte visible où l'œil se repose et s'arrête. Là l'éther indiscernable laissait la vue se perdre dans l'immensité sans formes; au milieu de l'éclat du soleil et des glaciers, chercher d'autres mondes et d'autres soleils comme sous le vaste ciel des nuits; et par dessus l'atmosphère embrasée des feux du jour, pénétrer un univers nocturne.

Insensiblement des vapeurs s'élevèrent des glaciers et formèrent des nuages sous mes pieds. L'éclat des neiges ne fatigua plus mes yeux, et le ciel devint plus sombre encore et plus profond. Un brouillard couvrit les Alpes, quelques pics isolés sortaient seuls de cet océan de vapeurs; des filets de neige éclatante, retenus dans les fentes de leurs aspérités, rendaient le granit plus noir et plus sévère. Le dôme neigeux du Mont-Blanc élevait sa masse inébranlable sur cette mer grise et mobile, sur ces brumes amoncelées que le vent creusait et soulevait en ondes immenses. Un point noir parut dans leurs abîmes; il s'éleva rapidement, il vint droit à moi, c'était le puissant aigle des Alpes, ses ailes étaient humides et son œil farouche; il cherchait une proie, mais à la vue d'un homme il se mit à fuir avec un cri sinistre, et disparut en se précipitant dans les nuages. Ce cri fut vingt fois répété; mais

fatigue le lecteur par l'uniformité de ses lamentations. Il y a cependant quelques beaux morceaux dans Obermann, particulièrement les paysages où l'auteur décrit le lever de la lune sur le mont Velan. Somme toute, Sénancour est un prosateur remarquable. Georges Sand a parlé de lui avec éloge dans ses *Lettres d'un Voyageur*, et Sainte-Beuve a confirmé ce jugement.

Voici les autres ouvrages de Sénancour : *Rêveries sur la nature primitive de l'homme*, 1799; *De l'amour*, 1805; *Libres méditations d'un solitaire inconnu*, 1819; *Isabelle*, roman épistolaire, 1833.

SENTENCES DÉTACHÉES.

Il y a l'infini entre ce que je suis, et ce que j'ai besoin d'être,

Qu'est-ce que le songe actuel? Qu'importe l'agitation de la terre, si la paix est aux lieux où nous sommes attendus, si la divinité règne!

Héloïse-Virginie DE SÉNANCOUR, sa fille, née en Suisse, a écrit des romans qui ne sont pas sans mérite.

par des sons secs, sans aucun prolongement, semblables à autant de cris isolés dans le silence universel. Puis tout rentra dans un calme absolu; comme si le son lui-même eût cessé d'être, et que la propriété des corps sonores eût été effacée de l'univers. Jamais le silence n'a été connu dans les vallées tumultueuses; ce n'est que sur les cimes froides que règne cette solennelle permanence que nulle langue n'exprimera, que l'imagination n'atteindra pas. Sans les souvenirs apportés des plaines, l'homme n'y pourrait croire qu'il soit hors de lui quelque mouvement dans la nature; le cours même des astres lui serait inexplicable; et jusqu'aux variations des vapeurs tout lui semblerait subsister dans le changement même. Chaque moment présent lui paraissant continu, il aurait la certitude sans avoir jamais le sentiment de la succession des choses; et les perpétuelles mutations de l'univers seraient à sa pensée un mystère impénétrable. (*Obermann, Lettre VII.*)

II. RÉFLEXIONS SUR LA MORT.

L'homme de bien ne quittera pas la vie tant qu'il pourra être utile. Être utile et être heureux sont pour lui une même chose. S'il souffre et qu'en même temps il fasse beaucoup de bien, il est plus satisfait que mécontent. Mais quand le mal qu'il éprouve est plus grand que le bien qu'il opère, il peut tout quitter. Il le devrait quand il est inutile et malheureux, s'il pouvait être assuré que sous ces deux rapports son sort ne changera pas. On lui a donné la vie sans son consentement, s'il était encore forcé de la garder, quel bien lui resterait-il? Il peut aliéner ses autres droits, mais jamais celui-là : sans ce dernier asile, sa dépendance est affreuse. Souffrir beaucoup pour être un peu utile, c'est une vertu qu'on peut conseiller dans la vie, mais non un devoir qu'on puisse prescrire à celui qui s'en retire. L'homme est souvent admirable en supportant sa vie, mais ce n'est pas à dire qu'il y soit toujours obligé [1]. (*Obermann, Lettre XII.*)

JAY [2].

LA FONDATION DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE.

Cependant Richelieu ne se bornait pas à favoriser l'agrandissement du royaume, et à poursuivre ceux qui osaient lui résister. Il travaillait

[1] Un tel sentiment qui est celui des prétendus sages de l'antiquité, ne peut être admis. C'est parce que nous ne pouvons nous donner l'existence à nous-même, que nous n'avons pas le droit de nous l'ôter. Les circonstances de la vie de Sénancour expliquent cette doctrine condamnable, que, du reste, il n'eut garde de pratiquer. Toute sa vie, il s'ennuya, jamais il ne fut utile à ses semblables, et il n'attenta point à ses jours.

[2] **Antoine JAY** (1770—1854), homme de lettres, né à Guitre (Gironde).

avec un zèle remarquable à ranimer le commerce, à favoriser l'industrie et à faire fleurir les sciences et les arts. La tranquillité intérieure qu'il avait rétablie, en faisant respecter les lois, lui en facilitait les moyens : et il sentait tout ce qu'on pouvait attendre d'une nation vive, ingénieuse et non moins propre aux arts de la paix qu'à ceux de la guerre. Il était impossible qu'un homme de cette trempe n'aperçut pas le mouvement qui, depuis la réformation, avait été communiqué à l'esprit humain; et il voulut que dans cette nouvelle carrière, les Français fissent de nobles efforts pour devancer les autres peuples.

La philosophie n'existait pas en France : et cependant un philosophe du premier ordre, Montaigne, avait publié son livre, où se trouvent les plus hautes pensées, et les maximes les plus salutaires de la raison. Mais on le lisait sans le comprendre; et ces doctrines bizarres, connues sous le nom de *Philosophie scholastique*, formaient la base de l'enseignement, servaient à protéger l'erreur, à défendre les préjugés et à donner une fausse direction à l'esprit humain. L'ignorance et la crédulité étaient généralement répandues dans toutes les classes de la société. Toutefois l'étude des chefs-d'œuvre de l'antiquité, en tournant l'attention vers la littérature, avaient excité quelque émulation. On négligeait les pensées; mais on s'était occupé des signes qui les transmettent à l'esprit. On n'était pas instruit, mais on sentait le besoin de l'instruction. La langue avait perdu une partie de sa rudesse et commençait à se perfectionner. Malherbe créa l'idiome poétique : l'éclat de son langage, la pompe et l'harmonie de ses vers, annoncèrent l'arrivée des muses dans leur nouvelle patrie.

La langue nationale devint l'objet d'une étude plus assidue et s'éleva quelquefois jusqu'à l'éloquence. Balzac lui rendit des services éminents. Il la força de se prêter aux divers mouvements de la pensée, et chercha surtout la noblesse de l'expression. Le cardinal de Richelieu lui-même, au milieu de ses immenses travaux politiques, s'occupait de belles-lettres et préparait les conquêtes du génie français. Il savait que, sans la gloire des lettres, les nations n'arrivent jamais au premier rang. Voici ce qu'il fait dire à Louis XIII, dans les lettres patentes de fondation de l'Académie française :

« Aussitôt que Dieu nous eut appelé à la conduite de cet état, nous eûmes pour but, non-seulement de remédier aux désordres que les

Après avoir étudié chez les oratoriens, il fit un séjour de sept années en Amérique, et à son retour en France, fut chargé de l'éducation des fils de Fouché. En 1810, il eut la direction du *Journal de Paris*, et, ensuite, prit part à la fondation du *Constitutionnel*. En 1832, il fut nommé membre de l'Académie française.

Ses écrits se distinguent par la correction du style, mais on n'y trouve aucun esprit progressif. Ce fut en vain que Jay s'épuisa à combattre le romantisme : celui-ci a triomphé, et parmi les nombreux écrits de Jay, aucun n'est reste. — *Histoire du Cardinal de Richelieu : les Ermites en prison, les Ermites en liberté*, avec Jouy; *La conversion d'un romantique.*

guerres civiles, dont il a été si longtemps affligé, y avaient introduits, mais aussi de l'enrichir de tous les ornements convenables à la plus illustre et la plus ancienne de toutes les monarchies qui soient aujourd'hui dans le monde. Et quoique nous ayons travaillé sans cesse à l'exécution de ce dessein, il nous a été impossible jusqu'ici d'en voir l'entier accomplissement. Les mouvements excités si souvent dans la plupart de nos provinces, et l'assistance que nous avons été obligé de donner à plusieurs de nos alliés, nous ont diverti de toute autre pensée que de celle de la guerre, et nous ont empêché de jouir du repos que nous procurions aux autres. Mais comme toutes nos intentions ont été justes, elles ont eu aussi des succès heureux.

« Ceux de nos voisins qui étaient oppressés par leurs ennemis, vivent maintenant en assurance sous notre protection ; la tranquillité publique fait oublier à nos sujets toutes les misères passées ; et la confusion a cédé enfin au bon ordre que nous avons fait revivre parmi eux, en rétablissant le commerce, en faisant observer exactement la discipline militaire dans nos armées, en réglant nos finances et en réformant le luxe. Chacun sait la part que notre cousin, le cardinal de Richelieu, a eue en toutes ces choses, et nous croirions faire tort à la suffisance et à la fidélité qu'il nous a fait paraître en toutes nos affaires, depuis que nous l'avons choisi pour notre principal ministre, si en ce qui nous reste à faire pour la gloire et pour l'embellissement de la France, nous ne suivions ses avis, et ne commettions à ses soins la disposition et la direction des choses qui s'y trouveront nécessaires.

« C'est pourquoi, lui ayant fait connaître notre intention, il nous a représenté qu'une des plus glorieuses marques de la félicité d'un état, était que les arts et les sciences y fleurissent, et que les lettres y fussent en honneur, aussi bien que les armes, puisqu'elles sont un des principaux instruments de la vertu. Qu'après avoir fait tant d'exploits mémorables, nous n'avions plus qu'à ajouter les choses agréables aux nécessaires, et l'ornement à l'utilité, et qu'il jugeait que nous ne pourrions mieux commencer, que par le plus noble de tous les arts, qui est l'éloquence. Que la langue française, qui jusqu'à présent, n'a que trop ressenti la négligence de ceux qui l'eussent pu rendre la plus parfaite des modernes, est plus capable que jamais de le devenir, vu le nombre des personnes qui ont une connaissance particulière des avantages qu'elle possède et de ceux qui s'y peuvent encore ajouter. Que pour en établir des règles certaines, il avait ordonné une assemblée dont les propositions l'avaient satisfait; si bien, que pour les exécuter et pour rendre le langage français, non-seulement élégant, mais capable de traiter tous les arts et toutes les sciences, il ne serait besoin que de continuer ces conférences, ce qui se pourrait faire avec beaucoup de fruit, s'il nous plaisait de les autoriser; de permettre qu'il fût fait des règlements et des statuts, pour la police qui doit y être gardée; et de gratifier ceux dont elles seront composées, de quelques témoignages honorables de notre bienveillance. Nous avons approuvé lesdites conférences, et vou-

lons qu'elles se continuent désormais en notre bonne ville de Paris, sous le nom de *l'Académie française*, etc. »

Ces lettres patentes, datées du mois de Janvier 1635, sont elles-mêmes un exemple des progrès du langage, et un noble témoignage des grandes vues du cardinal de Richelieu dans tout ce qui pouvait concourir à fonder la gloire nationale, et à élever la France au premier rang des nations civilisées. L'établissement de l'Académie marque l'époque où le génie national prit un essor sublime, et fonda cette domination littéraire que la France exerce encore sur les autres peuples de l'Europe. La philosophie avait fait ailleurs des progrès plus rapides. Bacon en Angleterre, Galilée en Italie, Kepler en Allemagne, avaient déjà porté un coup d'œil rapide et profond dans les sciences exactes, et soulevé une partie du voile qui nous dérobe les opérations et les lois de la nature; mais à peine le mouvement général se fut-il communiqué en France, qu'elle s'éleva dans les sciences, dans les lettres et dans les arts, à un point de perfection qui ne cessera jamais d'exciter la surprise et l'admiration. Trois génies du premier ordre, dans des genres différents, et tels que chacun d'eux suffirait à l'illustration d'un siècle, Corneille, Descartes et Pascal, parurent presque en même temps et ouvrirent cette grande époque à jamais célèbre dans les annales de l'esprit humain.

(*Histoire du Ministère du Cardinal de Richelieu, Tome I, Livre IV.*)

COURIER [1].

FRAGMENT DU PAMPHLET DES PAMPHLETS.

Pendant que l'on m'interrogeait à la préfecture de police sur mes nom, prénoms, qualités, comme vous avez pu voir dans les gazettes du temps, un homme se trouvant là sans fonctions apparentes, m'aborda familièrement, me demanda confidemment si je n'étais point auteur de certaines brochures; je m'en défendis fort. « Ah! Monsieur, me dit-il, vous êtes un grand génie, vous êtes inimitable. » Ce propos, mes amis, me rappela un fait historique peu connu que je vous veux conter par forme d'épisode, digression, parenthèse, comme il vous plaira; ce m'est tout un.

[1] **Paul-Louis COURIER** (1773—1825), écrivain célèbre, né à Paris, mort assassiné. Il embrassa la carrière militaire et fit les guerres de la République et de l'Empire, mais une fois promu au grade de chef d'escadron, en 1809, il quitta le service pour se livrer aux lettres. Helléniste profond, il donna une Traduction de *Daphnis et Chloé*, ou plutôt il améliora celle d'Amyot en la modifiant à certains endroits, pour la rapprocher de l'original. Comme il avait consulté un manuscrit grec qui se trouvait à Florence, on l'accusa d'avoir fait à dessein une tache d'encre sur une des pages, pour se réserver un passage

Je déjeunais chez mon camarade Duroc, logé en ce temps-là, mais depuis peu, notez, dans une vieille maison fort laide, selon moi, entre cour et jardin, où il occupait le rez-de-chaussée. Nous étions à table, plusieurs, joyeux, en devoir de bien faire, quand tout à coup arrive, et sans être annoncé, notre camarade Bonaparte, nouveau propriétaire de la vieille maison, habitant le premier étage. Il venait en voisin, et cette bonhomie nous étonna au point que pas un des convives ne savait ce qu'il faisait. On se lève, et chacun demandait : « Qu'y a-t-il? » Le héros nous fit rasseoir. Il n'était pas de ces camarades à qui l'on peut dire : mets-toi là et mange avec nous. Cela eût été bon avant l'acquisition de la vieille maison. Debout à nous regarder, ne sachant trop que dire, il allait et venait. « Ce sont des artichauts dont vous déjeunez là? — Oui, général. — Vous, Rapp, vous les mangez à l'huile? — Oui, général. — Et vous, Savary, à la sauce; moi, je les mange au sel. — Ah! général, répond celui qui s'appelait alors Savary, vous êtes un grand homme, vous êtes inimitable. »

Voilà mon trait d'histoire que je rapporte exprès, afin de vous faire voir, mes amis, qu'une fois on m'a traité comme Bonaparte, et par les mêmes motifs. Ce n'était pas pour rien qu'on flattait le consul, et quand ce bon monsieur, avec ses douces paroles, se mit à me louer si démesurément que j'en faillis perdre contenance, m'appelant homme sans égal, incomparable, inimitable, il avait son dessein, comme m'ont dit depuis des gens qui le connaissent, et voulait de moi quelque chose, pensant me louer à mes dépens. Je ne sais s'il eut contentement. Après maints discours, maintes questions, auxquelles je répondis le moins mal que je pus : « Monsieur, me dit-il en me quittant, Monsieur, écoutez, croyez moi; employez votre grand génie à faire autre chose que des pamphlets. »

Sorti de là, je me trouvai sur le grand degré avec M. Arthus B...., libraire, un de mes jurés, qui s'en allait dîner, m'ayant déclaré coupable. Je le saluai. Il m'accueillit, car c'est le meilleur homme du monde ; chemin faisant, je le priai de me vouloir dire ce qui semblait à reprendre dans le *Simple discours* condamné. « Je ne l'ai point lu, me

nédit. Il publia à cette occasion sa *Lettre à M. Renouard*, où il emploie le sarcasme le plus acéré, mais sans pouvoir parvenir à se justifier entièrement. C'est par ses pamphlets politiques que Courier s'est acquis une réputation considérable. Représentant du libéralisme bourgeois de la Restauration, il fit preuve du plus grand talent d'écrivain en combattant l'autorité et les Jésuites dans sa *Pétition aux deux Chambres*, dans son *Simple discours*, dans son *Pamphlet des pamphlets*, où il dit : « De l'acétate de morphine, un grain dans une cuve se perd, n'est point senti, dans une tasse fait vomir, en une cuillerée tue, et voilà le pamphlet. »

Il a laissé en outre une correspondance étendue, où il affecte la simplicité et la naïveté, et où il arrive à des effets pittoresques, par un singulier travail de mosaïque, en mêlant, dans son style, les hellénismes, les tournures insolites, les expressions du XVI^e^ siècle, et même d'époques plus anciennes. Il résulte de

dit-il; mais c'est un pamphlet, cela me suffit. » Alors je lui demandai ce que c'était qu'un pamphlet, et le sens de ce mot qui, sans m'être nouveau, avait besoin pour moi de quelque explication. » C'est, repondit-il, un écrit de peu de pages comme le vôtre, d'une feuille ou deux seulement. — De trois feuilles, repris-je, serait-ce encore un pamphlet ? — Peut-être, me dit-il, dans l'acception commune; mais proprement parlant, le pamphlet n'a qu'une feuille seule : deux ou plus font une brochure. — Et dix feuilles? quinze feuilles? vingt feuilles? — Font un volume, dit-il, un ouvrage. »

Moi, là-dessus : « Monsieur, je m'en rapporte à vous qui devez savoir ces choses. Mais hélas! j'ai bien peur d'avoir fait en effet un pamphlet, comme le dit le procureur du roi. Sur votre honneur et conscience, puisque vous êtes juré, monsieur Arthus B....., mon écrit d'une feuille et demie, est-ce pamphlet ou brochure? — Pamphlet, me dit-il, pamphlet sans nulle difficulté. — Je suis donc pamphlétaire? — Je ne vous l'eusse pas dit par égard, ménagement, compassion du malheur, mais c'est la vérité. Au reste, ajouta-t-il, si vous vous repentez, Dieu vous pardonnera (tant sa miséricorde est grande) dans l'autre mondre. Allez, mon bon Monsieur et ne péchez plus. »

CHOIX DE LETTRES.

I. A SA MÈRE

A Thionville, le 5 Octobre 1793.

Je viens de recevoir une lettre qui m'apprend que je vais être bientôt premier lieutenant. Je n'ai donc plus que six semaines ou deux mois à rester ici; la saison sera bien avancée alors, et selon toute apparence, la compagnie où j'irai sera en quartier d'hiver; ce qui me console un peu de me voir arraché d'ici. Si la chose tournait autrement, et qu'il me fallût camper au milieu de l'hiver, comme cela est possible, ce serait pour moi un apprentissage un peu rude.

là que sa phrase est souvent tourmentée, et que s'il a de brillantes qualités d'écrivain, il n'a point de grandeur, parce qu'il n'a point de naturel.

Voici en quels termes Goethe parle de lui dans ses Entretiens avec Eckermann :

« Dans ses propres ouvrages, ses petits pamphlets, sa défense à propos de la tache d'encre sur le manuscrit de Florence, Courier fait voir un grand talent qui a de l'affinité avec celui de Byron, de Beaumarchais et de Diderot. Il relève de Byron, par la manière prodigieuse de représenter les choses et de s'en servir en guise d'arguments; de Beaumarchais, par un esprit d'avocat fécond en ressources; de Diderot, par la dialectique. En même temps il est si ingénieux qu'on aurait peine à l'être davantage..... Il est en querelle avec tout le monde, et l'on ne peut croire qu'il n'y ait pas un peu de sa faute, ni que les torts ne soient quelque peu de son côté. »

On a remarqué que, de même que Marmontel dans les *Incas*, Courier a quel-

J'ai reçu, il y a quelques jours, la caisse que vos lettres me promettaient; tout y est admirablement bien. Mon camarade, qui assistait à l'ouverture, fut d'abord surpris de la beauté des étoffes : à mesure que nous avancions, ses éloges augmentaient. Les livres en eurent leur part : c'était bien, quant à moi, ce que j'estimais le plus. Mais lorsque nous arrivâmes aux rubans et aux autres petits paquets, dont il y avait un grand nombre, tous accompagnés de billets et arrangés de manière qu'un aveugle y eût reconnu, je crois, la main maternelle, nos réflexions à tous les deux se portèrent en même temps sur vous, dont la tendresse paraissait moins par les présents, quelque beaux qu'ils fussent, que par les attentions délicieuses dont ils étaient encore ornés. Un soupir lui échappa, et je vis bien alors que le pauvre garçon, qui est sans parents, m'enviait non pas ce qu'il avait sous les yeux, mais ma mère.

J'ai été invité ces jours-ci à la noce d'un de mes sergents, et je m'y suis rendu, quoique j'eusse bien mal à la tête, comme cela m'arrive assez fréquemment depuis un certain temps. Je ne pouvais y être que triste; aussi l'ai-je été. Je n'ai presque bu ni mangé; et quand on a parlé de danser, je me suis refusé à toutes leurs instances. J'en ai dit la vraie raison, mais cela ne les a pas contentés, et ils ont cru que je les dédaignais. Il est certain que rien ne m'a plus humilié et fait enrager depuis quelques années, que de n'avoir pas su danser, et cela par ma faute.

II. A Mme PIGALLE, SA COUSINE.

A Resina, près Portici, le 1er Novembre 1807.

Un jour je voyageais en Calabre... C'est un pays de méchantes gens, qui, je crois, n'aiment personne et en veulent surtout aux Français. De vous dire pourquoi, cela serait long; suffit qu'ils nous haïssent à mort, et qu'on passe fort mal son temps lorsqu'on tombe entre leurs mains. J'avais pour compagnon un jeune homme d'une figure... ma foi, comme ce monsieur que nous vîmes au Raincy; vous en souvenez-vous? et mieux encore peut-être. Je ne dis pas cela pour vous intéres-

quefois mêlé involontairement des vers à sa prose. On lit par exemple, dans le *Simple discours* sur Chambord :

> Mais d'acheter Chambord pour le duc de Bordeaux,
> Je n'en suis pas d'avis et ne le voudrais pas.

Armand Carrel a donné une édition complète des œuvres de Courier, en 1829. Elle forme 4 vol. in-8°, et elle est précédée d'une vie de l'auteur, écrite par le célèbre publiciste.

N'oublions pas de mentionner également une brochure fort intéressante, *Un Helléniste en épaulettes*, par le commandant Édouard de la Barre-Duparcq, directeur des études à Saint-Cyr, où le savant écrivain donne de nombreux extraits de la correspondance du spirituel pamphlétaire.

ser, mais parce que c'est la vérité. Dans ces montagnes les chemins sont des précipices: nos chevaux marchaient avec beaucoup de peine : mon camarade allant devant, un sentier qui lui parut plus praticable et plus court nous égara. Ce fut ma faute; devais-je me fier à une tête de vingt ans? Nous cherchâmes, tant qu'il fit jour, notre chemin à travers ces bois; mais plus nous cherchions, plus nous nous perdions, et il était nuit noire quand nous arrivâmes près d'une maison fort noire. Nous y entrâmes, non sans soupçon, mais comment faire? Là, nous trouvons une famille de charbonniers à table, où du premier mot on nous invita. Mon jeune homme ne se fit pas prier : nous voilà mangeant et buvant, lui du moins, car pour moi j'examinais le lieu et la mine de nos hôtes. Nos hôtes avaient bien la mine de charbonniers; mais, la maison, vous l'eussiez prise pour un arsenal. Ce n'étaient que fusils, pistolets, sabres, couteaux, coutelas. Tout me déplut et je vis bien que je déplaisais aussi. Mon camarade, au contraire : il était de la famille, il riait, il causait avec eux; et, par une imprudence que j'aurais dû prévoir (mais quoi! s'il était écrit!), il dit d'abord d'où nous venions, où nous allions, qui nous étions; Français, imaginez un peu! chez nos plus mortels ennemis, seuls, égarés, si loin de tout secours humain! et puis, pour ne rien omettre de ce qui pouvait nous perdre, il fit le riche, promit à ses gens, pour la dépense et pour nos guides le lendemain, ce qu'ils voulurent. Enfin il parla de sa valise, priant fort qu'on en eût grand soin, qu'on la mît au chevet de son lit; il ne voulait point, disait-il, d'autre traversin. Ah! jeunesse! jeunesse! que votre âge est à plaindre! On crut que nous portions les diamants de la couronne; ce qu'il y avait qui lui causait tant de souci dans cette valise, c'étaient les lettres de sa fiancée.

Le souper fini, on nous laisse; nos hôtes couchaient en bas, nous dans la chambre haute où nous avions mangé; une soupente élevée de sept à huit pieds, où l'on montait par une échelle, c'était là le coucher qui nous attendait, espèce de nid, dans lequel on s'introduisait en rampant sous des solives chargées de provisions pour toute l'année. Mon camarade y grimpa seul, et se coucha tout endormi, la tête sur la précieuse valise. Moi, déterminé à veiller, je fis bon feu et m'assis auprès. La nuit s'était déjà passée presque entière assez tranquillement et je commençais à me rassurer, quand, sur l'heure où il me semblait que le jour ne pouvait être loin, j'entendis au-dessous de moi notre hôte et sa femme parler et se disputer; et, prêtant l'oreille par la cheminée communiquant avec celle d'en bas, je distinguai parfaitement ces propres mots du mari; « Eh bien! enfin voyons, *faut-il les tuer tous deux?* » A quoi la femme répondit : « Oui. » Et je n'entendis plus rien.

Que vous dirais-je? je restai respirant à peine, tout mon corps froid comme un marbre; à me voir, vous n'eussiez su si j'étais mort ou vivant. Dieu! quand j'y pense encore!... Nous deux presque sans armes, contre eux douze ou quinze qui en avaient tant! Et mon cama-

rade mort de sommeil et de fatigue! L'appeler, faire du bruit, je n'osais; m'échapper tout seul, je ne pouvais; la fenêtre n'était guère haute, mais en bas deux gros dogues hurlant comme des loups!... En quelle peine je me trouvais, imaginez-le si vous pouvez. Au bout d'un quart-d'heure qui fut long, j'entends sur l'escalier quelqu'un, et, par les fentes de la porte, je vis le père, sa lampe dans une main, dans l'autre un de ses grands couteaux. Il montait, sa femme après lui; moi derrière la porte; il l'ouvrit; mais, avant d'entrer, il posa la lampe, que sa femme vint prendre; puis il entre pieds nus, et elle de dehors lui disait à voix basse, masquant avec ses doigts le trop de lumière de la lampe : « Doucement, va doucement. » Quand il fut à l'échelle, il monte, son couteau dans ses dents, et, venu à la hauteur du lit... ce pauvre jeune homme étendu offrant sa gorge découverte, d'une main il prend son couteau, et de l'autre... ah! cousine... il saisit un jambon qui pendait au plancher, en coupe une tranche, et se retire comme il était venu. La porte se renferme, la lampe s'en va, et je reste à mes réflexions.

Dès que le jour parut, toute la famille à grand bruit vint nous réveiller, comme nous l'avions recommandé. On apporte à manger : on sert un déjeuner fort propre, fort bon, je vous assure. Deux chapons en faisaient partie, dont il fallait, dit notre hôtesse, emporter l'un et manger l'autre. En les voyant, je compris enfin le sens de ces terribles mots : « *Faut-il les tuer tous deux?* » Et je vous crois, cousine, assez de pénétration pour deviner à présent ce que cela signifiait.

Cousine, obligez-moi : ne contez point cette histoire. D'abord, comme vous voyez, je n'y joue pas un beau rôle, et puis vous me la gâteriez. Tenez, je ne vous flatte point; c'est votre figure qui nuirait à l'effet de ce récit. Moi, sans me vanter, j'ai la mine qu'il faut pour les contes à faire peur. Mais vous, voulez-vous conter? Prenez des sujets qui aillent à votre air, Psyché, par exemple.

FOY [1].

L'ARMÉE FRANÇAISE.

Demandez à un Anglais, à un Allemand, à un Russe, quels sont les meilleurs soldats du monde, chacun dira : « Les nôtres, et ensuite les Français. »

A nombre égal de la même quantité de moyens matériels pour agir, il n'est donné à aucune armée de balancer, en campagne, la supériorité

[1] **Maximilien-Sébastien FOY** (1775—1825), célèbre orateur et général, né à Ham. Après avoir pris part aux campagnes de la République et de l'Empire, il se fit remarquer à la Chambre des députés, par ses brillants plaidoyers contre les mesures anti-nationales de la Restauration. Lorsqu'on présenta un projet de

d'une armée française composée d'éléments nationaux, et commandée d'après la désignation populaire.

D'autres attendent mieux la mort : ils ne vont pas la chercher plus gaiement que nous. Où trouverez-vous ailleurs des soldats que la gloire console du malaise et de la faim, qu'un regard, une parole précipitent dans le danger?

L'Europe a vu la célérité de nos mouvements de stratégie et de tactique, et elle a été saisie d'épouvante; car le secret de la guerre est dans les jambes. Mais si les Français marchent vite et longtemps, quoique petits et portant de lourds fardeaux, ce n'est pas seulement parce qu'ils sont bien conformés, et qu'ils mangent beaucoup de pain, c'est qu'ils excellent par leur moral.

L'esprit et le sentiment les font aller au delà des forces physiques, à la différence des peuples sans passion et des bêtes de somme, qui, après un temps donné, succombent sous certaines charges. Que de fois n'avons-nous pas vu nos fantassins, presque engloutis dans les marais et les fondrières, s'encourager à en sortir, en se disant les uns aux autres les motifs de la marche forcée : motifs que le chef était intéressé à tenir secrets, et que leur perspicacité avait devinés! Le canon se faisait entendre; l'ennemi se montrait; soudain la fatigue était oubliée. On se pressait, on courait; pour vaincre, nos jeunes soldats étaient toujours frais et reposés...

Voyez les bataillons français arriver au bivouac après une marche longue et pénible. Dès que les tambours ont cessé de battre, les havresacs, déposés en rond derrière les faisceaux d'armes, dessinent le terrain où la chambrée doit passer la nuit. On met bas les habits; vêtus seulement de leurs capotes, les soldats courent aux vivres, au bois, à l'eau, à la paille. Le feu s'allume; bientôt la marmite est dressée; les arbres apportés de la forêt sont grossièrement façonnés en pieux et en poutres. Pendant que les baraques s'élèvent, l'air retentit en mille endroits à la fois des coups de la hache et des cris des travailleurs. On dirait la ville d'Idoménée bâtie par enchantement sous l'influence inspiratrice de Minerve.

En attendant que la viande soit cuite, nos jeunes gens, impatients de

loi pour accorder un milliard d'indemnités aux émigrés : « Eh, Messieurs, s'écria l'illustre opposant, il ne s'est pas écoulé un milliard de minutes depuis la mort de Jésus-Christ. » Effectivement, même aujourd'hui, le milliard n'est pas encore accompli.

A sa mort, cent mille citoyens suivirent son convoi, et on lui éleva un monument au cimetière de l'Est. Delphine Gay, qui fut depuis Madame de Girardin, lui consacra une poésie funèbre, terminée par cette belle pensée :

Quand la France l'appelle
C'est la première fois qu'il n'a pas répondu.

On a du général Foy deux volumes de *Discours* et l'*Histoire des Guerres de la Péninsule sous Napoléon*, ouvrage non terminé.

l'oisiveté, recousent les sous-pieds à la guêtre, visitent les gibernes, nettoient et éclaircissent les fusils. La soupe est prête; on la mange. Si le vin manque, la conversation est calme sans être triste, et on ne tarde pas à chercher dans le sommeil les forces nécessaires pour entreprendre la fatigue du lendemain.

Si au contraire la liqueur inspiratrice des propos joyeux, transportée dans des tonneaux ou dans des outres sur les épaules des coureurs qu'on avait envoyés chercher de l'eau, est arrivée au camp, la veillée se prolonge. Les anciens racontent aux conscrits rangés autour du feu les batailles où le régiment a donné avec tant de gloire. Ils frémissent encore d'allégresse en exprimant le transport dont on fut saisi, quand l'Empereur, qu'on croyait bien loin, apparut tout à coup devant le front des grenadiers, monté sur son cheval blanc et suivi de son mameluk. « Oh! quelle déconfiture on eût fait des Russes et des Prussiens, si le régiment qui était à notre droite se fût battu comme le nôtre; si la cavalerie se fût trouvée là au moment où l'ennemi a commencé à fléchir; si le général de la réserve eût égalé en talent et en courage celui qui commandait l'avant garde! Pas un de ces gueux-là, pas un seul n'aurait échappé... »

Quelquefois la diane retentit, et l'aurore commence à poindre avant que les conteurs aient fini. Cependant on a souvent humecté le récit, et il est aisé de s'en apercevoir à la contenance de l'auditoire. Mais l'ivresse des Français est gaie, scintillante et téméraire; c'est pour eux un avant-goût de la bataille et de la victoire.

TALLEYRAND-PÉRIGORD [1].

ESSAI SUR LES AVANTAGES A RETIRER DES COLONIES NOUVELLES.

. . . . . L'art de mettre les hommes à leur place est le premier peut-être dans la science du gouvernement; mais celui de trouver la place des mécontents est, à coup sûr, le plus difficile, et présenter à

[1] **Charles-Maurice, prince-duc DE TALLEYRAND-PÉRIGORD** (1754—1838). Célèbre homme politique, né à Paris, qui joua un rôle important sous l'Empire et sous la Restauration. Il a laissé des *Mémoires* qui seront publiés un jour et qui vraisemblablement n'auront guère d'intérêt, à cause du caractère méticuleux de leur auteur.

PENSÉE DÉTACHÉE.

L'esprit humain, quoiqu'entraîné sans cesse par sa nature vers de nouvelles découvertes, semble néanmoins procéder par crises Il est des époques où il se sent particulièrement tourmenté du besoin d'enfanter et de produire; d'autres où, satisfait de ses conquêtes, il paraît plus occupé de mettre ordre à ses richesses que de les accroître.

leur imagination des lointains, des perspectives, où puissent se prendre leurs pensées et leurs désirs, est, je crois, une des solutions de cette difficulté sociale. Dans le développement des motifs qui ont déterminé l'établissement d'un très-grand nombre de colonies anciennes, on remarque aisément qu'alors même qu'elles étaient indispensables, elles furent volontaires; qu'elles étaient présentées par les gouvernements comme un appât, non comme une peine. On y voit surtout dominer cette idée que les Etats politiques devaient tenir en réserve des moyens de placer utilement hors de leur enceinte cette surabondance de citoyens qui, de temps en temps, menaçaient la tranquillité. Ce besoin, au reste, était fondé sur une origine vicieuse : c'était ou une première loi agraire qui suscitait de menaçantes réclamations qu'il fallait calmer, ou une constitution trop exclusive qui, faite pour une classe, faisait craindre la trop grande population des autres.

C'est en nous emparant de ce qu'ont de plus pur ces vues des anciens, et en nous défendant de l'application qu'en ont faite la plupart des peuples modernes, qu'il convient, je pense, de s'occuper, dès les premiers jours de la paix, de ce genre d'établissements qui, bien conçus et bien exécutés, peuvent être, après tant d'agitations, la source des plus précieux avantages : Et combien de Français doivent embrasser avec joie cette idée! Combien en est-il chez qui, ne fût-ce que pour des instants, un ciel nouveau est devenu un besoin! et ceux qui, restés seul, ont perdu, sous le fer des assassins, tout ce qui embellissait pour eux la terre natale, et ceux pour qui elle est devenue infeconde, et ceux qui n'y retrouvent que des regrets, et ceux même qui n'y trouvent que des remords; et les hommes qui ne peuvent se résoudre à placer l'espérance là où ils éprouvèrent le malheur, et cette multitude de malades politiques, ces caractères inflexibles qu'aucun revers ne peut plier, ces imaginations ardentes qu'aucun raisonnement ne ramène, ces esprits faciles qu'aucun évènement ne désenchante, et ceux qui se trouvent toujours trop resserrés dans leur propre pays, et les spéculateurs avides, et les spéculateurs aventureux, et les hommes qui brûlent d'attacher leur nom à des découvertes, à des fondations de villes, à des civilisations; tel pour qui la France constituée est encore trop agitée; tel pour qui elle est trop calme; ceux enfin qui ne peuvent se faire à aucune dépendance.

Et qu'on ne croie pas que tant d'éléments divers et opposés ne peuvent se réunir. N'avons-nous pas vu dans ces dernières années, depuis qu'il y a des opinions politiques en France, des hommes de tous les partis s'embarquer ensemble pour aller courir les mêmes hasards sur les bords inhabités du Scioto? Ignore-t-on l'empire qu'exercent sur les âmes les plus irritables, le temps, l'espace, une terre nouvelle, des habitudes à commencer, des obstacles communs à vaincre, la nécessité de s'entr'aider remplaçant le désir de se nuire; le travail qui adoucit l'âme et l'espérance qui la console, et la douceur de s'entretenir du pays qu'on a quitté, celle même de s'en plaindre.

Non, il n'est pas si facile qu'on le pense de haïr toujours : ce sentiment ne demande souvent qu'un prétexte pour s'évanouir; il ne résiste jamais à tant de causes agissant à la fois pour l'éteindre.

(*Extrait d'un mémoire lu à la séance publique de l'Institut, le 15 messidor an V.*)

Mme GUIZOT [1].

DE L'INFLUENCE DES FEMMES DANS LA LITTÉRATURE.

Pour connaître les mœurs d'un siècle, il faut consulter les ouvrages écrits par des femmes, presque toujours modelés uniformément sur une situation commune à toutes; les femmes sentent et pensent beaucoup moins d'après leur jugement personnel, que d'après les habitudes que leur ont données, la place qu'elles occupent dans la société et le rôle qu'elles sont appelées à y jouer. L'indépendance et l'originalité sont nécessairement rares chez des êtres dont l'existence est renfermée dans un cercle étroit et dont les intérêts sont semblables. Sauf les observations qu'elle aura pu faire sur elle-même, fécond et important sujet de réflexions, il y a toujours lieu de croire que ce que pense une femme est ce qui sera généralement reçu par les femmes de son temps, et de ce que les femmes pensent dans un temps quelconque, on peut aisément inférer ce qu'elles y sont.

[1] **Elisabeth-Charlotte-Pauline DE MEULAN, Madame GUIZOT** (1773—1827), femme de lettres, née à Paris. Elle épousa M. Guizot en 1812. — *Essais de littérature et de morale*; les *Enfants*; *l'Ecolier ou Raoul et Victor*; *l'Education domestique*; *Nouveaux Contes*; *des Idées de droit et de devoir*; *de l'Anarchie et du pouvoir*.

PENSÉES DÉTACHÉES.

Le courage d'un homme est de se soustraire au joug; celui d'une femme est de le supporter; y conformer sa volonté, c'est pour elle le seul moyen d'espérer cette liberté qui consiste à faire ce qu'on veut.

L'énergie de l'âme s'endort dans les vagues rêveries de l'espérance; le travail actuel pèse à celui qui croit pouvoir se reposer sur l'avenir : mais que tout à coup la perspective du bonheur se ferme devant lui, il recueille toutes ses forces dans le moment présent, et, appuyé sur son malheur, s'élance à de nouvelles destinées.

La gloire est le superflu de l'honneur; et comme toute autre espèce de superflu, celui-là s'acquiert souvent aux dépens du nécessaire.

Sa nièce, **Marguerite-Andrée-Elisa BILSON, Madame GUIZOT** (1804—1833), seconde femme du ministre, a écrit aussi quelques opuscules.

MALTE-BRUN [1].

CLIMAT DE LA SUÈDE.

Le climat de la Suède, généralement moins rude que celui de la Norwége, est toujours un sujet d'étonnement pour l'étranger. En Gothie, la douceur de la température et la fertilité du sol ont tellement favorisé la reproduction, que, bien que cette province soit à peine égale au quart de tout le royaume, sa population en forme à peu près les deux tiers. A Stockholm, l'Allemand des bords de la Baltique ne retrouve point ces brouillards qui s'étendent sur une grande partie de l'Allemagne; le Français n'y regrette point le climat du nord de la France, il n'y éprouve même pas ces changements brusques et fréquents qui nuisent à l'agrément du séjour de Paris. Dans la capitale du royaume, les plus longs jours et les plus longues nuits sont de dix-huit heures et demie; à Kalix, près de la frontière du Nord, l'hiver dure neuf mois, et l'été trois, qui se terminent avec celui de Septembre; le soleil ne quitte pas l'horizon dans la saison des plus longs jours, et ne se montre point dans celle des plus longues nuits. En général, on respire en Suède un air pur, et l'on n'y éprouve jamais les ravages des maladies contagieuses. La beauté d'un été chaud et sec qui, dans sa courte durée, voit les frimas disparaître tout à coup et presque d'heure en heure, les plantes se parer de feuilles et de fleurs, fait oublier que le printemps y est inconnu. L'Europe méridionale, ainsi qu'on l'a dit avec justesse, ne connaît pas cette douce clarté d'une matinée ou d'une soirée du Nord, cette lente disparition des rayons du soleil, réfléchis dans un océan de nuages pourprés, et ces nuits encore embellies par la faible lueur du crépuscule, au moment où l'aube matinale se montre à l'Orient. (*Précis de Géographie universelle.*)

[1] **Malte-Conrad BRUNN, dit MALTE BRUN** (1775—1826), célèbre géographe né à Thisted, dans le Jutland. Il s'établit en France, et y opéra une révolution dans l'étude de la géographie, car, en effet, au lieu de reproduire de sèches nomenclatures, il suivit la méthode historique et pittoresque que Pausanias et, avant lui, Strabon avaient adoptée chez les Grecs, de sorte qu'on eut sous les yeux un tableau animé de chaque contrée du globe. Malte-Brun a écrit également quelques poésies et quelques brochures politiques. Son principal ouvrage, la *Géographie universelle* parut de 1810 à 1829, en 10 vol. et a été souvent rééditée. La *Géographie mathématique, physique et politique*, fut faite en commun avec Mentelle. C'est Malte-Brun qui proposa de reconnaître l'Océanie pour la cinquième partie du monde.

Son collaborateur **Edme MENTELLE** (1730—1815), géographe distingué, membre de l'Institut, naquit à Paris. — *Géographie comparée*, 7 vol.; *Application de la synthèse à l'étude de la géographie.*

BIGNON [1].

FRAGMENT DE L'HISTOIRE DE FRANCE.

PASSAGE DU GRAND SAINT-BERNARD.

Bonaparte est arrivé à la cime des Alpes. Est-ce là, est-ce sur quelque autre point que passèrent Annibal, César et Pompée? Les savants, pour le découvrir, en sont encore à de vagues conjectures. On connaît les difficultés qu'eurent à vaincre deux de nos rois, Charlemagne par le Mont-Cenis, François Ier par la vallée de la Stura; mais quelle trace ont laissée après eux Pompée, César et Annibal, François Ier et Charlemagne? Vainement, dans les nombreux défilés de ces montagnes, on cherche aujourd'hui l'empreinte de leurs pas. Cette empreinte fut effacée par la neige ou le vent du lendemain. Devant Bonaparte seul, les Alpes se sont abaissées, seul il en a aplani les sommités et comblé les abîmes, seul il a établi un pont, héroïque en même temps et populaire, entre la France, la Suisse et l'Italie.

Le 16 mai, le général Lannes était, avec son avant-garde, entré dans Aoste, où il trouva des approvisionnements précieux pour l'armée. Dès le lendemain, les combats commencèrent. La défense de la vallée avait été confiée à quatre ou cinq mille Autrichiens placés à Châtillon. Ce corps fut battu, perdit plusieurs pièces de canon, quelques centaines de prisonniers, et se retira en désordre. Encouragées par ce premier succès, nos troupes poursuivaient leur marche avec confiance, lorsque soudain elles furent arrêtées par un obstacle qui semblait accuser la

[1] **Louis-Pierre-Edouard, baron DE BIGNON** (1771—1841), homme d'État et publiciste, membre de l'Académie des sciences, né à La Meilleraye en Normandie. Dès sa jeunesse, il songea à jouer un rôle politique. On a encore de lui quelques vers faciles par lesquels il demandait une place aux membres du Directoire :

Rime et raison du même pas
Bien rarement marchent ensemble,
Et franchement je ne crois pas
Qu'en moi le hasard les rassemble;
Mais puisqu'il faut les séparer,
Je garde du moins la dernière,
Dans l'emploi que j'ose espérer,
C'est elle qui m'est nécessaire.
Cet emploi les rapprochera
(Si vous souffrez que je l'attende) :
C'est la rime qui le demande,
Et la raison le remplira.

Le Directoire se montra bien inspiré en accueillant Bignon, qui a laissé, comme administrateur et comme homme politique, les plus honorables souvenirs. En 1806, il fut chargé d'administrer les finances des provinces prussiennes qu'occupaient les Français. Il remplit le même rôle en Autriche en 1809, figura au congrès de Dresde, et, pendant les Cent-Jours, fut ministre des relations extérieures. Plus tard, il devint pair de France. Son grand ouvrage, l'*Histoire de la Diplomatie française* (1829—1840, 10 vol.), fut écrite sur l'invitation expresse de Napoléon, qui tenait Bignon en grande estime. — *La Pologne* (1811—1813).

prudence du premier consul. Tout avait été prévu, hors la redoutable barrière du fort de Bard, non qu'on ignorât son existence; mais on avait ignoré et tout l'avantage de sa position, et la direction habilement calculée de ses batteries, et l'impossibilité de l'enlever de vive force. Ce fort est situé sur la rive gauche du torrent de la Dora, dont il ferme la vallée. Entre deux montagnes à peine séparées l'une de l'autre, et au pied desquelles se trouve la petite ville de Bard, que traverse la Dora, s'élève un rocher de forme pyramidale, et sur ce rocher apparaît ce fort, presque inconnu jusqu'à nos jours, mais destiné à devenir fameux, puisqu'il a failli arrêter César et sa fortune. Une seule route existe, et elle passe par la ville. La ville fut emportée, et les Autrichiens se retirèrent dans le fort.

Ce n'était qu'un demi-triomphe. Si l'armée avait suivi la route de la ville, le fort l'aurait écrasée de son artillerie. On fut réduit à tailler le roc comme Annibal. On ouvrit dans la montagne, ou plutôt dans le rocher d'Albarédo, une espèce d'escalier par lequel on fit filer les hommes et les chevaux. Pour l'artillerie ce chemin était impraticable. Nul autre passage n'était possible que celui de la ville de Bard. La nécessité commandait; le péril ne pouvait être évité; on dut se borner à le restreindre. Les roues des voitures, des caissons, furent entourées de paille, le chemin fut couvert de fumier, de matelas, de tout ce que pouvait amortir le bruit du transport. Grâce à cette précaution, l'artillerie passa pendant la nuit, non sans la perte de quelques braves, tués par les boulets et la mitraille que, dans l'obscurité, le fort lançait au hasard; mais du moins la perte fut vingt fois moins grande qu'elle ne l'eût été sans cet expédient. Le commandant du fort, complétement trompé par ce stratagème, en annonçant au général Mélas qu'il était

Ce célèbre diplomate n'appartient pas à la famille des Bignon, qui a pour chef **Jérôme**, avocat général au Parlement, et compte parmi ses membres deux académiciens, l'un, l'abbé **Paul**, l'autre, **Frédéric**, qui fut membre de l'Académie des Inscriptions, mais duquel on n'a aucun ouvrage.

Il ne faut pas oublier que c'est au président du Parlement que l'on doit la première édition des *Formules de Marculfe*, ouvrage très-utile, malgré son style barbare, pour la connaissance de l'antiquité ecclésiastique et de l'Histoire des rois de France de la première race.

Donc ne pas le confondre avec

Jérôme BIGNON (1589—1656), avocat général, d'une illustre famille de magistrats, né à Paris. « Il a laissé, dit Voltaire, un grand nom plutôt que de grands ouvrages. » L'une de ses publications les plus intéressantes est le *Voyage de François Pyrard* (1570—1621), qui parcourut les Indes, Ceylan, Malacca, Sumatra, les Maldives, pendant 10 ans, et a laissé une relation fort curieuse de ses diverses aventures.

L'abbé Jean-Paul BIGNON (1662—1743), petit-fils de Jérôme, prédicateur, bibliothécaire du roi, membre de l'Académie française, né à Paris, est en outre connu pour avoir protégé Tournefort, qui, en reconnaissance, donna le nom de *Bignonia*, à un nouveau genre de plantes d'Amérique.

entré en Italie environ trente mille Français et trois ou quatre mille chevaux, se faisait fort d'empêcher qu'il y arrivât de l'artillerie.

(*Tome I, Chap. V.*)

BICHAT [1].

LA VIE.

On cherche dans des considérations abstraites la définition de la vie ; on la trouvera, je crois, dans cet aperçu général : la vie est l'ensemble des fonctions qui résistent à la mort.

Tel est, en effet, le mode d'existence des corps vivants, que tout ce qui les entoure tend à les détruire. Les corps inorganiques agissent sans cesse sur eux ; eux-mêmes exercent les uns sur les autres une action continuelle ; bientôt ils succomberaient s'ils n'avaient en eux un principe permanent de réaction. Ce principe est celui de la vie; inconnu dans sa nature, il ne peut être apprécié que par ses phénomènes : or, le plus général de ces phénomènes est cette alternative habituelle d'action de la part des corps extérieurs et de réaction de la part du corps vivant, alternative dont les proportions varient suivant l'âge.

Il y a surabondance de vie dans l'enfant parce que la réaction surpasse l'action. L'adulte voit l'équilibre s'établir entre elles, et par là cette turgescence vitale disparaître. La réaction du principe interne diminue chez le vieillard, l'action des corps extérieurs restant la même; alors la vie languit et s'avance insensiblement vers son terme naturel, qui arrive lorsque toute proportion cesse.

La mesure de la vie est donc, en général, la différence qui existe entre l'effort des puissances extérieures et celui de la résistance intérieure. L'excès des unes annonce sa faiblesse, la prédominance de l'autre est l'indice de sa force.

[1] **Marie-François-Xavier BICHAT** (1771—1802), l'un des plus grands médecins des temps modernes, né à Thoirette (Bresse). Il étudia à Lyon sous le célèbre Marc-Antoine Petit, puis vint à Paris suivre les leçons de Dessault, qui le traita comme son fils. Il se fit bientôt une grande réputation en professant l'anatomie, la chirurgie opératoire et la physiologie, et devint médecin de l'Hôtel-Dieu, en 1800. Ses expériences sur les cadavres contribuèrent à sa mort prématurée. A cette occasion, Corvisart écrivit au premier Consul ces lignes mémorables : « Bichat vient de mourir sur un champ de bataille qui compte aussi plus d'une victime ; personne, en si peu de temps, n'a fait tant de choses et aussi bien. » Le premier Consul répondit à cette communication en donnant l'ordre d'élever, à l'Hôtel-Dieu même, un monument en l'honneur de Dessault et de Bichat. — *Recherches physiologiques sur la vie et la mort*, 1800, dont le docteur Cerise a donné une bonne édition ; *Anatomie générale appliquée à la physiologie et à la médecine*, 1801, 2 vol. ; *Anatomie descriptive*, 1801-1802, t. I (ouvrage inachevé).

Telle est la vie considérée dans sa totalité ; examinée plus en détail, elle nous offre deux modifications remarquables. L'une est commune au végétal et à l'animal, l'autre est le partage de ce dernier. Jetez, en effet, les yeux sur deux individus de chacun de ces règnes vivants, vous verrez l'un n'exister qu'au dedans de lui, n'avoir avec ce qui l'environne que des rapports de nutrition, naître, croître, et périr fixé au sol qui en reçut le germe ; l'autre allier à cette vie intérieure dont il jouit au plus haut degré, une vie extérieure qui établit des relations nombreuses entre lui et les objets voisins, marie son existence à celles de tous les autres êtres, l'en éloigne ou l'en rapproche suivant ses craintes ou ses besoins, et semble ainsi, en lui appropriant tout dans la nature, rapporter tout à son existence isolée.

DE GÉRANDO [1].

FRAGMENT DU TRAITÉ DU PERFECTIONNEMENT MORAL OU DE L'ÉDUCATION DE SOI-MÊME.

LE PLAISIR ET LE REPOS.

Ce travail qui nous coûte tant de sueurs n'est cependant point sans quelques charmes : l'exercice réglé de l'activité suffit pour lui donner de l'attrait, pour en faire presque un besoin : on voit des personnes oisives se donner un travail manuel, pour se délivrer du poids du désœuvrement ; la plupart de nos divertissements sont une imitation du travail, un travail privé seulement d'un but sérieux ; le travail, d'ailleurs, engendre les voluptés et les joies du repos ; c'est un privilége qui lui est exclusivement réservé ; il relève ces voluptés, en leur donnant le caractère d'une récompense.

[1] **Joseph-Marie, baron DE GÉRANDO** (1772—1842), pédagogiste, pair de France, né à Lyon. Il servit comme chasseur au 6e régiment, dans le corps de Masséna, et fit, en cette qualité la campagne d'Allemagne, pendant qu'il se livrait déjà à sa vocation pour la pédagogie, en écrivant un livre intitulé : *Des signes et de l'art de penser*. Sa carrière administrative fut active et brillante, et lui ouvrit les portes de deux académies, mais ce fut plutôt un esprit ardemment passionné pour le bien, qu'un penseur original, car, dans son premier ouvrage, il reproduit à peu près les théories de Condillac, et, dans son *Histoire comparée des systèmes de philosophie*, complétée après sa mort (1822-1847, 8 vol.), il se montre souvent au-dessous de la tâche qu'il prétendait remplir. Ce qu'on ne peut lui contester, c'est que, toute sa vie, il s'occupa d'éducation, et concourut à l'introduction de toutes les découvertes utiles, notamment à la propagation de l'enseignement mutuel.—*Du perfectionnement moral ou de l'éducation de soi-même ; Cours normal de l'Instituteur.*

Son fils, **A. DE GÉRANDO**, a publié quelques écrits sur la Hongrie, et mourut en volant à la défense de ce pays, après la révolution de 1848.

L'effet naturel du plaisir est de rétablir, entre les facultés, l'équilibre détruit par la fatigue. Les efforts du travail ont donné aux facultés actives un extrême développement, le plaisir rend aux facultés passives une intervention qui tempère l'agitation. Ordinairement le travail exerce d'une manière privilégiée quelque branche spéciale des facultés actives; le plaisir remet en jeu celles qui étaient restées oisives; c'est pourquoi il suffit, le plus souvent, de passer à une autre occupation pour se procurer un délassement; le changement seul récrée. Aussi, le plaisir bien entendu, est-il une sorte de repos. L'effet naturel du repos est de rendre aux facultés de l'âme un calme secret et doux. En sortant du sein du repos, s'il a été goûté dans un moment opportun, si l'on n'en a point abusé, on se trouve mis en pleine possession de soi-même; on sent plus fidèlement, on comprend mieux les inspirations de la nature; on éprouve une plus grande confiance; on est plus fort contre la peine, et mieux disposé pour le bonheur. Que le plaisir et le repos soient toujours placés dans les intervalles de travail, proportionnés à ses fatigues! Qu'il soient toujours la rémunération acquise par les efforts qui ont précédé et la préparation nécessaire à ceux qui vont suivre! La satisfaction qui les accompagnera, les espérances nouvelles qui s'y montreront en perpective, en rehausseront le prix, en accroîtront la douceur.

ALIBERT [1].

FRAGMENT DE LA PHYSIOLOGIE DES PASSIONS.

AMOUR MATERNEL.

... Il n'y a rien de réfléchi, tout est spontané dans l'amour d'une mère. Il fallait bien que la nature environnât son tendre ministère de toutes les illusions du bonheur : car, si l'on songeait d'avance à tous les écueils dont l'inexpérience humaine est menacée, quelle est celle qui ne frémirait de la périlleuse tâche qu'elle s'impose? Tout Paris se

[1] **Le baron Jean-Louis ALIBERT** (1767-1837), célèbre médecin, né à Villefranche (Aveyron). Il fut successivement médecin de l'hôpital St-Louis, professeur à la Faculté, premier médecin du roi, et se fit un nom par ses travaux sur les maladies de la peau. Outre ses ouvrages scientifiques, on a de lui : *Physiologie des passions,* 1818, 2 vol.

PENSÉES DÉTACHÉES.

Le mariage est un lien que l'espoir embellit, que le bonheur conserve et que le malheur fortifie.

Le mépris est comme le fer brûlant dont on se servait pour marquer les criminels; ses empreintes sont presque toujours ineffaçables.

Le mépris est un supplément que nous ajoutons à l'insuffisance des lois pénales.

souvient de cette soirée désastreuse qui fut si funeste à l'amour maternel. Un ambassadeur d'Allemagne faisait célébrer le mariage d'un illustre conquérant; mille flambeaux éclairaient un palais magique, élevé avec autant de célérité que d'imprévoyance. Tous les arts avaient uni leurs merveilles pour enchanter ce beau lieu; les colonnes étaient couvertes de festons, de guirlandes, de chiffres enlacés, et autres ornements symboliques auxquels un vernis combustible avait imprimé les plus fraîches couleurs. Qui eût cru que les larmes étaient si près de la joie? Un torrent de feu naquit d'une simple étincelle, et enveloppa en un instant cette belle enceinte où tant de familles réunies se livraient à l'innocent plaisir de la danse. Des cris sinistres, les gémissements prolongés de la douleur succédèrent tout à coup au son des instruments qui avaient donné le signal de la fête; les voûtes de l'édifice tremblaient, et déjà plusieurs victimes étaient écrasées. Le peu d'eau que l'on jetait à la hâte ne faisait que nourrir ce vaste embrasement; tout s'engloutissait dans ce gouffre dévorant. On s'embarrassait dans la fuite, mais ce qu'il y avait de plus touchant au milieu de ces scènes d'horreur et de désespoir, c'est le courage sublime d'une multitude de femmes pâles, échevelées, s'élançant au milieu des flammes et disputant leurs filles à l'horrible incendie. Toutes les craintes personnelles s'évanouissaient devant les intérêts sacrés de la maternité malheureuse. En quelques minutes, ce théâtre d'allégresse fut converti en un monceau de cendres. Une princesse adorée y perdit la vie; et le lendemain, quand on fouilla les décombres, on trouva le cadavre d'une autre mère qui tenait le corps de son enfant étroitement embrassé. Non loin d'elle on apercevait les fragments d'un collier, des bracelets, des pierreries, quelques diamants épargnés par le feu, et autres ornements, tristes restes de la vanité humaine, dont la vue affligeait les regards en rappelant à l'âme contristée la futilité de nos biens et la fragilité de notre nature.

(*Tome II, Sect. IV, Chap. II.*)

[1] A cette fête, donnée par l'ambassadeur d'Autriche (duc de Schwarzenberg), un officier suédois, le baron Frédéric de Ridderstolpe, alors attaché à l'état-major de Murat, et devenu plus tard haut fonctionnaire dans sa patrie, eut le courage de disputer aux flammes la duchesse de Leyen presqu'expirante, et grièvement mutilée. Elle mourut le lendemain..... — On retrouva, au milieu des décombres, fondue en une seule masse, la garde d'argent appartenant à l'épée de cet officier. Voulant payer le fournisseur qui l'avait refaite, celui-ci refusa tout paiement : « Chaque français, dit-il, doit être heureux de payer la dette de reconnaissance que son pays a contractée envers un étranger. » La date du sinistre événement était gravée sur l'arme.

Nous avons cru nous conformer à l'esprit de notre livre, en contribuant à sauver de l'oubli un trait aussi beau que peu connu.

DROZ [1].

DE L'EMPLOI DE LA FORTUNE.

Se contenter d'une fortune médiocre est la meilleure preuve de philosophie; toutes les autres me semblent douteuses. Celui qui sait vivre de peu donne seul une haute garantie de la probité et du courage qu'il saurait conserver dans des situations difficiles : celui-là seul a mis, autant qu'il est possible, sa vertu, son repos, son bonheur, à l'abri des vicissitudes du sort et des caprices de ses semblables.

Il est des instants où le désir des richesses pénètre dans la retraite du sage, non avec le puéril et dangereux projet d'éblouir les hommes mais avec la séduisante espérance de leur être utile. Quand l'imagination crée de riantes chimères, on pense quelquefois aux richesses; et l'emploi qu'on en fait dans ses rêves les rend dignes d'envie. Quel vaste champ est ouvert à ceux qui les possèdent! Ils peuvent hâter les progrès des sciences et concourir à la gloire des lettres. Qu'ils offrent un appui aux jeunes gens, dont les premiers essais annoncent des dispositions heureuses, et dont le caractère, peu propre à réussir, se compose d'indépendance et de timidité. Qu'ils s'honorent en parant de leur mains la retraite du vieillard modeste, qui consacra sa vie à l'étude, et qui négligea sa fortune pour enrichir les hommes de quelque découverte. Ils peuvent, sans même accroître leurs dépenses, donner aux arts une noble impulsion : un groupe qui perpétue le souvenir d'une action héroïque ne coûte pas plus qu'un groupe insignifiant de Faunes et de Bacchantes. Une carrière plus belle encore est ouverte à l'opu-

[1] **François-Xavier-Joseph DROZ** (1773—1851), philosophe et économiste, membre de l'Académie française, en 1825, né à Besançon. Il est auteur d'une philosophie peu originale, qui consiste à se contenter de ce qu'on a, en laissant les choses telles qu'elles sont. En conséquence, on ne manqua pas, lorsqu'il fut reçu à l'Académie française, de faire courir sur lui cette épigramme :

> Droz a fait un traité sur le bonheur de l'homme,
> Aussi, quand l'Institut lui décerne la pomme,
> Il accepte avec joie, et se dit : Oh ! mon Dieu,
> Il faut toujours savoir se contenter de peu.

On a de M. Droz un ouvrage politique qui offre de l'intérêt : *Histoire de Louis XVI pendant les années où l'on pouvait prévenir ou diriger la Révolution française* (1839—1842, 3 vol.), mais les systèmes bénins de l'auteur paraissent peu applicables à une époque si agitée. — *Essai sur l'art d'être heureux*, 1806; *Etude sur le beau dans les arts*, 1815; *Application de la morale à la politique*, 1825; *Economie politique*, 1829.

PENSÉE DÉTACHÉE.

Ceux qui veulent toujours analyser ressemblent aux chimistes, qui, pour connaître les fleurs, en détruisent l'éclat et le parfum.

lence. De combien de vices et de pleurs il est en son pouvoir de tarir la source! Ah! le riche, pour être heureux, n'a besoin que de vouloir le devenir; il peut faire immortaliser son nom par les arts; et, ce qui vaut mieux, le faire bénir par les infortunés. De tels plaisirs sont durables; et l'on doit se ranimer encore pour les goûter, même après s'être lassé de tous les autres.

Qu'un rêve séduisant ne nous laisse cependant au réveil aucun désir ambitieux. C'est dans la sphère où l'on est placé par le sort qu'il faut chercher des moyens d'être utile; et, s'il en est qui n'appartiennent qu'à l'opulence, il en est aussi que la médiocrité fait mieux découvrir. Peut-être en nous donnant des richesses, ne réaliserait-on que la moitié du songe. « Il semble, dit Platon, que l'or et la vertu soient placés des deux côtés d'une balance, et qu'on ne puisse ajouter au poids du premier, sans que l'autre devienne au même instant plus léger. »

(*L'Art d'être heureux.*)

PEYRONNET [1].

CONVERSION DE CLOVIS.

Il était nécessaire à Clovis d'être chrétien pour garder les Gaules, et aux chrétiens des Gaules, que Clovis le devînt, pour les préserver.

Clotilde y travaillait avec zèle. Elle en avait eu l'espérance avant de quitter la Bourgogne; mais le succès ne répondait qu'imparfaitement à cette espérance. Clovis flottait indécis entre sa conviction encore incomplète, et le danger d'offenser les vieilles idolâtries des Francs. Les vérités du Christ se manifestaient à lui confusément et avec lenteur. Déjà incrédule aux idoles, il tardait à devenir croyant au seul Dieu. La politique lui persuadait à la fois le christianisme, et l'en dissuadait.

Pendant qu'il doutait et délibérait, Clotilde lui donna un fils. La pieuse reine, profitant avec habileté de la joie du roi, exigea que l'en-

[1] **Charles-Ignace, comte DE PEYRONNET** (1775—1854), célèbre ministre, né à Bordeaux. Il était en 1830, ministre de Charles X, avec Polignac, Chantelauze et Guernon-Ranville, et se rendit aussi impopulaire qu'eux par ses vues arriérées. Il signa les fameuses ordonnances de 1830, et continua ainsi à amener la révolution. Mis en jugement, comme criminel d'État, il fut condamné par la Chambre des pairs à une détention perpétuelle, mais six ans plus tard il fut gracié. Son *Histoire des Francs* fut écrite par lui au château de Ham, pendant sa captivité. Il a aussi composé quelques vers, notamment, a-t-on dit, la chanson si populaire de l'*Hirondelle*, qu'on trouvera plus loin, et les *Pensées d'un prisonnier*, 1834, 2 vol.

Nous donnerons, à l'article de M. de Saint-Maur, des renseignements que nous croyons authentiques, sur cette chanson dont l'origine a été contestée.

fant fût fait chrétien. Clovis, déjà ébranlé, consentit. Il trouvait bon d'avoir cette occasion d'éprouver les dispositions des Francs. Le jeune prince eut donc le baptême. Mais, à quelques jours de là, il mourut, et le roi troublé, retourna en arrière et se repentit.

Clotilde eut un second fils. Elle insista encore, et obtint encore pour lui le baptême. Mais voilà que l'enfant est tout à coup saisi du même mal que son frère. Clovis éclate alors en reproches, s'imaginant que la colère de ses anciens dieux le poursuit. Clotilde, deux fois malheureuse, est consternée et désespérée. Mère, elle pleure; chrétienne, elle prie. Avec elle prient aussi les chrétiens. Enfin la mort est fléchie, et l'enfant guérit. Clovis, encouragé, commence à croire au Dieu de Clotilde.

D'autres événements survinrent. Sur le territoire enfermé entre le Danube, le Rhin et le Mein, deux peuples étaient établis, les Suèves et les Allemands. L'exemple donné par les Francs, les Visigoths et les Bourguignons, les excitait à chercher à leur tour un meilleur établissement dans de plus heureuses contrées. Ayant uni leurs forces, ils marchent, et, rencontrant au passage les Ripuaires, alliés des Francs, et enfants, comme eux, des anciens Sicambres, ils font effort pour les surmonter. Ceux-ci appellent les Francs et Clovis accourt. Il n'avait garde de leur refuser une protection dont il comptait leur faire comprendre et payer le prix.

On combattit à Tolbiac, auprès de Cologne. Sigebert, de la race de Clovis, gouvernait ce pays avec le titre de roi. Ce fut lui qui commença l'attaque, tombant sur les Allemands avec une grande résolution. Mais il succomba. Les troupes, rebutées, reculèrent, et, renversé lui-même et blessé, son fils ne le tira qu'à grand peine de la mêlée.

Tout fut alors, chez les Francs, terreur et désordre. Chez les Allemands, l'ardeur et l'acharnement redoublaient. En un instant, Clovis, pressé et environné, se vit dans un extrême péril : il allait perdre sa gloire. Aurélien [1] alors s'approchant : « Clovis, dit-il, te fieras-tu toujours à tes dieux? — Non, reprit le roi; ils sont vains. Je les connais bien à cette heure. Dieu des chrétiens, sois-moi en aide, je me voue à toi. » Et disant ainsi, il s'élance Le courage revient aux siens, et l'on ne fuit plus. L'ennemi s'étonne. Il poursuivait des troupes rompues, c'est lui maintenant que l'on va rompre et poursuivre; il était vainqueur, le voilà vaincu.

Le carnage fut grand; le roi des Allemands fut tué, la nation passa sous le joug, et paya tribut.

Au retour, Clovis, s'arrêtant à Toul, se fit catéchiser quelque temps par Saint-Waast; Saint-Médard et Saint-Remy achevèrent.

Il vint à Reims. Là, ayant fait assembler les Francs, il se préparait à leur expliquer sa résolution. Mais il est prévenu par des acclamations unanimes : « Nous renonçons les dieux mortels, criait le peuple; nous croirons Remy, et n'obéirons qu'au Dieu immortel! »

[1] Ministre de Clovis et chrétien.

On prépara la solennité du baptême. L'église de Saint-Martin fut parée avec une grande somptuosité : de riches tentures, de précieux vases, des cierges sans nombre, les plus suaves parfums, toutes les pompes et toute la majesté du culte chrétien. Trois mille catéchumènes des Francs suivirent le roi au baptême; et quand ce prince s'avança, vêtu de blanc, pour le recevoir : « Sicambre, lui dit Saint-Remy, humilie-toi et baisse la tête; brûle ce que tu as adoré, et adore ce que tu brûlé.» (*Histoire des Francs.*)

Mme DE LA ROCHEJAQUELEIN[1].

FRAGMENT DES MÉMOIRES.

LA DÉROUTE DU MANS.

Le Mans est situé sur la route d'Alençon à Tours. La route de Paris à Angers se croise avec celle-là, à une demi-lieue de la ville. Un large pont, sur la Sarthe, se trouve à moitié chemin, entre les routes et le faubourg. Le grand chemin d'Alençon traverse dans la ville une grande place, puis une petite, où aboutit une rue étroite, qui est le prolongement de la route de traverse du Mans à Laval. J'étais logée sur cette petite place.

Le second jour, de grand matin, les républicains vinrent attaquer le Mans. On ne les attendait pas si tôt. La veille, des levées en masse s'étaient présentées, et avaient été bientôt dispersées. L'ennemi s'avança, par trois colonnes, sur le point où les routes se croisent. M. de la Rochejaquelein embusqua un corps considérable dans un bois de sapins, sur la droite. Ce fut là que la défense fut le plus opiniâtre : les bleus furent même repoussés plus d'une fois; mais leurs généraux ramenaient sans cesse les colonnes. Nos gens se décourageaient en voyant leurs efforts inutiles. Peu à peu il en revenait beaucoup dans la ville; des officiers même s'y laissaient entraîner. Enfin, sur les deux heures de l'après-midi, la gauche des Vendéens étant entièrement enfoncée, il fallut abandonner le bois de sapins. Henri voulut poster la troupe qui lui restait, dans un champ défendu par des haies et des fossés, où elle

[1] **Marie-Louise-Victoire DE DONNISSAN, Marquise DE LESCURE, en secondes noces, Marquise DE LA ROCHEJAQUELEIN** (1772—1857), célèbre femme politique. D'un caractère viril, elle voulut partager tous les périls de la guerre de Vendée, dont ses deux maris furent les héros. Ses *Mémoires* où elle raconte toutes les péripéties de son existence aventureuse, eurent un grand succès et furent traduits dans toutes les langues de l'Europe. On les réimprime encore aujourd'hui. La rédaction en est due à la participation de M. de Barante.

eût facilement arrêté la cavalerie. Jamais il ne put la rallier. Trois fois, avec MM. Forestier et Allard, il s'élança au milieu des ennemis, sans être suivi d'aucun soldat. Les paysans ne voulaient même pas se retourner pour tirer un coup de fusil. Henri tomba, en faisant sauter un fossé à son cheval, dont la selle tourna; il se releva. Le désespoir et la rage le saisirent. On n'avait pas décidé quelle route on prendrait en cas de revers. Il n'y avait aucun ordre donné, ni pour la défense de la ville, ni pour la retraite. Il voulut y rentrer pour y pourvoir, et essayer de ramener du monde. Il mit son cheval au galop et culbutait ces misérables Vendéens, qui, pour la première fois, méconnaissaient sa voix. Il rentra au Mans. Tout y était en désordre. Il ne put pas rassembler un seul officier pour concerter ce qu'on avait à faire. Ses domestiques ne lui avaient pas même tenu un cheval prêt : il ne put en changer. Il revint, et trouva les républicains qui arrivaient au pont. Il y fit placer de l'artillerie, et on se défendit encore longtemps. Enfin, au soleil couchant, les bleus trouvèrent un gué, et passèrent. Le pont fut abandonné. On se battit ensuite à l'entrée de la ville, jusqu'au moment où, renonçant à tout espoir, le général, les officiers, les soldats, se laissèrent presque tous entraîner dans la déroute, qui avait commencé depuis longtemps : mais quelques centaines d'hommes restèrent dans les maisons, tirèrent par les fenêtres, et ne sachant pas au juste ce qui se passait, arrêtèrent toute la nuit les républicains, qui osaient à peine avancer dans les rues, et qui ne se doutaient pas que notre défaite fût aussi entière. Il y eut des officiers qui se retirèrent à quatre heures du matin seulement. Les derniers furent, je crois, MM. de Sepeaux et Allard. De braves paysans eurent assez de constance pour ne quitter la ville qu'à huit heures, s'échappant comme par miracle. C'est cette circonstance qui protégea notre fuite désordonnée, et qui nous préserva d'un massacre général...

Je descendis : on me mit à cheval : on ouvrit la porte. Je vis alors la place remplie d'une foule qui se pressait et se culbutait en fuyant, et dans l'instant, je fus séparée de toute personne de ma connaissance. J'aperçus M. Stofflet qui amenait les drapeaux. Cependant, le long du mur de la maison, il y avait un espace libre; je me glissai par-là : mais quand je voulus tourner dans la rue qui conduit au chemin de Laval, je ne pus y pénétrer; c'était là que la presse était la plus grande, et que l'on s'étouffait. Des chariots, des canons étaient renversés; les bœufs couchés par terre ne pouvaient se relever et frappaient à coups de pieds ceux qui étaient précipités sur eux. Un nombre infini de personnes, foulées aux pieds, criaient sans être entendues. Je mourais de faim, de frayeur. Je voyais à peine; le jour finissait. Au coin de la rue, deux chevaux étaient attachés à une borne et me barraient le chemin. La foule les repoussait sans cesse vers moi, et alors j'étais serrée entre eux et le mur. Je m'efforçais de crier aux soldats de les prendre et de monter dessus; ils ne m'entendaient pas. Je vis passer auprès de moi un jeune homme à cheval, d'une figure douce. Je lui pris la main : « Mon-

sieur, lui dis-je, ayez pitié d'une pauvre femme grosse et malade; je ne puis avancer. » Le jeune homme se mit à pleurer, et me répondit : « Je suis une femme aussi ; nous allons périr ensemble, car je ne puis pas non plus pénétrer dans la rue. » Nous restâmes toutes deux à attendre.

Cependant le fidèle Bontemps, domestique de M. de Lescure, ne voyant pas qu'on s'occupât de ma fille, la chercha partout. Il la trouva et la prit dans ses bras. Au milieu de la foule, il m'aperçut, et élevant l'enfant, il me cria . « Je sauve l'enfant de mon maître. » Je baissai la tête, et je me résignai. Un instant après, je distinguai un autre de mes domestiques; je l'appelai. Il prit mon cheval par la bride, et me faisant faire place avec son sabre, il me fit suivre la rue. Nous arrivâmes à grand'peine vers un petit pont, dans le faubourg, sur la route de Laval; un canon y était renversé, et embarrassait le passage. Enfin je me trouvai dans le chemin, et je m'arrêtai avec beaucoup d'autres. Quelques officiers étaient là, tâchant de ramener encore les soldats, mais tous leurs efforts étaient inutiles.

Les républicains, entendant beaucoup de bruit de notre côté, y pointèrent les canons et tirèrent à toute volée par-dessus les maisons. Un boulet siffla à un pied au-dessus de ma tête. L'instant d'après, j'entendis une nouvelle décharge, et je me baissai involontairement sur mon cheval. Un officier qui était là me reprocha, en jurant, ma poltronnerie. « Hélas! Monsieur, lui dis-je, il est bien permis à une malheureuse femme de baisser la tête, quand toute l'armée fuit. » En effet, ces coups de canon recommencèrent à faire courir nos gens qui s'étaient arrêtés. Peut-être, s'il eût fait jour, aurait-on pu les ramener.

Je suivis la déroute; je rencontrai M. de Sanglier. Il avait perdu sa femme la veille; il était malade et portait à cheval ses deux petites filles, qui étaient malades aussi : son cheval n'avait pas même de bride. Il m'apprit que c'était vers Laval qu'on s'enfuyait. Successivement je trouvai quelques personnes de ma connaissance, que je reconnus à la faveur du clair de lune. A quelques lieues du Mans, je vis arriver mon père et M. de Larochejaquelein. Ils avaient longtemps essayé de rallier les soldats. Henri vint à moi : « Ah! vous êtes sauvée, me dit-il. — Je croyais que vous aviez péri, lui répondis-je, puisque nous sommes battus. » Il me serra la main, en disant : « Je voudrais être mort. »

J'étais dans un horrible état. Un domestique conduisait toujours mon cheval par la bride, et me soutenait pour me rendre un peu de force. Des soldats me firent boire de l'eau-de-vie à leurs gourdes : je n'en avais jamais goûté. Je voulais qu'on y mêlât de l'eau; on ne trouvait que celles des ornières. Mon père ne me quitta plus. Ma mère et ma fille étaient sauvées; mais j'ignorais où elles étaient. A douze lieues du Mans, je m'arrêtai dans un petit village La nuit était devenue si noire, qu'une femme qui me suivait passa avec son cheval sur une chaussée de moulin; elle tomba dans l'eau, comme cela aurait bien pu m'arriver. Je ne sais si on put la sauver.

Mme de Bonchamp se réfugia dans la même maison que moi. Une

grande partie de l'armée s'arrêta à ce village. Il n'y avait que peu de place dans les chaumières. La route était couverte de pauvres gens, qui accablés de lassitude, s'endormaient dans la boue, sans songer même à se garantir de la pluie.

Le lendemain matin on partit. La faim, la fatigue, les souffrances, avaient tellement épuisé tout le monde, qu'un régiment de hussards aurait exterminé l'armée vendéenne. Peu à peu ceux qui étaient restés en arrière et dans la ville pendant la nuit, nous rejoignirent.

Nous arrivâmes à Laval. J'y retrouvai ma mère et ma fille. Ce fut là qu'on eut le loisir de s'apercevoir des pertes qu'on venait de faire. La déroute du Mans coûta la vie à plus de quinze mille personnes. Ce ne fut pas au combat qu'il en mourut le plus; beaucoup furent écrasés dans les rues du Mans; d'autres, blessés et malades, restèrent dans les maisons, et furent massacrés. Il en mourut dans les fossés et dans les champs voisins de la route. Une assez grande quantité suivit le chemin d'Alençon, et là ils furent pris et conduits à l'échafaud.

Telle fut la déplorable déroute du Mans, où l'armée vendéenne reçut le coup mortel. Il était inévitable. Le jour que l'on quitta la rive gauche de la Loire, avec un peuple de femmes, d'enfants et de vieillards, pour aller chercher un asile dans un pays que l'on ne connaissait pas, sans savoir la route qu'on devait tenir, et au commencement de l'hiver, il était facile de prévoir que nous finirions par cette terrible catastrophe. Le plus beau titre de gloire pour les généraux et pour les soldats, c'est d'avoir pu la retarder si longtemps. (*Chap. XVIII.*)

MARCHANGY [1].

LES FORÊTS DRUIDIQUES.

Les forêts, dont les Druides faisaient leurs temples, n'étaient éclairées que par des rayons vacillants et presque éteints, par des reflets aussi pâles que les lueurs d'une lampe sépulcrale; les chênes, les sapins, les ormes, que n'avaient jamais atteints la foudre ni la cognée, étendaient leurs branches touffues sur le sanctuaire, que remplissaient les simulacres des dieux représentés par des pierres brutes et des troncs grossièrement façonnés. L'eau du ciel, filtrée à travers cent étages de rameaux, traçait d'humides couleurs sur ces images livides que la mousse et les lichens rongeaient comme une lèpre affreuse.

C'est là que les Druides, vêtus de la robe blanche des Platon et des Pythagore, armés de faucilles d'or et portant un sceptre surmonté

[1] **Louis-Antoine-François DE MARCHANGY** (1782—1826), littérateur, avocat général à la Cour de cassation, né à Clamecy. Il commença par s'attacher à Napoléon, se convertit ensuite au royalisme et montra beaucoup d'acharnement

du croissant des prêtres de l'antique Héliopolis; c'est là que ces terribles semnothées, le front ceint de feuilles de chêne et de bandeaux étoilés, emblèmes de l'apothéose, viennent chercher avec des cérémonies mystérieuses le gui sacré que nos ancêtres appelèrent longtemps le rameau des spectres, l'épouvantail de la mort, et le vainqueur des poisons.

C'est là qu'attentif à leur signal, le sacrificateur immole les captifs en l'honneur d'Esus et de Teutatès; c'est là qu'il brûle au milieu de la nuit les figures d'osier renfermant des victimes humaines; le sang rougit tous les autels et arrose le sol sur lequel les racines tortueuses des vieux arbres représentent d'énormes serpents.

Le Gaulois, soumis par la terreur à ce culte formidable, craint de rencontrer les dieux qu'il vient adorer dans ces vastes solitudes; il y pénètre les bras chargés de chaines comme un esclave, afin de s'humilier encore plus devant ces divinités : il s'avance en tremblant, il frémit au seul bruit de ses pas. Effrayé de ce silence menaçant, son cœur bat avec force, sa vue se trouble, une sueur froide coule de tous ses membres; s'il tombe, ses dieux lui défendent de se relever; il se traine hors de l'enceinte, il rampe comme un reptile parmi les bruyères sanglantes et les ossements des victimes.

Souvent du milieu de ces forêts lugubres, où l'on n'entendit jamais ni le vol des oiseaux ni le souffle des vents, de ces forêts muettes et dévorantes, où coulait sans murmure une onde infecte, sortaient tout à coup des hurlements affreux, des cris perçants, des voix inconnues, et soudain à l'horreur du tumulte succédait l'horreur du silence.

D'autres fois, de ces solitudes impénétrables la nuit fuyait tout à coup, et, sans se consumer, les arbres devenaient autant de flambeaux dont les lueurs laissaient voir des dragons ailés, de hideux scorpions, des cérastes impurs, s'entrelacer, se suspendre aux rameaux éblouissants; des larves, des fantômes montraient leurs ombres sur un fond de lumière, comme des taches sur le soleil; mais bientôt tout s'éteignait, et une obscurité plus terrible ressaisissait la forêt mystérieuse.

(*La Gaule poétique, Tome I, Epoque I, Récit I.*)

contre les libéraux. Béranger l'a tourné en ridicule dans plusieurs chansons :

Et patati, et patata,
C'est moi qu'on siffiait sans ce discours là.

Marchangy eut pourtant de la réputation comme écrivain. Il a composé deux ouvrages, chacun en 6 vol., *La Gaule poétique* et *Tristan le Voyageur*, dans lesquels il imitait Châteaubriand, et peignait ou croyait peindre la France féodale, mais c'était avec des couleurs factices que le temps n'a pas laissé subsister. Il y a de la sincérité dans ces deux productions, toutefois l'enthousiasme y est un peu naïf et le fatras y abonde.

CHARLES NODIER [1].

PAYSAGE ÉCOSSAIS.

Le lendemain d'un jour où la batelière avait conduit vers le golfe de Clyde la famille du lord de Roseneiss, elle retournait vers l'extrémité du lac Long, à la merci de la marée qui faisait siller son bateau à une égale distance des syrtes d'Argail et de Lennox, sans qu'elle eut besoin de recourir au jeu fatigant de ses rames. Debout sur la berge étroite et mobile, elle livrait aux vents ses longs cheveux noirs, dont elle était si fière, et son cou, d'une blancheur que le soleil avait faiblement nuancée sans la flétrir, s'élevait avec un éclat singulier au-dessus de sa robe rouge des manufactures d'Ayr. Son pied nu, imposé sur un des côtés du frêle bâtiment, lui imprimait à peine un balancement léger qui repoussait et rappelait la vague agitée, et l'onde excitée par cette résistance presque insensible revenait bouillonnante, s'élevait en blanchissant jusqu'aux pieds de Jeannie, et roulait autour d'elle son écume fugitive. La saison était encore rigoureuse, mais la température s'était sensiblement adoucie depuis quelque temps, et la journée paraissait à Jeannie une des plus belles dont elle avait conservé le souvenir. Les vapeurs qui s'élèvent ordinairement sur le lac, et s'étendent au-devant des montagnes sous la forme d'un rideau de crêpe, avaient peu à peu

[1] **Charles-Emmanuel NODIER** (1783—1844), célèbre littérateur et philologue, membre de l'Académie française en 1833 né à Besançon Cet écrivain, qui était doué à la fois d'une amusante originalité, d'une sensibilité très-vive, d'un style brillant et diapré de mille couleurs, possédait les connaissances les plus étendues et les plus variées. On a dit de lui que s'il se fût borné à quelque chose, il aurait eu du génie. Il se contenta de se promener capricieusement dans les sentiers du roman, de l'histoire, de la poésie, de la critique, de la philologie. Son défaut est que son histoire ressemble à du roman, que sa poésie sent un peu le travail, et que son style rappelle trop les efforts du philologue, mais sa riante imagination a jeté sur ce qu'il a écrit un vernis de grâce qui attire et qui fascine.

Il était fils d'un avocat franc-comtois, et se fit remarquer de bonne heure par quelques contes. Sans convictions politiques bien arrêtées, il s'était jeté dans le parti royaliste, et publia une ode qui le fit mettre en prison. Cependant l'Empereur, qui, sans vouloir être mal avec un homme d'esprit, trouvait Nodier trop inconséquent pour le conserver auprès de lui, le nomma directeur des journaux officiels d'Illyrie et bibliothécaire de Laybach. Revenu en France, Nodi devint bibliothécaire de l'Arsenal en 1814, et conserva ce poste jusqu'à sa mort. Il aimait les papillons; on pourrait dire qu'il en fut un lui-même, et qu'il passa sa vie à voltiger sur tous les sujets, ne leur prenant à chacun qu'une goutte de miel.

Les meilleurs romans de Nodier, sont : *Trilby ; Thérèse Aubert ; Hélène Gillet ;* le *Bibliomane ; Polichinelle ; Smarra ; Jean Sbogar ; le Roi de Bohême ;* le *Peintre de Salzbourg ; Mlle de Marsan.* On distingue parmi ses autres ou-

élargi les losanges flottantes de leurs réseaux de brouillards. Celles que le soleil n'avait pas encore tout à fait dissipées se berçaient sur l'occident comme une trame d'or tissue par les fées du lac pour l'ornement de leurs fêtes. D'autres étincelaient de points isolés, mobiles, éblouissants comme des paillettes semées sur un fond transparent de couleurs merveilleuses. C'était de petits nuages où l'orangé, le jaune jonquille, le vert pâle, luttaient suivant les accidents d'un rayon ou le caprice de l'air contre l'azur, le pourpre et le violet; l'évanouissement d'une brume errante, la disparition d'une côte abandonnée par le courant, et dont l'abaissement subit laissait un libre passage à quelque vent de travers, tout se confondait dans une nuance indéfinissable et sans nom qui étonnait l'esprit d'une sensation si nouvelle qu'on aurait pu s'imaginer qu'on venait d'acquérir un sens ; et, pendant ce temps-là, les décorations variées du rivage se succédaient sous les yeux de la voyageuse. Il y avait des coupoles immenses qui couraient au-devant d'elle en brisant sur leurs flancs circulaires tous les traits du soleil couchant, les unes éclatantes comme le cristal, les autres d'un gris mat et presque effacé comme le fer, les plus éloignées à l'ouest cernées à leur sommet d'auréoles d'un rose vif qui descendaient en pâlissant peu à peu sur les flancs glacés de la montagne, et venaient expirer à sa base dans des ténèbres faiblement colorées, qui participaient à peine du crépuscule. Il y avait des caps d'un noir sombre, qu'on aurait pris de loin pour des écueils inévitables, mais qui reculaient tout à coup devant la proue et découvraient de larges baies favorables aux nautoniers. L'écueil redouté fuyait et tout s'embellissait après lui de la sécurité d'une heureuse navigation. (*Trilby.*)

vrages, auxquels il ne faut pas trop se fier pour la sincérité : *Souvenirs de jeunesse* ; *Souvenirs historiques de la Révolution*. On peut citer encore : *Questions de littérature légale* ; *Mélanges tirés d'une petite bibliothèque; Examen critique de la langue française* ; *Dictionnaire des onomatopées.*

PENSÉES DÉTACHÉES.

Voulez-vous connaître le cœur d'un homme, observez l'accueil que lui font ses égaux.

Les traits de la médisance sont acérés par les deux bouts, ils blessent aussi celui qui les enfonce.

On connaît les goûts, les passions, les opinions d'un homme à ses admirations.

Nos années, nos dettes, nos ennemis sont toujours en plus grand nombre que nous ne croyons.

La gaieté des sots attriste les gens d'esprit.

Sa fille unique

Marie-Antoinette-Elisabeth NODIER, Madame MÉNESSIER, femme poète, née en 1811 et résidant aujourd'hui à Pont-Audemer, figura dans les cercles littéraires du romantisme avec une grande distinction. Victor Hugo lui a adressé des vers. On a d'elle la *Perce-Neige*, recueil de poésies remplies d'une douce sensibilité. Son père avait vendu sa bibliothèque pour lui faire une dot.

Parmi les collaborateurs de Nodier, nous avons remarqué **Etienne-Gabriel ARDANÈZE** (1784—1858), littérateur, né à Cette. — *Veillées des Familles.*

SOUVENIRS DE JEUNESSE.

On a peint toutes les voluptés intimes de l'âme; je regrette qu'on n'ait pas décrit la volupté immense qui saisit un cœur de douze ans, formé par un peu d'instruction et par beaucoup de sensibilité à la connaissance du monde vivant, s'emparant de lui comme d'un apanage, dans une belle matinée de printemps. C'est ainsi qu'Adam dut voir le monde fait pour lui, quand il s'éveilla d'un sommeil d'enfant, au souffle de son créateur. Oh! que la terre me paraissait belle! oh! comme je suspendais mon haleine pour écouter l'air des bois et les bruits du ruisseau! Que j'aimais le pépiement des oiseaux sous la feuillée, et le bourdonnement des abeilles autour des fleurs! et j'étais là, comme une autre abeille, caressant du regard toutes les fleurs qu'elles caressaient, et je nommais toutes ces fleurs, car je les connaissais toutes par leur nom, soit qu'elles s'arrondissent en ombelles tremblantes, soit qu'elles s'épanouissent en coupes ou retombassent en grelots, soit qu'elles émaillassent le gazon, comme de petites étoiles tombées du firmament. Les cheveux abandonnés au vent, je courais pour me convaincre de ma vie et de ma liberté; je perçais les buissons, je franchissais les fossés, j'escaladais les talus, je bondissais, je criais, je riais, je pleurais de joie, et puis je tombais d'une fatigue pleine de délices, je me roulais sur les pelouses élastiques et embaumées, je m'enivrais de leurs émanations, et, couché, j'embrassais l'horizon bleu d'un regard sans envie en lui disant avec une conviction qui ne se retrouve jamais : « Tu n'es pas plus pur et plus paisible que moi!... » — C'était pourtant moi qui pensais cela!...

Dieu tout-puissant! que vous ai-je fait pour ne pas me rendre, au prix de ce qui me reste de vie, une de ces minutes de mon enfance! Hélas! tout homme qui a éprouvé comme moi l'illusion du premier bonheur et des premières espérances, a subi, sans l'avoir mérité, le châtiment du premier coupable. Nous aussi nous avons perdu un paradis!... (*Souvenirs de Jeunesse, Séraphine.*)

SOUVENIRS DE VIEILLESSE.

Le plus doux privilége que la nature ait accordé à l'homme qui vieillit, c'est celui de se ressaisir avec une extrême facilité des impressions de l'enfance. A cet âge de repos, le cours de la vie ressemble à celui d'un ruisseau que la pente rapproche, à travers mille détours, des environs de sa source, et qui, libre enfin de tous les obstacles qui ont embarrassé son voyage inutile, vainqueur des rochers qui l'ont brisé à son passage, pur de l'écume des torrents qui a troublé ses eaux, se déroule et s'aplanit tout à coup pour répéter une fois encore, avant de disparaître, les premiers ombrages qui se soient mirés à ses bords. A

le voir ainsi, calme et transparent, réfléchir à sa surface immobile les mêmes arbres et les mêmes rivages, on se demanderait volontiers de quel côté il commence et de quel côté il finit. Il faut qu'un rameau de saule, dont l'orage de la veille lui a confié le débris, flotte un moment sous vos yeux pour vous faire reconnaître l'endroit vers lequel son penchant l'entraîne. Demain le fleuve, qui l'attend à quelques pas, l'aura emporté avec lui, et ce sera pour jamais.

Tous les intermédiaires s'effacent ainsi dans les souvenirs de la vieillesse, reposée des passions orageuses et des espérances déçues, quand les longs voyages de la pensée ramènent l'homme, de circuits en circuits, parmi la verdure et les fleurs de son riant berceau. Cette volupté est une des plus vives de l'âme, mais elle dure peu; et c'est la seule d'ailleurs que puissent envier à ceux qui ont eu le malheur de vivre longtemps ceux qui ont le bonheur de mourir jeunes.

(*Souvenirs et Portraits.*)

POLICHINELLE.

EXTRAIT DU ROMAN DU MÊME NOM.

Voilà, voilà Polichinelle, le grand, le vrai, l'unique Polichinelle! Il ne paraît pas encore, et vous le voyez déjà! Vous le reconnaissez à son rire fantastique, inextinguible comme celui des dieux. Il ne paraît pas encore; mais il susurre, il siffle, il bourdonne, il babille, il crie, il parle de cette voix qui n'est pas une voix d'homme, de cet accent qui n'est pas pris dans les organes de l'homme, et qui annonce quelque chose de supérieur à l'homme, Polichinelle, par exemple. Il s'élance en riant, il tombe, il se relève, il se promène, il gambade, il saute, il se débat, il gesticule, et retombe démantibulé contre un châssis qui résonne de sa chute. Ce n'est rien, c'est tout, c'est Polichinelle! Les sourds l'entendent et rient; les aveugles rient et le voient; et toutes les pensées de la multitude enivrée se confondent en un cri : C'est lui! c'est lui! c'est Polichinelle!

AIMÉ MARTIN [1].

ANECDOTES ET TRAITS DE LA VIE DE BERNARDIN DE SAINT-PIERRE.

Un jour il assistait à la toilette de sa mère, en se réjouissant de l'accompagner à la promenade; tout à coup il fut accusé d'une faute

[1] **Louis-Aimé MARTIN** (1786—1847), homme de lettres, né à Lyon. Il débuta par le *Journal des Débats*, en 1814, et obtint ainsi la place de professeur de belles-

assez grave par une bonne fille nommée Marie Talbot, dont, malgré cette aventure, il conserva toujours le plus touchant souvenir. Il avait alors près de neuf ans, et il était fort doux à cet âge. Encouragé par son innocence, il se défendit d'abord avec assez de tranquillité; mais comme toutes les apparences étaient contre lui, et qu'on refusait de croire à sa justification, il finit par s'emporter jusqu'à donner un démenti à sa bonne. Mme de Saint-Pierre, étonnée d'une vivacité qu'elle ne lui avait point encore vue, crut devoir le punir en le privant de la promenade; et comme il ne cessait de l'importuner par ses larmes et ses protestations, elle prit le parti de s'en débarrasser en l'enfermant seul dans une chambre. Trompé dans l'attente d'un plaisir, condamné pour une faute dont il n'était pas coupable, tout son être se révolta contre l'injustice de sa mère. Dans cette extrémité il se mit à prier avec une confiance si ardente, avec des élans de cœur si passionnés, qu'il lui semblait à tout moment que le ciel allait faire éclater son innocence par quelque grand miracle. Cependant l'heure de la promenade s'écoulait, et le miracle ne s'opérait pas. Alors le désespoir s'empare du pauvre prisonnier; il murmure contre la Providence, il accuse sa justice, et bientôt, dans sa sagesse profonde, il décide qu'il n'y a pas de Dieu. Assis auprès de cette porte que ses prières n'avaient pu faire tomber, il s'abîmait dans cette pensée avec une incroyable amertume, lorsque, le soleil perçant les nuages qui depuis le matin attristaient l'atmosphère, un de ses rayons vint frapper la croisée que le petit incrédule contemplait avec tant de tristesse. A la vue de cette clarté si vive et si pure, il sentit tout son corps frissonner, et s'élançant vers la fenêtre par un mouvement involontaire, il s'écria avec l'accent de l'enthousiasme : « Oh! il y a un Dieu! » puis il tomba à genoux et fondit en larmes.

Ce qu'il fut dans son enfance, il le fut toute sa vie. Jamais les beautés de la nature ne le trouvèrent insensible; elles éveillèrent ses premières émotions, elles eurent ses dernières pensées.

*
* *

Dès l'âge de huit ans on lui faisait cultiver un petit jardin où chaque jour il allait épier le développement de ses plantations, cherchant à deviner comment une grosse tige, des bouquets de fleurs, des grappes de fruits savoureux, pouvaient sortir d'une graine frêle et aride. Mais les animaux surtout attiraient son affection, étonnaient son intelligence. Ayant accompagné son père dans un petit voyage à Rouen, celui-ci s'arrêta devant les flèches de la cathédrale, dont il ne pouvait se lasser d'admirer la hauteur et la légèreté; le jeune Henri levait aussi les yeux

lettres à l'École polytechnique, où il ne craignit pas de remplacer Andrieux, destitué par le nouveau gouvernement. Il fut l'élève de Bernardin de Saint-Pierre et épousa sa veuve.—*Lettres à Sophie sur la physique*, 1810, ouvrage très-superficiel; *Essai sur Bernardin de Saint-Pierre*, 1820; *l'Éducation des mères de famille*, 1834.

vers la cime des tours; mais c'était pour admirer le vol des hirondelles qui y faisaient leurs nids. Son père, qui le voyait dans une espèce d'extase, l'attribuant à la majesté du monument, lui dit : « Eh bien, Henri! que penses-tu de cela? » L'enfant, toujours préoccupé de la contemplation des hirondelles, s'écria : « Bon Dieu! qu'elles volent haut! » Tout le monde se mit à rire, son père le traita d'imbécile : mais toute sa vie il fut cet imbécile, car il admirait plus le vol d'un moucheron que la colonnade du Louvre.

*
* *

Vers les derniers temps de sa vie, Bernardin de Saint-Pierre disait que toutes les terreurs que la mort nous inspire viennent de ce que sa pensée n'entre pas assez familièrement dans notre éducation. On nous en parle toujours comme d'une chose étrangère, comme d'un malheur arrivé à autrui; on s'en étonne même, en sorte qu'il semble qu'il n'y ait rien de naturel dans un acte qui s'accomplit sans cesse.

La dernière fois qu'il se fit porter dans son jardin, il remarqua un rosier du Bengale tout chargé de fleurs, mais dont une partie des feuilles était jaunie par le vent. Il le regarda un instant, et le montrant à sa femme, il lui dit : « Demain les feuilles jaunes n'y seront plus, » et comme il vit que ces paroles lui faisaient répandre un torrent de larmes, il ajouta doucement : « Pourquoi te livrer à d'inutiles regrets? ce qui t'aime en moi vivra toujours. Souviens-toi des diverses périodes de notre vie, et tu verras qu'il doit encore me revenir quelque chose. N'ai-je pas été petit enfant entre les bras de ma nourrice? N'ai-je pas ensuite balbutié des mots et répondu par mes caresses aux caresses de mes parents? Jeune, j'ai parcouru le globe avec des plans de république, j'étais alors plein d'ambition et malheureux; ensuite ma raison s'est éclairée; je me suis rapproché de la nature et de Dieu, et voilà que mon âme est prête à se rejoindre à lui. Tu le vois, la fin d'une période a toujours été le commencement d'une autre, comme la fin du jour est l'annonce d'une nouvelle aurore. Ainsi la mort est suivie d'une existence immortelle. »

Quelques heures avant sa mort, en sortant d'une longue faiblesse, comme il les vit tout en pleurs autour de son lit, il leur tendit la main; sa voix n'était plus qu'un souffle; à peine put-il leur dire : « Ce n'est qu'une séparation de quelques jours; ne me la rendez pas si douloureuse! Je sens que je quitte la terre et non la vie. » Et, comme s'il eût cédé à la plus tendre conviction, il ajouta : « *Que ferait une âme isolée dans le ciel même?* » Ces mots touchants furent presque les derniers qu'il prononça. Peu d'heures après il n'était plus.

(*Essai sur la vie et les ouvrages de Bernardin de Saint-Pierre.*)

GUIRAUD [1].

ÉMIGRATION DES PETITS SAVOYARDS.

Quel est le voyageur qui en parcourant les Alpes de Savoie, à l'aspect de ces longues vallées qui se déroulent devant lui, comme des zones de verdure, au bruit de ces torrents qui tombent et retombent sans cesse, soit au-dessus de sa tête, soit au fond des abîmes bien au-dessous de lui, et surtout à cette vive émotion que nous donne l'air des montagnes, n'a porté envie dans son cœur à ceux qui ont une si belle patrie? Qui de nous ne s'est choisi dans ses rêves une chaumière sur la pente d'une de ces collines, avec un ruisseau, des prairies et quelques arbres pour les ombrager? Qui n'y a placé, pour lui, une femme selon son cœur, quelques livres et un petit enfant?... Eh bien! ces paysages si riants avec leur parure d'août, si imposants avec leur vêtement de neige; ces collines de verdure si gracieuses, au delà desquelles se dressent les grandes Alpes, et au-dessus d'elles, toujours le Mont-Blanc, toute cette terre enfin si riche d'effets poétiques et sublimes, n'a pas de moissons pour ses malheureux habitants. Elle ne donne rien à l'homme qui la tourmente, et garde à sa parure tous les trésors d'une brillante végétation, comme si elle voulait attester son indépendance et sa propre force, en refusant sa fécondité à tous les secours comme à tous les germes étrangers; aussi les peuples de Savoie naissent seulement dans leurs vallées et n'y reviennent que pour mourir. Semblables à ces grands fleuves que leurs montagnes versent à l'Allemagne, à l'Italie et à la France, ils se répandent

[1] **Le Baron Pierre-Marie-Thérèse-Alexandre DE GUIRAUD** (1788—1847), poète et auteur dramatique, fils d'un riche négociant, membre de l'Académie française en 1826, né à Limoux (Aude).

Il débuta, au théâtre, par sa tragédie des *Machabées*, qui eut du succès, mais on le connaît surtout par ses recueils de poésies, *Chants Hellènes*, *Elégies savoyardes*, *le Chemin de la Croix*. Il prit part à la croisade des romantiques contre les classiques, ce qui lui valut des ennemis, et fit décocher contre lui cette épigramme, au moment où il entrait à l'Académie française :

> Guiraud prend tour à tour et la vielle et la lyre,
> Sanglote en ramoneur, pleure en archange, au choix;
> Mais si, d'un bout à l'autre, hélas! on veut le lire,
> Il faudra parcourir le *Chemin de la Croix*.

En réalité, Guiraud méritait un peu cette épigramme, pour avoir abusé des *Savoyards*, comme Jouy avait abusé des *Ermites*, et pour avoir conservé la même note dans ses ouvrages poétiques.

Guiraud a encore publié deux romans catholiques, *Césaire*, 2 vol. 1830; et *Flavien*, 3 vol., 1835; *Philosophie catholique de l'histoire*, 2 vol., 1839; *le Cloître de Villemartin*, poème, 1 vol., 1843.

comme eux dans les contrées qui les avoisinent, après avoir puisé dans leurs chaumières qu'ils n'oublient jamais, ce qu'ils n'eussent point trouvé ailleurs, la simplicité et la droiture du cœur, et une fidélité aussi incorruptible que la neige de leur glaciers.

C'est ordinairement sur la fin de l'automne que les caravanes se rassemblent; les brouillards du matin ne sont pas encore dissipés. Quelles sont les mères qui, depuis huit jours, ont goûté quelque repos, tant elles ont été accablées de soins et d'inquiétudes! Il a fallu rapiécer la veste de bure, faire partir les enfants avec du linge blanc; et puis, auront-ils toujours du travail et du pain?... Que de pleurs ont interrompu ces occupations! Que de prières faites du fond du cœur! Enfin arrive le jour où il faut se séparer. Il y a toujours dans le hameau un ou deux hommes qui ont fait leur tour de France, et qui sont chargés de conduire tous ces enfants. Ils sont là, debout, commandant déjà à leur petite troupe, et rassurant les femmes qui s'affligent; les enfants sont tristes et soumis, car le curé a dit que Dieu le voulait. Ils mettent dans leur sac le pain qu'on leur donne, parce qu'ils n'ont pas le courage de manger; ils regardent, sans les écouter, les mères qui leur font toujours leurs recommandations, et puis les embrassent. On dit enfin la messe des voyageurs. Il y a un grand recueillement dans toute l'église; après, chacun se prépare; les hommes faits, pendant ce temps, parlent de leurs voyages; on donne aux enfants la petite caisse où dort la marmotte; on leur enseigne à tenir les outils du ramoneur; les mères attachent la besace sur leurs épaules, les embrassent une dernière fois, et rentrent pour pleurer. La caravane descend silencieusement le chemin de la colline, accompagnée de quelques enfants plus petits, de parents qui encouragent ceux qui partent, et du vieux curé qui les arrête enfin une croix de bois placée au détour du chemin, les bénit encore et ramène au village tous ceux qui doivent y rentrer.

(*Notice sur les petits Savoyards.*)

CHOIX DE POÈTES.

CAZOTTE [1].

LA ROMANCE DE L'AVEUGLE.

Marcos a dit à Louise :
« Veux-tu mon cœur et ma foi? »
Elle a répondu : « suis-moi,
Nous parlerons à l'église. »
Là, de la bouche et des yeux,
Ils se sont juré tous deux
Une flamme vive et pure :
Si vous êtes curieux
De voir des époux heureux,
Venez en Estramadure.

Louise est sage, elle est belle,
Marcos a bien des jaloux;
Mais il les désarme tous,
En se montrant digne d'elle;
Et tout ici, d'une voix,
Applaudissant à leur choix,
Vante une flamme aussi pure :
Si vous êtes curieux
De voir des époux heureux,
Venez en Estramadure.

D'une douce sympathie,
Comme leurs cœurs sont unis!
Leurs troupeaux sont réunis
Dans la même bergerie;
Leurs peines et leurs plaisirs,
Leurs soins, leurs vœux, leurs désirs
Suivent la même mesure :
Si vous êtes curieux
De voir des époux heureux,
Venez en Estramadure.

(*Le Diable amoureux, XV.*)

[1] Pour la notice biographique, voyez page 19.

E. LEBRUN [1].

CHOIX D'ODES.

I. A M. DE BUFFON : SUR SES DÉTRACTEURS.

FRAGMENT.

Buffon, laisse gronder l'Envie ;
C'est l'hommage de sa terreur :
Que peut sur l'éclat de ta vie
Son obscure et lâche fureur?
L'Olympe, qu'assiége un orage.
Dédaigne l'impuissante rage
Des aquilons tumultueux :
Tandis que la noire tempête
Gronde à ses pieds, sa noble tête
Garde un calme majestueux.

Pensais-tu donc que le génie,
Qui te place au trône des arts,
Longtemps d'une gloire impunie
Blesserait de jaloux regards?
Non, non, tu dois payer la gloire;
Tu dois expier ta mémoire
Par les orages de tes jours :
Mais ce torrent qui dans ton onde
Vomit sa fange vagabonde,
N'en saurait altérer le cours....

Buffon, dès que, rompant ses voiles,
Et fugitive du cercueil,
De ces palais peuplés d'étoiles
Ton âme aura franchi le seuil,
Du sein brillant de l'empyrée
Tu verras la France éplorée
T'offrir des honneurs immortels,
Et le Temps, vengeur légitime,
De l'Envie expier le crime,
Et l'enchaîner à tes autels.

Moi, sur cette rive déserte
Et de talents et de vertus,
Je dirai, soupirant ma perte :
Illustre ami, tu ne vis plus!
La Nature est veuve et muette!
Elle te pleure! et son poète
N'a plus d'elle que des regrets.
Ombre divine et tutélaire,
Cette lyre qui t'a su plaire,
Je la suspends à tes cyprès!

[1] Ponce-Denis ÉCOUCHARD-LEBRUN, surnommé LEBRUN-PINDARE (1729—1807), poète, fils d'un valet de chambre du prince de Conti, membre de l'Institut en 1795, et de l'Académie française à la réorganisation en 1803.

La seule bonne action de son existence paraît avoir été la recommandation qu'en 1760 il adressa à Voltaire pour une petite-nièce de Corneille, réduite à la misère. Sa vie privée fut troublée par des orages : trahant sa femme avec une extrême brutalité, il dut se séparer d'elle, à la suite d'un procès dans lequel sa mère et sa sœur déposèrent contre lui. Ayant perdu à cette occasion la plus grande partie de sa fortune, il ne montra plus dès lors qu'une versatilité déplorable, justifiée peut-être par la pauvreté, qui lui fit célébrer tour à tour Louis XVI, la République et l'Empire. Il acheva de se faire haïr en décochant des sarcasmes contre tous ses confrères. Un jour, ayant lancé contre la comtesse Fanny de Beauharnais, une épigramme qu'on trouvera plus loin, la comtesse lui joua le mauvais tour de mettre l'épigramme en évidence sur sa cheminée et d'accueillir, au milieu d'une société nombreuse, le poète, qui se trouva fort

II. SUR LE VAISSEAU LE VENGEUR.

FRAGMENT.

Plus fiers d'une mort infaillible,
Sans peur, sans désespoir, calmes dans leurs combats,
De ces républicains l'âme n'est plus sensible
Qu'à l'ivresse d'un beau trépas.

Près de se voir réduits en poudre,
Ils défendent leurs bords enflammés et sanglants :
Voyez-les défier et la vague et la foudre,
Sous des mâts rompus et brûlants.

Voyez ce drapeau tricolore
Qu'élève, en périssant, leur courage indompté.
Sous le flot qui les couvre, entendez-vous encore
Ce cri : Vive la liberté !

Ce cri !... c'est en vain qu'il expire,
Etouffé par la mort et par les flots jaloux;
Sans cesse il revivra répété par ma lyre !
Siècles, il planera sur vous !

embarrassé. Du reste, on faisait souvent des épigrammes sur Lebrun. C'est Baour-Lormian qui a dit :

Lebrun de gloire se nourrit,
Aussi, voyez comme il maigrit.

On a cité comme un curieux trait de cette nature satirique, qu'ayant été guéri de la cécité par l'oculiste Forlenze, son premier soin fut de décocher une épigramme contre lui.

Lebrun a composé des *Odes*, des *Elégies*, des *Epitres*, et un poème sur *la Nature*.

Cet auteur qui n'est ni un classique, ni un romantique, présente un style trop travaillé pour qu'on puisse lui accorder le mérite de l'inspiration. C'est, comme J.-B. Rousseau, un rhéteur savant qui a le tort de croire que la poésie consiste uniquement dans le style, et que le fond n'est rien.

Sa meilleure composition est l'*Ode sur le vaisseau le Vengeur*. Voici pourtant comment elle est jugée par un critique fort indulgent : « Il ne fallait pas, dit Vinet, que le poète, plein du souvenir d'une grande action, ne nous parût d'abord rempli que de lui-même; il ne devait pas jeter son métaphorique navire le vaisseau de son génie, chargé de sa fortune poétique, dans les mêmes sanglantes eaux où combat et périt *le Vengeur*, il devait se garder surtout de tant de mythologie en un sujet si moderne, et ne point nous faire monter sur le Rhodope pour assister, en compagnie d'Orphée, aux exploits des républicains de l'an II. »

Ses œuvres ont été publiées par Ginguené, en 1811, 4 vol.

Il ne faut pas confondre **LEBRUN-ÉCOUCHARD** avec **Pierre LEBRUN**, auteur de *Marie Stuart*, ni avec **Charles-François LEBRUN** (1739—1827), duc de Plai-

ÉPITRE A UN AMI [1].

SUR LA BONNE ET LA MAUVAISE PLAISANTERIE.

FRAGMENT.

Il est un art charmant d'amuser et de rire;
Il faut de sel attique égayer la satire.
L'adresse est de choisir le trait qu'on doit lancer :
Qu'il effleure en volant, et pique sans blesser.

Fille de l'à-propos, la saillie est plus vive :
Un bon mot répété perd sa grâce naïve.
Ingénu, mais discret, vif sans être mordant,
Qu'il soit d'un homme aimable, et non pas d'un pédant...

Cent fois plus ridicule est ce pédant ignare
Qui, sans grec ni latin, dans son français barbare,
N'oppose aux meilleurs traits qu'un insolent ennui.
Et pense voir partout le sot qu'on trouve en lui.

sance et archi-trésorier de l'Empire, né à Saint-Sauveur-Landelin (Normandie). Ce dernier a laissé des traductions libres de la *Jérusalem délivrée*, de l'*Iliade* et de l'*Odyssée*.

Marie Du Mesnil a publié en 1828 : *Mémoires sur le prince Lebrun, duc de Plaisance et sur les événements auxquels il prit part sous les Parlements, la Révolution, le Consulat et l'Empire.*

On connaît encore **Jacques-Antoine LEBRUN-TOSSA** (1760—1837), auteur dramatique, né à Pierrelatte (Dauphiné).

Il se fit remarquer moins par ses ouvrages que par une querelle avec Etienne, relativement à la pièce des *Deux gendres*. Il y attrapa cette épigramme :

C'est un sot que Lebrun-Tossa,
Hélas oui, mais le pauvre hère,
Se fâche quand on lui dit ça :
Il est donc toujours en colère.

Plusieurs méprises ont souvent fait attribuer à l'un de ces personnages, ce qui appartient à l'autre. On a dit que Napoléon fit la même erreur et qu'ayant lu l'ode sur la bataille d'Austerlitz, et la voyant signée de Lebrun, il envoya à Ecouchard-Lebrun, le brevet d'une pension, mais que, vérification faite, il se trouva que c'était Pierre Lebrun qui avait écrit l'ode, et que la pension lui fut rendue.

D'après une seconde vérification, faite par MM. Biré et Grimaud, auteurs des *Poètes lauréats de l'Académie française*, l'anecdote doit être rectifiée ainsi : la bataille d'Austerlitz n'ayant été livrée que le 2 décembre 1805, et l'ode de M. Lebrun se trouvant dans le *Moniteur* à la date du 5 novembre, cette composition ne peut avoir rapport à la circonstance, et n'y a été adaptée qu'après coup.

[1] **Louis-Léon-Félicité, comte DE LAURAGUAIS, duc DE BRANCAS (1733—1824)**, bel esprit et mécène assez célèbre de son temps.

Jamais de l'ironie il n'a su les mystères.
Momus prête ses traits à des mains plus légères.
Ainsi, contre Dacier, les Grâces et les Ris,
Charmante Sévigné, combattaient pour ton fils.
Le Français, né malin, pardonne à qui l'amuse :
Beaumarchais a fait rire, et le public l'excuse.
Dorcas rend le mensonge aimable et séduisant;
Chloé médit pour nuire, et plaît en médisant.
D'une gaieté sans frein réprimez la licence,
Et respectez les dieux, la pudeur, et l'absence.
Qu'un ami par vos traits ne soit point immolé.
En vain le repentir, honteux et désolé,
Court après le bon mot aux ailes trop légères :
Il perd ses pas tardifs et ses larmes amères.
Fuyez donc le sarcasme et ses ris indiscrets :
L'amour-propre offensé ne pardonne jamais.
Ménagez-lui toujours une heureuse retraite;
Que l'objet du bon mot lui-même le répète.
Fuyez l'aigre dispute; une morgue insensée
Affecte en vain le droit d'asservir la pensée.
N'ambitionnez point ce triomphe imprudent;
C'est un art de savoir triompher en cédant.
Amant de la raison, défenseur du génie,
De contester sans cesse évitez la manie :
Une aimable indulgence est souvent de saison;
C'est avoir déjà tort que d'avoir trop raison.
Tel lance un trait plaisant qui n'eût pas su l'écrire;
Tel écrit un bon mot qu'il n'eût jamais su dire.
L'auteur vif et brillant qui fit parler Usbec,
Dès qu'il parlait lui-même, était pesant et sec.
Ce Boileau, si funeste à l'auteur de Pyrame,
Si fin dans la satire, est froid dans l'épigramme.
Rousseau, qui de ce genre eût mérité le prix,
Souvent d'un sel trop âcre a semé ses écrits.
Nul n'a tous les talents; tout homme a ses limites :
Même aux dieux d'Hélicon des bornes sont prescrites :
Voltaire, qui, du Pinde avide conquérant,
Voulut tout embrasser, fut plus vaste que grand.
Je vois parmi ses fleurs plus d'une ronce éclose.
J'aime son Pompignan qui se croit quelque chose.....
Le dépit raille mal! ses jeux sont des querelles :
Se fâcher d'un bon mot, c'est lui prêter des ailes.
D'une vaine colère adoucissez l'éclat,
Et que des jeux d'esprit ne soient point un combat.
Un jour, certain prélat, d'ignorante mémoire,
Fier d'un beau mandement dont il payait la gloire,

Aborda ce railleur si connu parmi nous :
« L'avez-vous lu, Piron ? — Oui, Monseigneur ; et vous? »
Ainsi d'un trait plaisant la saillie étincelle.
Dans cet art périlleux plus d'un Français excelle.
D'un bon mot toutefois l'heureuse liberté
Peut même aux souverains offrir la vérité.
Entouré d'ennemis que fuyait sa faiblesse,
Vaincu par les Anglais moins que par sa mollesse,
Charle en ses derniers murs, dans l'ivresse des jeux,
Sur les débris du trône ouvrait un bal pompeux :
« Que te semble? » dit-il au généreux la Hire.
« Qu'on ne perdit jamais plus gaiement un empire. »
Ce mot sauva la France. Ainsi, mieux que nos lois,
Souvent le ridicule a corrigé les rois.

CHOIX D'ÉPIGRAMMES.

I. SUR UNE DAME POÈTE.

Églé, belle et poète, a deux petits travers :
Elle fait son visage, et ne fait pas ses vers [1].

II. DIALOGUE ENTRE UN PAUVRE POÈTE ET L'AUTEUR.

« On vient de me voler : — Que je plains ton malheur !
— Tous mes vers manuscrits. — Que je plains le voleur! »

III. SUR DORAT.

Dorat, qui veut tout essayer, tout feindre,
Trompe à la fois et la gloire et l'amour :
Il est si bien le poète du jour,
Qu'au lendemain il ne saurait atteindre.

IV. SUR UN MAUVAIS AUTEUR.

En prose, en vers, Lubin compose ;
Et je ne sais par quel travers
Il met trop de vers dans sa prose,
Et trop de prose dans ses vers.

V. SUR LE DICTIONNAIRE ACADÉMIQUE.

On fait, défait, refait ce beau dictionnaire,
Qui, toujours très-bien fait, sera toujours à faire.

[1] Tout le monde savait que cette dame était l'aimable comtesse Fanny de Beauharnais, auteur dont nous allons bientôt citer quelques vers.

VI. DÉFENSE DE LA HARPE.

Non, la Harpe au serpent n'a jamais ressemblé ;
Le serpent siffle, et la Harpe est sifflé.

VII. DIALOGUE.

« Pourquoi, sans l'écouter, applaudis-tu Clitandre?
— C'est que j'aime bien mieux l'applaudir que l'entendre. »

VIII. SUR UNE FEMME LAIDE ET SOTTE.

Cléis, bien laide, avec peine se mire ;
Car des miroirs sa laideur elle apprit :
Cléis, bien sotte, en babillant s'admire.
Oh ! que n'est-il des miroirs pour l'esprit !

IX. SUR LE CORIOLAN DE LA HARPE DONNÉ POUR LES PAUVRES.

Pour les pauvres la Comédie
Donne une pauvre tragédie :
Il est bien juste, en vérité,
De l'applaudir par charité.

X. LA GLOIRE DE BACULARD [1].

O Baculard, quels lieux ta gloire embrasse!
Que de climats remplit ton Apollon!
Berlin se pâme au sein de ta Manon;
Le Hottentot s'extasie à ton nom;
Tes madrigaux charment le froid Lapon;
Ton Jérémie est lu même au Japon;
Ton Euphémie est chère au Patagon;
Ton Coligny fait pleurer le Huron.
O Baculard! quels lieux ta gloire embrasse!
Hélas! tu n'es inconnu qu'au Parnasse.

XI. SUR LEMIERRE

QUI SE VANTAIT D'UNE TRADUCTION ITALIENNE QU'ON VENAIT DE FAIRE DE SA TRAGÉDIE DE GUILLAUME TELL.

Un Pradon suisse, enflé d'un faux succès,
Dit qu'on l'avait traduit en langue étrusque.
Certain railleur repartit d'un ton brusque :
On devrait bien vous traduire en français.

[1] Baculard-d'Arnaud : voyez tome I, page 646, où nous avons déjà cité une épigramme sur lui, faite par le même auteur.

XII. SUR ROUCHER.

Roucher, grand poète allemand,
A le prix d'encouragement
Pour les beaux vers qu'il fait paraître :
J'en félicite cet auteur;
Mais je pense que son lecteur
L'aurait mieux mérité peut-être.

XIII. A FLORIAN, « AUTEUR D'UNE FADE PASTORALE. »

Dans ton beau roman pastoral,
Avec tes moutons pêle-mêle,
Sur un ton bien doux, bien moral,
Berger, bergère, auteur, tout bêle.
Puis berger, auteur, lecteur, chien,
S'endorment de moutonnerie.
Pour réveiller ta bergerie,
Oh! qu'un petit loup viendrait bien!

XIV. AU MÉDECIN BOUVARD.

Puisqu'il faut qu'on m'expédie,
J'aime autant, docte assassin,
Mourir de la maladie,
Que mourir du médecin.

XV. SUR JE NE SAIS QUEL GASTON, DIRECTEUR DE JE NE SAIS QUEL LYCÉE.

De cet homme que j'ignore
En vain me suis-je informé;
Depuis qu'on me l'a nommé,
Je le connais moins encore.

XVI. SUR LA HARPE, EXCELLENT PROFESSEUR DE POÉSIE AU LYCÉE.

Oh ! la Harpe est vraiment un professeur unique!
Il vous parle si bien de vers, de poétique,
Qu'instruit par ses leçons, on ne peut désormais
Lire un seul des vers qu'il a faits.

XVII. SUR LES POÈTES DE L'ACADÉMIE.

Malgré deux succès dramatiques,
La Harpe n'est qu'un rimailleur.
Chamfort polit des vers étiques,
Lemierre en forge d'helvétiques;

Saint-Lambert les fait narcotiques.
Marmontel ne plaît qu'au railleur.
L'adroit et gentil émailleur
Qui brillanta les Géorgiques,
Des poètes académiques
Delille est encor le meilleur.

XVIII. SUR LA FRATERNITÉ OU LA MORT.

Bon Dieu! l'aimable siècle où l'homme dit à l'homme:
« Soyons frères... ou je t'assomme! »

XIX. SUR L'ENCYCLOPÉDIE.

Pour l'honneur du siècle où nous sommes,
Il est donc enfin décidé
Qu'on aura vu trente grands hommes
Faire un sublime A B C D.
O miracle! ô gloire infinie?
Diderot et vingt-neuf consorts
Auront fait, presque sans efforts,
Seize in-folio de génie.

XX. IMPROMPTU.

Le papillon, chose frivole,
Près de la fleur coquette est assez bien placé :
Le papillon est une fleur qui vole;
La fleur, un papillon fixé.

XXI. MOYEN SUR DE PARVENIR.

Un chêne était, sur la cime hautaine
Du mont Ida, roi des monts d'alentour :
Un aigle était sur la cime du chêne :
Près de l'Olympe il y tenait sa cour.
A l'improviste apparaît, un beau jour,
Maître escargot, fier d'être au milieu d'elle.
Des courtisans l'œil ne se croit fidèle.
L'un d'eux lui dit : « Me serais-je trompé :
Insecte vil, toi qui jamais n'eus d'aile,
Comment vins-tu jusqu'ici? — *J'ai rampé.* »

XXII. APRÈS DEUX CAMPAGNES D'ITALIE.

Héros cher à la paix, aux arts, à la victoire,
Il conquit en deux ans mille siècles de gloire.

XXIII. DERNIÈRE QUESTION SUR DESORGUES.

Desorgues qui prend sa rosse
Pour le coursier d'Hélicon,
Prendrait-il aussi sa bosse
Pour le carquois d'Apollon?

CONSEILS AUX AMIS.

Mortels aimants, vous, ô vous, de qui l'âme
Se plaît à vivre en une autre moitié,
Comme vestale, entretenez la flamme
Sur l'autel pur de la sainte amitié!
Veillez-y bien! gardez bien que l'on ose
Empoisonner ce bonheur de vos jours :
Le sentiment est semblable à la rose;
Flétrie une heure, elle l'est pour toujours.

PALISSOT [1].

LES PHILOSOPHES (ACTE III, SCÈNE VIII).

MARTON, CYDALISE, LES PHILOSOPHES.

Marton. ... Madame, un philosophe,
Demande à vous parler.
Cydalise. Il se nomme ?
Marton. Crispin.
Cydalise. Le nom est singulier.
Dortidius. Oui, parbleu !
Cydalise. Mais enfin,
Les noms ne prouvent rien. Ah! ciel! quelle surprise!

SCÈNE IX.

CRISPIN, LES PRÉCÉDENTS.

Crispin (*allant à quatre pattes*),
Madame, elle n'a rien dont je me formalise.
Je ne me règle plus sur les opinions,
Et c'est là l'heureux fruit de mes réflexions.
Pour la philosophie un goût à qui tout cède,
M'a fait choisir exprès l'état de quadrupède ;
Sur ces quatre piliers mon corps se soutient mieux
Et je vois moins de sots qui me blessent les yeux.

[1] Pour la notice biographique, voyez page 31.

Cydalise, à Valère. Il est original du moins dans son système.
Valère. Mais il est fort plaisant.
Marton. Moi, je sens que je l'aime
Crispin. En nous civilisant, nous avons tout perdu,
La santé, le bonheur et même la vertu.
Je me renferme donc dans la vie animale :
Vous voyez ma cuisine, elle est simple et frugale,
(*Il tire une laitue de sa poche.*)
On ne peut, il est vrai, se contenter à moins ;
Mais j'ai su m'enrichir en perdant des besoins.
La fortune autrefois me paraissait injuste ;
Et je suis devenu plus heureux, plus robuste
Que tous ces courtisans dans le luxe amollis,
Dont les femmes enfin connaissent tout le prix.
Prévenu de l'accueil que vous faites aux sages,
Madame, je venais vous rendre mes hommages,
Inviter ces Messieurs, peut-être à m'imiter ;
Du moins, si mon exemple a de quoi les tenter.
Cydalise. Savez-vous qu'on démêle à travers sa folie,
De l'esprit ?
Dortidius. Mais beaucoup.
Marton. Je dirais du génie,
Et jamais philosophe à ce point ne m'a plu.
Théophraste. C'est ce que nous cherchions ; un homme convaincu,
Qui plein de son système, et bravant la critique,
Aux spéculations veut joindre la pratique.

DUCIS [1].

FRAGMENT D'HAMLET.

ACTE II, SCÈNE V.

SONGE D'HAMLET.

Deux fois dans mon sommeil, ami, j'ai vu mon père,
Non point le bras levé, respirant la colère,
Mais désolé, mais pâle, et dévorant des pleurs
Qu'arrachait de ses yeux l'excès de ses douleurs.
J'ai voulu lui parler, plein de l'horreur profonde
Qu'inspirait à mon cœur l'effroi d'un autre monde :
« Quel est ton sort ? lui dis-je ; apprends-moi quel tableau
S'offre à l'homme étonné dans ce monde nouveau.
Croirai-je de ces Dieux que la main protectrice
Par d'éternels tourments sur nous s'appesantisse ?

[1] Pour la notice biographique, voyez page 43.

— O mon fils, m'a-t-il dit, ne m'interroge pas ;
Ces leçons du cercueil, ces secrets du trépas,
Aux profanes mortels doivent être invisibles.
Que du Ciel sur les rois les arrêts sont terribles !
Ah ! s'il me permettait cet horrible entretien,
La pâleur de mon front passerait sur le tien.
Nos mains se sècheraient en touchant la couronne,
Si nous savions, mon fils, à quel titre il la donne.
Vivant, du rang suprême on sent mal le fardeau,
Mais qu'un sceptre est pesant quand on entre au tombeau ! »
. . . « Oh ! m'écriai-je, ombre chère et terrible,
Pourquoi des bords muets de ce monde invisible,
Confident des tombeaux, viens-tu m'entretenir,
Moi, qu'avec toi bientôt mes douleurs vont unir ?
Ne laisse point sortir de tes lèvres glacées
Ces hauts secrets des Dieux, qui troublent nos pensées,
Hélas ! pour t'obéir ai-je assez de vertu !
Je t'écoute en tremblant : réponds, que me veux-tu ?

— O mon fils, m'a-t-il dit, je viens enfin t'apprendre
Quel sang tu dois verser pour apaiser ma cendre :
On croit qu'un mal cruel trancha soudain mes jours.
Ainsi les noirs complots sont voilés dans les cours.
Ta mère ! qui l'eût dit ? oui, ta mère perfide,
Osa me présenter un poison parricide ;
L'infâme Claudius, du crime instigateur,
Fut de ma mort surtout le complice et l'auteur. »

Je m'éveille à ces mots : hélas ! mon cher Norceste,
Je me suis élancé hors de mon lit funeste :
Plein de l'objet affreux qui troublait mes esprits,
J'ai rempli ce palais d'épouvantables cris,
J'ai couru tout tremblant, faible, éperdu, sans suite. . .
Le spectre, à mes côtés, semblait presser ma fuite,
Cette ombre, ces forfaits, ce récit plein d'horreur
Dans mon cœur expirant jette encor la terreur.

FRAGMENT D'OTHELLO.

ACTE V, SCÈNE II.

CHANT D'HÉDELMONE.

LA ROMANCE DU SAULE.

Charmant vallon, le plus doux des déserts,
Où souvent seul j'ai cherché la nature,
J'entends déjà ton ruisseau qui murmure ;

Je vois enfin tes saules toujours verts.
Chantez le saule et sa douce verdure.

Oui, les voilà, ces ramiers amoureux,
Ces monts, ces bois, ces prés, cette onde pure!
Ah! devrais-tu, riche et simple nature,
T'offrir si belle à l'œil du malheureux!
Chantez le saule et sa douce verdure.

Songe si doux qui m'as flatté longtemps,
Crédule espoir, n'es-tu qu'une imposture?
Hélas! ce champ me donne avec usure
Ce que ces fleurs m'ont promis au printemps.
Chantez le saule et sa douce verdure.

L'abeille au moins ne blesse en son courroux
Que l'ennemi qui brave sa piqûre.
Cruels humains, auteurs de mon injure,
Je vous aimais, et je meurs par vos coups.
Chantez le saule et sa douce verdure.

Me voilà donc, saule cher au malheur,
Sous tes rameaux, nourrissant ma blessure!
Ah! dis au vent, dis à l'eau qui murmure,
En s'enfuyant d'emporter ma douleur.
Chantez le saule et sa douce verdure.

Puisse bientôt, ce sont mes derniers vœux,
Quelque pasteur, voyant ma sépulture,
Dire en passant : « On trompa sa droiture;
Il fut sensible et mourut malheureux! »
Chantez le saule et sa douce verdure.

LE CADRAN SOLAIRE.

MORALITÉ.

Passant, arrête, et considère
Avec mon ombre passagère
Glisser l'image de tes jours.
Le doigt du temps sur la lumière
De tes heures écrit le cours.
Ton sort dépend de la dernière;
Pour ne rien craindre sur la terre,
Trop heureux qui la craint toujours.

A MON RUISSEAU.

Ruisseau peu connu, dont l'eau roule
Dans un lit sauvage et couvert,
Oui, comme toi, je crains la foule ;
Comme toi, j'aime le désert.

Ruisseau, sur ma peine passée
Fais couler l'oubli des douleurs,
Et ne laisse dans ma pensée
Que ta paix, tes flots et tes fleurs.

Le lis frais, l'humble marguerite,
Le rossignol chérit tes bords ;
Déjà sous l'ombrage il médite
Son nid, sa flamme et ses accords.

Près de toi, l'âme recueillie
Ne sait plus s'il est des pervers ;
Ton flot pour la mélancolie
Se plaît à murmurer des vers.

Quand pourrai-je, aux jours de l'automne,
En suivant le cours de ton eau,
Entendre et le bois qui frissonne,
Et le cri plaintif du vanneau?

Que j'aime cette église antique,
Ces murs que la flamme a couverts,
Et l'oraison mélancolique
Dont la cloche attendrit les airs !

Par une mère qui chemine
Ses sons lointains sont écoutés ;
Sa petite Annette s'incline,
Et dit : Amen ! à ses côtés.

Jadis, chez des vierges austères,
J'ai vu quelques ruisseaux cloîtrés
Rouler leurs ondes solitaires
Dans des clos à Dieu consacrés.

Leurs flots si purs, avec mystère,
Serpentaient dans ces chastes lieux,
Où ces beaux anges de la terre
Foulaient des prés bénis des cieux.

Mon humble ruisseau, par ta fuite,
— Nous vivons, hélas ! peu d'instants —
Fais souvent penser ton ermite,
Avec fruit, au fleuve du temps.

Mme DE MONTANCLOS [1].

A MA LAMPE.

ROMANCE.

Dans ta lumière vacillante,
O ma lampe ! quelle leçon !
Je suis aussi faible, tremblante,
De la mort je sens le frisson...
Comme toi je vais donc m'éteindre
Faute d'un utile secours ?
Mais ton sort est bien moins à plaindre,
On te ranime tous les jours.

Demain on te rendra la vie
Pour éclairer les ris, les jeux ;
Demain, si la mienne est finie,
Je disparais à tous les yeux.
Mais à ma demeure dernière
On peut dire en me conduisant :
« Le malheur ouvrit la barrière
Qui la séparait du néant. »

Eh bien ! sois mon flambeau funèbre,
Lampe, témoin de mes douleurs :
Tu peux un jour être célèbre
Par le récit de mes malheurs.
Fais que sur ma tombe paisible
Les humains jettent quelques fleurs :
Dis-leur que mon ombre sensible
Bénit qui lui donne des pleurs !

[1] **Marie-Emilie MATON**, en premières noces, **baronne DE PRINCEN**, en secondes noces, **Madame DE MONTANCLOS** (1736—1812), femme de lettres, née à Aix. On lui doit un assez grand nombre de poésies faciles, mais négligées, dont beaucoup sont restées éparses dans l'Almanach des Muses. Elle a composé aussi quelques pièces de théâtre. — *Œuvres diverses*, Paris, 1790, 2 vol.

LA HARPE [1].

VASCO DE GAMA.

Hélas! il présageait les maux qui nous punissent,
Ce chantre renommé, que les muses chérissent,
Qui de Gama jadis célébra les travaux...
Muse, interromps tes chants, écoute et rends hommage
Au Virgile du Tage!
C'est à lui de chanter les dieux et les héros.

Ce hardi Portugais, Gama, dont le courage
D'un nouvel océan nous ouvrit le passage,
De l'Afrique déjà voyait fuir les rochers;
Un fantôme, du sein de ces mers inconnues
S'élevant jusqu'aux nues,
D'un prodige sinistre effraya les nochers.

Il étendait son bras sur l'élément terrible;
Des nuages épais chargeaient son front horrible;
Autour de lui grondaient le tonnerre et les vents;
Il ébranla d'un cri les demeures profondes,
Et sa voix sur les ondes
Fit retentir au loin ces funestes accents :

« Arrête, disait-il, arrête, peuple impie;
Reconnais de ces bords le souverain génie,
Le Dieu de l'océan dont tu foules les flots!
Crois-tu qu'impunément, ô race sacrilége,
Ta fureur qui m'assiége
Ait sillonné ces mers qu'ignoraient tes vaisseaux?

» Tremble! tu vas porter ton audace profane
Aux rives de Mélinde, aux bords de Taprobane,
Qu'en vain si loin de toi placèrent les destins.
Vingt peuples t'y suivront : mais ce nouvel empire
Où tu vas les conduire,
N'est qu'un tombeau de plus creusé pour les humains.

» J'entends des cris de guerre au milieu des naufrages,
Et les sons de l'airain se mêlant aux orages,
Et les foudres de l'homme au tonnerre des cieux.

[1] Pour la notice biographique, voyez page 48.

Les vainqueurs, les vaincus, deviendront mes victimes :
Au fond de mes abîmes
Leurs coupables trésors descendront avec eux. »

Il dit; et se courbant sur les eaux écumantes,
Il se plongea soudain dans ces roches bruyantes
Où le flot va se perdre, et mugit renfermé.
L'air parut s'embraser, et le roc se dissoudre,
Et les traits de la foudre
Eclatèrent trois fois sur l'écueil enflammé.

(*Ode sur la navigation.*)

LES CORDILLÈRES.

Tels sont ces monts fameux, de qui la chaîne antique
Unit, en se courbant, l'une et l'autre Amérique.
Là, se perd dans les cieux leur superbe hauteur;
Là, s'abaisse en vallons leur vaste profondeur.
Le soleil, dont les feux frappent leur cime altière,
Sans cesse y reproduit les jeux de sa lumière.
La foudre roule et gronde au creux de leurs rochers;
Leurs côteaux ont redit les chansons des bergers.
Sublime en ses horreurs, en ses présents pompeuse,
La nature, qui suit leur pente tortueuse,
Sur leur front, des forêts étend la majesté;
Plus loin, de la culture étale la beauté;
Des fleuves dans leur sein a caché la naissance :
Des métaux dans leurs flancs épure la substance;
Y creuse les volcans dans un bruyant foyer,
Et leur contour immense embrasse un monde entier.

(*Dithyrambe aux mânes de Voltaire.*)

DELILLE [1].

FRAGMENT DE L'HOMME DES CHAMPS.

LE MAGISTER.

Mais le voici ; son port, son air de suffisance,
Marquent dans son savoir sa noble confiance.
Il sait, le fait est sûr, lire, écrire et compter;

[1] **L'abbé Jacques DELILLE** (1738—1813), poète didactique, chef de l'école descriptive, membre de l'Académie française, né à Aigueperse (Limagne). Louis Racine et Voltaire présidèrent à ses débuts, et encouragé par leurs éloges, il

Sait instruire à l'école ; au lutrin sait chanter;
Connaît les lunaisons, prophétise l'orage,
Et même du latin eut jadis quelque usage.
Dans les doctes débats, ferme et rempli de cœur,
Même après sa défaite il tient tête au vainqueur.
Voyez, pour gagner temps, quelles lenteurs savantes
Prolongent de ses mots les syllabes traînantes!
Tout le monde l'admire, et ne peut concevoir
Que dans un cerveau seul loge tant de savoir.
Du reste, inexorable aux moindres négligences,
Tant il a pris à cœur le progrès des sciences.
Paraît-il? Sur son front ténébreux ou serein,
Le peuple des enfants croit lire son destin.
Il veut, on se sépare ; il fait signe, on s'assemble ;
Il s'égaie, et l'on rit ; il se ride, et tout tremble.
Il caresse, il menace, il punit, il absout.
Même absent, on le craint : il voit, il entend tout :
Un invisible oiseau lui dit tout à l'oreille :
Il sait celui qui rit, qui cause, qui sommeille,
Qui néglige sa tâche, et quel doigt polisson
D'une adroite boulette a visé son menton.
Non loin croit le bouleau dont la verge pliante

publia son habile traduction des *Géorgiques* de Virgile, dont le succès fut considérable. Il n'était alors qu'obscur professeur dans la ville d'Amiens. Sa renommée le fit appeler au Collége de France et lui ouvrit les portes de l'Académie française en 1773, et à la réorganisation en 1803.

Voué à la poésie descriptive, il publia successivement le poème des *Jardins*, des traductions de l'*Enéide*, du *Paradis perdu*, de l'*Essai sur l'homme*, les *Géorgiques françaises*, l'*Imagination*, la *Pitié*, les *Trois règnes de la nature*, la *Conversation*.

De son vivant, Delille fut gâté par ses contemporains; il est vrai que son aimable caractère lui gagnait tous les cœurs.

Il avait une philosophie stoïcienne qui lui fit prendre en patience la perte de son bénéfice de l'abbaye de Saint-Séverin, estimé trente mille livres :

Je fus pauvre longtemps, sans accuser les dieux,
Je fus riche un moment, sans être plus heureux,
Je me vis entouré de jouissances vaines,
D'un luxe embarrassant, de tracas et de peines,
A mon premier état, le destin m'a rendu,
J'avais bien peu gagné, j'ai donc bien peu perdu.

Marmontel a prétendu que Delille outrait cette philosophie jusqu'à l'indifférentisme en matière politique :

L'abbé Delille, avec son air enfant,
Sera toujours du parti triomphant.

Toutefois, lorsque le pouvoir révolutionnaire ordonna à Delille de composer un dithyrambe sur l'*Immortalité de l'âme*, le poète répondit en lisant lui-même

Est sourde aux cris plaintifs de leur voix suppliante;
Qui, dès qu'un vent léger agite ses rameaux,
Fait frissonner d'effroi cet essaim de marmots,
Plus pâles, plus tremblants encor que son feuillage.

(*Chant I.*)

FRAGMENTS DE L'IMAGINATION.

I. LES CATACOMBES DE ROME.

Sous les remparts de Rome, et sous ses vastes plaines,
Sont des antres profonds, des voûtes souterraines,
Qui, pendant deux mille ans, creusés par les humains,
Donnèrent leurs rochers aux palais des Romains.
Avec ses monuments et sa magnificence,
Rome entière sortit de cet abîme immense;
Depuis, loin des regards et du fer des tyrans,
L'Eglise encor naissante y cacha ses enfants,
Jusqu'au jour où, du sein de cette nuit profonde,
Triomphante, elle vint donner des lois au monde,
Et marqua de sa croix les drapeaux des Césars.
Jaloux de tout connaître, un jeune amant des arts,
L'amour de ses parents, l'espoir de la peinture,
Brûlait de visiter cette demeure obscure,

une pièce terminée par ces vers, qui, évidemment n'étaient susceptibles que d'une application :

O vous qui de l'Olympe, usurpez le tonnerre,
Des éternelles lois renversez les autels,
Lâches oppresseurs de la terre,
Tremblez, vous êtes immortels?

Delille ne jugea pas à propos, bien qu'il ne fût nullement inquiété, d'attendre, pendant la Terreur, l'effet de cette boutade foudroyante. Il quitta bientôt la France, erra en Suisse, en Allemagne, en Angleterre. Il revint à Paris en 1801, et il vécut entouré d'admirateurs jusqu'à sa mort. Peu de poètes ont eu autant de succès pendant leur vie, et il en est peu qu'on ait autant négligé depuis la fin de leur existence. Delille avait une facilité extrême et une grâce séduisante, mais il ne possède pas au même degré l'inspiration ou la pensée originale : tout son mérite consiste à chercher des tournures pour ne jamais employer le mot propre, et le lecteur ne peut parfois se défendre de la fatigue ou de l'ennui.

Plus d'un de ses contemporains l'avaient, du reste, jugé ainsi. Dans la *Correspondance secrète*, il existe une chanson contre lui, dont le refrain est : *Changez-moi cette tête, tête de teinturier*. Rivarol lui a adressé une plaisante satire, dont voici quelques vers :

LE CHOU.

A L'ABBÉ DELILLE.

N'est-ce pas moi, réponds, créature fragile,
Qui soutins de mes sucs ton enfance débile?

De notre antique foi vénérable berceau.
Un fil dans une main, et de l'autre un flambeau,
Il entre; il se confie à ces voûtes nombreuses
Qui croisent en tous sens leurs routes ténébreuses.
Il aime à voir ce lieu, sa triste majesté,
Ce palais de la nuit, cette sombre cité,
Ces temples où le Christ eut ses premiers fidèles,
Et de ces grands tombeaux les ombres éternelles.
Dans un coin écarté se présente un réduit,
Mystérieux asile où l'espoir le conduit,
Il voit des vases saints et des urnes pieuses,
Des vierges, des martyrs, dépouilles précieuses.
Il saisit ce trésor; il veut poursuivre : hélas!
Il a perdu le fil qui conduisait ses pas.
Il s'éloigne, il revient, et sa crainte redouble;
Il cherche, mais en vain : il s'égare, il se trouble,
Il prend tous les chemins que lui montre la peur.
Enfin, de route en route, et d'erreur en erreur,
Dans les enfoncements de cette obscure enceinte,
Il trouve un vaste espace, effrayant labyrinthe,
D'où vingt chemins divers conduisent à l'entour.
Lequel choisir? lequel doit le conduire au jour?
Il les consulte tous : il les prend, il les quitte;
L'effroi suspend ses pas, l'effroi les précipite;
Il appelle; l'écho redouble sa frayeur;

Le navet n'a-t-il pas, dans le pays latin,
Longtemps composé seul ton modeste festin,
Avant que dans Paris, ta muse froide et mince
Egayât les soupers du commis et du prince?
Enfant dénaturé, si tu rougis de moi,
Vois tous mes choux d'Auvergne élevés contre toi!
Songe à tous mes bienfaits, délicat petit-maître,
Ma feuille t'a nourri, mon ombre t'a vu naître;
Dans les jardins anglais tu me proscris en vain;
Adam au paradis me plantait de sa main,
Le Nil me vit au rang de ses dieux domestiques,
Et l'auteur immortel des douces Géorgiques,
De ses grandes leçons interrompant le fil,
S'arrêta dans son vol pour chanter le persil.
Que ne l'imitais-tu? Mais ta frivole muse,
Quêtant un sentiment aux échos de Vaucluse,
De Pétrarque en longs vers nous rabâche la foi,
Et ne réserve pas un hémistiche pour moi.
Réponds donc maintenant aux cris des chicorées,
Aux clameurs des oignons, aux plaintes des poirées,
Ou crains de voir bien tôt, pour venger notre affront,
Les chardons aux pavots s'enlacer sur ton front

PENSÉE DÉTACHÉE.

Le sort fait les parents, le choix fait les amis.

De sinistres pensers viennent glacer son cœur.
L'astre heureux qu'il regrette a mesuré dix heures
Depuis qu'il est errant dans ces noires demeures.
Ce lieu d'effroi, ce lieu d'un silence éternel,
En trois lustres entiers compte à peine un mortel;
Et, pour comble d'effroi, dans cette nuit funeste,
Du flambeau qui le guide il voit périr le reste.
Craignant que chaque pas, que chaque mouvement,
En agitant la flamme en use l'aliment,
Quelquefois il s'arrête, et demeure immobile.
Vaines précautions! tout soin est inutile;
L'heure approche, et déjà son cœur épouvanté
Croit de l'affreuse nuit sentir l'obscurité.
Il marche, il erre encor sous cette voûte sombre,
Et le flambeau mourant fume et s'éteint dans l'ombre,
Il gémit; toutefois d'un souffle haletant,
Le flambeau ranimé se rallume un instant.
Vain espoir! par le feu la cire consumée,
Par degrés s'abaissant sur la mèche enflammée,
Atteint sa main souffrante, et de ses doigts vaincus
Les nerfs découragés ne la soutiennent plus :
De son bras défaillant enfin la torche tombe.
Et ses derniers rayons ont éclairé sa tombe.
L'infortuné déjà voit cent spectres hideux ;
Le Délire brûlant, le Désespoir affreux,
La Mort! . . . non cette Mort qui plaît à la victoire,
Qui vole avec la foudre, et que pare la gloire;
Mais lente, mais horrible, et traînant par la main
La Faim qui se déchire et se ronge le sein.
Son sang, à ces pensers, s'arrête dans ses veines.
Et quels regrets touchants viennent aigrir ses peines!
Ses parents, ses amis, qu'il ne reverra plus,
Et ces nobles travaux qu'il laissa suspendus;
Ces travaux qui devaient illustrer sa mémoire,
Qui donnaient le bonheur et promettaient la gloire!
Et celle dont l'amour, celle dont le souris
Fut son plus doux éloge et son plus digne prix?
Quelques pleurs de ses yeux coulent à cette image,
Versés par le regret, et séchés par la rage.
Cependant il espère; il pense quelquefois
Entrevoir des clartés, distinguer une voix.
Il regarde, il écoute. . . Hélas! dans l'ombre immense
Il ne voit que la nuit, n'entend que le silence,
Et le silence ajoute encore à sa terreur.
Alors, de son destin sentant toute l'horreur,
Son cœur tumultueux roule de rêve en rêve;

Il se lève, il retombe, et soudain se relève;
Se traîne quelquefois sur de vieux ossements,
De la mort qu'il veut fuir horribles monuments,
Quand tout à coup son pied trouve un léger obstacle,
Il y porte la main. O surprise ! ô miracle !
Il sent, il reconnaît le fil qu'il a perdu;
Et de joie et d'espoir il tressaille éperdu.
Ce fil libérateur, il le baise, il l'adore,
Il s'en assure, il craint qu'il ne s'échappe encore;
Il veut le suivre, il veut revoir l'éclat du jour;
Je ne sais quel instinct l'arrête en ce séjour.
A l'abri du danger, son âme encor tremblante
Veut jouir de ces lieux et de son épouvante.
A leur aspect lugubre, il éprouve en son cœur
Un plaisir agité d'un reste de terreur;
Enfin, tenant en main son conducteur fidèle,
Il part, il vole aux lieux où la clarté l'appelle.
Dieux ! quel ravissement quand il revoit les cieux,
Qu'il croyait pour jamais éclipsés à ses yeux !
Avec quel doux transport il promène sa vue
Sur leur majestueuse et brillante étendue !
La cité, le hameau, la verdure, les bois,
Semblent s'offrir à lui pour la première fois;
Et, rempli d'une joie inconnue et profonde,
Son cœur croit assister au premier jour du monde.

(*Chant IV.*)

II. PELLISSON DANS LES FERS.

Au défaut des humains, souvent les animaux
De l'homme abandonné soulagèrent les maux;
Et l'oiseau qui tredonne, et le chien qui caresse,
Quelquefois ont suffi pour charmer sa tristesse.
L'infortuné n'est pas difficile en amis :
Pellisson l'éprouva dans ces lieux ennemis.
Un insecte aux longs bras, de qui les doigts agiles
Tapissaient ces vieux murs de leurs toiles fragiles,
Frappe ses yeux : soudain, que ne peut le malheur !
Voilà son compagnon et son consolateur !
Il l'aime, il suit de l'œil ses réseaux qu'il déploie,
Lui-même il va chercher, va lui porter sa proie.
Il l'appelle, il accourt, et jusque dans sa main
L'animal familier vient chercher son festin.
Pour prix de ses secours il charme sa souffrance;
Il ne s'informe pas, dans sa reconnaissance,
Si de ce malheureux caché dans sa prison

Le soin intéressé naît de son abandon :
Trop de raisonnement mène à l'ingratitude.
Son instinct fut plus juste; et, dans leur solitude,
Défiant et barreaux, et grilles, et verroux,
Nos deux reclus entre eux rendaient leur sort plus doux;
Lorsque, de la vengeance implacable ministre,
Un geôlier, au cœur dur, au visage sinistre,
Indigné du plaisir que goûte un malheureux,
Foule aux pieds son amie, et l'écrase à ses yeux :
L'insecte était sensible et l'homme fut barbare!
Ah! tigre impitoyable et digne du Tartare,
Digne de présider au tourment des pervers,
Va, Mégère t'attend au cachot des enfers! . . .

(*Chant VII.*)

FRAGMENTS DES TROIS RÈGNES DE LA NATURE.

I. LE CHEVAL.

Voyez ce fier coursier, noble ami de son maître
Son compagnon guerrier, son serviteur champêtre,
Le traînant dans un char, ou s'élançant sous lui;
Dès qu'a sonné l'airain, dès que le fer a lui,
Il s'éveille, il s'anime, et, redressant la tête,
Provoque à la mêlée, insulte à la tempête :
De ses naseaux brûlants, il souffle la terreur;
Il bondit d'allégresse, il frémit de fureur.
On charge, il dit : Allons : se courrouce et s'élance.
Il brave le mousquet, il affronte la lance;
Parmi le feu, le fer, les morts et les mourants,
Terrible, échevelé, s'enfonce dans les rangs;
Du bruit des chars guerriers fait retentir la terre,
Prête aux foudres de Mars les ailes du tonnerre :
Il prévient l'éperon, il obéit au frein,
Fracasse par son choc les cuirasses d'airain,
S'enivre de valeur, de carnage et de gloire,
Et partage avec nous l'orgueil de la victoire;
Puis revient dans nos champs, oubliant ses exploits,
Reprendre un air plus calme et de plus doux emplois,
Aux rustiques travaux humblement s'abandonne,
Et console Cérès des fureurs de Bellone.

(*Chant IV.*)

II. LE PAPILLON.

Voyez ce papillon échappé du tombeau,
Sa mort fut un sommeil, et sa tombe un berceau;
Il brise le fourreau qui l'enchaînait dans l'ombre;

Deux yeux paraient son front, et ses yeux sont sans nombre.
Il se traînait à peine, il part comme l'éclair,
Décrivant au hasard mille zigzags dans l'air;
Il languissait sans sexe, et ses ailes légères
Portent à cent beautés ses erreurs passagères;
Que dis-je, dès longtemps calomnié par nous,
Moins infidèle amant que malheureux époux,
Lui-même à son amour souvent se sacrifie,
Et son premier plaisir est payé de sa vie.
Ainsi son destin change, et passe tour à tour
De la vie au tombeau, de la tombe au grand jour.
Mais, de son sort nouveau, faveur plus merveilleuse,
Sa tête, en rejetant sa dépouille écailleuse,
Dans le même cerveau garde mêmes désirs :
Il chérissait les fleurs, les fleurs sont ses plaisirs;
Son instinct l'y ramène, et dans leur sein fidèle
Vient déposer l'espoir de sa race nouvelle.

(*Chant VI.*)

III. NIDS DES OISEAUX.

Ainsi qu'adroits chasseurs, architectes savants,
Contre leurs ennemis, les frimas et les vents,
Avec combien d'adresse, instruits par la nature,
Ils savent de leur nid combiner la structure!
Chaque race choisit et la forme et le lieu.
L'une en ces longs canaux où pétille le feu,
Sur nos toits, sur nos murs, hospitaliers pour elle,
Construit de ses enfants la demeure nouvelle.
L'un au chêne orgueilleux, l'autre à l'humble arbrisseau,
De ses jeunes enfants confia le berceau :
Là, des oeufs maternels nouvellement éclose,
Sur le plus doux coton la famille repose;
Et la laine et le crin, assemblés avec art,
De leur tissu serré leur forment un rempart
Dont le tour régulier, l'exacte symétrie,
Défirait le compas de la géométrie.
Par un soin prévoyant d'autres placent leurs nids
Au lieu le plus propice à nourrir leurs petits.
Ici l'amour craintif les cache sous la terre;
Là, de leurs ennemis pour éviter la guerre,
Les suspend aux rameaux, mollement balancés,
Et dans ce doux hamac les enfants sont bercés.
Quelques-uns ont leur toit, leur auvent, leur issue,
Qui de leurs ennemis ne peut être aperçue.
Chacun a son instinct inspiré par l'amour.
Voyez, de ses enfants préparant le séjour,

En architecte adroit, mais en père timide,
Cet oiseau leur construire une humble pyramide,
Mille fois préférable à celles de l'orgueil.
Son air mystérieux d'abord étonne l'œil;
Introduit par la porte au sein du vestibule,
L'oiseau monte et descend dans une autre cellule,
Où, cachés et bravant les piéges, les saisons,
Reposent mollement ses tendres nourrissons.
Ainsi, nos toits, nos murs, les forêts, les charmilles,
Tout a ses constructeurs, ses berceaux, ses familles;
Tout aime, tout jouit, tout bâtit à son tour.
Protége, Dieu puissant, ces enfants de l'amour,
Le doux chardonneret, la fauvette fidèle.
Le folâtre pinson, et surtout Philomèle! (*Chant V*

FRAGMENT DE LA CONVERSATION.

LA SUSCEPTIBILITÉ.

Eh! pourrais-je oublier la faiblesse honteuse
De cet homme alarmé d'un rien [1],
Qui de sa crainte vaniteuse
Trouble le plus doux entretien?
Dans son inquiète folie
Tout l'offusque, tout l'humilie;
Dans un coin du salon s'il médite à l'écart.
Pénétrez dans son cœur, vous l'entendrez se dire:
« Que signifiait ce sourire,
Ce mot, ce geste, ce regard? »
En fait-exprès il transforme un hasard,
Fait un tort capital d'une plaisanterie,
D'un éloge une moquerie.
Pour ses prétentions tout devient un danger;
Pour tout autre que lui le soin le plus léger,
La plus légère préférence
Semblent un passe-droit, et souvent une offense
A ses yeux troublés et jaloux;
Partout semant la gêne et la contrainte
En l'inspirant il éprouve la crainte,
Et le travers d'un seul fait le tourment de tous.

[1] Voici une charmante petite définition du mot

RIEN

Quand on aime, *rien* n'est frivole,
Un *rien* sert ou nuit au bonheur,
Un *rien* afflige, un *rien* console,
Il n'est pas de *rien* pour le cœur.

Un *rien* peut aigrir la souffrance,
Un *rien* l'adoucit de moitié;
Il n'est *rien* pour l'indifférence,
Un *rien* est tout pour l'amitié.

FRAGMENT DU DITHYRAMBE

SUR L'IMMORTALITÉ DE L'AME.

Et vous, vous que mon cœur adore,
Faudra-t-il donc vous perdre sans retour ?
Non, si d'un jour plus beau cette vie est l'aurore,
Nous nous retrouverons dans un autre séjour :
O mes amis, nous nous verrons encore !
Qu'en nous reconnaissant, nous serons attendris !
Du haut des célestes lambris,
Sur ce séjour de douleur et d'alarmes
Nous jetterons un regard de pitié,
Et nos yeux n'auront plus à répandre de larmes,
Que les pleurs de la joie et ceux de l'amitié.

Cependant, exilés dans ce séjour profane,
Cultivez les arts enchanteurs ;
Ils calmeront les maux où le ciel vous condamne ;
Ils mêleront quelque charme à vos pleurs.

Mais ne profanez point le feu qui vous anime ;
Laissez-là des plaisirs les chants voluptueux
Et leur lyre pusillanime.
Célébrez l'homme magnanime,
Célébrez l'homme vertueux ;
Et que vos sons majestueux
Soient sur la terre un prélude sublime,
Des hymnes chantés dans les cieux.

Mme DE BEAUHARNAIS [1].

AUX SAUVAGES.

Sauvages, soyez nos modèles.
Le sentiment guide vos pas ;
A sa loi vous êtes fidèles.
Que n'habité-je vos climats !

[1] **Marie-Anne-Fanny MOUCHARD, comtesse de BEAUHARNAIS** (1738 – 1813), née à Paris. Célèbre pour son esprit, elle rassemblait dans son salon, les littérateurs les plus distingués : Rousseau, Dorat, Buffon et Lebrun, qui écrivit pourtant contre elle le distique si connu : Esté, etc. (Voir page 292) Bonne autant qu'aimable, sa fortune ne suffit pas toujours à ses obligeantes intentions.

Chaque nœud s'y forme ou s'y brise
Au gré des cœurs indépendants;
Parmi vous il n'est point de grand
Que l'on redoute ou qu'on méprise.

Si vous ne donnez qu'une rose,
Elle vaut tous nos diamants :
Que fait la valeur de la chose?
Le cœur met un prix aux présents.

Vous vous aidez avec tendresse ;
Nul secours n'est humiliant,
Et jamais la délicatesse
Ne rougit même en acceptant.

C'est sous vos huttes qu'on sait vivre :
On végète sous nos lambris ;
La nature vous sert de livre,
Son instinct vaut tous nos écrits.

Mme DE LA FÉRANDIÈRE [1].

VERS POUR UN BOSQUET

OU DEVAIENT ÊTRE PLACÉS LE TOMBEAU DE SON ÉPOUX ET LE SIEN.

Bosquet silencieux, où la simple nature
Cache son sanctuaire et ne l'ouvre qu'à nous,
Aimable confident des entretiens si doux
Que nous dicta cent fois l'amitié la plus pure,
Tant que de mon époux le cœur palpitera,
Tant que le mien le chérira,
De roses nous viendrons enlacer ton feuillage;
Nous viendrons dans ton sein chanter notre bonheur,
Et, rendant grâce aux dieux témoins de notre ardeur,
Nous reposer sous ton ombrage.
Mais, hélas! quand la mort, à la suite des ans,

— *Mélanges de poésie et de prose*, 2 vol. ; *Lettres de Stéphanie*, roman historique; *Pièces de théâtre*.

[1] **Marie-Amable Petiteau**, épouse de Louis-Antoine Rousseau, marquise de **LA FÉRANDIÈRE** (1736—1817), femme de lettres, née à Tours.—*Œuvres*, 1806.

Aura glacé nos esprits et nos sens,
Et tous deux au tombeau nous aura fait descendre,
Solitaire berceau, propice à notre amour,
Que tu défends des feux et des regards du jour,
Tes verts rameaux enfin couvriront notre cendre.
Réduit paisible, aujourd'hui si charmant,
Ah! quel que soit alors ton aspect triste et sombre,
N'épouvante jamais que l'être indifférent,
Et que toujours le tendre amant
Vienne en rêvant chercher ton ombre!

L'AIGLE ET LE PAON.

FABLE.

Un aigle auprès du paon, non sans quelque murmure,
De sa robe enviait l'éclatante parure :
« Si vous devez briller aux yeux de l'univers,
Dit le paon, c'est par le courage :
L'oiseau que la nature a fait le roi des airs
N'a pas besoin d'un beau plumage. »

CHAMFORT [1].

A CELLE QUI N'EST PLUS.

Dans ce moment épouvantable
Où des sens fatigués, des organes rompus,
La mort avec fureur déchire les tissus,
Lorsqu'en cet assaut redoutable
L'âme, par un dernier effort,
Lutte contre ses maux et dispute à la mort
Du corps qu'elle animait le débris périssable ;
Dans ces moments affreux où l'homme est sans appui,
Où l'amant fuit l'amante, où l'ami fuit l'ami,
Moi seul en frémissant, j'ai forcé mon courage
A supporter pour toi cette effrayante image.
De tes derniers combats j'ai ressenti l'horreur.
Le sanglot lamentable a passé dans mon cœur,
Tes yeux fixes, muets, où la mort était peinte,
D'un sentiment plus doux semblaient porter l'empreinte.
Ces yeux que j'avais vus par l'amour animés,
Ces yeux que j'adorais, ma main les a fermés!

---

[1] Pour la notice biographique, voyez page 67.

Mme DE CHARRIÈRE [1]

LE BARBET [2].

FABLE.

Un vieux barbet, cher à son maître,
Chien caressant et dévoué,
S'il se voyait quelquefois rabroué,
Se consolait, tout prêt à reconnaître
Que c'était là le droit du jeu.
Chacun de bile a quelque peu,
Et qui reçoit tous les jours des caresses
Peut bien parfois supporter des rudesses.
De l'amitié les hauts et bas
Valent mieux que l'indifférence.
Décidément, moi je le pense.
Et le barbet aussi. Mais ne voilà-t-il pas
Qu'un jour son maître fait l'emplette
D'un petit chien (bichon, levrette,
L'un ou l'autre, il importe peu);
Son allure est vive et brillante,
Son poil luisant, son œil de feu,
Et sa manière, en tout, charmante,
Car, sans compter que pour l'esprit
Il est de race précieuse,
Dans l'école la plus fameuse
Pour les tours on l'avait instruit.
Le maître à l'exès s'en engoue,
Et sans merci le flatte et loue
En présence du vieux barbet,
Lequel, d'abord tout stupéfait,
Baisse l'oreille, fait la moue,
Puis, de l'humble rôle qu'il joue,
Se dégoûte enfin tout à fait.

TESTAMENT POLITIQUE DE L'AUTEUR.

Comme au nom de la liberté
Maintenant on nous tyrannise !
Au nom d'un Dieu plein de bonté,

[1] Pour la notice biographique, voyez page 88.

[2] On prétend que Mme de Charrière a voulu faire par cette fable une allusion à l'esprit volage de Benjamin Constant, qui, littérairement parlant, l'avait abandonnée pour la société encore plus attachante de Mme de Staël.

Autrefois la dévote Eglise
Brûlait, pendait. La Charité
Chez les saints était peu de mise.
Le temps peut bien changer les mots,
Mais il ne peut changer les hommes :
Dupes, trompeurs, méchants et sots,
Voilà toujours ce que nous sommes.

MONVEL [1].

LES DEUX CHIENS.

FABLE.

Un bon mari que chérissait sa femme,
Toujours pour elle complaisant,
Ne venait jamais vers sa dame
Qu'il n'eût en main nouveau présent.
Un jour, aux pieds de son amie
Ce tendre époux dépose un jeune chien :
De la fidélité c'est l'image chérie ;
Nous n'aimons pas à beaucoup près si bien.
Il est charmant, on le caresse,
On lui prodigue avec vivacité
Tous les aimables noms qu'inventa la tendresse.
Jamais chien ne fut plus fêté :
Le lit de madame, sa table,
Tout se partage avec Bijou,
Il prend sur ses genoux un repos délectable ;
Bijou plaît même aux gens, tout le monde en est fou.
Aussi je conviendrai, narrateur équitable,
Que cet heureux destin, Bijou le méritait ;
Il était gai, leste ; il sautait
Pour son maître, pour sa maîtresse,
Par-dessus un bâton s'élançait, rapportait,
Enfin c'était
Un modèle de gentillesse.

[1] **Jacques-Marie BOUTET**, dit **MONVEL** (1745—1811), acteur et auteur dramatique, père de Mlle Mars, né à Lunéville. Au milieu de ses succès à la Comédie française, il reçut, on ne sait pourquoi, un ordre d'exil, et se rendit en Suède, où il fut favorablement accueilli par Gustave III, et dirigea quelque temps le théâtre français de Stockholm. A son retour à Paris, ses nombreuses compositions dramatiques le firent nommer membre de l'Institut. — *L'amant bourru*, 1777, tiré d'un roman de Mme Riccoboni ; *la Jeunesse du duc de Richelieu*, avec Alex. Duval, 1796 ; *Blaise et Babet*, 1783, etc.

Mais ô douleur! plus Bijou grandissait,
Plus, hélas! il enlaidissait.
Bientôt il a perdu sa forme délicate :
Son oreille écourtée, et son grossier museau,
Son corps robuste et son énorme patte,
Tout annonce un mâtin, un vrai chien de troupeau.
Je l'avoue à regret, mais Bijou n'est plus beau.
Madame s'en dégoûte et dit avec rudesse :
« Qu'on ôte de mes yeux cet objet qui les blesse;
Comme il est massif! qu'il est lourd! »
Par malheur, Bijou n'est pas sourd;
Mais à l'injure opposant la tendresse,
Il vient jusqu'aux genoux caresser sa maîtresse.
Un coup de pied : « Oh! Pataud, à la cour! »
Et voilà mon Bijou dégradé de noblesse,
Plus de biscuits, plus de poulets,
Doux aliments de sa jeunesse;
Du pain noir, une eau sale, hélas! ce sont les mets
Qu'avec économie, et jusqu'à la vieillesse,
Il recevra de la main des valets.
« Allons, dit-il, allons, plus de délicatesse:
C'est payer un peu cher les frais de ma laideur;
Mais pour l'homme, ici-bas, tout change, et mon espèce
Du destin comme lui doit subir la rigueur;
Du moins consolons-nous au sein de la sagesse,
Et montrons un courage égal à mon malheur. »
Mais cependant monsieur à sa moitié chérie
Vient de faire un présent nouveau;
C'est une levrette jolie,
Corps élancé, jambe en fuseau,
Et le plus fin petit museau...
Ah! c'est vraiment une bête accomplie.
Zéphirette, c'était son nom;
Parcourez cent lieues à la ronde,
Vous n'en trouverez pas comme elle, oh! mon Dieu! non.
Elle est toujours et par saut et par bond;
C'est une espiègle en malice féconde,
Et, malgré sa folie, un petit cœur si bon!
Elle caresse tout le monde...
A la maison des champs on passait tout l'été.
Certaine nuit où d'un sommeil léger
Chacun, sur un coucher mollement apprêté,
Savourait le charme tranquille,
Par-dessus les murs du jardin
Deux voleurs, glaives nus en main,
S'introduisent sans bruit dans le champêtre asile;

Tous deux marchaient d'un pas tremblant,
Tout doucement, si doucement...
Ils éprouvent en frissonnant
Que le chemin du crime est toujours difficile
Du pâle flambeau de la nuit
L'incertaine lueur qui devant eux vacille,
Et le vent léger qui bruit
Parmi le feuillage mobile,
Tout les glace, tout retentit
Dans leur cœur effrayé quele remords poursuit.
Pataud frémit : son oreille est dressée,
Et la crinière hérissée,
Le nez en l'air, il écoute, il attend,
Puis contre terre va flairant.
Et tout d'un coup, furieux, il s'élance,
Avec un affreux hurlement,
Sur le premier qui devant lui s'avance.
Armé d'un fer étincelant,
Le brigand en vain se défend.
Pataud blessé, mais plus terrible encore,
Le saisit de l'ongle et des dents,
Met en lambeaux ses vêtements;
Il le déchire, il le dévore,
Il court à l'autre scélérat,
Lutte contre lui, le renverse,
Dans son sang, dans le sien, se baigne, se débat;
Mord avec désespoir le glaive qui le perce,
Et sort triomphant du combat.
Cependant à ses cris on s'éveille, on s'alarme :
On reconnaît sa voix, on s'arme,
Chacun descend, et madame et monsieur,
Et Zephirette aussi, d'une course légère.
Dieu ! quel tableau ! quel spectacle d'horreur !
Le sang ruisselle sur la terre :
Deux hommes mourants, déchirés !
Et Pataud, punisseur de crimes,
Luttant contre la mort entre ses deux victimes !
D'horreur et de pitié les cœurs sont pénétrés,
Mais que faisait la Zéphirette ?
Les scélérats, sanglants et terrassés,
Par la gentille et fringante levrette
Etaient tendrement caressés.
« Pauvre Pataud ! c'est toi que j'ai pu méconnaître,
A qui j'ai préféré cet ingrat petit être,
Qui paraît tout aimer, et ne sait rien chérir !
Ah ! dit l'homme, du moins quand ! tu vas cesser d'être,

Jouis de tout mon repentir. »
Ouvrant l'œil au jour qui va fuir,
Pataud mourant se traîne vers son maître,
Et le caresse encore à son dernier soupir.

GINGUENÉ [1].

PARNY.

FRAGMENT.

L'esprit et l'art avaient proscrit le sentiment;
L'ironique jargon, l'indécent persiflage
Prenaient, en grimaçant, le nom de bel usage;
L'Apollon des boudoirs, d'un maintien cavalier,
Abordait chaque belle en style minaudier,
Et, tout fier d'un encens brûlé pour nos actrices,
Infectait l'Hélicon du parfum des coulisses.
Ce fut à qui suivrait ce bon ton prétendu :
En écrivant, chacun trembla d'être entendu;
Nos rimeurs à l'envi parlaient en logogriphes,
Nos Saphos se pâmaient à ces hiéroglyphes;
Nos plats journaux disaient : « C'est le ton de la cour! »
Tu vins, tu fis parler le véritable amour...
Le bel esprit n'est plus, son empire est fini;
Qui donc l'a détrôné? la nature et *Parny*.

LA CITROUILLE ET LE JONC.

FABLE.

Une citrouille était, qui se plaignait tout bas
Que la nature l'eût formée
Pour se traîner sans cesse et glisser pas à pas
Dans un jardin humide et sur un terrain gras
Où le sort l'avait renfermée.
En fait d'esprit, les citrouilles n'ont pas
Jusqu'à présent, beaucoup de renommée.
Voyons ce que fit celle-ci.

D'abord, dans son langage, elle parlait ainsi :
« Faut-il, dès en naissant flétrie,
Dans l'opprobre passer ma vie?
J'ai laissé loin de moi le fumier dont je sors :
Mais je ne monte point, dans la fange on m'oublie;

[1] Pour la notice biographique, voyez page 89.

Le plus vil animal me passe sur le corps ;
Sous l'eau, quand il a plu, je reste ensevelie ;
Je vis dans les brouillards, et me consume en vain
A vouloir m'élever dans un air plus serein. »

Tout en faisant sa doléance,
Elle avançait, s'étendait, occupait
Du jardin un espace immense ;
Et, sans jamais se redresser, rampait.
Elle rampa si bien que la voilà venue
Au pied d'un arbre antique et dont les rameaux verts,
Vainqueurs de plus de cent hivers,
Allaient se perdre dans la nue.
De ses bras tortueux, par vingt replis divers,
Elle presse la tige, et monte ; parvenue
Aux branches, monte encore ; et les nuits et les jours
Toujours monte, en rampant toujours.
Enfin, au sommet arrivée,
Vers les cieux la tête levée,
Elle plane au-dessus des plus nobles rameaux.
Sur ce peuple de végétaux,
Sa famille autrefois, gisant encor sur l'herbe,
Elle abaisse un regard superbe,
Et n'y reconnaît plus d'égaux.
Les Plantes, à leur tour, dans l'orgueilleuse plante,
Ont peine à retrouver Citrouille leur parente.
« Est-il possible ? O ciel ! Quel chemin, et quel saut !
Comment a-t-elle fait pour se guinder si haut ? »
Un Jonc leur dit alors : « Ne l'avez-vous pas vue
Ramper entre le Chou, l'Oseille et la Laitue ?
J'ai prévu, sans être devin,
Cette élévation qui vous blesse la vue.
En faire autant n'est pas bien fin :
Je le ferais si la nature
M'avait créé pour cette fin ;
Mais elle m'a fait droit : je souffre sans murmure
L'humble état où l'on reste en gardant cette allure.
Quand l'ouragan me vient frapper,
Je plie, il le faut bien ; mais je ne puis ramper. »

RIVAROL [1].

PARODIE DU SONGE D'ATHALIE [2].

M. Gaillard (à Madame de Genlis, qui traverse le Lycée.)
Savante gouverneur, est-ce ici votre place?
Pourquoi ce teint plombé, cet œil creux qui nous glace?
Parmi vos ennemis, que venez-vous chercher?
De ce bruyant Lycée osez-vous approcher?
Auriez-vous dépouillé cette haine si vive?...
Madame de Genlis.
Prêtez-moi l'un et l'autre une oreille attentive.
Je ne veux point ici rappeler le passé,
Ni vous rendre raison de ce que j'ai versé :
Ce que j'ai fait, Gaillard, j'ai cru devoir le faire.
Je ne prends point pour juge un monde téméraire.
Quoi que sa médisance ait osé publier,
Un grand prince a pris soin de me justifier.
Sur de petits tréteaux ma fortune établie
M'a fait connaître à Londre et même en Italie :
Par moi votre clergé goûte un calme profond.
La Seine ne voit plus ce Voltaire fécond,
Ni cet altier Rousseau, par d'éternels ouvrages,
Comme au temps du feu roi, dérober vos hommages.
La Sorbonne me traite et de fille et de sœur :

[1] Pour la notice biographique, voyez page 100.

[2] Croyant qu'il pourrait être intéressant pour nos lecteurs de comparer cette parodie avec son original, nous avons différé jusqu'ici de donner le fameux

SONGE D'ATHALIE.

Mathan. Grande reine, est-ce ici votre place?
Quel trouble vous agite, et quel effroi vous glace?
Parmi vos ennemis que venez-vous chercher?
De ce temple profane osez-vous approcher?
Avez-vous dépouillé cette haine si vive...
Athalie. Prêtez-moi l'un et l'autre une oreille attentive.
Je ne veux point ici rappeler le passé,
Ni vous rendre raison du sang que j'ai versé :
Ce que j'ai fait, Abner, j'ai cru le devoir faire.
Je ne prends point pour juge un peuple téméraire :
Quoi que son insolence ait osé publier,
Le ciel même a pris soin de me justifier.
Sur d'éclatants succès ma puissance établie
A fait jusqu'aux deux mers respecter Athalie:
Par moi, Jérusalem goûte un calme profond;
Le Jourdain ne voit plus l'Arabe vagabond
Ni l'altier Philistin par d'éternels ravages,
Comme au temps de vos rois, désoler ses rivages;
Le Syrien me traite et de reine et de sœur:

Enfin de ma raison le pesant oppresseur,
Qui devait m'entourer de sa secte ennemie,
Condorcet, Condorcet tremble à l'Académie.
De toutes parts pressé par un nombreux essaim
De serpents en rabats réchauffés dans mon sein,
Il me laisse à Paris souveraine maîtresse...
Je jouissais en paix du fruit de ma finesse;
Mais un trouble importun vient depuis quelques jours
De mes petits projets interrompre le cours.
Un rêve... (me devrais-je inquiéter d'un rêve?...)
Entretient dans mon cœur un chagrin qui me crève.
Je l'évite partout, partout il me poursuit.
C'était dans le repos du travail de la nuit :
L'image de B.u.f.f.o.n devant moi s'est montrée,
Comme au Jardin du Roi pompeusement parée :
Ses erreurs n'avaient point abattu sa fierté;
Même il usait encor de ce style apprêté,
Dont il eut soin de peindre et d'orner son ouvrage
Pour éviter des ans l'inévitable outrage.
« Tremble! ma noble fille et trop digne de moi,
Le parti de Voltaire a prévalu sur toi;
Je te plains de tomber dans ses mains redoutables
Ma fille!... » En achevant ces mots épouvantables,
L'Histoire naturelle a paru se baisser :
Et moi je lui tendais les mains pour la presser,

Enfin de ma maison le perfide oppresseur,
Qui devait jusqu'à moi pousser sa barbarie,
Jéhu, le fier Jéhu, tremble dans Samarie :
De toutes parts pressé par un puissant voisin,
Que j'ai su soulever contre cet assassin,
Il me laisse en ces lieux souveraine maîtresse..
Je jouissais en paix du fruit de ma sagesse :
Mais un trouble importun vient depuis quelques jours
De mes prospérités interrompre le cours.
Un songe (me devrais-je inquiéter d'un songe?)
Entretient dans mon cœur un chagrin qui le ronge :
Je l'évite partout, partout il me poursuit.
C'était pendant l'horreur d'une profonde nuit;
Ma mère Jézabel devant moi s'est montrée,
Comme au jour de sa mort pompeusement parée :
Ses malheurs n'avaient point abattu sa fierté;
Même elle avait encor cet éclat emprunté
Dont elle eut soin de peindre et d'orner son visage,
Pour réparer des ans l'irréparable outrage :
« Tremble, m'a-t-elle dit, fille digne de moi;
Le cruel Dieu des Juifs l'emporte aussi sur toi,
Je te plains de tomber dans ses mains redoutables,
Ma fille!.. » En achevant ces mots épouvantables,
Son ombre vers mon lit a paru se baisser :
Et moi, je lui tendais les mains pour l'embrasser;

Mais je n'ai plus trouvé qu'un horrible mélange
De quadrupèdes morts et traînés dans la fange;
De reptiles, d'oiseaux et d'insectes affreux
Que B.e.x.o.n et G.u.é.n.e.a.u se disputaient entre eux.

PETITES PIÈCES EN VERS.

I. L'AMITIÉ.

Tendre amitié, sous votre empire
Le ciel a fixé le bonheur;
Vous êtes la raison du cœur,
L'amour n'en est que le délire.

II. CROYANCE POLITIQUE.

TRIOLET.

Un grand royaume est un vaisseau
Dont le monarque est le pilote.
Gravons-le bien dans le cerveau;
Un grand royaume est un vaisseau.
Si le nocher tombe à vau-l'eau,
Au hasard le navire flotte :
Un grand royaume est un vaisseau
Dont le monarque est le pilote.

III. PORTRAIT DE FRÉDÉRIC.

Poète, conquérant, sage, voluptueux,
Ce roi qui sut instruire et ravager la terre,
Se dégoûta des vers, des rois et de la guerre.
Méprisa ses sujets et les rendit heureux.

IV. ÉPIGRAMME.

Si tu prétends avoir un jour ta niche
Dans ce beau temple où sont quarante élus,
Et d'un portrait guindé vers la corniche,
Charmer les sots, quand tu ne seras plus,
Pas n'est besoin d'un chef-d'œuvre bien ample.
Il faut fêter le sacristain du temple;
Puis ce monsieur t'ouvrira le guichet,
Puis de lauriers tu feras grande chère,
Puis immortel seras comme Porchère,
Maury, Cotin, et La Harpe et Danchet.

Mais je n'ai plus trouvé qu'un horrible mélange
D'os et de chair meurtris et traînés dans la fange,
Des lambeaux pleins de sang, et des membres affreux
Que des chiens dévorants se disputaient entre eux.
(Racine, *Athalie*, *Acte II*, *Scène* 5).

COLLIN D'HARLEVILLE [1].

FRAGMENT DE L'OPTIMISTE.

ACTE III, SCÈNE IX.

M. de Morinval (le Pessimiste).
Je vous soutiens, morbleu! qu'ici-bas tout est mal,
Tout, sans exception, au physique, au moral.
Nous souffrons en naissant, pendant la vie entière;
Et nous souffrons surtout à notre heure dernière :
Nous sentons, tourmentés au-dedans, au-dehors,
Et les chagrins de l'âme, et les chagrins du corps.
Les fléaux avec nous ne font ni paix ni trêve;
Ou la terre s'entr'ouvre, ou la mer se soulève.
Nous-mêmes à l'envi déchaînés contre nous,
Comme si nous voulions nous exterminer tous,
Nous avons inventé les combats, les supplices.
C'était peu de nos maux, nous y joignons nos vices;
Aux riches, aux puissants l'innocent est vendu;
On outrage l'honneur, on flétrit la vertu.
Tous nos plaisirs sont faux, notre joie indécente :
On est vieux à vingt ans, libertin à soixante.
L'hymen est sans amour, l'amour n'est nulle part;
Pour le sexe on n'a plus de respect ni d'égard.
On ne sait ce que c'est que de payer ses dettes;
Et de sa bienfaisance on remplit les gazettes.

[1] Jean-François **COLLIN D'HARLEVILLE** (1755—1806), poète comique, membre de l'Institut en 1795, et de l'Académie française à la réorganisation en 1803, né à Maintenon (Eure-et-Loir). Il était fils d'un propriétaire aisé dont les mœurs patriarcales n'ont pas été sans influence sur ses compositions. Il commença par aller à l'école des Frères, puis obtint une bourse au Collége de Lisieux. On l'envoya à Paris, quand il eut terminé ses études, pour le placer chez un procureur au Parlement, mais il n'était pas né pour cette profession, et lorsqu'il eut fait la connaissance d'Andrieux (Voir page 155), il songea à aborder la carrière dramatique, qui lui rapporta des succès et de l'argent, sans toutefois le placer au premier rang, car si l'on trouve de la gaîté dans ses pièces, il n'a pas, selon nous, cette force comique qui constitue l'originalité.

Collin-d'Harleville avait un caractère reconnaissant, et dès qu'il eût été nommé membre de l'Institut, il s'empressa d'y faire admettre son ami Andrieux. On a son buste en marbre, exécuté par le célèbre Houdon. — *Les Châteaux en Espagne; Monsieur de Crac; l'Optimiste*, comédie pour laquelle son père lui servit de type; *le Vieux célibataire*. Ses œuvres forment 4 vol., 1821.

PENSÉE DÉTACHÉE.

C'est avoir fait le bien qu'avoir voulu le faire.

On fait de plate prose, et de plus méchants vers;
On raisonne de tout, et toujours de travers :
Et dans ce monde enfin, s'il faut que je le dise,
On ne voit que noirceur, et misère, et sottise.
M. de Plinville (*l'Optimiste*).
Voilà ce qui s'appelle un tableau consolant!
Vous ne le croyez pas vous-même ressemblant.
De cet excès d'humeur je ne vois point la cause :
Pourquoi donc s'emporter, mon ami, quand on cause?
Vous parlez de volcans, de naufrage... Eh! mon cher,
Demeurez en Touraine, et n'allez point sur mer.
Sans doute, autant que vous, je déteste la guerre;
Mais on s'éclaire enfin; on ne l'aura plus guère.
Bien des gens, dites-vous, doivent : sans contredit,
Ils ont tort; mais pourquoi leur a-t-on fait crédit?...
Tous nos plaisirs sont faux? mais quelquefois, à table,
Je vous ai vu goûter un plaisir véritable.
On fait de méchants vers? Eh! ne les lisez pas;
Il en paraît aussi dont je fais très-grand cas.
On déraisonne? Eh! oui, parfois un faux système
Nous égare... Entre nous, vous le prouvez vous-même.
Calmez donc votre bile, et croyez qu'en un mot
L'homme n'est ni méchant, ni malheureux, ni sot...
Je ne suis point aveugle, et je vois, j'en conviens,
Quelques maux; mais je vois encore plus de biens :
Je savoure les biens; les maux, je les supporte.
Que gagnez-vous, de grâce, à gémir de la sorte?
Vos plaintes, après tout, ne sont qu'un mal de plus.
Laissez donc là, mon cher, les regrets superflus :
Reconnaissez du ciel la sagesse profonde,
Et croyez que tout est pour le mieux dans le monde.

FRAGMENT DES CHATEAUX EN ESPAGNE.

ACTE III, SCÈNES VII-VIII [1].

M. D'Orlange (*l'homme aux châteaux*), Victor (*son valet*).

(*Victor est déjà entré sur la scène, et, sans être vu, a écouté les mots* : « Me voilà donc le chef de la sublime Porte! » ...)

Victor. (*Se prosternant.*) Sultan!...
M. D'Orlange. Eh bien! qu'est-ce?
Que veut-on?
Victor. Au sérail on attend ta Hautesse...

[1] Comédie en cinq actes et en vers, de Collin-d'Harleville, représentée en 1789. — Prévenu que son gendre futur qu'il ne connaît pas, doit se présen-

M. D'Orlange (se croyant encore le Grand-seigneur.)

Quel est l'audacieux?
Victor. La sultane, à l'instant,
Va servir le café, le sorbet. Elle attend.
M. D'Orlange.
Eh mais! c'est toi, Victor. Malheureux! tu m'éveilles.
Victor. C'est dommage; en rêvant, vous faites des merveilles.
Je suis un criminel : je vous ai détrôné.
Pardon. Aussi jamais s'est-on imaginé....?
M. D'Orlange.
Eh! Victor, chacun fait des châteaux en Espagne :
On en fait à la ville, ainsi qu'à la campagne:
On en fait en dormant, on en fait éveillé.
Le pauvre paysan, sur sa bêche appuyé,
Peut se croire, un moment, seigneur de son village.
Le vieillard, oubliant les glaces de son âge,
Se figure aux genoux d'une jeune beauté,
Et sourit; son neveu sourit de son côté,
En songeant qu'un matin du bonhomme il hérite.
Telle femme se croit sultane favorite;
Un commis est ministre; un jeune abbé, prélat;
Le prélat... Il n'est pas jusqu'au simple soldat,
Qui ne se soit un jour cru maréchal de France;
Et le pauvre, lui-même, est riche en espérance.
Victor. Et chacun redevient Gros-Jean comme devant.
M. D'Orlange.
Eh bien! chacun, du moins, fut heureux en rêvant.
C'est quelque chose encor que de faire un beau rêve.
A nos chagrins réels c'est une utile trêve.
Nous en avons besoin : nous sommes assiégés

ter chez lui sous un nom supposé. M. d'Orfeuil, d'accord avec sa fille, est disposé à se prêter à ce déguisement. Or, le jour même où il attend à sa campagne M. de Florville, le hasard y amène d'Orlange, l'homme aux châteaux, lequel voyage en compagnie de Victor, son valet. Par une méprise assez plaisante, ledit Orlange est pris, sans qu'il s'en doute, pour le futur époux; et l'accueil cordial qu'il reçoit lui fait concevoir les plus agréables espérances, si bien qu'il est sur le point de demander la main de Mademoiselle d'Orfeuil, persuadé à l'avance qu'elle ne lui sera pas refusée..... Mais une réflexion l'arrête : qui sait si ce mariage ne mettra pas obstacle aux destinées brillantes qui lui sont peut-être réservées? Il est jeune encore, il est brave, la vie aventureuse ne lui déplaît point; s'il allait en Turquie! il y est déjà, du moins en imagination; ses exploits lui valent le grade de capitan-pacha; la fortune continue à le favoriser : il épouse la fille du sultan, son beau-père meurt, voilà d'Orlange chef de la Sublime-Porte..., quand tout à coup un bruit de pas tire le nouveau sultan de sa profonde rêverie. (*Introduction aux scènes ci-dessus, tirée des* 1,001 *leçons de littérature et de morale*).

De maux, dont à la fin nous serions surchargés,
Sans ce délire heureux qui se glisse en nos veines.
Flatteuse illusion! doux oubli de nos peines!
Oh! qui pourrait compter les heureux que tu fais?
L'espoir et le sommeil sont de moindres bienfaits.
Délicieuse erreur! tu nous donnes d'avance
Le bonheur, que promet seulement l'espérance.
Le doux sommeil ne fait que suspendre nos maux,
Et tu mets à la place un plaisir : en deux mots,
Quand je songe, je suis le plus heureux des hommes;
Et dès que nous croyons être heureux, nous le sommes.
Victor. A vous entendre, on croit que vous avez raison.
Un déjeûner pourtant serait bien de saison;
Car, en fait d'appétit, on ne prend point le change;
Et ce n'est pas manger que de rêver qu'on mange.
M. D'Orlange.
A propos... il raisonne assez passablement. (*Il sort.*)
Victor (*seul.*) Il est fou... là... se croire un sultan! seulement!
On peut bien quelquefois se flatter dans la vie.
J'ai, par exemple, hier, mis à la loterie;
Et mon billet enfin pourrait bien être bon.
Je conviens que cela n'est pas certain : oh! non.
Mais la chose est possible, et cela doit suffire.
Puis, en me le donnant, on s'est mis à sourire,
Et l'on m'a dit : « Prenez, car c'est là le meilleur. »
Si je gagnais pourtant le gros lot! . . . Quel bonheur!
J'achèterais d'abord une ample seigneurie. . .
Non, plutôt une bonne et grasse métairie,
Oh! oui! dans ce canton, j'aime ce pays ci:
Et Justine, d'ailleurs, me plaît beaucoup aussi.
J'aurai donc, à mon tour, des gens à mon service!
Dans le commandement je serai peu novice :
Mais je ne serai point dur, insolent, ni fier,
Je me rappellerai ce que j'étais hier.
Ma foi, j'aime déjà ma ferme à la folie.
Moi, gros fermier! . . . j'aurai ma basse-cour remplie
De poules, de poussins que je verrai courir!
De mes mains, chaque jour, je prétends les nourrir.
C'est un coup-d'œil charmant, et puis cela rapporte.
Quel plaisir, quand le soir, assis devant ma porte,
J'entendrai le retour de mes moutons bêlants,
Que je verrai de loin revenir à pas lents
Mes chevaux vigoureux et mes belles génisses!
Ils sont nos serviteurs, elles sont nos nourrices;
Et mon petit Victor, sur son âne monté,
Fermant la marche avec un air de dignité!

Plus heureux que monsieur, . . . le Grand-Turc sur son trône,
Je serai riche, riche, et je ferai l'aumône.
Tout bas, sur mon passage, on se dira : « Voilà
Ce bon monsieur Victor; » cela me touchera.
Je puis bien m'abuser; mais ce n'est pas sans cause :
Mon projet est au moins fondé sur quelque chose,
(*Il cherche.*)
Sur un billet. Je veux revoir ce cher. . . . Eh! mais. . . .
Où donc est-il? tantôt encore je l'avais.
Depuis quand ce billet est-il donc invisible?
Ah! l'aurais-je perdu? serait-il bien possible?
Mon malheur est certain : me voilà confondu.
(*Il crie.*)
Que vais-je devenir? Hélas! j'ai tout perdu.

PARNY [1].

CHOIX D'ÉLÉGIES.

I. COMPLAINTE.

Naissez mes vers, soulagez mes douleurs,
Et sans effort coulez avec mes pleurs.

Voici d'Emma la tombe solitaire;
Voici l'asile où dorment ses vertus.
Charmante Emma! tu passas sur la terre
Comme un éclair qui brille et qui n'est plus.
J'ai vu la mort dans une ombre soudaine
Envelopper l'aurore de tes jours;
Et tes beaux yeux se fermant pour toujours,
A la clarté renoncer avec peine. . .

Ce jeune essaim, cette foule frivole
D'adorateurs qu'enchaînait sa beauté,

[1] Evariste-Désiré **DESFORGES**, chevalier **DE PARNY** (1753—1813), poète distingué, membre de l'Académie française en 1803, né à l'île Bourbon. Il a réussi parfaitement dans la poésie érotique, et a laissé quelques morceaux qui sont des modèles de grâce et d'harmonie, mais il a souillé sa plume par des expressions trop libres et des sujets licencieux. Il fut surnommé le *Tibulle français*, et, à sa mort, Béranger lui consacra une de ses plus jolies chansons. C'était un esprit léger et sceptique, qui se plaisait à jeter le ridicule sur les objets de la croyance générale, et qui employait à dessein des images trop vives, précisément pour mettre un certain nombre de lecteurs de son côté.

On peut citer comme fait caractéristique, que, lorsque son Eléonore, qui por-

Ce monde vain dont elle fut l'idole
Vit son trépas avec tranquillité.
Les malheureux que sa main bienfaisante
A fait passer de la peine au bonheur,
N'ont pu trouver un soupir dans leur cœur
Pour consoler son ombre gémissante. . .

L'amitié même, oui, l'amitié volage
A retrouvé les ris et l'enjouement;
D'Emma mourante elle a chassé l'image;
Son deuil trompeur n'a duré qu'un moment.
Sensible Emma, douce et constante amie,
Ton souvenir ne vit plus dans ces lieux;
De ce tombeau l'on détourne les yeux,
Ton nom s'efface, et le monde t'oublie. . .

Malgré le temps, fidèle à sa tristesse,
Le seul amour ne se console pas,
Et ses soupirs renouvelés sans cesse
Vont te chercher dans l'ombre du trépas.
Pour te pleurer je devance l'aurore;
L'éclat du jour augmente mes ennuis;
Je gémis seul dans le calme des nuits;
La nuit s'envole, et je gémis encore.

Vous n'avez point soulagé mes douleurs :
Laissez, mes vers, laissez couler mes pleurs.

II. SUR LA MORT D'UNE JEUNE FILLE.

Son âge échappait à l'enfance;
Riante comme l'innocence,
Elle avait les traits de l'amour;
Quelques mois, quelques jours encore,
Dans ce cœur pur et sans détour
Le sentiment allait éclore.
Mais le ciel avait au trépas
Condamné ses jeunes appas.
Au ciel elle a rendu sa vie,

ait le nom peu poétique de Mlle Troussaille, et qu'il avait tant célébrée dans ses poésies, fut devenue veuve, et lui offrit sa main, il la refusa. — *Elégies*, le *Paradis perdu*; *les Déguisements de Vénus*; *les Rose-Croix*.

Le gouvernement de la Restauration donna, dit-on, 30,000 francs aux héritiers de Parny, pour acquérir et détruire le manuscrit de la *Christianide*, poème hostile au christianisme.

Et doucement s'est endormie
Sans murmurer contre ses lois;
Ainsi le sourire s'efface;
Ainsi meurt sans laisser de trace
Le chant d'un oiseau dans les bois.

FRAGMENTS DIVERS.

I. LA ROSE.

Lorsque Vénus, sortant du sein des mers,
Sourit aux dieux charmés de sa présence,
Un nouveau jour éclaira l'univers;
Dans ce moment la rose prit naissance.
D'un jeune lis elle avait la blancheur;
Mais aussitôt le père de la treille,
De ce nectar dont il fut l'inventeur
Laissa tomber une goutte vermeille,
Et pour toujours il changea sa couleur.
De Cythérée elle est la fleur chérie,
Et de Paphos elle orne les bosquets.
Sa douce odeur, aux célestes banquets,
Fait oublier celle de l'ambroisie.
Son vermillon doit parer la beauté;
C'est le seul fard que met la volupté;
A cette bouche où le sourire joue,
Son coloris prête un charme divin :
De la pudeur elle couvre la joue,
Et de l'Aurore elle rougit la main.

(*Les Fleurs.*

II. LA SOLITUDE.

FRAGMENT.

. . . Que notre vie, obscure et solitaire,
Coule en secret sous l'aile des amours,
Comme un ruisseau qui, murmurant à peine,
Et dans son lit resserrant tous ses flots,
Cherche avec soin l'ombre des arbrisseaux,
Et n'ose pas se montrer dans la plaine.
Du vrai bonheur les sentiers peu connus
Nous cacheront aux regards de l'envie;
Et l'on dira quand nous ne serons plus :
Ils ont aimé, voilà toute leur vie.

(*Le Raccommodement.*)

FRANÇOIS DE NEUFCHATEAU [1].

CONSEILS D'UN PÈRE A SON FILS.

FRAGMENT.

Commence seulement, commence avec courage;
Des obstacles enfin tu seras triomphant.
Obtiens que l'Eternel bénisse ton ouvrage :
Offre à Dieu tes efforts, et deviens son enfant.

Le matin, quand du lit tu sors avec l'aurore,
Le soir, quand le besoin t'invite au doux sommeil,
Dis-lui du fond du cœur : « Dieu bon, Dieu que j'adore,
Dirige mon travail, mon repos, mon réveil. »

Ah ! si ton cœur est pur, si ton zèle est sincère,
Le ciel, n'en doute pas, exaucera tes vœux.
Oui, mon fils, l'Eternel, touché de ta prière,
T'enverra le bonheur des enfants vertueux.

[1] **Nicolas-Louis-François DE NEUFCHATEAU** (1750—1828), littérateur et homme politique, membre de l'Académie française en 1799, et à la réorganisation de ce corps en 1803, né à Sassay (Lorraine), était fils d'un instituteur primaire. On l'a classé parmi les enfants célèbres, car, dès l'âge de 14 ans, il publia des poésies diverses, au sujet desquelles Voltaire le félicita, et qui lui valurent son admission dans les Académies de Lyon, de Marseille et de Nancy : en outre, la ville de Neufchâteau l'adopta et lui donna son nom. Mais la suite ne répondit pas à ce brillant début, et bien qu'il ait écrit des vers estimables, il s'est plutôt signalé par son habileté d'administrateur. Il fut successivement procureur général à Saint-Domingue, membre de l'Assemblée législative, ministre de l'intérieur et sénateur.

On a souvent réimprimé l'*Art de lire les vers*, poésie didactique.

Voici la pièce que Voltaire lui adressa :

Si vous brillez à votre aurore,
Quand je m'éteins à mon couchant;
Si, dans votre fertile champ,
Tant de fleurs s'empressent d'éclore,
Lorsque mon terrain languissant
Est dégarni des dons de Flore,
Si votre voix jeune et sonore
Prélude d'un ton si touchant,
Quand je fredonne à peine encore
Les restes d'un lugubre chant;

Si des Grâces qu'en vain j'implore
Vous devenez l'heureux amant;
Et si ma vieillesse déplore
La perte de cet art charmant
Dont le Dieu des vers vous honore;

Tout cela peut m'humilier,
Mais je n'y vois point de remède,
Il faut bien que l'on me succède,
Et j'aime en vous mon héritier.

On doit à François de Neufchâteau la première exposition publique des produits de l'industrie française, qui eut lieu le 1er vendémiaire an VII (22 septembre 1798).

PENSÉE DÉTACHÉE.

Un serviteur honnête est l'égal d'un bon maître.

Dieu sait ce qu'il te faut, beaucoup mieux que toi-même :
Il te préservera de tout mauvais penchant.
Si tu te souviens bien que ce juge suprême
Doit couronner le juste et punir le méchant.

L'ART DE LIRE LES VERS.

Arrête, sot lecteur, dont la triste manie
Détruit de nos accords la savante harmonie;
Arrête, par pitié! Quel funeste travers,
En dépit d'Apollon, te fait lire des vers?
Ah! si ta voix ingrate ou languit, ou détonne,
Ou traîne avec lenteur son fausset monotone;
Si, du feu du génie en nos vers allumé,
N'étincelle jamais ton œil inanimé;
Si ta lecture enfin, dolente psalmodie,
Ne dit rien, ne peint rien à mon âme engourdie,
Cesse, ou laisse-moi fuir. Ton regard abattu
Du regard de Méduse a la triste vertu.
L'auditeur qu'ont glacé tes sons et ta présence,
Croit subir le supplice inventé par Mézence;
C'est un vivant qu'on lie au cadavre d'un mort :
Attentif à ta voix, Phébus même s'endort;
Sa défaillante main laisse tomber sa lyre.
C'est peu d'aimer les vers, il les faut savoir lire;
Il faut avoir appris cet art mélodieux
De parler dignement le langage des dieux;
Cet art qui, par les tons des phrases cadencées,
Donne de l'harmonie et du nombre aux pensées :
Cet art de déclamer, dont le charme vainqueur
Assujétit l'oreille et subjugue le cœur.
« D'où vient, me diras-tu, cette brusque apostrophe,
Lisant pour m'éclairer, je lis en philosophe.
Plus un écrit est beau, moins il a besoin d'art,
Et le teint de Vénus peut se passer de fard.
L'harmonieux débit que ta Muse me vante
Ne séduisit jamais une oreille savante.
De cette illusion qu'un autre soit épris,
Mais la vérité nue a pour moi plus de prix. »
Eh quoi! d'une lecture insipide et glacée,
Tu prétends attrister mon oreille lassée!
Quoi! traître! à tes côtés tu prétends m'enchaîner!
A loisir, en détail, tu veux m'assassiner;
Dans les longs bâillements et les vapeurs mortelles
Ensevelir l'honneur des œuvres les plus belles;
Et toujours méthodique, et toujours concerté,

Des élans d'un auteur abaisser la fierté,
Tomber quand il s'élève, et ramper quand il vole!
Ah! garde pour toi seul ton scrupule frivole;
Sois captif dans le cercle obscur et limité
Qui fut tracé des mains de l'uniformité;
Aux lois de ton compas asservis Melpomène,
Et la douleur de Phèdre, et l'amour de Chimène;
Ravale à ton niveau l'essor audacieux
De l'oiseau du tonnerre, égaré dans les cieux;
Meurs d'ennui, j'y consens; sois barbare à ton aise;
Mais ne m'accable pas sous un joug qui me pèse;
N'exige pas du moins, insensible lecteur,
Que jamais je me plie à ton goût destructeur,
Va, d'un débit heureux l'innocente imposture,
Sans la défigurer, embellit la nature;
Et les traits que la Muse éternise en ses chants,
Récités avec art, en seront plus touchants.
Ils laisseront dans l'âme une trace durable,
Du génie éloquent empreinte inaltérable;
Et rien ne plaira plus à tous les goûts divers
Qu'un organe flatteur déclamant de beaux vers.
Jadis on les chantait; les annales antiques
De Moïse et d'Orphée exaltent les cantiques.
Te faut-il rappeler ces prodiges connus?
Ces rochers attentifs à la voix de Linus?
Et Sparte qui s'éveille aux accents de Tyrtée?
Et Terpandre apaisant la foule révoltée?
Les poètes divins, maîtres des nations,
Savaient noter alors l'accent des passions.
L'âme était adoucie et l'oreille charmée,
Et même des tyrans la rage désarmée.
Ce fut l'attrait des vers, qui fit aimer les lois.
L'art de les déclamer fut le talent des rois.
Les dieux même, les dieux, par la voix des oracles,
De cet art enchanteur consacraient les miracles.
Chez les fils de Cadmus, peuples ingénieux,
Que les sons de la lyre étaient harmonieux!
Que, dans ces beaux climats, l'exacte prosodie
Aux chansons des neuf Sœurs prêtait de mélodie!
On voyait, à côté des dactyles volants,
Le spondée allongé se traîner à pas lents.
Chaque mot, chez les Grecs, amants de la mesure,
Se pliait de lui-même aux lois de la césure.
Chaque genre eut son rhythme. En vers majestueux,
L'épopée entonna ses récits fastueux,
La modeste élégie eut recours au distique;

Archiloque s'arma de l'iambe caustique.
A des mètres divers, Alcée, Anacréon
Prêtèrent leur génie, et leur gloire et leur nom.
Pour nous, enfants des Goths, Apollon, plus avare,
A dédaigné longtemps notre jargon barbare.
Ce jargon s'est poli : les Muses, sur nos bords,
Ont d'une mine ingrate arraché des trésors.
O Racine ! ô Boileau ! votre savante audace
Fait parler notre langue aux échos du Parnasse;
Ce rebelle instrument rend des accents flatteurs,
Vous peignez la nature en sons imitateurs,
Tantôt doux et légers, tantôt pesants et graves;
Votre Apollon est libre au milieu des entraves;
Et l'oreille attentive aux charmes de vos vers
Croit de Virgile même entendre les concerts.

BOISARD [1].

CHOIX DE FABLES.

I. LE CHÊNE ET LE VENT.

« De mes rameaux brisés la vallée est couverte,
Disait au vent du Nord le chêne du coteau.
Dans ton courroux, barbare, as-tu juré ma perte,
Tandis que je te vois caresser le roseau?
— J'ai juré, dit le vent, d'abattre le superbe,
Qui me résiste, ainsi que toi;
Et je laisse en paix le brin d'herbe,
Qui se prosterne devant moi.
Tâche de désarmer ma haine,
Ou j'achève à l'instant de te déraciner.
— Je puis tomber, reprit le chêne :
Je ne saurais me prosterner. »

(*Mille et une fables.*)

II. LE SINGE, L'ANE ET LA TAUPE.

De leurs plaintes sans fin, de leurs souhaits sans bornes,
Le singe et l'âne un jour importunaient les cieux?

[1] **Jean-Jacques-François-Marie BOISARD** (1743—1831), peintre, fabuliste fécond, né à Caen. Il fut, avant la révolution de 1789, secrétaire du comte de Provence, et, depuis lors, vécut dans l'obscurité. On a de lui un millier de fables (1817 et 1821), dont quelques-unes ne sont pas sans mérite. — *Le Déluge*, ode couronnée par l'Académie de Rouen, 1770.

« Ah ! je n'ai point de queue ! — Ah ! je n'ai point de cornes !
— Ingrats, reprit la taupe, et vous avez des yeux ! »
(*Ibidem* [1].)

FONTANES [2].

FRAGMENT DE L'ESSAI SUR L'ASTRONOMIE.

LES MONDES.

Tout passe donc, hélas! ces globes inconstants
Cèdent comme le nôtre à l'empire du temps;
Comme le nôtre aussi, sans doute ils ont vu naître
Une race pensante, avide de connaître :
Ils ont eu des Pascals, des Leibnitz, des Buffons.
Tandis que je me perds en ces rêves profonds,
Peut-être un habitant de Vénus, de Mercure,
De ce globe voisin qui blanchit l'ombre obscure,
Se livre à des transports aussi doux que les miens.
Ah! si nous rapprochions nos hardis entretiens!
Cherche-t-il quelquefois ce globe de la terre,
Qui, dans l'espace immense, en un point se resserre?
A-t-il pu soupçonner qu'en ce séjour de pleurs
Rampe un être immortel qu'ont flétri les douleurs?
Habitants inconnus de ces sphères lointaines,
Sentez-vous nos besoins, nos plaisirs et nos peines?
Connaissez-vous nos arts? Dieu vous a-t-il donné
Des sens moins imparfaits, un destin moins borné?
Royaumes étoilés, célestes colonies,
Peut-être enfermez-vous ces esprits, ces génies
Qui, par tous les degrés de l'échelle du ciel,
Montaient, suivant Platon, jusqu'au trône éternel.
Si pourtant, loin de vous, de ce vaste empyrée,
Un autre genre humain peuple une autre contrée,
Hommes, n'imitez pas vos frères malheureux!
En apprenant leur sort, vous gémiriez sur eux;
Vos larmes mouilleraient nos fastes lamentables.
Tous les siècles en deuil, l'un à l'autre semblables,
Courent sans s'arrêter, foulant de toutes parts
Les trônes, les autels, les empires épars;
Et sans cesse frappés de plaintes importunes,

[1] Cette fable est fondée sur ce préjugé populaire, que la taupe n'a point d'yeux, ce qui est faux.

[2] Pour la notice biographique, voyez page 121.

Passent en me contant leurs longues infortunes.
Vous, hommes, nos égaux, puissiez-vous être, hélas!
Plus sages, plus unis, plus heureux qu'ici bas!

LE JOUR DES MORTS DANS UNE CAMPAGNE.

FRAGMENT.

. . . Du temple à grands flots se hâtait de sortir
La foule qui déjà par groupes séparée,
Vers le séjour des morts s'avançait éplorée.
L'étendard de la croix marchait devant nos pas;
Nos chants majestueux consacrés au trépas,
Se mêlaient à ce bruit précurseur des tempêtes;
Des nuages obscurs s'étendaient sur nos têtes,
Et nos fronts attristés, nos funèbres concerts
Se conformaient au deuil et des champs et des airs.
Cependant du trépas on atteignait l'asile :
L'if, et le buis lugubre, et le lierre stérile,
Et la ronce, alentour, croissent de toutes parts;
On y voit s'élever quelques tilleuls épars;
Le vent court en sifflant sur leur cime flétrie.
Non loin s'égare un fleuve, et mon âme attendrie
Voit dans le double aspect des tombes et des flots,
L'éternel mouvement, et l'éternel repos.

Avec quel saint transport tout ce peuple champêtre,
Honorant ses aïeux, aimait à reconnaître
La pierre ou le gazon qui cachait leurs débris!
Il leur parlait encor; mais au sein de Paris,
Des parents les plus chers, de l'ami le plus tendre,
Où peut l'œil incertain redemander la cendre?
Les morts en sont bannis, leurs droits sont violés,
Et leurs restes sans gloire au hasard sont mêlés.
Ah! déjà contre nous j'entends frémir leurs mânes.
Tremblons : malheur aux temps, aux nations profanes
Chez qui, dans tous les cœurs affaibli par degré,
Le culte des tombeaux cessa d'être sacré!

CONSEIL POUR ÊTRE HEUREUX.

Du bonheur aux savants demandons les chemins
L'un dit : « Sers tes pareils! » l'autre : « Fuis les
L'un prescrit le travail, et l'autre l'indolence.
De leurs opinions vois flotter la balance;
Un avis disparaît d'un avis combattu;
Ceux-ci doutent de tout, même de la vertu.

Ah ! suivons la nature, et fuyons les systèmes !
Voulons-nous être heureux ? évitons les extrêmes ;
Réprimons de l'orgueil les murmures jaloux :
Ainsi que le bon sens, le bonheur est à tous ;
Il est entre nos mains, et, pour en faire usage,
Que faut-il ? un cœur droit, avec un esprit sage.
(*Trad. de l'essai sur l'homme, de Pope, Epître IV.*

MON ANNIVERSAIRE.

La vieillesse déjà vient avec les souffrances ;
Que m'offre l'avenir ? de courtes espérances ;
Que m'offre le passé ? des fautes, des regrets.
Tel est le sort de l'homme, il s'éclaire avec l'âge ;
Mais que sert d'être sage,
Quand le terme est si près ?

Le passé, le présent, l'avenir, tout m'afflige ;
La vie à son déclin est pour moi sans prestige,
Dans le miroir du temps elle perd ses appas.
Plaisirs, allez chercher l'amour et la jeunesse ;
Laissez-moi ma tristesse,
Et ne l'insultez pas.

L.-P. DE SÉGUR [1].

NE M'OUBLIEZ PAS [2].

ROMANCE.

Vous me quittez pour aller à la gloire ;
Mon triste cœur suivra partout vos pas ;
Allez, volez au temple de mémoire ;
Suivez l'honneur, mais ne m'oubliez pas.

[1] Pour la notice biographique, voyez page 131.
Voici quelques vers, écrits en Russie, qui caractérisent bien leur auteur :

D'un monde qui m'avait séduit,
Je connais l'imposture ;
Mon cœur, éclairant mon esprit,
Me rend à la nature.

Partout on voit tant de fureur
Et tant d'ingratitude,
Qu'on ne trouve plus de bonheur
Que dans la solitude.

[2] Cette romance fut faite à l'occasion suivante : En 1808, les bruits du divorce commençaient à se répandre, ils étaient venus frapper Joséphine au cœur, et voyant l'empereur prêt à partir pour Wagram, elle pria M. de Ségur de lui faire une romance sur ce départ. Il lui apporta les vers en question ; Joséphine les donna à sa fille, la reine Hortense, pour qu'elle en fît la musique, et, la

A vos devoirs, comme à l'amour fidèle,
Cherchez la gloire, évitez le trépas;
Dans les combats, où l'honneur vous appelle,
Distinguez-vous, mais ne m'oubliez pas.

Que faire, hélas! dans mes peines cruelles?
Je crains la paix autant que les combats :
Vous y verrez tant de beautés nouvelles,
Vous leur plairez!.. mais ne m'oubliez pas.

Oui, vous plairez et vous vaincrez sans cesse,
Mars et l'Amour suivront partout vos pas;
De vos succès gardez la douce ivresse,
Soyez heureux, mais ne m'oubliez pas!

LE BAILLY [1].

CHOIX DE FABLES.

I. LA ROSE ET LE BUISSON.

Une rose croissait à l'ombre d'un buisson;
Et cette rose, un peu coquette,
Ne s'accommodait point à son humble retraite;
C'était même, à l'entendre, une horrible prison.
Son gardien lui disait : « Patience, ma chère;
Profite de mon ombre : elle t'est salutaire.
C'est peu que du midi je t'épargne les feux;
Grâce à mes dards épineux,
Des animaux rongeurs tu ne crains nul outrage :
Je te défends encor des vents et de l'orage.
Chéris donc ton asile obscur;
Il n'est pas beau, mais il est sûr. »

veille du départ de l'empereur, Hortense les lui chanta. Joséphine suivait sur la figure de son mari, lequel écoutait soucieux, l'impression que lui faisait cette romance, qui s'appliquait si bien à tous deux. L'empereur écouta jusqu'au bout; enfin, lorsque le dernier son du piano se fut éteint, il alla vers l'opératrice : « Vous êtes la meilleure créature que je connaisse, » lui dit-il, puis l'embrassant au front en soupirant, il rentra dans son cabinet. Joséphine fondit en larmes, car dès ce moment elle sentit qu'elle était condamnée.

[1] **Antoine-François LE BAILLY** (1756—1832), fabuliste et auteur dramatique, né à Caen. On a de lui plusieurs opéras. — *Fables*, Paris, 1784, 1 vol.

PENSÉE DÉTACHÉE.

Qui prétend savoir tout, prouve qu'il ne sait rien.

— La rose est indignée, elle ne veut rien croire.
« Vivre ainsi, c'est vieillir sans gloire. »
Un bûcheron paraît : « Accours, dit-elle, ami!
Sois mon libérateur ; fais tomber sous la hache
Ce vilain buisson qui me cache. »
— Le manant empressé n'en fait pas à-demi ;
Il abat le buisson : partant plus de tutelle.
La rose de s'en réjouir :
Elle va donc s'épanouir,
Charmer tous les regards, attirer autour d'elle
Le folâtre essaim des zéphyrs :
Rose, on va l'appeler des roses la plus belle;
O fortuné destin ! ô comble de plaisirs!

Tandis que la jeune orgueilleuse
Rêve ainsi le bonheur, et vit d'enchantement,
Voilà qu'une chenille affreuse
A découvert sa tige, y grimpe lentement,
Puis sur son bouton frais se traîne insolemment.
Un escargot, plus vil encore,
Vient souiller ses appas naissants.
Le soleil, à son tour, de ses rayons ardents
La frappe, elle se décolore.
Dans le chagrin qui la dévore,
Elle songe au buisson, mais, regrets superflus!
Ce doux abri n'existe plus.
Qu'arrive-t-il enfin? La rose
Se fane, tombe, meurt, hélas! à peine éclose!

II. LE SAGE ET LE CONQUÉRANT.

Sorti vainqueur de cent combats,
Et fier d'avoir porté le deuil et les alarmes
Jusques aux plus lointains climats,
Un nouveau Tamerlan visitait les états
Soumis au pouvoir de ses armes.
Un sage, par hasard, accompagnait ses pas,
Sage qui ne le flattait pas ;
Mais on vantait son talent oratoire,
Et l'adroit conquérant l'admettait à sa cour,
Espérant le charger un jour
Du soin d'écrire son histoire.
Epuisés de fatigue, ils arrivent tous deux
Au sommet d'un roc sourcilleux,
Où le Tartare enfin s'arrête,
Jaloux de contempler sa dernière conquête :

C'était jadis une vaste cité
Qu'embellissaient les arts, enfants de l'opulence;
Mais, en proie au pillage, à la férocité
Ce n'était plus alors qu'une ruine immense.
Le sage, à cet aspect, se sent glacé d'horreur.
« Regarde, lui dit le vainqueur,
C'est là que j'ai livré dix assauts, vingt batailles;
Là, que les ennemis surpris
M'ont abandonné leurs murailles;
Ici, que par milliers des soldats aguerris
Ont rencontré leurs funérailles.
Quels beaux titres de gloire! Ils sont partout écrits.
— Ah! lui répond le sage, osez-vous bien le croire?
Non, je ne vois autour de ces remparts
Que cendres, que débris et qu'ossements épars :
Vainement j'y cherche la gloire »

ANDRIEUX [1].

LE MEUNIER DE SANS-SOUCI.

L'homme est, dans ses écarts, un étrange problème.
Qui de nous en tout temps est fidèle à soi-même?
Le commun caractère est de n'en point avoir :
Le matin, incrédule, on est dévot le soir.
Tel s'élève et s'abaisse, au gré de l'atmosphère,
Le liquide métal balancé sous le verre.
L'homme est bien variable; et ces malheureux rois,
Dont on dit tant de mal, ont du bon quelquefois.
J'en conviendrai sans peine, et ferai mieux encore?
J'en citerai pour preuve un trait qui les honore :
Il est de ce héros, de Frédéric second,
Qui, tout roi qu'il était, fut un penseur profond,
Redouté de l'Autriche, envié dans Versailles,
Cultivant les beaux-arts au sortir des batailles,
D'un royaume nouveau la gloire et le soutien.
Grand roi, bon philosophe, et fort mauvais chrétien.
Il voulait se construire un agréable asile,
Où, loin d'une étiquette arrogante et futile,
Il pût, non végéter, boire et courir des cerfs,
Mais des faibles humains méditer les travers,
Et, mêlant la sagesse à la plaisanterie,

[1] Pour la notice biographique, voyez page 151.

Souper avec d'Argens, Voltaire et Lamettrie.
Sur le riant côteau par le prince choisi,
S'élevait le moulin du meunier *Sans-Souci*.
Le vendeur de farine avait pour habitude
D'y vivre au jour le jour, exempt d'inquiétude;
Et, de quelque côté que vînt souffler le vent,
Il y tournait son aile, et s'endormait content.
Fort bien achalandé, grâce à son caractère,
Le moulin prit le nom de son propriétaire,
Et des hameaux voisins, les filles, les garçons
Allaient à *Sans-Souci* pour danser aux chansons.
Sans-Souci!..., ce doux nom d'un favorable augure
Devait plaire aux amis des dogmes d'Épicure.
Frédéric le trouva conforme à ses projets,
Et du nom d'un moulin honora son palais.
Hélas! est-ce une loi sur notre pauvre terre
Que toujours deux voisins auront entr'eux la guerre;
Que la soif d'envahir et d'étendre ses droits
Tourmentera toujours les meuniers et les rois?
En cette occasion le roi fut le moins sage;
Il lorgna du voisin le modeste héritage.
On avait fait des plans, fort beaux sur le papier,
Où le chétif enclos se perdait tout entier.
Il fallait, sans cela, renoncer à la vue,
Rétrécir les jardins, et masquer l'avenue.
Des bâtiments royaux l'ordinaire intendant
Fit venir le meunier, et d'un ton important :
« Il nous faut ton moulin; que veux-tu qu'on t'en donne?
— Rien du tout; car j'entends ne le vendre à personne.
Il vous faut est fort bon... mon moulin est à moi...
Tout aussi bien, au moins, que la Prusse est au roi.
— Allons, ton dernier mot, bonhomme, et prends-y garde.
— Faut-il vous parler clair? — Oui. — C'est que je le garde.
Voilà mon dernier mot. » Ce refus effronté
Avec un grand scandale au prince est raconté.
Il mande auprès de lui le meunier indocile,
Presse, flatte, promet, ce fut peine inutile,
Sans-Souci s'obstinait. « Entendez la raison,
Sire, je ne peux pas vous vendre ma maison :
Mon vieux père y mourut, mon fils y vient de naître;
C'est mon Postdam, à moi. Je suis tranchant peut-être;
Ne l'êtes-vous jamais? Tenez, mille ducats,
Au bout de vos discours, ne me tenteraient pas.
Il faut vous en passer, je l'ai dit, j'y persiste. »
Les rois malaisément souffrent qu'on leur résiste.
Frédéric, un moment par l'humeur emporté :

« Parbleu! de ton moulin c'est bien être entêté;
Je suis bon de vouloir t'engager à le vendre :
Sais-tu que, sans payer, je pourrais bien le prendre?
Je suis le maître! — Vous!... de prendre mon moulin?
Oui, si nous n'avions pas des juges à Berlin. »
Le monarque, à ce mot, revient de son caprice.
Charmé que, sous son règne, on crût à la justice,
Il rit, et se tournant vers quelques courtisans :
« Ma foi, Messieurs, je crois qu'il faut changer nos plans.
Voisin, garde ton bien; j'aime fort ta réplique. »
Qu'aurait-on fait de mieux dans une république?
Le plus sûr est pourtant de ne pas s'y fier :
Ce même Frédéric, juste envers un meunier,
Se permit maintes fois telle autre fantaisie :
Témoin ce certain jour qu'il prit la Silésie;
Qu'à peine sur le trône, avide de lauriers,
Épris du vain renom qui séduit les guerriers,
Il mit l'Europe en feu. Ce sont là jeux de prince :
On respecte un moulin, on vole une province [1].

FRAGMENT D'UNE PROMENADE DE FÉNELON.

Victime de l'intrigue et de la calomnie,
Et par un noble exil expiant son génie,
Fénelon, dans Cambrai, regrettant peu la cour,
Répandait les bienfaits et recueillait l'amour,
Instruisait, consolait, donnait à tous l'exemple :
Son peuple, pour l'entendre, accourait dans le temple;
Il parlait, et les cœurs s'ouvraient tous à sa voix.

Quand du saint ministère ayant porté le poids,
Il cherchait, vers le soir, le repos, la retraite,
Alors, aux champs aimés du sage et du poète,
Solitaire et rêveur, il allait s'égarer.

De quel charme à leur vue il se sent pénétrer!
Il médite, il compose, et son âme l'inspire.
Jamais un vain orgueil ne le presse d'écrire;
Sa gloire est d'être utile; heureux quand il a pu
Montrer la vérité, faire aimer la vertu!
Ses regards animés d'une flamme céleste,
Relèvent de ses traits la majesté modeste;
Sa taille est haute et noble; un bâton à la main,

[1] Le vieux moulin de Sans-Souci, qui avait été endommagé par un orage en 1867, fut réparé presque aussitôt et l'on en restaura les ailes.

Seul, sans faste et sans crainte, il poursuit son chemin,
Contemple la nature et jouit de Dieu même.
Il visite souvent le villageois qu'il aime;
Et chez ces bonnes gens, de le voir tout joyeux,
Vient sans être attendu, s'assied au milieu d'eux,
Ecoute le récit des peines qu'il soulage,
Joue avec les enfants et goûte le laitage.

LES DEUX RATS [1].

FABLE.

Certain rat de campagne, en son modeste gîte,
De certain rat de ville eut un jour la visite;
Ils étaient vieux amis : quel plaisir de se voir!
Le maître du logis veut, selon son pouvoir,
Régaler l'étranger; il vivait de ménage,
Mais donnait de bon cœur, comme on donne au village.
Il va chercher, au fond de son garde-manger,
Du lard qu'il n'avait pas achevé de ronger,
Des noix, des raisins secs; le citadin, à table,
Mange du bout des dents, trouve tout détestable.
« Pouvez-vous bien, dit-il, végéter tristement
Dans un trou de campagne, enterré tout vivant?
Croyez-moi, laissez là cet ennuyeux asile;
Venez voir de quel air nous vivons à la ville.
Hélas! nous ne faisons que passer ici-bas :
Les rats, petits et grands, marchent tous au trépas;
Ils meurent tout entiers, et leur philosophie
Doit être de jouir d'une si courte vie,
D'y chercher le plaisir. Qui s'en passe est bien fou. »
L'autre, persuadé, saute hors de son trou.
Vers la ville à l'instant ils trottent côte à côte;
Ils arrivent de nuit : la muraille était haute,
La porte était fermée; heureusement nos gens
Passent sans être vus, sous le seuil se glissants.
Dans un riche logis nos voyageurs descendent;
A la salle à manger promptement ils se rendent.
Sur un buffet ouvert trente plats desservis
Du souper de la veille étalaient les débris.
L'habitant de la ville, aimable et plein de grâce,
Introduit son ami, fait les honneurs, le place;
Et puis, pour le servir, sur le buffet trottant,

[1] Imitation du célèbre apologue d'Horace (Liv. II, Sat. VI). Voyez Lafontaine, Tome I, page 266, et André Chénier, plus loin dans cette même section.

Apporte chaque mets, qu'il goûte en l'apportant.
Le campagnard, charmé de sa nouvelle aisance,
Ne songeait qu'au plaisir et qu'à faire bombance,
Lorsqu'un grand bruit de porte épouvante nos rats :
Ils étaient au buffet, ils se jettent en bas,
Courent, mourant de peur, tout autour de la salle...
Pas un trou ! de vingt chats une bande infernale
Par de longs miaulements redouble leur effroi.
« Oh ! oh ! ce n'est pas là ce qu'il me faut, à moi,
Dit le bon campagnard ; mon humble solitude
Me garantit du bruit et de l'inquiétude ;
Là, je n'ai rien à craindre, et si j'y mange peu,
J'y mange en paix du moins ; et j'y retourne... Adieu. »

LES GRANDS ET LES PETITS VOLEURS.

ÉPIGRAMME.

De grand matin, chez un banquier fameux,
Certains voleurs avaient su s'introduire ;
Quel coup pour eux ! besoin n'est de déduire
Combien d'avance ils s'estimaient heureux.
Au coffre-fort vole toute la bande ;
Mais le banquier les avait prévenus,
Et la nuit même, avec tous ses écus,
Le drôle était parti pour la Hollande.

PARSEVAL-GRANDMAISON [1]

FRAGMENT DE PHILIPPE-AUGUSTE.

LE JUGEMENT DE DIEU.

Bientôt les deux guerriers s'élancent vers la place
Où doit se mesurer leur intrépide audace ;
Le champ s'ouvre : jamais dans un combat pareil
Ne s'offrit aux regards un plus sombre appareil.
On aperçoit, non loin de cette affreuse lice,
Le terrible instrument du plus honteux supplice.

[1] **François-Auguste PARSEVAL DE GRANDMAISON** (1759—1814), poète, membre de l'Académie française en 1811, né à Paris. Ses deux poèmes : *les Amours épiques* et *Philippe-Auguste*, se rattachent à l'école de Delille. Le dernier parvint à une troisième édition, mais malgré quelques passages brillants, il est en-

Là s'offrent du combat les juges, les héros,
Ici l'horrible claie et plus loin les bourreaux.
Le pontife pieux qui, sur l'impénitence,
Fait descendre du ciel la terrible sentence,
Tout prêt à recevoir les serments vrais ou faux,
Au milieu des bûchers, des croix, des échafauds,
Tient deux livres sacrés que le crime redoute;
Du ciel au vrai chrétien l'un découvre la route,
Est l'effroi du mensonge, et devant l'Eternel
Va recevoir bientôt le serment solennel :
C'est le saint Evangile, appui de l'innocence :
L'autre en lettres de sang, que traça la vengeance,
Expose à tous les yeux les imprécations,
Les arrêts fulminants, les malédictions,
Qu'il va faire tonner, par la voix du saint prêtre,
Sur le cœur assez faux, assez vil, assez traître
Pour mentir au ciel même, et braver les enfers.
On n'entend point alors éclater les concerts
Du belliqueux airain qui, promettant la gloire,
Prélude par ses sons aux chants de la victoire;
On entend le beffroi présageant le trépas,
Dont ses coups mesurés semblent compter les pas.
Soudain Montmorenci découvre son visage,
Et du Christ immolé sa main touchant l'image :
« Je jure sur le Dieu que j'adore et je crois,
Sur le saint Evangile, et sur l'auguste croix,
Sur ma foi de chrétien, sur mon divin baptême,
Sans craindre d'encourir la mort et l'anathème,
Je jure que ma cause est juste, et que mon fer,
Prêt à venger l'honneur qui me fut toujours cher,
Va d'un lâche imposteur prouver la foi mentie;
Dieu qui connaît mon droit confondra ma partie;
Et mon triomphe est sûr, si le saint chevalier,
George, de ses secours consent à m'appuyer. »
Il dit : Boulogne alors par le même langage
A lutter contre lui d'un air affreux s'engage;
Et le prêtre bientôt, d'un saint zèle emporté,
Lui dépeint de l'enfer l'affreuse éternité :
« Craignez que dans ses flancs il ne vous engloutisse;
Du ciel par un aveu désarmez la justice;
A ce combat encore vous pouvez renoncer,

tièrement dépourvu d'intérêt. Au lieu de composer des vers, Parseval eût donc beaucoup mieux fait de suivre sa première idée et de se livrer à la peinture, comme il l'avait fait d'abord sous la direction de Suvée, le peintre auquel nous devons le seul portrait authentique d'André Chénier.

Sinon c'est Dieu, sur vous, Dieu qui va prononcer. »
Mais Boulogne, du ciel craignant peu la menace,
A tous les yeux surpris redouble encore d'audace;
Il déclare à l'instant qu'il renonce au vrai Dieu,
Qu'il se livre à l'enfer, à ses gouffres de feu,
S'il est vrai que sa voix ait par une imposture
Injustement flétri la vertu d'Isembure.
Il la dit adultère, et, prêtant son serment,
Tend sa coupable main qui tremble et le dément;
Il fait plus, et, s'armant d'une impudence insigne,
Il ose de la croix souiller l'auguste signe;
Il baise avec respect l'Evangile sacré,
Et terrible, au combat porte un front assuré.
L'un et l'autre soudain prenant sa forte lance
D'un saut impétueux sur un coursier s'élance;
Le roi d'armes s'écrie : « Il en est temps, partez,
Faites votre devoir. » Alors des deux côtés,
Volent en même temps ces rivaux intrépides;
Aiguillonnant les flancs de leurs coursiers rapides,
Ils se heurtent, du choc tombent leurs destriers.
Tous deux, abandonnant leurs larges étriers,
Ils marchent l'un vers l'autre, armés du cimeterre,
Et se livrent entre eux une implacable guerre.
Boulogne le premier, pour venger son affront,
Donne au glaive qu'il tient un mouvement si prompt
Que l'air en étincelle et que la terre en tremble;
Son rival, sous l'abri des armes qu'il rassemble,
Se protége, attendant que la fureur du fer
En efforts impuissants se dissipe dans l'air;
Quand à travers les coups, dont l'horrible tempête
En tombant sur l'airain siffle autour de sa tête,
L'acier brise l'armet du preux qui, tout à coup,
Echappe en se baissant à ce terrible coup,
Se relève, et du traître enfonçant la cuirasse,
Dans son flanc déchiré laisse une horrible trace;
Alors d'un bras puissant il le jette à ses pieds,
Et tandis que sur lui de ses genoux pliés
Le poids victorieux s'affermit et le presse,
Il saisit d'une main sa dague vengeresse,
Et du fer à la gorge est prêt à le frapper.
« A mes coups maintenant tu ne peux échapper,
Traître; confesse donc que de ta bouche impure
Quand l'audace a flétri la vertu d'Isembure,
Toi-même impudemment par la gorge as menti;
Parle, ou c'est fait de toi. » Boulogne a ressenti
Les terreurs de la mort, et cède à leur puissance;

Sa voix a d'Isembure attesté l'innocence,
L'humiliant aveu le dérobe au trépas:
Et vers la tour du Louvre on entraînait ses pas,
Lorsque de ses amis la troupe rassemblée
Le rejoint au milieu de la foule troublée,
Le délivre, en ses rangs le place, et, sans délais,
Va rejoindre avec lui la flotte des Anglais.

(*Chant IX.*)

DEMOUSTIER [1].

FRAGMENTS

DES LETTRES A ÉMILIE SUR LA MYTHOLOGIE.

I. LES NEUF MUSES.

Par un discours semé de fleurs
Calliope ouvrit l'assemblée.
Melpomène, triste et voilée,
Des héros plaignit les malheurs,
De l'amour déplora les charmes,
Et, par ses aimables douleurs,
Fit éclore dans tous les cœurs
Le plaisir, du sein des alarmes.
Thalie, avec un air malin,
Des traits aigus de la satire
Cribla le pauvre genre humain,
Mais, en le piquant, le fit rire.
Polymnie ensuite étala,
Les faits, les vertus, la mémoire
Des Turennes de ce temps-là.
Clio, sur l'aile de la gloire,
Portant ces héros vers les cieux,

[1] **Charles-Albert DEMOUSTIER** (1760—1801), littérateur et auteur dramatique, qui descendait de Racine par son père et de La Fontaine par sa mère, né à Villers-Cotterets. Il se fit connaître par de faibles comédies et par ses *Lettres à Emilie sur la Mythologie*, où l'on trouve de la facilité, mais dont le style maniéré est depuis longtemps tombé dans le discrédit. Cette *Emilie* est Madame Benoist, née Delaville-Leroux, épouse de Pierre-Victor Benoist, littérateur. Elle était peintre, et élève de David.

Son oncle, **Antoine DEMOUSTIER**, fut un architecte distingué, qui construisit le pont Louis XV.

PENSÉE DÉTACHÉE.

Les souvenirs des services qu'on a rendus à ceux qu'on aime, est la seule consolation qui nous reste, quand nous les avons perdus.

Les fit voler au rang des dieux.
Uranie ouvrit ses tablettes,
Et lut intelligiblement
Le système du mouvement
Des tourbillons et des planètes.
Enfin la champêtre *Erato*
Chanta les amours du hameau
Sur l'air plaintif de la romance.
Euterpe, de son flageolet
L'accompagna ; puis en cadence
Terpsichore, par un ballet,
Termina gaiement la séance.

(*Lettre XIV.*)

II. LE PRINTEMPS.

Sur un nuage de rosée
Doré des rayons du soleil,
Il parcourt nos guérets, et presse le réveil
De la nature reposée,
Qui, de mille feux embrasée,
Sort des bras du sommeil,
Le sein couvert des fleurs qui parent la prairie.
Une légère draperie,
Pareille à l'écharpe d'Iris,
Couvre le sein du dieu. Son aimable souris,
Qu'un tendre regard accompagne,
Ranime les vallons flétris,
Et fait sourire la campagne.

A l'aspect des côteaux qu'il vient de rajeunir,
Le jeune amant de la nature
Rougit, comme une vierge pure,
De modestie et de plaisir.
Son front est couronné de l'herbe des prairies,
Pour prouver que de la beauté
Le premier ornement est la simplicité.

(*Lettre XLVIII.*)

ROUGET DE L'ISLE [1].

LA MARSEILLAISE.

Allons, enfants de la patrie;
Le jour de gloire est arrivé.
Contre nous de la tyrannie,
L'étendard sanglant est levé :
Entendez-vous dans les campagnes
Mugir ces féroces soldats!
Ils viennent jusque dans nos bras
Egorger nos fils, nos compagnes!

Aux armes, citoyens! formez vos bataillons!
Marchons, qu'un sang impur abreuve nos sillons!

Que veut cette horde d'esclaves
Contre nous en vain conjurés?
Pour qui ces ignobles entraves,
Ces fers dès longtemps préparés?
Français, pour nous, ah! quel outrage!
Quels transports il doit exciter!
C'est nous qu'on ose méditer
De rendre à l'antique esclavage.
Aux armes, etc.

Tremblez, tyrans et vous perfides!
L'opprobre de tous les partis;
Tremblez! vos projets parricides
Vont enfin recevoir leur prix.

[1] **Joseph ROUGET DE L'ISLE** (1760—1836), le célèbre auteur de la *Marseillaise*, poète et compositeur, né à Lons-le-Saulnier (Jura). Il était officier du génie à l'époque de la Révolution et composa la *Marseillaise* pour répondre aux projets d'envahissement de l'étranger, ce qui ne l'empêcha pas d'être inquiété pendant la Terreur. On l'incarcéra, et il ne dut la vie qu'au 9 thermidor. Sous l'Empire et pendant la Restauration, il vécut dans une retraite profonde, mais accablé d'une misère si intense, qu'il faillit mourir de faim. A la révolution de juillet, Béranger lui fit avoir une pension. — *La Marseillaise*, paroles et musique; 50 *chants français*; *Macbeth*, tragédie lyrique.

Parmi les strophes de la *Marseillaise* que nous n'avons pas cru devoir citer, il s'en trouve une, on le sait, la septième, consacrée aux enfants; elle est de Dubois, qui la composa pour la fête civique du 14 octobre 1792.

Tout est soldat pour vous combattre :
S'ils tombent, nos jeunes héros,
La terre en produit de nouveaux
Contre vous tout prêts à se battre.
Aux armes, etc.

Amour sacré de la patrie,
Conduis, soutiens nos bras vengeurs.
Liberté, liberté chérie,
Combats avec tes défenseurs.
Sous nos drapeaux que la victoire
Accoure à tes mâles accents ;
Que tes ennemis expirants
Voient ton triomphe et notre gloire!
Aux armes, etc.

Que l'amitié, que la patrie,
Fassent l'objet de tous nos vœux!
Ayons toujours l'âme remplie
Des feux qu'ils inspirent tous deux :
Soyons unis, tout est possible,
Nos vils ennemis tomberont;
Alors les Français cesseront
De chanter ce refrain terrible :

Aux armes, citoyens! formez vos bataillons!
Marchons, qu'un sang impur abreuve nos sillons!

Mme BABOIS [1].

ÉLÉGIES MATERNELLES.

FRAGMENTS.

Je n'aperçois plus rien, rien qu'un désert affreux;
Il n'est plus pour mon cœur, il n'est plus pour mes yeux,
D'Aurore, de printemps, de fleurs, ni de verdure;
Je ne vois qu'un tombeau dans toute la nature.
Avec ma fille, hélas! tendresse, espoir, bonheur,
Tout a fini pour moi, tout est mort dans mon cœur.

[1] **Madame Marguerite-Victoire BABOIS** (1760—1839), femme poète, nièce de Ducis, née à Versailles. Elle fut encouragée par Lebrun, Fontanes et Marie

*
* *

Le nom de mère, hélas! qui fit tout mon bonheur,
Ses accents douloureux l'ont gravé dans mon cœur.
Par un dernier effort où survit sa tendresse,
Je la vois surmonter ses tourments, sa faiblesse;
Ses yeux cherchent mes yeux, sa main cherche ma main.
Elle m'appelle encore et tombe sur mon sein. . .
Dieu puissant, Dieu cruel, tu combles ma misère!
C'en est fait, elle expire, et je ne suis plus mère!

*
* *

Il est temps que sur moi la tombe se referme,
Et le comble des maux amène enfin leur terme.
Hélas! il est donc vrai, je perdrai ma douleur :
Je sens que tout finit, oui, tout jusqu'au malheur.
Empire de la mort, vaste et profond abîme,
Où tombe également l'innocence et le crime,
De ton immensité la ténébreuse horreur
N'a rien qui désormais puisse étonner mon cœur.
Ma fille est dans ton sein; ah! c'est trop lui survivre!
J'ai vécu pour l'aimer, et je meurs pour la suivre.

LE SAULE DES REGRETS.

Saule, cher à l'amour et cher à la sagesse,
Tu vis l'autre printemps, sous ton heureux rameau,
Un chantre aimé des dieux moduler sa tristesse;
Et l'onde vint plus fière enfler ton doux ruisseau.

Sur le feuillage ému, sur le flot qui murmure,
L'amour a conservé ses soupirs douloureux.
Moi, je te viens offrir les pleurs de la nature,
Ne dois-tu pas ton ombre à tous les malheureux?

Dans ce même vallon, doux saule, j'étais mère!
Mon âme s'enivrait d'orgueil et de bonheur :
Dans ce même vallon, seule avec ma misère,
Je n'ai que ton abri, mes regrets et mon cœur.

Chénier. A son tour, elle aida Mlle Ulliac-Trémadeure à se produire dans le monde littéraire. Ses poésies se distinguent par une teinte de mélancolie, qui leur donne quelque charme. — *Elégies maternelles*, 1805, *Elégies nationales*, 1815.

Ma fille a respiré l'air pur de ton rivage;
Elle a cueilli des fleurs sur ces gazons touffus;
Ses charmes innocents, les grâces de son âge,
Ont embelli ces lieux : doux saule, elle n'est plus.

J'aimais à contempler sa touchante figure
Dans le cristal mouvant de ce faible ruisseau;
J'y trouvais son souris, sa blonde chevelure. . .
Hélas! je cherche encore et n'y vois qu'un tombeau!

Cesse de protéger la tranquille sagesse;
A l'amour étonné retire tes bienfaits.
Je viens, loin des heureux, t'apporter ma détresse,
Sois l'asile des pleurs, sois l'arbre des regrets!

Dérobe à tous les yeux ce douloureux mystère;
Que ton ombre épaissie enveloppe mon sort;
Sous tes pâles rameaux, retombant vers la terre,
Enferme autour de moi le silence et la mort.

Dieu! tu m'entends; déjà, sur la tige flétrie,
La fleur perd son éclat, la feuille sa fraîcheur;
Doux saule, tu me peins le terme de ma vie :
Hélas! tu veux aussi mourir de ma douleur.

Ton aspect dans mon cœur vient d'arrêter mes larmes;
Ah! laisse-moi du moins le pouvoir de gémir.
De mes regrets plaintifs rends-moi les tristes charmes;
Je le sens, il me faut ou pleurer ou mourir.

Lorsqu'assis à tes pieds, sous les vents en furie,
Le sage voit ton front se courber sans effort,
Il pardonne au destin, il supporte la vie :
Apprends-moi donc aussi qu'il faut céder au sort.

Ah! rends-moi du printemps la fraîcheur renaissante,
Rends à mon cœur flétri ces sons trop tôt perdus;
Rends-moi les arts, la paix, l'amitié plus touchante,
Mais non, ne me rends rien; doux saule, elle n'est plus.

RAYNOUARD [1].

FRAGMENT DES TEMPLIERS.

Un immense bûcher, dressé pour leur supplice,
S'élève en échafaud, et chaque chevalier
Croit mériter l'honneur d'y monter le premier;
Mais le grand-maître arrive; il monte, il les devance,
Son front est rayonnant de gloire et d'espérance;
Il lève vers les cieux un regard assuré :
Il prie, et l'on croit voir un mortel inspiré.
D'une voix formidable aussitôt il s'écrie :
« Nul de nous n'a trahi son Dieu, ni sa patrie;
Français, souvenez-vous de nos derniers accents;
Nous sommes innocents, nous mourons innocents,
L'arrêt qui nous condamne est un arrêt injuste :
Mais il est dans le ciel un tribunal auguste
Que le faible opprimé jamais n'implore en vain,
Et j'ose t'y citer, ô pontife romain!
Encor quarante jours! — je t'y vois comparaître. »
Chacun en frémissant écoutait le grand-maître;
Mais quel étonnement, quel trouble, quel effroi,
Quand il dit : « O Philippe, ô mon maître, ô mon roi,
Je te pardonne en vain, ta vie est condamnée;
Au tribunal de Dieu je t'attends dans l'année! »
(*Au roi.*)
Les nombreux spectateurs, émus et consternés,
Versent des pleurs sur vous, sur ces infortunés.
De tous côtés s'étend la terreur, le silence.
Il semble que du ciel descende la vengeance.
Les bourreaux interdits n'osent plus approcher;

[1] **François-Juste-Marie RAYNOUARD** (1761—1836), auteur dramatique, historien, philologue, secrétaire de l'Académie française en 1807, né à Brignolles (Var). Il acquit une réputation passagère par sa tragédie des *Templiers*, qui est oubliée aujourd'hui avec raison, car l'action dramatique y manque absolument et la pièce ne réussit qu'à cause de ses allusions politiques. Raynouard s'est fait connaître plus avantageusement par ses recherches sur les poésies des troubadours, dont il publia les compositions dans la langue originale, mais il eut le tort, pour exalter le Midi, de soutenir l'hypothèse d'une langue romane primitive, type des idiomes néo-latins de l'Europe. Cette supposition n'a aucun fondement.

En décembre 1813, il fut nommé membre de la Commission du Corps législatif, pour prononcer sur l'état des négociations entamées auprès des puissances, et rédigea le Rapport de la commission prononcé à la tribune par Lainé, rap-

Ils jettent en tremblant le feu sur le bûcher,
Et détournent la tête. — Une fumée épaisse
Entoure l'échafaud, roule et grossit sans cesse;
Tout à coup le feu brille : à l'aspect du trépas.
Ces braves chevaliers ne se démentent pas.
On ne les voyait plus ; mais leurs voix héroïques
Chantaient de l'Eternel les sublimes cantiques :
Plus la flamm montait, plus ce concert pieux
S'élevait avec elle, et montait vers les cieux.
Votre envoyé paraît, s'écrie. . . Un peuple immense,
Proclamant avec lui votre auguste clémence,
Auprès de l'échafaud soudain s'est élancé. . .
Mais il n'était plus temps — les chants avaient cessé.

(*Acte V, scène* II.)

BERCHOUX [1].

LES GRECS ET LES ROMAINS.

FRAGMENT.

Qui me délivrera des Grecs et des Romains?
Du sein de leurs tombeaux ces peuples inhumains
Feront assurément le malheur de ma vie :
Mes amis, écoutez mon discours, je vous prie.
A peine je fus né qu'un maudit rudiment
Poursuivit mon enfance avec acharnement :
La langue des Césars faisait tout mon supplice :
Hélas ! je préférais celle de ma nourrice;
Et je me vis fessé pendant six ans et plus,
Grâces à Cicéron, Tite et Cornélius,
Tous Romains enterrés depuis maintes années,
Dont je maudissais fort les œuvres surannées.

port qui mécontenta Napoléon par le ton de liberté qui y régnait, et qui, en effet, précipita sa chute.

Homme du caractère le plus honorable, malgré des dehors peu prévenants, et un accent provençal par trop accusé, Raynouard mérite d'être cité pour son désintéressement. Chargé à Draguignan de défendre une cause dans laquelle il s'agissait de 300,000 francs, dont on lui abandonnait la moitié en cas de gain, il ne voulut recevoir que *soixante-deux francs cinquante centimes* pour frais de vacation et de timbre,

Choix de poésies originales des troubadours, 1816—1824, 6 vol ; *Nouveau choix des poésies des troubadours*, 1835, 2 vol ; *Histoire du droit municipal en France*, 2 vol., ouvrage faible.

[1] Pour la notice biographique, voyez page 159.

Je fis ma rhétorique, et n'appris que des mots,
Qui chargeaient ma mémoire et troublaient mon repos :
Tous ces mots étaient grecs ; c'était la *Catachrèse*,
La *Paronomasie* avec la *Syndérèse*,
L'*Epenthèse*, la *Crase*, et tout ce qui s'ensuit.
Dans le monde savant je me vis introduit :
J'entendis des discours sur toutes les matières,
Jamais sans qu'on citât les Grecs et leurs confrères ;
Et le moindre grimaud trouvait toujours moyen
De parler de *Scamandre* et du peuple troyen.
Ce fut bien pis encor quand je fus au théâtre ;
Je n'entendis jamais que Phèdre, Cléopâtre,
Ariane, Didon, leurs amants, leurs époux,
Tous princes enragés hurlant comme des loups ;
Rodogune, Jocaste, et puis les Pélopides,
Et tant d'autres héros noblement parricides...
Et toi, triste famille, à qui Dieu fasse paix,
Race d'Agamemnon qui ne finis jamais,
Dont je voyais partout les querelles antiques,
Et les assassinats mis en vers héroïques...
J'avais pris en horreur cette société,
Je demandais enfin grâce à l'antiquité ;
Je voulais observer des mœurs contemporaines,
Vivre avec des Français, loin de Rome et d'Athènes..
Mais les anciens n'ont pu me laisser respirer...
O vous qui gouvernez notre triste patrie,
Qu'il ne soit plus parlé des Grecs, je vous supplie :
Ils ne peuvent prétendre à de plus longs succès :
Vous serait-il égal de nous parler français ?
Votre néologisme effarouche les dames ;
Elles n'entendent rien à vos myriagrammes !
La langue que parlait Racine et Fénelon
Nous suffirait encor, si vous le trouviez bon.

FRAGMENTS DE LA GASTRONOMIE [1].

I. LE TURBOT.

Domitien un jour se présente au sénat :
« Pères conscrits, dit-il, une affaire d'Etat
M'appelle auprès de vous. Je ne viens point vous dire

[1] Ce poème était précédé de ce spirituel

ENVOI.

Tout est soumis à l'art, au moment où nous sommes,
Tant d'arts nous font beaucoup d'honneur :
Nous avons l'art du décrotteur,

Qu'il s'agit de veiller au salut de l'Empire,
Exciter votre zèle et prendre vos avis
Sur les destins de Rome ou des peuples conquis,
Agiter avec vous ou la paix ou la guerre :
Vains projets sur lesquels vous n'avez qu'à vous taire !
Il s'agit d'un turbot : daignez délibérer
Sur la sauce qu'on doit lui faire préparer. »
Le sénat mit aux voix cette affaire importante,
Et le turbot fut mis à la sauce piquante.

(*Chant I.*)

II. MORT DE VATEL [1].

Condé.... que ce grand nom ne vous alarme pas,
J'écris pour tous les temps et pour tous les climats;
Condé, le grand Condé que la France révère,
Recevait de son roi la visite bien chère,
Dans ce lieu fortuné, ce brillant Chantilli,
Longtemps, de race en race, à grands frais embelli.
Jamais plus de plaisirs et de magnificence,
N'avaient d'un souverain signalé la présence.
Tout le soin des festins fut remis à Vatel,
Du vainqueur de Rocroi fameux maître d'hôtel.
Il mit à ses travaux une ardeur infinie;
Mais avec des talents il manqua de génie.
Accablé d'embarras, Vatel est averti
Que deux tables en vain réclament leur rôti;
Il prend, pour en trouver, une peine inutile.
« Ah ! dit-il, s'adressant à son ami Gourville,
De larmes, de sanglots, de douleur suffoqué,
Je suis perdu d'honneur, deux rôtis ont manqué;
Un seul jour détruira toute ma renommée;
Mes lauriers sont flétris et la cour alarmée
Ne peut plus désormais se reposer sur moi :
J'ai trahi mon devoir, avili mon emploi..... »
Le prince, prévenu de sa douleur extrême,

Et l'art de faire des grands hommes,
L'art de tondre et d'être tondu,
Voire l'art du naturaliste...
L'art de plaire vous est connu;
Celui d'aimer.... vous l'avez lu.
On travaille à l'art d'être triste..
L'art de dîner manquait à cette liste :
Je vous l'adresse : et, grâces au talent
D'un poète gastronomiste,
Vous allez dîner en artiste...
Hélas ! c'est dîner faiblement.

[1] Pour le même sujet, voyez M^me^ de Sévigné, t. I, page 112.

Accourt le consoler, le rassurer lui-même.
« Je suis content, Vatel, mon ami, calme-toi :
Rien n'était plus brillant que le souper du roi.
Va, tu n'as pas perdu ta gloire et mon estime :
Deux rôtis oubliés ne sont pas un grand crime,
— Prince, votre bonté me trouble et me confond :
Puisse mon repentir effacer mon affront ! »
Mais un autre chagrin l'accable et le dévore;
Le matin, à midi, point de marée encore,
Ses nombreux pourvoyeurs, dans leur marche entravés,
A l'heure du dîner n'étaient point arrivés.
Sa force l'abandonne, et son esprit s'effraie
D'un festin sans turbot, sans barbue et sans raie.
Il attend, s'inquiète, et, maudissant son sort,
Appelle en furieux la marée ou la mort.
La mort seule répond : l'infortuné s'y livre.
Déjà percé trois fois, il a cessé de vivre.
Ses jours étaient sauvés, ô regrets ! ô douleur !
S'il eût pu supporter un instant son malheur.
A peine est-il parti pour l'infernale rive,
Qu'on sait de toutes parts que la marée arrive :
On le nomme, on le cherche... on le trouve... grands dieux !
La Parque pour toujours avait fermé ses yeux.
Ainsi finit Vatel, victime déplorable,
Dont parleront longtemps les fastes de la table,
O vous ! qui par état présidez aux repas,
Donnez-lui des regrets, mais ne l'imitez pas !

(*Chant III.*)

ANDRÉ CHÉNIER [1].

HYMNE A LA FRANCE.

FRAGMENT.

France ! ô belle contrée, ô terre généreuse,
Que les dieux complaisants firent pour être heureuse,
Tu ne sens point du nord les glaçantes horreurs :
Le midi de ses feux t'épargne les fureurs.
Tes arbres innocents n'ont point d'ombres mortelles :
Ni des poisons épars dans tes herbes nouvelles

[1] **Marie ANDRÉ DE CHÉNIER** (1762—1794), poète célèbre, né à Constantinople, mort sur l'échafaud. Il était fils d'un consul de France à Constantinople, et sa mère était une grecque, douée d'esprit et de beauté, de laquelle

Ne trompent une main crédule : ni tes bois
Des tigres frémissants ne redoutent la voix :
Ni les vastes serpents ne traînent, sur tes plantes,
En longs cercles hideux leurs écailles sonnantes.
Les chênes, les sapins et les ormes épais
En utiles rameaux ombragent tes sommets :
Et de Beaune et d'Aï les rives fortunées,
Et la riche Aquitaine, et les hauts Pyrénées,
Sous leurs bruyants pressoirs, font couler en ruisseaux
Des vins délicieux mûris sur leurs coteaux.
La Provence odorante et de Zéphire aimée
Respire sur les mers une haleine embaumée,
Au bord des flots couvrant, délicieux trésor,
L'orange et le citron de leur tunique d'or,
Et plus loin, au penchant des collines pierreuses,
Formant la grasse olive aux liqueurs savoureuses,
Et ces réseaux légers, diaphanes habits,
Où la fraîche grenade enferme ses rubis.
Sur tes rochers touffus la chèvre se hérisse,
Tes prés enflent de lait la féconde génisse,
Et tu vois les brebis, sur le jeune gazon,
Epaissir le tissu de leur blanche toison.
Dans les fertiles champs voisins de la Touraine,
Dans ceux où l'Océan boit l'urne de la Seine,
S'élèvent, pour le frein, des coursiers belliqueux.
Ajoutez cet amas de fleuves tortueux :
L'indomptable Garonne aux vagues insensées,
Le Rhône impétueux, fils des Alpes glacées,
La Seine au flot royal, la Loire dans son sein
Incertaine, et la Saône, et mille autres enfin

il reste deux lettres, insérées dans le *Voyage littéraire* de Guys, où elle retrace les diverses formes de la danse et les cérémonies funèbres en usage chez les Grecs modernes. Elevé par elle, André Chénier contracta le goût de la poésie grecque, et l'on peut dire qu'il a consacré sa trop courte vie à la populariser parmi nous.

André Chénier vint jeune en France, avec son frère Marie-Joseph. Adversaire des excès de la Révolution, il écrivit dans les journaux royalistes pour la combattre, et se fit jeter à St-Lazare, où il rencontra Mlle de Coigny, pour laquelle il écrivit la *Jeune captive* [1]. Le 6 thermidor, il fut exécuté avec 38 autres prisonniers, parmi lesquels était le poète Roucher. Son frère avait fait tout ce qu'il avait pu pour le sauver, mais André Chénier s'était trop compromis.

Il ne faut pas prêter une foi complète aux détails biographiques que donne, sur les derniers moments de sa vie, Henri de Latouche, qui publia la première édition de ses poésies, en 1819; détails qu'on trouvera d'ailleurs page 368. Il est impossible que, dans les circonstances d'alors, Chénier et Roucher aient pu

[1] Cette poésie parut, pour la première fois, en 1795, dans la *Décade*. — Ses *œuvres*, en prose, ont été publiées par Paul Lacroix, en 1840.

Qui, nourrissant partout, sur tes nobles rivages,
Fleurs, moissons et vergers, et bois et pâturages,
Rampent au pied des murs d'opulentes cités,
Sous les arches de pierre à grand bruit emportés.
Dirai-je ces travaux, sources de l'abondance,
Ces ports où des deux mers l'active bienfaisance
Amène les tributs du rivage lointain
Que visite Phébus, le soir ou le matin?
Dirai-je ces canaux, ces montagnes percées,
De bassins en bassins ces ondes amassées
Pour joindre au pied des monts l'une et l'autre Téthys?
Et ces vastes chemins en tous lieux départis,
Où l'étranger, à l'aise achevant son voyage,
Pense au nom des Trudaine et bénit leur ouvrage?

CHOIX D'IDYLLES.

I. LE JEUNE MALADE.

« Apollon, dieu sauveur, dieu des savants mystères,
Dieu de la vie, et dieu des plantes salutaires,
Dieu vainqueur de Python, dieu jeune et triomphant,
Prends pitié de mon fils, de mon unique enfant!
Prends pitié de sa mère aux larmes condamnée,
Qui ne vit que pour lui, qui meurt abandonnée,
Qui n'a pas dû rester pour voir mourir son fils;
Dieu jeune, viens aider sa jeunesse. Assoupis,
Assoupis dans son sein cette fièvre brûlante
Qui dévore la fleur de sa vie innocente.

réciter la première scène d'Andromaque sur la charrette révolutionnaire, entourée d'une escouade de gendarmes. On sait aujourd'hui que Latouche a tout arrangé, non-seulement la biographie, mais quelquefois les vers d'André Chénier. Ainsi, lorsque le poète dit :

..... D'un jeune taureau blanc,
La hache, à ton autel fera couler le sang,

Latouche juge à propos de modifier et met, pour obtenir une belle rime, *d'un taureau mugissant*. Mais il ne faudrait pas aller trop loin, ni prétendre, avec Béranger, que c'est Latouche qui a écrit les vers de Chénier.

Ainsi que nous l'avons dit, la première édition des œuvres de Chénier, parut en 1819, et renferme des idylles, des élégies, des odes, des fragments de grands poèmes, et des mélanges. Elles ont été souvent réimprimées depuis, et ont exercé une grande influence sur l'école romantique. Comme fond d'idées, Chénier est un païen, un épicurien, qui ne rêve que les voluptés faciles, au milieu d'un monde ébranlé par des secousses terribles. Comme poète, c'est un artiste admirable, qui sait toujours combiner la simplicité avec la beauté, et qui purifie

Mon fils, tu veux mourir? Tu veux, dans ses vieux ans,
Laisser ta mère seule avec ses cheveux blancs?
Tu veux que ce soit moi qui ferme ta paupière?
Que j'unisse ta cendre à celle de ton père?
C'est toi qui me devais ces soins religieux,
Et ma tombe attendait tes pleurs et tes adieux.
Parle, parle, mon fils, quel chagrin te consume?
Les maux qu'on dissimule en ont plus d'amertume.
Ne lèveras-tu point ces yeux appesantis?
— Ma mère, adieu; je meurs, et tu n'as plus de fils.
Non, tu n'as plus de fils, ma mère bien-aimée.
Je te perds. Une plaie ardente, envenimée,
Me ronge; avec effort je respire, et je crois
Chaque fois respirer pour la dernière fois.
Je ne parlerai pas. Adieu; ce lit me blesse,
Ce tapis qui me couvre accable ma faiblesse;
Tout me pèse et me lasse. Aide-moi, je me meurs.
Tourne-moi sur le flanc. Ah! j'expire! ô douleurs!

— Tiens, mon unique enfant, mon fils, prends ce breuvage;
Sa chaleur te rendra ta force et ton courage.
La mauve, le dictame ont, avec les pavots,
Mêlé leurs sucs puissants qui donnent le repos :
Prends, mon fils, laisse-toi fléchir à ma prière;
C'est ta mère, ta vieille, inconsolable mère,
Qui pleure; qui jadis te guidait pas à pas,
T'asseyait sur son sein, te portait dans ses bras;
Que tu disais aimer, qui t'apprit à le dire;
Qui chantait, et souvent te forçait à sourire
Lorsque tes jeunes dents, par de vives douleurs,
De tes yeux enfantins faisaient couler des pleurs.

le sensualisme, en l'encadrant dans une langue d'or. Les grandes traditions des Grecs, il les laissa au XVIIe siècle, préférant Théocrite à Eschyle, et il créa ainsi une poésie pastorale, aussi harmonieuse que celle des Grecs, mais plus tendre.

On lit dans les notes d'André Chénier : « Si j'avais vécu dans les beaux siècles de Rome, je n'aurais point fait des *Arts d'aimer*, des poésies molles, amoureuses; ma muse n'aurait point été une courtisane..... J'aurais mené la vie d'un jeune romain au barreau, dans le sénat. J'aurais défendu la liberté ou je serais mort à Utique d'un coup de poignard. »

Ce jugement sévère a du vrai et André Chénier se montrait inconséquent, lorsqu'il prêchait dans les journaux la vertu politique, et que, dans ses élégies, il exprimait avec trop de liberté, une philosophie purement sensualiste; mais sa mort l'a justifié, en montrant la noblesse de son caractère, et son œuvre reste comme un monument impérissable de la poésie française.

PENSÉE DÉTACHÉE.

Tout mortel se soulage à parler de ses maux.

— O côteaux d'Erymanthe ! ô vallons ! ô bocage !
O vent sonore et frais qui troublais le feuillage,
Et faisais frémir l'onde, et sur leur jeune sein
Agitais les replis de leur robe de lin !
De légères beautés troupe agile et dansante...
Tu sais, tu sais, ma mère ? aux bords de l'Erymanthe.
Là, ni loups ravisseurs, ni serpent, ni poisons...
O visage divin ! ô fêtes ! ô chansons !
Des pas entrelacés, des fleurs, une onde pure,
Aucun lieu n'est si beau dans toute la nature.
Dieux ! ces bras et ces fleurs, ces cheveux, ces pieds nus
Si blancs, si délicats ! je ne les verrai plus !
Oh ! portez, portez-moi sur les bords d'Erymanthe;
Que je la voie encor, cette vierge charmante !
Oh ! que je voie au loin la fumée à longs flots
S'élever de ce toit au bord de cet enclos...
Assise à tes côtés, ses discours, sa tendresse,
Sa voix, trop heureux père ! enchantent ta vieillesse.
Dieux ! par-dessus la haie élevée en remparts,
Je la vois, à pas lents, en longs cheveux épars,
Seule, sur un tombeau, pensive, inanimée,
S'arrêter et pleurer sa mère bien-aimée.
Oh ! que tes yeux sont doux ! que ton visage est beau !
Viendras-tu point aussi pleurer sur mon tombeau ?
Viendras-tu point aussi, la plus belle des belles,
Dire sur mon tombeau : « Les Parques sont cruelles ! »

— Ah ! mon fils, c'est l'amour, c'est l'amour insensé
Qui t'a jusqu'à ce point cruellement blessé ?
Ah ! mon malheureux fils ! Oui, faibles que nous sommes,
C'est toujours cet amour qui tourmente les hommes.
S'ils pleurent en secret, qui lira dans leur cœur
Verra que cet amour est toujours leur vainqueur.
Mais, mon fils, mais dis-moi, quelle nymphe charmante,
Quelle vierge as-tu vue au bord de l'Erymanthe ?
N'es-tu pas riche et beau ? du moins quand la douleur
N'avait point de ta joue éteint la jeune fleur ?
Parle. Est-ce cette Eglé, fille du roi des ondes,
Ou cette jeune Irène aux longues tresses blondes ?
Ou ne serait-ce point cette fière beauté
Dont j'entends le beau nom chaque jour répété,
Dont j'apprends que partout les belles sont jalouses ?
Qu'aux temples, aux festins, les mères, les épouses,
Ne sauraient voir, dit-on, sans peine et sans effroi ?
Cette belle Daphné ?... — Dieux ! ma mère, tais-toi,
Tais-toi. Dieux ! qu'as-tu dit ? Elle est fière, inflexible;

Comme les immortels, elle est belle et terrible!
Mille amants l'ont aimée; ils l'ont aimée en vain.
Comme eux, j'aurais trouvé quelque refus hautain.
Non, garde que jamais elle soit informée...
Mais, ô mort! ô tourment! ô mère bien-aimée!
Tu vois dans quels ennuis dépérissent mes jours.
Écoute ma prière et viens à mon secours :
Je meurs; va la trouver : que tes traits, que ton âge,
De sa mère à ses yeux offrent la sainte image!
Tiens, prends cette corbeille et nos fruits les plus beaux;
Prends notre Amour d'ivoire, honneur de ces hameaux;
Prends la coupe d'onyx à Corinthe ravie;
Prends mes jeunes chevreaux, prends mon cœur, prends ma vie;
Jette tout à ses pieds; apprends-lui qui je suis;
Dis-lui que je me meurs, que tu n'as plus de fils.
Tombe aux pieds du vieillard, gémis, implore, presse;
Adjure cieux et mers, dieu, temple, autel, déesse;
Pars; et si tu reviens sans les avoir fléchis,
Adieu, ma mère, adieu, tu n'auras plus de fils.
— J'aurai toujours un fils; va, la belle espérance
Me dit ...» Elle s'incline, et, dans un doux silence,
Elle couvre ce front, terni par les douleurs,
De baisers maternels, entremêlés de pleurs.
Puis elle sort en hâte, inquiète et tremblante;
Sa démarche de crainte et d'âge chancelante,
Elle arrive; et bientôt revenant sur ses pas,
Haletante, de loin : « Mon cher fils, tu vivras,
Tu vivras. » Elle vient s'asseoir près de la couche;
Le vieillard la suivait, le sourire à la bouche.
La jeune belle aussi, rouge et le front baissé,
Vient, jette sur le lit un coup d'œil. L'insensé
Tremble; sous ses tapis il veut cacher sa tête.
« Ami, depuis trois jours tu n'es d'aucune fête,
Dit-elle; que fais-tu? pourquoi veux-tu mourir?
Tu souffres. On me dit que je peux te guérir;
Vis, et formons ensemble une seule famille :
Que mon père ait un fils, et ta mère une fille. »

(*Idylle IV.*)

II. LA JEUNE TARENTINE.

Pleurez, doux Alcyons! ô vous, oiseaux sacrés!
Oiseaux chers à Téthys; doux alcyons, pleurez!

Elle a vécu, Myrto, la jeune Tarentine!
Un vaisseau la portait aux bords de Camarine :
Là, l'hymen, les chansons, les flûtes, lentement

Devaient la reconduire au seuil de son amant.
Une clef vigilante a, pour cette journée,
Sous le cèdre enfermé sa robe d'hyménée,
Et l'or dont au festin ses bras seront parés,
Et pour ses blonds cheveux les parfums préparés.
Mais, seule sur la proue, invoquant les étoiles,
Le vent impétueux qui soufflait dans ses voiles
L'enveloppe : étonnée et loin des matelots,
Elle tombe, elle crie, elle est au sein des flots.

Elle est au sein des flots, la jeune Tarentine!
Son beau corps a roulé sous la vague marine.
Téthys, les yeux en pleurs, dans le creux d'un rocher,
Aux monstres dévorants eut soin de le cacher.
Par son ordre bientôt les belles néréides
S'élèvent au-dessus des demeures humides,
Le poussent au rivage, et dans ce monument
L'ont au cap du Zéphyr déposé mollement;
Et de loin, à grands cris appelant leurs compagnes,
Et les nymphes des bois, des sources, des montagnes,
Toutes, frappant leur sein et traînant un long deuil,
Répétèrent, hélas! autour de son cercueil :

« Hélas! chez ton amant tu n'es point ramenée,
Tu n'as point revêtu ta robe d'hyménée,
L'or autour de ton bras n'a point serré de nœuds,
Et le bandeau d'hymen n'orna point tes cheveux. »

(*Idylle XIV.*)

LA VIE DU POÈTE.

Il n'est que d'être roi pour être heureux au monde.
Bénis soient tes décrets, ô Sagesse profonde!
Qui me voulus heureux et, prodigue envers moi,
M'as fait dans mon asile, et mon maître et mon roi.
Mon Louvre est sous le toit, sur ma tête il s'abaisse,
De ses premiers regards l'Orient le caresse.
Lit, siéges, table y sont portant de toutes parts
Livres, dessins, crayons, confusément épars.
Là, je dors, chante, lis, pleure, étudie et pense.
Là, dans un calme pur, je médite en silence
Ce qu'un jour je veux être, et, seul à m'applaudir,
Je sème la moisson que je veux recueillir.
Là, je reviens toujours, et toujours les mains pleines,
Amasser le butin de mes courses lointaines,
Soit qu'en un livre antique à loisir engagé,
Dans ses doctes feuillets j'aie au loin voyagé,

Soit plutôt que, passant et vallons et rivières,
J'aie au loin parcouru les terres étrangères.
D'un vaste champ de fleurs je tire un peu de miel.
Tout m'enrichit et tout m'appelle; et chaque ciel
M'offrant quelque dépouille utile et précieuse,
Je remplis lentement ma ruche industrieuse.

(*Elégie XXIII.*)

LES DEUX RATS [1].

FABLE.

Un jour le rat des champs, ami du rat de ville,
Invita son ami dans son rustique asile.
Il était économe et soigneux de son bien;
Mais l'hospitalité, leur antique lien,
Fit les frais de ce jour comme d'un jour de fête.
Tout fut prêt : lard, raisin et fromage, et noisette.
Il cherchait par le luxe et la variété
A vaincre les dégoûts d'un hôte rebuté,
Qui, parcourant de l'œil sa table officieuse,
Jetait sur tout à peine une dent dédaigneuse.
Et lui, d'orge et de blé faisant tout son repas,
Laissait au citadin les mets plus délicats.

« Ami, dit celui-ci, veux-tu dans la misère
Vivre au dos escarpé de ce mont solitaire,
Ou préférer le monde à tes tristes forêts?
Viens; crois-moi, suis mes pas; la ville est ici près :
Festins, fêtes, plaisirs y sont en abondance.
L'heure s'écoule, ami; tout fuit, la mort s'avance :
Les grands ni les petits n'échappent à ses lois;
Jouis, et te souviens qu'on ne vit qu'une fois. »

Le villageois écoute, accepte la partie :
On se lève, et d'aller. Tous deux de compagnie,
Nocturnes voyageurs, dans des sentiers obscurs
Se glissent vers la ville et rampent sous les murs.
La nuit quittait les cieux quand notre couple avide
Arrive en un palais opulent et splendide,
Et voit fumer encor dans des plats de vermeil
Des restes d'un souper le brillant appareil.
L'un s'écrie, et, riant de sa frayeur naïve,

[1] Imité d'Horace, liv. II, satire VI. Voyez La Fontaine, tome I, page 266, et Andrieux, page 343, du présent volume.

L'autre sur le duvet fait placer son convive,
S'empresse de servir, ordonner, disposer,
Va, vient, fait les honneurs, le priant d'excuser.

Le campagnard bénit sa nouvelle fortune ;
Sa vie en ses déserts était âpre, importune :
La tristesse, l'ennui, le travail et la faim.
Ici l'on y peut vivre ; et de rire. Et soudain
Des valets à grand bruit interrompent la fête.
On court, on vole, on fuit ; nul coin, nulle retraite.
Les dogues réveillés les glacent par leur voix ;
Toute la maison tremble au bruit de leurs abois.
Alors le campagnard, honteux de son délire :
« Soyez heureux, dit-il ; adieu, je me retire,
Et je vais dans mon trou rejoindre en sûreté
Le sommeil, un peu d'orge et la tranquillité. »

LA LANGUE FRANÇAISE.

Des Toscans, je le sais, la langue est séduisante ;
Cire molle, à tout feindre habile et complaisante,
Qui prend d'heureux contours sous les plus faibles mains.
Quand le Nord, s'épuisant de barbares essaims,
Vint, par une conquête en malheurs plus féconde,
Venger sur les Romains l'esclavage du monde,
De leurs affreux accents la farouche âpreté,
Du latin en tous lieux souilla la pureté.
On vit de ce mélange étranger et sauvage,
Naître des langues sœurs, que le temps et l'usage,
Par des sentiers divers guidant diversement,
D'une lime insensible ont poli lentement,
Sans pouvoir en entier, malgré tous leurs prodiges,
De la rouille barbare effacer les vestiges.
De là du castillan la pompe et la fierté,
Teint encor des couleurs du langage indompté,
Qu'au Tage transplantaient les fureurs musulmanes.
La grâce et la douceur sur les lèvres toscanes,
Fixèrent leur empire, et la Seine à la fois,
De grâce et de fierté sut tempérer sa voix.
Mais ce langage, armé d'obstacles indociles,
Lutte et ne veut plier que sous des mains habiles.

CHOIX D'ODES.

I. A M.-J. DE CHÉNIER.

Mon frère, que jamais la tristesse importune
Ne trouble tes prospérités!
Va remplir à la fois la scène et la tribune :
Que les grandeurs et la fortune
Te comblent de leurs biens, aux talents mérités.
Que les muses, les arts toujours d'un nouveau lustre
Embellissent tous tes travaux;
Et que, cédant à peine à ton vingtième lustre,
De ton tombeau la pierre illustre
S'élève radieuse entre tous les tombeaux!

(*Ode I.*)

II. LA JEUNE CAPTIVE [1].

Saint-Lazare.

« L'épi naissant mûrit de la faux respecté;
Sans crainte du pressoir, le pampre tout l'été
Boit les doux présents de l'aurore;
Et moi, comme lui belle, et jeune comme lui,
Quoi que l'heure présente ait de trouble et d'ennui,
Je ne veux pas mourir encore.

Qu'un stoïque aux yeux secs vole embrasser la mort,
Moi je pleure et j'espère; au noir souffle du nord
Je plie et relève ma tête.
S'il est des jours amers, il en est de si doux!
Hélas! quel miel jamais n'a laissé de dégoûts?
Quelle mer n'a point de tempête?

L'illusion féconde habite dans mon sein.
D'une prison sur moi les murs pèsent en vain,

[1] Mlle Aimée de Coigny, qui était renfermée dans la même prison que l'auteur mais qui, plus heureuse que lui, échappa à l'échafaud, contrairement à ce que disent quelques biographes. L'espace ne nous permet pas de donner tous les vers touchants qu'il lui a adressés. Elle était fille de

Auguste-Gabriel DE FRANQUETOT, Comte DE COIGNY (1740—1817), général, qui cultiva les lettres et composa d'agréables historiettes en prose et en vers. Il a aussi laissé en manuscrit la relation de la campagne d'Italie (1733—1734).

Mlle de Coigny, plus tard duchesse de Fleury, très à la mode à la cour de Louis XVIII, a laissé un roman : *Alvar*.

J'ai les ailes de l'espérance :
Échappée aux réseaux de l'oiseleur cruel,
Plus vive, plus heureuse, aux campagnes du ciel
Philomèle chante et s'élance.

Est-ce à moi de mourir? Tranquille je m'endors,
Et tranquille je veille, et ma veille aux remords
Ni mon sommeil ne sont en proie.
Ma bienvenue au jour me rit dans tous les yeux;
Sur des fronts abattus, mon aspect dans ces lieux
Ranime presque de la joie.

Mon beau voyage encore est si loin de sa fin!
Je pars, et des ormeaux qui bordent le chemin
J'ai passé les premiers à peine.
Au banquet de la vie à peine commencé,
Un instant seulement mes lèvres ont pressé
La coupe en mes mains encor pleine.

Je ne suis qu'au printemps, je veux voir la moisson;
Et comme le soleil, de saison en saison,
Je veux achever mon année.
Brillante sur ma tige et l'honneur du jardin,
Je n'ai vu luire encor que les feux du matin,
Je veux achever ma journée.

O mort! tu peux attendre; éloigne, éloigne-toi!
Va consoler les cœurs que la honte, l'effroi,
Le pâle désespoir dévore.
Pour moi Palès encore a des asiles verts,
Les Amours des baisers, les Muses des concerts;
Je ne veux pas mourir encore. »

Ainsi, triste et captif, ma lyre toutefois
S'éveillait, écoutant ces plaintes, cette voix,
Ces vœux d'une jeune captive;
Et, secouant le joug de mes jours languissants,
Aux douces lois des vers je pliais les accents
De sa bouche aimable et naïve.

Ces chants, de ma prison témoins harmonieux,
Feront à quelque amant des loisirs studieux
Chercher quelle fut cette belle :
La grâce décorait son front et ses discours,
Et, comme elle, craindront de voir finir leurs jours
Ceux qui les passeront près d'elle.

(*Ode XII.*)

CHOIX D'IAMBES.

I.

Saint-Lazare [1].

Quand au mouton bêlant la sombre boucherie
Ouvre ses cavernes de mort,
Pauvres chiens et moutons, toute la bergerie
Ne s'informe plus de son sort.
Les enfants qui suivaient ses ébats dans la plaine,
Les vierges aux belles couleurs
Qui le baisaient en foule, et sur sa blanche laine
Entrelaçaient rubans et fleurs,
Sans plus penser à lui, le mangent s'il est tendre.
Dans cet abîme enseveli,
J'ai le même destin. Je m'y devais attendre.
Accoutumons-nous à l'oubli.
Oubliés comme moi dans cet affreux repaire,
Mille autres moutons, comme moi
Pendus aux crocs sanglants du charnier populaire,
Seront servis au peuple-roi.
Que pouvaient mes amis? Oui, de leur main chérie
Un mot, à travers ces barreaux,
A versé quelque baume en mon âme flétrie;
De l'or peut-être à mes bourreaux...
Mais tout est précipice. Ils ont eu droit de vivre.
Vivez, amis; vivez contents.
En dépit de Bavus, soyez lents à me suivre;
Peut-être en de plus heureux temps
J'ai moi-même, à l'aspect des pleurs de l'infortune,
Détourné mes regards distraits;
A mon tour aujourd'hui mon malheur importune.
Vivez, amis; vivez en paix. (*Iambes, III.*)

II.

Comme un dernier rayon, comme un dernier zéphire
Anime la fin d'un beau jour,
Au pied de l'échafaud j'essaye encor ma lyre.
Peut-être est-ce bientôt mon tour;
Peut-être avant que l'heure en cercle promenée
Ait posé sur l'émail brillant,

[1] Ces vers, les derniers de l'auteur, ses « adieux à la vie » furent composés le 7 thermidor 1794, au matin, peu d'instants avant d'aller au supplice. Sur la charrette qui l'y amenait, il rencontra le poète J.-A. Roucher. « Vous, lui dit

Dans les soixante pas où sa route est bornée,
Son pied sonore et vigilant,
Le sommeil du tombeau pressera ma paupière!
Avant que de ses deux moitiés
Ce vers que je commence ait atteint la dernière,
Peut-être en ces murs effrayés
Le messager de mort, noir recruteur des ombres,
Escorté d'infâmes soldats,
Remplira de mon nom ces longs corridors sombres...
(*Iambes, V.*)

M.-J. CHÉNIER [1].

FRAGMENT D'HENRI VIII.

TRAGÉDIE. — ACTE V, SCÈNE V.

MORT D'ANNE BOULEN.

Cranmer (à Henri VIII).
Sire, chargé par vous d'un ordre de clémence,
Je courais à la mort enlever l'innocence,
Je vois de tous côtés vos sujets éperdus,
Vos malheureux sujets à grands flots répandus,
Dans la place où la reine, indignement traînée,
Devait sur l'échafaud finir sa destinée.
Ils venaient voir mourir ce qu'ils ont adoré.
Je vole au-devant d'eux, et, d'espoir enivré,

Chénier, vous à la mort! malgré votre jeune famille et votre amour de la poésie champêtre, et votre femme qui vous attend encore! — Vous à la mort, reprit Roucher, vous, si plein d'avenir, vous, si bien fait pour la gloire et le bonheur — Je n'ai rien fait pour la postérité, répondit Chénier; puis on l'entendit ajouter en se frappant le front : « Pourtant j'avais quelque chose là. » « C'était la muse, dit Châteaubriand, qui lui révélait son talent au moment de la mort. » Voyez H. de Latouche, plus loin, dans ce même volume.

L'authenticité de ce récit est fort suspecte, nous l'avons déjà dit et nous le répétons, car on ne comprend pas bien, ni qu'il fut possible de réciter des tirades de Racine sur la charrette révolutionnaire, ni qu'il se trouvât là quelqu'un pour le remarquer et pour le rapporter. Mais si la scène est inventée, on ne peut lui refuser un certain effet saisissant.

[1] **Marie-Joseph DE CHÉNIER** (1764—1811), poète dramatique et littérateur, frère d'André Chénier, membre de l'Institut en 1795 et de l'Académie française à la réorganisation de cet illustre corps, en 1803, né à Constantinople. Voué à la poésie, comme son frère, il ne fit de celle-ci qu'une enveloppe pour ses idées politiques, et ses tragédies : *Charles IX*, *Henri VIII*, *Gracchus*, *Fénelon*, ne durent leur vogue, qu'aux allusions transparentes qui flattaient les passions de

En mots entrecoupés, de loin, tout hors d'haleine,
Je m'écrie : « Arrêtez ! sauvez, sauvez la reine;
Grâce, pardon : Je viens, je parle au nom du roi. »
Ils ne m'ont répondu que par un cri d'effroi.
A ces clameurs succède un plus affreux silence :
J'interroge : on se tait. Je frémis; je m'avance :
Je lis dans tous les yeux; je ne vois que des pleurs :
Un deuil universel remplissait tous les cœurs.
J'étais glacé de crainte; et cependant la foule
S'entr'ouvre, me fait place, et lentement s'écoule :
J'arrive au lieu fatal, j'appelle — il n'est plus temps,
O reine, j'aperçois vos restes palpitants !
J'ai vu son sang, j'ai vu cette tête sacrée,
D'un corps inanimé maintenant séparée.
Ses yeux, environnés des ombres de la mort,
Semblaient vers ce séjour se tourner sans effort;
Ses yeux où la vertu répandait tous ses charmes;
Ses yeux encor mouillés de leurs dernières larmes !
Femmes, enfants, vieillards, regardaient en tremblant
Ces augustes débris, ce front pâle et sanglant.
Des vengeances des lois l'exécuteur farouche,
Lui-même, consterné, les sanglots à la bouche,

l'époque. La dernière, où jouait Monvel, eut pourtant un tel succès que le marquis de Fénelon rendit visite à l'acteur et lui fit présent de l'anneau pastoral de l'archevêque de Cambrai, lequel anneau figura désormais sur la scène.

Dans *Tibère*, il y a beaucoup d'éloquence, mais c'est encore un plaidoyer politique. Les autres œuvres de Joseph Chénier se composent d'*épîtres*, de *satires*, écrites dans un style voltairien d'une verve incontestable, attaquant Mme de Genlis, La Harpe, Morellet,

Enfant de soixante ans qui promet quelque chose,

et d'un *Tableau des progrès de la littérature française depuis* 1789, ouvrage impartial et justement estimé.

On lui doit aussi les deux chants patriotiques : *Veillons au salut de l'Empire*, et le *Chant du Départ*, qui est assurément, au point de vue littéraire, plus remarquable que la *Marseillaise* :

Partez, vaillants époux, les combats sont vos fêtes,
Partez, modèles des guerriers;
Nous cueillerons des fleurs, pour en ceindre vos têtes;
Nos mains tresseront vos lauriers,
Et si le temple de Mémoire
S'ouvrait à vos mânes vainqueurs,
Nos voix chanteront votre gloire,
Et nos flancs portent vos vengeurs.

Mais, malgré le sentiment patriotique et républicain qui respire dans ces vers, on doit rejeter comme une calomnie l'opinion émise dans le temps, que Joseph Chénier ait eu quelque part à la mort de son frère, royaliste de cœur et d'âme Il ne le sauva pas, parce qu'il ne pouvait point le sauver. Ce sont les articles du

Détournait ses regards d'un spectacle odieux,
Et s'étonnait des pleurs qui tombaient de ses yeux.
Mille voix condamnaient des juges homicides.
J'ai vu des citoyens, baisant ses mains livides,
Raconter ses bienfaits, et, les bras étendus,
L'invoquer dans le ciel, asile des vertus.
Au milieu de l'opprobre on lui rendait hommage;
Chacun tenait sur elle un différent langage,
Mais tous la bénissaient; tous, avec des sanglots,
De ses derniers discours répétaient quelques mots.
Elle a parlé d'un frère, honneur de sa famille,
Du roi, de vous, Madame, et surtout de sa fille.
A ses tristes sujets, elle a fait ses adieux,
Et son âme innocente a monté vers les cieux.

LA PROMENADE.

ÉLÉGIE, 1806.

Roule avec majesté tes ondes fugitives,
Seine; j'aime à rêver sur tes paisibles rives,
En laissant comme toi la reine des cités.
Ah! lorsque la nature à mes yeux attristés,
Le front orné de fleurs, brille en vain renaissante;

Journal de Paris qui firent tout le mal et amenèrent la catastrophe. La lutte était engagée trop avant entre les Jacobins et les Royalistes, pour que la voix mélodieuse du jeune poète dominât les clameurs de la Convention et celles de la Commune de Paris.

C'est sur les rapports de Joseph Chénier, inspecteur général de l'instruction publique, que la Convention autorisa la rentrée de Talleyrand en France, décréta l'établissement des écoles primaires, établit le Conservatoire, rendit le peintre David à la liberté, accorda des pensions à la veuve de Goldoni et à celle de Desault, et décréta des secours aux gens de lettres, artistes et savants. Il fut destitué de ses fonctions d'inspecteur pour avoir déplu à Napoléon, par quelques vers de son *Epître à Voltaire*, mais tous deux se réconcilièrent bientôt.

Les œuvres complètes de Joseph Chénier, forment 8 vol., 1826.

Comme homme politique, Joseph Chénier a été diversement apprécié. Nous nous bornerons à dire qu'il fut membre de la Convention et de toutes les assemblées législatives, jusqu'en 1804.

C'est Joseph Chénier qui a dit de Mirabeau : « Il n'eut de l'orateur que l'éloquence, » faisant sans doute allusion à la pensée de Quintilien : « L'orateur est un homme de bien qui sait parler. » A son tour, Chénier a été jugé par Mme Roland « comme un homme mal placé à la Convention, et qui n'était bon qu'à donner quelques plans de fêtes nationales. » Mme de Staël le qualifie « d'homme d'esprit et d'imagination, mais tellement dominé par son amour-propre qu'il s'étonnait de lui-même, au lieu de travailler à se perfectionner. »

Nous empruntons à l'introduction du *Tableau historique de l'état et des progrès de la littérature française depuis* 1789, le morceau suivant où l'auteur indique en quelques traits l'esprit et la portée de son ouvrage :

Lorsque du renouveau l'haleine caressante
Rafraîchit l'univers de jeunesse paré,
Sans ranimer son front pâle et décoloré ;
Du moins auprès de toi que je retrouve encore
Ce calme inspirateur que le poète implore,
Et la mélancolie errante au bord des eaux.
Jadis, il m'en souvient, du fond de leurs roseaux,
Tes nymphes répétaient le chant plaintif et tendre
Qu'aux échos de Passy ma voix faisait entendre.
Jours heureux, temps lointain, mais jamais oublié,
Où les arts consolants, où la douce amitié,
Et tout ce dont le charme intéresse à la vie,
Egayaient mes destins ignorés de l'envie !
Le soleil affaibli vient dorer ces vallons;
Je vois Auteuil sourire à ses derniers rayons.
Oh ! que de fois j'errai dans tes belles retraites.
Auteuil ! lieu favori ! lieu saint pour les poètes !
Que de rivaux de gloire unis sous tes berceaux!
C'est là qu'au milieu d'eux l'élégant Despréaux,
Législateur du goût, au goût toujours fidèle,
Enseignait le bel art dont il offre un modèle.
Là, Molière, esquissant ses comiques portraits,
De Chrysale ou d'Arnolphe a dessiné les traits.
Dans la forêt ombreuse, ou le long des prairies,
La Fontaine égarait ses douces rêveries;
Là, Racine évoquait Andromaque et Pyrrhus,
Contre Néron puissant faisait tonner Burrhus,

« En achevant un vaste tableau dont le temps ne nous permet de tracer aujourd'hui qu'une esquisse incomplète, mais au moins fidèle, des considérations générales sur l'époque entière nous arrêteront un moment. Elles se communiquent aux littératures, ces secousses profondes qui remuent et décomposent les nations vieillies, en attendant que le génie puissant vienne les recomposer et les rajeunir. Nous suivrons, dans les diverses parties de l'art d'écrire, les effets du mouvement universel. Nous chercherons quel fut sur l'époque l'ascendant du XVIII^e^ siècle, et comment l'époque, à son tour, peut influer sur l'avenir. Nous avons indiqué, nous prouverons qu'elle mérite une étude approfondie. En vain les ennemis de toute lumière, proscrivant la mémoire illustre du siècle philosophique, annoncent chaque jour une décadence honteuse, qu'ils opéreraient si leurs cris imposaient silence au mérite, et qui serait démontrée s'ils avaient le privilége exclusif d'écrire. Il sera facile de confondre ces assertions injurieuses, dont quelques étrangers crédules auraient tort de se prévaloir. Non, cette étrange catastrophe n'est point arrivée. La France agrandie n'est pas devenue stérile en talents. Nous rassemblerons sous les yeux des Français les éléments actuels de cette littérature française, dont une envieuse ignorance dénigrait, à chaque époque, et les chefs-d'œuvre et les classiques, mais qui fut toujours honorable, et qui même aujourd'hui, malgré des pertes nombreuses, demeure encore, à tous égards, la première littérature de l'Europe.

Peignait de Phèdre en pleurs le tragique délire;
Ces pleurs harmonieux que modulait sa lyre,
Ont mouillé le rivage : et de ses vers sacrés
La flamme anime encor les échos inspirés...
Le troupeau se rassemble à la voix des bergers :
J'entends frémir du soir les insectes légers;
Des nocturnes zéphyrs je sens la douce haleine;
Le soleil de ses feux ne rougit plus la plaine;
Et cet astre plus doux, qui luit au haut des cieux,
Argente mollement les flots silencieux.
Mais une voix qui sort du vallon solitaire
Me dit : « Viens; tes amis ne sont plus sur la terre;
Viens; tu veux rester libre, et le peuple est vaincu. »
Il est vrai : jeune encore, j'ai déjà trop vécu
L'espérance lointaine et les vastes pensées
Embellissaient mes nuits tranquillement bercées;
A mon esprit déçu, facile à prévenir,
Des mensonges riants coloraient l'avenir.
Flatteuse illusion, tu m'es bientôt ravie!
Vous m'avez délaissé, doux rêves de la vie.
Plaisirs, gloire, bonheur, patrie et liberté,
Vous fuyez loin d'un cœur vide et désenchanté;
Les travaux, les chagrins ont doublé mes années;
Ma vie est monotone, et mes pâles journées
M'offrent de longs ennuis l'enchaînement certain,
Lugubre comme un soir qui n'eut pas de matin.
Je vois le but, j'y touche, et j'ai soif de l'atteindre.

» Et si l'esprit de parti, décoré, dans les temps de trouble, du nom d'opinion publique, avait autrefois donné de fausses directions aux idées les plus généreuses; si ce même esprit, non moins funeste en agissant d'une autre manière et par d'autres hommes, avait depuis arrêté l'essor des talents et paralysé la pensée, il nous resterait des espérances qui ne seront point déçues. L'art d'écrire s'applique à tous les arts; il facilite l'accès de toutes les sciences; il embrasse toutes les idées; il les éclaircit par la justesse, il les étend par la précision. Il présente en première ligne ce qui touche de plus près les hommes mémorables; l'histoire qui raconte les grandes actions, l'éloquence qui les célèbre, et la poésie qui les chante. Il refleurira dans le siècle qui commence. »

On voit par ce qui précède que le livre de Joseph Chénier est écrit avec autant de fermeté que d'élégance; il eut autrefois un caractère officiel et n'est pas sans analogie, dans son genre, avec les rapports tout récents de MM. de Sacy, Théophile Gautier, Edouard Thierry et Paul Féval sur le mouvement littéraire de notre époque. Il contient des indications exactes et souvent précieuses, des appréciations fines et justes dont la critique actuelle doit encore tenir compte.

PENSÉE DÉTACHÉE.

Le goût n'est rien qu'un bon sens délicat,
Et le génie est la raison sublime.

Le feu qui me brûlait a besoin de s'éteindre;
Ce qui m'en reste encor n'est qu'un morne flambeau
Eclairant à mes yeux le chemin du tombeau.
Que je repose en paix sous le gazon rustique,
Sur les bords du ruisseau pur et mélancolique!
Vous, amis des humains, et des champs, et des vers,
Par un doux souvenir peuplez ces lieux déserts :
Suspendez aux tilleuls qui forment ces bocages
Mes derniers vêtements mouillés de tant d'orages;
Là quelquefois encor daignez vous rassembler;
Là, prononcez l'adieu; que je sente couler,
Sur le sol enfermant mes cendres endormies,
Des mots partis du cœur et des larmes amies!

SUR LA MORT DE SON FRÈRE [1].

Ceux que la France a vus ivres de tyrannie,
Ceux-là même, dans l'ombre armant la calomnie,
Me reprochent le sort d'un frère infortuné
Qu'avec la calomnie ils ont assassiné!
L'injustice agrandit une âme libre et fière.
Ces reptiles hideux, sifflant dans la poussière,
En vain sèment le trouble entre son ombre et moi :
Scélérats, contre vous elle invoque la loi.
Hélas! pour arracher la victime aux supplices,
De mes pleurs chaque jour fatiguant vos complices,
J'ai courbé devant eux mon front humilié;
Mais ils vous ressemblaient : ils étaient sans pitié.
Si, le jour où tomba leur puissance arbitraire,
Des fers et de la mort je n'ai sauvé qu'un frère
Qu'au fond des noirs cachots un monstre avait plongé,
Et qui deux jours plus tard périssait égorgé;
Auprès d'André Chénier avant que de descendre,
J'élèverai la tombe où manquera sa cendre,
Mais où vivront du moins et son doux souvenir,
Et sa gloire, et ses vers dictés pour l'avenir.
Là, quand de Thermidor la septième journée
Sous les feux du Lion ramènera l'année,
O mon frère! je veux relisant tes écrits,

[1] Joseph Chénier, nous l'avons dit, ne put sauver son frère André de la guillotine, et on lui a reproché sa fin. Il la déplore et se défend de cette injuste accusation, dans les vers du texte. Nous avons du reste émis notre sentiment sur la valeur de cette accusation, page 370.

« Maintenant, a dit M. Villemain, a-t-il fallu que la partialité politique empoisonnât la douleur du frère qui survivait, en lui reprochant le crime de la Terreur? »

Chanter l'hymne funèbre à tes mânes proscrits.
Là, souvent tu verras près de ton mausolée
Tes frères gémissants, ta mère désolée,
Quelques amis des arts, un peu d'ombre et des fleurs;
Et ton jeune laurier grandira sous mes pleurs.

ÉPITAPHE.

Sous ce froid monument sont les jeunes reliques
D'un homme, à la fortune, à la gloire inconnu :
La tristesse voilait ses traits mélancoliques;
Il eut peu de savoir, mais un cœur ingénu.

Les pauvres ont béni sa pieuse jeunesse
Dont la bonté du ciel a daigné prendre soin;
Il sut donner des pleurs, son unique richesse;
Il obtint un ami, son unique besoin.

Ne mets point ses vertus, ses défauts en balance :
Homme, tu n'es plus juge en ce funèbre lieu :
Dans un espoir tremblant il repose en silence,
Entre les bras d'un père et sous la loi d'un Dieu.

(*Le Cimetière de campagne, élégie traduite de l'original anglais de Gray.*)

TRENEUIL [1].

LES TOMBEAUX DE SAINT-DENIS [2].

FRAGMENT DU POÈME DU MÊME NOM.

Des barbares jadis l'instinct religieux
Respecta dans ces rois les images des dieux;
Et vous exterminez leur auguste poussière,
Qu'avait su conserver la mort hospitalière!
Du roi le plus pieux, d'un des plus saints mortels,
Vos sacriléges mains renversent les autels!
Accordez-lui du moins un asile à Vincenne,
Un tombeau de gazon sous cet auguste chêne

[1] **Joseph TRENEUIL** (1763—1808), poète élégiaque, né à Cahors. Il a laissé un poème sur les *Tombeaux de Saint-Denis*. Cet ouvrage rentre dans le genre descriptif, et l'on en cite encore quelques morceaux.

[2] Ce fut en octobre 1793, qu'eut lieu la violation sacrilége des tombes où étaient renfermés les corps des rois et des reines de France, et des autres grands personnages enterrés dans l'église de l'abbaye de Saint-Denis.

Où sa voix équitable, en jugeant nos aïeux,
Semblait leur annoncer la volonté des cieux.
Et Charles cinq, formé sur cet illustre exemple,
A-t-il perdu le droit d'habiter dans ce temple?
Vont-ils des potentats partager le destin,
Ce sage et ce guerrier, Suger et Du Guesclin;
Suger, enfant du cloître, et qui, né sans ancêtres,
Sut gouverner en père et la France et ses maîtres,
Et ce bon Du Guesclin, dont la victoire en deuil
Sous les murs de Randon couronna le cercueil?
Magnanime Louis, ta tombe et tes images
Périssent; mais, vainqueur de ces lâches outrages,
Ton siècle qui te doit toute sa majesté,
Te couvre des rayons de l'immortalité :
Siècle encor sans rival, rempli de ton histoire,
Héritier de ton nom, et chargé de ta gloire!
Ah! parmi tant d'objets de respect et d'amour,
Quand chacun dans mon âme éveillait tour à tour
Les brillants souvenirs et les tristes pensées
Qu'inspire le destin des grandeurs terrassées,
Que devins-je à l'aspect du roi le plus chéri?
Il semblait respirer : Est-ce toi, bon Henri? . . .
Du poignard sur ton sein je reconnais la marque. . .
C'est toi-même, et je crois, ô généreux monarque!
Entendre ces accents s'échapper de ton cœur :
« Ah! si l'un de mes fils, des factions vainqueur,
Et ministre du ciel, devenu plus propice,
Ramène dans l'Etat la paix et la justice;
S'il relève jamais mon trône renversé,
D'un généreux oubli couvrant tout le passé,
Puisse-t-il comme nous, ami de la clémence,
Pardonner, en pleurant, ces crimes à la France! »

LEGOUVÉ [1].

FRAGMENT DU MÉRITE DES FEMMES.

L'AMOUR MATERNEL.

Eh! qui pourrait compter les bienfaits d'une mère!
A peine nous ouvrons les yeux à la lumière,
Que nous recevons d'elle, en respirant le jour,

[1] Gabriel-Marie-Jean-Baptiste **LEGOUVÉ** (1764—1813), auteur dramatique et poète exquis, membre de l'Académie française en 1793, et à sa réorganisation en

Les premières leçons de tendresse et d'amour.
Son cœur est averti par nos premières larmes;
Nos premières douleurs éveillent ses alarmes...
Elle nous fait, par les plus tendres soins,
Du bonheur d'exister sentir les premiers charmes;
Elle aide en ses premiers essais
Notre raison, notre langage;
Elle doit recevoir l'hommage
De nos premiers travaux, de nos premiers succès.

FRAGMENT DE LA MÉLANCOLIE.

La joie a ses plaisirs; mais la mélancolie,
Amante du silence et dans soi recueillie,
Dédaigne tous ces jeux, tout ce bruyant bonheur
Où s'étourdit l'esprit, où se glace le cœur.
L'homme sensible et tendre, à la vive allégresse
Préfère la langueur d'une douce tristesse.

La foule des humains est un faible troupeau
Qu'effroyable pasteur, le Temps mène au tombeau;
Notre sol n'est formé que de poussière humaine;
Et lorsque dans les champs l'automne nous promène,
Nos pieds inattentifs foulent à chaque pas
Un informe débris, monument du trépas.
Voilà de quels pensers les cercueils m'environnent;
Mais, loin que mes esprits à leur aspect s'étonnent,
De l'immortalité je sens mieux le besoin
Quand j'ai pour siége une urne et la mort pour témoin.

Voilà donc tes bienfaits, tendre mélancolie!
Par toi de l'univers la scène est embellie;
Tu sais donner un prix aux larmes, aux soupirs;
Et nos afflictions sont presque des plaisirs.
Ah! si l'art à nos yeux veut tracer ton image,
Il doit peindre une vierge assise sous l'ombrage,
Qui, rêveuse et livrée à de vagues regrets,

1803, né à Paris. — *Epicharis, la Mort d'Abel*, tragédies; la *Sépulture*, les *Souvenirs*, le *Mérite des femmes*. Legouvé est surtout connu par ce dernier poème, et il a supérieurement compris toute la richesse de son sujet, surtout lorsqu'il a rendu le charme et les grâces naturelles de la jeune mère.

Pour son fils, écrivain également célèbre, voyez le dernier volume de cet ouvrage.

PENSÉE DÉTACHÉE.

Un frère est un ami donné par la nature.

Nourrit, au bruit des flots, un chagrin plein d'attraits,
Laisse voir, en ouvrant ses paupières timides,
Des pleurs voluptueux dans ses regards humides,
Et se plaît aux soupirs qui soulèvent son sein,
Un cyprès devant elle, et Werther à la main.

FRAGMENT DES SOUVENIRS.

L'HISTOIRE.

Avant qu'on vît briller sa lumière féconde,
Les temps se succédaient dans une nuit profonde;
Les peuples tour à tour, par l'ennui dévorés,
Sur la terre passaient l'un de l'autre ignorés.
Les grands événements n'avaient point d'interprètes;
Les débris étaient morts, et les tombes muettes.
L'histoire luit : soudain les temps ont reculé,
L'ombre a fui les tombeaux, les débris ont parlé;
Les générations s'entendent et s'instruisent,
Et de l'esprit humain les travaux s'éternisent.
O charmes de l'étude! ô sublimes récits!
Dans quels transports le sage, à son foyer assis,
Suit les nombreux combats et d'Athène et de Rome,
A travers deux mille ans applaudit au grand homme,
Consulte l'orateur et le guerrier fameux,
Partage les revers des peuples grands comme eux,
Voit l'Empire romain, sous le fer des Vandales,
De ses vils empereurs expier les scandales,
Et, bientôt déchiré par divers potentats,
Son cadavre fécond enfanter cent Etats;
Retrouve en d'autres lieux, sur la sanglante arène,
Marcius dans Condé, Scipion dans Turenne,
Et, rempli des héros et des faits éclatants,
Ainsi que tous les lieux, embrasse tous les temps!

LUCE DE LANCIVAL [1].

A L'OMBRE DE CAROLINE.

FRAGMENT.

Pour la douzième fois, la sœur du dieu du jour
De son disque inégal a changé le contour,

[1] Jean-Charles-Julien **LUCE DE LANCIVAL** (1766—1810), auteur dramatique, poète et littérateur, né à Saint-Gobain (Picardie).

On a de lui plusieurs tragédies, dont la meilleure est *Hector*, des poésies diverses, et un poème intitulé : *Achille à Scyros*.

Depuis qu'elle n'est plus, celle qui dans mon âme
Régnait, objet sacré d'une éternelle flamme !
Sortant avec effroi d'un néant prolongé,
Je remonte l'abîme où sa mort m'a plongé ;
Et, soulevant le poids dont elle est oppressée,
A travers mes sanglots, s'échappe ma pensée :
Je renais par degrés, je ressaisis mon cœur,
Et je cède au besoin de peindre mon malheur...
Pour remède au chagrin qui lentement me tue,
Des amis, qui jamais sans doute ne t'ont vue,
M'offrent de froids conseils, me reprochent mes pleurs,
Et, pour me consoler du plus grand des malheurs,
Me répètent cent fois qu'il est irréparable,
Quand ce penser lui seul me rend inconsolable !

Ce monde, où tu n'es plus, m'appelle vainement.
Le monde est un désert pour le cœur d'un amant !
Seule tu le peuplais... Tu le peuples encore...
Mais quelle nuit affreuse y remplace l'aurore !
J'y vivais d'espérance, et j'y vis de regrets !
Où le myrte a fleuri, s'élève le cyprès !
Tout m'y semblait riant, tout est devenu sombre !
Je n'y voyais que toi... je n'y vois que ton ombre !...
Je la trouve aux lieux même où je crois l'éviter.
Melpomène à ses jeux vient-elle m'inviter,
Plein de ton souvenir, quand j'applaudis Racine,
Je pleure au même vers où pleura Caroline.
Aux pièces de Molière on me voit attendri,
Et seul je pleure encore où Caroline a ri...

Suis-je dans un parterre où la rose et le lis
De leur éclat rival brillent enorgueillis ;
Mon avide regard cherche la tubéreuse,
Plus belle par ton choix, ou du moins plus heureuse,
Cette fleur, à mes yeux, est la reine des fleurs.
Que dis-je ? ô souvenir qui redouble mes pleurs !
Caroline plus juste, à son heure suprême,
A la reine des fleurs rendit son diadême...
— « Je voudrais une rose, » — et ton ami fidèle
Court, vole, t'en offre une aussi fraîche que belle.
Tu la prends, d'une main faible, et veux la poser
Sur ta bouche qui s'ouvre encor pour la baiser :
Je te vis tendrement sourire à ton image ;
Tu semblais au plaisir rendre un dernier hommage.
Et ton regard disait : « J'ai brillé comme toi,
Charmante rose... adieu... tu vivras plus que moi ! »

Le lendemain s'accrut par degrés ta souffrance.
Et par degrés aussi mourut mon espérance.
Le lendemain Malouet vint me dire : Elle est mieux ! »
Le lendemain ton âme avait rejoint les cieux !...
Je m'arrête.. ma main tremble... ma plume tombe !...
Mon cœur m'échappe encor... il te suit dans la tombe.
Un éclair de bonheur vient de luire pour moi ;
J'ai cru te voir, j'ai cru converser avec toi...
Mais le charme est détruit, et je dis à ta cendre
Un éternel adieu... que tu ne peux entendre !!...

NAPOLÉON Ier [1].

LE CHIEN, LE LAPIN ET LE CHASSEUR

FABLE

COMPOSÉE A L'AGE DE 13 ANS [2].

César, chien d'arrêt renommé,
Mais trop enflé de son mérite,
Tenait arrêté dans son gîte
Un malheureux lapin de peur inanimé.
« Rends-toi ! lui cria-t-il, d'une voix de tonnerre
Qui fit au loin trembler les peuplades des bois,
Je suis César, connu par ses exploits,
Et dont le nom remplit toute la terre. »
A ce grand nom, Jeannot lapin,
Recommandant à Dieu son âme pénitente,
Demande d'une voix tremblante :
« Très-sérénissime mâtin,
Si je me rends quel sera mon destin?
— Tu mourras. — Je mourrai ! dit la bête innocente.
Et si je fuis ? — Ton trépas est certain.
— Quoi ! reprit l'animal qui se nourrit de thym,
Des deux côtés je dois perdre la vie !
Que votre auguste seigneurie
Veuille me pardonner, puisqu'il me faut mourir,
Si j'ose tenter de m'enfuir. »
Il dit, et fuit en héros de garenne.

[1] Pour la notice biogr., voy. p. 185.

[2] Nous donnons sous toute réserve cette fable puisée dans une anthologie, n'ayant pas été à même de nous convaincre de son authenticité ; mais la fable elle-même, par sa valeur intrinsèque, nous semble mériter d'être citée dans notre livre.

Caton l'aurait blâmé : je dis qu'il n'eut pas tort.
Car le chasseur le voit à peine
Qu'il l'ajuste, le tire... et le chien tombe mort.
Que dirait de ceci notre bon La Fontaine?
Aide-toi, le ciel t'aidera.
J'approuve fort cette méthode-là.

Mme DE STAEL [1].

A L'ABBÉ BARTHÉLEMY [2].

Dans les champs heureux de la Grèce
Vous qui savez me transporter,
Aux vains essais de ma jeunesse
Votre esprit doit-il s'arrêter?
Est-elle à vos yeux une excuse?
Est-ce à vous de dompter les ans?
Tributaires de votre Muse,
Tous les siècles vous sont présents.

Si vous avez de l'indulgence
Pour un sexe souvent flatté,
Craignez que Sapho ne s'offense
De ce mouvement de bonté.
Je ne sais si nous devons croire
Que son talent était parfait;
Mais j'aime à souscrire à sa gloire
Quand vous couronnez son portrait.

A vous chanter chacun s'empresse,
Dans des vers qu'on fait de son mieux;
Louer le peintre de la Grèce
Me semble trop audacieux.
De cette Athènes qu'on révère
Vous seul avez su rapporter
La lyre d'or du vieil Homère;
Donnez-la moi pour vous chanter.

---

[1] Pour la notice biogr., voy. page 161.
[2] Voy. tome I, page 493.

LAYA [1].

LE LÉGISLATEUR.

FRAGMENT.

Je suppose en tes mains l'autorité suprême.
Comment résoudras-tu ce vaste et beau problème
De l'homme à l'homme égal, libre, et de fers chargé?
De l'homme protégeant pour qu'il soit protégé;
Pour qu'il règne, soumis; donnant pour qu'il possède,
Et n'usant de ses droits que parce qu'il les cède?
Sauras-tu rendre ainsi, par un traité commun,
Chacun l'appui de tous, tous l'appui de chacun;
Au sein du trouble même appelant l'harmonie,
Faire d'enfants rivaux une famille unie;
Et lorsque l'intérêt vient de les détacher,
Au nom de l'intérêt encor les rapprocher;
Régler jusqu'au pouvoir où je te vois prétendre,
Ne pas trop le restreindre et ne pas trop l'étendre?..
Vois-tu ces fils légers que l'art n'a point tissus,
Humbles débris du chanvre et de sa tige issus,
Pareils dans leur faiblesse à ces piéges fragiles
Que la vive Arachné tend sous ses doigts agiles?
Frêles comme la feuille errante dans nos champs,
Ils voltigent, comme elle, au caprice des vents;
Mais attendons, ami, que l'art qui les rassemble,
En câbles, dans nos ports, les arrondisse ensemble:
Bientôt tu les verras, jusqu'aux cieux élancés,
Lever les rocs pesants dans les airs balancés,
Soutenir, promener sur les mers blanchissantes
Le poids des mâts tremblants, des voiles frémissantes,
Et, robustes jouets de l'orage et des eaux,
D'un hémisphère à l'autre emporter nos vaisseaux.
L'art qui sut de ces fils diriger l'alliance,
Des grands législateurs t'explique la science.

(*Epître à un jeune cultivateur.*)

[1] **Jean-Louis LAYA** (1761—1833), auteur dramatique et littérateur, membre de l'Académie française en 1807, né à Paris, d'une famille originaire d'Espagne. Il fut professeur à la Faculté des lettres, et est connu par ses drames de *Jean Calas* et de *Falkland*. Ses œuvres ont été publiées par ses deux fils encore vivants :

Alexandre (1806—) et **Léon**, (1809—), tous deux littérateurs très-estimés. Le dernier a obtenu de brillants succès au théâtre. (Voir le dernier tome de cet ouvrage.)

CHÊNEDOLLÉ [1].

FRAGMENT DU GÉNIE DE L'HOMME.

L'IMAGINATION.

L'Imagination, rapide messagère,
Effleure les objets dans sa course légère;
Et bientôt, rassemblant tous ces tableaux divers,
Dans les plis du cerveau reproduit l'univers.
Elle fait plus : souvent sa puissante énergie,
Au monde extérieur opposant sa magie,
Dans un monde inconnu cherche à se maintenir,
Se dérobe au présent et vit dans l'avenir.
Source des voluptés, des terreurs et des crimes,
Elle a ses favoris comme elle a ses victimes;
Et, toujours des objets altérant les couleurs,
Ainsi que nos plaisirs elle accroît nos douleurs.
Mais pour elle c'est peu. Lorsque le corps sommeille,
Elle aime à retracer les tableaux de la veille.
Je la vois au héros présenter des lauriers;
Au jeune homme un carquois, un char et des coursiers;
Jeter le barde aux bords d'une mer blanchissante;
Et quelquefois aussi, terrible et menaçante,
Dans des rêves vengeurs effrayer les tyrans,
Ou présenter l'exil aux favoris des grands.
Déesse au front changeant, mobile enchanteresse,
Qui sans cesse nous flatte, et nous trompe sans cesse;
Mère des passions, des arts et des talents,
Qui, peuplant l'univers de fantômes brillants,
Et d'espoir tour à tour et de crainte suivie,
Ou dore ou rembrunit le tableau de la vie.

(*Chant III.*)

FRAGMENT DES ÉTUDES POÉTIQUES.

LE VOYAGEUR ÉGARÉ AU MILIEU DES NEIGES DU MONT SAINT-BERNARD.

La neige au loin accumulée
En torrents épaissis tombe du haut des airs,
Et sans relâche amoncelée
Couvre du Saint-Bernard les vieux sommets déserts.

[1] Pour la notice biogr., voy. page 204. A propos de ces fragments, fort bien écrits du reste, on peut se souvenir de ce qu'a dit Châteaubriand dans les

Plus de routes, tout est barrière;
L'ombre accourt, et déjà, pour la dernière fois,
Sur la cime inhospitalière
Dans les vents de la nuit l'aigle a jeté sa voix.

A ce cri, d'effroyable augure,
Le voyageur transi n'ose plus faire un pas;
Mourant, et vaincu de froidure,
Au bord d'un précipice il attend le trépas.

Là, dans sa dernière pensée,
Il songe à son épouse, il songe à ses enfants :
Sur sa couche affreuse et glacée
Cette image a doublé l'horreur de ces tourments.

C'en est fait; son heure dernière
Se mesure pour lui dans ces terribles lieux;
Et chargeant sa froide paupière,
Un funeste sommeil déjà cherche ses yeux.

Soudain, ô surprise! ô merveille!
D'une cloche il a cru reconnaître le bruit;
Le bruit augmente à son oreille;
Une clarté subite a brillé dans la nuit.

Tandis qu'avec peine il écoute,
A travers la tempête un autre bruit s'entend :
Un chien jappe, et s'ouvrant la route,
Suivi d'un solitaire, approche au même instant.

Le chien, en aboyant de joie,
Frappe du voyageur les regards éperdus :
La Mort laisse échapper sa proie,
Et la Charité compte un miracle de plus.

Mémoires d'Outre-Tombe : « Chênedollé allait à la maraude dans mes ouvrages. Nous avions fait un traité : je lui avais abandonné mes cieux, mes vapeurs, mes nuées, il était convenu qu'il me laisserait mes brises, mes vagues et mes forêts. »

Toutefois, il ne faudrait pas prendre trop à la lettre cette déclaration tant soit peu suffisante de l'auteur des *Martyrs*. Chênedollé a prouvé qu'il était poète pour son compte, et qu'il pouvait tirer de son propre fonds des inspirations assez heureuses, parfois même assez brillantes, pour être dispensé d'aller à la maraude dans les œuvres des autres.

DE BOISJOLIN [1].

LA CAMPAGNE AU LEVER DU SOLEIL.

Le crépuscule, ami de la saison nouvelle,
Semble créer aux yeux les beautés qu'il révèle;
L'aube, au front argenté, fait naître lentement
Du réveil matinal l'incertain mouvement.
Dans l'air qui s'éclaircit, l'alouette légère,
De l'aurore, au printemps, active messagère,
Au milieu des sillons, monte, chante, et sa voix
A donné le signal au peuple ailé des bois.
Sous des rameaux en fleurs, le rossignol tranquille
Leur permet le plaisir d'une gloire facile :
Il sait que ses accents doivent rendre à leur tour
Les échos de la nuit plus doux que ceux du jour.
Souverain bienfaisant de la céleste voûte,
Et des heures en cercle entouré sur sa route,
Le soleil a conduit son char étincelant,
Du signe du bélier vers le taureau brillant.
L'Orient va s'ouvrir; de la sève animée
S'élève vers le Dieu l'offrande parfumée.
Le feu de ses rayons n'entrouvre point encor
Les nuages voisins, qu'il change en vagues d'or;
Mais son front se dévoile, et soudain la lumière
Perce, vole, et s'étend sur la nature entière.

---

[1] **Jacques-Marie-François Vieilh de BOISJOLIN** (1763—1832), littérateur, né à Alençon.

Il fut membre du Tribunat. Il a laissé une traduction de la *Forêt de Windsor*, de Pope. A la mort de Rabbe, il le remplaça dans la direction de la *Biographie des Contemporains*.

Ce fut lui qui composa les vers destinés à servir d'inscription à l'arbre de la liberté, et qui commencent ainsi :

Un trône sous ton ombre empoisonnait ta sève,
Nous renversons le trône et ton front se relève;
Enfant de la Montagne, arbre de liberté,
De climats en climats, tu seras transplanté, etc.

Il ne faut pas le confondre avec son fils **Claude-Augustin-Charles**, moraliste et biographe (1788—1841). — *Éducation des femmes*.

A.-V. ARNAULT[1].

CHOIX DE FABLES.

I. LE COLIMAÇON.

Sans ami, comme sans famille,
Ici-bas vivre en étranger;
Se retirer dans sa coquille
Au signal du moindre danger;
S'aimer d'une amitié sans bornes;
De soi seul emplir sa maison;
En sortir, suivant la saison,
Pour faire à son prochain les cornes;
Signaler ses pas destructeurs
Par les traces les plus impures;
Outrager les plus belles fleurs
Par ses baisers ou ses morsures;
Enfin, chez soi comme en prison,
Vieillir, de jour en jour plus triste;
C'est l'histoire de l'égoïste,
Et celle du colimaçon.

[1] **Antoine-Vincent ARNAULT** (1766—1834), poète tragique et littérateur, secrétaire perpétuel de l'Académie française, admis en 1799, exclu en 1816, réintégré en 1829, né à Paris.

Homme d'un noble caractère, supérieur à son intelligence, il émigra à la Révolution, et devint, à son retour en France, l'un des grands favoris de Napoléon, qui le nomma gouverneur des îles Ioniennes, et, plus tard, lui laissa 100,000 francs, dans son testament. Mais en le comblant de faveurs, l'Empereur lui imposait ses idées. Ainsi, dans le cinquième acte des *Vénitiens*, tragédie composée à Venise même, Napoléon trouvant que Montcassin, le héros de la pièce, manquait d'intérêt, dit à Arnault : « *Il faut que le héros meure!... Il faut le tuer!... tuez-le!...* » Montcassin fut donc mis à mort par ordre de Napoléon, mais la tragédie n'en valut ni plus ni moins.

En 1798, Arnault s'embarqua avec l'armée d'Orient, fut pris par les Anglais, et subit une courte captivité.

Privé de ses emplois, lorsque les Bourbons revinrent en France, il fut nommé administrateur de l'Université pendant les Cent-Jours.

Parmi ses tragédies, *Marius*, *Lucrèce*, *Germanicus*, la première eut un grand succès. Il a encore écrit des *opéras*, des *fables*, des *poésies diverses*, une *Vie de Napoléon*, 3 vol., et les *Souvenirs d'un sexagénaire*, 4 vol. D'un bagage littéraire aussi étendu, il ne reste guère aujourd'hui qu'une charmante poésie intitulée *la Feuille*, qu'on lui a contestée, prétendant qu'on l'avait retrouvée dans une maison habitée par La Fontaine, mais, outre que le style n'est pas celui du XVII^e^ siècle, Arnault, qui fut un poète tragique médiocre, réussit plus d'une fois dans les vers de sentiment et dans le naïf :

II. LA FEUILLE.

« De ta tige détachée,
Pauvre feuille desséchée,
Où vas-tu? — Je n'en sais rien.
L'orage a brisé le chêne
Qui seul était mon soutien;
De son inconstante haleine,
Le zéphyr ou l'aquilon
Depuis ce jour me promène
De la forêt à la plaine,
De la montagne au vallon.
Je vais où le vent me mène,
Sans me plaindre ou m'effrayer;
Je vais où va toute chose,
Où va la feuille de rose
Et la feuille de laurier. »

III. LE CHIEN ET LE CHAT.

Pataud jouait avec Raton,
Mais sans gronder, sans mordre, en camarade, en frère :
Les chiens sont bonnes gens; mais les chats, nous dit-on,
Sont justement tout le contraire.
Raton, bien qu'il jurât toujours
Avoir fait patte de velours,
Raton, et ce n'est point une histoire apocryphe,

Ami de la tranquillité,
Je ne suis ni guerrier, ni prêtre;
J'ai fait quelques héros, peut-être,
Mais je ne l'ai jamais été.

Il est gracieux en s'adressant à une dame artiste :

La rose humide et vierge encore
Que l'aube embellit de ses pleurs,
N'est pas plus fraîche que les fleurs
Que votre pinceau fait éclore.

On voit par tout ceci qu'Arnault aurait pu faire quelque chose de mieux toute son œuvre littéraire, s'il avait su se connaître, et laisser là les « *amp[illegible] et sesquipedalia verba* » pour le style simple et naturel.

Ses *OEuvres complètes* ont été publiées en 1867.

PENSÉES DÉTACHÉES.

La cause de notre grandeur
Peut l'être aussi de notre perte.

*
* *

On peut tout affronter, quand on sait tout prévoir.

Dans la peau d'un ami, comme fait maint plaisant,
Enfonçait, tout en s'amusant,
Tantôt la dent, tantôt la griffe.
Pareil jeu dut cesser bientôt.
« Eh quoi! Pataud, tu fais la mine :
Ne sais-tu pas qu'il est d'un sot
De se fâcher quand on badine?
Ne suis-je pas ton bon ami? —
Prends le nom qui convient à ton humeur maligne,
Raton; ne sois rien à demi :
J'aime mieux un franc ennemi
Qu'un bon ami qui m'égratigne. »

IV. L'ABEILLE.

Dans ses travaux suivons l'abeille.
Se laissant abuser par de vaines couleurs,
S'en va-t-elle au hasard sucer toutes les fleurs
Dont l'aurore emplit sa corbeille?
Avide uniquement de sucre et de parfums,
Eléments généreux de son trésor céleste,
Sur l'humble serpolet, sur la sauge modeste,
Sur les œillets les plus communs,
Comme sur la plus belle rose,
Nous voyons qu'elle se repose :
Nous voyons qu'elle cherche au fond des verts bosquets

Il ne faut pas le confondre avec son fils
Lucien-Emile **ARNAULT** (1787-1863), auteur dramatique, journaliste.
Ni avec
L'abbé François **ARNAUD** (1721—1784), littérateur et antiquaire, membre de l'Académie française et de l'Académie des inscriptions, né à Aubignan (Provence).
Il rédigea avec Suard, la *Gazette littéraire de l'Europe*, 1764 et suiv.
On connaît encore **ARNAUD de Baculard,** poète, littérateur et auteur dramatique, né à Paris, dont nous avons déjà parlé dans notre premier volume. (Voyez p. 646.) Nous ajouterons ici qu'il fut quelque temps presque célèbre par ses romans remplis de sensiblerie, et justement oubliés. Ce fut à propos de ses *Lamentations de Jérémie* que Voltaire fit ce quatrain, attribué par nous à Piron et utilisé plus tard pour Pompignan :

Savez-vous pourquoi Jérémie
Se lamenta toute sa vie?
C'est qu'en prophète il prévoyait
Que Baculard le traduirait.

Baculard avait cependant un caractère indépendant. Se trouvant à Berlin, chez le grand Frédéric, il osa lui dire une fois, comme on mettait en doute l'existence de Dieu, et que le roi lui demandait son avis : « Sire, j'aime à croire à l'existence d'un être au-dessus des rois! »

Et la mélisse et les bouquets
Que le buisson défend de son épine aiguë;
Elle aime à les caresser; mais
La vit-on s'arrêter jamais
Sur les pavots ou la ciguë?

Profitez de l'exemple, apprentis beaux-esprits,
De l'abeille prudente imitateurs fidèles :
Pour produire de bons écrits,
Nourrissez-vous de bons modèles.

MICHAUD [1].

FRAGMENT DU PRINTEMPS D'UN PROSCRIT.

LES FLEURS.

Ce sol sans luxe vain, mais non pas sans parure,
Au doux trésor des fruits mêle l'éclat des fleurs;
Là croît l'œillet si fier de ses mille couleurs;
Là croissent au hasard le muguet, la jonquille,
Et des roses de Mai la brillante famille,
Le riche bouton d'or, et l'odorant jasmin,
Le lis tout éclatant des feux purs du matin,
Le tournesol, géant de l'empire de Flore,
Et le tendre souci, qu'un or pâle colore;
Souci simple et modeste, à la cour de Cypris,
En vain sur toi la rose obtient toujours le prix,
Ta fleur, moins célébrée, a pour moi plus de charmes;
L'aurore te forma de ses plus douces larmes.
Dédaignant des cités les jardins fastueux,
Tu te plais dans les champs. Ami des malheureux,
Tu portes dans les cœurs la douce rêverie;
Ton éclat plaît toujours à la mélancolie :
Et le sage Indien, pleurant près d'un cercueil,
De tes fraîches couleurs peint ses habits de deuil. (*Ch. II.*)

---

[1] Pour la notice biogr. Voy. page 222. Voy. aussi plus loin Campenon parm les poètes de cette section, et Poujoulat, tome III de l'ouvrage.

DUVAL [1].

FRAGMENT DU TYRAN DOMESTIQUE.

ACTE I, SCÈNE IV.

Eugénie, Charles.

Eugénie. Allons, Charles, dis-moi quel est ton grand secret.
Charles. Je suis sous-lieutenant; j'en aurai le brevet
Peut-être ce matin.
Eugénie. Que me dis-tu, mon frère?
Quoi! sans me consulter, tu t'es fait militaire!
Charles. C'est grâce à notre ami le colonel Valcour;
Tu sais qu'il a pour toi, ma sœur, beaucoup d'amour;
Il me l'écrit, au moins.
Eugénie (*affligée.*) Il me l'a dit de même,
Et ce méchant Valcour, pour me prouver qu'il m'aime,
Veut t'éloigner de moi, te fait sous-lieutenant,
Et te fera tuer peut-être au régiment.
Charles. Non, non, je reviendrai près d'une sœur si chère. . .
Eugénie (*naïvement.*)
On peut donc quelquefois revenir de la guerre?
Charles. Mais sans doute. Voici ce que Valcour m'écrit.
Vois, pour moi, comme il sut employer son crédit.

« J'ai reçu, mon cher Charles, une réponse du ministre de la guerre. Vous aurez le brevet que j'ai sollicité en votre faveur. Présentez-vous avec ma lettre, et l'on ne tardera pas à vous l'expédier. Rappelez-moi

[1] **Alexandre-Vincent-Pineux DUVAL** (1762—1842), auteur dramatique, membre de l'Académie française en 1812.

Il fit, en qualité de volontaire, la guerre d'Amérique, et, revenu dans sa patrie, gagna sa vie en dessinant les membres de l'Assemblée constituante, à six livres par tête. Il est impossible de le suivre dans toutes ses carrières; bornons nous à dire qu'il fut auteur, acteur et directeur de théâtre, comme Molière, et comme Picard, son ami.

Il y avait une contradiction singulière chez Duval, qui aspirait à faire des pièces sérieuses, et qui ne put jamais réussir que dans la comédie : aussi disait-on que ses triomphes le mettaient de fort mauvaise humeur. Il est vrai que ses chutes, dans le drame, ne le réjouissaient pas davantage.

Il fut le protecteur littéraire de Mlle Ulliac-Trémadeure.

Parmi ses nombreuses compositions, nous citerons de lui : *le Tyran domestique*; *La Fille d'honneur*; *La Jeunesse du duc de Richelieu*, 1796, avec Monvel. Cette pièce est tirée de la *Vie privée du duc de Richelieu*, 1790, de Faur.

Pour son frère **Amaury** et pour son homonyme **Georges**, voir le Répertoire.

au souvenir de votre aimable sœur, de votre tendre mère ; elles connaissent toutes deux mes sentiments, et j'espère que, quels que soient les obstacles qui s'opposent à mes vœux, je pourrai vous appartenir un jour par d'autres liens que ceux de l'amitié. VALCOUR. »

Eugénie (*d'un ton piqué*).
C'est tout ? plus longuement il n'a pu vous écrire ?
Il pouvait bien avoir autre chose à me dire.
Charles. Toujours un militaire écrit brièvement.
Eugénie. Leur style et leur amour se ressemblent souvent.
Charles. Pour moi, je lui dois bien de la reconnaissance.
Eugénie. A son souvenir, moi, je fais la révérence.
Charles. De quitter la maison je lui dois la faveur.
Eugénie (*avec sensibilité*).
Il me prive d'un frère, et trouble mon bonheur.
Charles (*avec enthousiasme*).
Ah ! mon nouvel état me paraît plein de charmes ;
J'étais né, je le crois, pour le métier des armes.
Je dois, aujourd'hui même, acheter un cheval ;
On doit me procurer le plus bel animal. . .
Tu me verras bientôt sous ma nouvelle forme ;
Pourvu qu'on ait bien fait mon habit d'uniforme !
Mon corps est à Strasbourg ; je suis dans les hussards ;
Je veux, tout équipé, paraître à tes regards ;
Je prendrai le dolman, pelisse et sabretache ;
Mais il me manque encor. . .
Eugénie. Et quoi donc ?
Charles (*en riant*). La moustache.
Eugénie (*avec finesse*).
Mais, sans doute, en hussard tu viendras voir papa ?
Charles. Non : je me garderai parbleu bien de cela ;
Tout brave que je suis, je craindrais l'aventure :
Il prétend me lancer dans la magistrature ;
Je lui prouverais mal, sous mon nouvel habit,
Que je veux être un sage, un parfait érudit.
Eugénie. Quoi ! sans faire d'adieux ?...
Charles (*à voix basse*). Je ferai ma retraite,
En délogeant la nuit, sans tambour ni trompette.
Eugénie. Et de ma mère, hélas ! quel sera le chagrin !
La quitter de la sorte est lui percer le sein.
Charles. Non, non, je dois la mettre en notre confidence ;
A sa tendre bonté je dois ma confiance.
Eugénie. Tu ne te fais soldat que pour fuir la maison.
Charles. Oh ! j'ai pour ce métier quelque vocation :
Pour ne pas te tromper, il est vrai que mon père,
En contraignant mes goûts, change mon caractère ;

Je ne songe peut-être à prendre cet état,
Que parce qu'il prétend que je sois avocat.
Moi, je n'aimai jamais ni Cujas ni Barthole,
Et je ne suis pas fait pour les bancs d'une école.
Le devoir d'un soldat n'est pas si dangereux ;
On ne peut l'accuser s'il fait des malheureux :
En garnison, s'il est exact à son service,
Il fait l'amour, le soir, le matin l'exercice :
Il boit, chante, et se bat toujours avec gaîté ;
Il courtise la gloire et plaît à la beauté ;
Il est timide et doux, s'il est près de sa belle :
C'est un lion terrible, au combat qui l'appelle ;
Et si dans la bataille il périt vaillamment. . .
On n'a point à payer de frais d'enterrement.
Eugénie. N'entends-je pas tousser?
Charles (*voulant s'enfuir.*) C'est peut-être mon père.
Allons, sauve qui peut!
Eugénie. Le brave militaire!
Mais, pour le déjeûner, Charles, tu reviendras?
Charles. Non, je monte à cheval, et tu m'excuseras.
Eugénie. Mais, mon père irrité. . .
Charles. Trouve quelque défaite,
Dis au hasard ce qui te viendra dans la tête.
Dis que je suis allé ce matin promptement
Pour mon instruction consulter un savant :
Cherche-le parmi ceux ou de Rome ou d'Athènes,
Prends Sénèque ou Platon, Cicéron, Démosthènes ;
Je ne te gêne point, et sans crainte tu peux
De ces messieurs choisir qui te plaira le mieux.
(*Il sort.*)

LA PRINCESSE DE SALM-DYCK [1].

PRIE ET TRAVAILLE.

« Prie et travaille » est la devise heureuse
D'un noble cœur, d'un esprit éclairé ;
C'est d'une vie et pure et généreuse
L'art, le devoir et le bonheur sacré.

[1] Constance-Marie **DE THÉIS**, dame **PIPELET**, en secondes noces, **princesse DE SALM-DYCK** (1767—1845), femme de lettres, née à Nantes. Elle a laissé des *Poésies* et de nombreux écrits, ainsi que des *Mémoires* sur sa vie. — Œuvres, 4 vol., 1842.

« Prie et travaille » était, dans le village,
Ce que disaient nos guerriers valeureux.
Ils priaient même au milieu du carnage,
Et pour l'honneur ils en travaillaient mieux.

« Prie et travaille » est ce que l'on répète
Au malheureux qui réclame un peu d'or :
Et ce conseil que souvent il rejette,
S'il le suivait, lui vaudrait un trésor.

« Prie et travaille » est le refrain du sage;
Faibles mortels! récitez-le tout bas :
Ceux dont l'erreur fut l'éternel partage
Ne priaient guère et ne travaillaient pas.

Prie et travaille, ô toi que peut surprendre,
Loin d'un époux, le monde, le plaisir;
Par la prière occupe un cœur trop tendre,
Par le travail un dangereux loisir.

Prie et travaille en tes sombres retraites,
Beauté qu'à Dieu l'on veut sacrifier :
Crains, en priant, les biens que tu regrettes;
En travaillant cherche à les oublier.

Prie et travaille, homme vain, femme altière.
Riche qu'entoure un pompeux attirail!
Que reste-t-il à notre heure dernière,
Hors la prière et les fruits du travail?

Prie et travaille, ou redoute le blâme;
Avec raison enfin on le redit;
Car la prière est le charme de l'âme,
Et le travail, le repos de l'esprit.

On doit à M. de Pongerville une bonne édition des *Pensées* de la princesse de Salm. En voici trois qui nous semblent charmantes :

PENSÉES DÉTACHÉES.

Nous aimons la morale quand nous sommes vieux, parce qu'elle nous fait un mérite d'une foule de privations qui nous sont devenues une nécessité.

Il est des chagrins profonds qui semblent rester en réserve dans l'âme, où on les retrouve toujours lorsqu'on est disposé à s'affliger.

La conversation des femmes, dans la société, ressemble à ce duvet dont on se sert pour emballer les porcelaines : ce n'est rien, et sans lui tout se brise.

Son père, **Marie-Alexandre DE THÉIS** (1738—1796), est auteur d'un recueil de *Contes*, intitulé : *Le Singe de La Fontaine*; *Code primitif*, 1786, en vers blancs.

Alexandre-Etienne-Guillaume, baron DE THÉIS (1765 — 1842), littérateur, frère de la princesse de Salm, né à Nantes. — *Voyage de Polyclète* ou *Lettres romaines*, 1821, 3 vol., ouvrage analogue au *Voyage d'Anacharsis*.

JOUY [1].

FRAGMENT DE SYLLA.

ACTE V, SCÈNE VIII.

MONOLOGUE DE SYLLA.

Sylla seul). Malheureux!... il dit vrai... Je le suis. Est-ce vivre,
Que subir les tourments où ma grandeur me livre?
Punir, verser du sang, étouffer des complots...
La nuit, point de sommeil!... le jour, point de repos!...
L'esprit toujours porté vers des pensers funèbres,
Comme un timide enfant avoir peur des ténèbres!...
Restons sous ces parvis; plus calme, dans ces lieux
Attendons que le jour vienne éclairer les cieux.
Si je pouvais dormir!... Mais quelle est ma faiblesse!
Je tremble pour mon fils!... Vainement! Ma tendresse
Ne saurait désarmer mon inflexible cœur;
Je suis père, dis-tu?... Non, je suis dictateur.
Dictateur! Quoi! toujours marcher de crime en crime!
Ah! je suis fatigué de vivre sur l'abîme!
Je veux... Ils me tueront... Tout-puissant, glorieux,
Que puis-je désormais demander à nos dieux?
Le terme de mes maux, la fin d'un long délire,
Cette paix de la tombe, où quelquefois j'aspire.
Mourir! dormir enfin! Que m'importe des jours
Dont les profonds ennuis empoisonnent le cours?
Mais je sens que mon âme, enfin moins oppressée,
(*Il se couche.*)
Laisse en un vague heureux s'éteindre ma pensée :
Oh! bienfait inconnu! Mes yeux et mes esprits
S'affaissent lentement, par le sommeil surpris!
(*Il s'endort et rêve tout haut.*)
Que vois-je? et quel pouvoir... dans ces demeures sombres,
De ceux que j'ai proscrits... a ranimé les ombres?...
Que voulez-vous de moi, transfuges des tombeaux!
De vos corps déchirés vous m'offrez les lambeaux!
J'ai puni vos forfaits... J'ai puni vos complices...
Tremblez qu'on ne vous traîne à de nouveaux supplices?
Je les vois tous, les bras vers mon lit étendus,

[1] Pour la notice biogr., voy. page 224.

Agiter leurs poignards sur mon sein suspendus.
O dieux ! à me frapper leurs mains sont toutes prêtes.
(*Il se lève en dormant.*)
A moi, licteurs ! à moi !... J'avais proscrit leurs têtes,
Je les revois encor ?... Chassez tous ces pervers !
Et que vos fouets sanglants les rendent aux enfers !...
Sylla le veut... l'ordonne.... obéissez !...
(*Il retombe sur son lit.*)

CHATEAUBRIAND [1].

CHOIX DE ROMANCES.

I LE CID.

Prêt à partir pour la rive africaine,
Le Cid, armé, tout brillant de valeur.
Sur la guitare, aux pieds de sa Chimène,
Chantait ces vers que lui dictait l'honneur :

« Chimène a dit : « Va combattre le Maure ;
De ce combat surtout reviens vainqueur.
Oui, je croirais que Rodrigue m'adore,
S'il fait céder son amour à l'honneur. »

Donnez, donnez et mon casque et ma lance ;
Je prouverai que Rodrigue a du cœur :
Dans les combats signalant sa vaillance,
Son cri sera pour sa dame et l'honneur.

Maure vanté par ta galanterie,
De tes accents mon noble chant vainqueur
D'Espagne un jour deviendra la folie,
Car il peindra l'amour avec l'honneur.

Dans les vallons de notre Andalousie,
Les vieux chrétiens chanteront ma valeur ;
« Il préféra, diront-ils, à la vie,
Son Dieu, son roi, sa Chimène et l'honneur. »

[1] Pour la notice biogr., voy. page 228.

II. LE MONTAGNARD EXILÉ.

Combien j'ai douce souvenance
Du joli lieu de ma naissance!
Ma sœur, qu'ils étaient beaux ces jours
De France!
O mon pays, sois mes amours
Toujours!

Te souvient-il que notre mère,
Au foyer de notre chaumière,
Nous pressait sur son sein joyeux,
Ma chère!
Et nous baisions ses blancs cheveux
Tous deux.

Ma sœur, te souvient-il encore
Du château que baignait la Dore,
Et de cette tant vieille tour
Du Maure,
Où l'airain sonnait le retour
Du jour?

Te souvient-il du lac tranquille
Qu'effleurait l'hirondelle agile,
Du vent qui courbait le roseau
Mobile,
Et du soleil couchant sur l'eau
Si beau?

Te souvient-il de cette amie,
Douce compagne de ma vie?
Dans les bois, en cueillant la fleur
Jolie,
Hélène appuyait sur mon cœur,
Son cœur.

Oh! qui me rendra mon Hélène,
Et ma montagne, et le grand chêne?
Leur souvenir fait tous les jours
Ma peine;
Mon pays sera mes amours
Toujours!

LA FORÊT.

Forêt silencieuse, aimable solitude,
Que j'aime à parcourir votre ombrage ignoré!
Dans vos sombres détours, en rêvant égaré,
J'éprouve un sentiment libre d'inquiétude!
Prestige de mon cœur! je crois voir s'exhaler
Des arbres, des gazons, une douce tristesse :
Cette onde que j'entends, murmure avec mollesse,
Et dans le fond des bois semble encor m'appeler.
Oh! que ne puis-je, heureux, passer ma vie entière
Ici, loin des humains!... aux bruits de ces ruisseaux,
Sur un tapis de fleurs, sur l'herbe printanière,
Qu'ignoré, je sommeille à l'ombre des ormeaux!
Tout parle, tout me plaît sous ces voûtes tranquilles :
Ces genêts, ornements d'un sauvage réduit,
Ce chèvre-feuille atteint d'un vent léger qui fuit,
Balancent tour à tour leurs guirlandes mobiles.
Forêts, dans vos abris gardez mes vœux offerts :
A quel amant jamais serez-vous aussi chères?
D'autres vous rediront des amours étrangères;
Moi, de vos charmes seuls j'entretiens vos déserts.

JEUNE FILLE ET JEUNE FLEUR [1].

Il descend, le cercueil, et les roses sans taches
Qu'un père y déposa, tribut de sa douleur,
Terre, tu les portas, et maintenant tu caches
Jeune fille et jeune fleur.

[1] Ces stances charmantes ont été faites à la mémoire d'Elisa Mercœur, enlevée trop tôt à la littérature, où ses premiers pas donnaient lieu à des espérances fondées. Du reste, on retrouvera plus loin, dans le texte, cette femme poète dont, à cause de l'analogie des sujets, nous citons ici

LA FEUILLE FLÉTRIE.

Pourquoi tomber déjà, feuille jaune et flétrie?
J'aimais ton doux aspect dans ce triste vallon.
Un printemps, un été, furent toute ta vie;
Et tu vas sommeiller sur le pâle gazon.

Pauvre feuille! il n'est plus le temps où ta verdure
Ombrageait le rameau dépouillé maintenant.
Si fraîche au mois de Mai, faut-il que la froidure
Te laisse encore à peine un incertain moment!

L'hiver, saison des nuits, s'avance et décolore
Ce qui servait d'asile aux habitants des cieux;
Tu meurs, un vent du soir vient t'embrasser encore;
Mais ses baisers glacés pour toi sont des adieux.

Ah! ne les rends jamais à ce monde profane,
A ce monde de deuil, d'angoisse et de malheur :
Le vent brise et flétrit, le soleil brûle et fane
Jeune fille et jeune fleur.

Tu dors, pauvre Elisa, si légère d'années!
Tu ne sens plus du jour le poids et la chaleur.
Vous avez achevé vos fraîches matinées,
Jeune fille et jeune fleur.

Mais ton père, Elisa, sur la tombe s'incline;
De ton front jusqu'au sien a monté la pâleur!
Vieux chêne!... le Temps a fauché sur ta racine
Jeune fille et jeune fleur.

NOUS VERRONS.

Le passé n'est rien dans la vie,
Et le présent est moins encor;
C'est à l'avenir qu'on se fie
Pour nous donner joie et trésor.
Tout mortel dans ses vœux devance
Cet avenir où nous courons;
Le bonheur est en espérance;
On vit, en disant : Nous verrons.

Mais cet avenir plein de charmes,
Qu'est-il lorsqu'il est arrivé?
C'est le présent qui, de nos larmes,
Matin et soir est abreuvé!
Aussitôt que s'ouvre la scène
Qu'avec ardeur nous désirons,
On bâille, on la regarde à peine :
On vit, en disant : Nous verrons.

Ce vieillard penche vers la terre :
Il touche à ses derniers instants :
Y pense-t-il? Non; il espère
Vivre encor soixante et dix ans.
Un docteur, fort d'expérience,
Veut lui prouver que nous mourrons :
Le vieillard rit de la sentence
Et meurt, en disant : Nous verrons.

Valère et Damis n'ont qu'une âme,
C'est le modèle des amis.

Valère en un malheur réclame
La bourse et les soins de Damis :
« Je viens à vous, ami si tendre,
Ou ce soir au fond des prisons...
— Quoi ! ce soir même? — On peut attendre,
Revenez demain : Nous verrons. »

Nous verrons est un mot magique
Qui sert dans tous les cas fâcheux.
Nous verrons, dit le politique ;
Nous verrons, dit le malheureux.
Les grands hommes de nos gazettes,
Les rois du jour, les fanfarons,
Les faux amis et les coquettes,
Tout cela vous dit : Nous verrons.

XAVIER DE MAISTRE [1].

LE PRISONNIER ET LE PAPILLON.

Hôte de la plaine éthérée,
Aimable et brillant papillon.
Comment de cet affreux donjon
As-tu su découvrir l'entrée ?
A peine entre ses noirs créneaux
Un faible rayon de lumière
Jusqu'en mon cachot solitaire
Pénètre à travers les barreaux.

Léger enfant de la prairie,
Sors de ma lugubre prison :
Tu n'existes qu'une saison,
Hâte-toi d'employer la vie.
Fuis ! Tu n'auras hors de ces lieux,
Où l'existence est un supplice,
D'autres liens que ton caprice,
Et d'autre prison que les cieux.

Peut-être un jour dans la campagne,
Conduit par tes goûts inconstants,
Tu rencontreras deux enfants
Qu'une mère triste accompagne.

[1] Pour la notice biogr., voy. page 109.

Vole aussitôt la consoler ;
Dis-lui que son époux respire,
Que pour elle seule il soupire...
Mais, hélas ! tu ne peux parler !

Étale ta riche parure
Aux yeux de mes jeunes enfants ;
Témoin de leurs jeux innocents,
Plane autour d'eux sur la verdure.
Bientôt, vivement poursuivi,
Feins de vouloir te laisser prendre ;
De fleurs en fleurs va les attendre,
Pour les conduire jusqu'ici.

Leur mère les suivra sans doute,
Triste compagne de leurs jeux :
Vole alors gaîment devant eux
Pour les distraire de la route.
D'un infortuné prisonnier
Ils sont la dernière espérance ;
Les douces larmes de l'enfance
Pourront attendrir mon geôlier.

A l'épouse la plus fidèle
On rendra le plus tendre époux :
Les portes d'airain, les verroux
Tomberont bientôt devant elle...
Mais, ô ciel ! le bruit de mes fers
Détruit l'erreur qui me console..
Hélas ! le papillon s'envole,
Le voilà perdu dans les airs.

CHANSON RUSSE.

Je suis triste, je m'inquiète
Je ne sais plus que devenir,
Mon bon ami devait venir,
Et je l'attends ici seulette.
Hai luli, hai luli,
Qu'il fait triste sans son ami !

Je m'assieds pour filer ma laine,
Le fil se casse dans ma main :
Allons ! je filerai demain,
Aujourd'hui je suis trop en peine

Hai luli, hai luli,
Où peut donc être mon ami !

Comme un petit veau suit sa mère,
Comme un berger suit ses moutons,
Comme un chevreau, dans les vallons,
Va chercher l'herbe printanière,
Hai luli, hai luli,
Je cherche partout mon ami...

Lorsque je vais à la fontaine,
Le matin, pour puiser de l'eau,
Sans y songer, avec mon seau,
J'entre dans le sentier qui mène,
Hai luli, hai luli,
A la porte de mon ami.

Hélas ! je languis dans l'attente,
Et l'ingrat se plaît loin de moi :
Peut-être il me manque de foi
Auprès d'une nouvelle amante !
Hai luli, hai luli,
Aurais-je perdu mon ami ?

Ah ! s'il est vrai qu'il soit volage,
S'il doit un jour m'abandonner,
Le village n'a qu'à brûler,
Et moi-même avec le village ;
Hai luli, hai luli,
Comment vivre sans son ami ?

(*Les prisonniers du Caucase.*)

SAINT-VICTOR [1].

FRAGMENT DU VOYAGE DU POÈTE.

LE MESCHACÉBÉ.

Des fleuves, des torrents, roi puissant et terrible,
Le grand Meschacébé, quelquefois plus paisible,
Promène en ces beaux lieux pompeusement ses eaux.
Ose alors parcourir, en glissant sur ses flots,
Ces sites, dont cent fois te charma la peinture ;

[1] **Jacques-Benjamin-Maximilien BINS, comte DE SAINT-VICTOR** (1775—1858), poète et littérateur, né à Saint-Domingue.
Il écrivit quelque temps avec Martainville dans le *Drapeau blanc*, mais il se

Les voilà : déroulant ses tapis de verdure,
Ici, sous un ciel pur, la savane à tes yeux
S'étend vers l'horizon, et se perd dans les cieux;
Sans chefs et sans pasteurs, exempts d'inquiétudes,
D'innombrables troupeaux, enfants des solitudes,
Errent sur les gazons, ou nagent dans les eaux;
Là, le fleuve, coulant à travers les coteaux,
Baigne des bords couverts d'éclatants paysages.
Sur ces rives l'on voit des fleurs et des ombrages,
On entend dans les bois de confuses clameurs.
Mariant leurs parfums, leurs formes, leurs couleurs,
Suspendus sur les eaux, groupés sur les montagnes,
Mille arbres différents, dans ces riches campagnes,
Charmeront tes regards; sur leurs dômes épais,
Le beau magnolia, noble roi des forêts,
Lève son front paré de roses virginales.
Balancé mollement aux brises matinales,
Le palmiste, élançant sa flèche dans les airs,
Seul, partage avec lui l'empire des déserts.
Le colibri doré sur les fleurs étincelle;
La colombe gémit; tout s'unit, tout s'appelle,
Dans les bois, dans les prés, dans les airs, sur les eaux.
La liane flexible, entourant les rameaux,
Ici tombe en festons qu'un vent léger balance;
Quelquefois s'égarant, d'arbre en arbre s'élance,
Court, s'abaisse, s'élève, et mêle à leurs couleurs
Des chaînes de verdure et des voûtes de fleurs.
Le fleuve cependant poursuit sa course immense,
Tantôt, roulant ses flots dans un profond silence,
Réfléchit, doucement agité par les vents,
Les arbres, les rochers, les nuages errants;
Tantôt, entre deux monts précipitant ses ondes,
Fait éclater sa voix sous leurs voûtes profondes;
Sort, d'écume, de fange, et de débris couvert,
De ses flots débordés inonde le désert,
Arrose cent climats peuplés ou solitaires;
Et, portant dans ses eaux cent fleuves tributaires,
Vers l'Océan jaloux s'avance avec fierté,

distingua toujours par une grande indépendance de caractère. En 1820, il fonda avec Lamennais, une librairie ayant pour objet des livres élémentaires. On lui doit le *Voyage du poète*, l'*Espérance*, et une élégante traduction des *Odes* d'Anacréon, illustrée par Girodet. Il est aussi l'auteur d'un *Tableau de Paris* et de plusieurs autres ouvrages dans lesquels on remarque de vastes connaissances et un esprit plein d'élévation.

Pour son fils, **Paul de Saint-Victor**, écrivain brillant, voyez les auteurs vivants, tome III.

Ose du dieu surpris braver la majesté;
Et, du flux impuissant brisant les faibles chaînes,
Semble entrer en vainqueur dans ses vastes domaines.

ESMÉNARD [1].

FRAGMENTS DE LA NAVIGATION.

I. LA PÊCHE DE LA BALEINE.

L'ancre mord les glaçons, vieux enfants de l'hiver.
Les monstres bondissants sur cette affreuse mer,
L'ours, monarque affamé de ces sombres rivages,
Et le phoque timide, et les morses sauvages,
Et l'horrible baleine à qui, le fer en main,
Le Batave a du pôle enseigné le chemin,
Et qu'il poursuit encor sous sa glace éternelle :
Voilà les ennemis que son courage appelle;
Leur sanglante dépouille excite ses transports.
A peine de l'Islande a-t-il quitté les ports,
Sur les flots apaisés, s'il voit l'eau jaillissante
Que lance dans les airs, d'une haleine puissante,
Le colosse animé que cherche sa fureur,
A l'instant tout est prêt : sans trouble, sans terreur,
Sur un esquif léger le nautonier s'élance;
Le bras levé, l'œil fixe, il approche en silence,
Mesure son effort, suit le monstre flottant,
Et d'un fer imprévu le frappe en l'évitant;
Soudain la mer bouillonne en sa masse ébranlée,
Un sang épais se mêle à la vague troublée;
D'un long mugissement l'abîme retentit :
Dans des gouffres sans fond le monstre s'engloutit;
Mais sa fuite est cruelle, et sa fureur est vaine.
Un fil au sein des flots poursuivant la baleine,
Au Batave attentif rend tous ses mouvements,

[1] **Joseph-Alphonse ESMÉNARD** (1770—1816), poète et littérateur, membre de l'Académie française en 1810, né à Pélissanne (Provence).

Deux voyages en Amérique, exécutés dans sa jeunesse, lui inspirèrent l'idée de composer un grand poème sur la navigation. Revenu en France, pour y être bientôt proscrit, il visita l'Angleterre, la Hollande, l'Allemagne, Constantinople et la Grèce. En 1797, il voulut revoir son pays natal, mais il fut une seconde fois banni, à cause de son attachement aux idées royalistes. Sous Bonaparte, il devint chef du bureau des théâtres, prit part à l'expédition de Saint-Domingue, et fut nommé ensuite secrétaire du gouvernement de la Martinique, puis consul-général à l'île Saint-Thomas. Malgré de si longs voyages, il s'occu-

Par l'excès de sa force elle aigrit ses tourments.
Rien ne peut les calmer; le fer infatigable,
Image du remords qui poursuit le coupable,
La perce, la déchire, et, trompant son effort,
Enfonce dans ses flancs la douleur et la mort;
Lasse enfin de lutter sous l'Océan qui gronde,
De ces antres glacés, sur l'écume de l'onde,
Elle remonte encore, et vient chercher le jour.
Le fil qui se replie annonce son retour;
Aussitôt, dirigé par ce guide fidèle,
L'intrépide pêcheur arrête sa nacelle
Au lieu même où le monstre, épuisé, haletant,
Lève sa tête énorme et respire un instant.
Il paraît : mille coups irritent sa vengeance :
Terrible, il se ranime, et de sa queue immense
Bat l'onde qui bouillonne et bondit dans les airs.
Sa rage, en soulevant le vaste sein des mers,
Exhale en tourbillons le souffle qui lui reste;
Malheur au nautonier, dans ce moment funeste,
Si l'aviron léger n'emportait ses canots
Loin de l'orage affreux qui tourmente les flots !
Tout s'éloigne, tout fuit : la baleine expirante
Plonge, revient, surnage; et sa masse effrayante
Qui semble encor braver les ondes et les vents,
D'un sang déjà glacé rougit les flots mouvants :
Auprès de ses vaisseaux le Batave l'entraîne....

(*Chant IV.*)

II. PRIÈRE DU SOIR A BORD D'UN VAISSEAU.

Cependant le soleil, sur les ondes calmées,
Touche de l'horizon les bornes enflammées;
Son disque étincelant, qui semble s'arrêter,
Revêt de pourpre et d'or les flots qu'il va quitter!
Il s'éloigne, et Vesper, commençant sa carrière,

paît toujours de son poème, qui est quelque peu froid cependant, mais a le mérite d'un ton de vérité et d'exactitude. Cet ouvrage fit beaucoup de sensation, car la poésie descriptive était alors en pleine vogue. L'auteur n'en souleva pas moins de violentes inimitiés contre lui, en exerçant les fonctions de censeur. Il fut aussi directeur du *Journal des Débats*. A la suite d'une satire contre l'ambassadeur de Russie, Napoléon lui ordonna de quitter la France. Il se rendit en Italie, d'où il obtint la permission de revenir au bout de quelques mois. Il se mit en route, et se brisa le crâne près de Fondi, en se jetant hors de sa voiture pour éviter de tomber dans un précipice.

Il a écrit, outre son grand poème, les opéras de *Trajan* et de *Fernand Cortez*.

Pour ses homonymes encore vivants, voyez tome III.

Mêle au jour qui s'éteint sa timide lumière.
J'entends l'airain pieux, dont les sons éclatants
Appellent la prière et divisent le temps.
Pour la seconde fois, le nautonier fidèle
Adorant à genoux la puissance éternelle,
Dès que l'astre du jour a brillé dans les airs,
Adresse l'hymne saint au Dieu de l'univers.
Entre l'homme et le ciel, sur des mers sans rivages,
Un prêtre en cheveux blancs conjure les orages :
Son zèle des nochers adoucit les travaux,
Epure leur hommage, et console leurs maux :

« Dieu créateur, dit-il, toi dont les mains fécondes
Dans les champs de l'espace ont suspendu les mondes;
Dieu des vents et des mers, dont l'œil conservateur
De l'Océan qui gronde arrête la fureur,
Et, d'un regard chargé de tes ordres sublimes,
Suis un frêle vaisseau flottant sur les abîmes,
Que peuvent devant toi nos travaux incertains?
Dieu, que sont les mortels sous tes puissantes mains?
Par des vœux suppliants nos alarmes t'implorent;
Bénis, Dieu paternel, tes enfants qui t'adorent;
Rends-les à leur patrie, à ton culte, à ta loi :
La force et la vertu ne viennent que de toi.
Daigne remplir nos cœurs; éloigne la tempête;
Que le sombre ouragan se dissipe et s'arrête
Devant ces pavillons qui te sont consacrés;
Et qu'un jour nos drapeaux, par toi-même illustrés,
Aux doutes de l'orgueil opposant nos exemples,
Appellent le respect et la foi dans tes temples! »

*
* *

Il dit, et prie encor; ses chants consolateurs
D'espérance et d'amour pénètrent tous les cœurs ;
O spectacle touchant, ravissantes images!
Tandis que l'œil fixé sur un ciel sans nuages,
Du prêtre, dont la voix semble enchaîner les vents,
Les nautoniers émus répètent les accents,
Le couchant a brillé d'une clarté plus pure;
L'Océan de ses flots apaise le murmure;
Et seule, interrompant ce calme solennel,
La prière s'élève aux pieds de l'Éternel.

(*Chant VI.*)

MOLLEVAUT [1].

LA FILLE DE JEPHTÉ.

La nuit même, à l'instant où dans les cœurs mortels
Le sommeil a versé l'oubli des maux cruels,
Seule, veille et s'afflige une vierge éplorée;
Seule, au fond du désert, triste, pâle, égarée,
De sa voix gémissante à l'écho des forêts
Elle conte en ces mots sa peine et ses regrets :

« La jeune vigne en paix boit les feux de l'aurore,
Le palmier verdoyant ne craint point de périr;
La fleur même vivra plus d'un matin encore,
Et moi, je vais mourir!

Mes compagnes, un jour, au nom sacré de mère,
En secret tressaillant d'orgueil et de plaisir,
Verront sourire un fils aussi beau que son père,
Et moi, je vais mourir!

Aux auteurs de leurs jours prodiguant leur tendresse,
Sous le fardeau des ans s'ils viennent à fléchir,
Elles seront l'appui de leur faible vieillesse,
Et moi, je vais mourir!

Toi, qui des cieux entends une vierge plaintive,
Vois les pleurs de mon père et daigne les tarir;
Donne-lui tous les jours dont ta rigueur me prive,
Et je saurai mourir! »

BARJAUD [2].

UNE MATINÉE D'AUGUSTE.

SCÈNE I.

AUGUSTE, MÉCÈNE.

Auguste. Enfin, me reposant du soin de mon empire,
Près de toi, cher Mécène, un instant je respire.

[1] **Charles-Louis MOLLEVAUT** (1777—1844), poète et traducteur, né à Nancy. On lui doit un poème descriptif sur *les Fleurs*, écrit avec beaucoup de grâce, et des traductions en vers français de plusieurs poètes latins.

SENTENCE DÉTACHÉE.

Qui ne vit que pour soi vit pour bien peu de chose.

[2] **Jean Baptiste BARJAUD** (1785—1813), poète français, né à Montluçon,

Maître de l'univers, obéi par vingt rois,
Le poids de ma grandeur m'accable quelquefois;
Et, me débarrassant de mon pouvoir suprême,
Je fuis loin de ma cour et me cherche moi-même.
Oui, pour quelques instants à l'amitié rendu,
Je me plais dans la foule avec toi descendu.
Librement des Romains, sur tout ce qui me touche,
J'interroge le cœur, et les yeux et la bouche,
Et, quand de mon empire ils bénissent le cours,
Avec avidité j'écoute leurs discours,
Eprouvant une joie inconnue et profonde,
Alors je suis content de gouverner le monde.
Je sens que si les rois sont l'image des dieux,
C'est lorsqu'ils sont aimés et bienfaisants comme eux.
Cher Mécène, imitant la céleste clémence,
Je veux en obtenir un jour la récompense;
Je veux qu'on dise : Rome aime son empereur,
Et le maître du monde en est le bienfaiteur.
Mécène. Vous n'êtes pas trompé, seigneur, dans votre attente,
Rome, sous votre règne, est heureuse et contente :
Déjà plus d'une fois et même de ce jour
Vous avez vu pour vous éclater son amour.
Des sentiments du cœur la bouche est l'interprète;
Partout de votre hymen on célèbre la fête,
Vous n'êtes entouré que de fronts satisfaits,
Et le nom de César est cher à ses sujets.
Vous voyez ces apprêts d'un peuple qui vous aime :
Seigneur, de tous côtés cette ivresse est la même.
Oui, préparant partout des jeux et des festins,
Partout de votre hymen attendant ses destins,
Rome avec allégresse a vu ces nœuds propices
Et les célèbre encor sous les plus doux auspices.

SCÈNE II.

LES PRÉCÉDENTS, MARCUS PISON, DES ESCLAVES, LE JEUNE ENFANT DE PISON.

Pison, à ses esclaves. Esclaves, attachez ces guirlandes de fleurs,
De ces festons divers mariez les couleurs,
Et vous, sous ces berceaux que le banquet s'apprête;
Vous, par de doux accords célébrez cette fête,

tué à la bataille de Leipzig. Il a laissé quelques poésies pleines de verve, notamment une ode sur *la Naissance du roi de Rome*. — *Une matinée d'Auguste*, acte héroïque en vers, non représenté.

Et que tout étranger, dans ces lieux arrêté,
Soit admis au festin de l'hospitalité;
Qu'il respire avec nous sous ce platane sombre
La douceur du repos et la fraîcheur de l'ombre.
Le jeune Pison. Mon père, deux Romains sont ici devant vous.
Pison. De ces deux inconnus, mon fils, approchons-nous.
Guide mes pas tremblants : tu sais que ma paupière
Ne peut plus soutenir l'éclat de la lumière.
Le jeune Pison. Mon père, je ne sais pourquoi de l'un des deux
Je n'ose envisager le front majestueux;
On se sent du respect pour lui sans le connaître.
Pison. Et, lorsqu'on le connaît, de l'amitié peut-être.
Le jeune Pison. Nous sommes près de lui.
Pison (*à Auguste et à Mécène*). Romains, si d'un vieillard
La prière à vos yeux mérite quelque égard,
Accordez à mes vœux une légère grâce :
Daignez vous arrêter et venir prendre place
Au banquet de famille où nous allons en chœur
Célébrer dans nos chants Livie et l'Empereur.
Auguste. Bon vieillard, près de vous volontiers je m'arrête;
Ainsi que mon ami je prends part à la fête,
Et je m'unis aux vœux que vous formez ici
Pour Livie.
Le jeune Pison. Etranger, et pour César aussi.

DÉSAUGIERS [1].

DÉDICACE DE SES VERS A M. LAUJON.

Favori de Momus, doyen des troubadours,
Toi qui chantas si bien le vin et les amours,
Poète aimé des dieux, peintre de la nature,
Vois d'un œil indulgent ces vers nés sans culture,
Et prête à leur faiblesse un généreux secours;
Qu'un autre, dans l'espoir d'un glorieux salaire,

[1] **Marc-Antoine-Madelaine DÉSAUGIERS** (1772—1827), célèbre chansonnier et vaudevilliste, né à Fréjus. Il était fils d'un compositeur, ami de Gluck et de Sacchini, et auteur de quelques petits opéras : *Les Jumeaux de Bergame, Les deux Sylphes, Florine*, etc. Dans sa jeunesse, il eut pour maître le fameux critique Geoffroy. Son caractère était alors mélancolique et ne faisait guère présager qu'on verrait un jour en lui le vrai représentant de la gaieté française. On le destina même à l'état ecclésiastique, mais il montra bientôt qu'il n'avait pas de vocation, et jeta le froc aux orties. A l'âge de vingt ans, il voulut fuir les scènes de la Révolution, en accompagnant sa sœur à Saint-Domingue. Il tomba dans l'insurrection des noirs, fut fait prisonnier, et faillit être fusillé.

Jusques au pied du trône apporte ses essais :
J'abandonne au génie un si brillant succès:
Mais la chanson ne veut pour appui que son père.
Laujon, comble l'espoir qui flatte mon orgueil ;
Daigne accueillir ces fruits d'une timide veine.
Eh ! comment, appuyés d'un semblable Mécène,
Mes vers n'auraient-ils pas un favorable accueil ?
Interprète galant des Muses et des Grâces,
Tu parus : la chanson prit un nouvel essor ;
Tu célébras l'Amour, il vola sur tes traces;
Tu chantas le Plaisir, il te couronne encor ;
Digne héritier du luth de l'amoureux Tibulle,
Tu marches son égal sur le sacré vallon;
Et, du joyeux Panard inimitable émule,
Lorsque le Temps hâtait sa dernière saison,
Pour le rendre à nos vœux, un ordre d'Apollon
Maria ton aurore avec son crépuscule.

LE JOUR DU PRINTEMPS.

Doux printemps
Qui nous rends
Le feuillage,
Heureux temps,
Saison du bel âge,
Avec toi renaissent au village
Les beaux jours,
La joie et les amours.

La nature
En ce moment
Répand
Sa brillante parure;
La verdure
Offre à l'amant
Un trône toujours renaissant.
Chaque fleur
De son odeur
Vient embaumer l'air qui s'épure.
Le ruisseau
De son murmure
Embellit un joli berceau.
Doux printemps, etc.

Le vieillard,
D'un air gaillard,
Sort le matin de sa chaumière;
Et de sa petite terre,

Cependant, les insurgés lui firent grâce, et se contentèrent de le mettre en prison. Il s'évada, s'embarqua sur un navire anglais en partance pour les Etats-Unis, mais comme, pendant la traversée, il tomba malade par suite des fatigues physiques et morales qu'il avait éprouvées, l'équipage, le croyant atteint de la fièvre jaune, eut peur de la contagion, et le déposa à New-York, sans aucunes ressources. Il n'échappa à la mort que par la compassion qu'il inspira à une dame charitable.

On est étonné que sa gaieté ait pu soutenir de telles épreuves. De retour à Paris, en 1797, il se livra avec entrain à son goût pour le théâtre et la chanson, en rassemblant autour de lui une foule de joyeux amis, qui professaient aussi la philosophie épicurienne. Ils fondèrent, tous ensemble, le *Caveau moderne*, réunion joviale, où l'on attira Béranger. Ce dernier, ayant, en quelque sorte,

En fredonnant
Gaiement,
Parcourt
Le tour.
Il vide avec son voisin,
D'un bon vin
Sa vieille
Bouteille,
Et couché sur le gazon,
Rajeunit avec la saison.
Doux printemps
Qui nous rends
Le feuillage,
Heureux temps,
Saison du bel âge,
Avec toi renaissent au village
Les beaux jours,
La joie et les amours.

JEAN QUI PLEURE ET JEAN QUI RIT.

Il est deux Jean dans ce bas monde,
Différents d'humeur et de goût;
L'un toujours pleure, fronde, gronde,
L'autre rit partout et de tout.
Or, mes amis, en moins d'une heure,
Pour peu que l'on ait de l'esprit,
On conçoit bien que Jean qui pleure
N'est pas si gai que Jean qui rit.

Aux Français une tragédie
A-t-elle éprouvé quelque échec,
Vite d'une autre elle est suivie :
Le public la voit d'un œil sec;
L'auteur en vain la croit meilleure;
On siffle. . . son rêve finit. . .
Dans la coulisse est Jean qui pleure,
Dans le parterre est Jean qui rit.

Jean-Jacques gronde et se démène
Contre les hommes et leurs mœurs;
La gaîté de Jean La Fontaine
Epure et pénètre les cœurs;
L'un avec ses grands mots nous leurre;

désigné Désaugiers, dans sa chanson de *Paillasse*, il y eut quelque inimitié entre eux, mais ils furent bientôt réconciliés.

Désaugiers mourut des suites d'une opération, après avoir chansonné sa maladie, quand il eut perdu l'espoir de la guérir.

Le talent de Désaugiers est d'avoir su se renfermer dans le genre qu'il pouvait exploiter : ses chansons, vives, légères, pétillantes de verve et d'esprit marquent un moment dans la poésie française : elles vivront autant que cette dernière, et l'on n'oubliera jamais, malgré des légèretés regrettables, *M. et Mme Denis*, le *Portrait de Margot*, l'*Epicurien*, *Ma fortune est faite*, la parodie de *la Vestale*.

Désaugiers a écrit, seul ou en collaboration, une centaine de pièces de théâtre.

De l'autre un rat nous convertit :
Nargue, morbleu, du Jean qui pleure!
Vive à jamais le Jean qui rit!

Jean, porteur d'eau de la Courtille,
Un soir se noya de chagrin;
Un autre Jean, jeune et bon drille,
Tomba mort-ivre un beau matin,
Et sur leur funèbre demeure
On grava, dit-on, cet écrit :
« Le ciel fit l'eau pour Jean qui pleure,
Et fit le vin pour Jean qui rit. »

Auprès d'un vieux millionnaire
Qui va dicter son testament,
Le Jean qui rit est en arrière,
Le Jean qui pleure est en avant;
Jusqu'à ce que le vieillard meure
Il reste au chevet de son lit;
Est-il mort, adieu Jean qui pleure;
On ne voit plus que Jean qui rit.

Professeurs dans l'art de bien vivre,
Dispensateurs de la santé,
Vous, que ne cessent pas de suivre
Et l'appétit et la gaîté,
Ma chanson est inférieure
A tout ce qu'on à déjà dit,
Et je vais être Jean qui pleure
Si vous n'êtes pas Jean qui rit.

CHIEN ET CHAT.

Chien et chat,
Chien et chat,
Voilà le monde
A la ronde;
Chaque Etat,
Chaque Etat
N'offre, hélas! que chien et chat.

Que sont, hélas! trop souvent,
Dans ce Paris si savant,
Le poète et l'éditeur,
L'auteur et le spectateur?
Chien et chat, etc.

Admirables écrivains,
De leur siècle astres divins,
Malgré leur brillant flambeau,
Qu'étaient Voltaire et Rousseau?
Chien et chat, etc.

Qu'êtes-vous sous ce beau ciel
Que réfléchit l'Archipel,
Turcs si doux et si polis,
Et vous, soldats de *Miaulis?*
Chien et chat, etc.

Grâce aux nouveaux procédés
Dont nous sommes inondés,
Draps Ternaux, maîtres tailleurs,
Fourgons, bateaux à vapeurs...
Chien et chat, etc.

Que sont, dès que le jour luit,
Et qu'il fait place à la nuit,
Le phosphore et le briquet,
Le gaz et l'huile à quinquet?

Que sont le classique pur
Et le romantique obscur?
Et qu'ont trop souvent été
La justice et l'équité?
Chien et chat, etc.

Le devoir et le plaisir,
La morale et le désir,
La tisane et la gaîté,
L'hygiène et la santé...
Chien et chat, etc.

Bref, à la Bourse, aux journaux,
A la Chambre, aux tribunaux,
Qui voyons-nous, s'il vous plaît,
Hurler, se prendre au collet?

Chien et chat,
Chien et chat,
Voilà le monde
A la ronde;
Chaque Etat,
Chaque Etat
N'offre, hélas! que chien et chat.

FRAGMENT DU SEXAGÉNAIRE.

CHANSON PHILOSOPHIQUE.

Vieillissons sans regret,
C'est l'adage
Du vrai sage :
Du bonheur, à tout âge,
Voilà le secret.

J'entends dire à la ronde
Que le monde est bien vieux;
Rien pourtant, à mes yeux,
N'est aussi gai que le monde.

Vieille, mais non caduque,
La gaîté chez Piron,
Chez Panard, chez Scarron,
Riait sous une perruque.

Si ma jambe moins ferme
Ne peut presser le pas,
J'en espère tout bas
Arriver moins vite au terme.

Vieillissons sans regret,
C'est l'adage
Du vrai sage :
Du bonheur, à tout âge,
Voilà le secret.

STANCES A Mme DESBORDES-VALMORE.

Peintre et poète tour à tour,
Tendre et touchante Marceline,

Apollon, au nom de l'Amour,
Te prêta sa lyre divine.
Tout cède au prestige charmant
Des chants plaintifs que tu soupires :
Chantre naïf du plus doux sentiment,
Tu le peins comme tu l'inspires.

J'avais vu fuir avec douleur
Cette tendre mélancolie,
Ce vague heureux, premier bonheur
Et premier besoin de la vie.
Je pleurais ce prisme enchanté
Par qui tout plaît, tout se colore;
Mais je t'écoute, et mon cœur agité
Te doit une seconde aurore.

De l'amour les brûlants désirs
A ta voix échauffent mes veines;
Tu fais envier ses plaisirs,
Et tu fais regretter ses peines.
On voit renaître sous tes doigts
La muse dont Lesbos s'honore,
Et chaque son de ton luth, de ta voix,
Nous dit : Sapho respire encore!

SUR LA MORT DE SCARRON.

La gaîté, qu'à ses maux il opposa toujours,
Ne peut se comparer qu'à celle qu'il inspire;
Et la Parque étonnée, en terminant ses jours,
A vu sa dernière heure et son dernier sourire.

MORALITÉ.

Enfants de la folie,
Chantons;
Sur les maux de la vie
Glissons;
Plaisir jamais ne coûte
De pleurs;
Il sème notre route
De fleurs.

Oui, portons son délire
Partout. . .
Le bonheur est de rire
De tout;
Pour être aimé des belles,
Aimons;
Un beau jour changent-elles,
Changeons.

Déjà l'hiver de l'âge
Accourt;
Profitons d'un passage
Si court;
L'avenir peut-il être
Certain?
Nous finirons peut être
Demain.

FRAGMENT DU TABLEAU DE PARIS.

A 5 HEURES DU MATIN.

L'ombre s'évapore,
Et déjà l'aurore
De ses rayons dore
Les toits d'alentour.
Les lampes pâlissent,
Les maisons blanchissent,
Les marchés s'emplissent,
On a vu le jour.

Ah ! quelle cohue,
Ma tête est perdue,
Moulue et fendue,
Où donc me cacher.
Jamais mon oreille,
N'eut frayeur pareille,
Tout Paris s'éveille,
Allons nous coucher.

GOSSE[1].

FRAGMENT DU MÉDISANT.

LA MÉDISANCE.

La rage de médire est une impertinence;
Dans notre vanité ce défaut prend naissance;
Du bonheur du prochain le tableau vous aigrit;
Le désir de briller, de montrer de l'esprit,
Vous met à la merci des oisifs d'une ville,
Et vous n'êtes méchant que pour paraître habile.
Mais que vous revient-il de ces fâcheux éclats?
On vous flatte tout haut, on vous blâme tout bas;
Vos bons mots quelquefois font rire la sottise,
Mais toujours l'honnête homme en secret vous méprise;
Il vous fuit : il vous voit, à sa perte attaché,
Lancer souvent le trait d'un perfide caché.
Insulter en riant nos mères et nos filles,
Détruire par un mot le bonheur des familles,
Et pour un jeu d'esprit, fruit de la vanité,
Condamner l'innocence, et flétrir la beauté;
Rien n'est sacré pour vous, et la reconnaissance
N'a jamais enchaîné l'affreuse médisance.
Dès qu'un homme est atteint de ce fatal penchant,
Il est tout glorieux de paraître méchant;
Nos chagrins sont pour lui de légers badinages;

[1] Etienne GOSSE (1773—1834), littérateur et auteur dramatique, né à Bordeaux.

Il s'amuse des pleurs, il sourit des outrages ;
Pour un plaisir cruel, et qui dure un moment,
L'honneur et l'amitié lui parlent vainement.
Les médisants enfin sont une affreuse peste,
Qu'un homme de bon sens blâme, fuit et déteste.

(*Acte I, scène XIV.*)

LEMERCIER [1].

FRAGMENT DE LA PANHYPOCRISIADE.

LA MORT DU CHÊNE.

La mort avait parlé : du creux de l'arbre antique,
Un hibou fit ouïr son cri mélancolique :
Au présage annoncé par sa sinistre voix
Le chêne à part se dit, en langage des bois :

LE CHÊNE.

Malheureux arbre! En moi quel tumulte s'élève !
Je sens que vers mon cœur se retire ma sève ;
Mes membres ont tremblé, comme ils tremblent souvent,
Du frisson qui les glace à l'approche du vent.
Cependant la fraîcheur et la paix m'environne ;
Nul choc ne m'avertit qu'il pleuve ni qu'il tonne ;
De tous les point divers de l'espace éthéré
La nuit souffle sur moi l'air le plus épuré.
Quel noir pressentiment m'épouvante, me glace?
M'annonce-t-il ma fin? moi dont l'antique race
A peuplé l'univers de tant d'arbres fameux!
La nature me dit que je suis grand comme eux ;
En mon accroissement nul voisin ne m'arrête ;

[1] **Népomucène-Louis LEMERCIER** (1772—1840), poète et auteur dramatique, membre de l'Académie française en 1820, né à Paris. C'était un homme d'un caractère énergique, qui ne voulut jamais perdre son indépendance. Il se mêla fort peu à la Révolution, et sa conduite envers Napoléon Ier fut toujours très-courageuse. Il vint souvent chez lui, alors que Bonaparte n'était que premier Consul, mais il ne fut jamais du nombre de ses flatteurs.

En littérature, ce fut un novateur, mais un novateur trop bizarre pour être grand [1]. Dans son épopée intitulée *l'Atlantiade*, il invente une mythologie, où l'on voit figurer pour divinités, l'oxigène, le phosphore, le calorique et la gra-

[1] A la suite d'une chute qu'il avait faite dans son enfance, il était resté estropié, et ne pouvait écrire que de la main gauche, mais on voit, par le nombre de ses ouvrages, qu'il s'en servait facilement.

Je sens loin de mon tronc se balancer ma tête ;
Je sens mes bras des cieux mesurer la hauteur,
Et mes pieds des enfers sonder la profondeur.
Ah ! qu'importe ! La mort va m'entraîner peut-être...
Sais-je comment, pourquoi, je commençai de naître ?
Sais-je comment, pourquoi sitôt je périrai !
Immobile sur terre, en moi seul retiré,
Je ne vois ni n'entends : aucune voix n'exhale
Le trouble qui saisit mon âme végétale ;
Mais sensible aux objets qui me viennent saisir,
Non moins que la douleur j'éprouve le plaisir.
Cent hivers, m'arrachant ma robe de verdure
M'ont déjà fait subir leur piquante froidure,
Et, glaçant mes rameaux comprimés et raidis,
Ont chargé de frimas mes membres engourdis;
Mais, lorsque du printemps les ailes caressantes,
Revenaient protéger mes feuilles renaissantes,
Quel charme de sentir sa main me délivrer,
Ma sève plus active en mes veines errer,
La force déployer mes tiges vigoureuses,
Le germe entrer au sein de mes fleurs amoureuses,

vitation. De nos jours, on a voulu ressusciter Lemercier, et en faire le père du romantisme. Il vit pourtant avec indignation se lever la nouvelle école, et il alla jusqu'à dire :

Avec impunité les Hugo font des vers.

Assurément, si Lemercier eût été le père du romantisme, il ne se fut pas exprimé ainsi, et eût accueilli avec faveur ces jeunes écrivains dont l'indépendance littéraire était la première qualité. — *Agamemnon*, 1797; *Ophis*, 1798; *la Démence de Charles VI*, 1820; *Frédégonde et Brunehaut*, 1821, tragédies; *Pinto*, 1800; *Christophe Colomb*, 1809, comédies; *l'Atlantiade*, 1812; *les Quatre Métamorphoses*, *la Panhypocrisiade*, 1817, poèmes: *Cours analytique de littérature*, 1817.

On doit à M. Xavier de Ricard, un long travail sur Lemercier, et nous ouvrons ici avec satisfaction la place à l'appréciation étendue de notre collaborateur M. Auguste Robert :

Lemercier est l'un des poètes les plus remarquables et les plus novateurs de la période comprise dans ce volume. Ses débuts furent précoces. Son talent et ses instincts tragiques se manifestèrent pour la première fois dans le *Lévite d'Ephraïm*. Plus tard, il donna au théâtre sa tragédie d'*Agamemnon*, qui passe pour son chef-d'œuvre, et dans laquelle il imita avec autant de bonheur que d'énergie Eschyle et Sénèque. Lemercier produisit encore d'autres tragédies qui eurent beaucoup moins de succès : *Ophis*, *Isule et Orovèse*, *Charlemagne*, mais il prouva toute la souplesse de son esprit et de son talent dans ses deux comédies de *Plaute* et de *Pinto*. Nous ne mentionnerons que pour mémoire, différents poèmes publiés par Lemercier : L'*Atlantiade* ou la *Théogonie newtonnienne*, *Homère*, *Alexandre*, la *Mérovéide*, mais nous chercherons à donner une idée de sa *Panhypocrisiade*, qui est, selon nous, son œuvre capitale. Ce poème est certainement une des conceptions les plus singulières que la poésie

Et se multipliant par mille extrémités,
Rapporter à mon cœur toutes leurs voluptés!
Quelle douceur je goûte à boire la rosée,
Et les sucs de la terre à mes pieds arrosée,
Lorsque des chauds étés les feux étincelants
Brûlent ma chevelure et dessèchent mes flancs!
Dans le recueillement du nocturne silence,
De mon secret sommeil paisible jouissance,
Que semblent respecter le mouvement des airs
Et mes hôtes nourris sous mes ombrages verts,
J'entends l'heure où partout les chantres de l'aurore
Font tendrement frémir mon écorce sonore.
Si j'ai peine à dompter les vents et leurs fureurs
Des torrents de la pluie affreux avant-coureurs;
Si la foudre sur moi gravant des cicatrices,
M'a déjà de la mort annoncé les supplices;
N'ai-je donc pas, ô Dieu! sujet de redouter
La perte des plaisirs qu'elle viendra m'ôter?
Encor plein de verdeur, mon feu va-t-il s'éteindre?
Je jouis de la vie; ô mort, je dois te craindre.

(*Chant II.*)

française ait produites au commencement de ce siècle, et, nous ne croyons pas nous tromper, en ajoutant que c'est une des moins connues de la génération actuelle. Dans une épître adressée au Dante et qui sert de préface à son poème, voici ce que l'auteur dit de lui-même : « Il a vu les hommes tels qu'ils sont : il les a peints tels qu'il les a vus. S'en fâcheront-ils? non, parce qu'il n'a pas comme tu l'as fait si courageusement, marqué d'un sceau réprobateur le front de ses ennemis personnels; parce qu'il n'a pas, en égalant ton audace, pris la liberté de mettre dans son enfer des princes, des cardinaux et des papes vivants, mais qu'au lieu d'y jeter ses contemporains, il n'y a placé que les morts du seizième âge. » En effet, cette tragi-comédie aux cent actes divers, qui se joue devant un parterre de démons, embrasse tous les grands événements historiques des règnes de François Ier et de Charles-Quint, à partir de la bataille de Pavie jusqu'à la retraite de l'Empereur au couvent de St-Just, et elle a pour acteurs, non-seulement tous les personnages illustres qui ont occupé la scène du monde à cette époque, ainsi que les innombrables comparses qu'ils traînent après eux, mais encore toutes les abstractions philosophiques, vertus ou vices, que l'allégorie a personnifiées, et tous les êtres de la Création, auxquels la fantaisie du poète a voulu donner une âme, une voix. Ainsi dans ce concert formidable et parfois discordant, le soleil, la mer, les arbres, les animaux font également leur partie. Un vieux chêne prêt à tomber sous la hache, un cheval frappé à mort sur le champ de bataille, modulent une plainte, un adieu à la vie ou à la gloire. Tandis qu'à la surface de la terre les hommes s'exterminent, d'autres combats se livrent dans les profondeurs de la mer. Un phoque inoffensif poursuivi par un requin proteste à sa manière contre cette loi universelle de la destruction à laquelle la nature entière est soumise. On devine d'après ces simples indications tout ce qu'il y a de hardi, d'étrange et de saisissant dans un pareil spectacle, dont les intermèdes fournis par l'enfer, sont remplis d'une malice et d'une caus-

FRAGMENT D'AGAMEMNON.

Cassandre. Oui, je sens sur mon front mes cheveux se dresser...
Mon corps transit et brûle, et mon âme obsédée
Ne contient plus le dieu dont elle est possédée...
Il me presse, il m'embrase, et la mort m'apparaît
La victime s'approche, et le fer est tout prêt...
O vous tous, arrachez-le aux coups qu'elle lui porte...
Tous les mânes en foule assiégent cette porte...
Dans un chant funéraire éclatent leurs transports !
Oubliait-on qu'ici les déesses des morts
Sont du dieu des banquets les compagnes cruelles,
Et que dans le carnage il s'enivre avec elles?
Agamemnon. De quelle obscurité tes discours sont voilés !
Cassandre. Ne m'entendez-vous pas?
Strophus. Explique-toi.
Cassandre. Tremblez.
Strophus. D'où naît de tous tes sens l'horreur involontaire?
Réponds.
Cassandre. Ne pouvez-vous percer ce noir mystère.
Agamemnon. Sommes-nous d'un malheur menacés par les cieux?

icité vraiment sataniques. Pourquoi ce poème de la *Panhypocrisiade* qui est l'œuvre d'une intelligence supérieure, d'un talent hors ligne, n'a-t-il pas pris la place parmi les monuments de la littérature française que l'admiration publique a consacrés? Est-ce parce qu'étant venu à une époque de transition, il conservé trop visiblement la trace de deux influences qui devaient s'exclure mutuellement? Lemercier était un romantique de la veille; ses instincts poétiques l'attiraient vers les créateurs de l'art moderne; il était digne de comprendre Dante et Shakespeare; mais par son éducation première, il appartenait au XVIII^e^ siècle. L'esprit de Voltaire contrariait ses admirations et ses enthousiasmes. Quels que fussent ses efforts pour renouveler la langue ou tout au moins pour la retremper à de nouvelles sources, et il ne faut pas oublier que les poètes de sa génération le regardaient comme un novateur des plus audacieux, il ne put se résoudre à répudier complétement la forme classique; aussi les chefs de la révolution littéraire de 1828 ne le reconnurent-ils pas pour un de leurs précurseurs; lui-même, il protesta contre la mission qu'ils s'étaient donnée et, sans trop y réfléchir, il s'engagea parmi les conservateurs qui défendaient les traditions du passé. Plus tard, il y eut une réaction en faveur du vieux poète, et son *Pinto*, remis à la scène, fut salué par les applaudissements de la jeune école dramatique; mais il n'est pas à notre connaissance que la plus grande œuvre de Lemercier (nous ne disons pas la mieux réussie, ait obtenu les mêmes suffrages de la part des admirateurs de *Hernani* et de *Henri III*. Près d'un demi-siècle s'est écoulé depuis l'apparition de la *Panhypocrisiade*, et, en examinant aujourd'hui ce poème, en dehors de toutes les influences et de toutes les préventions d'écoles, on découvre ce qui lui a manqué pour devenir populaire. Sous le rapport de la variété et même de la multiplicité des épisodes, de la puissance et de la hardiesse de la conception, il est incomparablement au-dessus de toutes les épopées françaises dont l'histoire avait fourni jusqu'alors les

Cassandre. (*reculant*) Quel sang, quel air impur respiré-je en ces lieux?
Agamemnon. Celui qu'au prochain temple exhale l'hécatombe.
Cassandre. Non, le souffle infecté, la vapeur de la tombe!
Agamemnon. Grands dieux! Et quel péril?
Cassandre. O déplorable roi!
Agamemnon. Qui te l'annonce?
Cassandre. Un dieu.
Agamemnon. Qui doit-on frapper?
Cassandre. toi.
Agamemnon. Moi! quand de mon retour le triomphe s'apprête!
Cassandre. Ilion a péri dans la nuit d'une fête.
Agamemnon. Quand mes vœux, mon encens reçus des immortels...
Cassandre On égorgea Priam embrassant leurs autels.

(*Acte IV, scène III.*)

LE TOMBEAU DU KLEPHTE [1].

Le soleil mollement balancé sur les flots,
De ses rayons mourants effleurait le rivage,
Et semblait à regret fuir un ciel sans nuage;

éléments essentiels; mais l'emploi exclusif du vers alexandrin a répandu sur toutes les parties de l'œuvre une monotonie qui émousse l'attention et la curiosité du lecteur. Dans une composition aussi complexe, où les régions de l'histoire ont pour confins le monde surnaturel et fantastique, il était indispensable que le réel et l'idéal eussent chacun leur langage distinct, que la corde dramatique ne fût pas la seule à résonner sur la lyre du poète. C'était le cas où jamais d'utiliser toutes les ressources de notre prosodie, d'essayer de tous les rhythmes, en un mot, d'introduire dans cette immense symphonie des notes plus vibrantes et plus lyriques. Lemercier, peut-être à son insu, a été plus philosophe que poète; c'est pour cela qu'il a fait entrer dans son drame tant de personnages abstraits, tels que l'honneur, la politique, la conscience, la mort, etc., qui traversent plus ou moins solennellement la mêlée humaine et se combattent à coups de harangues. Cet abus de l'allégorie devait ralentir la marche de l'action et diminuer l'effet tragique d'un grand nombre de scènes.

En résumé, la *Panhypocrisiade* ressemble à un magnifique navire, imposant de forme et d'allures, mais trop lourd pour bien manœuvrer en pleine mer; et pourtant, ce n'est pas l'énergie qui faisait défaut à l'aventureux capitaine; mais l'auteur de *Christophe Colomb* et de l'*Atlantiade* s'élançait vainement à la découverte d'un nouveau monde poétique; un courant que ne pouvaient briser ni sa volonté ni ses forces le ramenait toujours vers l'ancien rivage où la muse classique lui avait appris ses premiers chants. Combien eût été différente la destinée du poème dont nous venons de dire quelques mots, s'il eût été l'un des produits spontanés de la révolution littéraire qui marqua de sa date lumineuse tant d'œuvres qui ne le valaient pas, et si le poète à qui nous le devons, eût été, comme ses jeunes et glorieux rivaux, un enfant des premières années du XIXe siècle.

A. R.

[1] Ce morceau est imité d'un chant grec publié dans la collection de Fauriel, et dont M. Thalès Bernard a également donné une imitation en vers français.

A ses fils attentifs Dimos, le vieux Dimos,
Donnait des ordres en ces mots :
« Allez, enfants, allez ; de la source prochaine
Pour le repas du soir qu'on épuise les eaux :
Toi, Lamprakis, digne sang d'un héros,
Fils de mon frère, approche et sois leur capitaine ;
Prends, revêts mon armure, et siége à mon côté.
Et vous, mes compagnons, du cèdre qui m'ombrage,
Avec le fer chéri que j'ai longtemps porté,
Coupez les verts rameaux ; sur un lit de feuillage
Que je repose encor de vous tous entouré !
Hâtez-vous, que du ciel le ministre sacré
Vienne entendre l'aveu des fautes de ma vie,
Et du joug du péché que sa main me délie !...
J'espérais rencontrer, pour prix de ma vaillance,
En frappant l'infidèle un plus noble trépas !
Mon heure a bien tardé, la voici qui s'avance....
Du Klephte, qui meurt dans vos bras,
Préparez, mes amis, la demeure dernière.
Que mon tombeau soit vaste, et debout sur la pierre,
Que j'y puisse combattre au moment du réveil ;
Qu'il s'entr'ouvre aux regards de l'Orient vermeil ;
Et, lorsque la saison nouvelle
De son souffle embaumé ranimera vos champs,
Le rossignol plaintif et la vive hirondelle
Viendront m'annoncer le printemps. »

CAMPENON [1].

LA JEUNE FILLE MALADE.

L'huile sainte a touché les pieds de la mourante,
L'arrêt fatal est prononcé :
L'art n'a point de secours pour cette âme souffrante
Le monde pour elle a cessé :
Tout s'éloigne, tout fuit, hélas ! l'amitié même
A l'effroi des derniers adieux
Se dérobe en baissant les yeux.
Intrépide témoin de ce moment suprême,

[1] François-Nicolas-Vincent **CAMPENON** (1772—1843), historien et poète, de l'école descriptive, membre de l'Académie française en 1813, né à la Guadeloupe. Il était neveu du poète Léonard.
Lorsque Ducis mourut, Campenon et Michaud se disputèrent sa place à l'Aca-

La mère est seule enfin près de l'enfant qu'elle aime.
Elle s'enferme alors sous les obscurs rideaux;
Ecarte loin du lit les funèbres flambeaux,
Et, d'un œil que la foi rassure,
Regarde, sans pâlir, le crucifix de bois,
Que la vierge chrétienne a saisi de ses doigts,
Et l'eau sainte, et le buis à la sombre verdure,
Du chevet des mourants douloureuse parure.

Mais quand elle voit de plus près
Le sinistre frisson qui parcourt tous ses traits,
Et ce front d'où découle une sueur mortelle,
Et cet œil qui s'éteint : « O mon enfant, dit-elle,
Si tu vis, je vivrai; mais si tu meurs, je meurs.
Déjà la tombe enferme et ton père et tes sœurs :
Seules nous nous restons; toi seule est ma famille :
Et tu me quitterais, toi, mon sang, toi, ma fille!
Non, tu vivras pour moi; Dieu voudra te guérir;
Ta mère t'aime trop, tu ne peux pas mourir.
Je ne sais quelle voix me dit encor : Espère!
Hélas! pour espérer, est-il jamais trop tard?
Ah! pour quitter ce monde, attends du moins ta mère! »...

Ainsi la foi l'anime, et l'espoir la soutient.
Mais par quels soins touchants cet espoir s'entretient!
Elle courbe son front sur la jeune victime,
De son souffle abondant la réchauffe et l'anime,
Saisit sa froide main, d'un doigt mal assuré
Interroge le pouls dans sa marche égaré;
Joint le doux suc du miel au doux jus de l'orange;
Et, dans sa bouche en feu versant ce frais mélange,
Par un breuvage heureux cherche à combattre enfin
Le brasier de la fièvre allumé dans son sein.

Et déjà cependant, évoquant ses ténèbres.
Ses larves, ses terreurs, ses spectres menaçants,
L'agonie, aux ailes funèbres,
De la vierge expirante égarait tous les sens;
Et l'ange du départ sur ses lèvres muettes

démie. Campenon lança cette épigramme contre son plus heureux concurrent :

Au fauteuil de Ducis on a porté Michaud.
Ma foi! pour l'y placer il faut un *ami chaud*.

Michaud riposta par ce distique :

Au fauteuil de Ducis aspire Campenon.
A-t-il assez d'esprit pour qu'on l'y *campe? non*.

Répandait de la mort les pâles violettes.,.
« Toi seul peux la sauver, Dieu puissant! dit la mère;
Ce n'est qu'en ton secours maintenant que j'espère;
Oui, sur mon pauvre enfant j'appelle tes bontés :
Ses jours, si peu nombreux, sont-ils déjà comptés ?
Tu vois l'affreuse lutte où se débat la vie.
De ce calice amer tu bus jusqu'à la lie.
Je le sais, et ta mort fut digne encor de toi.
Je n'ose à tes douleurs égaler ma misère;
Mais souviens-toi des maux que dut souffrir ta mère,
Et tu prendras pitié de moi... »

Tandis qu'elle priait : « Ma mère... où donc est-elle?
Dit une faible voix. Oh! viens... je me rappelle
Qu'un étrange sommeil a pesé sur mes yeux.
Dieu! quel songe à la fois triste et délicieux!
Dans mon accablement, je me sentais ravie
Loin de notre humble terre et par-delà les cieux.
C'était un autre jour, c'était une autre vie;
Dans ce monde nouveau, paisible, exempt de soins.
D'étoiles et de fleurs ta fille couronnée,
Cherchait ta main pour guide, et tes yeux pour témoins!
De fronts purs et joyeux, j'étais environnée,
Et mon âme pourtant ne goûtait qu'à moitié
Ce bonheur imparfait dont j'étais étonnée.
Ma mère... où donc est-elle? ai-je aussitôt crié.
Et les anges en chœur vers toi m'ont ramenée. »

DE LABORDE[1].

LE DÉPART POUR LA SYRIE.

CHANSON

DONT LA MUSIQUE FUT COMPOSÉE PAR LA REINE HORTENSE EN 1813.

Partant pour la Syrie,
Le jeune et beau Dunois
Venait prier Marie
De bénir ses exploits :
« Faites, reine immortelle,
Lui dit-il en partant,
Que j'aime la plus belle
Et sois le plus vaillant. »

[1] **Alexandre-Louis-Joseph, comte de LABORDE** (1774—1841), député sous la Restauration, membre de l'Académie des inscriptions, né à Paris.
Il a publié l'*Itinéraire descriptif de l'Espagne*, 1 vol.; et un *Voyage*

Il trace sur la pierre
Le serment de l'honneur,
Et va suivre à la guerre
Le comte son seigneur.
Au noble vœu fidèle,
Il dit en combattant :
« Amour à la plus belle
Honneur au plus vaillant. »

On lui doit la victoire.
« Vraiment, dit le seigneur,
Puisque tu fais ma gloire,
Je ferai ton bonheur.
De ma fille Isabelle
Sois l'époux à l'instant,
Car elle est la plus belle
Et toi le plus vaillant.»

A l'autel de Marie
Ils contractent tous deux
Cette union chérie
Qui seule rend heureux.
Chacun dans la chapelle
Disait en les voyant :
« Amour à la plus belle
Honneur au plus vaillant! »

ÉTIENNE [1].

FRAGMENTS DES DEUX GENDRES.

ACTE I, SCÈNE VII.

Dupré, Dervière (l'un de ses gendres)

Dervière. Ah ! mon père, c'est vous ! quel moment pour mon cœur !
Je viens à Dalainville annoncer mon bonheur,
Ce plan que nuit et jour dès longtemps je médite
Est enfin adopté.
Dupré. Je vous en félicite.
Dervière. Vous sentez que pour moi c'est un brillant succès :

en Syrie de concert avec son fils. On lui doit un recueil de *Chansons* sous le pseudonyme de *Moria*.

Son fils

Léon-Emmanuel-Simon-Joseph, marquis de LABORDE (1807—), archéologue, membre de l'Institut, sénateur, né à Paris. — *Voyage de l'Arabie Pétrée*, 1830; *Voyage en Orient* 1838-1855; *Histoire de la gravure en manière noire*, 1839; *Athènes au* XV^e^, XVI^e^ *et* XVII^e^ *siècles*, 1864.

Il ne faut pas les confondre avec **Jean-Benjamin de LABORDE** (1734—1794), premier valet de chambre de Louis XV, littérateur et musicien, né à Paris. — *Choix de chansons* mises en musique, 4 vol.

Mentionnons encore

Henri, vicomte de LABORDE (1811—), peintre et littérateur contemporain, né à Rennes. Il est conservateur-adjoint de la Bibliothèque impériale (cabinet des estampes). — *Etudes sur les Beaux-Arts*, 1864, 2 vol.

[1] **Charles-Guillaume ÉTIENNE** (1778—1845), littérateur, journaliste, auteur dramatique, membre de l'Académie française en 1811, exclu en 1815, réintégré en 1829, né à Chamouilly (Haute-Marne).

Il se mêla de politique, et ne réussit qu'à se faire des ennemis dans cette carrière. Député, sous le gouvernement de Louis Philippe, il fut longtemps chargé de la rédaction de l'Adresse que la Chambre élective présentait au roi, au com-

Le ministre le fait imprimer à ses frais.
Dupré. Et d'un projet si beau qu'espérez-vous, mon gendre ?
Dervière. Les malheureux n'ont plus de larmes à répandre,
Il assure au vieillard l'aisance et le repos,
Promet à l'indigent d'honorables travaux,
Des divers éléments fait cesser les ravages,
Met le cultivateur à l'abri des orages
Et de tous les fléaux dont le ciel irrité
Accable trop souvent la triste humanité !
Dupré. C'est fort beau. Vous pourriez, dans cette circonstance,
Donner un libre cours à votre bienfaisance.
Dervière. Parlez, que dois-je faire ? est-il des malheureux ?
Je suis prêt, s'il le faut, à m'immoler pour eux.
Dupré. Il s'agit d'un parent que le malheur accable :
Jetez sur lui, mon gendre, un regard favorable :
J'aurais rempli jadis un devoir aussi doux ;
Maintenant il faut bien que je m'adresse à vous.
Dervière. Hélas ! dans ce moment, cela m'est impossible.
Ah ! qu'un pareil refus afflige un cœur sensible !
Que ne m'avez-vous donc hier parlé pour lui ?
Mais comment voulez-vous que je fasse aujourd'hui?
Mes épargnes d'un an viennent d'être données
A des incendiés des Basses-Pyrénées.
Dupré. Eh ! vous allez bien loin chercher des malheureux,
Quand il en est ici qui fatiguent vos yeux.
Oui, dût votre fierté s'en trouver offensée,
Mon gendre, vous allez connaître ma pensée :
Ces airs de bienfaisance et ce brillant vernis
Ne trompent que les sots, je vous en avertis :
De cette belle ardeur je ne suis point la dupe ;
De vous, je le vois bien, vous voulez qu'on s'occupe.
Le monde où nous vivons est plein de charlatans
Qui tâchent d'arrêter les regards des passants.
Répand-on des bienfaits, il faut qu'un journaliste
Dans sa feuille aussitôt en imprime une liste.
La charité jadis s'exerçait sans éclat ;
A Paris maintenant on s'en fait un état.
Tout n'est plus que calcul, et cette ardeur factice
Est un masque nouveau qui couvre l'avarice.

mencement de chaque session et en réponse au discours du trône. C'était un homme de goût et d'esprit, qui tenta vainement de s'opposer à l'invasion du romantisme, et qui fit pourtant deux bonnes pièces : *Bruys et Palaprat* et *les Deux gendres*, dont on voulait lui contester la gloire d'être auteur. Il est prouvé aujourd'hui qu'il avait seulement gardé le silence sur quelques emprunts faits par lui à la pièce de *Conaxa*, due à un jésuite de Rennes.

Dervière. A faire des heureux appliquez-vous donc bien :
De tout empoisonner on trouve le moyen.
Dupré. Mais où sont, s'il vous plaît, les heureux que vous faites ?
Je n'en ai jusqu'ici vu que dans les gazettes.
Avez-vous obligé des parents, des amis ?
L'humanité pourtant respire en vos écrits,
Vous y plaignez le sort des nègres de l'Afrique,
Et vous ne pouvez pas garder un domestique.
Dervière. Fort bien ; de la satire épuisez tous les traits ;
De semblables discours ne m'atteindront jamais.
Est-il des mécontents? qu'ils parlent sans rien craindre.
Dupré. Il en est quelques-uns de trop fiers pour se plaindre.
Dervière. A se taire toujours s'ils veulent s'obstiner,
Je n'ai pas, j'en conviens, l'art de les deviner.
Dupré. Vos vœux sont accomplis : ils ont parlé, mon gendre;
Mais il ne paraît pas qu'ils se soient fait entendre.
Adieu. C'est aujourd'hui que je sors de chez vous.
Je n'oublierai jamais un accueil aussi doux,
Et vous pouvez compter sur la reconnaissance
Dont je suis pénétré pour votre bienfaisance.

ACTE III, SCÈNE III.

Dervière, Dalainville (l'autre gendre.)

Dervière. Ah ! Monsieur, permettez que je vous félicite ;
Je vois qu'on sait encore honorer le mérite :
Vous voilà donc ministre !
Dalainville. Ah ! bon Dieu ! quelle erreur !
Je suis loin de prétendre à cet excès d'honneur ;
D'en soutenir le poids je me sens incapable.
Dervière. On ne pouvait pas faire un choix plus honorable;
Je ne vous flatte point : malgré nos différends,
On m'a toujours vu rendre hommage à vos talents.
Dalainville. Quoi ! je suis nommé, moi !
Dervière. Mais le fait est notoire :
C'est un bruit général, et vous devez y croire.
Dalainville. Jusqu'ici cependant je ne l'ai pas appris.
Dervière. Vous seul assurément l'ignorez à Paris.
Bientôt vous allez voir cette foule importune
Qui s'attache toujours au char de la fortune.
J'arrive le premier, mais guidé par mon cœur;
Je ne demande ici ni place ni faveur :
Je viens pour vous parler de la classe indigente;
Daignez la protéger de votre main puissante;
Vous sentirez un jour que cet objet sacré
Est digne des égards d'un ministre éclairé.

Dalainville. Si j'occupe en effet cette place éminente,
Je servirai d'abord l'humanité souffrante :
C'est de l'homme public le plus noble devoir.
Dervière. Sans doute. Si jamais j'ai le moindre pouvoir...
Que dis-je? le pouvoir ne saurait me séduire;
Et j'ai mal exprimé ce que je voulais dire :
Satisfait de mon sort, je ne désire rien;
Je mets tout mon bonheur à faire un peu de bien
Dalainville. Aujourd'hui cependant on parlait de finances.
Et chacun a beaucoup vanté vos connaissances;
On a même pensé, pour le bien de l'Etat,
Qu'il faudrait vous charger de ce soin délicat;
Mais d'un mot vous sentez que je les ai fait taire.
Dervière. Comment donc?
Dalainville. La réponse était facile à faire.
J'ai dit que vous seriez honoré d'un tel choix.
Mais que vous refusiez toute espèce d'emplois.
Dervière. Vous avez eu grand tort.
Dalainville. Comment!
Dervière. Je le répète,
J'aime à vivre ignoré, je chéris la retraite;
Mais lorsque le public veut bien me désigner,
Je sais que mon devoir est de me résigner.
Tout homme vertueux se doit à sa patrie.
Et c'est avec plaisir que je me sacrifie.
Dalainville. Eh! que ne parliez-vous? Fort bien; je vous entends
Dervière. Vous avez contre moi donné prise aux méchants.
Mon humeur, en effet, n'est que trop légitime;
Bientôt de mon refus on va me faire un crime :
Peut-être a-t-on déjà disposé de l'emploi :
Cela serait fâcheux.
Dalainville. Reposez-vous sur moi;
Vous obtiendrez la place.
Dervière. Elle va m'être chère,
Car je l'exercerai sous votre ministère.
Dans des cas importants, si je viens à douter,
Permettez qu'aussitôt j'aille vous consulter :
J'aurai souvent besoin de votre expérience.
Dalainville. Oui, vous serez toujours sûr de mon assistance.
(*A part.*) Je ne puis pas souffrir cet air bas et flatteur.
Dervière (*à part.*) Je ne saurais me faire à ce ton protecteur.
(*Haut*) L'intérêt général aujourd'hui nous rassemble
Nos deux noms, quelque jour, seront bénis ensemble.

BAOUR-LORMIAN[1].

HYMNE AU SOLEIL.

Roi du monde et du jour, guerrier aux cheveux d'or,
Quelle main, te couvrant d'une armure enflammée,
Abandonna l'espace à ton rapide essor,
Et traça dans l'azur ta route accoutumée?
Nul astre à tes côtés ne lève un front rival;
Les filles de la nuit à ton éclat pâlissent;
La lune devant toi fuit d'un pas inégal,
Et ses rayons douteux dans les flots s'engloutissent.
Sous les coups réunis de l'âge et des autans
Tombe du haut sapin la tête échevelée;
Le mont même, le mont, assailli par le temps,
Du poids de ses débris écrase la vallée;
Mais les siècles jaloux épargnent ta beauté:
Un printemps éternel embellit ta jeunesse,
Tu t'empares des cieux en monarque indompté,
Et les vœux de l'amour t'accompagnent sans cesse.
Quand la tempête éclate et rugit dans les airs,
Quand les vents font rouler, au milieu des éclairs,
Le char retentissant qui porte le tonnerre,
Tu parais, tu souris, et consoles la terre.
Hélas! depuis longtemps tes rayons glorieux
Ne viennent plus frapper ma débile paupière!
Je ne te verrai plus, soit que, dans ta carrière,
Tu verses sur la plaine un océan de feux.
Soit que, vers l'occident, le cortége des ombres
Accompagne tes pas, ou que les vagues sombres
T'enferment dans le sein d'une humide prison!
Mais, peut-être, ô soleil, tu n'as qu'une saison;
Peut-être, succombant sous le fardeau des âges,
Un jour tu subiras notre commun destin;

[1] Louis-Pierre-Marie-François **BAOUR-LORMIAN** (1772—1854), poète et auteur dramatique, membre de l'Académie française en 1815, né à Toulouse.

On a de lui une imitation en vers d'Ossian, une traduction en vers de la *Jérusalem délivrée*, et une tragédie intitulée *Omasis ou Joseph en Egypte*. Il se montra hostile au romantisme contre lequel il écrivit avec vigueur, sans même s'inquiéter des lois de la politesse. Dans son *Canon d'alarme*, il parle de ses adversaires en ces termes :

Il semble que l'excès de leur stupide rage
A métamorphosé leurs traits et leur langage;
Il semble, à les ouïr grognant sur mon chemin,
Qu'ils ont vu de Circé la baguette en ma main.

Tu seras insensible à la voix du matin,
Et tu t'endormiras au milieu des nuages.

INVOCATION A LA LUNE.

Ainsi qu'une jeune beauté
Silencieuse et solitaire,
Des flancs du nuage argenté
La lune sort avec mystère.
Fille aimable du ciel, à pas lents et sans bruit,
Tu glisses dans les airs où brille ta couronne,
Et ton passage s'environne
Du cortége pompeux des soleils de la nuit.
Que fais-tu loin de nous, quand l'aube blanchissante
Efface à nos yeux attristés
Ton sourire charmant et tes molles clartés?
Vas-tu, comme Ossian, plaintive, gémissante,
Dans l'asile de la douleur
Ensevelir ta beauté languissante?
Fille aimable du ciel, connais-tu le malheur ?
Maintenant revêtu de toute sa lumière,
Ton char voluptueux roule au-dessus des monts :
Prolonge, s'il se peut, le cours de ta carrière,
Et verse sur les mers tes paisibles rayons.

LES SYLPHES.

La superstition qu'exalte le silence
Sur le mortel crédule à minuit se balance :
L'enfant du Nord, errant au sein des bois profonds,
Des esprits lumineux, des Sylphes vagabonds,
Rois au sceptre de fleurs, à l'écharpe légère,
Voit descendre du ciel la foule mensongère :

Mais s'il attaquait les autres, il avait été fort mal mené lui-même par Ecouchard Lebrun. On se rappelle ce quatrain :

Rien n'est si lent, si lourd
Que monsieur Lormian-Balourd;
Rien n'est si lourd, si lent
Que Monsieur Baour-Lormian.

Lorsque la révolution de 1848 éclata, on voulut enlever à Baour-Lormian une pension assez forte qu'il recevait du ministère. Lamartine monta à la tribune, et défendit avec éloquence l'auteur de l'*Hymne au soleil*, qui était aveugle depuis longtemps, et ne pouvait plus voir l'astre qu'il avait chanté. Baour-Lormian garda sa pension.

On a encore de lui une traduction de *Job; Duranti*, roman historique, 1828, 4 vol.; *Légendes, ballades* et *fabliaux*, 1829, 2 vol.

Baour-Lormian fut en quelque sorte le poète officiel de l'Empire, et il célébra par un hymne le mariage de Napoléon Ier et de Marie-Louise.

Dans la coupe d'un lis tout le jour enfermés,
Et le soir s'échappant par groupes embaumés,
Aux rayons de la lune ils viennent en cadence
Sur l'émail des gazons entrelacer leur danse,
Et de leurs blonds cheveux, dégagés de liens,
Les Zéphyrs font rouler les flots aériens.
O surprise ! bientôt, dans la forêt antique,
S'élève, se prolonge un palais fantastique,
Immense, et rayonnant du cristal le plus pur.
Tout le peuple lutin, sur ses parvis d'azur,
Vient déposer des luths, des roses pour trophées,
Vient marier ses pas aux pas brillants des fées.
Et boire l'hydromel qui pétille dans l'or,
Jusqu'à l'heure où du jour l'éclat douteux encor,
Dissipant cette troupe inconstante et folâtre,
La ramène captive en sa prison d'albâtre.

(*Veillées poétiques et morales.*)

MILLEVOYE [1]

FRAGMENT

DE L'INDÉPENDANCE DE L'HOMME DE LETTRES.

La noble indépendance est l'âme des talents;
Rien ne peut du génie enchaîner les élans :
Ce n'est point pour ramper qu'il a reçu des ailes.
Le sage, en ses écrits au vrai toujours fidèles,
A des succès honteux n'immole point ses mœurs.
Eloigné des partis et sourd à leurs clameurs,
D'un tardif repentir s'épargnant l'amertume,
Il ne vendit jamais ni son cœur, ni sa plume.
On ne le verra point, au prix de ses vertus,
Acheter les faveurs de l'avide Plutus;

[1] **Charles-Hubert MILLEVOYE** (1788—1816), poète descriptif et élégiaque, né à Abbeville.

Il était encore tout jeune, lorsqu'il révéla sa vocation poétique, par de petites fables qui surprirent et charmèrent ses parents. Sa santé était faible, et il fallut beaucoup de soins à sa mère pour l'élever. Sa famille s'étant établie à Paris, Millevoye put étudier sous les meilleurs maîtres. Malgré la mélancolie habituelle de son caractère, mélancolie qui avait sa source dans la maladie de poitrine dont il était atteint, il ne manquait pas d'une certaine énergie morale, et ayant perdu sa fortune, il se mit dans la librairie, pour gagner sa vie honorablement. Sa maladie empira bientôt; il lui fallut chercher l'air pur de la campagne, et il passa, dans la compagnie de sa femme et de sa mère, les quelques jours qui lui restaient à vivre.

User son avenir en des cercles frivoles,
Et d'un monde profane encenser les idoles.
Le front ceint des lauriers qu'il venait de cueillir,
Despréaux dans Auteuil allait se recueillir :
Au fond de ses berceaux, assis près de Molière,
Il confiait ses chants à l'ombre hospitalière;
Et, d'un éclat menteur trop longtemps ébloui,
Ses yeux se reposaient du faste de Louis.
Rousseau, riche d'une âme indépendante et fière,
Transfuge des châteaux, revole à sa chaumière :
Les honneurs, les trésors en vain lui sont offerts;
Pour lui, des fers brillants n'en sont pas moins des fers.
De l'orgueilleux bienfait il repousse l'outrage ;
Il fuit, enveloppé de sa vertu sauvage,
Et porte au sein des bois, sur la cime des monts
Sa longue rêverie et ses pensers profonds.

LA FEUILLE DU CHÊNE.

Reposons-nous sous la feuille du chêne.
Je vous dirai l'histoire qu'autrefois,
En revenant de la cité prochaine,
Mon père, un soir me conta dans les bois.
(O mes amis, que Dieu vous garde un père!
Le mien n'est plus!) — De la terre étrangère,
Seul dans la nuit, et pâle de frayeur,
S'en revenait un riche voyageur.

Reposons-nous sous la feuille du chêne.

Un meurtrier sort du taillis voisin.
O voyageur! ta perte est trop certaine;
Ta femme est veuve, et ton fils orphelin.

On a de lui des compositions diverses, dont plusieurs furent couronnées par l'Académie française, mais il n'a pas réussi dans ses ouvrages de longue haleine. Le genre où il atteint une véritable supériorité, c'est l'élégie mélancolique, pleine de grâce et d'abandon, et tirant, de quelques négligences de style, un charme plus grand peut-être. Son chef d'œuvre est la *Chute des feuilles*, mais on peut remarquer aussi, dans ses poésies, l'*Anniversaire*, le *Poète mourant*, *Priez pour moi*, *Belzunce*, la *Mort de Rotrou*, *le Voyageur*, *l'Indépendance de l'homme de lettres*.

Voici un portrait de Millevoye par M. de Sainte-Beuve, qui nous semble un chef-d'œuvre de grâce et de justesse : « Il chante, il s'égaie, il soupire et, dans son gémissement, s'en va un soir, au vent d'automne, comme une de ces feuilles dont la chute est le sujet de sa douce plainte De tous les jeunes poètes qui ne meurent ni de désespoir, ni de fièvre chaude ni par le couteau, mais doucement et par un simple effet de lassitude naturelle, comme des fleurs dont c'était le terme marqué, Millevoye nous semble le plus aimé, le plus en vue et celui qui restera. Il y a mieux : en nous tous, pour peu que nous soyons poètes, et, si

« Traître, a-t-il dit, nous sommes seuls dans l'ombre;
Mais près de nous vois-tu ce chêne sombre?
Il est témoin : au tribunal vengeur
Il redira la mort du voyageur. »

Reposons-nous sous la feuille du chêne.

Le meurtrier dépouilla l'inconnu:
Il emporta dans sa maison lointaine
Cet or sanglant, par le crime obtenu.
Près d'une épouse industrieuse et sage
Il oublia le chêne et son feuillage;
Et seulement, une fois, la rougeur
Couvrit ses traits au nom du voyageur.

Reposons-nous sous la feuille du chêne.

Un jour enfin, assis tranquillement
Sous la ramée, au bord d'une fontaine,
Il s'abreuvait d'un laitage écumant.
Soudain le vent fraîchit; avant l'automne,
Au sein des airs la feuille tourbillonne;
Sur le laitage, elle tombe,... O terreur!
C'était ta feuille, arbre du voyageur.

Reposons-nous sous la feuille du chêne.

Le meurtrier devint pâle et tremblant :
La verte feuille et la claire fontaine,
Et le lait pur, tout lui parut sanglant.
Il se trahit, on l'écoute, on l'enchaîne :
Devant le juge en tumulte on l'entraîne :
Tout se révèle; et l'échafaud vengeur
Apaise enfin le sang du voyageur.

Reposons-nous sous la feuille du chêne.

nous ne le sommes pas décidément, il existe ou il a existé une certaine fleur de sentiment, de désir, une certaine rêverie première qui bientôt s'en va dans les travaux prosaïques et qui expire dans l'occupation de la vie. Il se trouve, en un mot, dans les trois quarts des hommes, *un poète qui meurt jeune tandis que l'homme survit*. Millevoye est en dehors comme le type personnifié de ce poète jeune qui ne devait pas vivre et qui meurt à trente ans, plus ou moins, en chacun de nous. »

Malgré son caractère doux et affable, Millevoye emprunte des armes à l'ironie en modifiant contre un lecteur de société une pensée connue, dans cette épigramme :

Vos vers tant lus, tant relus,
Ont fait émeute au Parnasse.
Publiez-les donc, de grâce,
Afin qu'on n'en parle plus.

SENTENCE DÉTACHÉE.

Le malheureux qui prie est déjà consolé.

L'ANNIVERSAIRE.

Hélas ! après dix ans je revois la journée
Où l'âme de mon père aux cieux est retournée:
L'heure sonne : j'écoute... O regrets ! ô douleurs !
Quand cette heure eut sonné, je n'avais plus de père:
On retenait mes pas loin du lit funéraire :
On me disait : « Il dort ; » et je versais des pleurs.
Mais du temple voisin quand la cloche sacrée,
Annonça qu'un mortel avait quitté le jour ;
Chaque son retentit dans mon âme navrée,
Et je crus mourir à mon tour.
Tout ce qui m'entourait me racontait ma perte :
Quand la nuit dans les airs jeta son crêpe noir,
Mon père à ses côtés ne me fit plus asseoir,
Et j'attendis en vain à sa place déserte
Une tendre caresse et le baiser du soir.

Je voyais l'ombre auguste et chère
M'apparaître toutes les nuits ;
Inconsolable en mes ennuis,
Je pleure tous les jours, même auprès de ma mère.
Ce long regret, dix ans ne l'ont point adouci ;
Je ne puis voir un fils dans les bras de son père,
Sans dire en soupirant : « J'avais un père aussi ! »
Son image est toujours présente à ma tendresse.
Ah ! quand le pâle automne aura jauni les bois,
O mon père! je veux promener ma tristesse
Aux lieux où je te vis pour la dernière fois.
Sur ces bords que la Somme arrose,
J'irai chercher l'asile où ta cendre repose ;
J'irai d'une modeste fleur
Orner ta tombe respectée ;
Et sur la pierre, encor de larmes humectée,
Redire ce chant de douleur.

(*Elégies, livre* 1er).

LA CHUTE DES FEUILLES [1].

De la dépouille de nos bois,
L'automne avait jonché la terre :

[1] Voici, de cette élégie célèbre, deux variantes, propres à fournir au lecteur l'occasion d'un petit exercice de critique comparative :

De la dépouille de nos bois
L'automne avait jonché la terre;

De la dépouille de nos bois
L'automne avait jonché la terre;

Le bocage était sans mystère,
Le rossignol était sans voix.
Triste et mourant, à son aurore,
Un jeune malade, à pas lents,
Parcourait une fois encore
Le bois cher à ses premiers ans :
« Bois, que j'aime ! adieu... je succombe ;
Votre deuil me prédit mon sort ;
Et dans chaque feuille qui tombe
Je vois un présage de mort.
Fatal oracle d'Epidaure,
Tu m'as dit : — Les feuilles des bois
A tes yeux jauniront encore,
Mais c'est pour la dernière fois.
L'éternel cyprès t'environne :
Plus pâle que la pâle automne,
Tu t'inclines vers le tombeau.
Ta jeunesse sera flétrie
Avant l'herbe de la prairie,
Avant les pampres du coteau —
Et je meurs !... De leur froide haleine
M'ont touché les sombres autans :
Et j'ai vu comme une ombre vaine
S'évanouir mon beau printemps.
Tombe, tombe, feuille éphémère !

Le bocage était sans mystère,
Le rossignol était sans voix.
Triste, et mourant, à son aurore,
Un jeune malade à pas lents,
Parcourait une fois encore
Le bois cher à ses premiers ans.
« Bois que j'aime, adieu, je succombe ;
Votre deuil me prédit mon sort ;
Et dans chaque feuille qui tombe
Je vois un présage de mort.
Fatal oracle d'Epidaure,
Tu m'as dit : — Les feuilles des bois
A tes yeux jauniront encore :
Mais c'est pour la dernière fois.
L'éternel cyprès se balance ;
Déjà sur ta tête en silence
Il incline ses longs rameaux :
Ta jeunesse sera flétrie
Avant l'herbe de la prairie,
Avant le pampre des coteaux.
Et je meurs !... De leur froide haleine
M'ont touché les sombres autans ;
Et j'ai vu comme une ombre vaine
S'évanouir mon beau printemps !
Tombe, tombe, feuille éphémère !

Et dans le vallon solitaire
Le rossignol était sans voix.
Triste, et mourant à son aurore,
Un jeune homme, seul, à pas lents,
Parcourait une fois encore
Le bois cher à ses premiers ans :
« Bois que j'aime, adieu... je succombe ;
Ton deuil m'avertit de mon sort,
Et dans chaque feuille qui tombe
Je vois un présage de mort.
Fatal oracle d'Epidaure,
Tu m'as dit : — Les feuilles des bois
A tes yeux jauniront encore,
Et c'est pour la dernière fois.
La nuit du trépas t'environne ;
Plus pâle qu'une fleur d'automne,
Tu t'inclines vers le tombeau.
Ta jeunesse sera flétrie
Avant l'herbe de la prairie,
Avant le pampre du coteau.
Et je meurs !... De la vie à peine
J'avais compté quelques instants :
Et j'ai vu comme une ombre vaine
S'évanouir mon beau printemps.
Tombe, tombe, feuille éphémère !

Voile aux yeux ce triste chemin ;
Cache au désespoir de ma mère
La place où je serai demain.
Mais vers la solitaire allée,
Si mon amante, échevelée,
Venait pleurer quand le jour fuit,
Eveille par ton léger bruit
Mon ombre un instant consolée ! »

Il dit, s'éloigne... et sans retour !...
La dernière feuille qui tombe
A signalé son dernier jour.
Sous le chêne on creusa sa tombe...
Mais son amante ne vint pas
Visiter la pierre isolée :
Et le pâtre de la vallée
Troubla seul du bruit de ses pas
Le silence du mausolée.

PRIEZ POUR MOI [1].

Dans la solitaire bourgade,
Rêvant à ses maux tristement,
Languissait un pauvre malade
D'un long mal qui va consumant.
Il disait : « Gens de la chaumière,
Voici l'heure de la prière
Et les tintements du beffroi :
Vous qui priez, priez pour moi.

Couvre, hélas ! ce triste chemin ;
Cache au désespoir de ma mère
La place où je serai demain.
Mais si mon amante voilée,
Au détour de la sombre allée
Venait pleurer quand le jour fuit,
Eveille par ton léger bruit
Mon ombre un instant consolée. »

Il dit, s'éloigne... et sans retour !...
La dernière feuille qui tombe
A signalé son dernier jour.
Sous le chêne on creusa sa tombe...
Mais son amante ne vint pas
Visiter la pierre isolée ;
Et le pâtre de la vallée
Troubla seul du bruit de ses pas
Le silence du mausolée.

Et, couvrant ce triste chemin,
Cache au désespoir de ma mère
La place où je serai demain.
Mais si mon amante voilée,
Au détour de la sombre allée
Venait pleurer quand le jour fuit,
Eveille par un faible bruit
Mon ombre un instant consolée. »

Il dit, s'éloigne... et sans retour !...
Sa dernière heure fut prochaine :
Vers la fin du troisième jour,
On l'inhuma sous le vieux chêne...
Sa mère (peu de temps, hélas !)
Visita la pierre isolée :
Mais son amante ne vint pas :
Et le pâtre de la vallée
Troubla seul du bruit de ses pas
Le silence du mausolée.

[1] Derniers vers de l'auteur, composés huit jours avant sa mort.

Mais quand vous verrez la cascade
Se couvrir de sombres rameaux,
Vous direz : — Le jeune malade
Est délivré de tous les maux ! —
Lors revenez sur votre rive
Chanter la complainte naïve ;
Et quand tintera le beffroi,
Vous qui priez, priez pour moi.

Quand à la haine, à l'imposture,
J'oppose mes mœurs et le temps,
D'une vie honorable et pure
Le terme approche, je l'attends.
Il fut court, mon pèlerinage,
Je meurs au printemps de mon âge,
Mais du sort je subis la loi :
Vous qui priez, priez pour moi.

Ma compagne, ma seule amie,
Digne objet de constant amour !
Je t'avais consacré ma vie,
Hélas ! et je ne vis qu'un jour.
Plaignez-la, gens de la chaumière,
Lorsqu'à l'heure de la prière
Elle viendra sous le beffroi
Vous dire aussi : Priez pour moi."

PICHAT [1].

FRAGMENT DE LÉONIDAS.

ACTE III, SCÈNE VI.

Léonidas (*aux trois cents Spartiates.*)

Eh bien! écoutez donc l'espoir qu'un dieu m'inspire,
Et le but salutaire où notre mort aspire!
Contre ce roi barbare, et qui compte aux combats
Autant de nations que nos rangs de soldats,
Que pourraient tous les Grecs? Puissance inattendue,
Il faut qu'une vertu, même à Sparte inconnue,

[1] **Michel PICHAT** (1790—1828), poète tragique, né à Vienne (Isère). — *Léonidas*, 1825, *Guillaume Tell*, 1830. Ces deux tragédies obtinrent un grand succès, que le temps n'a pas confirmé.

Frappe, étonne, confonde un despote orgueilleux.
De notre sang versé va sortir, en ces lieux,
Une leçon sublime; elle enseigne à la Grèce
Le secret de sa force, aux Perses leur faiblesse.
Devant nos corps sanglants on verra le grand roi
Pâlir de sa victoire, et reculer d'effroi :
Oui, s'il ose franchir le pas des Thermopyles,
Il frémira d'apprendre, en marchant sur nos villes,
Que dix mille après nous y sont prêts pour la mort.
Mais, que dis-je? dix mille ! O généreux transport!
Notre exemple en héros va féconder la Grèce!
Un cri vengeur succède au cri de sa détresse :
Patrie! indépendance! A ce cri tout répond
Des monts de Messénie aux mers de l'Hellespont,
Et cent mille héros, qu'un saint accord anime,
S'arment, en attestant notre mort unanime.
Au bruit de leurs serments, sur ces rochers sacrés,
Réveillez-vous alors, ombres qui m'entourez!
Voyez, en fugitif, sur une frêle barque,
L'Hellespont emporter ce superbe monarque,
Et la Grèce éclipsant ses exploits les plus beaux,
Rassurer son Olympe au pied de nos tombeaux.

Si de tels intérêts j'ose un moment descendre,
Amis, je vous dirai quel culte à notre cendre
Vont consacrer l'histoire et la postérité.
Oui, nous nous emparons d'une immortalité
Où nulle gloire humaine encor n'est parvenue;
Et, quand de Sparte enfin l'heure sera venue,
De ses débris sacrés, qui ne se tairont pas,
Les tyrans effrayés détourneront leurs pas.
Alors, des temps fameux levant les voiles sombres,
Le voyageur sur Sparte évoquera nos ombres,
Et, de Léonidas et de ses compagnons,
Les échos n'auront pas oublié les grands noms.

LA REINE HORTENSE [1].

LES CHARMES DE LA PATRIE.

Je vais revoir cette terre chérie,
J'irai mourir où j'ai reçu le jour;
Que je vous plains, vous chez qui la patrie
N'éveille pas un sentiment d'amour !

[1] La Reine **HORTENSE** de Beauharnais (1783—1837), femme de Louis

Champs fortunés des jeux de notre enfance,
Semés pour nous de tendres souvenirs,
Vous nous offrez la double jouissance
De nos premiers, de nos derniers plaisirs.

Tout ici-bas ressent la sympathie
Qui nous rappelle où fut notre berceau;
Heureux penchant qui fait aimer la vie,
Et prête un charme aux horreurs du tombeau!

Dans les ennuis d'une trop longue absence,
J'aime à rêver à mes anciens plaisirs;
Mon cœur renaît, ma muse est l'espérance,
Et je jouis en chantant mes désirs.

NODIER [1].

LE STYLE NATUREL.

FRAGMENT.

La parole est la voix de l'âme,
Elle vit par le sentiment;
Elle est comme une pure flamme
Que la nuit du néant réclame
Quand elle manque d'aliment.

Elle part, prompte et fugitive,
Comme la flèche qui fend l'air,
Et son trait vif, rapide et clair,
Va frapper la foule attentive
D'un jour plus brillant que l'éclair.

Le simple c'est le beau que j'aime,
Qui, sans frais, sans tours éclatants,
Fait le charme de tous les temps.
Je donnerais un long poème
Pour un cri du cœur que j'entends.

En vain une muse fardée
S'enlumine d'or et d'azur.
Le naturel est bien plus sûr:
Le mot doit mûrir sur l'idée,
Et puis tomber comme un fruit mûr.

Bonaparte, roi de Hollande, était fille du vicomte Alexandre de Beauharnais et de Joséphine Tascher de la Pagerie, depuis impératrice des Français, et sœur du prince Eugène. Elevée par Mme Campan, elle fut habile musicienne et composa les airs de plusieurs romances, dont la plus populaire est *Partant pour la Syrie* (voir p. 422). Lors de l'invasion de 1814, elle prit le titre de *duchesse de Saint-Leu*. « Je n'ai jamais vu, disait Louis XVIII, de femme qui réunisse tant de grâce à des manières si distinguées. »

[1] Pour la notice biogr. voy. page 279. Voici comment, dans le *Poète malheureux*, il décrit les épreuves et les tribulations de sa vie :

Muses, je n'aime plus l'éclat de vos guirlandes;
L'odeur de vos parfums est pour moi sans douceurs,
Mégère veut d'autres offrandes.
A déchirer mon sein elle excite ses sœurs.

LE RETOUR AU VILLAGE.

Je vais revoir mon village,
Les lieux que j'ai tant chéris,
Et la montagne sauvage,
Et les églantiers fleuris :
Douce trève
Qu'un long rêve
Qui s'achève
Laisse encore à mes esprits.

Je verrai la croix qui penche
Au front des rochers alpins,
Et les tapis de pervenche,
Et les halliers d'aubépins,
Et la mousse,
Qui repousse,
Molle et douce,
A l'abri des noirs sapins.

Je reverrai la bruyère
Qui s'incline en gémissant,
Je reverrai la clairière
Où le ruisseau va glissant,
Et son onde
Vagabonde
Qui féconde
Le pacage verdissant.

Voici la vieille ramée
Où, dans ses riches habits,
La luciole enflammée
Tombe en nuages subits,
Quand son aile
La décèle,
Et recèle
Les feux de mille rubis.

Mais je ne verrai plus Lise
Après un joyeux banquet,
Essayer devant l'église
Le jeu de son œil coquet,
Et surprise,
Par méprise
A la brise
Abandonner son bouquet.

Mais je ne verrai plus Flore,
Qui chantait tous les matins;
Mais je ne verrai plus Laure,
Boudeuse aux regards mutins;
Clémentine,
Augustine,
Et Justine,
Joli trio de lutins.

Le soleil, toujours le même,
Parcourt des chemins tracés;
Et de son beau diadème
Nul traits ne sont effacés.
Ce qui passe
Et s'efface
C'est la trace
Des plaisirs qui sont passés.

C'est elle qui, des nuits dissipant les ténèbres,
M'apparaît tout à coup sous d'informes lambeaux.
A la pâle clarté de ses torches funèbres,
C'est elle qui m'égare au milieu des tombeaux.
Moins malheureux que moi, malheureux fils d'Atride,
Sa haine impitoyable épargna tes liens.
Tu retrouveras ta sœur aux autels de Tauride;
Un ami te suivait, et j'ai perdu les miens.

Viens! Sous ces marbres froids, c'est là qu'elle repose!
Elle! une forme absente, un souvenir confus.

LE BUISSON.

S'il est un buisson quelque part
Bordé de blancs fraisiers ou de noires prunelles,
Ou de l'œil de la vierge aux riantes prunelles,
Dans le creux des fossés, à l'abri d'un rempart...

Ah! si son ombre printanière
Couvrait avec amour la pente d'un ruisseau,
D'un ruisseau qui bondit sans souci de son eau,
Et qui va réjouir l'espoir de la meunière!...

Si la liane aux blancs cornets
Y roulait en nœuds verts sur la branche embellie!
S'il protégeait au loin le muguet, l'ancolie,
Dont les filles des champs couronnent leurs bonnets!

Si ce buisson, nid de l'abeille,
Attirait quelque jour une vierge aux yeux doux,
Qui viendrait en dansant, et sans penser à nous,
De boutons demi clos enrichir sa corbeille!...

S'il était aimé des oiseaux;
S'il voyait sautiller la mésange hardie;
S'il accueillait parfois la linotte étourdie,
Echappée, en boîtant, au piége des réseaux!...

S'il souriait, depuis l'aurore,
A l'abord inconstant d'un léger papillon,
Tout bigarré d'azur, d'or et de vermillon,
Qui va, vole et revient, vole et revient encore!...

Si dans la brûlante saison,
D'une nuit sans lumière éclaircissant les voiles,
Les vers luisants venaient y semer leurs étoiles,
Qui de rayons d'argent blanchissent le gazon!...

Le matin sourit à la rose,
Et l'étoile du soir ne la retrouve plus.
O toi que j'adorais, toi que je pleure encore,
Toi que cherchent mes yeux dans l'immense avenir,
Dis-moi si ces débris que la terre dévore
Du feu qui t'animait gardent le souvenir!
Dis-moi si, d'un hymen que trahit la nature,
Il est vrai que la mort rompit les nœuds jaloux,
Que tu sois libre enfin d'une chaîne parjure
Et que l'éternité me nomme ton époux!

Si, longtemps, des feux du soleil,
Il pouvait garantir une fosse inconnue!
Enfants! dites-le-moi! l'heure est si bien venue!
Il fait froid. Il est tard. Je souffre, et j'ai sommeil.

LE TRÉSOR ET LES TROIS HOMMES.

FABLE IMITÉE DE DIDEROT.

Trois hommes (c'est bien peu pour en trouver un bon)
D'un trésor en commun firent la découverte.
En profitèrent-ils? l'histoire dit que non;
Ils ne sont pas les seuls dont l'or ait fait la perte.

A quoi sert un trésor sans Bacchus et Cérès?
Ces hommes eurent faim; à la ville prochaine
L'un des trois du repas va chercher les apprêts.
« Pour ces gens-ci, dit-il, la mort serait certaine.
Si je voulais... Alors les dieux savent combien
De l'un et l'autre lot j'augmenterais le mien!
Et je laisse échapper une pareille aubaine! »
On peut juger qu'il n'en fit rien.
Quiconque pense au crime est près de s'y résoudre.
Sur un plat du festin il mit certaine poudre
Qui devait envoyer nos trouveurs de trésors
Finir leur banquet chez les morts.

Pendant qu'en son esprit il supputait la somme,
Le couple de là-bas lui brassait même tour.
Et le même destin l'attendait au retour.
Il vient, on l'embrasse, on l'assomme;
L'endroit qui cachait l'or tient le forfait caché.
En place on enterre notre homme;
On divisa sa part avant d'avoir touché
Aux mets apportés par le traître:
Mais l'effet du poison ne tarda pas beaucoup;
La mort fit cette fois trois conquêtes d'un coup,
Et le trésor resta sans maître.

Mme DUFRÉNOY [1].

DERNIERS MOMENTS DE BAYARD.

Renaissez dans mes chants, nobles mœurs de nos pères!
Honneur, foi, loyauté, vertus héréditaires,

[1] **Adélaïde-Gillette BILLET**, dame **DUFRÉNOY** (1765—1825), littérateur et

Que dans les vieux châteaux l'aïeul en cheveux blancs
Transmettait d'âge en âge à ses nobles enfants!
Renaissez, jours fameux, religion! patrie!
Et toi, dont la mémoire à jamais est chérie,
Bayard, toi dont le nom rappelle avec grandeur
Tout ce qu'ont eu d'éclat ces siècles de l'honneur;
Ta gloire ne meurt pas : le temps la renouvelle;
Au sage comme au brave il t'offre pour modèle;
Ton grand cœur au-dessus des caprices du sort
Se montra tout entier dans les bras de la mort;
J'apporte à ton cercueil l'hommage de la France!
Déjà de Bonnivet l'orgueilleuse imprudence
Fuyait loin de Milan, où toujours les Français
Ont par de grands revers payé de grands succès;
Bayard restait encore, et de sa renommée
Seul pouvait protéger les débris de l'armée;
Tout à coup, ô douleur! le tube meurtrier
De ses traits foudroyants a frappé le guerrier;
Atteint d'un coup mortel, sur l'arène sanglante
Il tombe, tout son camp jette un cri d'épouvante;
Mais lui, dans la mort même incapable d'effroi,
Nomme en tombant son Dieu, sa Patrie et son Roi!
— Je suis mort, cria-t-il; mais gardez votre place,
L'ennemi jusque au bout ne me verra qu'en face.
Il dit; et le héros respirant à moitié,
Sous un arbre voisin avec peine appuyé,
De sa mourante main ressaisissant son glaive
Après un long effort quelque temps se relève,
Du geste et du regard excite nos soldats;
Et déchiré, couvert des ombres du trépas,
Son front, que par degré la douleur décolore,
Tourné vers l'ennemi l'épouvantait encore!

---

poète, née à Nantes. Elle a écrit des ouvrages d'éducation et des poésies élégiaques qui ne sont pas sans mérite, mais elle est surtout connue par une belle chanson que lui adressa Béranger, chanson dont voici le refrain :

Veille, ma lampe, veille encore,
Je lis les vers de Dufrénoy.

Ses premiers vers furent publiés en 1806. En 1814, l'Académie lui décerna un prix pour les *Derniers moments de Bayard*, dont nous donnons ici un extrait.

Son fils, **Pierre-Armand DUFRÉNOY** (1792—1857), célèbre géologue, membre de l'Académie des sciences, né à Sevran (Seine-et-Oise) Il a exécuté, avec Elie de Beaumont, la *carte géologique de la France*, pour laquelle tous deux parcoururent à pied plus de 80,000 kilomètres de développement. Ce travail monumental fut publié en 1841, en 6 feuilles, et 3 vol. d'*Explications*.

AIMÉ MARTIN [1].

LE CHEVALIER [2].

Honneur au chevalier qui s'arme pour la France!
Dans les champs de l'honneur il reçut la naissance;
Bercé dans un écu, dans un casque allaité,
Déchirant des lions le flanc ensanglanté,
Il marche sans repos où la gloire l'appelle.
A l'aspect du combat son visage étincelle.
L'amour arme son bras, et l'honneur le conduit.
Il paraît : tout frissonne; il combat, tout s'enfuit.
Au sein de la tempête étendu sur la terre,
Il dort paisiblement au fracas du tonnerre;
Et lorsque la poussière, en épais tourbillons,
Cache des ennemis les sanglants bataillons,
Lui seul les voit encore et s'élance avec joie,
Semblable à l'aigle altier qui découvre sa proie,
Et qui, dans sa fureur, plongeant du haut des cieux,
La frappe, la saisit, la déchire à nos yeux.
Les montagnes, les bois et les mers orageuses,
Des Sarrasins vaincus les rives malheureuses,
Ont retenti souvent du bruit de ses exploits.
Il venge la faiblesse, il protége les rois.
Vingt troupes de guerriers devant lui dispersées,
Les coursiers effrayés, les armes fracassées
Comblent tous les désirs de son cœur belliqueux;
Et voilà ses plaisirs, ses fêtes et ses jeux.

---

[1] Pour la notice biographique, voy. page 282.

[2] Ce morceau est imité d'un passage d'un vieux fabliau, traduit par Legrand D'Aussy. Voici le texte original :

Qui est li gentis Bachelers
Qui d'espée fu engendrez,
Et parmi li hiaume alétiez
Et dedans un escu berciez
Et de char de lion norris,
Et au grand tonnoire endormis,
Et au visaige de dragon,
Jex de liépart, cuer de lion,
Dents de sengler, isniaux com tigre;
Qui d'un estorbeillon s'ennivre,
Et qui fet de son poing maçue,
Qui cheval et chevalier rue
Jusqu'à la terre comme foudre,
Qui voit plus cler parmi la poudre
Que faucons ne fet.....
Qui torne ce devant derrière
Un tornois por son cors déduire;
Ne cuide que rien li puist nuire,
Qui tressaut la mer d'Engleterre
Por une aventure conquerre;
Si fet-il les mons de Mon-Geu,
Là sont ses festes et si geu;
Et s'il vient à une bataille,
Ainsi li vens fet la paille,
Les fet fuir par devant lui.
Ne veust jouster à nului
Fors que du pié, fors que l'estrié
S'abat cheval et chevalier;
Et souvent le crève par force;
Fer, ne fust, platine, n'escorce
Ne puet contre ses cops durer,
Et puet tant le hiaume endurer
Qu'à dormir ne à sommeiller
Ne lui covient d'autre oreiller;
Ne ne demande autres dragiés
Que pointes d'espées brisiés.. ..

On voit que, malgré la barbarie du langage, l'original est bien supérieur comme feu et comme énergie à la pâle imitation d'Aimé-Martin.

GUIRAUD [1].

LE PETIT SAVOYARD.

Première élégie. — Le Départ.

« Pauvre petit, pars pour la France.
Que te sert mon amour? je ne possède rien.
On vit heureux, ailleurs; ici, dans la souffrance.
Pars, mon enfant, c'est pour ton bien.
Tant que mon toit put te suffire.
Tant qu'un travail utile à mes bras fut permis,
Heureuse et délaissée en te voyant sourire,
Jamais on n'eût osé me dire :
Renonce aux baisers de ton fils.
Mais je suis veuve; on perd sa force avec la joie.
Triste et malade, où recourir ici?
Où mendier pour toi? chez des pauvres aussi!
Laisse ta pauvre mère, enfant de la Savoie;
Va, mon enfant, où Dieu t'envoie.
Mais, si loin que tu sois, pense au foyer absent;
Avant de le quitter, viens, qu'il nous réunisse.
Une mère bénit son fils en l'embrassant :
Mon fils, qu'un baiser te bénisse.
Vois-tu ce grand chêne, là-bas?
Je pourrai jusque-là t'accompagner, j'espère.
Quatre ans déjà passés, j'y conduisis ton père;
Mais lui, mon fils ne revint pas.
Encor, s'il était-là pour guider ton enfance,
Il m'en coûterait moins de t'éloigner de moi;
Mais tu n'as pas dix ans, et tu pars sans défense...
Que je vais prier Dieu pour toi!...
Que feras-tu, mon fils, si Dieu ne te seconde,
Seul, parmi les méchants, car il en est au monde.
Sans ta mère, du moins, pour t'apprendre à souffrir...?
Oh! que n'ai-je du pain, mon fils, pour te nourrir!
Mais Dieu le veut ainsi : nous devons nous soumettre.
Ne pleure pas en me quittant;
Porte au seuil des palais un visage content.
Parfois mon souvenir t'affligera peut-être...
Pour distraire le riche, il faut chanter pourtant.
Chante tant que pour toi la vie est moins amère :

[1] Pour la notice biogr., voyez page 285.

Enfant, prends ta marmotte et ton léger trousseau,
Répète, en cheminant, les chansons de ta mère,
Quand ta mère chantait autour de ton berceau.
Si ma force première encor m'était donnée,
J'irais, te conduisant moi-même par la main;
Mais je n'atteindrais pas la troisième journée;
Il faudrait me laisser bientôt sur ton chemin :
Et moi je veux mourir aux lieux où je suis née.
Maintenant, de ta mère entends le dernier vœu :
Souviens-toi, si tu veux que Dieu ne t'abandonne,
Que le seul bien du pauvre est le peu qu'on lui donne.
Prie, et demande au riche : il donne au nom de Dieu.
Ton père le disait : sois plus heureux : adieu ! »
— Mais le soleil tombait des montagnes prochaines,
Et la mère avait dit : Il faut nous séparer;
Et l'enfant s'en allait à travers les grands chênes,
Se tournant quelquefois, et n'osant pas pleurer.

Deuxième élégie. — Paris.

« J'ai faim; vous qui passez, daignez me secourir.
Voyez : la neige tombe, et la terre est glacée,
J'ai froid : le vent se lève et l'heure est avancée,
Et je n'ai rien pour me couvrir.
Tandis qu'en vos palais tout flatte votre envie,
A genoux sur le seuil, j'y pleure bien souvent;
Donnez : peu me suffit : je ne suis qu'un enfant;
Un petit sou me rend la vie.
On m'a dit qu'à Paris je trouverais du pain;
Plusieurs ont raconté, dans nos forêts lointaines,
Qu'ici le riche aidait le pauvre dans ses peines;
Hé bien! moi, je suis pauvre, et je vous tends la main.
Faites-moi gagner mon salaire;
Où me faut-il courir? dites, j'y volerai.
Ma voix tremble de froid : hé bien ! je chanterai,
Si mes chansons peuvent vous plaire...
Il ne m'écoute pas, il fuit;
Il court dans une fête, et j'en entends le bruit,
Finir son heureuse journée;
Et moi, je vais chercher, pour y passer la nuit,
Cette guérite abandonnée.
Au foyer paternel quand pourrai-je m'asseoir!
Rendez-moi ma pauvre chaumière,
Le laitage durci qu'on partageait le soir,
Et, quand la nuit tombait, l'heure de la prière

Qui ne s'achevait pas sans laisser quelque espoir.
Ma mère, tu m'as dit, quand j'ai fui ta demeure :
« Pars, grandis et prospère, et reviens près de moi. »
Hélas! et, tout petit, faudra-t-il que je meure
Sans avoir rien gagné pour toi?
Non, l'on ne meurt point à mon âge;
Quelque chose me dit de reprendre courage...
Eh! que sert d'espérer!... que puis-je attendre enfin!...
J'avais une marmotte, elle est morte de faim. »
— Et faible, sur la terre il reposait sa tête,
Et la neige, en tombant, le couvrait à demi;
Lorsqu'une douce voix, à travers la tempête,
Vint réveiller l'enfant par le froid endormi;
« Qu'il vienne à nous celui qui pleure,
Disait la voix mêlée au murmure des vents :
L'heure du péril est notre heure :
Les orphelins sont nos enfants. »
— Et deux femmes en deuil recueillaient sa misère :
Lui, docile et confus, se levait à leur voix;
Il s'étonnait d'abord; mais il vit dans leurs doigts
Briller la croix d'argent au bout du long rosaire,
Et l'enfant les suivit en se signant deux fois.

Troisième élégie. — Le Retour.

Avec leurs grands sommets, leurs glaces éternelles,
Par un soleil d'été, que les Alpes sont belles!
Tout dans leurs frais vallons sert à nous enchanter.
La verdure, les eaux, les bois, les fleurs nouvelles.
Heureux qui sur ces bords peut longtemps s'arrêter!
Heureux qui les revoit, s'il a pu les quitter!
Quel est ce voyageur que l'été leur renvoie,
Seul, loin dans la vallée, un bâton à la main?
C'est un enfant... il marche, il suit le long chemin
Qui va de France à la Savoie.
Bientôt de la colline il prend l'étroit sentier :
Il a mis ce matin la bure du dimanche,
Et dans son sac de toile blanche
Est un pain de froment qu'il garde tout entier.
Pourquoi tant se hâter à sa course dernière?
C'est que le pauvre enfant veut gravir le coteau,
Et ne point s'arrêter qu'il n'ait vu son hameau,
Et n'ait reconnu sa chaumière.
Les voilà!... tels encor qu'ils les a vus toujours,
Ces grands bois, ce ruisseau qui fuit sous le feuillage!

Il ne se souvient plus qu'il a marché dix jours :
Il est si près de son village !
Tout joyeux il arrive et regarde... mais quoi !
Personne ne l'attend ! sa chaumière est fermée !
Pourtant du toit aigu sort un peu de fumée,
Et l'enfant plein de trouble : « Ouvrez, dit-il, c'est moi. »
La porte cède : il entre : et sa mère attendrie,
Sa mère, qu'un long mal près du foyer retient,
Se relève à moitié, tend les bras et s'écrie :
« N'est-ce pas mon fils qui revient? »
Son fils est dans ses bras qui pleure et qui l'appelle :
« Je suis infirme, hélas ! Dieu m'afflige, dit-elle;
Et depuis quelques jours je te l'ai fait savoir,
Car je ne voulais pas mourir sans te revoir. »
Mais lui : « De votre enfant vous étiez éloignée :
Le voilà qui revient; ayez des jours contents;
Vivez : je suis grandi, vous serez bien soignée;
Nous sommes riches pour longtemps. »
Et les mains de l'enfant, des siennes détachées,
Jetaient sur ses genoux tout ce qu'il possédait,
Les trois pièces d'argent dans sa veste cachées,
Et le pain de froment que pour elle il gardait.
Sa mère l'embrassait et respirait à peine,
Et son œil se fixait, de larmes obscurci,
Sur un grand crucifix de chêne
Suspendu devant elle et par le temps noirci.
« C'est lui, je le savais, le Dieu des pauvres mères
Et des petits enfants, qui du mien a pris soin;
Lui, qui me consolait quand mes plaintes amères
Appelaient mon fils de si loin.
C'est le Christ du foyer que les mères implorent,
Qui sauve nos enfants du froid et de la faim.
Nous gardons nos agneaux, et les loups les dévorent,
Nos fils s'en vont tout seuls... et reviennent enfin.
Toi, mon fils, maintenant me seras-tu fidèle?
Ta pauvre mère infirme a besoin de secours,
Elle mourrait sans toi. » — L'enfant, à ces discours,
Grave, et joignant ses mains, tombe à genoux près d'elle.
Disant : « Que le bon Dieu vous tasse de longs jours ! »

LA SŒUR GRISE.

« J'ai laissé pour toujours la maison paternelle;
Mes jeunes sœurs pleuraient, ma pauvre mère aussi.
Oh ! qu'un regret tardif me rendrait criminelle !
Ne suis-je pas heureuse ici?

Ne m'abandonne pas, toi qui m'as appelée,
Dieu, qui mourus pour nous, mon Dieu, je t'appartiens!
Et moi qui console et soutiens,
J'ai besoin d'être consolée.

Ignorante du monde avant de le quitter,
Je ne le hais point; et peut-être
(Un mourant me l'a dit) j'aurais dû le connaître,
Pour ne jamais le regretter.

Quand je me sens reprendre à sa joie éphémère,
Faible encor du dernier adieu,
J'embrasse ta croix, ô mon Dieu!...
Je n'embrasserai plus ma mère.

Consolé par ma voix à son heure suprême,
Bien souvent le pécheur s'endort moins agité.
Que dis-je? le mourant me console lui-même
De ce monde si vain, qu'avant lui j'ai quitté.
Et lorsque dans ses yeux une dernière flamme
Révèle un saint espoir, né d'une ardente foi,
Je recommande à Dieu de recevoir son âme,
Au mourant de prier pour moi!

GALLOIX [1].

FRAGMENTS DE LA NUIT DE NOEL.

L'air est glacé, mais la nuit est sereine,
Les astres clairs nagent en un ciel pur,
J'entends gémir les eaux de la fontaine,
Le firmament étale son azur.

L'airain battu d'un coup triste et sonore,
Seul a troublé le repos de la nuit,
Il est une heure, et moi je veille encore;
Je veille seul et le repos me fuit.

Oh! que de fois le silence nocturne
Prêta son calme à mes songes divers!

[1] **Imbert GALLOIX** (1807—1828), jeune poète de talent, enlevé par une mort prématurée. Il a écrit avec beaucoup de grâce dans le genre élégiaque.

Oh ! que de fois ma lampe taciturne,
M'a vu rêver, lire, tracer des vers !

Nuit de Noël, derniers jours de l'année,
Oh ! que de jeux, de paix et de plaisirs
Vous rappelez à mon âme fanée !
Et tout a fui sous de nouveaux désirs !

Comme d'un rêve aussi doux que rapide,
Il m'en souvient de ce bonheur passé,
Bonheur d'enfance, imprévoyant, avide,
Que la raison a si vite effacé....

Il me souvient de ces cadeaux magiques
A mon réveil offerts dès le matin,
Et du foyer, et de plombs fantastiques,
Dont les contours présageaient le destin.

Me disaient-ils que je serais poète,
Victime, hélas ! des désirs de mon cœur ?
Que le chagrin ferait courber ma tête,
Et que jamais je n'en serais vainqueur ?...

*
* *

Déjà la cloche a répété quatre heures ;
Je veille encor, je veille pour chanter,
Un bruit soudain ébranle nos demeures ;
Quelle douceur je trouve à l'écouter !

Quels sons divins, quelle auguste harmonie
L'airain du temple exhale dans les airs !
Comme l'espoir, mon âme rajeunie
Entend vibrer les célestes concerts.

Nuit de Noël, nuit de paix et de joie,
C'est dans ton sein qu'un Sauveur nous est né.
Le cœur soumis qui marche dans ta voie,
Humble et joyeux, n'est pas abandonné.

O mon Sauveur, viens éclairer ma route !
Viens me couvrir des ailes de la foi !
Ouvre mon âme et dissipe mon doute,
Viens, je t'attends et je me livre à toi.

LES RÊVES DU PASSÉ.

Alors les fleurs croissaient dans la verte prairie;
Dans un ciel glorieux triomphait le soleil,
Des songes printaniers erraient dans mon sommeil;
Le ciel n'était pas froid, l'eau n'était pas tarie,
Alors. — Mais aujourd'hui tout est morne et glacé,
Le cœur est desséché, la nature est flétrie...
Où sont les rêves du passé?

Soleil, tu nous rendras tes splendeurs matinales;
Astres, vaisseaux du ciel, vous voguerez encor,
Jours d'azur de juillet, verts coteaux, moissons d'or,
Horizon du Léman, vieux monts, Alpes natales,
Je voudrais vous revoir, vous, mon ancien trésor!

*
* *

O mes jours de bonheur! ô mes jeunes années!
Entre nous dès longtemps l'adieu s'est prononcé.
J'aime à voir, triste et seul, pâlir mes destinées
Avec les rêves du passé.

Pressy, riant village, asile solitaire,
Le plus cher à mes vœux, le plus doux de la terre,
Sous les arbres en fleurs, n'irai-je plus rêver ?
Blancs rochers du Salève, où j'ai caché des larmes,
Genève, si chérie et si pleine de charmes,
N'irai-je pas vous retrouver?

Hélas! depuis longtemps je végète et je pleure ;
Depuis longtemps, hélas! je redis d'heure en heure :
« Encore une heure de malheur! »
Mais les cieux paternels abritaient mieux ma peine;
Et l'étranger n'a pas, aux rives de la Seine,
D'asile pour les maux du cœur.

Au rives de mon lac je croyais à la gloire;
D'avenir et d'espoir l'amour m'avait bercé.
L'amour! —je n'y crois plus ; mon cœur est délaissé.
La gloire me dédaigne... Oublie, ô ma mémoire,
Les tristes rêves du passé!

ÉLISA MERCŒUR [1].

PHILOSOPHIE [2].

Lorsque je vins m'asseoir au festin de la vie,
Quand on passa la coupe au convive nouveau,
J'ignorais le dégoût dont l'ivresse est suivie,
Et le poids d'une chaîne à son dernier anneau.

Et pourtant, je savais que les flambeaux des fêtes,
Eteints ou consumés, s'éclipsent tour à tour,
Et je voyais les fleurs qui tombaient de nos têtes,
Montrer en s'effeuillant leur vieillesse d'un jour.

J'apercevais déjà sur le front des convives
Des reflets passagers de tristesse ou d'espoir...
Souriant au départ des heures fugitives,
J'attendais que l'aurore inclinât vers le soir.

J'ai connu qu'un regret payait l'expérience,
Et je n'ai pas voulu l'acheter de mes pleurs,
Gardant comme un trésor ma calme insouciance,
Dans leur fraîche beauté j'ai su cueillir les fleurs.

[1] **Elisa MERCŒUR** (1809—1835), célèbre jeune fille poète, née à Nantes. Elle vint à Paris avec sa mère pour y chercher la célébrité et la fortune, qu'elle pensait rencontrer, car Châteaubriand avait honoré ses débuts de la lettre la plus flatteuse, et, en effet, les vers d'Elisa Mercœur se distinguaient par la grâce, par la sensibilité, et par ce rhythme harmonieux, qui est la première qualité de la poésie lyrique. Après bien des efforts, bien des privations secrètes, qui altérèrent sa santé, Elisa Mercœur, soutenue par le noble patronage de Victor Hugo, avait enfin obtenu une pension, mais la révolution de Juillet la lui enleva avant même qu'elle en eût touché le premier quartier. Lorsqu'elle fut morte de dégoût et de langueur, à l'âge de vingt-quatre ans, on fit une souscription pour lui élever une tombe au Père-Lachaise, et sur cette tombe, on a gravé quelques-uns de ses vers.

Elisa Mercœur, qui avait appris seule le latin et l'anglais, a cependant peu écrit en prose. On peut remarquer une nouvelle intitulée : *la Comtesse de Villequier*, dans les *Heures du soir*, parce qu'on y trouve une grande puissance dramatique. Si elle avait vécu, Elisa eût sans doute écrit pour le théâtre. Ses œuvres renferment une tragédie de *Boabdil*. Nous avons déjà donné, p. 397, une poésie gracieuse de cette jeune fille si intéressante.

Sa mère a publié une édition de ses œuvres complètes, en 1843, 2 vol., avec un portrait d'Elisa et des *fac-simile*, etc.

[2] Alibert, qui s'intéressait beaucoup à Elisa Mercœur, lui ayant conseillé de porter quelques vers à un journaliste qui payait la poésie, la jeune fille lui communiqua ce morceau gracieux. Le journaliste ouvrit aussitôt un tiroir, et remit,

Préférant ma démence à la raison du sage,
Si j'ai borné ma vie à l'instant du bonheur,
Toi qui n'as cru jamais aux rêves du jeune âge,
Qu'importe qu'après moi tu m'accuses d'erreur.

En vain tes froids conseils cherchent à me confondre,
L'obtiendras-tu jamais ce demain attendu?
Lorsqu'au funèbre appel il nous faudra répondre,
Nous aurons tous les deux, toi pensé, moi vécu.

Nomme cette maxime ou sagesse ou délire,
Moi, je veux jour à jour dépenser mon destin,
Il est heureux, celui qui peut encor sourire
Lorsque vient le moment de quitter le festin.

(*Œuvres complètes, Tome I*)

MONNERON [1].

MÉDITATION.

Oh si, triste rêveur, passant les bois, les plaines,
Les rochers buissonneux qu'ornent les croix lointaines,
Tu t'arrêtes un soir sur ce roc colossal
Où l'azur s'assombrit autour d'un froid cristal;
Si ton regard, perdu dans les neiges des cimes,
Rencontre le matin dans la nuit des abîmes,
Et si, tout haletant de surprise, d'effroi,

après force compliments, vingt-huit sous à Elisa Mercœur « Qu'est-ce que c'est que ces vingt-huit sous, Monsieur? — C'est le prix de vos vers, Mademoiselle. — Vous payez donc la poésie un sou la ligne? — La vôtre, Mademoiselle; mais celle des autres, nous ne la payons que deux liards. — Reprenez ce prix qui me blesse, et rendez-moi mes vers; je n'ai pas de pensées à deux liards ni à un sou... « Et déchirant sa pièce en mille morceaux, elle la jeta sur le plancher. » (*Œuvres complètes d'Elisa Mercœur*, I, p. 256).

[1] **Frédéric MONNERON** (1813—1837), jeune auteur vaudois, dont on a des *Poésies* recueillies par ses amis, 1852, édition entièrement épuisée, portant comme épigraphe cette strophe magistrale de M. de Sainte-Beuve :

Ah si quelqu'un de vous, poète au long espoir,
Hardi, l'éclair au front, insoucieux de choir,
S'il tombe, hélas! au précipice,
Gardez dans votre cœur, au chantre disparu,
Plus sûr que l'autre marbre auquel on avait cru,
Un tombeau qui veille et grandisse.

« La poésie de Monneron, dit M. Eug. Rambert, porte un cachet national;

Tu planes sur ce monde où Dieu t'a créé roi,
D'un inefiable amour que ta veine s'enflamme,
Car un monde n'est rien au prix d'une seule âme !
Alors, chante plutôt, chante ce grand réveil
Où l'âme secoûra sa fange et son sommeil...
En un hymne d'amour répands ta poésie
A ce banquet funèbre où nous rêvons la vie,
Ne chantons plus, mon âme, un monde sans attraits,
Où, pour nous rappeler la seconde patrie,
L'avenir n'est qu'espoir, le passé que regrets !

(*Préludes.*)

---

elle se nourrit de notre nature et nous élève constamment vers ces Alpes qu'il aimait et qu'il comprenait à sa façon. Elles n'ont pas encore eu d'amant pour les chanter, et pour en faire une terre classique de la poésie. Si Monneron eut vécu, s'il fût devenu tout ce que ses talents annonçaient, il aurait rempli cette tâche. » (*Notice littéraire, placée à la tête des Poésies de Monneron.*)

CONTENU DU TOME II.

a) Du Cours III.

PRÉFACE. . . . . .

SECTION TROISIÈME

CONTENANT LA PÉRIODE COMPRISE ENTRE LA RÉVOLUTION FRANÇAISE ET L'AVÉNEMENT DE LOUIS-PHILIPPE [1790—1830].

INTRODUCTION.

I. Sur la littérature de la Révolution, par VINET. 3
II. Sur la littérature de l'Empire, par VINET. 4
III. Esprit littéraire de la Restauration, par DEMOGEOT. 9
IV. Jugements littéraires de HERRIG et BURGUY. 10

CHOIX DE PROSATEURS.

* CAZOTTE.
Notice sur l'auteur (*en note*). . 19
Un avertissement du ciel. . . . —

LINGUET.
Notice sur l'auteur (*en note*). . 21
Les spectacles d'Angleterre. . —

DESMOULINS.
Notice sur l'auteur (*en note*). . 23
La Terreur en France. . . . —

DE GUIGNES.
Notice sur l'auteur (*en note*) . . 25
Mœurs des anciens Huns. . . —

DE NOÉ.
Notice sur l'auteur (*en note*) . . 26
La bénédiction des drapeaux. . —

ANQUETIL.
Notice sur l'auteur (*en note*). . 27
Fragm. de l'Histoire de France.
I. Exil des Jésuites. . . . . —
Notice sur son frère (*en note*). . 28
II. Tableau de la première moitié du règne de Louis XIV. . 29

GAILLARD.
Notice sur l'auteur (*en note*). . 30
Henri IV et Sully. . . . . —

* PALISSOT.
Notice sur l'auteur; épigramme sur lui. Sentence détachée (*en note*). 31
Jugements littéraires sur quelques auteurs du temps. . . —

* DUCIS.
Notice sur l'auteur, etc. (*en note*). 43
Lettre à Mme Victoire Babois. . —

GRAINVILLE.
Notice sur l'auteur (*en note*). . 45
Le dernier homme. . . . . —

* LA HARPE.
Notice sur l'auteur (*en note*). . 48
Fragments des Eloges.
I. Vie privée de Fénelon. . . —
II. Corneille et Racine. . . . 50
III. Catinat aux Invalides. . . 51
L'homme de lettres. 53
La Harpe dans sa prison en 1794. 54

BERNARDIN DE SAINT-PIERRE.
Notice sur l'auteur; pensées détachées (*en note*). 54
Fragm. des Etudes de la nature.
I. Le fraisier, ou le monde d'insectes sur une plante. —
II. Le lis et la rose. 58

☞ *Avis au relieur* : Voy. plus loin p. VIII.

III. Bonheur de l'obscurité. . . 59
IV. Le sentiment de la divinité. —
Fragment des Harmonies de la nature.
I. Flore. 60
II. Une tempête aux Indes. . —
III. Les forêts agitées par le vent. 61
IV. La rose et le papillon. . . 62
V. Les harmonies de la nature. 63
Fragment de Paul et Virginie.
Mort de Virginie. 63
Lettre sur un voyage à Chantilly. 65

* CHAMFORT.

Notice sur l'auteur; pensées détachées (*en note*). 67
Molière et La Fontaine. . . . —
Caractères et anecdotes.
I. Le voleur et le savant. . . 68
II. La voiture partagée. . . . 69

DE SAUSSURE.

Notice sur l'auteur (*en note*). . 70
La source de l'Arveyron. . . . —

Mme D'ANTREMONT.

Notice sur l'auteur et sur Desforges-Maillard (*en note*). . . 72
Fragment d'une lettre à Voltaire. —
Réponse de Voltaire (*en note*). . 73

MERCIER.

Notice sur l'auteur (*en note*). . 74
Fragments du Tableau de Paris.
II. Nos grand'mères. . . . . —
I. Gare! gare! 75

COUSIN-DESPRÉAUX.

Notice sur l'auteur (*en note*). . 77
Bienfaits des vents. . . . . —

MIRABEAU.

Notice sur l'auteur (*en note*). . 78
Choix de Discours.
I. Sur la mort de Franklin. . —
II. Sur la banqueroute. . . . 79
III. A ses accusateurs. . . . 81
Choix de Lettres à Chamfort.
I. Londres, le 13 octobre 1784. 82
II. Paris, le 1er janvier 1788. . 83
III. Le 5 octobre 1790. . . . —

MALLET DU PAN.

Notice sur l'auteur; pensées détachées (*en note*). 84
Fragment des Mémoires.
Les religieux du Saint-Bernard. —

MAURY.

Notice sur l'auteur; pensée sur la religion, etc. (*en note*). . . 86
Fragments des Panégyriques.
I. De saint Vincent de Paul. . —
II. De saint Louis. 87

* Mme DE CHARRIÈRE.

Notice sur l'auteur (*en note*). . 88
Son portrait, par elle-même. . —

* GINGUENÉ.

Notice sur l'auteur. 89
Fragments de l'Histoire littéraire de l'Italie.
I. Dante Alighieri. . . . . —
II. Machiavel. 90

Mme DE GENLIS.

Notice sur l'auteur; pensée sur la mélancolie (*en note*). . . 91
Fragm. de «l'influence des femmes sur la littérature française.»
Note sur cet ouvrage. . . . —
I. Mort de Marie Stuart. . . —
II. Mme Du Boccage. 92
Fragment des Mémoires.
L'habillement singulier. . . . —

Mme ROLAND.

Notice sur l'auteur et sur son mari; pensées détachées (*en note*). . 93
Fragment des Mémoires.
Arrestation de Mme Roland. . . —
Lettre à M. Henri Bancal. . . 96
Notice sur lui (*en note*). . . . —
Le rossignol et la fauvette, fable (*en note*). 98

VERGNIAUD.

Notice sur l'auteur (*en note*). . —
Sur les massacres de septembre —

* RIVAROL.

Notice sur l'auteur; pensées détachées (*en note*). 100
Fragments détachés.
I. Sur la langue française. . . —
II. La philosophie et la religion. 101
Sur l'esprit français (*en note*). —
III. L'homme et la nature. . . 102
IV. Sur le goût. . . . . —
V. Paris. 103

JOSEPH DE MAISTRE.

Notice sur l'auteur et sur Xavier de Maistre; pensées détachées de ces écrivains (*en note*). . —
Fragments des soirées de Saint-Pétersbourg.
I. Une nuit d'été. . . . . —
II. Le bourreau. 106
III. La loi universelle de la mort. 107
IV. Le levier d'Archimède. . 108
Fragment des Considérations sur la France.
Prophétie sur Washington. . . —

* XAVIER DE MAISTRE.

Pour la notice, v. p. . . . 103

Fragment du Voyage autour de ma chambre.
La perte d'un ami. 109
Fragments de l'Expédition nocturne autour de ma chambre.
I. Contemplation du ciel étoilé. 110
II. Un jour de moins dans la vie. —

M^me^ CAMPAN.

Notice sur l'auteur; vers (*en note*). 112
Le voyage de Varennes. . . . —
Le moyen de plaire. 116

DE SÈZE.

Notice sur l'auteur, Tronchin et Target (*en note*). 117
Fragment de la défense de Louis XVI. . . . . . —

LACÉPÈDE.

Notice sur l'auteur (*en note*).. . 118
La manière d'étudier la physique. —
L'esprit et le génie. . . . . —
Fragment de l'Histoire naturelle des quadrupèdes ovipares.
I. L'Amérique méridionale. . 119
II. Le lézard gris. 120

VOLNEY.

Notice sur Volney et les idéologues (*en note*). 121
Fragm. des Ruines, ou Méditations sur les révolutions des empires.
Les ruines de Palmyre. . . . —
Fragment des Voyages en Syrie et en Egypte.
Les Pyramides. 123

* FONTANES.

Notice sur l'auteur et sur son fils; pensée détachée (*en note*). . 124
Washington (*fragment*). . . . —
Boileau-Despréaux (*id.*). . . . 126
Le cardinal de Richelieu (*id.*). . —

RAMOND.

Notice sur l'auteur (*en note*). . 127
Le Haut-Valais en Suisse (*frag.*). —
La vallée de Campan. 128

GARAT.

Notice sur l'auteur (*en note*) . . 130
Fragment de l'Eloge de Suger.
Saint-Bernard. 130

* L.-P. DE SÉGUR.

Notice sur l'auteur et sur son frère; pensées (*en note*). . . 131
Fragment de l'Histoire du règne de Frédéric-Guillaume II.
Tableau de la situation politique de l'Europe à son avénement. 134
Fragment des Mémoires, souvenirs et anecdotes.
La jeune noblesse française. . . 135
Fragm. de l'Histoire de France.
Saint-Louis prend la croix. . . 135
Fragment de l'Histoire romaine.
Mort de César. 136
Fragm. de la Galerie morale et politique.
Le temps. 137

LEVAILLANT.

Notice sur l'auteur (*en note*). . 139
Fragment des Voyages.
La chasse aux touracos. . . . —

JOUBERT.

Notice sur l'auteur et sentences détachées (*en note*). . . . 141
Son portrait par Châteaubriand. —
La pluie. . . . . —
Portrait de Châteaubriand. . . 142

ÉMERIC DAVID.

Notice sur l'auteur (*en note*). . 144
L'Apollon du Belvédère. . . . —

BRILLAT-SAVARIN.

Notices sur l'auteur; sur les gastronomes célèbres; pensées détachées (*en note*). 145
Fragments de la Physiologie du goût.
I. Les solécismes. . . . . —
II. Le gourmand pris au piége. 147

BONALD.

Notice sur l'auteur; pensées détachées (*en note*). 150
Fragment de la Législation primitive.
Charles XII. . . . . —

* ANDRIEUX.

Notice sur cet auteur; pensées détachées (*en note*). 151
Qu'est-ce que la vertu? (*fragm.*). 153
Sur Collin-d'Harleville (*fragm*). 155
Vers de Collin-d'Harleville. .

LA ROMIGUIÈRE.

Notice sur l'auteur (*en note*). . 156
L'homme ou le corps et l'esprit. —

DESTUTT DE TRACY.

Notice sur l'auteur (*en note*). . . 158
L'éducation morale des enfants. —

* BERCHOUX.

Notice sur l'auteur (*en note*). . 159
Le dîner de l'abbé Cosson. . . —

* M^me^ DE STAEL.

Notice sur l'auteur; pensées détachées (*en note*). 161
Fragm. de l'Essai sur les fictions 161
Fragm. de Corinne ou l'Italie.
Improvisation de Corinne. . 162
Fragments de « l'Allemagne. »

I. De l'aspect de l'Allemagne. 168
II. De la poésie allemande. . 170
III. Fête d'Interlaken. . . . 171
Fragment de Dix ans d'exil.
Moscou. 174
Lettre à Napoléon. . . —

DARU.

Notice sur l'auteur (*en note*). 176
Fragments de l'Histoire de la république de Venise.
I. Origine de Venise. . . . —
II. Conjuration de Marino Falieri. . . . . —
III. Commerce des esclaves. . . 180

BENJAMIN CONSTANT.

Notice sur l'auteur (*en note*). . 181
Rêverie nocturne. . . . . —
Les révolutions du globe.. . . 182
Choix de Portraits historiques.
I. M. de Talleyrand. 183
II. Mme de Staël. 183

* NAPOLÉON Ier.

Notice sur l'auteur; sentences détachées (*en note*). . . . 185
Proclamations à l'armée.
I. Après la bataille de Mondovi. —
II. Avant la bataille des Pyramides. 185
III. La veille d'Austerlitz. . . 187
V. Après la bataille d'Austerlitz —
IV. A la grande Armée. . . . 188
VI. Avant la bataille de Moscou. 189
Fragment du Mémorial de Sainte-Hélène.
La France en 1799. 190
Correspondance intime (*en note*). —

PICARD.

Notice sur l'auteur; pensées détachées (*en note*). 191
Fragment des Oisifs.
Scènes XIV-XX. . . . . —

COLNET.

Notice sur l'auteur (*en note*). . 194
Plaidoyer en faveur des chiens et des chats. . . . . —

CUVIER.

Notice sur l'auteur et sur son frère (*en note*). 197
Progrès des sciences (*fragm.*). . —
Buffon et Linnæus (*fragm.*). . 200
Les oiseaux et les poissons. . . 201
Objet des sciences (*en note*). . . —
La Suisse vue du haut du Jura. 202
Des alluvions. 203

* CHÊNEDOLLÉ.

Notice sur l'auteur; pensée détachée (*en note*). 204
La conversation de Rivarol. . . 204

FRAYSSINOUS.

Notice sur l'auteur (*en note*). . 207
Napoléon Ier. . . . . —

DAUNOU.

Notice sur l'auteur (*en note*). . 208
L'imprimerie et les entraves apportées à ses résultats. . . . —

BOUILLY.

Notice sur l'auteur (*en note*). . 210
Le cocher de place. . . . . —

MANUEL.

Notice sur l'auteur (*en note*). . 212
Fragm. du discours apologétique. —

ROYER-COLLARD.

Notice sur l'auteur (*en note*). . 213
Faut-il que l'Eglise ait recours à la force? . . . . . —

SAY.

Notice sur l'auteur; pensées détachées (*en note*). 216
Des consommations privées. . . —

Mme NECKER DE SAUSSURE.

Notice sur l'auteur; pensées détachées (*en note*). 219
Sur le sentiment religieux. . . —

JORDAN.

Notice sur l'auteur (*en note*). . 220
Discours sur la liberté des cultes. —

THUROT.

Notice sur l'auteur et sur son frère (*en note*). 221
Le sentiment de l'égalité. . . . —

* MICHAUD.

Notice sur l'auteur et sur son frère (*en note*). 222
Fragm. de l'Hist. des Croisades.
Prise de Jérusalem. . . . . —

* JOUY.

Notice sur l'auteur (*en note*). . 224
Fragm. de l'Ermite en province.
Mort du maréchal Brune. . . —

* CHATEAUBRIAND.

Notice sur l'auteur; pensées détachées (*en note*). 228
Fragments des Martyrs.
I. Rome antique. . . . . —
II. Les catacombes de Rome. . 229
III. Réveil d'un camp. . . . 231
IV. Les Francs. 232
V. La mort 234
VI. Jérusalem. 235
VII. L'espérance. . . . . —
Fragments du Génie du christianisme.
I. Le chant des oiseaux. . . 236

II. Le serpent. 237
III. La fleur. 238
IV. Perspectives de la nature.
Prière à bord d'un vaisseau. . —
Une nuit dans les déserts. . 239
Fragment d'Atala.
La chute du Niagara. 240
Fragment de l'Itinéraire.
Aspect de Constantinople. . . —
Fragm. des Mémoires d'Outre-Tombe.
Le château de Combourg. . . 242
Description en vers par La Morvonnais (*en note*). . . . . —

NORVINS.

Notice sur l'auteur (*en note*). . 245
Fragment de l'Histoire de Napoléon.
Bataille des Pyramides. . . . —

Mme COTTIN.

Notice sur l'auteur (*en note*). . 247
Fragment d'Elisabeth.
La Sibérie. . . . . —

SÉNANCOUR.

Notice sur l'auteur, etc. (*en note*). 249
Rêverie dans les montagnes. . —
Réflexions sur la mort. . . . 251

JAY.

Notice sur l'auteur (*en note*). . —
Fondation de l'Acad. française. —

COURIER.

Notice sur l'auteur (*en note*). . 254
Fragment du pamphlet des pamphlets. . . . . —
Choix de lettres.
I. A sa mère. 256
II. A Mme Pigalle, sa cousine. . 257

FOY.

Notice sur l'auteur (*en note*). . 259
L'armée française. . . . . —

TALLEYRAND-PÉRIGORD.

Notice sur l'auteur, etc. (*en note*). 261
Des colonies nouvelles. . . . —

Mme GUIZOT DE MEULAN.

Notice sur l'auteur, etc. (*en note*). 263
De l'influence des femmes, etc. —

MALTE-BRUN.

Notice sur l'auteur (*en note*). . 264
Climat de la Suède. . . . —

BIGNON.

Fragm. de l'Histoire de France.
Notice sur l'auteur, etc. (*en note*) 265
Passage du grand Saint-Bernard. —

BICHAT.

Notice sur l'auteur (*en note*). . 267
La vie. . . . . —

DE GÉRANDO.

Notice sur l'auteur (*en note*). . 268
Du perfectionnement moral. . —

ALIBERT.

Notice sur l'auteur, etc. (*en note*). 269
Fragment de la Physiologie des passions.
Amour maternel. . . . . —
Dévouement d'un officier suédois (*en note*). 270

DROZ.

Notice sur l'auteur; Pensée détachée (*en note*). 271
De l'emploi de la fortune. . . —

PEYRONNET.

Notice sur l'auteur (*en note*). . 272
Conversion de Clovis. . . . . —

Mme DE LA ROCHEJAQUELEIN.

Notice sur l'auteur (*en note*). . 272
Fragment des Mémoires.
La déroute du Mans. . . . . —

MARCHANGY.

Notice sur l'auteur (*en note*). . 277
Les forêts druidiques. . . . . —

* CHARLES NODIER.

Notice sur l'auteur, etc. (*en note*) 279
Paysage écossais. . . . . —
Souvenirs de jeunesse. . . . 281
Souvenirs de vieillesse. . . . —
Polichinelle. 282

* AIMÉ MARTIN.

Notice sur l'auteur (*en note*). . —
Traits de la vie de Bernardin de Saint-Pierre. . . . . —

* GUIRAUD.

Notice sur l'auteur (*en note*). . 285
Emigration des petits savoyards. —

CHOIX DE POÈTES.

* CAZOTTE.

Pour la notice biogr., v. p. 19. 287
La romance de l'aveugle. . . —

E. LEBRUN.

Notice sur l'auteur (*en note*). . 288
Choix d'Odes.
I. A M. de Buffon. 288
II. Sur le *Vengeur* (*fragm.*). . 289
Notice sur le prince Lebrun (*en note*). . . . . —

Epître à un ami sur la bonne et la mauvaise plaisanterie. . 290
Notice sur Lebrun-Tossa, etc. (*en note*). . . . . —
Choix d'Epigrammes.
I. Sur une dame poète. . 292
II. Dialogue entre un pauvre poète et l'auteur. . . —
III. Sur Dorat. . . . . —
IV. Sur un mauvais auteur. —
V. Sur le dictionnaire académique. . . . . —
VI. Défense de La Harpe. . 293
VII. Dialogue. . . . . —
VIII. Sur une femme sotte. . —
IX. Sur le *Coriolan* de La Harpe. . . . . —
X. La gloire de Baculard. . —
XI. Sur Lemierre. . . . —
XII. Sur Roucher. . . . . 2[illegible]
XIII. A Florian. . . . . —
XIV. Au médecin Bouvard. . —
XV. Sur je ne sais quel Gaston —
XVI. Sur La Harpe. . . . —
XVII Sur les poètes de l'Acad. —
XVIII. Sur la fraternité ou la mort. 295
XIX. Sur l'Encyclopédie. . . —
XX. Impromptu. . . . . —
XXI. Moyen sûr de parvenir. —
XXII. Après deux campagnes d'Italie. . . . . —
XXIII. Question sur Desorgues. 296
Conseils aux amis. . . . . —

* PALISSOT.

Pour la notice biograph., voy. p. 31. . . . . —
Les Philosophes (a. III, sc. VIII). 2[illegible]

* DUCIS.

Pour la notice biograph., voy. p. 43. 297
Fragment d'Hamlet (a. II, sc. V).
Songe d'Hamlet. . . . . —
Fragm. d'Othello (acte V, sc. II).
La romance du saule. 298
Le cadran solaire. *Moralité.* . 299
A mon ruisseau. 300

M^me^ DE MONTANGLOS.

Notice sur l'auteur (*en note*). . 301
A ma lampe. Romance. . . . —

* LA HARPE.

Pour la notice biogr., voy. p. 48. 3[illegible]
Vasco de Gama. . . . . —
Les Cordillères. 303

DELILLE.

Notice sur l'auteur (*en note*). . —
Fragm. de l'Homme des champs.
Le magister. 303
Le chou, de Rivarol (*en note*). 305
Fragments de l'Imagination.
I. Les catacombes de Rome. . —
II. Pellisson dans les fers. . . 308
Pensée détachée (*en note*). . . 306
Fragments des Trois règnes de la nature.
I. Le cheval. 309
II. Le papillon. . . . . —
III. Nids des oiseaux. 310
Fragment de la Conversation. 311
finition du mot *rien* (*en note*). —
Fragment du dithyrambe sur l'immortalité de l'âme. . . 312

M^me^ DE BEAUHARNAIS.

Notice sur l'auteur (*en note*). . —
Aux sauvages. [illegible]. . . . . —

M^me^ DE LA FÉRANDIÈRE.

Notice sur l'auteur (*en note*). . 313
Vers pour un bouquet. . . . —
L'aigle et le paon. 314

* CHAMFORT.

Pour la notice biogr., v. p. 67. —
A celle qui n'est plus. . . . . —

* M^me^ DE CHARRIÈRE.

Pour la notice biogr., v. p. 388 315
Le barbet (*fable*). . . . . —
Notice sur cette fable. . . . —
Testament politique de l'auteur. —

MONVEL.

Notice sur l'auteur (*en note*). . 316
Les deux chiens (*fable*). . . . —

* GINGUENÉ.

Pour la notice biogr., v. p. 89. 319
Parny (*fragment*). . . . . —
La citrouille et le jonc. . . . —

* RIVAROL.

Pour la notice biogr., v. p. 100. 321
Parodie du *Songe d'Athalie*. . 321
Songe d'Athalie (*en note*) . . —
Petites pièces de vers. . . . 322

COLLIN D'HARLEVILLE.

Notice sur l'auteur et pensée détachée (*en note*). 324
Fragment de l'optimiste. . . . —
Fragm. des Châteaux en Espagne. 325

PARNY.

Notice sur l'auteur (*en note*). . 328
Choix d'Elégies. . . . . . —
I. Complainte. . . . . —
II. Sur la mort d'une jeune fille. 329
Fragments divers.
I. La rose. 330
II. La solitude. . . . . —

FRANÇOIS DE NEUFCHATEAU.
Notice sur l'auteur, etc. (*en note*). 331
Conseils d'un père (*fragm.*). . —
L'art de lire les vers. 332
BOISARD.
Notice sur l'auteur (*en note*). . 334
Choix de Fables. . . . . . —
I. Le chêne et le vent. . . . —
II. Le singe, l'âne et la taupe. . —
* FONTANES.
Pour la notice biogr., v. p. 121. 335
Fragm. de l'Essai sur l'Astronomie —
Le jour des morts (*fragment*). . 336
Conseil pour être heureux. . . —
Mon anniversaire. 337
* L.-P. DE SÉGUR.
Pour la notice biogr., v. p. 131. —
Ne m'oubliez pas. . . . . —
LE BAILLY.
Notice sur l'auteur, etc. (*en note*). 338
Choix de Fables.
I. La rose et le buisson. . . —
II. Le sage et le conquérant. . 339
* ANDRIEUX.
Pour la notice biogr., v. p. 151. 340
Le meunier de Sans-Souci. . . —
Une promenade de Fénelon. . 342
Les deux rats, fable. 343
Epigramme. 344
PARSEVAL GRANDMAISON.
Fragment de Philippe-Auguste. —
DEMOUSTIERS.
Notice sur l'auteur, etc. (*en note*). 347
Fragments de Lettres à Emilie.
I. Les neuf muses. . . . . —
II. Le printemps. 348
ROUGET DE L'ISLE.
Notice sur l'auteur (*en note*). . 349
La Marseillaise. . . . . —
MADAME BABOIS.
Notice sur l'auteur (*en note*). . 350
Elégies maternelles (*fragments*). —
Le saule des regrets. 351
RAYNOUARD.
Notice sur l'auteur (*en note*). . 353
Fragment des Templiers. . . . —
* BERCHOUX.
Pour la notice, v. p. 159. . . 354
Les Grecs et les Romains (*fragm.*) —
Fragments de la Gastronomie.
I. Le Turbot. 356
II. Mort de Vatel. . . . . —
ANDRÉ CHÉNIER.
Notice sur l'auteur, etc. (*en note*). 357
Hymne à la France (*fragment*). —
Choix d'idylles.
I. Le jeune malade. 359
II. La jeune Tarentine. . . . 362
La vie du poète. 363
Les deux rats (*fable*). . . . 364
La langue française. 365
Choix d'odes.
I. A M. J. de Chénier. . . . 366
II. La jeune captive. . . . . —
Notice sur ce poème. . . . . —
Choix d'iambes.
I-II (*avec notice*). 368
Notice sur ces vers. . . . . —
M.-J. CHÉNIER.
Notice sur l'auteur et pensée détachée (*en note*). 369
Fragment d'Henri VIII. . . . —
La promenade (*élégie*). . . . 371
Sur la mort de son frère (*av. not.*) 374
Epitaphe. 375
TRENEUIL.
Notice sur l'auteur (*en note*). . —
Les tombeaux de Saint-Denis. —
LEGOUVÉ.
Notice sur l'auteur, etc. (*en note*). 376
Fragment du Mérite des femmes. —
Fragment de la Mélancolie. . . 378
Fragment des Souvenirs. . . 378
LUCE DE LANCIVAL.
Notice sur l'auteur (*en note*). . —
A l'ombre de Caroline (*fragment*) —
* NAPOLÉON I^er^.
Pour la notice, v. p. 185. . . 380
Le chien, le lapin et le chasseur. —
* M^me^ DE STAEL.
Pour la notice, v. p. 161. . . 381
A l'abbé Barthélemy. . . . . —
LAYA.
Notice sur l'auteur (*en note*). . 382
Le législateur (*fragment*). . . —
* CHÉNEDOLLÉ.
Notice sur l'auteur (*en note*). . 383
Fragment du Génie de l'homme. —
Fragment des études poétiques. —
DE BOISJOLIN.
Notice sur l'auteur, etc. (*en note*). 385
La campagne au lever du soleil. —
A.-V. ARNAULT.
Notice sur l'auteur, etc. (*en note*) 386
Choix de Fables. . . . . . —
I. Le colimaçon. — La Feuille, etc. —
* MICHAUD.
Pour la notice, v. p. 222. . . 389
Printemps d'un proscrit. . . —

DUVAL.
Notice sur l'auteur (*en note*). . 389
Fragment du tyran domestique. 390
LA PRINCESSE DE SALM-DYCK.
Notice sur l'auteur, etc. (*en note*). —
Prie et travaille. . . . . —
* JOUY.
Fragment de Sylla. 394
* CHATEAUBRIAND.
Choix de romances.
Le Cid. — Le montagnard exilé. 395
La forêt.—Jeune fille et jeune fleur 397
Notice sur Elisa Mercœur. . . —
Nous verrons. 398
* XAVIER DE MAISTRE.
Le prisonnier et le papillon. . 399
Chanson russe. 400
SAINT-VICTOR.
Notice sur l'auteur (*en note*). . —
Fragment du voyage du poète. 401
ESMENARD.
Notice sur l'auteur (*en note*). . 403
I. La pêche de la baleine. . . —
II. Prière en mer. 404
MOLLEVAUT.
Notice sur l'auteur, etc. (*en note*). 406
La fille de Jephté. . . . . —
BARJAUD.
Notice sur l'auteur (*en note*). . —
Une matinée d'Auguste. . . . —
DÉSAUGIERS.
Notice sur l'auteur (*en note*) . 408
Dédicace de ses vers à M. Laujon. —
Le jour du printemps. . . . 409
Jean qui pleure et Jean qui rit. . 410
Chien et chat. 411
Fragment du sexagénaire. . . 412
Stances à Mme Desbordes-Valmore —
Mort de Scarron. — Moralité. . 413
Fragment du tableau de Paris. 414
GOSSE.
Notice sur l'auteur (*en note*). . —
Fragment du médisant. . . —
LEMERCIER.
Notice sur l'auteur (*en note*). . 415
La mort du chêne. . . . . —
Fragment d'Agamemnon. 418
Le tombeau du Klephte. . . . 419
CAMPENON.
Notice sur l'auteur (*en note*). . 420
La jeune fille malade. . . . . —
DE LABORDE.
Notice sur l'auteur (*en note*). . 422
Le départ pour la Syrie. . . . —
ÉTIENNE.
Notice sur l'auteur (*en note*). . 423
Fragments des Deux Gendres. . —
BAOUR-LORMIAN.
Notice sur l'auteur (*en note*). . 427
Hymne au Soleil. . . . . —
Invocation à la Lune. 428
Les sylphes. . . . . —
MILLEVOYE.
Notice sur l'auteur, etc. (*en note*). 429
L'homme de lettres (*fragment*). —
La feuille du chêne. 430
La chute des feuilles (*et var.*). . 432
Priez pour moi. 434
PICHAT.
Notice sur l'auteur (*en note*). . 435
Fragment de Léonidas. . . . —
LA REINE HORTENSE.
Notice sur l'auteur (*en note*). . 436
Les larmes de la Patrie. . . . —
* NODIER.
Notice sur l'auteur (*en note*). . 437
Le style naturel. . . . . —
Le retour au village. 438
Le buisson. 439
Le trésor et les trois hommes. . 440
Mme DUFRÉNOY.
Notice sur l'auteur (*en note*). . —
Derniers moments de Bayard. . —
* AIMÉ MARTIN.
Le Chevalier (*avec notice*). . . 442
* GUIRAUD.
Le petit savoyard. 443
La sœur grise. 446
IMBRET GALLOIX.
Notice sur l'auteur (*en note*). . 447
Fragm. de la Nuit de Noël. . —
Les rêves du passé. 449
ÉLISA MERCOEUR.
Notice sur l'auteur (*en note*). . 450
Philosophie. . . . . —
MONNERON.
Notice sur l'auteur (*en note*). . 451
Méditation. . . . . —

☞ En réunissant en un seul volume les deux cours qui composent le tome II^e^, cette feuille, contenant les pages I-VIII, doit être mise à la fin du tome, avant le contenu du 4^e^ Cours avec lequel correspond sa pagination.

KU-995-197